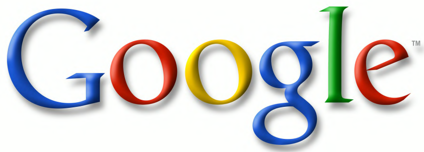
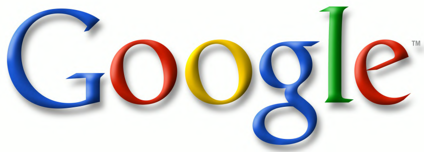
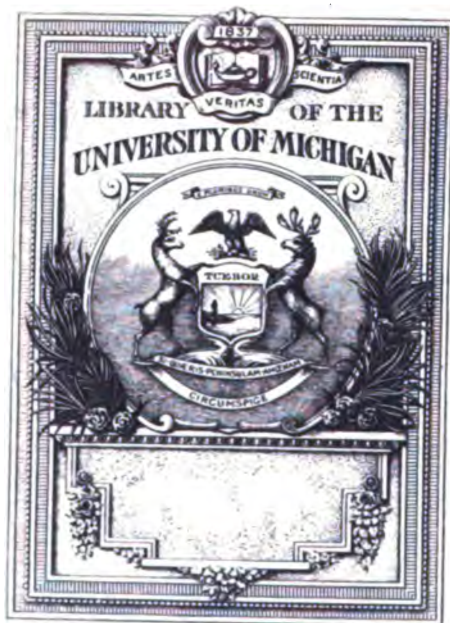





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

# REVUE

# DE PARIS.

XVIII.



A. ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

# REVUE

# DE PARIS.



*Nouvelle Série. — Année 1835.*

TOME DIX-HUITIÈME.



PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1835.

# L'ACADÉMIE ROYALE

## DE MUSIQUE,

### DEPUIS CAMBERT (1669), JUSQU'A RAMEAU (1733).

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Les Italiens nous ont apporté l'opéra tout inventé, tout organisé, tout prêt à être mis en scène. Lorsque Mazarin voulut introduire ce genre de spectacle en France, la troupe italienne qui passa les monts pour venir égayer la jeunesse de Louis XIV ne demanda qu'un théâtre, et sur-le-champ elle fit la joyeuse exhibition de *la Finta pazza*, comédie lyrique, opéra-bouffon, parade musicale, si vous l'aimez mieux, dont les intermèdes préseutaient un ballet de singes et d'ours, une danse d'autruches, une entrée de perroquets. Cette *Finta pazza*, malgré toutes ces facéties exécutées par des volatiles baladins, n'était pas si dépourvue de verve comique et d'esprit qu'on pourrait l'imaginer. Regnard sut apprécier ce livret italien, le trouva digne de figurer sur la scène française, et *la Finta pazza* devint l'Agathe des *Folies amoureuses*. La jolie comédie de Regnard a repris ses formes lyriques en 1823, et triomphe toujours avec la musique de Rossini, dont

un arrangeur l'a dotée. Ainsi la *Sémiramis*, que Voltaire avait tirée d'un opéra de Roy, représenté en 1718, a passé définitivement dans le domaine des chanteurs. Il est tout simple qu'une comédie, une tragédie qui d'abord avaient été disposées pour la scène lyrique, offrent de grandes ressources au musicien, et soient préférées par le faiseur de livrets, toujours prêt à saisir son bien en quelque lieu qu'il le trouve.

Voilà donc l'opéra qui arrive en France avec armes et bagage; je pourrais l'accueillir comme fit Anne d'Autriche, sans lui demander son passe-port, ses titres de noblesse, et l'installer dans notre premier théâtre sans lui faire la moindre question sur sa généalogie. L'opéra s'est montré à Paris en 1645, sous les auspices de Mazarin; il y est tombé des nues, qu'importe; il suffit de constater l'époque de son apparition. Cette manière de procéder ne conviendrait pas au plus grand nombre de mes lecteurs. Je vais donc leur conter, en peu de mots, l'histoire du drame lyrique depuis le déluge jusqu'à son voyage à Paris. Ce prélude est indispensable.

Les Hindous se servent de la déclamation musicale pour l'exécution de leurs drames; on y remarque des chœurs de chant et de danse; leurs tragédies sont de véritables opéras, et ce genre de spectacle remonte dans l'Inde à la plus haute antiquité. Si le drame lyrique nous est venu des bords du Gange et de l'Euphrate, il est probable qu'il s'est long-temps égaré en chemin. Vers 1430, les Italiens, que la plus vive comme la plus noble émulation portait vers les arts, les Italiens, fiers de leurs premiers succès, songèrent à rétablir ces spectacles superbes qui avaient fait les délices de la Grèce et de l'empire romain. On savait qu'une tragédie se composait d'une action dramatique, récitée en vers élégans et pompeux, et que la musique, la danse, la peinture, venaient lui prêter leur secours. On consulte les ouvrages des anciens, on suit leurs traces pas à pas, et, après avoir long-temps cherché, on trouve l'opéra au lieu de la tragédie grecque.

Les premiers opéras eurent pour objet les mystères. *La Conversion de saint Paul*, drame lyrique de Francesco Baverini, est

représentée à Rome, en 1440, sur une place publique; d'autres lui succèdent, et toujours sur des sujets tirés de l'Écriture-Sainte. Les opéras profanes ne paraissent que vers 1475. On cite à cette époque l'*Orfeo* d'Ange Politien, et une tragédie en musique, exécutée à Rome en 1480, dont le cardinal Riatti, neveu du pape Sixte IV, avait fait les paroles. Plus tard, le pape Clément VI écrivit des livrets d'opéra parmi lesquels on distingua *Didone*. Aux noces de Ferdinand de Médicis avec Christine de Lorraine, à Florence, on mit en scène un de ces drames en musique ou mêlé de musique; tout n'était pas chanté dans ces premiers ouvrages; il avait pour titre : *Combat d'Apollon et du Serpent*. On sait quelle magnificence don Garin de Tolède, vice-roi de Sicile, déploya pour faire représenter l'*Aminta* de Tasse, et une autre pastorale de Transillo. Elles étaient accompagnées d'intermèdes et de chœurs, dont le jésuite Marotta fit la musique. Les papes avaient déjà un théâtre à décorations et à machines, en 1500; et quand le cardinal Bertrand de Bibiena fit jouer devant Léon X la comédie de *la Calandra*, on y admira les peintures de Peruzzi. La science des décorations et des machines sembla naître comme par enchantement. La magnificence et la variété des changemens de scène que l'on employa, tiennent du prodige.

Quelques scènes d'une pastorale intitulée *le Sacrifice*, d'autres scènes de *l'Infortunée* et d'*Aréthuse* furent représentées à la cour de Ferrare, vers 1550. Toute cette musique était dans le genre madrigalesque; c'était du contre-point, et les instrumens de l'orchestre jouaient les mêmes parties que les acteurs chantaient sur le théâtre. Emilio del Cavaliere, célèbre musicien de Rome, réussit à donner une allure moins lourde au contre-point de ses madrigaux dramatiques, mais il ignorait l'art de débiter rapidement les paroles au moyen du récitatif. Toutefois la tentative de ce maître fit grand bruit en Italie; elle fixa l'attention de Jean Bardi, comte de Vernio. Les savans, les artistes, se réunissaient chez lui à Florence, et dans cette société d'hommes de mérite, on distinguait Vincent Galilée, père du célèbre astronome, Mei et Caccini. Le contre-point introduit dans le drame les ré-

voltait; ils voulurent remonter à la déclamation musicale des Grecs, et trouvèrent le récitatif. Galilée en fit d'abord l'essai dans *Ugolin*, épisode de *la Divine Comédie*, qu'il mit en musique et chanta lui-même, en s'accompagnant de la viole. Il réussit complétement; on admira sa découverte, et sur-le-champ Pierre Strozzi et Jacques Corsi, seigneurs florentins, partagèrent la noble ambition de leur compatriote Jean Bardi, et, concevant de grandes espérances au sujet du drame chanté, s'efforcèrent de l'élever à son plus haut degré de perfection. Pour y parvenir, ils choisissent Ottavio Rinuccini, le meilleur poète de leur temps, et Giacomo Peri de Florence, Giulio Caccini de Rome, musiciens célèbres, et les engagent à composer pour eux un opéra, que l'on exécute à Florence dans le palais Corsi. Le grand duc de Toscane et sa cour, beaucoup de cardinaux et la plus brillante société suivirent les représentations de cet ouvrage, qui surpassa tout ce que l'on avait vu. La conduite de la pièce et la beauté de la musique le firent considérer comme un chef-d'œuvre; c'est sur ce modèle que les mêmes auteurs, proclamés avec raison comme les créateurs du genre, composèrent leur opéra d'*Euridice*, joué publiquement à Florence, à l'occasion du mariage de Henri IV, roi de France, avec Marie de Médicis. Giulio Caccini donna ensuite l'*Enlèvement de Céphale*, et Peri, *Ariane*.

Les cinq actes d'*Euridice* se terminent chacun par un chœur; Tircis y chante des stances anacréontiques, précédées par un prélude de symphonie; le dialogue est récité sur les tenues de la basse. Voilà donc le chœur, l'air, le récitatif, les ritournelles trouvées et employées dès les premiers temps de l'invention du drame lyrique. Les partitions de *Daphné*, d'*Ariane*, de *Céphale*, de *Méduse* et de *Sainte Ursule* l'attestent encore. L'art du chant était à peu près inconnu, les instrumens trop imparfaits ne permettaient pas de tenter des effets hardis; malgré tant d'obstacles, l'opéra fut reçu avec un enthousiasme prodigieux. Les inventions de Claudio Monteverde dans l'harmonie donnèrent de nouvelles formes à la musique dramatique, en la débarrassant peu à peu du contre-point, dont on était fatigué. Cet illustre maître établit à

Venise un théâtre lyrique où l'on joue, en 1630, l'*Enlèvement de Proserpine* dont il était l'auteur; Soriano et F. Cavalli, ses contemporains, composent aussi pour la scène; en 1639, on y représente *les Noces de Pelée*, de ce dernier.

On employait alors un grand nombre d'instrumens qui ne sont plus admis dans la symphonie, pour en changer, selon l'expression diverse des morceaux de musique. Chaque personnage dramatique avait son orchestre particulier, qui lui était départi selon les sentimens que sa voix devait exprimer. Ce moyen excellent servait à varier les jeux de la symphonie; il annonçait le retour du personnage que l'on avait déjà vu, et faisait succéder les groupes de trompettes aux sons filés des violons, aux arpéges des luths, à la douce mélodie des flûtes et des musettes. La partition de l'*Orfeo* de Monteverde fait connaître la composition de l'orchestre qui l'exécuta en 1607; on y voit les parties de deux clavecins, deux contre-basses de viole, dix dessus de viole, une harpe double (à deux rangs de cordes), deux petits violons à la française, deux grandes guitares, deux orgues de bois, trois basses de viole, quatre trombones, un jeu de régale (petit orgue), deux cornets, une petite flûte, un clairon et trois trompettes à sourdines. Ces instrumens jouaient par groupes séparés, attachés à chaque personnage, à chaque chœur d'un différent caractère. Ainsi les contre-basses de viole accompagnaient Orphée, les dessus de viole Eurydice, les trombones Pluton, le jeu de régale Apollon. La petite flûte, les cornets, le clairon, les trompettes à sourdines sonnaient avec le chœur des bergers, etc. Le chant de Caron, soutenu par les deux guitares, est ce que je trouve de plus singulier dans ces associations instrumentales et vocales.

A cette époque, on ne possédait encore en France que les ballets, dans lesquels les récits chantés et le dialogue parlé succédaient tour à tour à la danse. Ces ballets, composés sans goût, n'étaient assujettis à aucune règle dramatique. Baltasarini, Italien, que le maréchal de Brissac, gouverneur de Piémont, envoya à Catherine de Médicis, avec une bande de violons, apporta le premier une certaine régularité dans ce genre de spectacle. La

reine le nomma son valet de chambre, et dès-lors il devint l'ordonnateur de tous les festins, ballets, concerts, représentations et fêtes de la cour. Il se fit appeler Beaujoyeux ensuite; ce fut lui qui, en 1681, composa le fameux *Ballet comique de la Royne*, pour les noces du duc de Joyeuse. Beaulieu et Salmon, maîtres de musique de Henri III, le secondèrent en faisant une partie des airs et des récits, dont Lachenay, aumônier du roi, avait donné les paroles. Cette solennité dramatique et musicale ballet coûta plus de douze cent mille écus.

Ce ballet était presque un opéra; le récitatif n'y figurait point, il est vrai, mais la musique, sans être à la hauteur des compositions de Monteverde, de Caccini, est d'une mélodie agréablement variée et fort bien adaptée au caractère des personnages et des situations. Le mélange des pièces de cornets et de flûtes, les airs de danse, les chansons à plusieurs parties, les récits, tout y est mis en opposition avec beaucoup d'esprit et d'artifice. Ce ballet comique devint le modèle sur lequel on composa une infinité de ballets chantés, genre de pièce qui tint lieu d'opéra chez les Français, pendant un siècle environ. L'opéra nous est venu des Italiens; il a conservé ses formes grandioses, son allure pompeuse et son récitatif; mais nous avions déjà le ballet chanté, le ballet dans lequel les acteurs débitaient, en dialogue parlé, tout ce qui avait rapport à l'action du drame. Cette manière de procéder, en faisant succéder tour à tour le chant au discours de la simple conversation, était adoptée et plaisait aux Français; il ne faut pas être surpris que notre opéra-comique l'ait conservée. Le vaudeville et l'opéra-comique français ont pour origine commune le ballet organisé par Beaujoyeux et ses imitateurs.

Après les premiers résultats obtenus d'une manière si brillante par les découvertes et les travaux de Galilée, de Peri, de Caccini, de Monteverde, il semble que les progrès de l'opéra ont dû être très-rapides: point du tout: la stupidité des poètes et l'incapacité des musiciens de l'Italie arrêtèrent cette précieuse invention pendant le dix-septième siècle, et, comme aujourd'hui, on se jeta à corps perdu à travers les machines, les décorations, les

effets de spectacle. Saint Paul et Vénus, Apollon et sainte Ursule, Neptune et Belzébuth, figuraient dans ces opéras, et les poètes, les musiciens, ne pouvant plus charmer l'esprit et le cœur, imaginèrent d'amuser, d'étonner les yeux. Plus la lanterne magique offrait de changemens et plus l'opéra méritait les applaudissemens de la foule ébahie. Dans le *Dario* de Beverini, on voyait le camp des Perses et les éléphans chargés de tours remplies de combattans, une grande vallée séparant deux montagnes, la place d'armes de Babylone, le parc des machines de guerre, le quartier-général des Perses, la tente du roi Darius, le tombeau de Ninus, la cavalerie et l'infanterie rangées en bataille, les ruines d'un vieux fort, la salle du trône du palais de Babylone, enfin l'extérieur du palais. La pièce est ce qu'on peut imaginer de plus ridicule, et la musique en est languissante et monotone. Les chanteurs profitèrent de la situation déplorable de la poésie et de la musique pour secouer le joug des faiseurs de livrets, des compositeurs, pour conquérir l'estime du public, captiver son attention et régner sur la scène. Caccini perfectionna le chant à voix seule, il sut l'embellir de trilles, de traits employés avec goût, et ces ornemens ajoutèrent au charme, à l'expression de la mélodie.

L'opéra bouffon ne date que de 1597. C'est alors que Orazio Vecchi mit au jour son *Anti-Parnasso*, parade insipide où figurent Arlequin, Briguella, Pantalon et un matamore castillan, personnage obligé de toutes les farces de cette époque. L'espagnol, l'italien, le bolonais, le bergamasque et même l'hébreu, y sont mêlés dans le dialogue. La musique ne diffère point du genre adopté pour l'opéra sérieux; mais elle paraît plus lourde et plus monotone dans la comédie. Telle était la situation de l'opéra en Italie, lorsque le cardinal Mazarin fit représenter *la Finta Pazza*, joyeuseté musicale de Strozzi, au Petit-Bourbon, devant le roi et la reine. En 1647, deux ans plus tard, une autre troupe italienne, appelée par le cardinal et beaucoup mieux composée, débuta par un autre opéra dont le titre n'a pas été conservé par les historiens, et lui fit succéder bientôt *Orfeo e Euridice*. Succès d'enthousiasme et de fanatisme que je décrirais d'une manière trop im-

parfaite. J'aime mieux emprunter quelques pages au premier feuilleton écrit sur l'opéra, dans les journaux français. *Orfeo* avait à peine fait son explosion foudroyante qu'un feuilletonniste parisien l'enregistrait pour la transmettre aux siècles à venir.

Paris, le 8 mai 1647.

La représentation naguère faite devant leurs majestés, dans le Palais-Royal, de la tragi-comédie d'*Orphée*, en musique et vers italiens, avec les merveilleux changemens de théâtre, les machines et autres inventions jusqu'à présent inconnus en France.

Je fais grâce à mes lecteurs du prélude emphatique du rédacteur, et je passe à l'analyse de la pièce.

« C'étaient les aventures d'Orphée, enrichies, outre ce qu'en disent les poètes anciens, d'entrées magnifiques et d'une continue musique d'instrumens et de voix; où tous les personnages chantaient avec un perpétuel ravissement des auditeurs, ne sachant lequel admirer le plus, ou la beauté des inventions, ou la grâce et la voix harmonieuse de ceux qui les récitaient, ou la magnificence de leurs habits; car, pour la variété des scènes, les divers ornemens du théâtre, et la nouveauté des machines, ils passaient toute admiration.

» L'action fut ouverte par deux gros d'infanterie, armés de pied en cap; lesquels ayant assez combattu pour montrer qu'ils n'étaient pas d'accord, mais non aussi jusques à ennuyer la compagnie par leur chamaillis et le cliquetis de leurs armes, représentaient deux partis, dont l'un assiégeait et l'autre défendait une place, enfin prise par les Français. La Victoire, s'inclinant à son ordinaire du côté de la France, descendit du ciel et parut en l'air. Nul des spectateurs ne pouvait comprendre comment elle et son char triomphant y demeuraient assez long-temps suspendus, pour réciter les airs mélodieux qu'elle chanta en l'honneur des armes du roi et de la sage conduite de la reine : ce qui servit de prologue à cette pièce. »

Notre *Orphée*, mis en musique par Gluck, ne peut donner une idée de cet ancien livret, qui commence aux premières amours d'Orphée et d'Eurydice et finit après la mort du chantre de la Thrace et son apothéose. Ces amours, protégées par Junon et contrariées par Vénus; la rivalité d'Aristée, la fuite d'Eurydice,

qu'un satyre veut enlever; la morsure du serpent, Vénus déguisée en vieille pour jouer auprès d'Eurydice le rôle d'une matrone; les noces d'Orphée et d'Eurydice; Momus qui préside au repas et tient des propos médisans et fort lestes sur le mariage des laides, qui donne peu de contentement, et le mariage des belles, qui présente beaucoup de dangers; la danse des amours et des hyménées, des nymphes et des satyres, des bergers et des bergères; Apollon descendant sur son char qui parcourt les douze signes du zodiaque, Endymion arrivant à pied au festin : tout cela se trouve dans le premier acte. Voici les réflexions du journaliste, au sujet de la musique de cette partie de l'opéra :

« Ces airs étant si mélodieusement chantés, qu'encore que les beaux » vers italiens, desquels toute la pièce était composée, fussent continuellement chantés, la musique en était si fort diversifiée, et ravissait tellement » les oreilles, que sa variété donnait autant de divers transports aux esprits » qu'il se trouvait de matières différentes. Tant s'en faut que cette conformité de chants, qui lasse les esprits, se rencontrât en aucun des chefs-d'œuvre de cet excellent art de musique. Aussi, l'artifice en était si admirable et si peu imitable par aucun autre que celui qui en est l'auteur, » que le son se trouvait toujours accordant avec son sujet, soit qu'il fût » plaintif ou joyeux, ou qu'il exprimât quelque autre passion, de sorte » que ce n'a pas été la moindre merveille de cette action, que tout y étant » récité en chantant, qui est le signe ordinaire de l'allégresse, la musique y » était si bien appropriée aux choses qu'elle n'exprimait pas moins que les » vers toutes les affections de ceux qui les récitaient, témoin la tristesse, les » regrets, le désespoir d'Aristée.

» Vénus est descendue du ciel en compagnie des Grâces et de Cupidon. » Le petit dieu malin se moque d'Aristée et de tous les autres amoureux, » qui le font auteur de leurs mésaventures, l'accusant de ce qu'ils doiven » attribuer à leurs passions déréglées : ce que l'une des Grâces confirme » par un air digne du nom qu'elle porte. Aristée, voyant qu'il ne peut » fléchir l'Amour, s'adresse à sa mère, et la prie à genoux de lui donner » Eurydice pour femme. Le satyre, qui veut toujours être de la partie, » prie Vénus de lui ôter la sienne dont il est las. Mais Vénus, se moquant de ce bouquin, vu qu'elle est née pour faire croître le monde, » et non pour le dépeupler, promet à Aristée de lui rendre Eurydice fa-

» vorable; et, pour y parvenir, lui fait entendre qu'il néglige trop sa » personne. A quoi lui s'accordant, elle occupe les Grâces à le friser, » poudrer, ajuster à la mode. — La cinquième scène se passa en cet ajus» tement que firent les Grâces, chantant la différence qui se trouve entre » la propreté et la négligence pour laquelle plaidait le satyre, lequel » ayant importuné les Grâces de le friser et poudrer aussi, elles lui font » mille maux, en peignant rudement ses cheveux mêlés : ce qui les met » mal ensemble.

— « La douzième scène du second acte, qui représentait le palais du » Soleil, fut remplie des regrets d'Apollon, pour n'être pas descendu » assez tôt du ciel au secours d'Eurydice, mêlés à ceux des nymphes de » la pauvre défunte, qui pleuraient si amèrement sa perte que leurs larmes » furent accompagnées de celles des spectateurs, auxquels cette triste » aventure ne semblait plus une fable, et eût été encore plainte davantage, » tant était puissante et propre à porter du côté qu'elle voulait les mou» vemens et inclinations de l'esprit et du corps, la force de cette musique » vocale jointe à celle des instrumens, qui tiraient l'ame par les oreilles » de tous les auditeurs, tandis que le Soleil ainsi descendu des cieux dans » son char flamboyant, parcourant les signes du zodiaque et venant illu» miner les agréables parterres et les allées à perte de vue de son spacieux » jardin, excitait un doux murmure d'acclamations dans tout l'amphi» théâtre rempli de leurs majestés, des princes, princesses, grands sei» gneurs et dames de cette cour, et des principales personnes des corps » et compagnies souveraines de cette ville : nul ne pouvant assez admirer » à son gré la belle disposition de tant d'or, d'escarboucles et de bril» lans dont ce char lumineux était éclairé, l'artifice de la machine qui le » faisait descendre du ciel et biaiser par ses douze maisons, rendant croya» ble ce que l'antiquité romaine nous raconte de ce ciel de Marcus Scau» rus, dans lequel il voyait lever sur sa tête et coucher sous ses pieds le » soleil.

— » Dans la troisième scène du troisième acte, la terre tremble, » Aristée voit l'ombre d'Eurydice qui en sort tenant un serpent à la main, » accompagnée de la fumée et des tourbillons de feu qui environnent les » mânes lorsqu'ils se veulent rendre affreux. Cette ombre lui reproche son » crime d'avoir voulu l'enlever et forcer sa pudicité : duquel spectre il est » tellement épouvanté qu'il en devient furieux, et entonne une musique » pareille.

» Cette forcénerie emplit la quatrième scène, en laquelle Aristée ren-
» contrant Mome et le satyre qui se divertissaient par une chanson de joie
» (antidote assuré contre les divers événemens de la fortune à ceux qui
» en savent bien user) leur dit et fit tant d'extravagances que sa furie qui
» les devait attrister, par un effet contraire, leur donna mille passe-
» temps.

— » En la huitième scène, Pluton reprend le nautonnier Caron qui
» paraît, son aviron sur l'épaule, d'avoir passé Orphée, et enjoint de le
» repasser. Caron dit avoir été charmé par la lyre de ce chantre, et,
» priant Pluton de l'entendre, il le refuse. Mais le Soupçon et la Jalousie
» pressent tellement Proserpine, que Pluton se rend à ses cajoleries secon-
» dées par tout le chœur des lutins.

» Orphée est donc introduit par Caron, et chante si bien qu'il émeut
» Pluton à lui rendre son Eurydice, à condition qu'il ne la regardera
» point qu'elle ne soit hors de l'empire des morts. De quoi Orphée ayant
» remercié Pluton, il s'en retourne avec son Eurydice qui le suit, et Pro-
» serpine s'en réjouit, de sorte qu'elle ordonne une danse générale de tous
» les démons. Cette danse fut l'une des choses les plus divertissantes de
» toute l'action, car ils parurent lors sous la forme de bucentaures, de
» hibous, de tortues, d'escargots et de plusieurs autres animaux étran-
» ges et monstres hideux, dansèrent au son des cornets à bouquin, avec
» des pas extravagans et une musique de même.

— » Dans la douzième scène, Orphée s'entretint de plusieurs airs
» lugubres sur sa lyre qu'il toucha si mélodieusement, qu'à son harmonie,
» jointe à la douceur de sa voix, il fait mouvoir les rochers, danser les
» arbres et les animaux les plus farouches; de sorte que l'on vit des lions,
» des panthères et autres bêtes furieuses venir sauter sur le théâtre à l'en-
» tour de lui.

» La treizième représentait un autre grand bocage borné par la mer,
» par laquelle Vénus arrivant dans une conque marine et trouvant Bac-
» chus qui dansait avec ses bacchantes, ayant chacune des sonnettes aux
» pieds, un tambour de basque en une main, une bouteille dans l'autre,
» elle lui raconte la mort de son fils Aristée, causée par les rigueurs
» d'Eurydice, femme d'Orphée. Ce qui le met en telle fureur qu'il envoie
» ses bacchantes enivrées pour le tuer, comme elles firent.

» En la dernière scène, Jupiter paraît au ciel avec les autres dieux
» dans un nuage, d'où il décerne l'immortalité à la lyre d'Orphée, et lui

» assigne une place entre les étoiles du firmament. Sur quoi les acteurs
» firent retentir le théâtre d'un hymne mélodieux, dont le sens était que
» la vertu parfaite se doit entièrement détacher de la terre et n'attendre sa
» récompense que du ciel.

» Voilà le fidèle rapport de ce qui s'est passé en cette action; mais le
» principal y manque, qui est de voir ce sujet animé par l'organe de ses
» acteurs, et par leurs gestes qui l'exprimaient si parfaitement, qu'ils se
» pouvaient faire entendre de ceux qui n'avaient aucune connaissance de
» leur langue. Le roi y apporta aussi tant d'attention, qu'encore que
» S. M. l'eût déjà vue deux fois, elle y voulut encore assister cette troi-
» sième, n'ayant donné aucun témoignage de s'y ennuyer.... Mais ce qui
» rend cette pièce encore plus considérable, et l'a fait approuver par les
» plus rudes censeurs de la comédie, c'est que la vertu l'emporte toujours
» au-dessus du vice, nonobstant les traverses qui s'y opposent. Orphée
» et Eurydice n'ayant pas seulement été constans en leurs chastes amours,
» malgré les efforts de Vénus et de Bacchus, les deux plus puissans au-
» teurs de débauches; mais l'Amour même ayant résisté à sa mère pour
» ne les vouloir pas induire à fausser la fidélité conjugale. Aussi ne fal-
» lait-il pas attendre autre chose que des moralités honnêtes et instruc-
» tives au bien, d'une action honorée de la présence d'une si sage et si
» pieuse reine qu'est la nôtre. »

Il paraît que le gazetier Renaudot et la reine pieuse auraient permis qu'on leur montrât les plus étranges choses, pourvu que la vertu finît par triompher à la dernière scène du drame. Douze décorations, combinées avec artifice, frappèrent d'admiration les spectateurs assez heureux pour être admis aux représentations d'*Orfeo*. Les changemens se faisaient à vue, et le machiniste fit arriver sur la scène une ville forte assiégée et défendue, un temple entouré d'arbres, la salle du festin donné pour les noces d'Orphée, un intérieur de palais, le temple de Vénus, une forêt, le palais du Soleil, un désert affreux, l'enfer, les Champs-Élysées, un bocage sur le bord de la mer, enfin l'Olympe et le firmament. On ne ferait pas mieux aujourd'hui.

Le livret de l'*Orfeo*, avec traduction en vers français, est à la Bibliothèque royale. La pompe de ce spectacle, les charmes de la

musique, la beauté des costumes, le jeu des machines et la variété des décorations, produisirent un effet extraordinaire. Le cardinal Mazarin, qui avait fait la dépense de ce divertissement royal, en fut si content, qu'il le renouvela ensuite aux noces de Louis XIV.

Le mélodrame à grand spectacle suivit de près l'opéra. *Andromède*, tragédie mêlée de chants, de Pierre Corneille, parut en 1650, et fut représentée au théâtre Bourbon, avec un grand luxe de décors, un grand fracas de machines. Torelli, machiniste du roi, se signala pour cette mise en scène. On peut voir à la Bibliothèque du Roi les gravures des décorations et des costumes d'*Andromède*. Les paroles de *la Festa teatrale della finta Pazza* sont d'un *signor* Torelli; il est probable que le machiniste d'*Andromède* a composé le livret excellent du premier opéra représenté à Paris. A la reprise d'*Andromède*, en 1682, au théâtre du Marais, le cheval Pégase, monté par Persée, était représenté par un véritable coursier qui descendait des nues en agitant ses ailes emplumées. « Il jouait admirablement son rôle, et faisait en l'air tous les mouvemens qu'il pourrait faire sur terre », dit *le Mercure galant* du mois de juillet 1682, page 358. Tout Paris voulut voir cette merveille; le prix du billet du parterre était d'un louis d'or; il y avait alors des louis de 11 livres 10 sous.

Le succès de l'*Orfeo*, d'*Andromède*, donna l'idée de composer des opéras français; l'exécution présentait seule des difficultés. On avait le théâtre, les machines, les décors; il fallait encore des chanteurs et des symphonistes; d'ailleurs, le préjugé que J.-J. Rousseau a voulu établir ensuite, et qui tend à dépouiller notre langue de toute harmonie musicale, existait déjà. L'abbé Perrin, que tant d'obstacles n'intimidèrent pas, osa les combattre et réussit à les surmonter, en faisant une pièce intitulée *la Pastorale*, que Cambert, organiste de Saint-Honoré, mit en musique. C'est au village d'Issy, dans la maison du sieur de la Haye, que l'on en fit l'essai.

Perrin avait choisi ce village pour éviter la foule du peuple qui eût envahi son théâtre et l'eût accablé infailliblement, s'il s'était aventuré à donner ce merveilleux divertissement au milieu de

Paris. La précaution qu'il avait prise de porter son spectacle *extra muros* n'empêcha pas les amateurs d'y courir; le plus grand nombre n'étaient point invités et ne pouvaient être admis dans la salle; n'importe, le chemin de Paris à Issy fut couvert de carrosses pendant toute la journée. Les *dilettanti* trouvaient du plaisir à se promener aux entours du bienheureux château, dont les murs renfermaient les trésors de poésie et de musique de l'abbé Perrin, secondé par l'organiste Cambert.

Cette nouveauté charma d'autant plus les Français, qu'elle leur prouva qu'ils pouvaient aussi posséder un théâtre lyrique. La musique fut goûtée, et l'on admira surtout la douce mélodie des flûtes que le compositeur avait su marier avec celle des violons : innovation hardie pour ce temps, et que Saint-Évremont compare aux prodiges de la flûte chez les anciens Grecs.

Mazarin, qui aimait passionnément ces sortes de représentations, et qui s'y connaissait fort bien, accueillit les auteurs de *la Pastorale* de la manière la plus flatteuse; et, d'après ses ordres, on la joua plusieurs fois au château de Vincennes devant le roi. Enchantés de la réussite de ce premier essai, Perrin et Cambert s'occupèrent de la composition d'*Ariane*. C'est alors, 1660, qu'une nouvelle troupe d'Italiens fit entendre *Ercole amante*, opéra. Le mariage du roi, les progrès que l'art avait faits depuis plusieurs années, et les largesses du cardinal, donnèrent à cette représentation une grande magnificence. Vigarani, de Modène, habile architecte, avait fait construire aux Tuileries un superbe théâtre et des machines dont l'effet tenait du prodige; elles enlevaient cent personnes à la fois. Le roi, la reine et les principaux seigneurs, les dames de la cour les plus favorisées, y dansèrent. Malgré tant d'avantages, cet opéra, quoique mieux exécuté, ne fit pas la même impression que l'*Orfeo*. On avait pris goût aux paroles françaises, l'esprit national s'en mêla, et l'œuvre de l'organiste Cambert fut généralement préféré.

Le rôle d'Hercule était chanté par *il signor* Piccinni, celui de Junon par *il signor* Rivani, celui de la lune par *il signor* Meloni, etc.; mais Vénus était représentée par une Française,

Mlle Hilaire. Après avoir fini son rôle de planète, *il signor* Melosi quittait l'empirée pour venir sur l'avant-scène se montrer sous le costume un peu dégagé de l'une des trois Grâces; *il signor* Zannetto et *la signora* Ribera complétaient le trio. On entendait ensuite un chœur *harmonique* de zéphires et de ruisseaux, un chœur *de musique* de tritons et de sirènes, assistés du chœur *muet* des demoiselles d'Yole.

Le marquis de Sourdéac, célèbre dans les annales de l'Opéra, dont il perfectionna les machines, fit représenter dans son château de Neubourg *la Toison d'Or*, de Pierre Corneille. Comme c'était une fête somptueuse qu'il donnait à l'occasion du mariage de son souverain, toute la noblesse de la Normandie y fut invitée : acteurs, musiciens, danseurs, décorateurs, machinistes, spectateurs même, tout fut logé et traité à ses frais pendant deux mois; ils étaient plus de cinq cents lors des représentations. Vous voyez jusqu'à ce jour l'opéra nomade voyager à Paris et dans ses environs, camper tantôt à Issy, à Vincennes, à Neubourg, aller du Petit-Bourbon aux Tuileries, pour se reposer ensuite au Marais. Nous le rencontrerons encore en d'autres lieux avant qu'il ait pris possession du beau théâtre que le cardinal Richelieu avait fait bâtir et décorer au Palais-Royal pour la mise en scène de *Mirame*, sa tragédie bien-aimée.

*Ariane* était terminée, on avait même commencé à la répéter, quand la mort de Mazarin en suspendit l'exécution. Cet événement enleva aux arts un protecteur libéral, et retarda les progrès du drame lyrique pendant plusieurs années. Les princes de l'église avaient beaucoup fait déjà pour l'opéra : Richelieu lui préparait une salle, Mazarin appelait les virtuoses de l'Italie, et pourtant ces honnêtes cardinaux ne purent pas jouir des pompes de notre Académie royale de Musique. Singulière création que celle de ce théâtre! Richelieu fait construire la salle, une autre éminence assemble les acteurs, un abbé fabrique les livrets qu'un organiste de paroisse met en musique, les cathédrales fournissent les chanteurs; tout lui vient de l'Église. Faut-il s'étonner si nos académiciens virtuoses n'ont jamais encouru les peines de l'excommunication.

Perrin voulut pousser à bout une entreprise dont les commencemens avaient été si brillans; il obtient, en 1669, des lettres-patentes portant permission d'établir des académies de musique pour chanter en public des pièces de théâtre. Mais comme il ne pouvait suffire aux soins de la composition, de la direction et de la dépense, il s'associe Cambert pour la musique, Sourdéac pour les machines, et Champeron pour les finances; il n'y avait pas alors de subventions. La ville de Paris ne possédant pas assez d'acteurs et de symphonistes, on fait, dans le midi de la France, une levée des musiciens les plus distingués qui s'y trouvaient au service des cathédrales, en y joignant les acteurs d'opéra qu'une expérience de plus de dix années avait pu former. On exerça cette nouvelle troupe à l'hôtel de Nevers, tandis que l'on transformait en salle de spectacle le jeu de paume de la rue Mazarine.

C'est là que l'on applaudit avec enthousiasme *Pomone*, le premier opéra français qui ait été représenté en public. Les paroles étaient de Perrin, la musique de Cambert, les danses de Beauchamp; les rôles de Faune, Vertumne et Pomone furent remplis par Rossignol, ténor; Beaumavielle, basse, et M^lle^ de Castilly; Clédière et Chollet, hautes-contre, et Borel de Miracle, ténor grave, faisaient déjà partie de la troupe chantante. Ces virtuoses, basses et ténors, enlevés aux églises du Languedoc, avaient de très-belles voix. Saint-André, Favier, Lapierre, figurent parmi les danseurs principaux employés par le maître de ballets; il n'y avait point encore d'actrices dansantes; les plus jeunes danseurs s'habillaient en femmes. C'est au mois de mars 1671 que *Pomone* fut livrée à l'admiration du public parisien. Le livret n'offrait au musicien que des scènes décousues, sans action, un style pitoyable, mêlé d'équivoques grossières et de jeux de mots. Toutes ces impertinences n'empêchèrent pas le nouvel opéra d'être représenté pendant huit mois avec le plus grand succès, et Perrin en eut pour sa part 30,000 livres.

C'était une belle faveur de la fortune; malheureusement ce fut la dernière. Le marquis de Sourdéac, sous prétexte des avances qu'il avait faites, s'empare du théâtre, quitte Perrin pour Gilbert,

qui lui donne une autre pastorale, intitulée *les Peines et les Plaisirs de l'Amour*, dont Cambert fit encore la musique. Saint-Évremont dit que cet opéra eut quelque chose de plus poli et de plus galant que le précédent; les instrumens étaient déjà mieux formés pour l'exécution; le prologue était beau, et le tombeau de Climène fut admiré. La demoiselle Brigogne s'y fit applaudir à tel point dans le rôle de Climène, que ses *gages* furent portés à 1,200 livres par an. Les entrepreneurs associés n'étaient point d'accord ensemble : Lulli profita de leur division, et, par le crédit de Mme de Montespan, obtint que Perrin lui cédât son privilége. Une fois maître, Lulli congédia Gilbert, laissa le marquis de Sourdéac et ses associés, en prit de nouveaux, quitta leur théâtre, en fit élever un au jeu de paume de la rue de Vaugirard, où l'on joua *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, le 15 novembre 1672. Cette pièce était de Quinault. *Cadmus*, *Alceste*, la suivirent de près. Ces deux opéras, quoique défigurés par quelques scènes bouffonnes et de mauvais goût, permirent d'espérer un spectacle intéressant et régulier. Lulli travailla presque toujours avec Quinault, et s'engagea à lui payer 4,000 francs pour chacun des livrets qu'il lui fournirait, en observant de mettre une année d'intervalle de l'un à l'autre. Le roi ajoutait 2,000 francs à cette somme annuelle. Vigarani, le machiniste, avait droit à un tiers sur les bénéfices de l'Opéra.

Molière étant mort en 1673, et pendant les représentations de *Cadmus*, le roi donna à Lulli la salle du Palais-Royal, où l'Opéra est resté jusqu'en 1781. Lulli jouait fort bien du violon; il forma les musiciens de son orchestre; il mit plus de difficulté dans les accompagnemens, à mesure que ses exécutans devinrent plus habiles. On peut le regarder comme le premier qui ait fait usage des instrumens à vent et de percussion. Avant lui, le violon avait seul le droit de se faire entendre dans les orchestres. Une autre innovation non moins importante eut lieu en 1681, à la représentation de son opéra *le Triomphe de l'Amour:* des danseuses parurent sur la scène pour y remplir les rôles de femme. Ce maître avait tout à créer; mais il s'entendait à merveille aux élémens nécessaires pour

organiser une représentation lyrique; aucune partie de l'art ne lui était étrangère; il donnait d'excellentes leçons à ses chanteurs, à ses symphonistes, à ses danseurs même, et prenait un soin particuliers de l'exécution dramatique. Habile courtisan, Lulli ne laissait échapper aucune occasion de plaire à Louis XIV, qui l'avait déjà nommé surintendant de sa musique, et le combla de ses faveurs. Lulli voulut régner en souverain dans son Académie royale de Musique; pendant quatorze ans, on n'y entendit que ses œuvres, et sa mort seule put donner à ses rivaux la licence de s'y présenter; le roi, la cour, le public d'ailleurs, ne l'auraient pas souffert; on n'imaginait pas qu'un autre musicien fût capable de se mesurer avec un homme qui, dès ses premiers pas, avait atteint le dernier degré de la perfection. Cambert était allé chercher fortune en Angleterre, et l'avait trouvée; le roi Charles II lui donna la surintendance de sa musique, et le créateur de l'opéra français mourut à Londres en 1677.

*Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Isis*, *Psyché*, *Bellérophon*, *Proserpine*, *le Triomphe de l'Amour*, *Persée*, *Phaëton*, *Amadis*, *Roland*, *Armide*, tels sont les opéras que Lulli composa et fit représenter depuis son entrée à l'Académie royale jusqu'à sa mort, arrivée le 22 mars 1687. *Acis et Galathée*, son dernier ouvrage, ne fut mis en scène que six mois après. Il avait écrit la musique de vingt-cinq ballets.

Les cathédrales fournirent les premiers acteurs de notre Académie royale de Musique; le recrutement de sa troupe chantante devint ensuite plus facile. Les femmes qui possédaient une belle voix firent quelques études pour être admises à l'Opéra; d'autres s'y présentèrent avec les seuls avantages qu'elles tenaient de la nature, et n'obtinrent pas moins de succès. Le cuisinier Duménil débuta en 1677, dans *Isis*, et partagea le premier emploi de ténor avec Clédière, qu'il éclipsa bientôt. Langeais, Gingan s'y montraient en seconde ligne. Gaye, Dun, Hardouin, Beaupui, basses, se distinguèrent à côté de Beaumavielle, jusqu'au moment où Thévenard parut et donna aux rôles de basse un éclat, une importance jusqu'alors inconnus. Je le vois figurer pour la première fois

dans *la Grotte de Versailles*, représentée en 1675; il y chantait le rôle secondaire du berger Tircis. Boutelou, ténor aigu, *contraltino*, dont la voix pleine de charme et de douceur excitait des transports d'enthousiasme, Boutelou, virtuose favori de Louis XIV, fit son entrée par la même pièce, dans laquelle il représentait une maîtresse d'école. Ce chanteur, si parfait pour le temps, n'arriva jamais aux premiers rôles, qu'il eût joués trop faiblement. C'était un acteur très-médiocre. On donnait alors à des hommes les rôles des divinités malfaisantes, telles que les Furies, l'Envie, la Jalousie, la Haine. Les actrices chantantes étaient en assez grand nombre pour suffire à tous les emplois; mais il fallait que la Haine et l'Envie fissent tonner leur voix de basse, afin de mieux se conformer au caractère que les poëtes leur avaient donné. Les trois Parques étaient représentées par une femme et deux hommes.

« Thévenard avait l'air noble, sa voix était sonore, moelleuse, étendue; il grasseyait un peu, mais par son art il trouvait le moyen de faire un agrément de ce petit défaut. Jamais musicien n'a mieux entendu l'art de chanter; c'est à lui que l'on a l'obligation de la manière naturelle et coulante de débiter le récitatif sans le faire languir, et appuyer sur les tons pour faire valoir sa voix. Je citerai pour exemple le récitatif de Phinée, dans l'opéra de *Persée* :

Que le ciel pour Persée est fertile en miracles!

» Thévenard était un tiers de temps de moins que Beaumavielle à chanter ce beau récitatif, parce qu'il faisait plus d'attention à la déclamation suivie et coulante que demande le récitatif, qu'au soin de faire valoir sa voix par des sons trop nourris et emphatiques, ainsi qu'il était en usage parmi nos anciens acteurs. Thévenard faisait un plaisir infini à entendre chanter dans la chambre, et surtout à table; c'était un goût de chant cavalier, noble et merveilleux; aussi tout ce qu'il y avait de plus grand parmi la belle jeunesse était charmé de le posséder. Il était robuste et faisait presque tous les jours de très-longues séances à table; le vin coulait en abondance dans son gosier, ce qui fortifiait sa voix. Il a suivi ce régime, dont il s'est bien trouvé, pendant cinquante ans; il en a passé

» quarante à l'Opéra, il s'en retira en 1730, avec une pension de 1,500
» livres.

» Thévenard était sujet à se prendre de belles passions, ce qui lui
» réussissait fort bien; il en donna une preuve singulière, quoiqu'il fût
» sexagénaire. Une jolie pantoufle qu'il vit sur la boutique d'un cordonnier
» le rendit tout à coup amoureux d'une demoiselle qu'il n'avait jamais vue :
» il la découvrit enfin et fut assez heureux pour obtenir sa main, par le
» moyen d'un oncle de la jeune fille, grand buveur de profession, comme
» lui. Cinq ou six douzaines de bouteilles de vin de Bourgogne vidées
» tête à tête dans leur conseil, le firent parler si éloquemment et d'une
» manière si pathétique à sa sœur, mère de la demoiselle, qu'elle l'ac-
» corda à Thévenard. »

Les académiciens de l'Opéra étaient alors des ivrognes déterminés, qu'il fallait chercher au cabaret au moment de commencer le spectacle. Duménil, Thévenard avaient peine à se tenir sur leurs pieds en entrant en scène, malgré les doses de café que le directeur leur faisait administrer pour dissiper les fumées du vin et les rendre supportables. Le public était fort indulgent pour ce genre d'indisposition.

Gaye, Boutelou, Duménil, chantaient à la chapelle de Louis XIV. Gaye s'était permis quelques plaisanteries contre l'archevêque de Reims, son supérieur. Ce musicien pensa que le prélat en serait instruit et se crut perdu. Il alla trouver le roi, lui avoua sa faute et demanda pardon. Quelques jours après, comme il chantait à la messe, en présence de sa majesté, l'archevêque, à qui l'on répéta ces mauvais propos et qui les avait sur le cœur, dit assez haut pour être entendu : « C'est dommage, le pauvre Gaye perd sa » voix. — Vous vous trompez, répondit le roi; il chante bien; » mais il parle mal. »

Laforêt avait une voix de basse admirable. Lulli prit soin de son éducation musicale, écrivit pour lui deux rôles et le fit débuter dans *Roland*, dans *Acis et Galathée*; mais il le congédia bientôt. Laforêt n'avait point profité des leçons du maître; il était demeuré *rustre et mal façonné*, dit La Vieuville de Freneuse.

Duménil et son camarade Boutelou obtinrent des congés pour

aller en Angleterre, où ils étaient largement rétribués. Les chanteurs italiens n'exploitaient pas encore ce pays, et les Anglais n'avaient d'autre musique et d'autres talens que ceux de leurs voisins. Malgré cette précieuse ressource, Boutelou, Duménil n'en étaient pas plus riches; leurs prodigalités, leurs excès dans tous les genres les avaient bientôt ruinés. Duménil s'enivrait chaque jour; la conduite de Boutelou était si extravagante que de temps en temps on le mettait en prison. Louis XIV approuvait ces mesures de rigueur; mais comme il ne voulait pas que son chanteur favori s'ennuyât dans la solitude et que la mauvaise chère altérât la pureté de son organe, il lui faisait servir chaque jour une table de six couverts, et de douze si le virtuose avait porté jusqu'à ce nombre celui de ses convives. Louis ne pouvait se passer de son cher *contraltino*, et se décidait bientôt à briser ses fers en payant ses dettes.

Mlle de Castilly ne brilla pas long-temps sur la scène de l'Académie royale de Musique; elle avait ouvert la marche en jouant le rôle de Pomone, dans le premier opéra français représenté en public; elle céda bientôt le pas à la foule des actrices chantantes qui vinrent s'exercer dans le drame lyrique. Je parlerai d'abord des demoiselles Brigogne, Aubry, Lagarde, Bony, Desfonteaux, Rebel, Cailliot; Verdier, qui débute à l'âge de quinze ans dans *Atys*, où elle représente la déesse Flore, et ne met un terme à ses travaux qu'après quarante-cinq ans de service à l'Opéra. Mlle de Saint-Christophe se distingue dans le premier emploi; Mme Piesche devait être fort belle; car elle joue souvent le rôle de Vénus; Mlle Ferdinand aînée le lui enlève, et sa sœur cadette porte le croissant, l'arc et les flèches de la chaste Diane. Mlle Louison Moreau fait ses premières armes dans le prologue de *Proserpine*, et sa sœur Fanchon est lancée dans le prologue de *Phaéton*. Les débutantes paraissaient toujours dans les prologues avant de tenter les hasards d'un rôle dramatique. Mlle Bluquette est vue avec plaisir dans le personnage de Cassiope. Mlle Desmâtins suivit d'abord la carrière de la danse; elle avait obtenu de notables succès comme baladine, quand elle se fit cantatrice, et réussit bien mieux dans ce nouvel

emploi. Je dois citer encore les demoiselles Puvigny et Bonémain, avant d'arriver à la virtuose par excellence, Marthe Le Rochois, élève de Lulli, qui remplit d'abord le rôle d'Aréthuse dans *Proserpine*, en 1680. Tragédienne et cantatrice sans rivale, Marthe Le Rochois s'empare bientôt du rang suprême. Lulli compose pour elle, met à profit ce double talent en écrivant le rôle d'Armide. Marthe n'était pas belle, il s'en faut : sa petite stature, sa peau bise, ses bras maigres au point qu'on inventa pour elle les manches longues à la persienne, qui bientôt prirent le nom d'amadis, qu'elles ont conservé : l'actrice les avait montrées pour la première fois dans *Amadis*; tous ces désavantages physiques disparaissaient quand elle avait dit une phrase de récitatif. Ses yeux admirables brillaient d'un vif éclat : son geste, plein de noblesse et de fierté, la grandissait d'un pied : c'était Armide l'enchanteresse. Elle éclipsait ses deux confidentes, Desmâtins et Moreau, les deux plus belles femmes du théâtre, quand elle disait :

> Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous;
> L'indomptable Renaud échappe à mon courroux.

Cette grande actrice tint le premier emploi jusqu'en 1698, après avoir joui de toute la faveur du public; sa carrière théâtrale fut une suite de triomphes. Elle se retira avec une pension de 1,000 livres sur l'Opéra; 500 livres de rente qu'elle tenait du duc de Sully, ajoutées à cette pension, lui donnaient les moyens de vivre d'une manière très-honorable.

On dansait sur le théâtre de l'Opéra dès son ouverture; on dansait aux représentations d'*Orfeo*, de *Pomone;* mais la danse n'était qu'en sous-ordre à l'Académie royale de Musique, et cela devait être. On avait trouvé des virtuoses dans les cathédrales et parmi les musiciennes de l'époque; les choristes des églises n'eurent qu'à revêtir un habit grec ou romain pour faire leur partie : voilà un opéra monté. Le ballet présentait bien d'autres difficultés. On eut recours aux maîtres à danser de la capitale, à leurs prévôts de salle; mais les femmes ne professent point cet art : où trou-

ver des danseuses? A défaut de femmes, on prit de jeunes et jolis garçons qui figurèrent en habits féminins. Tous les danseurs alors étaient masqués; les nymphes, les dryades, les bacchantes, les bergères, ne devaient pas se montrer avec des traits d'une virilité trop prononcée. Après dix ans d'attente, les amateurs virent enfin paraître des danseuses, des femmes réelles, sur la scène, et Terpsichore fut dignement représentée par des virtuoses de son sexe. On distinguait parmi ces virtuoses madame la dauphine, la princesse de Conti, mademoiselle de Nantes. Monsieur le dauphin, le prince de Conti, le duc de Vermandois, étaient de la partie, ainsi qu'une foule de jeunes seigneurs et de dames de la cour. J'ai déjà dit que cette précieuse exhibition se fit dans *le Triomphe de l'Amour*. Ces dames ne pouvaient mieux choisir. Un succès d'enthousiasme, de fureur, de fanatisme, couronna leurs débuts.

Le public de Paris n'aurait point accepté ce ballet si le directeur de l'Opéra l'avait mis en scène avec des hommes travestis. Lulli veut montrer du moins sa bonne volonté : quatre demoiselles formaient tout le personnel de son école de danse; il les lance bravement sur le théâtre, fait un va-tout audacieux, remporte une victoire complète, et M^lle^ Lafontaine se signale au point que le titre de reine de la danse lui est accordé. L'armée dansante d'Aladin, commandée par M^lle^ Bigottini; les chœurs de naïades, guidés par M^lle^ Taglioni; les nonnes en belle humeur de *Robert-le-Diable*, offraient plus de séduction et plus d'art; leurs groupes voluptueux couvraient une scène immense; leur effet nous a paru ravissant, et pourtant il peut à peine se comparer à la sensation que produisit M^lle^ Lafontaine, escortée de ses trois compagnes, M^lles^ Roland, Lepeintre, Fernon. Beauchamp, Saint-André, Favier l'aîné et Lapierre, étaient alors les premiers danseurs de l'Opéra. Pécourt, depuis si fameux; Pécourt, le dieu de la danse de cette époque; Pécourt, l'un des favoris les plus aimés de Ninon; Pécourt, dont La Bruyère nous a donné une esquisse dans ses *Caractères*, débute dans *Cadmus* et partage les honneurs de la danse avec Beauchamp, Le Basque, Dolivet, excellent pantomime, et l'Étang le cadet. Ballon danse avec énergie et vivacité.

Dix ans plus tard, Mlle de Subligny se faisait admirer pour sa danse noble et gracieuse.

Lulli prenait un soin particulier de la danse; il composa tous ses ballets avec Desbrosse et Beauchamp. Il supprimait des entrées, en substituait de plus convenables à la situation dramatique, imaginait des pas de caractère et d'expression, et sut animer les danseurs français, qui se pavanaient terre à terre avant lui. C'est à Lulli que nous devons la danse vive et joyeuse que les vieux amateurs de l'époque traitaient de baladinage, en jetant les hauts cris. Lulli dansait, au besoin, devant ses danseurs pour leur faire comprendre plus facilement ses idées. Il ne dansait pourtant que d'instinct et sans avoir jamais appris.

Rivani, machiniste fort habile, et, plus tard, Berain, sont attachés à l'Opéra.

Après la mort de Lulli, les musiciens français, que ce maître éloignait de la scène lyrique, dont il avait acquis le privilége et le monopole, se présentèrent pour se partager sa succession. Francine, gendre de Lulli, venait d'obtenir la direction de l'Opéra. Fort heureusement pour eux, Francine se contenta de l'administrer. Il n'était pas musicien, et ses beaux-frères, Louis et Jean-Louis Lulli, bornèrent leur carrière dramatique à la composition d'*Orphée*, qu'ils donnèrent en 1690, et d'*Alcide*. Marais les avait aidés à terminer cette dernière partition.

Colasse, élève de Lulli et son secrétaire musical, employé souvent par le maître à des travaux peu importans, tels que les airs de danse, les parties médiaires de ses chœurs et de ses symphonies, Colasse entre le premier dans la lice avec *Achille et Polyxène*, représenté avec succès en 1687. Il donna ensuite huit autres opéras, parmi lesquels on distingue *Thétis et Pelée* et *Canente*. Colasse composait aussi des motets pour la chapelle de Louis XIV. Il était parvenu à se faire un nom et une fortune; mais il négligea la musique pour chercher la pierre philosophale; il laissa l'Opéra pour courir après le grand œuvre, et ce musicien alchimiste perdit à ce travail ses biens et sa santé.

On reprochait souvent à Colasse les larcins qu'il faisait à Lulli.

Thévenard poussa la plaisanterie trop loin sur ce sujet. Colasse riposta vertement, et la dispute finit par un combat à coups de poing. L'histoire ne nous dit pas si le compositeur sortit victorieux de ce duel grotesque; mais elle affirme qu'il éprouva de notables dommages dans ses vêtemens. « Comme te voilà fait! lui dit un de ses amis en voyant ses habits déchirés, son rabat lacéré. — Comme quelqu'un qui revient du pillage, répliqua Marthe Le Rochois. »

Teobaldo, Florentin, venu d'Italie pour admirer de plus près son compatriote Lulli, dont les symphonies l'avaient charmé en Italie, occupe d'abord la place de premier violoncelliste à l'Académie royale, et compose ensuite *Coronis*, 1691; *Scylla*, 1701.

Marin-Marais, violiste fameux, travaille pour la scène lyrique et fait représenter *Alcide*, avec Louis Lulli; *Ariane*, *Alcyone*, *Sémélé*, de 1693 à 1709. L'air des songes funestes d'*Atys* était le morceau de concours que Lulli donnait à jouer aux violonistes qui se présentaient pour entrer à l'orchestre de l'Opéra; c'était un morceau d'épreuve qui réunissait les principales difficultés. On choisit ensuite la tempête d'*Alcyone*, comme le morceau le plus scabreux; les symphonistes avaient fait des progrès dans l'exécution, il fallut offrir plus d'obstacles à des musiciens plus habiles. Il paraît cependant que ces violonistes de l'école de Lulli, dont les mémoires de l'époque exaltent le talent, n'étaient encore que de bien pauvres ménétriers. Le fait que je vais rapporter le démontre : je l'emprunte à Corette; ce maître l'a consigné dans la préface de sa *Méthode d'accompagnement*, publiée à Paris, vers 1750. « Au commencement de ce siècle, la musique était » fort triste et fort lente, etc. Lorsque les sonates de Corelli ar- » rivèrent de Rome (vers 1715), personne, à Paris, ne put les » exécuter; le duc d'Orléans, régent, grand amateur de musique, » voulant les entendre, fut obligé de les faire chanter par trois voix; » les joueurs de violon se mirent à les étudier, et au bout de *quel-* » *ques années*, il s'en trouva trois qui furent en état de les jouer. » Baptiste, l'un d'eux, alla même à Rome, pour les étudier sous » Corelli. »

Desmarets, homme de talent, qu'un mariage secret, qualifié de rapt, avait éloigné de France, revint à Paris, après avoir été surintendant de la musique du roi d'Espagne, Philippe V. Il reprit alors, 1722, la carrière dramatique, dans laquelle il s'était distingué dès 1693, par *Didon*, *Circé*, *Théagène et Chariclée*, etc.

Charpentier, qui était allé à Rome, prendre des leçons de Carissimi, débute par *Médée*, compose la musique du *Malade imaginaire* et de beaucoup d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque des opéras représentés au collége des jésuites, et finit par écrire, avec le duc d'Orléans, qui fut ensuite régent, la partition de *Philomèle*, représentée en 1705.

Mlle de La Guerre figure parmi les compositeurs de cette époque.

Mlle de La Guerre, aujourd'hui nous dirions madame, puisque son nom est Jacquet, femme de Marin de La Guerre, organiste de Saint-Séverin; mais alors les bourgeoises étaient appelées mademoiselle, bien qu'elles fussent en puissance de mari. Je ne ferais pas cette remarque, inutile pour nos lecteurs, si je n'avais à parler plus tard d'une autre demoiselle La Guerre, actrice de l'Opéra, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur de *Céphale et Procris*, opéra représenté en 1694, et d'un *Te Deum* à grand chœur et symphonie, qu'elle fit exécuter au Louvre, en 1721.

Gervais s'était fait connaître par *Médée*, en 1697; Lacoste avait donné sept opéras dont les titres seuls sont restés, quand un digne successeur de Lulli, un homme dont le mérite ne fut point apprécié à sa juste valeur par ses contemporains, que le nom de l'auteur d'*Atys* et d'*Armide* tenait sous le charme, Campra, débuta par *l'Europe galante*, en 1697, avec un succès merveilleux. Les opéras de Campra marquent un progrès dans la musique française. Ses airs ont vieilli comme tout ce que l'on faisait alors dans ce genre; mais ses chœurs attestent encore l'habileté du maître et seraient entendus avec plaisir. Marthe Le Rochois joua les rôles de Céphise et de Roxane dans *l'Europe galante*, opéra-ballet en quatre actes, dont chacun formait une pièce entière. Ce fut le premier essai de ce genre qui plut infiniment à cause de sa diver-

sité. Il y en avait beaucoup à montrer sur la scène, en quelques heures, des amours, des costumes, des édifices français, espagnols, italiens et turcs. La fortune de *l'Europe galante*, dont Lamotte avait fait le livret, fit adopter la coupe de ces opéras, que l'on nomma *fragmens*. Parmi tant d'avantages, ils offraient celui de pouvoir choisir l'acte que l'on préférait, et de retrancher à volonté telle ou telle partie faible d'une pièce, sans rompre le fil de l'intrigue. Ainsi l'acte du *Feu*, qui avait pour sujet les amours d'une vestale, a survécu long-temps au ballet des *Élémens*, dont il faisait partie. On joignait un de ces fragmens à un opéra pour compléter un spectacle. Quelquefois on en réunissait plusieurs sous un nouveau titre, et l'on représentait quatre ou cinq actes empruntés à autant de pièces différentes.

Cependant, comme des cadres si rétrécis ne donnaient ni le temps ni les moyens de développer l'intrigue la plus mince, et qu'à chacun de ces actes il fallait commencer une exposition, former un nœud et le dénouer, on finit par se lasser d'une variété frivole, et les drames réguliers reprirent le dessus. Les fragmens ont été à la mode pendant soixante ans; ils ont reparu sur notre scène depuis cinq ans d'une manière bien moins régulière, puisque les actes que l'on associe aujourd'hui sur l'affiche sont empruntés à des pièces dont l'action est suivie et ne peut se rompre sans détruire l'intérêt dramatique. Le second acte de *Guillaume Tell*, le second acte de *la Tentation*, offrent des scènes inintelligibles pour le spectateur qui n'a pas vu déjà représenter ces drames entiers. L'action de ces fragmens ne commence ni ne finit.

On a lu dans cette *Revue* les biographies de Lulli, de M^lles Le Rochois et Maupin, je ne rappellerai donc point ici leurs faits et gestes d'une manière aussi détaillée. C'est pour M^me Maupin, cette amazone si redoutable, l'épée à la main, que Campra écrivit la partie d'Herminie dans *Tancrède*, en bas-dessus, le premier rôle de contralte que l'on ait chanté à l'Académie royale de Musique. Cette virtuose brilla sur la scène lyrique, c'était une Pallas, une chevalière à nulle autre seconde: ses duels, ses aventures audacieuses et romanesques l'exposèrent plus d'une fois à la peine

capitale ; elle fut condamnée à être brûlée vive à Avignon ; son talent, son esprit, la faveur du roi la sauvèrent de ces dangers. Campra fit représenter dix-huit opéras, il composa beaucoup de musique sacrée. Ce musicien, un des plus habiles de notre ancienne école, naquit à Aix, en Provence, le 3 décembre 1660 et mourut à Paris à l'âge de quatre-vingts ans. L'air si connu sous le nom de *la Furstemberg*, sur lequel nos chansonniers ont fait tant de couplets, est de Campra.

Le privilége de Lulli s'étendait sur toute la France; on ne pouvait jouer l'opéra sur les théâtres de province sans l'autorisation du chef de toutes les académies chantantes du royaume. Gautier est le premier qui sollicita et obtint une licence de ce genre pour établir à Marseille une académie qui débuta le 18 janvier 1685 par *le Triomphe de la Paix* dont le susdit Gautier avait composé la musique. Cet opéra réussit à merveille; c'était pourtant une production du pays. Pourquoi cet usage d'écrire des partitions nouvelles pour nos principales villes de province ne s'est-il pas conservé? Pourquoi tant de théâtres qui auraient pu contribuer d'une manière si puissante à la gloire de notre école, se sont-ils bénévolement soumis au joug de la capitale en acceptant les misérables opérettes, les turpitudes musicales applaudies à Paris? Cinquante croûtes, galettes, pastiches détestables pour un tableau de mérite et digne des suffrages du public, telle est la proportion que l'on remarque dans les envois des partitions expédiées à d'infortunés tributaires de la capitale du monde civilisé. Si quelques beaux ouvrages brillent au milieu de cet insipide fatras de notes, de ces chansons de guinguette, on les doit en grande partie à des étrangers, et tous les chefs-d'œuvre de l'opéra français appartiennent à l'Allemagne, à l'Italie. Il n'y a pas de gloire musicale possible pour la France sans l'émancipation des provinces.

Campra dirigeait l'orchestre du théâtre lyrique de Marseille lorsque l'entrepreneur Gautier refusa de payer ses symphonistes sous le prétexte qu'ils n'étaient point assez habiles. Ces musiciens le firent assigner devant le tribunal compétent, et Campra demanda

qu'il leur fût permis de plaider eux-mêmes leur cause. Les juges accordèrent cette licence, les symphonistes, armés de leurs instrumens, se rangèrent en bataille dans la salle de l'audience, et Campra leur fit jouer une ouverture de Lulli dont l'exécution fit tant de plaisir, que le tribunal, d'une voix unanime, condamna le directeur à payer ce qu'il devait à son orchestre.

Destouches, très-inférieur à Campra, fut plus heureux pourtant; Louis XIV se passionna pour *Issé*, que ce musicien fit représenter en 1697, et lui donna cent louis dans une bourse en lui disant qu'il était le seul qui ne lui eût pas fait regretter Lulli. Destouches mit en musique plusieurs livrets écrits par Lamotte et par Roy. Le public ne partageait pas l'engouement de Louis XIV pour les opéras de Destouches, voici le couplet que l'on fit contre *Callirhoé* :

Roy sifflé,
Pour l'être encore
Fait éclore
Sa *Callirhoé*;
Et Destouche
Met sur ses vers
Une couche
D'insipides airs.
Sa musique,
Bien qu'étique,
Flatte et pique
Le goût des badauds,
Heureux travaux!
L'ignorance
Récompense
Deux nigauds.

Bouvard, Bertin, Struck plus connu sous le nom de Batistin; Salomon, Bourgeois, Matho, Colin de Blamont, Aubert, François Rebel, Quinault, acteur de la Comédie-Française, de Villeneuve, Royer, Lalande que sa musique d'église avait illustré, Montéclair, qui le premier joua de la contre-basse à l'orchestre de l'Opéra en 1700, travaillèrent pour l'Académie royale de Musique

On distingue parmi leurs ouvrages le ballet des *Élémens*, de Lalande, et le *Jephté*, de Montéclair. Jean Rebel, père de François, fit représenter *Ulysse* en 1703. Il avait composé un caprice pour le violon, morceau qui plut infiniment dans les concerts. Mlle Prévost voulut danser un pas qu'elle se fit régler sur ce solo instrumental d'une grande difficulté. Cette nouveauté réussit à merveille, le caprice devint le pas favori du public, et pendant cinquante ans, aucune danseuse n'obtint la faveur des *dilettanti* sans avoir fait ses preuves dans le caprice. Le même maître écrivit plusieurs autres solos dans le même genre : tels que *les Caractères de la danse*, *la Boutade*, *Terpsichore*, etc., qui furent dansés à l'Opéra. Le solo instrumental, dont l'effet est si brillant dans nos ballets, doit son origine à Rebel et à Mlle Prévost.

Mouret, d'Avignon, donne *Ariane* en 1717, et six autres opéras ou ballets; il dirige le concert spirituel et les fêtes magnifiques de la duchesse du Maine que l'on appela *les Nuits de Sceaux*. Ruiné par la disgrâce de cette princesse, il perdit la raison et finit tristement sa carrière à l'hôpital de Charenton. La musique de Mouret est plus gaie et plus légère que celle de ses contemporains; il avait une grande facilité de travail. Voltaire conte une aventure plaisante de ce musicien dans la préface d'*Adélaïde Du Guesclin*.

Lulli composait pour son propre compte, *pro domo suâ*, puisqu'il exploitait son théâtre; il payait son parolier Quinault; cette affaire s'arrangeait sans l'intervention du caissier de l'Opéra. Je ne sais pas trop comment la partie financière fut réglée à l'égard des auteurs pendant les années qui suivirent la mort de Lulli; je pense que chaque ouvrage fut cédé à la direction moyennant un prix convenu. Le *Réglement concernant l'Opéra, donné à Versailles, le 11 janvier* 1713, statue sur cette question importante, et porte, article 15 :

« Les auteurs des pièces de théâtre, tant pour les vers que pour la » musique, seront payés sur le produit des représentations de leurs » pièces : savoir, le poète à raison de cent livres par chacune des dix » premières représentations; et le musicien pareillement à raison de cent

» livres par chacune des dix premières représentations, et à raison de cin-
» quante livres pour le poète, et de pareille somme pour le musicien,
» par chacune des représentations suivantes, pourvu néanmoins que les-
» dites pièces soient jouées sans interruption : en sorte que, si par le dé-
» goût du public elles ne peuvent aller à la dixième ou à la vingtième
» représentation, les auteurs des vers et de la musique desdites pièces ne
» pourront prétendre aucun paiement par-delà leur cessation. Au surplus,
» lesdites pièces, à quelque nombre de représentations qu'elles puissent
» aller, appartiendront à ladite Académie, et seront représentées quand
» il conviendra, sans que lesdits auteurs puissent y rien prétendre. »

Toutes les pièces étaient alors en cinq actes, et leur plus grand succès ne pouvait rendre à chacun des auteurs que 2,000 francs. Bien peu d'artistes ont touché cette somme en totalité, car ces mots : *jouées sans interruption*, favorisaient singulièrement les directeurs, qui savaient à propos rompre le cours des représentations pour reprendre la pièce plus tard avec plus de soin et de meilleurs acteurs. L'article 15 du réglement imposait silence aux auteurs frustrés de leurs droits par cet odieux artifice.

Le même réglement fixe le nombre et les appointemens des acteurs de la manière suivante : Trois basses-tailles et trois hautes-contre. La première à 1,500 livres, la deuxième à 1,200, la troisième à 1,000. Deux tailles; la première à 600 livres, la deuxième à 600. Six actrices; la première à 1,500 livres, la deuxième à 1,200, la troisième à 1,000, la quatrième à 900, la cinquième à 800, la sixième à 700. Total : 14,700 liv.

| | | |
|---|---|---|
| Pour les chœurs, vingt-deux hommes à 400 livres, | | 8,000 liv. |
| | Deux pages à 200 | 400 |
| | Douze filles à 400 | 4,000 |
| Danseurs. | Deux à 1000<br>Quatre à 800<br>Quatre à 600<br>Deux à 400 | 8,400 |
| Danseuses. | Deux à 900<br>Quatre à 500<br>Quatre à 400 | 5,400 |

| | | |
|---|---|---|
| ORCHESTRE. | Quarante-sept musiciens diversement rétribués, depuis le batteur de mesure, qui touchait 1,000 livres par an, jusqu'au timbalier, qui devait se contenter de cinquante écus. | 20,150 |
| | Maître de salle de danse, à 500<br>Compositeur de ballets, à 1,500<br>Dessinateur, à 1,200 | 3,200 |
| | Deux machinistes, à 600<br>Un maître tailleur, à 800 | 2,000 |
| | | 67,050 |

Fait et arrêté à Versailles, le 11 janvier 1713, signé LOUIS : et plus bas, PHÉLIPPEAUX.

Les appointemens seuls de Mme Damoreau s'élèvent aujourd'hui bien au-dessus du total de la dépense affectée en 1713 à tout le personnel de l'Opéra, depuis *la prima donna* jusqu'au maître tailleur. Le revenu des premiers acteurs s'est augmenté dans une proportion immense depuis un siècle, les choristes en sont restés au même point. Les 400 livres des filles de l'Opéra de 1713 valaient au moins les 800 francs que touchent les dames des chœurs en 1835, valaient plus que les 600 francs accordés à celles qui sont admises aux appointemens après un surnumérariat d'un ou deux ans pendant lesquels elles ont chanté comme des cigales tout l'été, tout l'hiver même, sans avoir reçu le moindre grain pour subsister. Joignez à cette infortune l'énorme diminution dans les produits des industries qu'un fille d'Opéra se permettait d'exercer hors du théâtre, en cet heureux temps de la régence, et vous verrez que nos dames de l'Opéra sont beaucoup moins bien partagées que ne l'étaient ces pauvres filles d'autrefois avec leurs 33 écus.

Le même réglement fait très-expresses inhibitions et défenses à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, même aux officiers de la maison du roi, d'entrer à l'Opéra sans payer; défense à la livrée d'y entrer, même en payant; dé-

fense de stationner dans les coulisses; défense de s'avancer sur le théâtre hors de l'enceinte de la balustrade. Les spectateurs avaient alors des siéges à droite et à gauche de l'avant-scène sur le théâtre même.

Le répertoire d'hiver devait être réglé et arrêté dans la semaine de Pâques; celui d'été dans le cours du mois de novembre, six mois à l'avance. Ces deux répertoires devaient commencer par deux opéras nouveaux; en cas de mésaventure, on revenait aux anciennes pièces. Les répétitions d'un ouvrage reçu commençaient le lendemain de la première représentation de celui qui le précédait.

Le législateur pousse enfin sa naïve sollicitude jusqu'à fonder un comité de lecture, qui sera, dit-il, composé de *gens d'esprit.* Nous avons pu juger que l'intention du fondateur n'a pas toujours été suivie sur ce dernier point. Le législateur voulait encore que son académie ne reçût que des sujets d'une expérience musicale éprouvée. Cet article n'était observé jusqu'à un certain point qu'à l'égard des choristes. Mme Maupin et beaucoup d'autres premiers sujets ne connaissaient pas la valeur des notes, à peine en savaient-ils le nom.

Francini, gendre de Lulli, qui se fit appeler M. de Francine quand son beau-père eut pris le nom de M. de Lully, obtint le privilége de l'Opéra le 27 juin 1687. Les bénéfices de l'entreprise s'élevaient alors à 60,000 livres par an. Francine gouverna si bien qu'il fut obligé de traiter avec des capitalistes, il céda son entreprise et sut en évincer les nouveaux acquéreurs quand ils eurent payé les dettes de l'Opéra. Le 30 décembre 1698, Louis XIV associe Dumont à Francine : ce Dumont était commandant de l'écurie du dauphin. Nouvelle déconfiture; le privilége est tout ce qui restait aux associés, ils le cédèrent à Pécourt et Belleville, pauvres diables que Francine et Dumont dépossédèrent encore en les forçant d'accepter une obligation à terme dont le paiement était fort incertain. Francine et Dumont ressaisirent les rênes de l'Académie royale de Musique pour ajouter à ses dettes. En 1703, elles s'élevaient à 380,780 livres.

Nouvelle cession de droits; Guyenet, payeur de rentes sur les postes et riche propriétaire, se charge de l'Opéra, s'oblige à payer toutes les dettes et de plus à servir une pension de 15,000 livres à Francine, et 6,000 à Dumont. Guyenet obtint en son nom un nouveau privilége qui devait commencer le 1er mars 1709; il n'avait point à craindre la dépossession, mais son entreprise le ruina complétement. Sa belle fortune, celle de sa mère et de sa sœur s'anéantirent dans le gouffre, et l'infortuné directeur mourut de chagrin, le 20 août 1712, au Palais-Royal où il s'était réfugié pour se dérober aux poursuites de ses créanciers. 130,000 livres des anciennes dettes restaient à payer, Francine et Dumont rentrèrent dans leur privilége pour en traiter avec les syndics de la faillite de Guyenet.

Louis XIV, fatigué de toutes ces révolutions de l'Opéra, fit un nouveau réglement, celui du 11 janvier 1713, qui, par une bizarrerie inconcevable, ajoute encore aux embarras des entrepreneurs. Singulier remède en effet aux maux de la direction, que de l'obliger de payer, en sus de tout ce qu'elle devait, 25,000 livres de pension à la famille Lulli, à Lalande, compositeur; à Bérain, dessinateur; à la sœur de Guyenet, à Bontemps. Oui, Bontemps, valet de chambre du roi, figure pour 6,000 livres sur l'état de ces pensions distribuées par l'Académie royale de Musique. On pense bien que les syndics furent écrasés par le poids de ces charges; ils résilièrent leur marché le 13 juillet 1714 après avoir ajouté, en dix-huit mois, 73,114 livres aux dettes de l'Opéra. Francine reprit encore la direction, ne fut pas plus heureux et la rejeta aux syndics qui, malgré tant de catastrophes, réclamaient l'exploitation du privilége qui leur appartenait. Le 5 février 1716, une ordonnance du roi vint ajouter le prélèvement d'un neuvième sur les recettes brutes de tous les spectacles de Paris au sixième que l'on percevait déjà au profit de l'Hôtel-Dieu. Ces impôts rendirent encore plus difficile l'exploitation de l'Académie royale de Musique. Les fêtes de l'église, très-fréquentes alors, les deuils de cour, ruinaient cette entreprise en arrêtant le cours des représentations. On jouait quatre fois par semaine pendant l'hiver. En 1713

on compta 205 représentations qui produisirent 400,012 livres. En 1715, à cause de la mort de Louis XIV, ce nombre fut réduit à 152; en 1716, à 150, dont le produit total ne fut que de 188,057 livres. De 1716 à 1730 les recettes ne dépassèrent presque jamais 1,500 livres. La France ne possédait aucun musicien de génie, le répertoire de Lulli, constamment sur l'affiche, n'avait plus de charme, les nouveautés ne pouvaient piquer la curiosité du public; l'Opéra, ce spectacle par excellence, ce divertissement à la mode, fut en pleine décadence jusqu'à la venue de Rameau, 1733.

Le 2 décembre 1715, lettres-patentes données à Vincennes; elles confient au duc d'Antin la haute régie de l'Opéra. Nouvelle calamité, la plus funeste pour ce théâtre, les grands seigneurs étendent leur domination stupide sur les académiciens chantans et dansans. Le duc d'Antin ne resta pas long-temps en place, il est vrai, mais d'autres lui succédèrent. Ce régisseur suprême, voulant récompenser Thévenard, accorde à ce premier acteur, alors sans rival, une gratification de six cents livres; Thévenard la refuse avec indignation, disant qu'elle est tout au plus digne de son laquais. Le duc d'Antin veut punir par la prison la fierté de l'artiste, mais il n'ose pas dans la crainte d'une révolte des amateurs et du public de l'Opéra qui chérissait Thévenard. Désespérant de tirer vengeance de cet affront, le duc furieux envoie sa démission à Versailles et la motive sur ce qu'il ne veut plus avoir affaire à cette canaille. C'est ainsi que le noble régisseur désigne les académiciens de l'Opéra.

Francine quitte définitivement la direction de ce théâtre en 1728; sa pension de retraite est réglée à 18,000 livres. Il est remplacé par le compositeur Destouches qui cède bientôt ses droits à un sieur Gruer. Celui-ci prend possession, en 1731, d'un privilége nouveau qui devait durer trente années et qu'un arrêt du conseil-d'état révoqua le 30 mai 1733. Eugène de Thuret, capitaine au régiment de Picardie, obtint la jouissance des vingt-neuf années qui restaient à courir. Je vous parlerai de l'administration de Thuret dans mon second article, elle appartient à la seconde époque de

cette histoire. Mais pourquoi Gruer fut-il si tôt renvoyé de l'Opéra, pourquoi ne lui a-t-on pas laissé le temps de se ruiner aussi, quand son privilége de trente ans lui présentait une si belle chance? Les registres de l'Opéra se taisent sur ce point; les historiens de ce théâtre n'en disent pas davantage, les chroniques sur l'art musical observent le même silence, et pourtant je vous révélerai la cause de la destitution de Gruer. D'autres chroniques doivent être consultées si l'on veut avoir une série de faits complète sur notre Académie royale de Musique.

Gruer était fort riche et donnait d'excellens soupers, le talent de son cuisinier avait déjà rendu ses festins fashionables, quand la présence des virtuoses chantantes et dansantes de l'Opéra vint leur donner un attrait plus puissant encore. Trouver un essaim de femmes charmantes aux lieux où la bonne chère versait tous ses trésors aux *dilettanti*, c'était délicieux, ravissant. Les seigneurs arrivèrent en foule chez l'heureux Gruer qui chaque jour inventait quelque surprise piquante pour mériter les applaudissemens de sa brillante assemblée. Son imagination féconde l'avait servi plus d'une fois d'une façon merveilleuse; il voulut aller plus loin encore. Un soir, au moment où la joyeuse compagnie entonnait à grand chœur un hymne à Bacchus, au bruit des verres et de l'explosion des bouteilles ficelées en Champagne, Gruer se lève et demande la parole pour un fait de la plus haute importance. L'intérêt qu'inspirait l'ingénieux orateur commande le silence; on l'écoute, il commence une harangue fort bien tournée et conclut en invitant les dames de la compagnie à faire la plus singulière exhibition. Les hommes applaudissent comme des furieux, les femmes se regardent, s'interrogent des yeux et restent sur leurs siéges. L'orateur s'adresse à M^lle^ Pélissier, à M^lle^ Petits-Pas, comme représentant le chant et la danse, et les exhorte vivement à montrer... le bon exemple. Les argumens pleins de force, le charme du discours de Gruer, l'empire qu'un directeur a toujours sur ses académiciennes, obtinrent un succès complet.

Le roi Louis XV s'était beaucoup amusé de cette facétie, que ses favoris lui contèrent à son petit-lever; il eût volontiers payé

fort cher son billet pour assister à une seconde représentation. Mais Gruer avait deux associés, Le Comte et Le Bœuf, avec lesquels il était en mauvaise intelligence; le Comte le dénonça; l'espiéglerie du souper révélée à l'autorité devint une arme redoutable dont il se servit pour enlever le privilége à Gruer. En le dépossédant il le sauva de la ruine qui le menaçait. Un privilége de trente ans! quelle fortune eût résisté à cette épreuve! Dix mois suffirent à Le Comte pour voir la fin de l'actif qu'il avait consacré à la prospérité de son académie.

Mlle Journet, *prima donna* du théâtre de Lyon, vint débuter, en 1706, dans le prologue d'*Alceste*, et fut bientôt en possession du premier rôle. On admira la beauté de sa voix, la noblesse de sa figure et de son action. « Elle avait un air de douceur, et quelque » chose de si intéressant, de si touchant dans la physionomie, » qu'elle tirait des larmes aux spectateurs dans les rôles tendres, » surtout dans celui d'Iphigénie. Jamais on n'a vu des grâces si » nobles; l'action de sa voix était parfaite; ses yeux charmans » allaient, s'unissant aux deux plus beaux bras du monde, porter » au cœur l'expression de tout ce qu'elle avait à peindre. » Elle se retira en 1720.

Une autre Lyonnaise, Marie Antier, paraît d'abord à l'Opéra en 1711; le succès qu'elle obtient ne la satisfait point, elle prend des leçons de Marthe Le Rochois, et bientôt les amateurs retrouvent en Mlle Antier cette Armide qu'ils avaient perdue depuis la retraite de leur virtuose favorite. Mlle Antier était fort belle et devint une excellente actrice. En 1712, elle représentait la Gloire dans le prologue d'*Armide*, quand le maréchal Villars vint à l'Opéra, après la bataille de Denain; la Gloire eut à peine chanté son récitatif qu'elle s'empressa d'offrir sa couronne au général français. L'enthousiasme fut grand. Cet à-propos heureux valut à l'actrice une superbe tabatière à diamans.

Deux illustrations de notre ancien Opéra se montrent dans cette première époque. Mlle Le Maure fait son début, le 20 juin 1724, par le rôle de la bergère Céphise, dans *l'Europe galante*; et le sieur de Chassé, seigneur du Ponceau, qui, le 28 avril 1728,

s'était essayé dans *Bellérophon*, en représentant Amisodar, obtint les honneurs d'un rôle nouveau, d'un rôle capital, en jouant celui de Jephté, dans l'opéra de ce nom, en 1732. Ces deux virtuoses appartiennent à la seconde époque de l'Académie royale de Musique; je me bornerai donc à signaler l'apparition de deux astres qui doivent briller ensuite de l'éclat le plus vif sur cette scène.

Le fameux ténor Muraire s'était fait connaître en 1717, et la gentille Pélissier, qui se distinguait dans le genre léger et gracieux, celle dont les succès marchèrent de front avec les triomphes de Mlle Le Maure, fit son entrée à l'Opéra en 1728. Voltaire, dans un seul vers, caractérise les avantages, les moyens de plaire des deux actrices qui charmaient alors les amateurs :

Pélissier par son art, Le Maure par sa voix.

Muraire fut exilé à Avignon pour quelques fredaines; il y a laissé de grands souvenirs : j'ai entendu parler avec enthousiasme de sa brillante exécution de l'*Amen* du *Dixit Dominus* de Lalande. L'*ut* aigu de l'*Amen* était l'épée de chevet des hautes-contre; il fallait nécessairement l'attaquer en voix de poitrine, le tenir ferme, subir cette dangereuse épreuve, et vaincre ou mourir sur la brèche. Les connaisseurs ne portaient leur jugement à l'égard d'une haute-contre que quand elle avait affronté ce récit éclatant et difficile. Cet *ut* d'autrefois n'était pourtant qu'un *si bémol* d'aujourd'hui, à cause des variations subies par le diapason depuis un siècle.

Parmi les acteurs placés au second rang, je citerai Dun fils, Jacier, Le Mire, Grenet, Tribou, Mantienne, Dubourg, Dautrep, Mlles Tulou, Lambert, Charlard, Mignier, Souris, Tettelette, Milon, Pasquier, Constance.

On est surpris de voir figurer les artistes de l'orchestre en costume de théâtre sur la scène de l'Opéra; ces musiciens devenaient acteurs au besoin pour donner une vérité parfaite aux virtuoses. A la reprise d'*Isis*, en 1717, les sieurs Labarre et Bernier, harnachés en Muses, représentaient Érato, Euterpe, sonnant de la

flûte en duo; les sieurs Rebel et Francœur accoutrés de la même façon, jouaient du violon pour montrer l'habileté de Terpsichore et de Polymnie dans l'art de conduire l'archet et de perler le trille. Les troupes de faunes et de bergers, courant après les nymphes des bois et les bergères du vallon, musiciens rustiques, faisant retentir les échos d'alentour des sons de la flûte bocagère ou de la musette de Poitou, s'échappaient de l'orchestre pour endosser la casaque de peau de bouc, chausser les bottes au pied fourchu du satyre, sans oublier la têtière à cornes; d'autres symphonistes s'habillaient en bergers galans.

Blondy, neveu de Beauchamp, Feuillet, Desaix, Ballon, Baudiery-Laval et son fils Michel-Jean; M[lles] Subligny et Prévost, dont j'ai déjà parlé; M[lles] Carville et Le Breton, brillaient au commencement du siècle dernier. Ces virtuoses dansans précédèrent le grand Dupré et M[lles] Camargo, Sallé. Dupré, que son talent, sa taille peut-être, ont fait surnommer le grand, était un homme superbe, belle figure, formes admirables, taille de cinq pieds huit pouces; il fut le roi de la danse à l'Opéra en attendant que Gaëtan-Vestris en fût le *dieu*. Javilliers, qui doublait Dupré; Fossan, danseur comique, agréable et spirituel; Dumoulin, les trois frères Malter que l'on désignait par des surnoms pour ne pas les confondre, *l'Oiseau*, *le Diable*, *la Petite Culotte;* on peut s'expliquer les deux premiers sobriquets, le troisième est aussi bouffon que la personne du Malter qui le reçut; ces danseurs et M[lle] Petit-Pas se faisaient remarquer à côté des virtuoses par excellence.

Un jeune officier devint éperdument amoureux de M[lle] Petit-Pas, et ne trouva d'autre moyen de se rapprocher de l'objet aimé que de prendre la livrée et de se présenter chez la danseuse, qui voulut bien l'agréer et lui donner de l'emploi dans sa maison. Le sentimental officier montait derrière le carrosse de sa maîtresse, la servait à table ainsi que les nombreux courtisans de la belle dont la galanterie le mettait à de rudes épreuves. N'importe, il soupirait toujours, et n'osait se déclarer, attendant avec patience qu'il fût aimé à son tour. Il fut enfin reconnu par un convive; et

Mlle Petit-Pas, vivement touchée d'une passion si discrète et si peu en harmonie avec les usages du temps et le caractère d'un officier français, lui accorda sur-le-champ un tour de faveur.

Marie-Anne Cupis de Camargo naquit à Bruxelles le 15 avril, 1710, d'une famille noble, d'origine espagnole, qui a donné plusieurs cardinaux au sacré collége. Elle sautait dans son berceau, faisait des gestes si vifs, si gais, si bien cadencés quand le violon de son père frappait son oreille, que l'on imagina sur-le-champ que cette baladine de six mois serait une des premières danseuses de l'Europe. Après avoir essayé son talent sur les théâtres de Bruxelles et de Rouen, elle débuta à Paris, le 5 mai 1726, dans les *Caractères de la danse*, pas très-difficile, avec un succès foudroyant. La jeune Camargo fut prônée dans toutes les sociétés; on se battait aux portes de l'Opéra pour aller admirer cette merveille; toutes les modes nouvelles prirent son nom, et son cordonnier fit fortune. Les dames fashionables voulaient absolument être chaussées à la Camargo.

Mlle Prévost fut alarmée de ce triomphe, et, par ses intrigues, fit reléguer sa rivale parmi les figurantes. Elle s'en échappa bientôt par une action d'éclat. La jeune débutante paraissait dans une entrée de démons; Dumoulin, qui devait y danser un solo, n'était pas en scène quand les symphonistes attaquèrent son air. Mlle de Camargo, qu'une inspiration soudaine vint animer, quitte son rang, s'élance au milieu du théâtre, improvise le pas de Dumoulin, danse de verve et de caprice, et transporte d'enthousiasme les spectateurs, que l'absence du danseur récitant avait indisposés. Ce trait acheva de la brouiller avec Mlle Prévost, qui, dès ce moment, refusa de lui donner des leçons, et même de lui faire danser un pas que la duchesse de Berry demandait. Blondy lui offrit alors ses conseils, et les progrès de l'élève répondirent aux soins de cet habile danseur. Elle réunit bientôt la noblesse et le feu de l'exécution aux grâces, à la légèreté, à la gaieté ravissante qu'elle tenait de la nature. Sa conformation était la plus favorable à l'exercice de son talent; ses pieds, ses jambes, sa taille, ses bras, ses mains, étaient de la forme la plus parfaite;

sa figure expressive n'avait rien de remarquable sous le rapport de la beauté. Fort gaie à la scène et mélancolique à la ville, on la citait pour son esprit; sa danse était d'une légèreté prodigieuse, avantage très-rare à cette époque. Des manières différentes de ses maîtres et de ses rivales, elle s'en fit une qui lui était propre. Tout en éclipsant Mlle Prévost, elle sut lui emprunter ce qu'elle avait de piquant dans les passe-pieds et les pas gracieux. Elle exécutait avec une extrême facilité la royale et l'entrechat coupé sans frottemens, temps fort agréables, qui passèrent de mode ensuite, on ne sait trop pourquoi. C'est Mlle de Camargo qui la première battit des entrechats, en 1730, à quatre seulement.

La réunion de trois talens tels que Dupré, Mlles Sallé, de Camargo, les progrès que la danse fit par le secours de ces virtuoses, marquent la seconde époque de cet art chez les Français. Une figure noble, une belle taille, une grâce parfaite, une danse expressive et voluptueuse, tels étaient les avantages de Mlle Sallé. Sa danse était naïve, gracieuse, sans gambades ni sauts; elle n'a jamais fait un entrechat ni une pirouette.

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux! est ravissante!
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux!
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle :
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

Quoi qu'en dise Voltaire, Mlle de Camargo dansait admirablement et ne sautait pas; un poète résiste difficilement à l'attrait d'un bon mot, d'une antithèse qu'il s'empresse d'ajuster en rimes, sans trop se soucier de la justesse de ses conclusions.

Les danseurs ne figuraient que dans les opéras; le ballet-pantomime n'était pas encore inventé; le ballet du temps de Lulli avait pris des formes nouvelles; *l'Europe galante* et beaucoup d'ouvrages taillés sur ce modèle, étaient des opéras-ballets. Je dois vous dire un mot des rimeurs, des paroliers qui travaillèrent

pour l'Académie royale de Musique, et se mirent sur les rangs après la retraite de Quinault. On peut trouver dans leurs nombreux livrets quelques scènes bien conduites et passablement écrites; mais ils ne se sont pas montrés plus habiles que leur prédécesseur sous le rapport du drame et de la coupe lyrique; c'est toujours la même manière de procéder, des stances inégales, des vers tortus et boiteux, un fatras insipide et rebutant. Un état nominatif doit suffire; leur entière nullité les range tous sur la même ligne.

Perrin, Gilbert, Quinault, Thomas Corneille, Campistron, du Boullay, Fontenelle, Baugé, La Fontaine, de Banzy, Mme de Saintonge, Duché, Pic, J.-B. Rousseau, Saint-Jean, Boyer, Lamotte-Houdart, Regnard, Danchet, Lagrange-Chancel, Guichard, Roy, La Serre, Joly, Menesson, La Roque, Fuzelier, Pellegrin.

On a vu par les détails donnés sur la mise en scène de l'*Orfeo*, en 1647, que l'art du décorateur était déjà porté à un degré de perfection très-élevé. Les dessins, les gravures des décorations d'*Armide*, et de beaucoup d'autres opéras, attestent que cet art fit de grands progrès du temps de Louis XIV. Les costumes adoptés alors offraient un mélange des habits de l'époque et d'une imitation grossière de ceux de l'antiquité. Armide, ses confidentes, ses nymphes, paraissaient en robe traînante de soie à grands ramages, la taille longue et busquée, les manches serrées jusqu'au coude, et de grandes engageantes de dentelle flottaient autour de leur bras. Une espèce de cimier, fait en pain de sucre, s'élevait au-dessus de leur tête, et retenait un voile qui pendait jusqu'à terre. Les héros portaient un casque chargé de plumes, avec la perruque bouclée. On inventa pour les danseurs des costumes de fantaisie, taillés sans goût, massifs et lourds, malgré leur forme écourtée, et sur lesquels on se régla dans la suite, attendu que ce modèle de convention avait été adopté. Mais pour avoir une idée de l'accoutrement burlesque des acteurs de l'Académie royale de Musique en 1720, il faut nécessairement avoir recours aux gravures qui nous les ont transmis. Toute description paraîtrait exagérée; en effet, pourrait-on imaginer que des guerriers grecs, romains, dal-

mates, syriens, aient paru sur la scène avec des tuniques, des cuirasses, des cothurnes chargés de rubans, des casques à grands plumets, reposant sur une perruque poudrée à blanc, laissant tomber quatre queues à la conseillère, de trois pieds et demi de long, crépées et pommadées, qui devaient s'agiter d'une manière bien comique lorsque le héros gesticulait un peu vivement, qui devaient jeter un nuage de poudre comme le toupet de Campanone, et déposer sur la cuirasse et ses ornemens une bonne part de l'amidon, *candidior nive*, dont on les avait chargées? Lorsque l'acteur rentrait dans la coulisse, les perruquiers se hâtaient de le repoudrer, tandis que d'autres serviteurs brossaient son armure et son harnais blanchis. Un ridicule aussi monstrueux aurait dû sauter aux yeux, faire pouffer de rire au milieu des scènes les plus pathétiques; non, ce n'est que soixante ans plus tard que l'on s'est aperçu qu'il était possible de faire mieux en suivant une autre route.

Par ordonnance du 31 décembre 1715, le régent établit les bals masqués de l'Opéra, qui avaient lieu trois fois par semaine, à dater de la Saint-Martin, 11 novembre, jusqu'à la fin du carnaval. La salle fut ornée de lustres, d'un cabinet tout en glaces dans le fond, d'un orchestre à chaque bout, et d'un buffet pour les rafraîchissemens au milieu. Ces bals eurent un succès prodigieux. On y dansait alors avec fureur pendant toute la nuit; on s'y promène à présent. Je parlerai seulement du bal masqué que l'on donna par extraordinaire, le 22 juin 1721, en l'honneur de l'ambassadeur du sultan de la Sublime-Porte, où tout le monde fut admis en payant. On chanta à minuit le prologue de *Bellérophon*, au lieu de plusieurs cantates composées sur des vers turcs, galanterie que l'on préparait pour l'envoyé de sa hautesse, et qu'il fut impossible d'exécuter. L'ambassadeur et sa suite, placés au balcon, s'amusèrent beaucoup de ce plaisir bruyant et tumultueux. Le prix du billet était de 5 livres, et la recette passa 10,000 livres. En 1724, on imagina d'introduire des danseurs de l'Opéra pour former des mascarades plaisantes, exécuter des danses de caractère et donner à ces bals les attraits du spectacle. Deux contredanses nouvelles,

*les Calotins* et *la Farandoule*, excitèrent des transports d'enthousiasme; le galoubet, le tambourin, mêlés à l'orchestre, réglaient les pas de ces danses provençales. Des menuets à deux et à quatre, des contredanses à huit, à douze et à seize, eurent le plus brillant succès. Parmi ces quadrilles de l'ancien temps, je citerai *les Rats, Jeanne qui saute, la Calotine, Liron-Lirette, le Poivre, le Cotillon qui va toujours*. Avant de commencer le bal, les deux orchestres se réunissaient et jouaient des symphonies.

Philidor obtint le privilége de donner des concerts aux Tuileries pendant la quinzaine de Pâques et les fêtes dont la célébration interdisait les plaisirs du spectacle. L'Opéra comptait alors vingt-quatre jours de clôture par année. La musique sacrée et les symphonies devaient seules figurer sur le programme de ces concerts qui furent nommés spirituels. Le premier eut lieu le 18 mars 1725. Le concert spirituel dépendait de l'Opéra; Philidor lui payait six mille livres par an. L'Académie royale de Musique tenait sous son joug les autres théâtres, et poursuivait rigoureusement devant les tribunaux toute infraction aux règlemens qu'elle leur avait fait imposer. Plus d'une fois la Comédie-Française et la Comédie-Italienne ont été condamnées à des amendes de dix, de vingt, de trente mille livres, pour avoir mis plus de six violons dans leur orchestre, six violons, c'est-à-dire six instrumens de la famille du violon, ou bien pour avoir produit sur leur scène un nombre de chanteurs et de danseurs supérieur à celui qui était fixé par le règlement.

L'illustre compositeur Haendel gouvernait alors le théâtre lyrique de Londres; secondé par les meilleurs chanteurs de l'Italie, il y faisait des merveilles, et le renom de cette troupe de virtuoses avait passé les mers. Le duc d'Orléans, régent, voulut posséder à Paris cette brillante compagnie, et donna l'ordre à Francine, directeur de l'Opéra, d'accueillir les propositions qui lui étaient faites par Crozat, l'un des intéressés à l'entreprise de Londres. Ces deux directeurs signèrent, le 19 mars 1723, dans le cabinet de M. de Maurepas, en présence de ce ministre, un traité par lequel Buononcini, chef d'orchestre, Francesca Cuzzoni, Margarita Du-

rastanti, Francesco Bernardi, surnommé Senesino, Gaetano-Bernesta et Giuseppe Boschi devaient se rendre à Paris pour y donner, en juillet, douze représentations d'un ou de deux opéras italiens à leur choix. Francine s'obligeait à leur payer 35,000 livres et à fournir des habits neufs aux premiers sujets. Ce traité n'eut pas d'exécution; il est à présumer que Francine fit naître des obstacles et fut bien aise de se soustraire à l'ordre du régent. Ce prince ne mourut que le 2 décembre suivant, et cet événement n'a pas été la cause de la rupture du traité.

Nous verrons plus tard une autre troupe italienne s'établir à Paris, et s'en éloigner chassée par la cabale malgré le succès de ses représentations. Mais cette troupe jouait l'*opéra-buffa* et ne pouvait lutter d'une manière égale avec notre Académie royale, dont les sectateurs traitaient les chanteurs Italiens de farceurs et de baladins. Tandis que Senesino, la Cuzzoni, produisant les formes élégantes et nobles de l'*opera-seria* sur un théâtre où l'on braillait à dire d'experts, opposant la tragédie lyrique à la tragédie lyrique, auraient eu bien plus de chances de succès. La barbarie de nos anciens a fait ses preuves pendant un siècle; il est probable que Senesino lui-même ne l'eût pas désarmée, et que Buononcini, sur les terres de France, eût été vaincu, terrassé par Montéclair et et Colin de Blamont.

Les Italiens restèrent à Londres, sous la direction de Haendel; d'autres y vinrent conduits par le maître Porpora : bientôt deux théâtres rivaux se signalèrent dans cette capitale. Senesino brillait sur l'un, Farinelli s'illustrait sur l'autre. Les deux virtuoses ne se connaissaient que de réputation; chantant les mêmes jours, ils n'avaient pas encore pu s'entendre mutuellement. Ils furent enfin réunis dans un même opéra. Senesino représentait un tyran farouche, Farinelli un héros malheureux et dans les fers; mais pendant son premier air, celui-ci attendrit si bien le cœur du tyran furieux, que Senesino, oubliant le caractère de son rôle, courut à Farinelli et l'embrassa de tout son cœur. Ces chanteurs étaient payés énormément. La Cuzzoni refusa un engagement de 60,000 ducats, offert par un entrepreneur qui voulait

la rappeler en Italie. Capricieuse à l'excès, elle avait témoigné quelque envie d'avoir une garniture de dentelles de peu de valeur; un lord très-galant s'empresse de lui en porter une magnifique et digne d'une reine; La Cuzzoni la jette au feu, disant que ce n'est pas celle-là qu'elle voulait. Un seigneur jeune, aimable, très-riche, lui demande sa main; elle épouse un garçon bijoutier, et meurt dans la misère après avoir dissipé des richesses immenses.

« Nous voulons et nous plaît, que tous gentilshommes et da-» moiselles puissent chanter aux dites pièces et représentations » de notre Académie royale, sans que pour ce, ils soient censés » déroger au dit titre de noblesse, ni à leurs priviléges, droits et » immunités. » Cette mémorable prérogative fut accordée par les lettres-patentes données par Louis XIV à l'abbé Perrin, le 28 juin 1669, au château de Saint-Germain. Elle garantissait les acteurs de l'Opéra des foudres de l'Église, car plusieurs gentilshommes avaient le droit de communier l'épée à la main et devaient conserver ce privilége aux termes de l'acte sus-mentionné. Les demoiselles de Castilly, de Saint-Christophe, de Camargo, les sieurs Borel de Miracle, de Chassé, seigneur du Ponceau, étaient nobles et figurèrent à l'Opéra sans déroger. Et pourtant le public, toujours en opposition avec la volonté suprême des rois, se plaisait à dénigrer ces académiciens que Louis XIV entourait d'honneurs. Pendant tout le dix-huitième siècle, on a dit, pour désigner les femmes qui exerçaient leurs talens dramatiques sur nos trois grands théâtres : les dames de la Comédie-Française, les demoiselles de la Comédie-Italienne, les filles de l'Opéra.

CASTIL-BLAZE.

# L'église gothique

ET

# LE CLERGÉ ROMAIN.

Depuis 1817, j'ai l'honneur de rendre une visite annuelle à l'auguste cathédrale de la ville de Sens; ma visite ne dure ordinairement que cinq minutes; je lui sacrifie le dessert de la table d'hôte de l'hôtel de la Poste, car les conducteurs de diligences n'appliquent leurs principes d'activité voyageuse qu'aux repas; les repas seuls se font en diligence; les garçons d'auberge servent les plats au galop, on mange bride abattue, on dîne ventre à terre. Le dernier morceau enseveli, une voix rauque et bourguignonne fait tomber sur la table cette formule terrible : *Allons, allons, messieurs, en route! en route!* Tant pis pour les traînards et les curieux! La voiture, qui traverse toujours les villes au galop, pour aller au pas dans la campagne, abandonne brutalement les retardataires qui n'ont pas obéi à l'appel du conducteur; c'est alors un assaut de course entre l'homme et le cheval. On arrive en nage, on rejoint la diligence inexorable au sommet d'une côte, quand la nature vous favorise d'une côte. Les églises gothiques ont ainsi donné bien des fluxions de poitrine aux voyageurs. Les voyageurs sont les martyrs de l'administration de la rue Notre-Dame-des-Victoires. Les ames des tyrans de Rome et de Sicile ont passé dans les corps des conducteurs et des postillons.

Avec cette digression nécessaire, nous ne sommes pas si loin de l'église de Sens que vous pensez.

J'ai donc cinq minutes, toutes les années, pour donner cinq regards à

cette magnificence gothique, à ce temple oublié sur la grande route. J'entre, et je trouve encore aujourd'hui, sous le porche, comme en 1817, un sacristain frais de visage, noir de costume, doucereux de langage, lequel me dit avec componction : « Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer, venez voir le tombeau de monseigneur le dauphin. » Alors je feins toujours de ne pas entendre; je m'égare dans la forêt bâtie, je tourne dans le labyrinthe des sapins de pierre, je m'enfonce sous l'ombrage des grands rameaux enlacés en ogive; l'obstiné sacristain, qui connaît les lieux, ne perd pas ma piste; j'entends, par intervalles égaux, une voix lente qui dit : « Venez voir le tombeau de monseigneur le dauphin. » Mon oreille est sourde; mes cinq minutes s'envolent comme cinq siècles dans le paradis; je n'ai ni le temps d'écouter, ni le temps de répondre, ni le temps même de regarder la face du sacristain; je précipite mon admiration agile autour des majestueuses colonnes qui supportent, à mi-fût, ces niches aériennes, ces niches à dentelles, toutes feuilletées, toutes brodées à jour, pures et gracieuses comme les images de la Vierge. J'entends un bruit de roue; alors je me saisis violemment, et je me chasse du temple : une voix plaintive roule dans le tambour, et elle me dit : « Ah! monsieur, vous n'avez pas vu le tombeau de monseigneur le dauphin! »

Ordinairement, je suis le seul qui me lève au dessert pour visiter l'église de Sens; en général, les voyageurs aiment mieux un dessert qu'une église. En 1831, mes deux compagnons de coupé se laissèrent entraîner; ils me suivirent. L'inamovible sacristain était à son poste, avec sa phrase; cette fois il fut plus heureux; il trouva sous la main deux admirateurs bénévoles qui le suivirent précipitamment au tombeau de monseigneur le dauphin. L'explication dura dix minutes; le sacristain ne voulut pas sacrifier un seul détail; mes compagnons étaient encore devant le tombeau, et la diligence courait vers Pont-sur-Yonne; ils me rejoignirent dans un tel état d'agitation, que l'usage de la parole ne leur fut rendu que le lendemain.

J'avais respecté leur pleurésie; dès que je les vis en convalescence, j'engageai le propos avec eux. Je m'adressai au plus érudit : « Eh bien! lui dis-je, vous avez vu la cathédrale de Sens? — Oh! oui, monsieur, me répondit-il, ce tombeau est magnifique; voilà un tombeau! — Avez-vous remarqué cette originalité d'architecture gothique, cette grâce? — Monsieur, quand je pense aux statues, voyez, j'en ai la fièvre; il y en a une surtout, celle qui pleure, on la croirait vivante, là. Elle m'a fait

pleurer; je l'ai mesurée avec mon foulard, elle a toute la tête de plus que moi. Sans la révolution de juillet, le duc d'Angoulême aurait pu se flatter d'avoir là un fameux tombeau. Savez-vous que ce curé qui nous a montré le tombeau est un bon enfant? Eh! ce ne doit pas être un sot! Nous lui avons donné trente sous; mais je ne les regrette pas.

L'autre compagnon approuvait de la tête, et ne faisait éclater son enthousiasme que par cette exclamation d'accompagnement : « Quel tombeau! »

Je leur souhaitai le bonjour, et je m'endormis.

L'an dernier, je rendais ma dix-septième visite à la cathédrale de Sens; je trouvai encore le sacristain, toujours inamovible, comme un juge de Charles X. Cette fois, je ne lui permis pas d'achever sa phrase immuable. « Monsieur, lui dis-je, voici dix-sept ans bien comptés que vous me poursuivez avec votre tombeau de monseigneur le dauphin; votre acharnement tumulaire me lasse, et je vous prie de bien me considérer de la tête aux pieds, pour me laisser entrer dorénavant ici en toute liberté. »

L'étonnement se peignit sur la séraphique fraîcheur du visage du sacristain; il faisait de grands efforts pour me comprendre, et ne me comprenait pas; il chercha une idée, ou au moins quelques mots, il ne trouva rien. Depuis un quart de siècle, il vivait sur son tombeau, et toute son intelligence y était enfermée. Mon interpellation le dépaysa; il me salua poliment, et regagna le sanctuaire.

Je pris la peine de réfléchir pour lui, et je l'excusai ce pauvre sacristain : lui, n'était pas le coupable; il agissait sous l'inspiration de ses chefs; il ne se doutait pas qu'un voyageur pût entrer à l'église avec un autre but de curiosité que le tombeau du dauphin. Que de fois, dans les loisirs causeurs de la sacristie, ou dans les dissertations artistiques du presbytère, il avait entendu parler de ce tombeau avec cet enthousiasme sacerdotal qui ne rêve que marbre, dorures, ornemens de bon goût! Cet honnête sacristain se hâtait de saisir un voyageur, de l'éblouir par le luxe tumulaire de quatre colonnes bien fines, bien décentes, bien frisées, de quatre statues tirées au cordeau, afin de provoquer son indulgence sur le mauvais goût de l'architecture de la cathédrale, et d'obtenir grâce pour l'église en faveur du tombeau. Dans les intermèdes des grandes solennités archiépiscopales, lorsque les choristes chantent, et que les officians se reposent, monseigneur dit toujours à l'archiprêtre assis à sa droite : « Quel beau tombeau nous avons là! Et l'archiprêtre répond : Un tombeau magnifique,

monseigneur! — L'Archevêque dit : Le marbre prend bien de la poussière, aujourd'hui. — L'Archiprêtre : Demain j'ordonnerai de le brosser. — L'Archevêque : Je vous avais recommandé de faire des fourreaux de toile pour couvrir les colonnes et les statues. — L'Archiprêtre : Les dames de l'œuvre s'en occupent. — L'Archevêque : Quel magnifique monument! — L'Archiprêtre : Ah! »

Et le célébrant, le diacre, les sous-diacres, les acolytes, les exorcistes, les thuriféraires, les chanoines, laissent pencher mollement leur tête sur l'épaule droite, et contemplent le tombeau en souriant d'admiration. Le sacristain, debout derrière le trône archiépiscopal, s'attendrit et pleure de joie. Malheur au premier voyageur qui entrera le lendemain!

Ce sacristain est la pensée vivante du clergé de Sens et de tous les clergés possibles. Pour lui, l'œuvre gothique a beau se dérouler dans sa mystérieuse magnificence, le sacristain ne voit que le tombeau; s'il avait un miracle à demander à Dieu, il le prierait de changer ces lourds piliers de pierre en belles colonnes de marbre, ces ogives en arceaux grecs, ce pavé brut en mosaïque. A ses yeux, tout ce qui n'est pas or ou marbre est mesquin, indigent, désagréable à Dieu, qui ne se complaît que dans les rubis, les émeraudes et les saphirs *taillés à plusieurs faces*, tels qu'on peut les voir dans la Jérusalem céleste, *où tout est d'or, jusqu'aux pavés*. Saint Paul n'a point vu d'église gothique dans le troisième ciel; d'après son rapport officiel, la sainte Sion est de la même architecture que Saint-Pierre de Rome; seulement elle a pour bornes l'infini. La basilique du Vatican est un texte d'intarissables entretiens pour les gens d'église; un prêtre qui arrive de Rome attache à ses lèvres toutes les oreilles d'une sacristie en leur parlant de Saint-Pierre, comme un député du centre, à son retour en province, charme ses soirées de famille en racontant les merveilles intérieures des Tuileries! Le prêtre-voyageur soulève autour de lui des tempêtes d'enthousiasme, lorsqu'il donne les dimensions des chapelles, des statues, des pilastres, des colonnes de Saint-Pierre; lorsqu'il parle des anges du bénitier, qui sont de petits géans; des colombes qui portent au bec des troncs d'arbres; de sainte Véronique qui a soixante pieds de haut, avec un mouchoir à la main large comme un drapeau blanc; du cierge pascal soutenu par quatre sous-diacres, du pavé tout de mosaïque, des pilastres tout de marbre, des colonnes de porphyre, de cinquante tombeaux de papes, et de celui de Clément XIII, orné de lions plus grands que des éléphans. Qu'on se figure, après ces entretiens, la douleur

du pauvre sacristain, lorsqu'il rentre dans son église nue, sombre, dépouillée, grossièrement bâtie ! Il demande à son tombeau quelques consolations pour tant d'indigence et de mauvais goût ; et encore, s'il vient à penser aux lions de Clément XIII, il rougit d'humilité, même devant le tombeau du dauphin.

Reste la ressource du badigeonnage ; c'est une cérémonie que les églises gothiques subissent aux anniversaires jubiliens. Ce sacristain de la cathédrale de Sens, on le retrouve partout, sous une autre forme humaine, mais toujours avec la même pensée. C'est toujours lui qui, à Auxerre, à Saint-Maximin, à Marseille, dans le midi comme dans le nord, pétitionne en faveur du badigeonnage ; c'est lui qui va murmurant, de piliers en piliers, à l'oreille du chanoine qui passe : « Ah ! monsieur le chanoine, notre église se fait bien sombre ; c'est une horreur ; comme c'est terne, cela ; voilà une nef qui est noire comme la conscience d'un pécheur ! Avant Pâques, il faudra songer aux maçons. » Cette doléance, ainsi formulée par le sacristain, roule sous les ogives, dix à quinze ans, et un jour elle fait fortune comme tout ce qui est obstiné. Le presbytère s'émeut de la teinte séculaire que la basilique a revêtue ; on s'adresse au conseil municipal ; c'est partout un corps très-honorable, composé d'hommes experts dans les intérêts communaux, mais assez ignorans en architecture gothique. Le conseil nomme une commission de trois membres, trois agronomes ordinairement ; deux se récusent pour affaires, selon l'usage des commissions ; le troisième se résigne et marche vers le presbytère ; la sacristie lui est ouverte. « Je suis, dit-il en entrant, je suis la commission nommée pour vérifier l'urgence... » Le sacristain bondit de joie et introduit la commission dans l'église.

« Diable ! dit la commission avec une allure d'impiété mondaine, diable ! votre église est plus vieille que moi. (Le sacristain exhale un soupir.) Tiens ! comme on travaillait dans ce temps-là ! Ils n'étaient pas forts ! Tout cela est bien sale, bien noir, bien enfumé. Je ne serais pas à mon aise ici, moi qui aime tant la propreté. Figurez-vous, monsieur le curé (le sacristain s'incline), que je fais blanchir deux fois par an mes plafonds. Rien n'est beau comme le blanc. Oh ! comme votre parquet est horrible ! et vos soubassemens ! ah !... Cela me rappelle qu'il faut que je fasse cirer mon cabinet... Mais qui diable peut venir prier Dieu dans cette auge ? — Nous avons bien peu de monde aussi depuis quelque temps, murmure le sacristain. — Parbleu ! je le crois bien, poursuit la commission ; je pa-

rie qu'il y a un demi-doigt de noir de fumée sur ces murailles. Allons, allons, nous vous voterons quelque chose; je ferai mon rapport..... En quelle année a-t-elle été bâtie votre église?—Ah! monsieur, qui le sait?—Ce doit être du temps des Sarrasins. — J'ai entendu dire que c'était un temple de faux dieux. — Possible encore. Voyez, monsieur le curé, comment on noircit son habit en se frottant contre une colonne. — Ah! monsieur, nous vivons dans un bien mauvais temps! — C'est égal, c'est égal, soyez tranquille; on vous fera quelques fonds. La commune n'est pas riche; mais il faut toujours venir au secours de... Quel est ce saint-là? — C'est sainte Marthe. — Comme c'est grossièrement travaillé! Sainte Marthe! Quel est cet animal, à côté! — La Tarasque. — Fabuleux! fabuleux! Avez-vous une brosse dans la sacristie? — Oui, monsieur... Nous aurions bien besoin d'une sainte table aussi, en fer doré, avec des calices dorés sur les grilles. — Ça viendra, ça viendra; pour le moment faisons le plus urgent: votre boutique est noire en diable; il faut l'endimancher. — Si nous pouvions avoir cela pour les *O*. — Pour? — Les *O*. — Pour les *O!* — Oui, le dimanche des *O*, d'ici à trois semaines. — Nous verrons, nous verrons. Reconduisez-moi, je vous prie : on n'y voit pas clair, et toutes ces grosses colonnes sont si embrouillées, qu'il faut avoir le fil de Tisbé pour rattraper son chemin. — Si cela vous amusait de voir notre belle châsse de saint Spiridion. — Je n'ai pas le temps; j'ai quelques affaires de banque à régler avant la nuit; il est déjà quatre heures vingt-cinq centimes. Nous verrons M. Spiridion une autre fois. »

Les fonds votés, un nuage blanc de maçons s'abat sur l'église; on fait une vaste infusion de chaux, de plâtre et d'ocre; les desservans recouvrent soigneusement les dorures du sanctuaire et toutes les statues de saints en bois doré. Les échafaudages se dressent; les longs et flottans pinceaux sèment le badigeonnage sur les vénérables murailles; la teinte des siècles est brûlée sous la chaux; l'ogive légère, la gracieuse volute, la frise dentelée, prennent des formes pesantes sous le ciment municipal; l'ocre, largement délayé, fait jaillir par intervalles sa nuance bourgeoise sur le fond pâle des murs recrépis. Les gothiques statuettes semblent s'incliner sous cette avalanche de plâtre. En 93, on les brisait : c'était plus décent. « L'église a repris sa robe d'innocence! » s'écrie le clergé, au comble de la joie; il y a jubilation au banc des marguilliers; on vote des remercîmens au conseil municipal. Vienne Pâques maintenant : on a fait toilette pour la recevoir.

Dans une ville du midi, la révolution avait oublié, par mégarde, une église gothique sur son passage. Depuis quarante ans, cette église a subi tant de restaurations de ce genre, qu'elle a complétement disparu de la surface métropolitaine. Des rivières de plâtre ont coulé dans ses nefs, qui ont enfin perdu leur forme primitive. C'est aujourd'hui comme une grotte en stalactites. Il faudrait creuser bien profondément sur les pans de murs et les piliers pour trouver le squelette gothique, que recouvrent tant de couches de plâtre municipal. A chaque badigeonnage, la chaux, l'ocre, le plâtre, avaient été votés avec une prodigalité si exubérante, qu'on pouvait gracieuser généreusement du surplus le péristyle d'une église voisine, altérée aussi de badigeonnage. Ce péristyle avait six colonnes de proportions élégantes et déliées; l'architecte les avait géométriquement établies, selon les règles; et, pour les faire, ces colonnes, sveltes sans maigreur et solides sans pesanteur, il avait approfondi la science du calcul linéaire appliqué à la colonne. C'était pour la postérité qu'il travaillait, ainsi que travaillent tant d'architectes dont les monumens s'écroulent avant la naissance de la postérité. Cette fois, les six colonnes de ce péristyle ne se sont pas écroulées : bien au contraire, elles se portent mieux que jamais; le badigeonnage aidant, elles peuvent espérer de se donner la main et de faire rideau de muraille avant que le présent siècle se soit écoulé. C'est merveilleux à voir, l'embonpoint que le clergé a donné à ces colonnes. Si l'architecte, leur père, revenait au monde, il retomberait mort en les voyant. Ceci se rattache toujours à la grande conspiration contre les monumens du clergé, lequel clergé se trouve le chef de ladite conspiration. Il est vrai qu'il ne s'en doute pas.

N'humilions pas exclusivement la province; notre Paris religieux est bien plus province encore que les départemens : il faut l'avouer, le gothique y est vu d'assez mauvais œil. Sans doute le jeune sulpicien du beau parc séminaristique d'Issy s'infiltre, à son insu, depuis juillet, dans quelques-unes des saines idées que le monde profane a mises en circulation; car, ce clergé qui maudit notre révolution, gagne plus à cette révolution qu'aucune autre classe de la société. Donc, ce jeune séminariste qui a dévoré *Notre-Dame de Paris*, dans sa cellule, entre deux matelas, hasarde timidement quelques points d'admiration sur la symbolique architecture des Goths; il s'attendrit devant les ogives, les colonnettes, les vitraux, devant la majestueuse forêt de pierre, où les bruits de la foule roulent comme la voix des vents et de Dieu. Mais le clergé d'âge moyen,

le vieux clergé, persiste dans son culte pour le marbre, l'or, les tentures rouges et les cèdres du Liban; il laisse bien échapper vaguement quelques formules d'estime pour *Notre-Dame* qui est un *beau vaisseau;* pourtant, si l'archevêque de Paris avait cette évangélique foi qui *transporte les montagnes*, il ferait usage de cette foi, pour transporter la colline de Sainte-Geneviève dans la Cité, et il enverrait son *beau vaisseau*, en échange, au pays latin : car Sainte-Geneviève, qu'on n'appelle jamais le Panthéon en langage clérical, est le vrai type du temple catholique aux yeux des chanoines insulaires de la rue Bossuet. Entrez à Notre-Dame, et vous prendrez sur le fait la pensée intime du clergé parisien.

Les statues colossales de saint Christophe et de Nicolas Flamel ont disparu, et sans retour; on a chassé, sans espoir de restauration, l'image équestre de Philippe-le-Bel, ce touchant *ex-voto* que ce roi fit placer à Notre-Dame, en reconnaissance de sa victoire de Mons-en-Puelle. On n'a pas essayé de couvrir les pilastres de lames d'or, ou de lames de marbre, parce que le Pérou et Carare n'auraient pas suffi, mais on a pris ces fantaisies de bon goût ailleurs. Toute la partie réservée aux fidèles a conservé sa nudité sévère, c'était toujours assez bon pour les fidèles; on s'est contenté du badigeonnage périodique pour entretenir la propreté des nefs. C'est au sanctuaire, c'est dans le voisinage de Dieu et de l'archevêque, c'est dans le domaine spécial du Saint des saints, que le bon goût s'est intronisé. La main archiépiscopale a enchâssé un charmant petit bijou d'orfèvrerie romaine dans l'enveloppe grossière tissue par un architecte goth. Le sanctuaire est à Notre-Dame ce que le tombeau du Dauphin est à l'église de Sens; on trouve de même, à Notre-Dame, un sacristain qui vous pousse poliment au sanctuaire. C'est une oasis d'or et de marbre dans ce vaste désert de pierres brutes : l'acajou mondain y est ciselé à la pointe de l'aiguille comme sur un meuble de boudoir; le pavé resplendit de marbre, les somptueuses grilles, aux arabesques menteuses d'or massif, tiennent le profane à distance, et le condamnent à errer sous l'ogive indigente, réservée aux chrétiens obscurs. Il y a des statues de saints en prière, lesquels saints ont été rois de leur vivant; car dans un sanctuaire aussi beau, on n'aurait pas admis le prolétariat de la légende; l'aristocratie canonisée a seule obtenu le privilége de s'y faire tailler en marbre, pour y dérouler ses broderies auprès de l'aube de l'archevêque, de la pourpre du tabernacle, des dalmatiques du haut clergé. Les saints d'origine plébéienne sont relégués dans les chapelles, et leur tournure

gothique fait la joie du sacristain railleur. On n'entre pas au sanctuaire, à moins d'être roi, marbre, or, ou acajou massif. Le sanctuaire est la véritable église, selon l'esprit du clergé; on y arrive par trois rues couvertes qu'on appelle des nefs.

Sous la restauration, lorsque le clergé était tout-puissant, on n'a jamais vu éclater, parmi ses chefs, la moindre sympathie pour tant de saintes reliques vouées au marteau du démolisseur. Un prélat, en haut crédit à la cour très-chrétienne, a laissé signer, devant sa porte, le contrat qui livrait aux Vandales une des merveilles de la Normandie, le cloître Saint-Wandrille. Si, pour cause d'alignement, on eût proposé la démolition de Saint-Thomas-d'Aquin et de l'Assomption, ces deux absurdes chapelettes où l'on trouve des *Altare privilegiatum*, oh! à pareil scandale, tous les députés dévots, *Marcello duce*, leur auraient fait un rempart de leur corps; mais nulle voix mystique ne s'éleva pour sauver Saint-Wandrille. Une compagnie d'exploitation s'est paisiblement formée; elle a numéroté les vénérables pierres; elle a fait des lots, des séries, des dividendes; et, en pleine civilisation, aux portes de Paris, on a coupé à morceaux le cloître gothique et on l'a mis dans le commerce. Bouton et Daguerre eurent le temps, à peine, de le copier sur toile pour le faire vivre quelques semaines de plus dans le cadre du Diorama.

Depuis le commencement de ce siècle, le clergé n'a jamais compris sa religion ni dans son esprit mystique, ni dans sa partie matérielle. Quand on rouvrait ses églises, il mettait à l'index le *Génie du christianisme*, et s'insurgeait contre Chateaubriand; aujourd'hui le clergé se fait profane; ce n'est pas le monde qui va vers la religion, c'est la religion qui va vers le monde; l'autre jour, pendant qu'on introduisait le dévot Palestrina dans le Théâtre-Italien, le Théâtre-Italien entrait en chantant à Saint-Roch. Comme le plein-cintre a brisé l'ogive, ainsi la musique de coulisses a imposé silence au plain-chant. Lorsque toutes les choses du culte sont ainsi confondues, ce n'est pas l'église gothique seule qui s'écroule, c'est l'Église.

MARC OGIER.

# BULLETIN LITTÉRAIRE.

SAPHIRA, OU PARIS ET ROME SOUS L'EMPIRE, par M. Kératry (1).

Il y a deux livres dans ce livre, deux écrivains dans l'auteur, et il est fâcheux que le mauvais livre et le mauvais écrivain aient accaparé la première partie de l'ouvrage, car il n'y a guère que le courage d'habitude et la résignation parfois un peu mutine d'un critique de profession qui puissent persévérer jusqu'à la seconde. La première moitié, il est pénible de le dire, est d'une plume novice, inexpérimentée et complétement inhabile : l'autre, écrite d'une main plus ferme, porte l'empreinte d'une pensée plus élaborée, plus faite, et qui se connaît mieux elle-même. Outre l'inconvénient de cette disparate dans la forme, il y en a un autre beaucoup plus grand qui porte également sur la forme et sur le fond; c'est que, évidemment, les deux parties ne sont pas de la même époque. L'œuvre est hybride sous toutes ses faces. Aussi ce qui frappe tout d'abord dès que l'on se trouve en contact avec les idées et les formes de l'homme du tome premier, c'est une odeur de vieux et de renfermé qui suffoque, et dénote au flair le plus obtus qu'aucun courant d'air n'a, de vingt-cinq ans, passé par là. Ainsi donc non-seulement deux pensées et deux plumes ont concouru à cette production, mais le travail des deux pensées associées n'a pas été simultané. 1835 a pris pour collaborateur 1810; pour base dramatique, une intrigue forcée, impossible; des vues peu arrêtées ou du moins mal indiquées; des caractères bouffis et raides; absence totale du sentiment des gradations et des nuances; un dialogue froid, compassé et

(1) Librairie de Ladvocat, rue Chabannais.

hors de nature; un jeu de passions romanesque dans le sens des vieux romans anglais d'Anne Radcliffe ou des mélodrames du boulevart; des personnages posés de côté, et par suite des intentions manquées; la manie de faire des portraits, au lieu de laisser ses héros se peindre eux-mêmes dans leurs actes et leurs discours; une vie factice et de convention ou d'inven tion, comme on voudra, substituée partout à la vie réelle; des allures guindées et prétentieuses; je ne sais quoi de pénible, de haletant et d'essoufflé dans la phrase, et qui donne assez bien l'idée d'un travail de Sisyphe, se mêlant à un ton emphatique et boursouflé, voilà ce que 1810 a apporté pour sa quote-part, et tout ce qu'il pouvait donner en restant dans ses habitudes; voilà ce que 1835 a malencontreusement accepté et continué avec d'heureux amendemens, il faut le dire.

Cependant, il faut le dire aussi, l'auteur d'aujourd'hui eût incomparablement mieux fait de répudier tout-à-fait l'héritage de sa jeunesse. Son ouvrage, outre qu'il serait mieux conçu et mieux écrit dans sa totalité, son ouvrage ne serait pas de deux pièces. Il ne serait pas traversé dans le milieu par une ligne dure et crue comme celles qui réjouissent si agréablement l'œil fixé sur l'Arc-de-l'Étoile ou le palais du quai d'Orsay. Encore, dans ces monumens comme dans tous ceux qui, abandonnés, ont été repris depuis quelques années, ce n'est qu'une affaire de couleur, dont le temps, au défaut de la brosse de M. Fontaine, si avantageusement connu par ses grisailles, fera assez prompte justice. Là du moins les lignes se prolongent sur les mêmes plans, le rapport des parties entre elles n'a point varié, l'harmonie de l'ensemble est conservée. Mais dans un roman quel moyen de remédier au défaut de suite dans les vues et les idées, d'unité dans l'inspiration, d'analogie dans le style et la manière, de proportion dans les développemens, et, plus encore que tout cela, au défaut d'actualité? Est-ce au temps qu'on ira demander un spécifique contre le mal que le temps lui-même a fait en soumettant à une décomposition et à une recomposition incessantes les idées, les sentimens, les jugemens de l'auteur et de ceux pour qui il écrit? Hélas, non! tout ce que peut le temps en faveur de l'ouvrage, c'est de le couvrir du linceul de l'oubli, et encore de ne pas se faire attendre. Qu'il fasse sa besogne, nous allons continuer la nôtre.

Deux Italiens, amis d'enfance, l'un prince et riche, l'autre artiste, et, par une conséquence toute naturelle dans un roman, n'ayant ni sou ni maille, arrivent à Paris, qu'ils ont déjà visité plusieurs fois. Clara Monte ou Chiara Monti, neveu du pape Pie VII, comme nous le dit l'auteur dans une note, où il prend le soin de nous avertir qu'il a légèrement altéré le nom, afin de ne pas blesser une famille considérable qui pourrait regretter de voir traduire en scène un de ses membres; Clara Monte par-

tage les revenus d'un immense patrimoine avec l'artiste Salvini. Celui-ci est amoureux d'une inconnue, qui se trouve n'être autre chose que la fille de M. de Saint-Maur, émigré rentré, noble de vieille souche, qui a bien voulu déroger jusqu'à devenir d'abord baron, puis comte de l'empire et chambellan de l'empereur, et qui ne demande pas mieux que de déroger encore jusqu'à porter un titre de duc ou prince, ou du moins de beau-père d'un prince ou d'un duc, toujours de l'empire. Le talent de Salvini a fait du bruit à Paris; sa réputation est devenue colossale, son amour a fait comme sa réputation. De plus, il a trouvé l'heureuse occasion de sauver la vie à M^lle^ Saphira de Saint-Maur dans l'incendie d'une salle de bal, où il causait d'amour avec elle. Hélas! ce n'est pas à ce feu-là qu'on gagnait des principautés ou des duchés sous l'empire. Aussi le roturier Salvini est-il un mal-appris d'envoyer son ami, le prince de Clara Monte, demander pour lui la main de la belle Saphira à M. le comte de Saint-Maur, lequel a déjà su accrocher à la molette dorée d'un maréchal grand chevaucheur la robe virginale de sa fille, et ne paraît pas disposé à souffrir qu'une courtoisie bourgeoise l'en décroche. — Encore si c'était pour vous, mon prince! Le prince s'excuse sur sa passion pour le célibat, et s'en va. Salvini en devient fou, fou non-seulement à lier, mais à porter en terre, car il se meurt; chose pardonnable à un homme qui a reçu coup sur coup un refus si outrageant et le choc d'un cabriolet dans la poitrine. Que faire pour le sauver? La jeune personne, qui, avec un cœur tendre, a des sentimens religieux, consent à tout, hormis à un mariage que réprouverait son père, c'est-à-dire consent à tout, excepté tout. Or, pour que le tout auquel on consent devienne quelque chose, voici ce qu'invente Clara Monte. Le sentiment de l'amitié n'a rien produit d'aussi beau ni d'aussi fabuleux après la fable des deux pigeons. Il demande pour lui-même cette fois, et obtient la main de Saphira. Il se mariera avec elle à la municipalité seulement, et lui donnera ainsi son nom, mais rien que son nom, tandis que Salvini, l'épousant, sans en rien dire, au pied de l'autel, lui donnera et en recevra tout le reste. Ainsi le prince aura devant le monde les honneurs d'une jolie femme et en subira les inconvéniens; Salvini en aura des enfans devant Dieu, et rien de plus. La belle a bien éprouvé quelques scrupules à tromper ainsi son père; mais on lui persuade que dès qu'elle s'appelle princesse de Clara Monte, son père n'est pas trompé et n'a rien à réclamer. Et quant aux apparences d'adultère, ou même de bigamie, qui résultent de ces deux demi-mariages, un casuiste, adroitement consulté par elle, la rassure, en lui disant « que la parole du prêtre seule unit les époux d'un lien indissoluble, et fait qu'ils sont *duo in carne unâ;* que les hommes ont fait la » loi, et Dieu le sacrement; que la loi règle tout au plus des formes so-

» ciales, etc. » Elle est convaincue : les deux mariages sont consommés, l'un secrètement, l'autre avec toute la solennité et tout l'appareil que comporte le Code civil : Salvini est guéri, on part pour Rome. Là, par malheur, une duchesse de Fellamente vient à passer devant Salvini, l'époux heureux et l'artiste distingué. Cette femme est belle, elle le subjugue. Bientôt il est supplanté par un autre amant qui, de plus, lui vole son argent au jeu. Cet événement lui fait ouvrir les yeux, et le ramène bien converti vers sa femme et son ami dont il s'était éloigné; mais comme la réconciliation allait s'opérer, il est assassiné par son voleur qu'il avait provoqué en duel. Un *post-scriptum* nous donne à comprendre que Clara Monte, dégoûté d'un célibat qui supporterait toutes les charges du mariage sans en avoir les compensations, s'est résigné à ne plus être seulement un mari municipal et *in partibus*. Le pape, son oncle, et l'amour, ont achevé à Savone ce que l'adjoint du dixième arrondissement avait ébauché à Paris. Voilà l'action du roman! Voici la morale que l'auteur en tire dans sa préface : « Nous confesserons nous être abusé nous-même, s'il ne sort pas
» de cette lecture deux vérités essentielles à la conduite de la vie pour les
» deux sexes : l'une. . . . . . . l'autre (et celle-ci est le but véritable
» de l'ouvrage) que l'on ne se met jamais impunément au-dessus des lois
» du pays où l'on vit, fût-ce dans les choses où l'on croirait pouvoir les
» enfreindre sans préjudice d'autrui, et même à l'avantage de tierces per-
» sonnes pour lesquelles on aurait résolu courageusement d'oublier set
» propres intérêts. »

Observons, en passant, que le *même à l'avantage de tierces personnes* est de trop ici, car celui qui a enfreint les lois à l'avantage de tierces personnes, c'est-à-dire le prince, n'est pas puni; au contraire, il épouse une femme dont les perfections l'avaient charmé. Ainsi le roman, quoi qu'en dise l'auteur, ne conclut pas du tout en ce sens; il ne conclut pas mieux pour le reste, car enfin ce n'est pas parce que Salvini ne s'est pas marié à la mairie qu'il rencontre à Rome une belle duchesse fort intrigante, qu'il en devient amoureux, qu'il quitte sa femme pour elle, qu'il rencontre chez elle un rival, un voleur et un assassin. Toutes ces choses, sauf peut-être l'assassinat, arrivent chaque jour à d'honnêtes gens qui se sont *mariés à la mairie* et qui même ne se sont mariés que là. Mais enfin acceptons cet aphorisme comme l'expression sommaire et définitive des trois volumes que nous donne M. Kératry. Est-ce bien là toute sa pensée? et dans certains passages de son ouvrage, qui s'expliquent et se confirment par la phrase de la préface, et le dénoûment du roman, ne l'a-t-il pas, tout en la formulant moins nettement, poussée beaucoup plus loin? Si nous avons bien compris ces passages, M. Kératry a vu autour de lui une société irréligieuse et que le frein des croyances n'arrête plus. Au sentiment reli-

gieux qui s'est éteint, il voudrait substituer le respect de la loi, la loi à la foi; et, outre les passages déjà indiqués, il nous revient, à ce propos, quelques pages sur l'esprit et la constitution de l'ancienne Rome, qui certes ne sont pas sans intention. Ainsi, à la place de l'autel renversé, la table de l'officier municipal; la Charte, au défaut de l'Évangile; au lieu de chrétiens, des constitutionnels. Je crois bien que, même dans la pensée de M. Kératry, ceci n'est qu'un pis-aller; mais quel pis-aller, grand Dieu! Au reste, il se montre ouvertement partisan de la suprématie de la loi sur la religion dans les gouvernemens constitutionnels, et son roman n'a d'autre base que cette idée; mais lorsque, pour retenir dans le devoir une société travaillée d'incrédulité, on vient lui dire que *l'on n'enfreint jamais impunément les lois du pays où l'on vit*, quelle singulière manière de le prouver, que d'aller chercher en dehors des moyens de la loi, de l'action de la loi, une punition pour les coupables dont on lui offre l'exemple comme enseignement, et d'amener cette punition par des voies que la foi des nations croyantes avait jusqu'ici réservées à la Providence divine! Quelle singulière manière de le prouver, que d'aller mettre sous la sauvegarde de Dieu un code humain, qu'on substitue à la loi de Dieu, et qui jusqu'ici n'avait, avec raison et convenance, cherché d'appui que dans la trinité des gendarmes, du ministère public et des juges! Mais votre loi athée, vous l'avouez, ne se suffit donc pas à elle-même? et voilà que par votre bouche elle invoque Dieu, après l'avoir détrôné. En voulant trop prouver, vous n'avez donc rien prouvé du tout.

Pour aboutir à son apophthegme constitutionnel, s'il voulait punir Salvini rebelle à la loi, M. Kératry devait le faire par une des peines dont la loi dispose; il devait du moins le faire trébucher dans cet inextricable labyrinthe de précautions, de prohibitions, de restrictions, d'exceptions, que la loi jette sous les pieds de ceux qui veulent échapper à ses prescriptions. Cela eût été facile. Les trois quarts de nos lois n'ont rien à faire qu'à protéger l'autre quart. Ne pouvait-on pas, par exemple, punir le coupable dans ses sentimens de père, lui qui avait donné le jour à des enfans à qui son nom était interdit, et qu'il ne pouvait avouer pour siens ni traiter comme tels sans imprimer la tache adultérine sur leur front et la faire rejaillir sur celui de son ami, qui s'est dévoué pour lui, et de la femme bien-aimée qui était leur mère? N'y avait-il pas enfin mille autres moyens analogues de se tirer d'embarras et d'arriver à la conclusion d'une manière directe? Ce n'est pas que la conclusion en eût été plus concluante; car si, comme Polyphème, la loi a les bras longs et forts, si elle tient bien ce qu'elle tient, comme Polyphème aussi, Ulysse pourra toujours l'aveugler et lui glisser entre les doigts. Mais enfin c'eût été tirer ses moyens de son sujet. A part ce défaut capital et quelques autres encore, inhérens au sujet, à la

conception première, il n'y a que des éloges à donner à la seconde moitié de l'ouvrage de M. Kératry; elle contient de belles pages sur l'art et notamment sur le tableau de *la Transfiguration*, sur la constitution et l'esprit de Rome ancienne, sur les ruines et les musées de la Rome actuelle; quelques discussions sur des questions du jour, empreintes d'un esprit de modération, mais abordées avec des précautions méticuleuses, et à peine effleurées. Le style en est naturel et coulant; les personnages ont un air plus dégagé; ils posent mieux, ou plutôt ils n'ont plus l'air de se donner en spectacle et de poser; ils vivent, ils parlent comme tout le monde, sans cette enflure gauche et gênée qu'ils avaient d'abord. On voit qu'ils ont acquis l'usage du monde. Le dialogue aussi y est plus savamment conduit et nuancé; l'action, quoique ce soit toujours la partie faible, mieux ménagée et développée. Mais tout cela, n'est-ce pas la condamnation du volume et demi qui précède? Puisque l'auteur pouvait faire mieux, pourquoi a-t-il fait si mal, ou du moins pourquoi a-t-il publié ce qui était mal fait? Pourquoi ne pas rompre avec ses idées de 1810? Ne sait-il pas que nous sommes en 1835?

## FLAVIEN, OU DE ROME AU DÉSERT, par M. Guiraud, de l'Académie française ([1]).

Je me suis quelquefois demandé comment, avec son immense talent d'écrivain et de poète, M. de Chateaubriand n'avait réussi à faire de ses MARTYRS qu'un livre, semé, il est vrai, de pages admirables et de brillans épisodes, mais à tout prendre, froid et dénué de réel intérêt? Cette question m'est revenue en tête plus fort que jamais à l'occasion du livre de M. Guiraud, dont le talent, tout remarquable qu'il soit, n'offre point cependant en compensation les qualités hors ligne de M. de Chateaubriand, mais dont le talent distingué et les études consciencieuses auraient pu permettre de mieux augurer. M. Guiraud a choisi pour théâtre à peu près la même époque que M. de Chateaubriand, la décadence de Rome sous les empereurs et les premiers temps du christianisme. Son ouvrage est plein de curieux renseignemens sur les mœurs romaines à cette époque, et donne une idée exacte des habitudes populaires ou aristocratiques de ce temps de décomposition sociale. Les élections tumultueuses des empereurs, les révoltes prétoriennes, les jeux du cirque,

([1]) Librairie de Levavasseur, place Vendôme.

toute la physionomie politique et extérieure de la Rome des empereurs, y est bien représentée. La vie privée moins connue, plus difficile à reconstruire, y est aussi traduite avec assez de bonheur. Jusque-là il n'y a qu'à louer. Si l'auteur avait publié ses études sous toute autre forme que la forme dramatique, nul doute que son livre n'offrît une lecture curieuse et attachante aux esprits qui aiment à se reporter en arrière. Mais en personnifiant l'époque dans des noms propres, il est tombé dans un écueil où semblaient le pousser à la fois la nature de son esprit et la nature de son sujet.

Il est évident, au premier abord, que dans Flavien les personnages ne sont que des moyens de mise en scène, imaginés pour colorer et rendre plus animée la peinture de la société, des institutions, des croyances. Aussi, comme poème ou comme roman, le livre de M. Guiraud offrirait-il beaucoup à redire. Il y a peu ou point de plan, de combinaison, d'agencement; toute cette partie est traitée fort lestement et sans aucune prétention. C'était chose secondaire, et l'on s'en aperçoit de reste. Dans une époque où les personnalités étaient aussi effacées que sous les Gordiens, il n'y avait pas besoin, sans doute, de les effacer encore en cachant leur propre figure sous le masque de représentans de la décadence romaine. Flavien, qui donne son nom au livre, est d'une insignifiance et d'une nullité désespérantes. Il veut, il ne veut pas, il accepte, il refuse, il se ravise; c'est bien la colonne la plus branlante qu'on ait jamais donnée pour support à l'édifice d'un livre. J'en dirai autant des Gordiens; cela est historique, il est vrai, mais peu intéressant. Faustine est plus vivante, mais elle ne peut pas à elle seule supporter le poids de trois volumes.

Quant à la partie chrétienne du livre, bien que traitée avec une prédilection particulière par l'auteur, elle ne peut suppléer à la faiblesse du reste, et ceci est moins la faute de l'historien, du moins à mon sens, que la faute du sujet lui-même. Je disais tout à l'heure que c'avait long-temps été une question pour moi de savoir comment M. de Chateaubriand, avec son admirable talent, n'avait réussi à faire de ses Martyrs qu'un livre d'une lecture monotone, heureusement relevé par des passages et des épisodes où la verve de l'écrivain éclate, sans néanmoins pallier le défaut de l'ensemble. Ainsi, Eudore, Cymodocée, sont deux fort bons chrétiens, qui certes doivent trouver grâce devant Dieu, mais qui difficilement trouvent grâce devant le lecteur. Il y a des choses qu'on n'ose pas dire, je ne sais pourquoi, car le nom de M. de Chateaubriand est assez fort pour porter cet aveu; mais Eudore et Cymodocée, à force de vertus, d'abnégation, de détachement, finissent par détacher d'eux le lecteur. Eudore est amoureux, mais il est évident que l'amour terrestre sera gelé dans son sein par la parole sainte, le lecteur assiste de sang-froid et sans inquiétude au spec-

# CHRONIQUE.

La chambre des députés s'est occupée du budget des théâtres. Et comme tous les ans, à pareille époque, les capacités littéraires de l'assemblée ont dessiné leurs opinions, leurs systèmes, leurs préférences et leurs haines : tous les ans ceci s'est dit et se dira à la chambre : Messieurs, le Théâtre-Français cessera de mériter la protection du gouvernement s'il persiste à faire représenter des ouvrages que réprouvent également la saine morale et le bon goût; ce qui peut se traduire ainsi : J'ai en portefeuille, ou nous avons en portefeuille, moi et mes amis, une vingtaine de tragédies de collége, des Arbogaste, des don Sanche, des Rigoberge, des Wulfstan, des Héliogabale, une quantité de Louis IX, de Philippe-Auguste et de duc d'Albe dont on ne peut se défaire; nous sommes députés, et l'on nous ferme sur le nez la porte du Théâtre-Français. Il y aura tous les ans, à la chambre, un député qui prendra ainsi la parole au nom de la *saine morale et du bon goût*, et qui aura soin d'ajouter : Le Théâtre-Français ne remplit pas sa mission en négligeant de représenter les *anciens* chefs-d'œuvre de la scène française. — Et *les nouveaux !* s'est écrié cette fois M. Viennet interrompant M. Liadières, l'homme le plus hexamètre de la chambre : c'est bien le moins que ces rancunes d'auteurs refusés s'épanchent une fois par an; le torrent des votes les entraîne, et il n'en est plus question.

Si la réclamation des trois ou quatre députés qui représentent *la saine morale et le bon goût* est stéréotypée, la réponse du ministre de l'intérieur l'est aussi. Il répond toujours avec raison : Que voulez-vous faire ? nous ne pouvons violenter le public et lui imposer des Héliogabale, des

Cette fin est la négation même du drame. La vie, en effet, est toujours plus ou moins une lutte de l'homme contre la destinée, représentée par Dieu ou par la fatalité. Dès que l'homme donne sa démission et se retire, nous pouvons dire : « Gloire à Dieu! » Mais le drame, que devient-il?

Ces remarques, qui portent sur l'idée même du livre de M. Guiraud, ne nous empêchent point de rendre témoignage à ce que son style a d'élevé, de riche et de pompeux, et à l'intérêt répandu dans plusieurs scènes épisodiques.

# CHRONIQUE.

La chambre des députés s'est occupée du budget des théâtres. Et comme tous les ans, à pareille époque, les capacités littéraires de l'assemblée ont dessiné leurs opinions, leurs systèmes, leurs préférences et leurs haines : tous les ans ceci s'est dit et se dira à la chambre : Messieurs, le Théâtre-Français cessera de mériter la protection du gouvernement s'il persiste à faire représenter des ouvrages que réprouvent également la saine morale et le bon goût; ce qui peut se traduire ainsi : J'ai en portefeuille, ou nous avons en portefeuille, moi et mes amis, une vingtaine de tragédies de collége, des Arbogaste, des don Sanche, des Rigoberge, des Wulfstan, des Héliogabale, une quantité de Louis IX, de Philippe-Auguste et de duc d'Albe dont on ne peut se défaire; nous sommes députés, et l'on nous ferme sur le nez la porte du Théâtre-Français. Il y aura tous les ans, à la chambre, un député qui prendra ainsi la parole au nom de la *saine morale et du bon goût*, et qui aura soin d'ajouter : Le Théâtre-Français ne remplit pas sa mission en négligeant de représenter les *anciens* chefs-d'œuvre de la scène française. — Et *les nouveaux !* s'est écrié cette fois M. Viennet interrompant M. Liadières, l'homme le plus hexamètre de la chambre : c'est bien le moins que ces rancunes d'auteurs refusés s'épanchent une fois par an; le torrent des votes les entraîne, et il n'en est plus question.

Si la réclamation des trois ou quatre députés qui représentent *la saine morale et le bon goût* est stéréotypée, la réponse du ministre de l'intérieur l'est aussi. Il répond toujours avec raison : Que voulez-vous faire ? nous ne pouvons violenter le public et lui imposer des Héliogabale, des

Wulfstan et des Rigoberge dont il ne veut pas; quand le public sentira un besoin irrésistible d'Arbogaste, de don Sanche et de Philippe-Auguste, il le manifestera et nous l'écouterons. *Vox populi, vox ministri.*

Il n'y avait donc de fondé dans toute cette discussion que la critique de la subvention du Théâtre-Italien. Dieu nous garde de nous poser en Vandales et de demander le bannissement des enchanteurs que MM. Robert et Severini ont introduits dans nos murs; mais nous ne savons de quel droit ces messieurs font une fortune colossale au moyen d'une exploitation étrangère, enrichie d'une dotation française. La subvention de 70,000 fr. va rejoindre, dans la poche de M. Severini, des bénéfices déjà immenses. M. Thiers annonçait à la chambre que le matériel du théâtre appartiendrait désormais au gouvernement. Ce matériel est positivement infect, et M. Severini n'ira pas se ruiner pour l'assainir, puisqu'il ne doit plus être sa propriété. Il n'est pas d'habitué du Théâtre-Italien qui n'ait hautement blâmé l'ignoble saleté de ces costumes et la honteuse dégaîne de ces figurans. Pourquoi d'ailleurs M. Severini n'est-il pas obligé de faire peindre les décors par les artistes français, qui ont fait faire à la décoration des progrès si merveilleux? Pourquoi nous impose-t-on les pastels puérils, les clairs de lune tremblans et les lanternes de M. Ferri? Le bâtiment de la salle Favart est une grande colonie peuplée d'Italiens, depuis la cave jusqu'aux mansardes. Là un macaroni permanent mêle sa fine pâte aux fils d'un parmesan râpé de main de maître. Nous ne blâmons pas ces régals; mais nous voudrions bien ne pas les payer.

— La saison d'hiver a été close par deux belles fêtes. Samedi dernier, M$^{me}$ V.... recevait chez elle l'élite de la société parisienne et diplomatique, et le lendemain, M$^{me}$ B.... donnait un grand bal qui s'est prolongé fort avant dans la nuit. Les plaisirs d'été, les promenades au bois, ont remplacé les fatigantes contredanses et les galops nerveux de l'hiver. Les Champs-Élysées, si heureusement égayés par les concerts en plein air, vont encore s'embellir d'une foule d'établissemens variés. On parle d'un cirque olympique et d'un théâtre *sub Dio*. Malgré son éloignement du centre de la ville, Tivoli n'a pas perdu le privilége d'attirer, quand il veut, les sommités de l'élégance. Sa grande fête européenne a été fort brillante; le duc d'Orléans et le duc de Nemours y avaient conduit leur parent, S. A. le prince de Syracuse, qui a pris part aux divertissemens de la fête, ce qui veut dire qu'il a essayé la force de son poing sur le dynamomètre.

—Une course de chevaux est un événement plein d'intérêt, mais assez fréquent : vendredi dernier, M. Edgard Ney, montant sa jument Red-

DINA, a gagné le prix d'une course dont la distance était d'un mille avec trois haies de trois pieds et demi. Les concurrens étaient M. de Vaublanc montant CLEVELAND, appartenant à M. Paul Sanegon; et M. le comte d'Hinnisdal montant SWEEPER. Cette course a été fort belle, mais encore une fois, ce fait n'a rien que d'ordinaire et qui ne soit dans nos mœurs. Ce qui est excentrique et très-nouveau, ce sont les courses à pied qui ont eu lieu cette semaine : MM. Artur de L...., de Gr...., de P.... et de B.... partis ensemble de la barrière de l'Étoile, devaient arriver aux chevaux de Marly sans cesser de courir et en franchissant les barrières qui ferment les contre-allées; M. de B.... a été mis hors de concours, parce qu'il avait malheureusement touché du pied une barrière; M. de L.... est arrivé le premier avec un avantage d'une minute. Cette course dénotait chez les concurrens une grande vélocité et une grande habitude des exercices gymnastiques.

— La mort fauche à grands coups les gloires de l'empire, et nous retire un à un les noms militaires que Napoléon avait anoblis sur le champ de bataille. Kellermann, duc de Valmy, celui dont la célèbre charge de cavalerie décida le gain de la bataille de Marengo, vient de succomber à une maladie de foie. Presqu'au même moment, Gambin rendait le dernier soupir à Toulouse. Gambin était ce colonel fameux du 84<sup>e</sup> de ligne qui étrilla si cruellement les Autrichiens dans la campagne de 1809, et qui, pour prix de sa belle action, avait obtenu de l'empereur le privilége d'inscrire sur ses drapeaux cette devise vraiment *troupière* : UN CONTRE DIX!

Un duel malheureux a causé la mort d'un jeune officier de la nouvelle armée. M. Doumerc, officier du 1<sup>er</sup> lanciers, a succombé, atteint d'une balle de pistolet, après avoir blessé son adversaire.

A côté de ces faits sérieux, de ces morts réelles, comment parler à présent de la nouvelle léthargie de M. Drouineau, qui s'est encore enveloppé de son linceul. Voilà M. Drouineau perdu pour une seconde fois? Tambours de village, tambourinez M. Drouineau; petites affiches, annoncez une récompense honnête à qui rapportera rue de Richelieu, au Théâtre-Français, un homme de lettres répondant au nom de Drouineau; car M. Drouineau ne se retrouve pas, et la Comédie-Française, qui avait mis à l'étude son DON JUAN D'AUTRICHE, n'entend plus parler de ce joli revenant. Elle a été forcée de sommer M. Drouineau de se présenter, et la sommation est déposée au parquet du procureur du roi.

— THÉATRES. — THÉATRE-FRANÇAIS. — UNE PRÉSENTATION, OU LE COMTE DE SAINT-GERMAIN. — Le choléra des CROIX D'OR ne sévit plus. Mais à peine débarrassés du fléau de CROISSEY, allons-nous être tourmentés par une recrudescence de COMTES DE SAINT-GERMAIN? L'Ambigu en a fait LE JUIF-ERRANT; la Porte-Saint-Martin, un escamoteur qui se livre à des jeux de prestidigitation à travers les horreurs de LA NONNE SANGLANTE; le Vaudeville et le Palais-Royal l'avaient orné d'une foule de perruques et de costumes fort divertissans; nous pouvions donc nous croire quittes avec le comte de Saint-Germain, lorsqu'un nouveau cas a été observé au Théâtre-Français.

C'est un individu fort utile que ce *comte de Saint-Germain;* il n'y a plus de bonne pièce sans lui, sans lui plus de dix-huitième siècle. A-t-on besoin d'un personnage mystérieux, agissant dans l'ombre avec des moyens surnaturels, il se présente de lui-même avec sa sorcellerie de bonne maison et sa longévité fantastique; ne sait-on sur quel pivôt faire tourner une intrigue, le comte de Saint-Germain viendra vous tirer d'affaire, prenant sur lui toutes les responsabilités, les tours de passe-passe, les trahisons, les fausses confidences et les dénoûmens. A la différence du niais des anciens mélodrames, de ce niais bavard, indiscret et gourmand qui gâtait toutes les affaires, le comte de Saint-Germain les arrange, les conduit à leur fin. Il est de bonne composition, comme vous savez, et se prête si volontiers à tous les caprices d'auteur, que, cette fois, on l'a fait tremper dans l'expulsion des jésuites. Veut-on même le rendre amoureux, il devient amoureux de tout ce que l'on voudra : grande dame, bourgeoise, religieuse.

Le dernier comte de Saint-Germain (celui du Théâtre-Français) a eu un père, lequel fut rôti sur un bûcher de l'inquisition, à l'instigation des jésuites; de là sa rancune contre la compagnie de Jésus, rancune à laquelle s'associent M^me^ de Pompadour et M. de Choiseul. Les jésuites ne s'amusent à combattre ni M. de Choiseul, ni le comte de Saint-Germain; ils vont au plus court, et tentent de supplanter M^me^ de Pompadour auprès du roi Louis XV. Ils ont sous la main une petite fille fort ingénue, novice au couvent de la Visitation, et qu'il s'agit de présenter au roi, à l'effet de l'en rendre éperdument amoureux. Cette présentation ne peut avoir lieu, parce que Saint-Germain ne le veut pas, lui qui déteste les jésuites et qui aime la novice. Dès ce moment, il est impossible de se reconnaître dans les nombreuses paperasses qui circulent entre les mains de tous les personnages, paperasses qui compromettent une foule de gens et ne perdent personne. C'est tantôt une pièce qui prouve la participation des jésuites à l'attentat de Damiens, tantôt une pièce qui atteste la spoliation consommée par les pères au préjudice de la jeune religieuse. La conclu-

sion finale de toutes ces découvertes est l'expulsion des jésuites et le mariage du comte de Saint-Germain avec la jeune Blanche.

Dans le temps où LE CONSTITUTIONNEL faisait sa lourde guerre aux jésuites et donnait chaque jour un article : REFUS DE SÉPULTURE, le personnage du père Griffet, entremetteur, spoliateur, assassin, aurait fait fortune, parce qu'alors tous les prêtres étaient des Contrafatto, tous les curés de campagne des Mingrat. Aujourd'hui que le clergé est humble, soumis aux lois et que le peuple même lui tend généreusement une main tolérante, cette peinture manque d'effet, parce que l'allusion ne lui vient pas en aide. L'immolation des prêtres sur la scène n'est une action ni courageuse ni spirituelle, depuis que les soutanes, les mitres, les crosses, les chappes et les étoles, figurent au vestiaire de tous les théâtres avec les poignards, les sabres, les habits brodés, les vestes de brigands, les uniformes de mousquetaires et les buffleteries de vieux grognards.

MM. François et Frédéric nous pardonneront d'avoir fait un rapprochement entre la tendance de leur ouvrage et le libéralisme goutteux du CONSTITUTIONNEL. L'athéisme de cette feuille se traduisait dans un style qui outrageait moins Dieu que la langue. La haine des mauvais prêtres, qui a préoccupé les auteurs de la PRÉSENTATION, se formule au moins avec esprit et élégance; des mots heureux brillent souvent dans le dialogue, et des saillies de bon goût ont été parfois applaudies.

Si le talent de M[lle] Plessis n'était un préjugé naissant et dont le développement peut être arrêté par des observations utiles, nous le laisserions suivre un cours paisible; mais il n'est pas possible de ménager à cette jeune personne des avis dont elle peut profiter, malgré les flagorneries niaises dont elle est saturée. Un emprunt fait à la voix de M[lle] Mars, un autre emprunt fait à la démarche de M[lle] Anaïs, ne constituent pas un talent, mais au contraire un défaut radical, que les études les plus sérieuses pourront à peine combattre. M[lle] Plessis n'est point une actrice : ce n'est qu'une jolie personne.

— VAUDEVILLE. — MATHILDE. — On n'a pas oublié cette nouvelle du bibliophile Jacob publiée dans la REVUE DE PARIS sous le titre DES FIACRES. Admirables vaudevillistes ! Avec eux rien ne se perd. M[me] Darbert, M[me] de Savenay et leurs maris viennent d'arriver au Vaudeville dans LES FIACRES du bibliophile : analyser cet ouvrage dont la donnée primitive est encore dans le souvenir de nos lecteurs, serait superflu. Il faut rappeler seulement que, fidèle à cette donnée, le vaudeville de MM. Bayard et Laurencin, nous représente M[me] de Savenay comme une femme jalouse de son mari, et qui fait découvrir, par l'emportement de sa jalousie, le secret de M[me] Darbert qui fut mère avant d'être épouse. Ces détails de

vie privée et domestique ont fourni une suite de scènes attachantes au dernier point. Le second acte surtout est conduit avec un mouvement dont la rapidité et l'éclat vous éblouissent. Mme Thénard a presque l'air d'une femme *comme il faut* dans le rôle de Mathilde, malgré ses fureurs et ses trépignemens. Mme Dussert, qui ressemble de plus en plus à Bordogni, se livre à des roulemens d'yeux bien fatigans pour elle, et dont il faut lui savoir gré. M. Émile Taigny n'a vu dans aucun monde les toilettes dont il est accoutré; Arnal est admirablement comique dans un de ces rôles que les *faiseurs* habiles ont l'art de jeter à travers une action sérieuse : c'est un duelliste malheureux qui ne s'est jamais battu sans être blessé, et qui reçoit fréquemment des balles dans son chapeau ou dans sa redingote. La MATHILDE de M. Bayard a produit beaucoup d'effet, et l'immense succès qu'elle a obtenu se consolide chaque soir.

— PALAIS-ROYAL. — LES MARAIS PONTINS, OU LES TROIS BIJOUX. — L'Italie est devenue le rendez-vous des épiciers retirés qui ont promis à leur femme un voyage d'agrément. Dieppe a perdu ce privilége; il n'est donc pas invraisemblabe que LES MARAIS PONTINS aient vu passer un bourgeois de la force de M. Bérard, et que les voleurs de la localité lui aient sans résistance enlevé, à lui sa tabatière, à son neveu sa montre, à sa fille une bague. A une année de là, M. Bérard, revenu à Paris de son voyage d'agrément, loge chez lui un Italien d'assez bonne mine, mais suspect quant à ses habitudes. Frappé d'imbécillité depuis l'événement des Marais Pontins, M. Bérard voit partout des voleurs. Que devient-il en reconnaissant sa tabatière dans celle que lui présente son Italien pour lui offrir une prise de tabac? Puis c'est la montre du neveu, puis la bague de la fille qu'on retrouve entre ses mains. La garde est prévenue, la police sur pied; M. Foscari va être arrêté, quand il devient évident, au moyen d'une histoire que le spectateur connaît, que ce personnage est tombé entre les mains des bandits, qu'il a volé les voleurs et sauvé une demoiselle de distinction, leur prisonnière. Dans tout cela, de quelle utilité sont donc *les Marais Pontins?* Au lieu de bandits italiens, pourquoi pas des bandits français? Pourquoi n'avoir pas fait LA FORÊT DE BONDY ou LA ROUTE DE PANTIN? Je vais vous le dire : M. Derval est costumé en Calabrais au premier acte; la bande des Marais Pontins est coiffée de chapeaux pointus et habillée de vestes de velours, et l'on comptait sur un effet d'*angelus* qui fait tomber à genoux les bandits au milieu d'une opération de leur métier. Mlle Mary porte avec grâce et distinction deux costumes de caractères différens. Les auteurs sont MM. Théaulon, Delange et Planard fils.

— VARIÉTÉS. — LE CHANGEMENT D'UNIFORME, par M. Dennery. — Tous les commandeurs ne sont pas de marbre comme celui de DON JUAN : il y en avait un de par le règne de Louis XV, jovial, rond et gras, qui se sentait de la chair et des os quand il montait à cheval, ou chassait avec sa nièce, dont l'éducation toute masculine l'eût fait briller d'un éclat sans pareil à l'école de cavalerie de Saumur. L'oncle avait ainsi façonné sa nièce pour en faire sa femme, et un jour il demandait au roi la faveur de signer son contrat de mariage. « Fort bien, lui dit le roi, non-seulement je signerai, mais » encore, je vous donne une lieutenance pour votre neveu. » Le malheureux commandeur prend ceci pour un ordre. Le voilà pourvu d'une lieutenance, mais il n'a pas de lieutenant; car ses deux neveux (il en a deux) sont séminaristes, et le moyen de transformer un nigaud innocent et pudique en mousquetaire querelleur, ivrogne et débauché : il les fait venir pourtant, les interroge, et leur donne cinq minutes pour désigner l'un des deux à cette candidature militaire : celui des deux abbés qui est le plus gourmand et le plus paresseux en prend son parti, espérant bien que sa nouvelle condition le dispensera de faire maigre. L'autre va rester abbé. Mais celui-ci, moins paresseux, moins gourmand, est le plus amoureux, et comme il ne possédera jamais sa cousine Émilie, l'amazone du commandeur, s'il reste au séminaire, il change d'idée, cherche querelle à son cousin Angelo, lui met une épée à la main et lui livre un combat dont l'uniforme de lieutenant est le prix; avec cet uniforme et une paire de bottes à l'écuyère, il enlève la nièce de son oncle, fait 40 louis de dettes en deux heures, et revient, fier de sa capture, demander au commandeur d'en reconnaître la validité; celui-ci veut bien tout pardonner, même l'espièglerie du jeune officier qui l'avait enfermé dans un cabinet. Cette scène, qui fait beaucoup rire, parce que le public ne rit que des plus vieilles plaisanteries, est faite pour amener le mot ci-après. Le commandeur, ennuyé de sa captivité dans le cabinet, monte sur une chaise, et vient encadrer sa large face dans un œil-de-bœuf qui surmonte la porte : une femme de chambre le voit dans cette situation, et s'écrie : *Tiens, monsieur le commandeur qui a la tête dans l'œil!*

M^lle Nongaret est une agréable personne, dont les débuts produisent quelque effet. M. Philippe est un comique de mince étoffe.

— Il va paraître cette semaine, chez le libraire Dumont, un roman nouveau de M. Paul de Musset, sous le titre de LAUZUN. Les aventures singulières, les malheurs du célèbre courtisan, ses amours avec la grande Mademoiselle, ses rivalités avec Louis XIV, y sont racontés d'une façon animée et piquante. Lauzun est un des hommes qui se rapprochent le plus

du type idéal de don Juan, et sa longue vie est vraiment un drame. On trouvera dans cet ouvrage des aperçus neufs et curieux sur l'époque entière du grand règne, sur la régence, et surtout sur l'histoire de la cour, dont les mœurs, en amenant les bouleversemens du dix-huitième siècle, ont eu tant d'influence sur le sort de notre génération.

— Il paraîtra demain, chez l'éditeur Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, n° 10, un nouvel ouvrage de M. Lerminier, professeur au collége de France. Ce livre, que nous croyons appelé à fixer l'attention, a pour titre : AU-DELA DU RHIN. C'est l'Allemagne depuis Mme de Staël, tant sous le rapport politique et philosophique que sous le rapport littéraire. On pourra juger de l'intérêt qu'il présente par la table de l'ouvrage.

AU-DELA DU RHIN forme deux volumes. Le premier, LA POLITIQUE, comprend les divisions suivantes : I. *Enchaînement des temps.*—II. *Aspect général de l'Allemagne.* — III. *Napoléon et l'Allemagne.* — IV. *L'Allemagne et la Liberté.* — V. *De l'Unité allemande.*

Le second volume, LA SCIENCE, se divise ainsi : I. *Préambule.* — II. *Les Universités.* — III. *La Philologie.* — IV. *L'Histoire.* — V. *La Jurisprudence.* — VI. *La Philosophie allemande.* — VII. *Deux Christianismes.* — VIII. *Situation littéraire de l'Allemagne.* — IX *Conclusion générale.*

— Le libraire Dupont mettra en vente, le 8 juin, un nouveau roman de MM. Arnoul et Fournier, auteurs de STRUENSÉE, dont le succès a été brillant. Ce livre, composé avec cette pensée pleine de vigueur et de naturel qui distingue ces jeunes auteurs, écrit de ce style ferme et choisi dont ils ont fait preuve, montrera leur talent dans un nouveau jour. Des mœurs presque inconnues, reproduites avec une exactitude soigneuse et une couleur aisée, l'intérêt du sujet, la pensée philosophique qui le domine, le drame touchant qui s'y développe, font de ce livre, dit-on, un des plus remarquables qui aient encore été offerts au public.

Huit jours après cette publication, le libraire Dupont donnera au public un nouveau roman de M. Soulié, notre colloborateur, LE CONSEILLER D'ÉTAT. Si nous en croyons la prédilection de l'auteur pour ce livre, il est un de ceux où il a mis le plus de ces aperçus élégans, de ces scènes dramatiques qui lui ont fait une place à part parmi tous nos romanciers.

# JULES DEBRAY.

## ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

Bien des gens l'ont connu. Pour la majeure partie de ceux qui ont pu se flatter de cette bonne fortune, son nom réveille invariablement dans la pensée le souvenir d'une excellente action, de nombre de traits à faire verser des larmes. Franchement, on a donné le prix Monthyon pour cent fois moins. Je ne sache pas d'homme pour lequel on ait plus fatigué le vocabulaire de la louange. Prêtez l'oreille : sur son compte, on n'entend qu'une voix. Il y a même des gens qui n'en parlent qu'avec l'enthousiasme de la reconnaissance; c'est assez vous dire qu'il est mort, car, à l'honneur éternel de l'esprit humain, la reconnaissance est un sentiment plein de pudeur; mais ce sentiment perd toute retenue dès que le créancier ne peut plus sonner à la porte et réclamer la dette. Voulez-vous tuer l'ingratitude? brûlez-vous la cervelle.

Sa jeunesse avait été celle d'une foule de gens, vive, dissipée, joyeuse. Une conception ardente et facile, une physionomie pétillante de bonheur, l'élan ingénu de ce caractère toujours en-dehors, avaient effacé des peccadilles que l'on ne reproche, après tout, qu'aux ames qui ont de la sève. Que les crétins nous demandent notre estime en faveur d'une vie sans reproches, cela s'explique par l'incapacité; il y a tels mépris de la syntaxe qui n'appartiennent qu'à Victor Hugo.

Je vous devais un nom : c'est pour cela que j'ai choisi celui de Jules Debray.

La bonne étoile de Jules Debray l'avait uni, jeune encore, à la plus charmante femme, et peut-être la meilleure que l'on ait pu rencontrer dans Paris : Ernestine Brémont. La sympathie n'était pas venue tout d'abord, comme cela se voit sur les théâtres et dans les romans, pour la plus grande facilité des auteurs. Ernestine avait manifesté l'aversion la plus décidée pour cet élégant libertin, mis à l'index chez les honnêtes familles du voisinage, en raison de ses espiégleries et de ses bonnes fortunes. Le mot de bonne fortune, on le sait, ne se prend pas toujours en bonne part; même il y a peu de vanité, la plupart du temps, à tirer de ces banales aventures de mauvais sujet, que, par une métaphore ambitieuse, imaginée sans doute dans le style de la galanterie de caserne, les coureurs de beautés sans façon traitent si militairement de conquêtes.

L'épisode est dans mon droit, j'en userai.

Une des conquêtes de Jules avait eu de l'éclat au milieu de beaucoup d'autres. Il s'agissait d'une fleuriste innocente qui, pour assurer un père à son enfant dans ce siècle où les parjures abondent, s'était précipitée dans l'embarras des richesses. L'événement a plus d'une fois absous ce petit calcul; mais une rencontre perfide au billard, et deux ou trois mots, suivis d'une explication à la lueur du punch, avaient mis les superbes rivaux en contact. Plus philosophe qu'Orosmane, Jules eut une idée que l'on trouva ravissante. Jusqu'à l'époque décisive, le secret de la résolution commune fut admirablement gardé. La pauvre petite, qui songeait à conduire avec dextérité sa barque au milieu des écueils, vit croître ses embarras, grâce au dévouement simultané de ses admirateurs. Au lieu d'un père, l'enfant, en arrivant au monde, en eut quatre, tous résolus à le reconnaître et à le doter de leur nom sur les registres de l'état civil. Si prolétaire que l'on soit, le nom d'un père est un titre que nul ne dédaigne. Ce pêle-mêle de paternités qui se présentaient héroïquement en front de bandière, rendit assez perplexe l'employé municipal, habitué sur ce point à constater plus journellement des lacunes, surtout dans l'hypothèse d'un excédant, façon d'agir voulue par le Code, et que je considère, moi, comme un vice et un mensonge de notre législation; car enfin pourquoi nier une série de pères à quiconque en offre de reste? Le maire, pour en finir, eût proposé la courte-paille; la persévérance des prétendans ajourna la solution de ce problème. La chronique de l'arrondissement s'égaya de ce plaisant scandale; l'enfant disparut, on devine comment; et la fleuriste, pour ses relevailles, alla prudemment dans un autre quartier de Paris se

tresser une seconde ou une troisième couronne de fleurs d'oranger; je n'ai jamais pu déterminer le numéro d'ordre. C'est maintenant une très-vertueuse mère de famille : il ne faut pas désespérer de la vertu.

Ajoutez à ces folies des dettes criardes, dettes de billard, libéralités de beau joueur qui sait perdre en vrai gentilhomme, et aussi quelques démêlés politiques, où Jules, entraîné par son génie, prenait toujours la défense du faible, sauf à prendre également sa part dans les arrestations et les bourrades, il est certain que tout cela devait composer à l'écervelé la plus détestable réputation auprès d'une jolie demoiselle élevée à petit bruit dans le goût des mœurs ternes et marchandes du quartier de la Halle-aux-Draps. Ernestine ne tarissait pas en expressions de mépris contre *monsieur* Jules Debray. Certains pensaient qu'elle en disait trop. Je comprends qu'une belle fille soit furieuse qu'un très-bel homme devienne un garnement.

Nombre d'inclinations ont ainsi commencé, et c'est assez bien vu de commencer par-là. L'inverse n'arrive que trop fréquemment.

Bref! mon Jules, par le sentiment du contraste, j'imagine, s'éprit de cette dédaigneuse blonde, pâle anémone toujours enfermée sous les vitrages du comptoir de son magasin. Les esprits volages font de ces infidélités au vice lui-même; le spectacle de la vertu leur donne des distractions, et ces distractions en valent d'autres. Il demeurait tout juste dans la maison qui faisait face au magasin, et de ses fenêtres il ne perdait pas Ernestine de vue. Tout à coup il se mit, Tytire parisien, à jouer des airs sur la flûte, à composer et à chanter chaque jour des romances dont pas une n'avait le sens commun, à garnir le balcon de grands lilas et de beaux géraniums, idylle de verdure qui servait de paravent à ses soupirs. Le père de Jules avisa ce changement notable, et comme ce père était un bonhomme, il s'en félicita. Les amis de notre amoureux, Byrons du quartier des Arcis et don Juans d'estaminet, étonnés de ce que le boute-en-train familier de leurs caravanes se réfugiait dans les plaisirs sédentaires et mesquins de la famille, lui déclarèrent, pour le rendre à lui-même, qu'il était un homme perdu!

— Perdu, soit! répondit-il.

Et il en prit son parti; c'était violent.

Tant il y a qu'il ne fut question aux alentours, surtout chez les amateurs de romances, que de la rupture de Jules avec ses habitudes passées. Tout fait scandale, même l'absence du scandale. La réaction fut vive; c'est sa

manière. Après l'événement, les esprits impétueux retrouvent toujours mille symptômes qui devaient le leur faire prévoir. Chacun cita des traits du jeune fou pendant le cours de ses plus vertes folies; tous, à dire d'experts, dénonçant une belle ame, un cœur plein de verve et de générosité. On en déterra je ne sais où; on lui en eût inventé plutôt que de se taire. Où est l'homme si haïssable, je vous le demande, si déshérité du ciel, qui n'ait eu dans sa vie ses jours de respect pour l'estime publique, et qui, malgré les déréglemens de son esprit, ne se soit laissé prendre comme un sot à l'attendrissement des bravos qu'il a mérités? La vie de Jules offrait cent exceptions heureuses, et la balance penchait en ce moment du côté sublime. Il n'en fallait pas davantage pour tourner les têtes. Ernestine seule tint bon contre tout le monde, contre ses parens eux-mêmes; mais à la fin cet éternel plaidoyer, qui s'élevait jusqu'au dithyrambe, cette guerre sans terme contre les préjugés d'une petite sotte (ainsi lui parlait sa propre mère), mina sourdement sa haine et son dédain. L'éloquence des faits acheva l'ouvrage. Les ames franches sont toutes prêtes pour la générosité; elles ne font pas à demi des réparations d'honneur. Qui pourrait d'ailleurs pénétrer et dire les trahisons de l'amour-propre? Le miroir de la fille la moins amoureuse de sa figure lui traduit à la dérobée l'expression d'une foule de regards, et l'on accorde communément du goût aux mauvais sujets. Il faut bien qu'ils retirent quelque fruit de leur expérience, et ce n'est pas pour cette habileté de tact qu'on peut leur en vouloir. Tôt ou tard on rend justice aux jolis garçons; la chance est pour eux.

Donc, lorsque par un soir d'été, M. Debray le père vint sous l'acacia du petit jardin demander Ernestine en mariage, au nom de Jules, la belle et pure enfant, qui s'approchait en ce moment du cercle pour verser le thé dans la porcelaine de Saxe, devint écarlate comme une cerise, et, par un geste plus prompt que la pensée, toucha le coude de sa mère, qui, dans l'intérêt des répugnances de sa fille, pensait devoir répondre sur-le-champ à cette proposition par un refus. Connaissez-vous une plus naïve déclaration d'amour que ce coup de coude? Boufflers, en son temps, en eût fait un poème. Pleurons Boufflers!

Huit grands mois de scrupule ajournèrent la réponse. Chaque retard apportait une garantie nouvelle. La vertu de Jules croissait à vue d'œil et faisait des progrès effrayans; il avait pris les divertissemens en horreur, il n'allait plus au bal masqué de l'Opéra : déjà même il manifestait la plus profonde indifférence pour sa toilette. Plus de bons-vivans autour

de lui, plus de fêtes; c'était un ermite amoureux, le saint Antoine de la chevalerie française. Ernestine se décida, dans la terreur qu'il ne vînt à valoir cent fois mieux qu'elle. A tout prendre, une certaine coquetterie, le goût du monde et des plaisirs, le tout à dose raisonnable, ne sont nullement à dédaigner dans un ménage; les dames en tombent d'accord, et les filles d'esprit ne se soucient pas d'un puritain. Cela leur vient de leurs mères.

Le mariage eut donc lieu. Je vous demande pardon de me montrer si didactique.

Avec le mariage, les médisances revinrent dans la circulation. Non que Jules Debray précipitât le terme de la lune de miel; mais, au contraire, parce qu'il le prolongea démesurément. L'amant malheureux et ajourné avait éveillé bien des sympathies prêtes à s'offrir noblement en sacrifice; le mari satisfait ne laissait plus d'espoir aux filles tourmentées de leurs dix-huit printemps, aux épouses que les maris laissaient tranquilles, aux veuves émues par des réminiscences. Jules était devenu d'une brutalité sans excuse. Il prenait une foule de mauvais plis. Il ne voyait que son Ernestine, il ne parlait qu'à son Ernestine; le nom d'Ernestine semblait le seul mot qu'il eût à dire. Pas le moindre petit regard à qui que ce fût, pas un compliment, rien! fleurs de civilité que l'on doit cependant à tout le monde, si peu que l'on sache vivre; revenu quotidien de l'amour-propre des femmes, et qui seul les console de ne pas être des hommes. On riait à gorge déployée, et la rage dans l'ame, du mauvais ton de cet amour offert en spectacle et sans réserve; de ces yeux qui se cherchaient pour s'animer l'un par l'autre; de ces sourires toujours prêts à se répondre; de ces baisers ravis au vol, partout et à toutes les minutes, sollicités, savourés, retentissans; de leurs mains entrelacées et avides, quand la brûlante haleine qu'ils respiraient en commun les enveloppait d'une sphère d'électricité. Pendant près de deux ans, il en fut ainsi. Cette Ernestine, que l'on croyait de marbre, avait pris feu; des amans tenus à quatre, et cloîtrés par leurs familles, n'auraient pas été plus extravagans dans les échappées furtives d'un rendez-vous. Le nœud conjugal semblait incombustible. La coutume de se marier de bonne heure et de chercher le niveau des âges dans l'harmonie des constitutions est particulière à notre siècle, qui par-là comprend l'égalité. Je ne crois pas cette coutume indifférente pour les bonnes mœurs.

On déclarait toutefois ces frénésies du dernier comique et d'une verve

de naturel qui manquait à tous les égards que l'on doit aux principes reçus chez des gens civilisés. L'exaspération croissait autour de Jules et d'Ernestine, qui ne s'en doutaient pas : dernier affront, et le plus sensible de tous.

Malgré tout cela, pas d'enfant! C'était leur seule douleur. Un médecin de la famille, fort grave, comme ces messieurs n'y manquent jamais, par la raison que la morgue de l'autorité supplée merveilleusement au génie, et que l'on ne peut tout avoir, conseillait les bains de mer, les promenades, et je ne sais plus quel régime. Avec l'obscurité convenable, on expliquait à la tremblante Ernestine, qui baissait les yeux, les prescriptions délicates du médecin de Louis XIII, dans une occasion où les périls de l'hérédité directe inquiétaient essentiellement les conseillers du monarque. L'histoire de France n'y faisait rien! ni régimes, ni bains de mer, ni promenades. Ernestine s'en était prise à Dieu, ce pis-aller de nos déconvenues, et elle le priait comme on le prie du moment qu'il y a quelque passion en jeu. Le médecin (et je l'ai toujours estimé pour cela) commençait à croire qu'il n'était qu'un âne, révélation que la plupart de ses confrères se cachent, mais que l'on voit de reste pour eux.

Ce bon Jules s'irritait contre la difficulté; il était loin de s'en adresser des reproches, quoiqu'on le raillât sur ce point. Sa vanité, mise en éveil, lui rappelait des antécédens, au nombre desquels, et pour cause, il omettait de compter sur ses doigts l'historiette de l'ingénue fleuriste. Aussi, dans ses accès de mortifications puériles (et *puériles* est doublement le mot), il chagrinait Ernestine, en lui rejetant toute la responsabilité de ce malheur. Quand un mari dit une bêtise, il n'y a pas de raison pour qu'il n'en dise pas deux, puis trois, puis quatre, et ainsi de suite. Jules Debray, une fois lancé, ne s'arrêtait pas en chemin. Le démon de la paternité lui mit martel en tête. Après avoir dit des sottises, il en fit. Chez les esprits droits et logiques, tout principe engendre ses conséquences : l'action naît de la pensée; c'est l'arc d'où part la flèche.

Dans le torrent de cette préoccupation, il se piqua des railleries d'une petite-cousine de sa femme, qui s'était mêlée bien cruellement de la castille. Les coquettes, pour le dire en passant, saisissent avec une admirable sagacité le faible d'un caractère; et si le caprice leur vient de courir après nous, elles n'ont qu'à nous attirer tout simplement par la fuite. Je l'ajoute, à leur louange, elles gardent le secret et nous laissent la vanité de la victoire. Jules guetta donc sa cousine; il la surprit un beau matin, et comme

son exaspération ne pouvait plus se contenir, il lui donna le démenti le plus formel. La petite cousine, convaincue de son erreur, fit, à deux mois de là et le plus ostensiblement du monde, ses préparatifs pour un voyage en Italie; puis, quittant sa chaise de poste à deux lieues de la barrière de Fontainebleau, s'en revint, par un détour, habiter une solitude harmonieuse aux environs de la forêt de Saint-Germain, pour réfléchir à tête reposée sur les conséquences naturelles de ce démenti. Jules, sur ces entrefaites, se souvint à l'improviste de je ne sais quelle affaire qui l'appelait pour moins de vingt-quatre heures hors de Paris. Il quitta pour la première fois sa femme avec des démonstrations de chagrin qui la comblèrent d'orgueil!....

Il ne revint que trois jours plus tard.

Nos femmes, quand la jalousie, démon babillard, se penche à leur épaule, n'ont pas toujours le courage d'avouer une obsession qui les insulte et qui les humilie; et cependant la dissimulation, pour devenir parfaite, exige un temps d'apprentissage. Alors elles tombent dans le trop ou dans le trop peu. Plus elles sont civilisées, plus leur bouche garde le silence, silence éloquent; à leur insu. Les profonds ressentimens sont froids; ils se déclarent dans la fatigue des yeux qui ont pleuré, dans l'hésitation nerveuse d'une lèvre qui ne parlera pas, dans un soupir interrompu. Jules comprit les doutes d'Ernestine, et pour les étourdir, car le simple aspect d'une larme le mettait hors de lui, il se montra le plus empressé des époux, le plus magnifique des diplomates; il dépeupla des magasins de nouveautés, il mit à contribution les joailliers à la mode. Est-ce un procédé fort prudent? J'en doute. Si les femmes (et c'est leur génie) ont la main haute dans la bourse de la communauté, l'homme a grand tort d'usurper sur cette prérogative, même dans une simple pensée de prévenance. On ne demande tout au plus que son adhésion. Tout changement de rôle mène aux conjectures, loin d'en distraire. Je dis cela dans l'intérêt de mes amis : on ne sait pas ce qui peut arriver. Peut-être Jules dépassa-t-il le but!... Intérêt conjugal à part, il faut avouer que dès ce jour, il parut généralement plus aimable. Comme par le passé, il ne refusait rien à sa femme; mais au moins il n'oubliait pas l'univers. Plus de mauvais plis. Il perdit ses façons d'agir sauvages et romanesques, cette fureur d'isolement et de tête-à-tête qui le rendait si ridicule; il redevint un homme du monde. Son excellent cœur se mit en relief, comme aux jours mémorables de sa vie de garçon. Ses amis, qui n'avaient pas désespéré, ses voisins,

ses nouvelles connaissances, saluèrent cette résurrection sociale. La joie, la bonne chère, le grand train, s'installèrent au logis, rayonnèrent aux alentours, et son esprit, qui s'asphyxiait dans l'atmosphère du ménage, retrouva sa fraîcheur première, ses franches coudées et son essor. Le quatrième arrondissement retentit encore du bruit de ses fêtes.

J'arrête les moralistes sur une bizarrerie : c'est que la tolérance de l'opinion, étroite à l'excès et revêche sur le chapitre d'un célibataire, se montre, en revanche, libérale et facile sur le chapitre d'un homme marié, fussent-ils l'un et l'autre, devant la suspicion publique, sur un pied d'égalité complète en fait de mœurs. Et cela se raisonne : car que ne raisonne-t-on pas? L'homme marié porte son enseigne de marié bravement, hautement, loyalement, de telle sorte que l'on ne puisse prétexter d'ignorance; et, ma foi! tant pis pour celles qui s'y laissent prendre : elles l'ont voulu. Ajoutez à cela que le péril, quand il en résulte un péril, est restreint dans une catégorie très-étroite. Mesdemoiselles, vous êtes bien averties!... Reine obligée des réunions, et reine soumise, sa femme, ou froide ou jalouse (il importe peu pour le moment), devient, quand il sait s'y prendre, le chaperon des bonnes amies qui, sous les lustres du salon d'hiver et sous le reflet des charmilles d'été, peuvent librement exposer à la flamme de ses regards, à travers la dentelle ou sans la dentelle, suivant le mérite, leurs épaules roses et soyeuses, des bras qui ne sont pas absolument nus, tout un écrin de charmes à loger mille projets dans la cervelle et à rendre fou. L'homme marié, s'il jouit d'une belle fortune, est donc par cela même à l'affût de toutes les occasions favorables; elles viennent à lui, et elles y viennent en foule. En ne lui supposant au plus qu'une trempe d'imagination assez commune, c'est mieux qu'au sérail cent fois, puisqu'il rencontre çà et là, sous la main, le piquant de la résistance à travers le tourbillon de la variété.

Seconde raison pour se marier de bonne heure, mais qui n'a pas le moindre rapport avec la première.

Aussi je pose l'exception de la fortune.

Puisque je parle de fortune, je vous dois un mot sur la fortune de Jules Debray.

Il n'en avait pas, mais il en espérait, tant du côté de son père, bureaucrate économe et pilier de toutes les administrations, que du côté des parens de sa femme, qui, pour le soutien de leur maison de commerce, retenaient le capital de la dot et en servaient la rente. Jules suppléait, du

reste, à cette médiocrité du moment par des opérations hardies, nobles coups de main, rafles de circonstances, dont les caractères aventureux et brouillons, qui ne doutent jamais de rien, accaparent en quelque sorte le privilége, quand ils ont des tenans et des aboutissans partout. Par son père, Jules se faufilait parmi les grands faiseurs; par ses mœurs, il enrôlait tous les petits comme auxiliaires. Cela se multiplie sous les doigts, dans toutes les formes; et quoi qu'on en ait dit, cela n'a rien de problématique : rien n'est plus avéré. Il ne s'agit le plus souvent que d'un premier mot versé dans une oreille, et, de bouche en bouche, reversé d'oreille en oreille, moyennant une chaîne de pots-de-vin, pour que deux ou trois millions, tantôt plus, tantôt moins, filtrent discrètement par une fêlure du vase administratif. On cuve cela vite. Par le fait, tout le monde y gagne, sinon le pays; mais qui s'occupe du pays?... Les divers gouvernemens, par leur morale, nous ont tellement élevés dans l'amour de la patrie, que l'on ne sait pas très-pertinemment ce que c'est; non que nous soyons à vide de patriotisme : je ne l'entends pas ainsi. Quel est celui d'entre nous qui ne possède pas un exemplaire des chansons de Béranger? Je tiens à ce qu'on n'abuse pas de mes paroles! Nous avons tous un patriotisme quelconque, une façon de patriotisme, un patriotisme de clameur et de bagarre, dès l'instant qu'il s'agit de chanter la victoire ou de se battre, et parce que c'est un grand charme. En conséquence, on provoque en duel le premier concitoyen qui n'est pas de notre opinion, ce qui le convertit s'il a peur, ou en débarrasse le chemin si on le tue; et l'on se précipite en désespéré sur la fortune publique, parce qu'en dernière analyse, ceci ne fait tort qu'à l'état, l'être le plus imaginaire dans votre pensée et dans la mienne. Voilà notre patriotisme. En d'autres temps, on a pu voir mieux. Je ne vous donne pas cela pour du vieux romain. Mais à qui la faute? A l'exemple. Et d'où vient l'exemple?..... Assurément ce n'est point d'en-bas. La grande excuse est sur toutes les lèvres et la contagion marche; elle est dans l'air que l'on respire. Les mœurs d'un pays en sont la probité, et il y a cent sortes de probité, suivant les siècles et les latitudes. Chez nous, on regarde à peu près comme une diplomatie de fripon qui veut éclaircir les rangs et la concurrence toute paraphrase indignée qui sort de la bouche des moralistes. Il faut que ce soit cette crainte qui les décourage; car ils sont en bien petit nombre. Je reviens aux opérations qui se font dans une certaine sphère. Par exemple, on achète, pour les revendre, des terrains que doit traverser une route, un canal, un monu-

ment d'utilité publique ; on prend à bail une maison sur l'emplacement futur d'un théâtre, d'un puits artésien, d'un chemin de fer. Rien n'est à dédaigner. Se voit-on dans le secret d'une catastrophe? Vite l'embargo tombe comme la foudre sur les denrées de nos colonies, aux jours d'arrivage, sauf à se partager les différences lorsque les mercuriales montent. A l'occasion de la guerre d'Espagne, feu Casimir Périer criait à M. de Villèle : « Vous allez faire baisser la rente. — Vous ferez monter les sucres, repartit vivement le ministre. » Une grande calamité devient alors une bénédiction du ciel ; souvenez-vous, à l'époque du choléra, de l'enchérissement de mille drogues, le camphre entre autres, tenues depuis pour malfaisantes : elles montèrent à des prix fous. Au besoin, l'on part en poste pour une opération de contrebande, et lorsqu'on ne plane pas dans les hautes régions, on rabat son vol pour pelotter dans les petites. Quelquefois il n'est pas question d'avoir le premier sou de ces entreprises ; soyez aimable : voilà le capital. Il se rencontre des femmes dans ce magnifique Cent-treize, protectrices dévouées, qui ne regardent à rien. Il s'y fait en riant des affaires inouïes. On se forme à tout vendre, des places, des fournitures, des croix de la Légion-d'Honneur, et même la nomination d'un député : vous aurez un arrondissement pour rien, pour une promesse en l'air, pour le casernement d'un régiment de cavalerie, pour l'enlèvement de quelques immondices dont les électeurs croient se débarrasser. Des courtiers de conscience, faute de mieux, vendent la leur ; et cela se fait de bonne foi, sur parole. Pour ces indignités on a de l'honneur. Ce qui se dévore dans ce grapillage est effrayant ; et comme les gens qui s'en mêlent jettent volontiers par les fenêtres, sous l'inspiration du caprice, un argent qui ne leur coûte rien, leur conscience dort en repos ; ils vous démontrent qu'ils font aller le commerce, grand lieu commun de tous ceux qui nous rongent, sauf à précipiter le pays dans la banqueroute. On a dit la même chose de l'incendie qui ravagea la ville de Londres et de la peste qui suivit cet incendie. Ainsi soit-il ! S'il existait en France quelque sévère économiste, à la façon de Sully, par exemple, je ne serais pas fâché d'en avoir son sentiment. Quant à la morale, c'est un enfantillage d'en prononcer le nom. Tout le monde fait à peu près ainsi ; on y est obligé ; chacun s'en mêle suivant ses petites facultés et dans son coin. Les plus honnêtes gens sont les plus mal placés ou manquent de génie. Quand on a la conscience légère, on va vite : la probité a des sabots de plomb qui lui font faire quatorze lieues en quinze jours. J'ai connu de bons vivans, la

crême des habiles, qui, pour frauder l'octroi, ne s'y prirent pas par quatre chemins : ils louèrent à tant par jour la voiture d'un ambassadeur et s'affublèrent de sa livrée, tandis que l'officieux diplomate, représentant officiel d'une grande puissance, mettant de côté ses insignes, rubans et crachats, se tenait content d'un modeste cabriolet bourgeois. Vous sourcillez, j'imagine; mais ne doit-on pas, lorsqu'on y gagne, être utile à son prochain? Feuilletez un peu votre Évangile.

Je n'exagère pas; je ne sais pas tout.

De là le faste de la maison de Jules Debray, faste inconcevable, mêlé de vicissitudes, que nul parmi les profanes ne savait au dehors, et qui menaçaient fréquemment de l'emporter dans leur choc. Paris surtout foisonne de ces existences aventurières, sans halte, sans avenir, vouées à l'imprévu, enveloppées dans un nuage de luxe; un jour, à plein dans l'or; le lendemain, percées comme un crible; alternant du bagne à la Morgue, entre la tentation d'un faux ou la tentation d'un coup de pistolet. Si le faux se risque, on garde sa cervelle; si l'on se fait sauter la cervelle, tout est dit. Sur ce champ de bataille et devant la gueule du canon dont le boulet va nous emporter si l'on n'encloue bravement la lumière, on acquiert une intrépidité terrible, on ose tout; et comme il n'est besoin que du caillou le plus frêle pour que ces colosses de fragilité bronchent, la vie s'y consume avec fureur; on jouit à chaque instant de son reste. Quelques-uns ne se tuent pas, cela est vrai! et, qui pis est, ne vont pas aux galères; j'en ai vu. Il est juste de dire que, grâce à la loi de décadence qui régit tout, jusqu'aux empires, le cercle de leurs spéculations va toujours en se rétrécissant. Ils émerveillent d'abord, sauf plus tard à faire pitié. Si leur tilbury vous a cassé la jambe, ils vous y conduiront tôt ou tard, sur le taux de 20 sous par course. Après avoir tout vendu, tout usé, tout flétri, leur pays, leur plume et leur femme, ces grands hommes se résignent au commerce des contremarques et des chaînes de sûreté. Méfiez-vous!

Mais, pour placer les choses à leur véritable point de vue, sachez que ce sont les meilleurs amis de la terre, francs, dévoués, tout à vous si vous en avez le temps, et pour peu que vous vous joigniez, satellite fidèle, à la caravane de sans-soucis dont ils sont les chefs de file. — Conçoit-on (ceci n'est qu'une parenthèse) qu'il y ait encore des poltrons assez peu de leur siècle pour se mettre en route avec des pistolets de poche, au moment de traverser la forêt de Bondy, et que vous rencontrerez toutefois,

les bras ballans, sur la place du Carrousel? — Revenons. Leur conversation pétille et flambe; l'œil pénètre à vif dans leur ame : rien ne sera trop bon pour vous si vous êtes pour eux; une fois pris dans leur existence effrénée, le sublime du matérialisme de ce monde vous sera connu; l'Espagne et l'Italie vous prodigueront leurs meilleurs vins; l'étalage de Chevet n'aura pas de mystères pour votre sensualité, et si vos yeux s'allument au milieu d'un cercle de beautés faciles, dites.

La Fontaine était un grand sot d'aller chercher le type de ses vrais amis au Monomotapa.

J'ajouterai qu'ils sont jeunes si long-temps que cela semble étrange. Là, pas de fronts ridés, même à quarante ans. Ce sont ceux qui se retirent par manque de bravoure qui, sans transition, vieillissent en une seule nuit d'esprit et de corps, absolument comme ces braques de l'empire, coureurs jurés d'épaulettes, que les bouleversemens de la volonté du maître ont charriés sur tous les points de l'Europe, sabrant, buvant, pillant, prêts à toutes les orgies, à celles de la mêlée comme à celles de la victoire, et qui, de retour dans leurs foyers, sont devenus en un clin d'œil d'honnêtes imbéciles, perclus de rhumatismes et de considération. Je crois à la métamorphose des compagnons d'Ulysse.

Voilà quelle étrange compagnie déborda peu à peu tout autour d'Ernestine, sous les auspices de son mari, les plus civilisés en tête, le reste à la suite, et les derniers prenant la place des premiers, dans la proportion exacte et mathématique du dépérissement de la situation financière de Jules Debray. Tant qu'il eut la main heureuse et la veine, ce fut sublime; quand il eut fatigué la série des grandes témérités, ce fut abject.

Non pour lui : rien n'est plus doux que de tomber; on ne le sent que lorsque la tête porte; mais pour cette femme égarée dans cet univers sans frein, pour cette femme assistant avec épouvante à des joies dont l'écho n'était pas dans son cœur, pour cette femme élevée dans le giron bourgeois de la famille, au milieu de l'horizon rétréci où vivent mélancoliquement tant de bonnes ames, fleurs qui jettent leur parfum inconnu entre quatre murs, et qui meurent bénies.

Je comprends aujourd'hui pourquoi Diogène ne demandait pas de tombeau; il ne le méritait pas, il prenait son parti en brave.

Un tombeau, c'est un souvenir.

De suivre Jules Debray pas à pas dans les phases de sa biographie, c'est difficile; et malgré les artifices de la plume, je ne consentirais

pas à tout dire. Dans le fond, en mettant la morale sous les pieds, je ne me sens pas la force d'être sévère. Ernestine elle-même n'avait pas cette force. Que voulez-vous que l'on reproche à ces cœurs droits et sincères jusque dans leurs déréglemens, qui écoutent si bien un conseil juste, qui vous en remercient avec des yeux humides, qui pleurent, qui forment la résolution que vous voudrez, enfans qui ont de la sève pour la gaspiller et la répandre, fous d'attendrissement à la moindre marque d'une amitié qu'ils honorent du mieux de leur ame, capables de se jeter par la fenêtre pour rien, pour vous montrer qu'ils vous aiment? Des reproches! Eh, mon Dieu! ils s'en font autant que vous leur en faites; leur conscience en sait autant que la vôtre. C'est fort bien de leur indiquer paternellement de quelle façon on doit tenir le gouvernail; mais il vaudrait mieux les lier, les garrotter, les abattre sur le plancher de la barque et prendre en main le gouvernail soi-même.

C'est ce qu'Ernestine ne pouvait pas ou ne voulut pas. Imprudente, pensant faire un chef-d'œuvre, elle mit entre son cœur de femme et ce tourbillon une séparation frivole, qu'elle regarda comme un rempart, comme l'enceinte d'un sanctuaire d'asile et de paix, où Jules se réfugierait auprès d'elle quand il serait las. Mais devait-il se lasser?..... C'était une machine de fer mue par la vapeur. — Regardez autour de vous; il y a des hommes de cette espèce dans toutes les familles.

Voulez-vous un échantillon de sa vie?

C'était sur les confins de la décadence, dans le moment où cette décadence est pressentie, menaçante, face à face, et où l'on se confie au vertige; lutte à mort avec la fortune, puisque, dans l'exaltation même, on sent à vif et coup sur coup le fer de l'ennemi, toujours sans rompre. Ne me parlez pas des sept cercles du Dante! Jamais sur le parquet du salon de Jules on ne foula du pied plus de porcelaines fendues par le punch. Les fleurs étincelaient sous les bougies mourantes, qui faisaient éclater leurs bobèches de cristal. L'argenterie s'échappait de la main des gens de service, courbaturés de bruit et de zèle, tandis que les patrouilles s'inquiétaient sérieusement sous les fenêtres. On riait. Cela durait depuis quarante-huit heures. Par momens, le maître de la maison faussait la compagnie; mais les convives n'y songeaient plus, car le tavel et l'épernay fumaient dans les poitrines déchaînées de concert, comme un orage; et toutes ces ames, de même que les mauvais anges de Milton, vacillaient sur des oreillers de feu. Cependant avec son intime, l'intime de choix, l'homme des

moyens désespérés, son chef d'état-major, cicatrisé dans plus d'un combat de ce genre, Jules (j'allais dire Napoléon), accoudé sur son bureau, la tabatière à la main, parait à l'imminence d'un revers, replâtrait une brèche et donnait le mot d'ordre d'une reprise d'hostilité savante, qui, leur étoile aidant, pouvait changer, en un clin d'œil, la face de cette malheureuse campagne. Jules montrait un sang-froid magnifique, il maîtrisait l'ivresse errante dans ses yeux hagards et sur ses lèvres humides. Ernestine, venue là, derrière un paravent, sur la pointe du pied, se tordait les mains, n'osant se faire voir. Oh! si dès que l'on se trouve dans la peine par sa faute, on tournait vers le bien le génie que l'on dépense pour des misères et tous les ménagemens subtils dont on use envers un faux point d'honneur, infailliblement on accomplirait des miracles. Les abîmes recèlent des trésors. Rien que pour déjeûner, lorsqu'ils sont à sec, je puis nommer des gens fertiles en inspirations qu'ils se feraient payer au poids de l'or par Molière. C'était affreux. Parfois un domestique interrompait en bégayant la conférence, pour une bagatelle. On venait de renverser la riche pendule du salon; le service de Saxe avait roulé par-dessus la rampe. — Très-bien, disait Jules. Bref, il convint avec son ami d'une tentative, la dernière! c'est-à-dire la dernière de cette crise; et dans l'hypothèse que cette tentative échouerait, après avoir fait jouer le reflet de quelques signatures sur la transparence d'un papier blanc, et, s'être désigné d'un geste une boîte à fermoirs d'acier qui renfermait des pistolets de voyage, une double réticence fut étouffée dans une double poignée de main qui rendit le silence des deux amis plus significatif. Ce devait être un enjeu de crime, un faux, dont on aviserait d'étouffer habilement les conséquences, en se rabattant sur le suicide, comme dernière fiche de réserve. Au bout d'une heure, Ernestine, froide et glacée, sortit de sa stupeur; elle était seule. Que faire? que vouloir? Quand les révélations en sont à ce point, on ne les transmet à personne, même à sa mère; et puis la mère d'Ernestine se mourait : chaste et excellente femme, dont un seul mot de tous ces mystères aurait précipité l'agonie. Effrayée d'avoir osé penser un seul instant à cette ressource, et malheureusement incapable par elle-même, Ernestine s'enveloppa de sa résignation. La résignation, mon Dieu! corde au cou, linceul où l'on s'éteint dans le marasme, sans rien autre chose dans l'esprit que ce courage hébété qui tend la tête et qui est la force d'inertie des victimes! La résignation! quand il reste encore à choisir entre la misère moins le crime, et le crime avec un avenir de misères!.... Mais, sous la

teneur de cette fatalité, que voulez-vous que fasse une pauvre femme, sortie, comme on en sort, de la classe bourgeoise et marchande? — Raisonnez avec moi. — N'est-elle pas étiolée de bonne heure, en quittant le berceau, par cette éducation lâche et puérile d'agrément, ajoutons encore de bel esprit, qui, tout bien vu, tout pesé, réduit son sexe à n'être que l'esclave et la poupée du nôtre? routine d'indolence et de coquetterie, que chaque demoiselle reçoit avec respect de sa mère, que chaque femme mariée lègue machinalement à sa fille? L'ame et la volonté, quelle est leur part dans ce système? — Ne précipitez rien si vous voulez me répondre. — Là, je vois la tache de gangrène qui ronge nos mœurs, tache dont il faut rechercher la cause première jusque dans son germe et qu'il faut extirper. Examinez un peu cette brillante Parisienne, vignette encadrée dans ses parures, idole que nous adorons, prestige de nos fêtes, toute à son maintien, ravissante de cet abandon si divinement étudié, qu'il rappelle la pureté laborieuse des vers de Racine. On ne l'a préparée, cette Parisienne, je vous le jure, que pour la conquête d'un mariage. Une fois dans le mariage, elle n'a plus de rôle. A peine cet événement est-il une révolution dans son enfance. Suivez-la, voyez-la dans le malheur! Si le vent de l'adversité souffle, roseau débile, elle courbera la tête et gémira. Elle sera sublime, je le veux; oui! sublime de dévouement; car je ne songe pas à nier des générosités que Dieu verse à pleines mains sur ses créatures et qu'il prodigue aux femmes surtout. Combien de femmes, en effet, précipitées tout à coup hors de ce tourbillon de plaisirs et de fêtes, dépouillées brutalement et d'un jour à l'autre de ces artifices de parures dont elles étaient si belles, hélas! et si fières, se sont revêtues de nobles haillons; et, dans une mansarde, l'hiver sans feu, l'été sous l'ardoise embrasée, gardes-malades courageuses d'un mari, d'un enfant, d'une amie, ont lutté contre le besoin par de misérables travaux à l'aiguille, contre le sommeil qu'elles se retranchaient, contre la fatigue et la fièvre, avec une persévérance à se brûler le sang et la vue! Je vous arracherais des larmes si je vous faisais voir ces saintes ames, qui refoulent dans leurs réminiscences les regrets d'un luxe qu'elles chérissaient à l'égal de la vie et dans lequel ont été bercés leurs premiers ans. Que ce dégoût natif du mal, dégoût que l'on veut bien nommer la *vertu*, ne les ait pas abandonnées dans la crise, j'honore assez leur intelligence pour ne pas m'en étonner. Le vice aujourd'hui ne rapporte plus ce qu'il rapportait du temps de Louis XV, et le simple bon sens fait justice de ces traditions surannées qui ne servent

de châteaux en Espagne qu'à des idiotes pour les conduire plus honteusement à l'hôpital. Ne parlons pas de cela. Elles peuvent avoir des amans; elles ne les devront pas au calcul. Tenez! tournez-vous vers ce lit, et soulevez ce lambeau qui le voile. Cet agonisant dont les yeux errent sur vous, dont l'haleine est fétide et la figure à moitié morte; cet époux qui s'en va, ce père que ses enfans réchauffent de leurs sourires, c'est lui qui a ruiné, gaspillé, ravagé le patrimoine commun. Si les enfans ont froid, si le chagrin a gravé prématurément des rides sur le front de cette femme, si les désolations de l'avenir empoisonnent le pain du jour et souillent l'eau que la famille boit dans le même verre, c'est que cet homme a été dilapidateur, c'est que, dans les chances insensées de ce jeu que l'on nomme chez nous le commerce et les affaires, il a préféré l'improbité qui va vite et qui court le million, à la probité qui ne donne qu'un train modeste, mais qui fonde la famille. Gravez-vous dans la pensée mon pronostic : la bourgeoisie, comme la monarchie, marche à sa banqueroute. Non! elle n'y marche pas : elle y court. — Eh bien! pas un reproche, pas un seul, ne sortira des lèvres de cette femme; ange de générosité, elle souffre, et ne le dira pas. — Mais, après tout, pourquoi le dirait-elle?..... Cette ruine, elle en est la complice, car elle a manqué de verve et de courage; car, folle et entraînée, elle ne s'est informée de rien; car elle a laissé faire. Et c'est ce que je lui reproche, moi! qui veux qu'elle s'instruise à vouloir, qui lui demande compte de son inertie, qui la blâme de sa lâche tolérance comme d'un crime. Que lui reprocherait-elle, s'il vous plaît? dites : sa dot perdue, n'est-ce pas? sa dot lancée sur l'enjeu d'une carte qui s'est trouvée fausse à la retourne! sa dot, que le malheureux espérait tripler et multiplier à l'infini pour la répandre autour des pas de sa femme, en fleurs, en diamans, en plaisirs, en voluptés, en éblouissemens de tous genres, et surtout en occasions de triomphes sur la vanité des bonnes amies? car le luxe, qu'est-ce autre chose qu'une guerre que les femmes se font entre elles?... Eh, mon Dieu! madame, au lieu d'une dot, que ne lui apportiez-vous, à cet homme, une volonté droite, un caractère élevé? C'était une dot comme celle-là qu'il devait exiger de vos parens, ressource que nul mari ne gaspille, patrimoine invulnérable. Il fallait vous tenir debout et devant lui; il fallait porter sur l'avenir un regard ferme. Mais, comme vous avez courbé la tête, comme vous n'avez porté le regard que sur votre miroir de toilette, vous êtes aussi criminelle que lui; vous n'avez pas le droit de vous plaindre. — Telle est la Parisienne. J'ho-

nore les exceptions et je ne les limite pas; mais je n'ai pas à m'en occuper.

Je sens que je vais blesser la susceptibilité des femmes, par cela seul qu'avec une voix plus rude que notre fausse délicatesse ne le comporte, je les appelle à ressaisir le sceptre des mœurs, en étudiant le rôle qui leur est dévolu, par cela seul que je mets la vertu dans l'action, et non pas dans l'inaction, dans la volonté plus encore que dans la fidélité. Soyez fidèles, à la bonne heure, mais soyez mieux encore. Peu m'importe que, par un tour de force, assez merveilleux du reste, vous passiez, comme si l'on vous en défiait, pures à travers les sollicitations de ces regards qui vous répéteront amoureusement ce que vos yeux vous auront dit chaque matin, grâce au truchement de votre miroir. La vanité, sur ce point, serait déjà de la fragilité. Je me tiendrais pour un insolent de vous en faire un mérite. Vous êtes intactes, et cela n'est point à discuter. Je ne m'adresse qu'à celles qui le sont. C'est au nom de leurs angoisses, quand elles sentent chanceler leur bien-être, c'est au nom de leur sexe, déshérité du droit d'examen et de contrôle, que je les appelle, ces femmes pures, à veiller sur l'éducation de leurs filles, à porter sans miséricorde les ciseaux de la réforme dans cette éducation de broderies et de colifichets, de babil et de petites bonnes grâces, frivole, et par conséquent funeste, qui énerve l'ame, qui détrempe tout ressort, qui voue à l'infériorité : cette infériorité, tout le monde l'avoue, et, source du mal, elle le perpétue. Voulez-vous que je vous en dise le plus déplorable symptôme? C'est cette jeunesse éternelle dont les femmes sont si vaines, qu'elles en ajournent la clôture avec complaisance, et s'y oublient. — Ceci n'est pas une personnalité, madame, regardez chez votre voisine. — La plus sincère a la rage de ne pas vieillir. J'en nommerais de très-espiègles qui ont tout à l'heure quarante-cinq ans. Jugez de leurs filles qui, nécessairement, doivent avoir quelques années de moins. Allons, prenez votre courage à deux mains! vieillissez, et vieillissez bravement; cela est honorable lorsque l'on sait s'y prendre; lorsque le premier cheveu qui blanchit, la première ride qui se creuse, la première dent qui tremble, ne sont pas les trois sommations de la solitude, néant fatal qui va s'emparer de votre maison et de votre ame pour rendre l'une et l'autre désertes. Mère qui n'as été mère que dans l'acception vulgaire et rétrécie de ce mot, pour adorer follement ta fille ou pour la punir de même, dans la pensée de la faire aimable, d'attirer les yeux des concurrens sur ses mérites (j'entends sur les mérites qui frappent exclusivement la vue), et de t'en débarrasser le plus tôt pos-

sible, viens donc, penche-toi vers ces fentes de la cloison qui mure, ainsi que l'on dit, la vie privée. Regarde! — Votre gendre, madame, sait ce que vous lui avez donné. Ce n'est pas du tout une compagne, et c'est de votre faute. La municipalité couvre ceci d'un nom décent, d'un vernis de légalité qui sauve les apparences. Et qu'est-ce encore, si, lorsqu'il prend la femme, il ne la prend que par-dessus le marché, pour la dot?... Et voilà que cet homme se met à la roulette, comme les autres, derrière un comptoir, derrière un pupitre d'homme d'affaires, en face d'un art ou d'un métier quelconque, rêvant quelque audace pour s'enrichir d'un seul coup et pour laisser là le travail, ou pour gaspiller sans cesse en allant toujours devant lui et d'un train à tout rompre. Que fera votre fille? Que sait-elle pour vouloir? Quelle expérience, quel exemple maternel a fécondé son caractère? Où trouvera-t-elle de l'énergie contre mille obstacles? Nos lois, et nos mœurs qui sont au niveau de nos lois, ne la refoulent-elles pas avec dédain aussitôt qu'elle tente généreusement de sortir de ce cercle de chiffons et de plaisirs étourdis dont on a fait son lot en ce monde? Voyez plutôt. A toutes, il leur faut une fortune, ou l'équivalent; une position, de l'éclat, les mille vanités du dehors : c'est le seul évangile qu'on leur prêche. Si elles se forment un caractère, voulez-vous me dire ce que c'est?... Et on les élève pour cela, à ne rien faire, à ne rien vouloir, à des talens du dernier ordre dans la conscience. La conscience! dont la plupart bégaient le mot sans en atteindre la portée. On parle du sérail! Je vous dis, moi, qu'il est dans nos mœurs; la forme n'y fait rien. La femme la plus pure et la plus digne d'échapper à l'abjection d'une telle destinée, traîne après elle des lambeaux de cette éducation qui vient en dépit d'elle obscurcir ses lumières, qui la laisse sans autorité vis-à-vis de son ménage, et sans morale vis-à-vis de son mari. De guerre lasse, elle accepte l'humiliation et le joug, parce que le poids de l'égalité lui semble trop lourd pour ses forces, que l'on n'a jamais exercées; heureuse encore si, dans son abaissement, elle n'en conserve pas l'intelligence, car où ne va-t-on pas avec le mépris de soi-même? Sa voix fléchit et son courage tombe; elle se désarme, elle laisse flotter son avenir au gré du maître; et quoique le maître se plaigne volontiers des fatigues du pouvoir, il se garde bien d'en proposer le partage. Je ne vois qu'une différence entre cette femme et les tristes femmes que l'on peut montrer du doigt : elle est entretenue légitimement. L'homme après tout, et il ne s'épargne pas pour qu'on le sache, lui donne des parures et du pain. Aux heures

d'amertume et de lassitude, il lui fait sentir plus ou moins clairement qu'il se dévoue, et qu'on doit lui savoir gré de ce dévouement comme d'une vertu; que sans cette chaîne, dont une extrémité est rivée à son propre cou, il ne risquerait pas son repos, et, les trois quarts du temps, son honneur, dans une œuvre perpétuelle de forçat, immorale peut-être, mais dont cependant les résultats sont pour elle et les périls uniquement pour lui. A ce titre même, n'omettez pas ceci, il exigera que l'on soit fidèle à certains devoirs; fidélité que je tiens pour un chef-d'œuvre en ce qui concerne la pauvre enfant, vu l'ignorance où elle se trouve de la définition des principes. Mais ne serait-il pas horrible, en effet, de tromper cet honnête homme qui prend au grand galop le chemin de la banqueroute pour donner des diamans à sa femme, et pour la mettre à même de courir étaler ses diamans dans une loge aux Italiens?... J'en ai entendu un qui disait avec impatience à la sienne, en repoussant une remontrance qu'elle s'était permise assez à propos : « Épargnez-moi vos terreurs, madame. Si tout cela tourne mal, j'irai seul aux galères! » L'excellent mari avait prédit juste. Vous devinez, je pense, où alla cette femme. Voilà le résumé du ménage parisien à la suite d'une éducation bourgeoise! Il en est au matérialisme pur. Il vaudrait cent fois mieux être la fille d'un porteur d'eau.

Je vous ai dit cela pour Paris, notez-le! et parce qu'à Paris, la moralité des hommes étant moins qu'en province sous la tutelle des regards, les caractères aventureux s'y déploient tout à leur aise; mais est-ce que dans un temps donné, toute la province ne se tamise pas au crible de Paris? J'en ai peur. Et aussi, dans cette ville où la tentation est fréquente et l'exemple à son maximum d'énergie, est-ce que l'instinct spéculateur ne devient pas une sorte de contagion? Cela est certain. Là tout le monde vise à la fortune. Comptez les entreprises qui s'élèvent, qui se heurtent, qui s'étouffent. C'est une lanterne magique de spéculateurs sans vue, bras dessus bras dessous avec des capitalistes sans fonds, et tous, Rosecroix modernes, manufacturent de l'or avec du vent. Quand il s'y trouve de l'honneur, c'est un certain honneur : ce n'est pas celui qui dans la langue philosophique a la signification la plus rigoureuse. Si les femmes jetaient dans une telle circulation le capital de religion et d'amour qui est leur premier trésor dans la vie, je ne doute pas qu'elles ne nous rendissent avec elles au respect de ce qui a de la durée et de l'avenir, à l'intérêt de la famille, au culte de la stricte probité, la plus belle spéculation du monde. Et je voudrais leur voir prendre ce parti, car enfin, si tristes

femmes et si tristes mères qu'elles soient, elles sont encore meilleures mères et meilleures femmes que nous ne sommes bons époux et bons pères.

Ernestine se sentit donc accablée du poids de ses terreurs et du sentiment de son impuissance. On ne réfléchit pas long-temps lorsqu'on en est là; on se sent condamné. Il y a même des condamnés qui se mettent à danser sur l'échafaud. C'est que la pensée de la mort empêche de vivre, et que l'instinct de la vie est de se distraire de cette pensée.

Une autre scène attendait Ernestine, à la suite de celle dont elle avait été le témoin secret derrière le paravent.

Elle passait à la hâte près du salon pour se retirer dans sa chambre, quand un incident la retint près de la porte entrebâillée. Blanchard, ce conseiller, cet ami tout à l'heure si flegmatique, maintenant si fou, dans l'intention peut-être de se monter au diapason de l'étourderie générale, et de s'oublier jusqu'au lendemain, jour décisif, tout en demandant aux convives un couteau pour déficeler le bouchon d'une bouteille de vin de Champagne, brandissait plaisamment cette bouteille devant la glace prodigieuse qui lambrissait un des pans de la muraille. « Faut-il? demandait-il à chacun. — Pas de bêtise! lui dit Jules d'un ton d'humeur; as-tu seulement de quoi la payer?

Ernestine, alors, vit Blanchard tomber sur un siége, pâle comme de la craie, décomposé, frémissant. Le mot de Jules avait dépassé les bornes. Les convives se sentaient blessés dans le privilége commun de l'hospitalité. L'hôte venait de faire comprendre qu'il était chez lui. Un murmure s'éleva; puis, on se tut. Tous attendaient une réplique; l'affront commun devait être vengé. Blanchard réprima son premier mouvement, et, de ses lèvres qui tremblaient, il ne sortit que ce peu de mots, mais qui vibrèrent sur tous, car sa voix eut un accent qui ne se rend pas :

— Ah! Jules, c'est parce que je suis à ta discrétion, n'est-ce pas? ruiné, misérable, que tu me dis une pareille chose! parce que je ne sais abuser de rien, moi! parce que je ne voudrai jamais te répondre!...

L'effet de cette plainte sombre et retenue fut prompt. Jules tressaillit, il baissa la tête; puis, d'un élan, il se trouva tout à coup dans les bras de son ami, et, tout éperdu, en sanglotant, en le pressant sur sa poitrine, avec les cris et le délire d'un remords où l'ivresse ajoutait à l'élan de la franchise :

— Est-ce que tu dois prendre garde à ce que je te disais, criait-il? Voyons, Blanchard, peux-tu te croire ruiné tant qu'il me restera quelque

chose ici?... Traite-moi de sot; traite-moi de furieux et de méchant homme; tu feras bien; je le mérite, puisque j'ai pu te faire souffrir un instant. Tiens! il ne sera pas dit qu'impunément, et pour une stupide glace, j'aurai blessé le cœur de mon meilleur camarade.

Et, du milieu des clameurs de tous les convives qui se renversèrent précipitamment de droite à gauche, le fracas de la glace mise en pièces fit en jonchant la salle de ses éclats tressaillir convulsivement Ernestine. A la suite de cette violente démonstration de repentir et de sincérité, ce fut à qui s'empresserait d'effacer les dernières traces de chagrin sur ces deux visages; on les entoura, on leur prit les mains : ils s'embrassèrent à cent reprises, et l'ivresse reprenant son cours de plus belle autour de Jules et de Blanchard entrelacés et sourians, jusqu'à ce que le petit jour vînt effacer les lumières, on fit sauter bravement les goulots de bouteille; on versa le rum par flots, en l'honneur du mouvement spontané et de l'excellent cœur de Jules Debray.

Par cet échantillon, jugez du reste. Il y a certainement de l'étoffe dans ce trait-là; mais à quoi bon?

La crise, dont j'avais fait pressentir l'urgence, s'éloigna, et avec cette crise, l'extrémité dont Ernestine avait eu le pressentiment. Y eut-il fréquemment de ces sortes de conférences? Elle n'a jamais pu le dire. Comme l'enfant effrayé de l'éclair et du tonnerre, elle mit ses mains sur ses yeux, elle se boucha les oreilles.

Et puis, à peu de temps de là, sa mère mourut.

Oh! pour une fille dont la mère fut toujours irréprochable et pure, qui ne l'a vu passer, cette mère, que comme une sainte femme, ardente pour la religion du devoir et froide pour tout le reste, quel néant que ce monde après cette perte qui lui ravit toute force, tout exemple, toute consolation, qui la livre au désespoir, et, par suite, au doute, car la foi tient à l'espérance! qui la laisse isolée sur terre au milieu des plus sinistres pressentimens! qui lui retire son ange gardien et son dieu!

Jules, devant cette mort, eut l'intelligence de ses fautes. Tout ce qu'il y avait de bon en lui se souleva et ressaisit une ombre d'empire sur ses facultés. Il rechercha la solitude de son Ernestine pour pleurer comme elle, avec elle. Il parvint, en usant ces larmes, à donner plus d'une fois le change aux spasmes de cette mélancolie qui survit dans les bons cœurs aux affections désormais sans objet, et dont, au milieu des jours inquiets qui nous sont comptés sur la terre, l'amour peut seul distraire l'amertume,

à la condition d'être quelque chose de mieux que le commerce vulgaire des sens. On devine ce qui manquait à Jules pour que cette condition fût satisfaite. Il ne pouvait pas le deviner, lui, même quand on aurait pris le soin de le lui dire. Aussi se découragea-t-il bientôt à l'aspect de ce doute écrit sur le front de son Ernestine, doute qu'elle ne dissimulait plus, quoique sans l'exprimer littéralement. Ce fut une fatalité pour Jules Debray : ne pouvant vaincre ce doute, il abandonna la partie.

Et ce ne fut pas un parti pris, une résolution raisonnée. Non. Si Jules se raisonnait quelquefois, c'était dans l'intérêt de ses devoirs ; à la vérité, d'après sa manière de les entendre et comme il en avait pris l'habitude ; mais que pouvait-on exiger de plus ? — Je veux, disait-il, que ma chérie soit heureuse et ne manque de rien !... Puis, mettant à son plus juste prix l'estime que mérite ce bonheur superficiel vers lequel on dirige la première, et (j'en ai peur) la seule pensée des femmes de notre temps, aucun sacrifice ne lui paraissait coûteux pour que son Ernestine fût brillante parmi les plus brillantes. Il sacrifiait de la sorte à l'erreur de ces artistes qui, pour émerveiller la foule, à défaut du génie qui ne s'achète pas, prodiguaient ridiculement l'or dans leurs peintures. Cette grossière traduction du bonheur eût peut-être étourdi la réflexion chez une autre ; mais la douleur, en faisant justice de l'étourderie d'Ernestine, avait agrandi son horizon, et ce luxe insensé lui disait tout au plus que la misère se multipliait pour les assiéger par toutes les issues.

On calomnie les camarades, même les moins scrupuleux, lorsqu'on allègue que, de gaieté de cœur, ils détournent un mari de son ménage. Cela n'est pas. Je dirai plus : ils sont les complices de toutes les bonnes pensées que celui-ci peut avoir dans la tête à cet égard. L'ami de Jules Debray, Blanchard, m'en fournit la preuve. Il n'avait pas été sans pénétrer les chagrins d'Ernestine, et, dominé qu'il était par le matérialisme de ses mœurs, sans rapporter immédiatement l'origine de ces chagrins à quelques mailles échappées dans le réseau de petits mystères dont Jules enveloppait certaines libertés de sa conduite. Sur cette conjecture, Blanchard prit un soir Jules à part, l'invitant à l'accompagner pour un bout de chemin, rien que d'une demeure à l'autre demeure. En route, avec beaucoup de verve, Blanchard démontra qu'il était d'un bon cœur et d'un esprit bien fait d'épargner, autant que possible, toute espèce de chagrin à sa femme ; de redoubler de prudence quand on la trompait, ce qui peut arriver avec les meilleures intentions du monde ; et d'accepter franchement, par haute po-

litique maritale, les conséquences de ses propres sottises, dût-on succomber sous le fardeau des obligations d'un double et d'un triple ménage. Il en conclut avec autorité que Jules ne devait pas s'absenter pendant les nuits, parce qu'une seule gaucherie de ce genre ferait crouler de fond en comble l'édifice du bonheur d'Ernestine. Sur ce point, disait-il fort sensément, les mensonges les plus habiles n'offrent que des vraisemblances véreuses. Il mit du feu dans cette démonstration. Jules, très-bon logicien, avoua nettement le principe, et promit cordialement de ne pas reculer devant les conséquences. Il s'échauffa sur les mérites d'Ernestine, jura qu'elle était une ange, et qu'il se regarderait comme un monstre s'il l'affligeait de propos délibéré. Un tel entretien, sur des matières aussi délicates et que Blanchard abordait pour la première fois, ne pouvait (que le lecteur en convienne) avoir lieu sans une grande abondance de cœur. L'effusion fut complète. Jules et son ami, pour couler à fond le problème, se reconduisirent tour à tour plusieurs fois, changèrent brusquement de route pour en causer plus au large et tout à leur aise, enfilèrent les Champs-Élysées, Neuilly, Ruel et la Malmaison. A cinq heures du matin, ils se trouvèrent sous les allées du bois de Vesinet, et entrèrent déjeuner chez le garde-chasse. L'exercice et l'air leur avaient donné de l'appétit. Huit jours après, Jules était de retour à la maison; mais bien résolu à profiter de la sincérité de Blanchard.

Évidemment cet homme était incurable.

Ne me parlez pas de la mesure du temps avec des amis et lorsque l'on cause, principalement si l'on se connaît en chevaux, si l'on aime la chasse, si l'on est de bonne seconde force au billard. Une fois le pied dans la rue, sans les mers qui séparent les continens, on ferait sans débotter vingt fois le tour du monde. Fée toute française, la causerie confond les distances, absorbe les heures; pareille à ces tableaux qui résument sous un regard la série chronologique des temps et le parcours des latitudes. Jules, à tous les goûts d'un bon vivant, à peu près poète, beau joueur de flûte, gourmet émérite et valseur emporté, joignait encore la sensibilité d'une belle ame. Il ne pouvait voir la souffrance de qui que ce fût, sans souffrir; une injustice, sans prendre fait et cause; une misère, sans venir à son aide. On le faisait pleurer comme un enfant. Cent fois je l'ai vu donner sa montre, bijou d'ailleurs très-inutile pour lui. Il usait donc le temps par les deux bouts, laissant où il passait un souvenir d'affabilité, de franchise et de chaleur; escorté d'amis dont il ne savait pas le nom; chéri, bien venu,

adoré partout. Sa biographie présente une suite de bonnes actions dont on ne se fait pas l'idée. Il y en a tant que l'on se perd dans le nombre. A quoi sa vie aventurière devait prêter naturellement, car il s'arrêtait où il se trouvait, même chez lui. Un matin, il descendit en pantoufles et tête nue, seulement pour une minute. Quinze jours plus tard, sa femme en reçut une lettre datée de Strasbourg.

Je dois expliquer cette lettre, attention au moins singulière de sa part. Il n'avait pas le sou; sans quoi, toujours au moment de repartir, il fût resté jusqu'au jour du jugement dernier sans donner le plus léger signe de vie.

Ce fut à Strasbourg qu'il reçut une grande nouvelle : Ernestine était enceinte.

Alors cet homme, extrême dans ses passions, ne put être retenu par rien. Il semblait fou de joie, il criait son bonheur par les rues. Il prit une chaise de poste, et, sans attendre Blanchard, engagé pour le moment dans une opération de contrebande, il partit, trouvant que les chevaux ne galopaient pas, que les routes ne tiraient pas assez en ligne droite, se dépouillant dès les premiers relais, proposant des lettres de change à tous les postillons, tenté de se jeter à bas de la chaise de poste pour en alléger le roulement et la pousser à tour de bras. Dans l'explosion de son arrivée, quand il eut enfoncé la porte que l'on n'ouvrait pas assez lestement au gré du carillon de la sonnette, et renversé la table toute servie qu'il trouva sur le chemin au milieu de la salle à manger; dans le long et frénétique embrassement dont il étouffa son Ernestine, pâle, défaillante, éperdue de saisissement et de joie, Debray ne vit d'abord ni son père, ni tous ses parens, assemblés comme pour une occasion d'apparat. On eut beau lui parler, le saluer de concert, lui présenter des cadeaux, lui présenter des poignées de mains; son regard, ivre de tendresse, étincelait sur celui de sa femme, qui s'empressait d'essuyer la sueur dont il ruisselait. Il se débarrassait des embrassades de la parenté, machinalement, comme on fait d'un obstacle ou d'un importun. Si l'on avait voulu peindre le bonheur, il aurait fallu choisir son visage. Il ne s'aperçut de ce qu'il y avait d'extraordinaire autour de lui que long-temps après, et pour ainsi dire de vive force. Dans les circonlocutions tendres et pleines d'embarras de sa femme, Jules comprit enfin qu'il tombait chez lui précisément le jour de sa propre fête, et que la réunion annuelle n'en aurait pas moins eu lieu malgré son absence, parce que Ernestine, discrète comme le sont toutes

les femmes qui comprennent leur dignité, venait à l'instant même de forger un mensonge pour expliquer à ses convives l'éloignement obligé de son mari. Dans cet avertissement, il y avait toute la révélation d'un système. Jules apprenait par-là que sa conduite, ou plutôt son inconduite, était encore ignorée de la famille. Et, malgré tout ce que je viens de vous dire, qu'une pareille ignorance ne vous étonne pas. La capitale est un gouffre où les dissipations les plus éclatantes n'ont quelquefois pas d'écho chez les plus proches. A la porte des siens, on y roule à huis clos dans le scandale. On peut parier que des parens ont appris la mort de leur fils huit jours après son exécution sur la place de Grève. En comprenant l'héroïsme d'Ernestine, le cœur de Jules déborda. Il ne put se contenir, il avoua tout; il conta point par point ses infidélités, ses extravagances, ses crimes; il se noircit avec un acharnement dont un ennemi n'eût pas été capable; il se prodigua les épithètes les plus forcenées, et, dans une exaspération qui semblait croître par ses aveux, il tomba devant Ernestine en lui baisant les genoux et les pieds, en la suppliant de le prendre en aversion, car il se trouvait indigne de son amour, un scélérat, un Sardanapale, un infâme. Cela ressemblait à du vin à faire trembler. Par le fait, depuis quarante-huit heures, il était à jeun. Cette scène, incroyable à force de franchise, fut mise sur le compte de la paternité dont la famille apprenait le premier mot; et l'on convint généralement qu'un père qui déraisonnait de la sorte ferait pâlir l'astre de Mérope et la réputation de la mère des Gracques. Ernestine pleurait et riait tout à la fois. Cette indomptable nature la comblait d'orgueil et de terreur. Le bonheur d'être adorée l'emporta. Elle fut à la fin aussi folle que Jules, et l'on bâtit à perte de vue des châteaux pour l'avenir. Jules fit délirer tout le monde, tant il se montra bon, tant il fut gai, tant il y eut d'intempérance dans cette lave de sensibilité qui s'épanchait sur les convives. On paria pour un garçon dont le vieux père Debray serait le parrain. Le brave homme se sentit ému jusque dans le fin fond de ses entrailles de bureaucrate. Son estime paternelle éclata par un cadeau de 30,000 francs, qu'il fit remettre à Jules le lendemain matin. Et qu'on vienne me dire que la nuit porte conseil! A vrai dire, fort avant dans la soirée, le sexagénaire, qui se couchait toujours à dix heures, avait risqué ses deux toasts de vin de Champagne, et chevrotté la fine romance érotique des beaux jours du caveau moderne. Tout s'explique. Il en fit une maladie de quinze jours.

Ces 30,000 francs mirent Jules en face d'une idée. Le papa Debray

pouvait être sa providence, dans les grandes occasions sans doute. Mais qui peut dire combien il se présente de grandes occasions par année? C'est incalculable. S'il est vrai de prétendre (et l'axiome est fort loin de ma pensée) que la libéralité monarchique soit la mère nourrice des royaumes, Jules Debray méritait mieux que pas un, en France, de monter sur le trône après l'événement des barricades; mais *le Corsaire* et *le Charivari* auraient perdu l'un de leurs textes les plus élastiques. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

C'était toujours ce fatal besoin d'argent, en raison d'une consommation sans frein, qui ramenait Jules à ses vieilles habitudes, à ses bons amis, à ses faciles caravanes. Deux épreuves sur le père le dissuadèrent d'en tenter d'autres. Il n'eut plus foi qu'en son génie. Malheureusement les circonstances n'étaient plus si favorables, si favorables pour lui, je veux dire. La grande semaine avait passé sur la France, et toute révolution a pour premier effet (j'attends le second) de remplacer une génération de spéculateurs par une autre. Le rayon des rapports est brisé, interverti; on ne se trouve pas tout-à-fait vis-à-vis des mêmes figures; les choses ne marchent plus comme sur des roulettes : c'est presque toute une carrière à recommencer, et tandis que l'on trébuche en tâtonnant comme un novice par les corridors de ce labyrinthe où l'on a bâti de nouveaux compartimens, une concurrence plus jeune et plus alerte gagne au pied et vous dépasse. Le premier engrène. Non que je veuille exagérer l'influence morale de ces crises : il n'est pas question de morale, et je ne vois pas ce que l'état y gagne; mais, si peu que l'émotion révolutionnaire ait agité le sol, elle a troublé des relations, blessé des habitudes. Les pions de l'échiquier administratif ne se trouvent plus sur les mêmes cases : c'est un autre désordre. Je n'ai pas voulu dire autre chose. En conséquence Jules Debray se trouva dans les victimes de la révolution de juillet. L'excellent cœur ne lui en voulut pas. Je ne pense pas qu'il ait depuis figuré dans la moindre émeute.

Il se consulta, il consulta Blanchard.

Blanchard n'était pas homme à se désespérer. Blanchard avait passé par toutes les phases; il savait monter, il savait descendre. Depuis dix ans, il était toujours à la veille de posséder huit ou dix millions. Sur cette éventualité, il se voyait un siècle devant lui. Personne ne devait avec meilleure grâce et d'une manière plus obligeante. On était touché aux larmes de la façon dont il gardait la mémoire de tout cela. Ses créanciers lui formaient une clientelle dévouée à la vie et à la mort. En cas de duel, c'était à qui

d'entre eux lui servirait de témoin : ils payaient le déjeuner. Un de ces créanciers-là, plus happechair que les autres, du moins pour la forme, importunait Blanchard de huit jours en huit jours; mais c'était plutôt, je le crois, pour avoir le plaisir de l'entendre parler, car sa conversation était un véritable feu d'artifice, que dans l'espoir d'en tirer jamais une obole. Ce jour-là, Blanchard mettait sa correspondance au courant, et, sous le prétexte d'emprunter à d'autres quelque argent pour lui en remettre une partie de la main à la main, il expédiait le digne visiteur, avec des petits billets sous enveloppe, chez ses maîtresses, pour des rendez-vous; chez ses amis, pour la première fantaisie venue, partout enfin où bon lui semblait, fort souvent sans nécessité, mais surtout sans omettre à l'oreille du cher homme, touché de la confiance, la recommandation préalable de se piquer de discrétion sur la nature de leurs rapports; car, lui disait-il, qui diable me prêterait un rouge liard si l'on venait à s'imaginer que je vous fais promener comme cela! L'envoyé en tombait d'accord; il partait, et, du fond de l'ame, à son retour, il s'affligeait de ne pas rapporter quelque petite somme à partager avec son débiteur; il fulminait contre les égoïstes. Néanmoins il prenait patience, et demandait à Blanchard la consigne et l'heure pour la visite future. Blanchard le nommait son créancier commissionnaire. C'était la seule de ses économies. Il querellait même avec emportement lorsque le courrier n'était pas exact, et il recevait du haut de sa grandeur les excuses que le pauvre diable ne manquait pas de lui faire en se donnant tous les torts du monde.

Cela faisait dire à Jules Debray : « Quel bonheur que Molière soit mort! une pareille imagination l'aurait fait crever de dépit. »

Le scène fameuse de don Juan avec M. Dimanche me semble en effet une misère auprès de cela.

Jules Debray se trouva donc le subordonné de cet homme après en avoir été le chef de file : subissant ainsi la loi de l'événement qui le déclassait en lui faisant tomber de la main le fil des opérations supérieures. Son horizon se rétrécit, sa vue s'abaissa comme son niveau. Quelles que fussent les idées chevaleresques de Jules sur le dogme de l'égalité, dès l'instant qu'il pénétra dans ces ténèbres, il ne put s'empêcher de reconnaître qu'en réalité, parmi les hommes, il existe des rangs, et que, même sous le joug de la nécessité, la conscience se met plus d'une fois en révolte contre les leçons de philosophie que lui dicte l'intérêt. Ses scrupules, avouons-le, ne durèrent tout juste que le temps de se familiariser avec sa nouvelle position;

et, son excellent cœur aidant, les amis de Blanchard devinrent ses amis, leurs mœurs ses mœurs, leurs maximes ses maximes. Il faut presque renoncer à dire dans quel ordre de spéculations il se précipita comme eux. Jusqu'à ce jour du moins il s'en était pris à la société, ce chef-d'œuvre de politique humaine, que, tel qu'il est, nos habiles, en cela clairvoyans et logiques, regardent si volontiers comme l'organisation de la guerre civile entre tous les intérêts. De ce point de vue royal et ministériel un coup de filet dans le patrimoine de la France lui rappelait tout au plus ses amusemens d'écolier, lorsqu'au moyen d'une pluie de grains de sable il déchaînait, à la surface de quelque rivière, ces milliers de cercles qui s'élargissent à perte de vue pour aller s'éteindre en imperceptibles plis contre les rivages. Quel mathématicien aurait eu le cœur d'évaluer le trouble frivole de ce jeu dans la masse des eaux et sur leur courant? Cette manière de voir est philosophique, mais elle perd de son prestige quand on la transporte de l'état à l'individu. L'aventurier, dans une grande sphère, ce peut être Charlemagne : dans une petite, ce n'est même pas toujours Mandrin. Nous devons signaler cette phase de la vie de Jules Debray comme ayant porté quelque atteinte à l'excellence de son cœur. Au lieu de l'état, monstre innominé que l'on guerroie si bravement, parce que l'on peut croire spécieusement que c'est une revanche, il eut des victimes dont les noms ne lui présentaient rien de vague, dont les douleurs et la ruine lui donnèrent des remords. Pour imposer silence au bavardage de ses remords, il lui fallut se faire une raison, il se la fit. Partant du même sophisme que les peuples dont le respect pour l'humanité s'arrête complaisamment aux limites idéales d'un territoire, il ne vit plus que des adversaires dans les gens qui ne figuraient pas au nombre des initiés de sa bande. Cette règle devint la seconde conscience de Jules Debray. Un seul homme s'en fait comme cela deux ou trois dans sa vie. La grande morale, qui n'est pas du tout la morale, fournit à ces travestissemens. Au besoin, les fripons de nouvelle date vous affirment gravement qu'ils ont pris de l'expérience, et que plus on vit plus on se forme. Je leur en fais mon compliment.

Sous l'inspiration de Blanchard, voilà donc Jules Debray qui devient courtier de projets et flibustier de carrefour; établissant des loteries clandestines; faisant colporter et graver des enluminures licencieuses, et quelquefois pis; falsifiant des vins pour les céder à des prix inférieurs, sans y perdre; organisant des cabinets de lecture dont il se débarrassait usurairement; lançant des prospectus de petits journaux, dans la seule pensée d'ex-

ploiter le manque de courage civil de tous les hommes publics, fonctionnaires ou comédiens, par la menace de l'injure, du scandale, et des facéties d'estaminet; proposant aux petites bourses une foule d'industries équivoques ou chimériques, des secrets ignorés de la faculté de médecine, des métaux plus précieux que l'or, et que l'on se procure pour rien; entreprenant enfin des biographies, des renommées à faire ou à défaire, des ventes au rabais après cessation de commerce, des agences de placement où le numéro d'ordre coûte un petit écu par mois, jusqu'à ce que l'on perde patience; et même des agences de mariage où, près d'un mobilier que l'on doit encore à l'ébéniste, l'on remue les dots millionnaires à la pelle; toutes choses qui, sans oublier la planche aux billets de complaisance dont les souscripteurs n'ont pas de chemise, et les dîners en l'air, et les petits emprunts qui ne valent pas la peine qu'on les rembourse, composent tant bien que mal un patrimoine inévaluable sur le pavé de Paris à deux ou trois milliers d'aigrefins. Sous les murs de Sainte-Pélagie, lorsque par hasard on les y cloître (et c'est un sot calcul que l'on fait là), ces aigrefins ont encore le génie de faire limer leur écrou par leurs victimes, et de se remettre à leur train de vie sur les mêmes frais d'imagination. Un seul instinct les rapproche, les ligue, les fait vivre en communauté. Il vous est arrivé peut-être, au Jardin des Plantes, dans le musée d'histoire naturelle, d'examiner avec surprise, sous sa cage de verre, un lézard disséqué si spirituellement que l'on peut défier le plus subtil anatomiste de préparer jamais des instrumens assez délicats pour venir à bout de réaliser cette merveille, voulût-il s'aveugler avec le microscope. Eh bien! il a suffi de laisser ce lézard pendant vingt-quatre heures dans une fourmilière, en proie à l'instinct vorace de la petite république. Grâces à leurs invisibles tarières, à leurs dents, à leurs aiguillons, dix mille fourmis ont bientôt déchiqueté les chairs du malheureux en le rongeant jusqu'au squelette. On dirait un travail de dentelle. C'est l'emblème d'une dupe qui s'est arrêtée entre les mains de ces messieurs. Il ne lui reste rien sur les os.

Jules Debray n'était pas fait pour briller de la même façon au dernier rang qu'au premier. Il valait mieux que son entourage, et cela lui donnait du dessous. Dans cette nouvelle carrière, il se sentait novice, et mollissait lorsqu'il fallait frapper. Cependant son esprit, sa gaie franchise, un reste de vernis mondain qu'il devait au bonheur de ses antécédens, lui réservaient, en dehors du rôle d'action, un rôle très-utile dans les opé-

rations de la compagnie. Tout se conciliait à sa voix, ou cédait à la séduction de son caractère, et, sans recourir aux subtilités de ses camarades, il attirait les gens les plus timides par l'attrait que l'on éprouvait à se lier avec lui. Sa vraie spécialité était d'organiser les parties et les rencontres, les repas bruyans où l'on s'aime à la rage quand on ne se connaît plus, où le cœur est sur la main dès que l'on trébuche sur les jambes, où le dévouement pour les amitiés de vingt-quatre heures va jusqu'à l'énergie de tous les sacrifices. En ceci, l'ascendant de Jules Debray n'était pas à dédaigner, car il se montrait infatigable; et si, dans les enrôlemens de travailleurs (par exemple pour les maçons de la Grève) le contre-maître et les ouvriers, à jeun d'abord, ratifient très-volontiers leur pacte sur le comptoir d'un cabaret en l'arrosant de la bonne manière, au rebours, dans le monde que j'esquisse, certaines affaires ne se mettent sur le tapis qu'à la faveur de l'inspiration capiteuse des vins de dessert, et ne se signent que lorsque la tête se perd dans les nuages comme un ballon. A cela près du cachet de la bouteille, la différence, on le voit, n'est que de la loyauté à la déloyauté. Chez Jules Debray, cette vie à tout rompre, qui renforce les défauts et les qualités, mit en relief un inconvénient de son caractère. Il était trop bon. Ses amis, devenant ses mentors, comprirent le danger de l'immiscer dans quelques-unes de leurs vues, parce qu'il s'abandonnait naturellement au généreux élan de ses répugnances. Une indiscrète bonté pouvait avoir des suites ruineuses : ils eurent plus de retenue. De lui-même, à la suite de cette retenue qui le soulageait d'autant, Jules Debray s'arrêta dans sa spécialité, et il s'y tint. Avec une dose de complaisance, on peut jurer que dans le tracas des opérations, ne gardant plus que la haute main pour les accessoires gastronomiques, il esquiva toute complicité. Si ce n'est pas absolument exact, il y a du moins quelque chose comme cela. Ce que je puis jurer, c'est que les victimes ne songeaient pas à faire remonter leurs désappointemens jusqu'à lui; qu'il devenait le dépositaire des chagrins en versant les consolations à la ronde; et qu'il apitoya quelquefois Blanchard sur des malheurs dont on se partageait les dividendes. Il enrôla même quelques victimes dans le bataillon sacré le lendemain de leur déconfiture, comme, dans une honnête maison de jeu, l'administrateur a la condescendance de choisir ses pontes parmi les gens de distinction dévalisés par la martingale. Et puis, je ne sais pas jusqu'à quel point on doit se permettre de verser des larmes sur les dupes qui se sont laissé, à la façon de l'alouette, éblouir aux éclairs de la cupidité. A l'instar du

singe de la fable, dans la mauvaise compagnie, condamnez à tort et à travers. La demi-morale est aussi bien de l'immoralité que l'immoralité sans réserve. La dernière, du moins, a le mérite de ne pas transiger avec les principes. Tel crie : *Au voleur!* croyez-le bien, que l'on peut saisir à bon droit par le collet en flagrant délit : il réclame sa montre tandis que le mouchoir du voleur a passé dans sa poche. Friponneau qui se met en hostilité contre les fripons! Voilà l'histoire des spéculateurs! Petits et grands, je les confonds dans mon estime.

Cette portion de l'existence de Jules fourmille d'anecdotes qui, toutes sont grosses de quelque vaudeville. J'ai déjà su par la voie des feuilletons que l'on en avait mis bon nombre en lumière. De son vivant, Jules Debray fut à même de s'applaudir vingt fois à la scène et de s'immoler philosophiquement à la verve des auteurs du jour, en leur faisant bon marché de ses plus gais souvenirs. Les créanciers, les commissaires de police, et les amourettes, en faisaient le fond sur mille variantes. Puis, les mystifications entre amis. Tout n'était pas, je vous prie de le croire, digne de la scène musquée du Gymnase dans les facéties que Jules se permettait avec ses camarades, principalement lorsqu'une émulation héroïque de tours pendables déchaînait nos écervelés l'un contre l'autre, sous la réserve loyale de se rendre la pareille et de ne s'offenser de rien. Je biffe les notes de mon agenda sur ce chapitre, laissant aux suppositions le champ libre. Chaque jeune homme en a passé par-là. On se le rappelle en souriant. Ces effervescences du premier âge ne prouvent que contre ceux dont la fougue, au-delà de trente ans, persévère malgré la voix de la famille et la froide sagacité de l'expérience. Jules disait qu'il serait toujours temps de se réformer au moment de devenir sérieusement père de famille.

Ce moment arriva. Ernestine mit au monde un gros garçon.

Le jour du baptême fut fixé solennellement, ainsi que le programme du repas de famille qui devait signaler ce jour bienheureux, ce jour que Jules Debray proclamait à sa femme, à ses amis, à qui voulait l'entendre, comme la date de la révolution de son caractère. Le papa Debray avait invité une de ses plus antiques amies pour tenir avec lui le marmot sur les fonds de baptême. Pour la première fois, depuis trente ans de carrière administrative, il ne parut pas à son bureau, bien que le jour ne fût pas férié. Cet événement semblait le ragaillardir : il était redressé de deux pouces. Il conduisit lui-même sa commère dans la rue des Lombards pour des pyramides de dragées, et chez les marchandes de nouveautés du boule-

vart des Italiens, pour les mille colifichets de la cérémonie, avec cet aplomb de galanterie toute française dont la frivolité sied si bien aux vieillards, quand, par leurs manières, ils ne sont pas étrangers aux excellentes traditions de l'ancien régime. Ce jour, le papa Debray portait un faux toupet tout neuf. Il ne connaissait plus rien. Il aimait son Jules cent fois plus qu'il ne l'avait jamais aimé.

Enfin, l'enfant paré et bichonné, détaché gravement par la marraine du sein de la mère dont les yeux pétillaient d'attendrissement, de sollicitude et de jalousie, les témoins rassemblés et consultant la pendule, les voitures se dandinant à la porte pour se rendre à la municipalité, deux servantes picardes, cordons bleus, s'agitant avec leurs aides à travers les flammes et les fourneaux de la cuisine pour suffire à l'appétit menaçant de l'assemblée dont les dents étaient aiguisées par la faim; il ne manquait plus qu'une chose!

Mais peu de chose! le père de l'enfant.....

On cherche, on s'informe, on crie, pas de Jules Debray.

Qu'était-il donc devenu?

Voici le fait :

Pour le moment, le front mouillé de sueur, Jules se promenait à petits pas sur la terrasse de Saint-Germain, au bras de Blanchard. Celui-ci était un peu pâle : il portait discrètement sous sa redingote des fleurets démouchetés. Il s'agissait d'un duel. On conçoit que Jules, en excellent camarade, avait sacrifié sur-le-champ et sans arrière-pensée les joies innocentes d'un repas de famille aux transes d'une rencontre qui pouvait amener la mort de son ami. Un mot de Blanchard avait suffi. Blanchard, faisant un effort sur lui-même, parlait des inquiétudes d'Ernestine, tandis que Jules, occupé de ses pressentimens d'ami, s'agitait dans une émotion inconcevable. Du reste, une voiture stationnait non loin du château, prête à tout événement. L'heure sonna, et l'adversaire parut tenant une boîte longue et plate à fermoirs d'acier. On s'enfonça dans le bois. Les deux ennemis causaient et riaient à l'effet de dépister la surveillance de plusieurs gardes municipaux qui faisaient caracoler leurs montures, à la lisière, dans la pelouse.

Au bout d'une heure, il y eut deux explosions : au bout de cinq minutes les adversaires sortirent du bois, frais et valides. Les gardes municipaux n'avaient pas bougé; seulement l'un d'eux se permit un sourire.

Quand, après une épreuve réciproque de leur gaucherie, deux braves se sont noblement épargné des égratignures, et, comme si de rien n'était,

se sont réconciliés philanthropiquement, si l'air est vif, si la campagne est belle, s'ils ont avec cela mille raisons de s'estimer, tant par leur fraternité d'autrefois que par la gloire et la poussière dont ils se sont couverts au champ d'honneur, ils déjeunent : cela va sans dire. C'est peut-être ridicule; mais c'est comme ça. Jules se sentait l'estomac sur les talons : il tombait en défaillance. On ne se laisse pas mourir de faim pour le seul plaisir de sacrifier aux convenances qui, dans nos derniers temps, ont aboli la tradition du déjeuner. Jules tergiversait; mais il se laissa vaincre. On peut toujours prendre le temps de faire cuire une côtelette ou deux! cela ne demande pas un siècle. Nos braves déjeunèrent donc, environnés de leurs témoins : leur appétit ne le céda qu'à leur cordialité, ils furent charmans. On fit amplement justice de la cause du duel, où, à la vérité, des soufflets avaient été reçus; mais de part et d'autre, partant quittes! et qui ne remontait, après tout, que vers une de ces misères dont le culte de Saint-Simon débarrassera tôt ou tard la conscience des femmes en installant le dogme de la promiscuité dans nos mœurs. Blanchard le démontra très-facétieusement à travers un feu roulant de calembours. Pour un duel d'esprit, il n'était jamais pâle.

Le soir, Debray était encore à table. Je me trompe, il était dessous.

Mais le lendemain matin, à la lueur de l'aube, quand Jules s'éveilla, très-volontiers et de tout son cœur il se serait cherché dispute pour s'être oublié de la sorte. Les amis, pesans et agités, reposaient épars sur les fauteuils; celui-là sur un lit, Blanchard sur un méchant canapé d'auberge; chacun d'eux ronflant avec l'innocence de notre premier père lors du sommeil qui lui valut une femme. Jules s'esquiva sur la pointe du pied pour aller retrouver sa femme et son fils. Pas de voiture! Il pensa qu'il serait original que le cocher dont il s'était servi la veille fût stoïquement à l'attendre vers l'extrémité de la terrasse; il n'en était rien, comme de raison. A quelques pas de là, mon fou s'entendit crier son nom. Il y a des hasards qui sont des faveurs du ciel. L'intrus qui lui tombait sur les épaules était un de ces bons enfans comme notre siècle s'en est réservé le moule; qui aiment un certain train et qui font un certain bruit pour être à même de certaines affaires; capitaliste par héritage, usurier par imitation, sec et personnel avec des formes charmantes; lourd, vaniteux et sot plaisant, bouffi de porter sa figure, parce qu'elle lui faisait honneur. Blanchard se proposait de lui tirer une plume de l'aile. Jules savait cela; la chose ne fit pas un pli. Au bout d'une heure de promenade sous les charmes de la fo-

sét, avec des bidets de quatre sous qu'on loue sur le pied de deux francs par heure, notre homme, pris d'assaut par tous ses ridicules à la fois battus en brèche, fasciné, fier d'une occasion qu'il désirait stupidement lui-même, avait fait passer son portefeuille entre les mains de Jules, qui parla d'aller réveiller Blanchard, principal intéressé dans cette négociation, pour laquelle Jules, afin de couper au plus court, offrait vaillamment sa garantie. Le réveil de nos dormeurs fut suivi d'une cavalcade jusqu'à Maisons. De minute en minute on songeait à se quitter; le temps coula comme de l'eau. Au retour, à la nuit, le nouveau venu, renversé par son grand cheval, se démit une jambe. Jules, avec son dévouement exemplaire, transporta son homme évanoui chez un brave chirurgien dont le nom se trouva sur la bouche de tous les paysans auxquels on eut recours dans cet embarras. Le digne praticien mit à leur discrétion sa demeure. Il s'inquiéta du malade : on craignait une fracture, et, par suite, l'amputation; mais le lendemain, à la levée de l'appareil, comme on fit justice de ces alarmes, Jules Debray voulut profiter de ce que le chirurgien se rendait à Paris. Malgré ses amis, il s'élança dans le cabriolet avec une fermeté vraiment lacédémonienne. Les motifs de cette fermeté lui font doublement honneur. Le chirurgien se trouvait du conseil de révision à l'Hôtel-de-Ville. Jules lui recommanda chaudement un jeune homme, rudement étrillé par Blanchard, favorisé d'un mauvais numéro, et affligé d'une excellente constitution; peu soucieux, en dépit de ces diverses raisons, de perdre son temps et sa jeunesse aux casernes, malgré l'expectative de ce bâton de maréchal qui ne peut pas être dans toutes les gibernes. Cette intervention, qui réussit, lui donna fort à penser par la suite : veine de plus dont Blanchard se mit dans la tête qu'on ferait jaillir de l'or. Sur la route, le chirurgien, charmé de la volubilité de Jules, de ses offres et de sa confiance, et surtout de ce qu'il disait, les larmes aux yeux, d'Ernestine et du fils dont le ciel avait récompensé ses désirs, n'eut pas la force de refuser la proposition d'un déjeuner; cette occasion devant le mettre à même de connaître l'intérieur d'une famille comme il n'y en a plus, une famille type, la famille que rêvent les utopistes quand ils sont dégoûtés des misérables déceptions de ce monde.

Peut-être vous figurez-vous une réception glacée! Elle le fut d'abord de la part d'Ernestine; puis elle courut s'envelopper de ses rideaux, et poussa des cris sourds dans son oreiller lorsque Jules voulut s'emparer de son fils. Quant au père Debray, comme il savait enfin les douleurs de sa

bru, et qu'il portait sur son cœur, ainsi que l'on s'en doute bien, l'affront de l'absence au moment du baptême, scandale qui n'avait pas manqué de témoins, il entra dans une de ces fureurs paternelles dont le moindre inconvénient, après celui de ne servir à rien, est de rayonner partout. Le chirurgien eut sa part de l'algarade; on lui lança le nom de débauché, de coureur de je ne sais quoi, de trouble-ménage, et cent autres allusions qui n'allaient pas le moins du monde à leur adresse. Le nouvel ami de Jules put commenter à loisir, en excusant les injures du bonhomme, ce dicton de la sagesse populaire : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es! » Toutefois, comme la scène bouillonnait par degrés jusqu'à l'exaspération, tant par le repentir extravagant du mari que par les quintes récriminatoires du beau-père, et qu'Ernestine, à demi nue, s'exténuait en clameurs d'effroi, parce que Jules parlait de se donner des coups de couteau, tandis que le vieillard s'embrouillait dans une périphrase de malédiction, en sa qualité de docteur, le nouvel arrivant crut de son devoir d'intervenir, au nom de la santé d'une mère qui voulait allaiter son enfant; et il insista d'une voix si ferme, que cela ne permettait pas de réplique. Son caractère une fois reconnu, on ploya. Tout fut étouffé, sinon pacifié. De part et d'autre on se renferma dans le silence, et chacun garda du noir au fond de l'ame.

Voilà quel fut le premier pas de Jules au-devant de ses devoirs de père.

Malgré la réconciliation d'Ernestine et de son mari, réconciliation qui eut lieu le jour même, et dès qu'ils se retrouvèrent seuls, j'ai toujours regardé cet éclat comme le coup décisif qui pénétra mortellement dans la famille Debray. Peut-être me trompé-je, peut-être Jules était-il décidément incorrigible. Et cependant sur ce point j'ai ma théorie. Sans doute je n'aime pas que l'on soit facile à demander pardon, et je n'aime pas davantage que l'on pardonne facilement, car les réconciliations deviennent à ce titre une formule banale dont on ne craindra bientôt plus d'abuser par de nouveaux torts. La prudence n'est pas si généreuse; dans le ménage, le pardon, s'il n'est qu'un jeu, n'est rien; s'il est réel, n'est qu'une offense : il importe de sauver l'égalité de part et d'autre. Mais le regard d'un témoin est, à mon gré, la plus fatale des obsessions dans ces démêlés où, vis-à-vis de ce témoin, chacun des époux a quelque chose à perdre : sa dignité. A cela près, tout me semble réparable. La famille, c'est ma conviction, ne relève que d'elle-même, et ne doit, en ce qui

la concerne, se soumettre à la loi d'aucun tribunal. Je me méfierais, en ce cas, du plus honnête homme de la terre, si conciliateur qu'il puisse être. Entre l'homme et la femme, il ne faut pas de prédicateur. Ayez un enfer dans votre ménage, si vous êtes assez déshérité du ciel pour qu'il vous abandonne à la haine; mais que cela s'ignore. Tirez les rideaux sur cet abaissement, car, je vous le dis, la compassion des curieux est funeste. Si vous le laissez voir, bien que vous restiez sous le même toit, c'est un divorce; et le divorce, proclamé par la fenêtre, avec ses intermittences de colère, sans le courage de rompre, et de rompre n'importe comment, c'est la lâcheté dans la torture, de l'hypocrisie moins le masque, une monstruosité qui n'a pas de nom. On en vient là dès que des étrangers interviennent et se font juges; dès que l'autorité, au lieu de se partager pour se balancer et se suffire, se déplace et se trouve dans la bouche d'autrui. La plainte devient une habitude, et le ménage un long procès qui s'envenime de jour en jour. A tout prix, il faut donc que vous passiez, au-dehors et vis-à-vis de tous, pour vivre en paix. Tâchez de vous rendre cette obligation légère et n'usez jamais du pardon. Comme les partis politiques, les époux ne peuvent se reposer fraternellement que dans l'amnistie.

M. de Vervelles, le chirurgien dont nous avons parlé, revint souvent chez Jules Debray. Je ne veux pas être plus indulgent que M. de Vervelles sur lui-même; cependant je tiens de sa bouche que lorsqu'il se prit d'intérêt pour la femme de Jules, ce ne fut d'abord que par un vif sentiment de reconnaissance pour l'estime qu'elle accordait à son caractère. Les femmes, et La Bruyère en a touché quelque chose, ont des manières de nous convaincre de leur estime qui ne sont qu'à elles, fines et involontaires, qui leur échappent et valent toutes les paroles. Bientôt cette reconnaissance de la dignité satisfaite ne fut pas le seul attrait qui ramena M. de Vervelles auprès d'Ernestine. Ce regard bon, et qui rayonnait de sensibilité, cette physionomie transparente aux moindres émotions de l'ame, de même que la lucidité de ces chairs teintes par le sang le plus pur; ces lèvres où la pensée venait se traduire bien avant de s'exprimer par la voix, et dont le plus habile peintre n'aurait pas tenté de reproduire le coloris et la délicatesse, puis je ne sais quelle dignité tempérée par un sentiment de confiance et d'abandon, et ce voile de virginité qui prêtait un singulier charme aux grâces plus émancipées de la femme, révélation des innocentes années de bonheur qu'elle avait savourées près de sa mère; tout cela ren-

dait Ernestine dangereuse pour un homme qui s'était trompé maintes fois en se croyant compris, et qui, fatigué du vide où se perdaient ses élans, ne demandait qu'à rencontrer une imagination de sa trempe pour prendre sérieusement à cœur l'énigme obscure de la vie. Quand M. de Vervelles s'avoua le danger, il était trop tard. Dans les méfiances d'Ernestine, il reconnut que ses regards avaient parlé; il lui fallut se dire que, trahi par ces indiscrétions où tombe à son insu celui qui méprise le plus les calculs de la séduction vulgaire, l'ami venait de compromettre l'espoir de fraternité dont il commençait à se bercer depuis plusieurs mois. Quand il s'interrogeait sur ce point, il ne savait pas comme cela lui était arrivé.

Ce fut une douleur pour lui; et pourtant, dès ce jour, chacune de ses pensées appartint à la femme dont le regard souffrant, la voix, un froncement de sourcil, un sourire remuait tout son être, remplissait son horizon. Il se promit de purifier par le dévouement de sa vie entière un sentiment qu'il se serait bien gardé d'éteindre, quand même ce sacrifice eût dépendu de sa volonté. Ce sentiment devait être la lumière de sa conscience, l'étoile de son avenir. Comme tant d'autres, dans le temps, il avait ri de ces passions chastes et désespérées dont quelques poètes ont eu le secret : il les comprenait maintenant.

Et Ernestine?

Pour nous, ce qu'elle pensa de M. de Vervelles est lettre close. Il y a des mystères qu'une femme renferme entre elle et Dieu, sauf à punir l'indiscret qui veut savoir si ces mystères le concernent. Nous savons que M. de Vervelles fut malheureux; mais il nous a dit que ses tourmens sont demeurés comme une fête éternelle dans sa mémoire. Peut-être que le martyre a ses voluptés comme le bonheur ses mélancolies.

Tandis que nous perdions Jules Debray de vue pour agiter un problème qui peut exercer la méditation, moins mari que jamais depuis qu'il était père, le malheureux achevait de gaspiller sa vie sur une pente dont il n'apercevait pas la rapidité. De fautes en excuses et d'indulgences en rechutes, il courait comme le vent vers l'abjection la plus profonde, et sans cesser de verser à travers la route cette inépuisable chaleur dont sa substance paraissait forgée, de même qu'un rayon de soleil semble forgé de lumière. Ses querelles avec son père lui avaient ôté un frein. Ici se place un épisode obscur. On croit que dans un mouvement de frénésie contre lui-même, il fit la tentative de se brûler la cervelle. Pourquoi? Le père Debray a toujours traité ces propos de folies; mais on persista dans les suppo-

sitions en voyant le digne homme quitter son bel appartement du quai Malaquais pour en prendre un plus modeste. Jules fut invisible pendant plusieurs mois. On disait Blanchard disparu. Ernestine, dont la santé périclitait, venait de renoncer à nourrir, et, sous les auspices de M. de Vervelles, l'enfant était placé chez une fermière de Fromainville. La fatalité semblait sur cette famille. Jules reparut et y mit le comble.

Il ne lui restait plus qu'à piller sa propre maison, et ce fut bientôt fait. Tout disparut successivement, d'abord sans bruit et en cachette, ensuite à force de supplications et de caresses, au moyen de mille mensonges; enfin, un jour, grâce à l'apparition de l'huissier-priseur qui vint, suivi de plusieurs porte-faix, mettre la main sur le mobilier, on sut qu'un vilain drôle qui logeait effrontément sous le toit de Jules, comme un nouveau protégé du maître, n'était autre qu'un garnisaire installé par l'autorité civile. Jules avait dérobé les poursuites à la connaissance de sa femme. Ce fut M. de Vervelles qui les sauva de cette avanie, malgré les résistances d'Ernestine. Elle trembla de devoir un semblable service à cet homme; il ne triompha des scrupules de l'infortunée que par un geste de désespoir. Le stupide Jules baisa les mains de son bienfaiteur. M. de Vervelles resta deux mois sans oser reparaître.

Rappelé par Jules, inquiet pour la santé de sa femme, M. de Vervelles revint : il avait vieilli de dix ans.

Pauvres ames!

Ainsi que Jules, Blanchard reparut : avec je ne sais quel projet de montagnes égyptiennes ou chinoises dont il traînait le devis dans sa poche. Il ne fallait qu'un demi-million pour en gagner deux fois autant dans le cours de l'année par des fêtes hebdomadaires, où la bonne société de Paris se donnerait des rendez-vous pour applaudir aux prodiges de la pyrotechnie. On pourrait d'ailleurs utiliser le local à tout moment : par exemple, au moyen d'un athénée ou d'un assaut de maîtres d'armes dans le jour, et d'une salle de concert à la brune. Un théâtre, des eaux, le plus riche parterre, un tir, un manége, tout marchait de front avec des proportions colossales. Un pépiniériste fournissait le terrain, je ne sais où. Des entrepreneurs demandaient à s'inscrire comme actionnaires; il ne fallait plus que le premier sou, et ce serait une mine d'or. Nos spéculateurs en avaient perdu le sommeil.

Un soir, M. de Vervelles, rassuré sur la convalescence d'Ernestine, inquiète pourtant de son fils, alors malade, s'apercevant que Jules, mandé

par Blanchard, paraissait oublier de congédier son hôte (minuit venait de sonner à la pendule), se leva respectueusement avec la crainte d'être importun. En se retirant, il crut devoir frapper à la porte du cabinet où les deux amis supputaient à peu près tous les soirs les chances de quelques récentes chimères. D'ailleurs il lui restait une prescription à donner pour la santé d'Ernestine. On ne répondit pas. Le docteur, en écoutant, crut saisir un bruit sinistre. Il ouvrit brusquement la porte, l'appartement flambait......

A quatre jours de là, sur les deux heures de la nuit, un fiacre s'arrêtait contre les planches qui barricadaient une démolition. —Ce ne peut être qu'ici, dit le cocher en ouvrant la portière avec une sorte d'humeur; et je commence à me lasser de vous trimballer de la sorte. Je veux qu'on me paie!

Quatre hommes descendirent.

—Il est ivre, le drôle, disait le premier.

—Je crois que notre Automédon a perdu la tête, s'écriait Jules.

—Encore si cette maison était bâtie, ajoutait Blanchard, je concevrais que le sot pût s'y méprendre.

—Il faut qu'il se soit trompé de rue, murmurait un autre.

Des gens du voisinage se mirent aux fenêtres.

— Comment! c'est vous, monsieur Jules Debray!

— Moi-même, mes amis.

—Quel bonheur! On vous croyait mort dans l'incendie.

— L'incendie! répéta Jules avec épouvante. Qu'est devenue ma femme?

— Vous ne le savez pas? s'écria-t-on à la ronde.

— Oh! vous me faites mourir!

— Jésus, mon Dieu! elle doit être bien malade, la pauvre femme! Elle est à Fromainville, chez la nourrice de votre petit.

Au point du jour, Jules Debray faisait résonner à tour de bras la cloche de la ferme, et se trouvait comme une apparition au chevet de sa femme. Elle s'évanouit à plusieurs reprises, elle tomba dans une crise épileptique.

Pour la première fois, Jules venait d'abandonner sans ménagement ses amis pour sa femme. Ces messieurs comptaient sur lui cependant, le cocher réclamait son argent, et on parlait de le battre. Une patrouille mit le holà; ils passèrent la nuit au violon.....

Quand M. de Vervelles accourut, il déclara qu'Ernestine n'avait pas

deux jours à vivre. Puis, sous l'empire d'une émotion dont il ne songeait plus à régler la violence, il traîna le misérable Jules dans la cour.

— Il faut que je vous le dise avant qu'elle meure, monsieur, lui cria-t-il; c'est vous qui l'avez tuée, c'est vous! Cet ange méritait de tomber dans des mains pures; son malheur a voulu qu'elle tombât dans les vôtres. Songez-y bien, quand elle ne sera plus, si vous vous avisez de reparaître devant moi, vrai comme il ne pouvait y avoir qu'une Ernestine dans le monde, et comme vous avez été son bourreau, il faudra, monsieur, que je prenne votre vie ou que vous preniez ma vie. Comprenez-vous que je l'aime autant que je vous méprise, et que vous me faites horreur? le comprenez-vous?

— Je le comprends, dit Jules avec un geste profond et pénétré; et, ma parole d'honneur, vous avez raison!

Qui croirait qu'après cela Jules trouva le moyen d'ajouter une bonne action de plus à toutes ses infamies?.... La plume tombe des mains.

Écoutez.

Blanchard, au bout de quarante-huit heures, avait retrouvé les traces de Jules. Un motif urgent l'amenait. Des valets de ferme arrachèrent Jules au chevet d'Ernestine. Abrégeons les détails de la conférence. Le frère, le propre frère de Blanchard, venait d'être arrêté. C'était pour un vol de confiance dans la maison de banque dont il tenait les livres. Après avoir perdu tout au jeu, il avait falsifié les registres. Le petit gredin allait passer sous la coupe du procureur du roi. Toutefois les intéressés consentaient à se désister de la plainte si le remboursement était immédiat. Chaque minute devenait précieuse : on n'avait qu'un délai de deux jours. Blanchard, qui frappait partout, venait prendre la signature de Jules pour soulever les grands obstacles. Jules la lui donna. Ce n'était pas tout, cette signature pouvait être insuffisante. — Si mon nom va devant les tribunaux, je me casse la tête, disait Blanchard. Écoute, je réunirai 4,000 francs, c'est encore mille écus dont j'ai besoin. Mon ami, usons de nos dernières ressources, mais sauvons l'honneur.

Blanchard disait cela sérieusement.

Jules pensa qu'il s'adresserait à M. de Vervelles....

Il pressa la main de Blanchard, qui partit.

Mais Jules n'osa rien dire à M. de Vervelles.

D'ailleurs Ernestine tomba dans les dernières crises de son agonie. L'idée de Blanchard et de ses terreurs s'effaça dans ce spectacle déchirant.

Le père Debray venait d'arriver à la hâte, sur un mot du docteur, amenant avec lui les premiers médecins de la capitale. La consultation fut longue, ardente, inutile. Après trente heures de délire qui brisèrent les témoins les plus indifférens, Ernestine eut un éclair de raison. Sur sa prière, on lui apporta son fils : elle l'inonda de ses larmes, baptême d'agonie sur la fragilité du malheureux, qui devenait orphelin.

— Qu'il meure, dit-elle d'une voix vibrante, qu'il meure s'il doit être malheureux comme sa mère!

Puis, malgré les pleurs qui brillaient sur son visage, après avoir souri à son beau-père, désolé vieillard qui la suppliait de vivre, et passé les doigts dans les cheveux de Jules, dont la physionomie bouleversée faisait peur :

— Je n'ai plus à te pardonner qu'une fois, disait-elle.

C'était sa confession qu'elle venait de faire.

De Vervelles étendit Ernestine sur l'oreiller et l'embrassa....

Elle était morte.

Je passe sur le désespoir de tous les témoins, mes yeux se voilent.

Au milieu de ces bons paysans agenouillés et tenant leurs livres de prières, près de quelques cierges mourans auprès de la morte, M. de Vervelles et le beau-père dans un autre corps de logis avec l'enfant, tandis que Jules pousse des rugissemens de tigre en couvrant d'inutiles baisers les pieds froids de son Ernestine, voilà que Blanchard se précipite dans la salle.

— Rien, rien! crie-t-il en se frappant la tête.

— Tu vois! lui dit Jules en désignant sa femme.

— Je suis perdu! reprend l'énergumène; je n'ai plus que ton secours à espérer dans ce monde. Mon nom sera diffamé devant les tribunaux si tu ne me sauves.

— Mon Ernestine est morte, mon pauvre Blanchard!

— C'est affreux, je te plains! Mais, Jules, tu n'as pas pu m'oublier, n'est-ce pas?

— Pardonne-le-moi! Comprends ce qui m'accable : tant de douleurs m'ont frappé que j'en ai perdu la tête. Pardonne-le-moi!

— Jules, mon cher Jules, le procureur du roi ne pardonne pas, lui! Prends pitié de Blanchard! J'ai su que ton père se trouvait ici : cours près de ton père, et fais un dernier effort.

Jules réfléchit, et, se posant une main sur le front :

— Attends-moi.

Et il s'élance après avoir fait un mouvement significatif pour rassurer Blanchard.

Dix minutes après Blanchard emportait ses mille écus.

Le lendemain son frère sortait de prison.

Vous me demanderez sous quel prétexte Jules avait obtenu cette somme dans un semblable moment, lorsque chacun était à sa douleur, à travers ces préoccupations de mort?...

Rien de plus simple.

C'était en demandant à son père, au nom de la tendresse que méritait Ernestine, de lui faire élever un tombeau sur-le-champ, dans le jardin même de la ferme.

Ces mille écus, c'était le prix du tombeau d'Ernestine....

Elle en a un pourtant : une simple pierre, mais déshonorée par ces mots : *Son inconsolable époux...*

Le surlendemain Jules recevait les remerciemens du frère de Blanchard.

Assez!...

Vous n'avez pas besoin sans doute que je vous dise le reste de la vie de cet homme.

RAYMOND BRUCKER.

# LES TUILERIES.

Ce qu'il y a de plus parisien à Paris, c'est le jardin des Tuileries. Le Palais-Royal a pu perdre sa vogue et voir la vie qui l'animait refluer aux boulevarts; la vogue, « cette inconstante déesse, » comme dirait un académicien, peut égarer çà et là ses caprices, abandonner aujourd'hui ses affections d'hier; elle peut compter parmi les sujets qu'elle tyrannise tous nos plaisirs, toutes nos passions, tous nos spectacles, tous nos monumens, toutes nos promenades; mais il y a quelque chose au-dessus de ses lois, au-dessus de sa mobile et changeante fantaisie : c'est le jardin des Tuileries.

Paris peut s'agrandir et s'orner; le luxe, la fashion, l'aristocratie, peuvent sauter la Seine à pieds joints et passer du faubourg Saint-Germain à la nouvelle Athènes, de la Chaussée-d'Antin au faubourg Saint-Honoré : les Tuileries ne perdront jamais rien à ces révolutions.

Je ne parle pas du château; je me soucie peu du château : vu du jardin, je trouve qu'il gâte le jardin. C'est un bâtiment sans grâce et sans proportions, outrageusement long, ridiculement inégal, tristement gris. Tel qu'il est, il y a pourtant des jeunes hommes d'art qui le portent dans leur cœur et qui n'ont pas assez de cris dans

leur poitrine et de points d'exclamation dans leur style, lorsque l'échelle d'un maçon se pose sur sa façade et que la truelle s'attaque à ses vieilles pierres. Chaque coup de marteau donné à ces vénérables murs retentit dans leurs entrailles d'antiquaires. Toutes les superstitions sont respectables : celle qui s'attache à nos vieux monumens et qui les protége est très-louable assurément; mais cette théorie, pratiquée en faveur des Tuileries, ne me paraît guère justifiée par le sujet. Cet édifice a pu être, dans le principe, un assez joli petit château; mais il y a long-temps qu'on l'a défiguré. D'abord, pour lui faire rejoindre les ailes du Louvre, on l'a flanqué de deux énormes pâtés, coiffés de toits immenses et empanachés d'une foule de cheminées gigantesques. Quel monument paraîtra beau avec les toits qui servent de couvercle aux Tuileries? Quel est le chef-d'œuvre de l'art qui supporterait cette étrange coiffure? Mettez un chapeau de feutre à l'Apollon du Belvéder, il aura l'air d'un jeune bourgeois craignant d'attraper un coup de soleil à l'école de natation. Si donc les Tuileries ont depuis long-temps ces lourds supplémens, ces toits informes, ces cheminées qui font ressembler le palais à une fabrique de draps ou de produits chimiques, ces paratonnerres qui espadonnent le ciel, que m'importe que l'on vienne aujourd'hui y ajouter un corps de logis, enfler une de ses ailes et grimer la façade neuve avec un fard de vétusté qui déteint à la pluie? Qu'importe une verrue de plus sur cette face, une bosse parmi tant de difformités? Il y a long-temps que le mal est fait. Une seule chose me choque sur la façade des Tuileries; c'est une petite échoppe de bois, percée de deux lunettes, et qui trahit une assez inconvenante destination.

Les dispositions nouvelles subies par le jardin me paraissent tout aussi peu importantes. Ce n'est pas le dessin et la distribution que j'aime dans le jardin des Tuileries. Il a beau avoir été dessiné par Le Nôtre; j'estime et je comprends peu ces lignes imposées à la verdure, cette géométrie appliquée aux fleurs. Le Nôtre n'est pas un saint de mon calendrier. Je dis plus, je trouve que le petit retranchement de gazon, d'arbustes, de fleurs et de statues, dont on a fortifié le château, est de très-bon goût et d'un très-joli

effet. On peut corriger, amender et morceler Le Nôtre tant qu'on voudra; je ne m'en plaindrai guère. La seule atteinte contre laquelle il faudrait s'élever, je pense, serait celle que l'on porterait aux droits acquis par le public sur le jardin des Tuileries.

Ce jardin, en effet, est une propriété nationale, non pas par le droit de la guerre et des révolutions, pour avoir été pris quelquefois les armes à la main; il nous appartient à titre pacifique et légal, en vertu du Code civil et par droit de servitude prescrite : c'est notre jardin, à nous tous qui n'avons pas de jardin; c'est un parc qui dépend de nos plus humbles mansardes. Le jardin des Tuileries appartient à tout citoyen qui porte un chapeau sur sa tête et ne porte pas un paquet à la main.

Autrefois et encore sous le règne de Louis XVIII, de son vivant surnommé *le Désiré*, le Palais-Royal représentait Paris en miniature. Aujourd'hui, si vous voulez avoir de Paris une idée complète, si vous voulez voir Paris tout entier défiler devant vous, dans l'espace de quelques heures, passez une journée dans le jardin des Tuileries.

A chaque heure de la journée, ce jardin prend un nouvel aspect; à chaque heure, le public se renouvelle, et les promeneurs nouveaux diffèrent toujours d'allure, de but, de physionomie, avec ceux auxquels ils succèdent.

Une belle matinée, quand les arbres ont des feuilles, est délicieuse aux Tuileries. Ces allées sombres et ces allées éclairées, ces parterres brodés et embaumés de fleurs, cette richesse et cette solitude, ont quelque chose qui séduit et encourage l'imagination. Aussi, le matin, les Tuileries ont-elles un parfum artistique et littéraire. Ce jeune homme qui, les mains derrière le dos, le regard fixe et la démarche cadencée, se promène sous la voûte des marronniers, c'est un poète : respectez sa méditation. Cette dame, enveloppée dans un grand châle et dans un chapeau passé de mode et de couleur, c'est une femme de lettres; elle marche d'un pas inégal; son teint est pâle et ses yeux sont rouges; elle n'a pas de corset : le corset gêne l'inspiration; elle est sans gants et se ronge les ongles : c'est une femme de lettres! Si vous la suivez un mo-

ment, vous découvrirez à ses doigts la tache d'encre qui la révèle; vous la verrez fouiller dans son cabas (le cabas a été inventé par la femme de lettres) et en retirer l'humide épreuve que lui a envoyée son libraire. Pour lire cette épreuve, elle armera ses yeux de lunettes; pour s'ouvrir les idées, elle puisera dans une ample tabatière. Vous voyez bien que c'est une femme de lettres! L'espèce aujourd'hui est devenue fort abondante. Le poète et la femme auteur se promènent sous les arbres. Du côté de la Petite-Provence, c'est la littérature dramatique qui se donne rendez-vous; là se retrouvent les vaudevillistes bureaucrates; ils collaborent ambulatoirement et taillent la besogne qu'ils fabriquent au ministère, sur le papier de l'état et avec les plumes du budget. Les sommités du jardin, les terrasses élevées qui regardent les Champs-Élysées et la Seine, sont affectionnées par les artistes de nos théâtres. Là, Talma venait méditer ses rôles; nos vétérans dramatiques s'y promènent encore aujourd'hui, et deux gloires des Variétés, Brunet et Tiercelin, s'y rencontrent souvent.

L'allée des orangers n'est pas fréquentée le matin; quant à la terrasse qui s'étend le long du jardinet royal, elle forme rue : on n'y voit pas de flâneurs, mais des passans. Ce ne sont plus les préoccupations littéraires qui règnent là; on n'y rencontre pas de femmes de lettres, mais souvent de très-fraîches et très-jolies femmes, dans un élégant négligé du matin. Sous la restauration, les femmes n'entraient pas aux Tuileries en papillotes; c'était une consigne d'étiquette, et le cent-suisse qui factionnait aux grilles était inexorable sur ce chapitre. Le cent-suisse, aujourd'hui, s'est réduit aux proportions moins terribles d'un soldat de ligne, et le soldat de ligne est tempéré par un garde national, collaborateur civil de la sentinelle militaire. Le garde national, qui a une femme, une sœur, une fille, et que toutes sortes de liens attachent au beau sexe, laisse passer les papillotes. D'ailleurs la consigne a été levée, et cela tout naturellement et par un effet tout simple du nouvel ordres de choses. Les dames qui traversent les Tuileries en papillotes vont ordinairement au bain, dans ce simple appareil. M. Vigier, qui a pris crédit et rang à la cour depuis 1830,

n'a demandé qu'une seule chose à la révolation de juillet, c'est de laisser traverser les Tuileries aux papillotes qui montreraient un cachet de ses bains au factionnaire. M. de Montalivet a donné toute l'extension possible à cette mesure libérale : il a livré passage à toutes les papillotes indistinctement, et cela d'autant plus aisément que le fossé des Tuileries est creusé entre le respect que l'on doit à la majesté royale et l'irrévérence de la papillote.

A mesure que la matinée s'avance, les arts et la littérature cèdent le jardin des Tuileries aux champêtres politiques qui viennent étudier, à l'ombre et au frais, les horizons européens. Vers midi, l'on peut voir bon nombre de nos représentans se diriger du côté du guichet qui descend au pont des statues; les uns, insoucians et saturés, s'en vont, le cure-dent à la bouche, digérer sur les bancs législatifs. Ceux qui doivent demander la parole marchent lentement, ruminant leur éloquence, pesant leur logique, relisant leur improvisation. A la même heure, arrivent les bonnes et les enfans. Ce n'est pas exclusivement à la Petite-Provence que s'arrête la bande joyeuse. La Petite-Provence a perdu sa réputation de soleil, de bonnes d'enfans et de vieux militaires; les voltigeurs passés ne viennent plus tracer des lignes stratégiques sur ce sable où tant de fois, disent les chroniques, la canne d'un invalide a figuré le plan de la bataille de Fontenoy. L'essaim rieur des enfans se répand dans tout le jardin, qui dès-lors est envahi par les cerceaux, les cordes, les balles, et tout l'arsenal des jeux et des ébats du jeune âge. Les Tuileries se couronnent de gaîté, d'éclats de rire, de bruits joyeux; c'est charmant, ravissant, étourdissant.

De trois à quatre heures, les Tuileries prennent un aspect nouveau; c'est le moment où vient le beau monde. Aux grilles de la rue de Rivoli s'arrêtent de nombreux équipages; la terrasse des Feuillans pendant l'hiver, les allées basses pendant l'été, voient circuler une foule de promeneurs élégans. Nos merveilleuses y étalent les modes nouvelles, les chapeaux d'Herbaut, les étoffes de Pradel et de Gagelin; auprès d'elles se pavanent les élégans à qui leurs moyens ne permettent pas de pousser jusqu'au Bois de

Boulogne, les incroyables qui n'ont ni tilbury, ni cheval de selle, le dandisme à pied, les fantassins de la fashion. Ceux qui, deux fois l'an, aux solennités de Longchamps et du mardi-gras, montent des chevaux de louage, se reconnaissent à leurs longs éperons et à la cravache de Verdier qu'ils manient avec infiniment de grâce.

La sortie de la chambre jette vers cinq heures, à travers ce monde de loisir, quelques graves figures représentatives. Les députés se promènent par groupes, continuant la séance et reprenant la discussion interrompue par la clôture. Les illustres sont signalés aux curieux par d'officieux ciceroni qui ne manquent pas de dire d'un ton bien haut et d'un ton suffisant : Voilà M. Odilon-Barrot! M. Berryer! M. de Lamartine! Les célébrités du centre sont reconnues aisément aux portraits de *la Caricature* et du *Charivari*. Il en est quelques-unes auxquelles la lithographie a donné une immense popularité, entre autres le chaste censeur d'*Antony*, qui ne manque jamais, en sortant de la chambre qu'il vice-préside, de venir parcourir en vrai Joconde les allées des Tuileries, en attendant le moment de se rendre au *domino's club*.

L'heure du dîner, qui sonne au pavillon de l'Horloge, jette un grand vide dans le jardin des Tuileries; mais vers sept heures, dans la belle saison, les promeneurs reviennent; c'est un public entièrement nouveau; ce sont les gens dont la journée est occupée qui, le soir, veulent respirer un air salutaire et consacrer à une douce flânerie les heures où le repos leur est permis.

Le soir, le jardin des Tuileries, qui a tour à tour été littéraire, politique, bruyant, fashionable, devient mélodieux; après la poésie, les journaux, les jeux, la mode, c'est la musique qui vient y régner. Dans les fastes de l'harmonie, le jardin des Tuileries est glorieusement inscrit pour avoir, à l'occasion des fêtes de juillet, donné le premier de ces concerts-monstres dont Paris n'avait pas eu d'exemple encore. A ce concert en a succédé un autre dans de moindres et de plus justes proportions, c'est une musique militaire qui vient chaque jour instrumenter devant le château, et qui réunit la foule des dilettanti. On commence à appeler cette séré-

nade *Concert de Spartacus*, nom que lui a valu le voisinage de la statue de M. Foyatier.

La nuit venue, les gardiens du château, en habits bleu de ciel, ornés pour la plupart de la croix d'honneur, vous invitent à vous retirer avec une politesse forte d'un caporal et de quatre hommes. Alors on est obligé de sortir du jardin, mais on peut revenir le lendemain.

Ainsi, dans une journée passée aux Tuileries, vous avez vu les gens de lettres, les politiques, les députés, les enfans, les dandies, les merveilleuses, les dilettanti, l'armée et la garde nationale de Paris. N'est-ce pas là tout Paris?

Outre ces catégories de visiteurs, le jardin des Tuileries est fréquenté à toute heure par des curieux et des promeneurs exceptionnels. Ce sont les amateurs d'horticulture qui viennent s'accouder aux rampes qui encadrent les plates-bandes et admirer les balsamines, les pivoines et les giroflées; ce sont les rentiers providentiels qui alimentent les petits oiseaux des parterres et les poissons rouges des bassins, en leur prodiguant des boulettes de mie de pain; c'est encore une foule d'autres originaux. Les nombreuses statues qui ornent le jardin ont le privilége d'y exercer un constant intérêt; les artistes s'arrêtent devant quelques vieux chefs-d'œuvre, les gens du monde ne font attention qu'aux ouvrages nouveaux; les jeunes demoiselles regardent en dessous Apollon et Méléagre; les femmes parvenues à l'âge de discrétion se hasardent à lorgner les formes musculaires de l'Hercule Farnèse; les habitués de la Petite-Provence admirent les quatre fleuves qui regardent les cygnes du grand bassin : le Nil que l'on reconnaît à ses crocodiles, et le Tibre à sa louve, le Rhin que révèle une carpe, et le Rhône qui tient la Saône assise sur ses genoux; cette Saône, si limoneuse, si grosse et si brutale, est représentée là par une jeune femme douce, gracieuse et souriante. Bref, dans le Musée en plein vent des jardins des Tuileries, il y a de l'art pour tous les goûts, des statues pour tout le monde.

Ceux qui voudront voir le jardin des Tuileries dans toute sa poésie doivent se garder de choisir un dimanche pour le visiter.

Ce jour-là tout est confondu, révolutionné. La littérature et la politique ne s'y risquent pas, la chambre des députés n'a rien à y faire, les enfans ont peur de s'y perdre, et la mode d'y être froissée. Les promeneurs ordinaires font place ce jour-là à la cohue des bonnes gens en vacances. La rue Saint-Denis tout entière s'y installe avec majesté, le comptoir endimanché y promène ses grâces hebdomadaires. Tout ce qu'on peut y voir de mieux, c'est le bourgeois de Paris, à l'air satisfait et débonnaire, en habit marron et en pantalon gris-perle; sa femme en riche parure, visage de quarante-cinq ans, couperosé et barbu, encadré dans une fraîche guirlande de roses pompons et de marguerites; son jeune fils costumé en artilleur, ses filles uniformément vêtues, le cou en avant et les yeux baissés, ravissantes de gaucherie. Les Tuileries ce jour-là sont faites pour Granville et pour Pigalle.

Ce n'est pas seulement le jardin des Tuileries qui le dimanche subit cette métamorphose et cet envahissement; ce jour-là les saturnales règnent partout, aux boulevarts, au Bois de Boulogne, chez les restaurateurs, dans les théâtres. Le dimanche à Paris est un jour où il faut rester chez soi, pour peu qu'on ait le goût délicat et les nerfs susceptibles.

Paul Vermond.

# UN SOUPER AUX COLONIES[1].

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quelques jours après, voici ce qui se passait dans une maison de la ville.

Cette maison appartenait à M. le comte Charles de Longuefort. Elle était située à l'extrémité de la belle rue Lucy, sur le penchant de ce morne d'Orange qui domine le mouillage. On y montait par un double escalier de pierre, garni des plus brillantes fleurs du pays. Quatre palmiers, dont deux à chaque escalier, désignaient l'entrée de l'hôtel, ordinairement gardé par des mâtins énormes.

Les chiens, ce soir-là, étaient sévèrement consignés dans leurs niches, et les quatre palmiers, entourés d'une triple guirlande de roses en feu, s'élevaient au-dessus de la ville, comme les arbres enchantés d'un palais magique. Les dévotes de la rue Lucy et de toutes les rues, on peut dire, d'où s'apercevait cette joyeuse illumination, pestaient dans une sainte colère contre le jeune comte, et celles qui ne le donnaient pas au diable, nombre très-restreint, demandaient à Dieu le retour de cet infatigable pé-

(1) Nous donnons ici un chapitre d'un nouveau roman qui paraîtra dans quelques jours chez Eugène Renduel. *Outre-Mer*, de M. Louis de Maynard, est un livre fait avec certaines idées littéraires, sur certains faits sociaux que nous ne voulons pas préjuger. La seule qualité que nous puissions lui garantir d'avance, c'est de la gravité dans les idées, de la noblesse dans les sentimens, du sérieux dans le but. La *Revue* devait appelèr l'attention de ses lecteurs sur ce premier ouvrage d'un jeune écrivain de talent.

cheur. Il est vrai que M. de Longuefort ne menait pas une vie exactement taillée sur les rigoureux préceptes de l'Évangile.

Il eût suffi, pour s'en convaincre, de traverser les ténèbres flamboyantes de son jardin, et de pénétrer par une des avenues qu'il avait sablées de sable d'or, dans le corps de logis où il devait prendre ses ébats, ce soir. On eût vu, les portes ouvertes, après trois vastes salles pavées de mosaïques de marbre, une autre salle, plus riche encore, qui était celle destinée au souper. La lumière des candélabres d'or ruisselait sur cent plats d'or et d'argent, et jouait, comme le soleil, sur les rondeurs dorées des colonnes à feuilles d'acanthe.

La table était de seize couverts. Le luxe des détails, on se le figure par la splendeur de l'ensemble. Un petit nègre se tenait derrière chaque place. M. de Longuefort avait fait cette profonde observation gastronomique, que pour servir un homme qui sait manger, un autre homme n'est pas de trop. Ses maîtres-d'hôtel apprenaient par le nombre de valets qu'il commandait le nombre de convives qu'il attendait.

Ces petits nègres étaient le plus singulièrement accoutrés; les seize, de perruques à marteaux et de la livrée héraldique du comte, luxe inouï aux colonies. A ces caricatures de pages, ou plutôt à ces grelots vivans, on devinait tout de suite quel devait être le maître de la maison.

Le souper ne se sert pas à Saint-Pierre autrement qu'à Paris, à savoir tout d'une pièce, graisse et sucre, pièces chaudes et froides. Nous indiquerons la disposition générale des mets qui embaumaient la salle, en compagnie de magnifiques cassolettes fumantes placées aux quatre coins.

D'abord, à un bout de la table on avait amoncelé dans quelques plats tout le gibier du pays, tels que perdrix, tourterelles, ortolans, grives, ramiers et jusqu'à des perroquets, aujourd'hui rares, même aux îles, où, à force de les chasser, on les a détruits. Les perdrix de la Martinique sont moins grosses que celles de France; mais en échange, on ne mange pas de tourterelles en France, tandis que les nôtres sont aussi succulentes que recherchées. Les ramiers valent bien les faisans, et valent même mieux. Pour les perroquets, leur réputation est faite. Quoique l'hivernage fût fini depuis un bon mois, on avait eu soin de ne pas manquer de gibiers marins; mais comme leur chair est huileuse, et par conséquent du goût de peu de gens, on ne les avait prodigués qu'avec discrétion, et plutôt comme luxe que comme nourriture. Mais il y avait abondance de pintades et de chapons.

A l'autre bout, parallèlement, des plats d'une dimension égale étaient surchargés de poissons, les uns meilleurs que les autres; ceux-ci rares, ceux-là très-communs; ainsi quantité de capitaines, de tazards, d'orphis, d'assiettes, de carangues, de balaous, de vielles, de bonites, etc. La carangue a la chair blanche comme les femmes, la bonite surpasse le meilleur thon d'Europe, le tazard a le goût du brochet, le balaou pourrait entrer en concurrence avec la sardine; sa chair est ferme et délicieuse, et dès qu'il est cuit, il se partage en deux. Parmi les poissons de rivière, on distinguait des mulets, des dormeurs, des testards et des anguilles.

Ces mornes de poissons étaient flanqués, à gauche, d'un plastron de tortue; à droite, de crabes et d'écrevisses. Le plastron avait deux pieds deux pouces de long sur un pied huit pouces de largeur. Il était fort convenablement assaisonné de jus de citron, de poivre, de sel, de girofle et de piment. Nous devons avouer que la cuisine créole est la plus furieuse des cuisines passées et présentes. Elle emporte le palais comme un charbon en feu. On n'avait pas jugé à propos de servir du poisson-armé, cette tortue étant, à ce qu'il avait paru, d'un goût superfin.

Le milieu de la nappe était rempli de viandes étrangères et de viandes du pays. Les truffes s'élevaient en pyramides à côté des filets de chevreuil conservés par le procédé de Colin. Puis tout ce qu'on avait pu arracher de plus fin aux bœufs, aux veaux et aux moutons de la Martinique, se voyait là, bordant comme une couronne un immense plat qui était le chef-d'œuvre de ce repas chef-d'œuvre, à savoir : un cochon marron, rôti tout entier. On appelle cochon marron, aux îles, une espèce de sangliers, ou bien encore certains cochons qui vivent dans les bois. La peau de celui-là reluisait comme une cotte de mailles d'or. C'était un mets véritablement homérique.

Les légumes, tous ceux de France; mais notamment des asperges et des artichauts, parce qu'ils sont plus rares et plus chers. De plus, des bérengennes, des pois d'Angole, des patates, des choux caraïbes, des ignames, des conches-conches, des bananes, que sais-je? jusqu'à des gombos, quoique partout encore ils fussent en fleur. Les fruits étaient ceux de la saison, des ananas, des sapotilles, des karatas, des papaïes, des corossoles, des grenadilles, des citrons doux, des oranges et des chadecks, des pommes de liane, des pommes d'acajou et des pommes de France, venues dans ce pays. Il n'y avait plus de pommes cannelles, ni d'avocats, deux excellens fruits, et particulièrement le dernier, que beaucoup d'Eu-

ropéens appellent beurre végétal, ce qui indique assez ses propriétés. On avait banni de ce rendez-vous général de toutes les choses du pays, les icaques, comme un fruit insignifiant, et les cerises, comme un fruit trop aigrelet. Les abricots, qui ressemblent si peu à ceux de France, puisqu'ils sont de la grosseur et de la couleur d'un giraumon, les abricots n'avaient pas encore mûri. Tout ce riche dessert, si varié en couleurs et en parfums, était servi dans un double rang de corbeilles à filigranes d'or.

Sur les buffets plaqués d'or, d'un côté, étaient des vases d'un lait trait en France; d'un autre côté, des punchs glacés ou bouillans; d'un autre, des glaces à tous les fruits du pays; d'un autre, de nos meilleures liqueurs et par conséquent de la menthe, de la vanille, de la créole et du rum; d'un autre enfin, tous les vins du monde, et deux par-dessus tout, que le maître honorait d'une estime particulière, le bordeaux et le constance.

Quatre grands nègres, vêtus de blanc de la tête aux pieds, chassaient les mouches qui voltigeaient sur la table; deux avec des queues de paon, deux avec des goëlettes garnies de feuilles et de fleurs.

On attendait, les yeux fixés sur une porte. Tout à coup un mulâtre, habillé de noir et dont la mine indiquait suffisamment un personnage de haute importance dans le domestique de la maison, entra en criant : Monsieur! monsieur!

Les vingt nègres de la salle se rangèrent respectueusement, et le comte Charles de Longuefort parut.

Le lecteur l'a déjà rencontré dans le cabaret de la mulâtresse Flora. C'était un grand jeune homme, qu'on eût pu appeler beau, si ses yeux n'eussent disparu dans les deux fosses que la débauche avait creusées sous ses sourcils, si ses joues n'avaient été labourées et tristement placardées de taches livides, et si le sourire plein de mélancolie, qu'il tenait de sa mère, une dignité trop méprisante ne l'eût profondément enfoncé entre ses dents, pour ne laisser flotter sur sa pâleur que les épaisses couches d'une tristesse infernale. Il jetait l'éclat suspect d'un fruit vermeil au dehors, pourri en dedans. On l'eût cru dans la conscience du terrible avenir qui l'attendait, et cependant il s'avançait avec un air étrange de désouci, pareil à un long roseau qui va se briser. Personne, même un pauvre esclave, s'il eût bien connu les tortures secrètes de cette vie sans désirs ou de désirs coupables, n'eût désiré remplir la magnifique robe de chambre en soie brochée d'or que le comte traînait après lui. Personne ne lui aurait envié les dentelles dont

il s'était paré avec la coquetterie et la puérile vanité d'une jeune fille, ni les diamans qui attachaient ses manchettes, ni les pendans d'oreilles qu'il ne rougissait pas de porter, ni les chaînes d'or qui flottaient sur ses épaules et achevaient de lui compléter l'apparence d'une femmelette en couches.

Il fit signe qu'on avançât une chaise pour soutenir ses pieds. On lui avait déjà présenté son large fauteuil de soie écarlate, lequel était surmonté de l'écusson de Longuefort, richement et habilement sculpté. Le comte s'y laissa choir, puis ordonna au mulâtre dont nous avons parlé, et qui paraissait jouir de toute sa confiance, d'ouvrir l'appartement des femmes.

Elles envahirent, en se culbutant, les places réservées, et cet assaut général fut accompagné d'un tel ramage, que M. de Longuefort crut devoir intervenir :

— En aurez-vous bientôt fini, princesses?

Le silence se rétablit à peu près.

— Que vous êtes d'incroyables créatures, reprit-il, la jambe étendue, et, quant au corps, plutôt couché qu'assis; que vous êtes d'incroyables créatures, pour des créatures qui m'adorez, ou qui du moins me le chantez du soir au matin, et si je vous laissais faire, me le chanteriez du matin au soir! Pas une de vous n'est venue s'informer de ma santé. Mon mouchoir était à terre, pas une de vous ne s'est précipitée pour le ramasser. Tenez! j'ai envie de vous vendre, toutes tant que vous êtes. Il me semble pourtant que ma santé doit vous intéresser. Moi fini et pleuré de vos beaux yeux, l'ermite mon père pourrait bien vous réclamer; songez-y. Et qui sait si votre délicieux rêve de paradis ne se terminerait pas une houe à la main?

— Ah, bah! répondit une d'elles, moi, je suis libre.

— Ma chère, reprit M. de Longuefort, c'est là une de vos erreurs. Vous m'avez coûté 2,500 francs. Et vous êtes si peu libre, que si vous apparteniez à tous ceux à qui monsieur votre père vous a frauduleusement vendue, on serait obligé, pour satisfaire à leurs réclamations, de vous couper par tranches, comme cet ananas. Vous en offrirai-je un morceau avec un peu de Madère?

— Tiens! vous m'aviez promis mon corps.

— Et prends-le, diablesse!

— Et à moi aussi, monsieur, et à moi aussi!

La réclamation fut générale.

— Paix là ! se mit soudain à miauler une vieille négresse qui se tenait au fond de la salle, supérieure de ce singulier couvent, à en croire le ton de commandement qu'elle prit.

Mais le jeune créole :

— Laisse-les crier, Catherine, laisse-les crier. Ne dirait-on pas que je tiens beaucoup à leurs corps, comme elles piaillent. J'en veux faire venir de France, des corps, qui vaudront mille fois mieux que les vôtres ; lesquels je ne touche jamais sans m'imaginer emporter de la suie aux doigts. Mais il nous manque un convive, je l'avais oublié. — Rosemond, va chercher dans la galerie de l'autre aile, certaine drôlesse qui doit s'y être présentée à la nuit tombante. — Mesdames, préparez-vous à la fêter.

Nul de nos lecteurs ne se méprendra à cette qualification de *dames* jetée par la raillerie du maître. Quoi qu'il en fût, ainsi rangées autour de la table, ces pauvres filles formaient la plus amusante gamme de couleurs qu'on pût imaginer. Elles n'avaient pas cru devoir se charger de voiles importuns, et, n'était leur naïve superstition que l'ange gardien abandonne quiconque ne rougit pas de perdre son dernier vêtement, il est probable qu'elles eussent été encore plus prodigues du spectacle de leurs charmes. Du reste, leurs brillans madras, parsemés de grosses épingles d'or, s'élevaient à un pied au-dessus de leur front. Leurs épaules nues réverbéraient, comme de ronds boucliers de cuivre, l'éclat de toutes ces flammes éparses en l'air.

Le comte, par intervalles, empruntait un peu de passion à tant de vie et d'énergie. Le désir venait rallumer son œil mort. Il élevait son verre, et les saluait alors presque sans ironie.

Mais Rosemond entra avec la fille qu'on l'avait envoyé chercher, et qui n'était autre que Flora.

— Enchanté de ta visite, cruelle et rare beauté. Excuse-nous de t'avoir oubliée. Eh bien ! quelle est cette prière que tu veux nous adresser ? Par le Styx et notre vierge de mouillage ! fais ta pétition, Flora, et que le diable m'emporte, si je ne te rends une bonne et prompte justice. Tu me connais ?

— Je ne serai pas longue, maître. Celui que j'aimais, je l'aime toujours. Je viens vous supplier de m'aider à le reconquérir. Si je l'ai perdu, c'est autant par votre faute que par la mienne.

— Ton mulâtre ?

— Mon mulâtre lui-même. La négresse qu'il doit épouser sert d'un des ateliers de M. de Longuefort. Un mot de vous à monsieur votre père, et je suis sauvée!

— Quelle folie, ma chère! Sur ma parole, tu as bien changé!

— Votre réponse, maître?

— Ma réponse, la voici. Moi, Charles, comte de Longuefort, à vous, nommée Flora, vertu incontestée et incontestable de la rue du Petit-Versailles, tour de corail, si ce n'est d'ivoire; rose mystique, palmier de dévotion, soleil des inaltérables attachemens, faisons savoir que vous ayez à vous conformer à l'ordre suivant, lequel sera religieusement et sévèrement maintenu, à savoir de prendre dans le plus court délai, trois ou quatre, ou cinq amoureux, et les trois, ou quatre, ou cinq, le moins jaunes possible, le jaune, comme le noir, étant peu du goût de Notre-Excellence. J'ai dit. — Qu'en pensent ces dames?

— Superbe! superbe!

— Ah, monsieur le comte! murmura la jeune femme.

Rosemond, à cette exclamation, se pencha à l'oreille de son maître, et le jeune homme de reprendre de plus belle :

— Ah, pardieu! mesdames, voilà bien qui va vous étonner! Prêtez l'oreille. Le citron qu'adore Flora, ce citron si précieux et si recherché, que dirais-je? ce citron des citrons, s'est, vous ne devinez pas? s'est, ce matin même, à ce que m'apprend ce drôle, lié, uni, accouplé, et vous ne vous êtes pas trompée, Flora, juste avec la négrillonne en question!

Nous ne raconterons pas quel coup cette nouvelle porta à la malheureuse, ni combien de temps elle fut avant de croire à un si terrible renversement de toutes ses espérances les plus chères. Nous ne raconterons pas comment elle ploya jusqu'à terre, humiliée, confuse, blessée, déchirée; ni comment de la tendre douleur qui supplie et se lamente, elle bondit soudain à une autre douleur extrême et sauvage, vomissant l'imprécation.

M. de Longuefort souriait :

— Bravo! Flora, bravo! Ce verre de vin à ta vengeance. Ah! il est marié, ce monsieur. C'est infâme, mais c'est bon à savoir. N'aie pas peur : nous nous entendrons, ma chère. N'est-ce pas magnifique, sur mon honneur! que ces gueux se mettent aussi à se marier. Eh bien! bois-tu?

— Je bois à ma vengeance.

— Faites-lui place, mesdames, faites-lui place; c'est votre reine!

Voyez plutôt les perles répandues sur son front! Dis-nous maintenant, ma chère, si tu l'aimes encore!

— Je le hais, je le hais autant que je l'ai aimé. Et il est sûr qu'en ce moment, je boirais son sang, comme le vin de ce verre. »

Lequel vin elle avala sans sourciller.

« Parlez-moi de cela! s'écria le comte, voilà comme j'aime les femmes! En vérité, si un homme tombait entre tes mains, et que tu fusses, comme une bête fauve, retirée sous quelque voûte d'arbres ou de pierres, à l'abri de leurs sacrées lois que le diable puisse emporter! je ne doute pas, hyène angélique, que tu ne le mangeasses et que tu ne le busses jusqu'au dernier cheveu, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Va, tu es la crème de ton espèce. On a bien fait de t'apprendre à lire. Une fosse de voluptés et de meurtres. Et si les augustes Bourbons, comme dit mon auguste père, désiraient enrichir leur terroir de filles de bouture africaine, je ne leur dépêcherais pas autre chose que toi, ma brebis.

— Rosemond, versez-lui un verre de tafia.

— Monsieur de Longuefort! reprit la mulâtresse...

Mais en ce moment des cris lamentables retentirent, et Rosemond jeta, tout tremblant, aux pieds du maître, un nègre qu'on lui avait livré garrotté comme une carotte de tabac.

— Maître, dit le bon apôtre, on a saisi ce coquin dans une des chambres de ce que vous nommez votre sarail.

— Sérail, imbécile! Que faisait-il?

— Il était en grande conversation avec Clara.

— Avec Clara! s'écria M. de Longuefort, et de colère il renversa un candélabre qui mit en pièces je ne sais combien de cristaux. Ah! le drôle est hardi! Un exemple! Je veux faire un exemple, un terrible exemple. Mesdames, vous serez prévenues. — A genoux, pudique Clara! — Et vous, Rosemond, ouvrez ma bibliothéque et me portez une Bible. J'ai besoin du chapitre où il est traité de la circoncision. Avec Clara!

Il se tut un moment, puis il reprit :

— Certes, si quelqu'un veut apprendre un attentat inouï aux bonnes mœurs, il n'a qu'à écouter ce que Rosemond vient de nous révéler. Mais si vous avez le crime, princesse d'Afrique, j'ai la vengeance, et nous sommes de même force. Flora, nous pouvons mêler nos pleurs; tu vois ce qui m'arrive...

Rosemond entra avec le livre sacré.

— Cherche, dit le comte.

— Je ne trouve pas.

— Tu es un sot. Mais n'importe! qu'on me saisisse ce noir; desservez cette table, et qu'on l'étende dessus. — Demeurez, mesdames, c'est un plat comme un autre. — Toi, Jacques, qui as l'habitude de jardiner, arme-toi de ce couteau et rends ce séducteur à une nouvelle virginité. Tu me comprends, c'est un eunuque que je te demande. — Rosemond, vous qui êtes un rabbin, mettez Jacques au courant. — Vieille Catherine, préparez de la charpie.

— Ah, monsieur! s'écria la jeune mestive en se précipitant aux pieds du comte, que voulez-vous faire? Mais c'est le tuer!

— Pas tout-à-fait, rassure-toi.

— Oh! grâce, maître, grâce! au nom de Dieu et de la sainte Vierge!

— Prostituée! comment tu oses invoquer Dieu et la sainte mère du Christ? N'es-tu pas toute souillée?

— Oh! faites grâce, pour qu'un jour, si vous en avez besoin, on vous fasse grâce aussi!

— Tais-toi! Est-ce que jamais j'en aurai besoin, moi!

— Le sait-on, maître! Oh! pardonnez-nous, afin que vous ressembliez à Dieu. Dites à Jacques de délier cet homme et de jeter ce couteau. C'est vous que j'ai aimé le premier.

— Mais tu l'as aimé le dernier. Moi, je suis jaloux; que veux-tu?

— Non! non! je ne l'aime pas. Nous causions, je vous jure. Celui que j'aime, c'est vous. Vous êtes si beau et si bon, vous! Est-ce que je vous aurais jamais trahi pour un misérable nègre?

— Faites votre eunuque, Jacques.

Un silence solennel avait succédé au bruit de l'orgie. Sur cette table en désordre, le nègre était étendu. Le couteau de Jacques reluisait; les femmes, immobiles à leur place, séchaient de frayeur. Le comte, lui seul, n'avait pas bougé. Il était toujours dans son fauteuil, dont, par moment, il se plaisait à considérer le faîte blasonné, tandis que la pauvre Clara se roulait à ses pieds, exténuée, mourante, à bout de cris, de prières et de larmes.

Cinq longues minutes de cette agonie foudroyante s'écoulèrent, au bout desquelles le comte fit enfin signe à Jacques de déposer son couteau. Clara

frémit de joie; elle ne put parler. Dans une dernière convulsion, elle pressa les genoux de M. de Longuefort et tomba évanouie.

— Diable! s'écria le maître avec humeur, aller s'évanouir au meilleur moment! Petite sotte! Qu'on lui jette du champagne glacé au visage. Vous, écoutez-moi. — Rosemond, relevez ce coquin et le déliez. — Mesdames, arrachez les roses de tous ces vases, et faites-en deux couronnes. Vous poserez la première sur les cheveux de Clara, la seconde sur les crins de ce tendre animal.

Ces premiers ordres exécutés, il continua :

— Maintenant versez à l'Adonis quatre à cinq verres de madère, de malaga, de champagne ou de rum, à son goût, ce qu'il choisira.

De l'horreur on était passé à un étonnement stupide, et l'on regardait sans trop oser rire; et pourtant rien n'était plus plaisant que de voir le majordome Rosemond enivrer gravement le pauvre nègre, qui, du reste, se laissait enivrer, comme il se serait tout à l'heure laissé mutiler.

Lorsque ce fut terminé, le jeune homme poursuivit :

— Rosemond, conduisez cette fille et ce nègre dans le boudoir qui précède ma salle d'armes; vous les y enfermerez et placerez un petit nègre à la porte, pour veiller à ce qu'on ne les trouble pas. J'y tiens. Tout ce qui leur sera nécessaire, tout ce qu'ils demanderont, on aura soin de le leur donner. — Écoutez bien, vous aussi, Flora, et que mon exemple vous instruise! — Demain matin, Rosemond, vous irez vous-même leur servir un excellent déjeuner; puis vous chargerez mon économe de m'en débarrasser comme il lui plaira. On vendra la fille; quant au nègre, on pourrait l'envoyer chez mon père.

— Sera-ce pour me raconter vos cruautés et vos débauches? demanda tout à coup une voix grave qui s'éleva au seuil de la salle du banquet.

— Rosemond, donnez un fauteuil à monsieur le marquis. — Mon père, je ne m'attendais pas à cette surprise.

C'était, en effet, le marquis de Longuefort, triste, austère, le sourcil froncé et comme une statue gothique de chevalier français, debout, à l'entrée de ce mauvais lieu. Le vieillard avait toujours son grand chapeau de paille noire, et les flocons de ses cheveux blancs pendaient, comme au Vauclain, autour de ses traits, maintenant enflammés et couverts de honte. Flora disparut. Quant aux autres filles, la pudeur ou plutôt un respect mêlé de crainte les avait clouées chacune à leur place. De leurs mains, et quelques-unes de leurs mouchoirs, se voilaient la face. On eût dit que

Dieu était descendu au milieu de cette chambre et les avait tous pris, hommes et femmes, dans leur péché.

Le comte, pour sa part, affectait une assurance qu'il n'avait pas. Il était retombé dans son fauteuil et jouait nonchalamment avec son couteau.

— Vous ne vous asseyez pas? dit-il à son père.

— Où pourrais-je m'asseoir, répondit le marquis, où tu n'aies imprimé une tache?

— Parce que je soupe! Voilà bien les pères.

Le vieux planteur étendit son bras vers les mulâtresses.

— Mon fils, puisse le Seigneur ne pas précipiter sur ta tête autant de maux que tu te plais à étaler de prostituées à sa vue.

— L'homme est plus sévère que Dieu.

— Ce n'est pas la vertu qui parle ainsi.

— Ah, la vertu! murmura avec impatience le jeune homme, et il vida son verre qui était rempli de vin de Constance.

Le marquis demeura d'abord muet; puis, s'étant remis, il marcha jusqu'au fauteuil de l'insolent, s'y appuya tranquillement; et alors de ce corps desséché par l'âge sortit une tempête grêle et froide, plus terrible cent fois que tous les éclats d'un jeune homme en fureur.

— Mon fils, à la mort de votre mère, je vous ai compté une somme de 500,000 francs; à la mort de votre mère, je vous ai dit de pleurer et je vous ai couvert de vêtemens de deuil; à la mort de votre mère, je vous ai confirmé un nom qu'elle m'avait rendu en expirant, pur et honoré, comme je le lui avais apporté, comme je l'avais reçu de mes pères, et je vous ai recommandé de le tenir si haut en l'air que jamais la malice de mes ennemis ne pût monter jusqu'à sa pureté. A peine l'année s'achève : qu'avez-vous fait des 500,000 francs?

— Je les ai mangés.

— Des vêtemens de deuil?

— Je les ai quittés.

— Et de mon nom? et de mon nom?

— Mon père, s'écria le jeune homme en se relevant avec fierté, et ses yeux éteints s'étaient ranimés, et sa taille flottante s'était redressée : mon père, pour ce qui est du nom, je n'ai point failli; je l'ai défendu trois fois avec mon épée. Je vous le rends tel que ma mère vous l'a rendu et comme vous-même vous me l'aviez donné.

— Tu mens! reprit avec plus d'énergie le planteur, tu mens par ta

gorge, misérable enfant! Mon nom n'était pas ce que tu en as fait; il n'avait point traîné dans tous les égouts de la ville, hué de ceux-ci, insulté de ceux-là, fable et mépris des patrouilles de la nuit. Ah! tu appelles cela me rendre mon nom comme je te l'avais donné! Tiens, demande à tes infâmes valets s'ils l'avaient jamais articulé sans s'incliner jusqu'à terre; demande à ce troupeau de filles si elles l'avaient jamais chanté dans leurs orgies; demande à la ville entière si jamais bouche s'était ouverte pour autre chose que pour le bénir et l'implorer, tandis qu'aujourd'hui il vole dans les rues et dans les campagnes, terni comme toi, redouté comme toi, chargé de haines comme toi. Ah! je sais, tu l'as trempé trois fois dans le sang et tu t'en vantes! Sur mon honneur, il y a beau sujet! Mes aïeux, à moi, apprenez-le, monsieur, n'étaient pas de si habiles spadassins; ils ne tiraient l'épée que sur le champ de bataille, et lorsque le roi, leur maître, leur avait crié: *A la rescousse, Longuefort!* qui est resté le cri de ma maison... Je vous avais béni à la mort de votre mère; je vous maudis à cette heure. Détestable ingrat, qui donnes à jouer, à boire sur le tombeau fermé de la veille! Sans respect, sans vénération, sans reconnaissance! qui me parles comme je ne parlerais pas au dernier de mes nègres! Où sont donc les devoirs des enfans? Quand je mourrai, et réjouis-toi, ce ne sera pas dans un temps bien reculé, tu pourras vider à ton aise mes coffres-forts; mais par Notre-Dame, n'aie pas l'insolence de porter un crêpe.

— Monsieur de Longuefort! s'écria le jeune homme hors de lui.

En même temps il marcha résolument contre son père.

Le vieillard tira froidement son chapeau.

— Est-ce à ma tête que vous en voulez?

Et lui arrachant des mains le couteau dont il était armé, il en balafra l'écusson sculpté au haut du fauteuil.

— Cela fait, continua-t-il, je te déclare bâtard. Un démon tel que toi n'a pu sortir d'une sainte pareille à ta mère. Le jour de ta naissance, il y a eu fraude.

— O ma patience! s'écria le fils.

— Garde-la, je te conseille. Je n'ai pas fini. Pourquoi t'appelle-t-on comte de Longuefort? Ce n'est pas là ton nom. Tu t'appelles comte de la Négraille.

— Ah, mon père! mon père!

— Je ne suis pas ton père. Je suis celui sur lequel tu t'es levé armé d'un couteau. Dieu s'en souviendra. De ce jour sera donné le signal de la

correction qui t'est due. Le Seigneur voudra toujours que les pères soient respectés, le Seigneur étant père lui-même. Ah! vil débauché, le plus cruel opprobre d'un pays qui tombe en ruines, et qui n'a pas en tombant un noble jeune homme à élever sur ses débris! Pauvre rocher! ce sont les vieillards qui te restent, et les femmes, et les petits enfans. Tu es seul, abandonné comme moi, et notre dernier jour sera le même; un jour de tombeau ici, un jour de fête ailleurs! Les jeunes gens de ce temps se sont habitués à tirer contre leurs pères le couteau avec lequel ils partagent leur fortune aux courtisanes et aux affranchies de race africaine. Ils ne bénissent plus leurs mères. Notre âge d'or est passé. Eh bien! prends ce livre, toi, comte, toi, le plus fou et le plus pervers de ces impies, toi qui n'as rien épargné de pur ici-bas, toi qui as trouvé moyen de mêler jusqu'aux textes du Seigneur aux sales délires de tes accouplemens arrosés de vin. Prends cette Bible, te dis-je. Tu l'as portée ici pour tes plaisirs, qu'elle serve à ton châtiment. Ouvre-la, et lis à chaque page : « Maudit celui qui égare l'aveugle en son chemin! Maudit celui qui viole la justice dans la cause de l'étranger! Maudit celui qui n'honore point son père ni sa mère! » Sois content, toutes ces malédictions t'appartiennent. Et moi j'y ajoute celle-ci: Maudit celui qui lève une arme sur des cheveux blancs! Que ses cheveux ne blanchissent pas!

— Au nom de ma sœur!

— Elle me consolera, ta sœur. Toi, je ne veux plus te voir. Si tu as des enfans, qu'ils te reçoivent comme tu m'as reçu, et qu'ils te menacent comme tu m'as menacé! Ta sœur, si elle est ma fille, ne t'appellera plus son frère.

Le comte tomba à genoux, et l'inflexible vieillard s'en alla, et peu après, tout ce qui était dans la salle. Si grossier que fût ce monde, il avait senti combien imposant et formidable était le spectacle auquel il venait d'assister.

LOUIS DE MAYNARD.

# CHRONIQUE.

Depuis que la question de l'intervention est résolue dans un sens négatif, toutes les intelligences, toutes les intrigues du monde politique se sont mises au repos. On laisse l'Espagne et sa régente se consumer lentement dans l'agonie d'une guerre civile dont tous les honneurs reviennent à don Carlos, grâce à la profonde incapacité des généraux que la *patrioterie* espagnole a investis du commandement des armées. Mina s'occupait du traitement de ses rhumatismes, écrivait trois lettres par jour à M^me^ Mina son épouse, et consacrait le reste de son temps au chapitre des fournitures, si bien qu'il est sorti de sa glorieuse campagne à peu près guéri, adoré de sa femme et fort honnêtement riche; Valdès, ministre de la guerre et généralissime des armées royales, a sans doute entendu des militaires du continent railler les coiffures gigantesques, les moustaches terribles, les immenses épaulettes des officiers de la Péninsule, et trouve plus raisonnable comme aussi plus commode de marcher à la tête des troupes, en chapeau rond, en redingote bourgeoise, une canne à la main, comme un fermier qui visite ses champs. Ce qui est beaucoup plus commode encore, mais beaucoup moins raisonnable, c'est de se faire battre jour par jour par les carlistes, qui courent, chantent, fument et râclent de la guitare tant qu'ils veulent dans les provinces occupées par eux. MM. Oraa, Espartero et Zugarramurdi sont trois autres hidalgos d'une très-jolie force, qui passent tout juste à côté des bataillons ennemis pour les approvisionner, d'hommes, de fusils, d'argent et de poudre.

Ayant découvert enfin au bout de deux ans que le gouvernement de la reine n'envoyait contre eux que des généraux couards et des soldats pétri-

fiés par la peur, les carlistes se sont livrés à tous les débordemens de vanterie imaginables. Il y a la matière de deux aunes de drap dans la barbe et la moustache de tout soldat navarrais. Sa ceinture, surchargée de pistolets, de tromblons et de couteaux, porte de quoi exterminer la population de trois provinces. Les bulletins de l'armée rebelle épuisent les mots sonores du vocabulaire espagnol, qui est riche, on le sait, en orgueilleuses locutions. On a fait justice, en France même, du *chauvinisme* français. Il est bien petit garçon à côté du *chauvinisme* espagnol.

Pour peindre la fanfaronnade de ces guerriers, qui se promènent de long en large dans cet éternel et ridicule Bastan, et ruinent la caisse de leurs régimens par leur effroyable consommation de souliers, il suffit de dire que leurs drapeaux noirs portent une grande tête de mort avec des os en sautoir, et cette devise : *La victoire ou la mort*. La victoire, ils la rencontrent rarement, parce que les deux partis font assaut de vélocité, et se piquent tous deux de courir comme des Basques; la mort encore moins, si ce n'est quand ils sont pris et fusillés. Quel pays !

L'Europe va donc assister, les bras croisés, à cette comédie de guerre civile que la cruauté des combattans rend seule meurtrière; notre Bourse s'est remise des émotions qu'elle avait éprouvées, et nos hommes politiques vont s'endormir dans le *far niente* que conseillent les ardeurs caniculaires dont nous sommes accablés. Les députés pensent à leurs moissons, à leurs bois, à leurs familles, et se disent de tendres adieux jusqu'à la prochaine session. Un dîner de cent soixante-seize couverts a réuni chez Lemardelay ceux des honorables qui ne veulent pas se quitter sans un dernier coup de fourchette. Plusieurs de ces messieurs vont trouver la désolation dans les départemens qu'ils représentent; les rivières débordées ont cassé en deux les ponts les plus solides, charrié des maisons, des bois, des prairies, noyé des troupeaux, en un mot, causé tous ces désastres qui font dire au journal du département : *De mémoire d'homme on n'a vu d'inondation pareille*. Or, il y a tous les ans des inondations qu'on n'avait pas vues de mémoire d'homme : seulement les rivières semblent s'entendre et convenir d'intervalles raisonnables pour ne pas écraser vingt départemens à la fois, et cette année, depuis *la Loire* jusqu'aux Pyrénées, ce n'est qu'un long cri de détresse, une longue exclamation de douleur parmi ces populations ruinées, affamées, sans asile, sans moisson. Il faut dire à la louange des représentans des pays que ce fléau vient de désoler, qu'ils n'ont pas pris leur passe-port sans solliciter du roi et de l'administration tous les secours que réclament de pareils malheurs; il est inutile d'ajouter que la charité publique ne s'en inquiète pas le moins du monde. Dans notre belle France, et avec notre état de société, il n'y a de souscription

possible, d'imposition volontaire, que pour des monumens ou des entreprises politiques, pour des sabres d'honneur, des vases d'or offerts à la patrie, des coupes, des médailles commémoratives et des tombeaux de mauvais goût; personne ne se trouve trop riche d'un liard, trop riche d'une sympathie pour le malheur réel.

— Les plaisirs d'été se multiplient à Paris comme si la première lune de mauvaise humeur ne pouvait pas disperser tous ces kiosques, ces pavillons chinois et turcs, démantibuler ces tentes, flétrir ces parterres; si la fureur des établissemens en plein air ne se modère pas, nous finirons par voir la chambre des députés tenir ses séances dans le carré Marigny, et l'académie achever son dictionnaire sous les marronniers des Tuileries en mémoire des académiciens d'Athènes. Les concerts des Champs-Élysées et du café Turc sont des inventions tropicales à l'usage des peuples dévorés par le soleil. Il n'est pas jusqu'à Musard qui ne se donne les airs d'étouffer dans son immense bazar Saint-Honoré : deux bassins, ou plutôt deux cuves de bois ornent le premier péristyle de la salle, et des jets d'eau de vingt pieds alimentés par les eaux grasses de la poissonnerie anglaise, répandent en l'air une fraîcheur et une odeur de marée salutaires. Tivoli, dont la vogue sommeillait depuis deux ans, a repris une faveur incroyable. Les fêtes de mardi et vendredi étaient le rendez-vous des femmes élégantes, de tous les hommes *comme il faut* et de toutes les sommités princières que Paris contient : M. le duc d'Orléans et M. le duc de Nemours, assis sur des chaises, regardaient les incroyables tours de force de Diavolo, tandis que le comte de Syracuse visitait avec une excusable curiosité d'étranger tous les recoins du jardin : assurément le jeune prince napolitain s'est conduit, dans son court séjour à Paris, avec bon goût et simplicité, et cependant, il a été l'objet de sarcasmes peu mérités. Un journal qui fait de l'opposition en petit format, relevait spirituellement l'injustice de ces attaques qui ne font pas honneur à la presse, parce qu'elles s'adressent à un étranger inoffensif, et qu'elles violent ainsi les lois de l'hospitalité; on ne désigne pas hautement à la vindicte française un banqueroutier, un voleur, anglais ou espagnol, qui se réfugie sur notre territoire, qui souvent vient y tenter de nouveaux vols, de nouvelles banqueroutes; et un jeune homme de vingt-cinq ans, doux et poli, trouvera chez nous des épigrammes, des injures, sous le prétexte unique qu'il est prince. Revenons à Tivoli qui est un charmant jardin fréquenté par les gens du monde, embaumé de fleurs, égayé par des fanfares, éclairé par des feux de toutes les couleurs; à ceux qui ne peuvent pas quitter Paris, nous conseillerons Tivoli deux fois par semaine, et tous les jours le concert des Champs-Élysées, dont la fameuse SAINT-HUBERT, avec ses échos

de chasse, ses retentissemens de cor et son galop imitatif, fera la fortune de M. Masson de Puitneuf.

Instruits, dès l'origine, de tous les détails de l'horrible affaire qui doit occuper la cour d'assises vers la fin de ce mois, nous avions voulu les taire, parce que le silence, en pareil cas, est le seul remède possible aux douleurs d'une famille; mais M. de Morell vient de livrer aux tribunaux l'homme qui a voulu déshonorer et tuer sa fille. La publicité ne l'effraie plus, parce qu'il faut une punition pour de pareils attentats. Tous les journaux contenaient donc le récit des faits imputés à M. de La Roncière, officier de lanciers, attaché à l'école de Saumur. Cette narration, extraite de l'acte d'accusation, a ému tout Paris. Après avoir déploré les effets d'une vengeance qui s'est acharnée sur une pauvre jeune fille de seize ans, on se demande si la science des experts écrivains n'est pas une mauvaise plaisanterie, beaucoup moins tolérable que le jugement de Dieu usité dans le moyen âge. Les experts écrivains ont déclaré que quelques-unes des lettres anonymes attribuées à M. de La Roncière, et, qui plus est, avouées par lui, étaient de la main de M^lle^ de Morell! et tous les jours, en matière civile, à propos d'intérêts immenses, des procès se perdent ou se gagnent sur la déclaration des Brard et des Saint-Omer, assermentés près des tribunaux. Le préjugé des experts écrivains n'aurait pas dû survivre à la création du PRUD'HOMME d'Henri Monnier.

— THÉATRES. — PORTE-SAINT-MARTIN. — FAUBLAS était naguère un joli petit roman, libertin, faux, amusant, défendu dans les colléges et dans les pensionnats de demoiselles. On ne le lisait que dans les colléges et les pensionnats, où il ravageait de jeunes têtes, et développait les germes de toutes ces passions qui éclatent plus tard dans la société, sous la forme de rapt, d'adultère, de duel, de séduction. FAUBLAS n'enseignait pas le monde à ses lecteurs, mais il leur apprenait qu'il est agréable d'enlever des femmes à leurs maris, glorieux de se battre pour elles, plus glorieux encore de les faire noyer et de les tirer de l'eau quand elles poussent l'amour jusqu'au suicide. Ce succès de FAUBLAS dans les dortoirs et dans les chambrettes du collége Henri IV et de l'établissement royal de la Légion-d'Honneur, était concevable parce qu'on en parlait à voix basse, parce que dans une famille le nom de FAUBLAS n'était pas prononcé, et qu'aucun signe public et extérieur ne légalisait l'existence du dangereux roman. Aujourd'hui que les affiches de spectacle ont défloré ce titre mystérieux, aujourd'hui enfin que la Porte-Saint-Martin a traîné le féminin chevalier sur ses planches huileuses, FAUBLAS ne doit plus être qu'une lecture de cuisinière ivrogne et de cocher de cabriolet. Adieu, Faublas; tu as perverti nos dix-huit ans, tu nous as fait rêver des marquises luxurieuses, des

comtesses tendres et innocentes, et des maris ultra-bêtes; nous avons essayé tes travestissemens, et l'on nous a mis à la porte, parce que nous avions de la barbe et la voix rauque; tu nous as ennuyés avec ton épisode polonais de Lodoiska, mais nous te pardonnons tout, M. Harel t'a tué. Que M^lle Georges te soit légère!

On sait ce que c'est que M. Harel se jetant sur une idée, sur un titre populaire, et l'attaquant avec sa brutale parcimonie. Il a fait de Faublas un tableau de femmes et d'hommes enguenillés, un assemblage de malotrus mal faits, mal élevés, mal vêtus; appelant à lui tous les rebuts de province et de troupes ambulantes, tous les funambules éclopés et borgnes des foires publiques.

Le libretto rose que nous avons trouvé dans notre loge a restreint les Amours de Faublas à deux conquêtes, celle de la marquise de B*** et de la comtesse de Lignolle, sans compter un baiser pris à la soubrette Justine, qui a cinquante ans. Faublas s'habille en femme, séduit la marquise, fait des charades avec la comtesse et la retire vivante d'un baquet à poissons rouges, dans lequel le désespoir l'avait précipitée. L'orchestre accompagne cette scène déchirante de l'air : *L'amour, l'estime et l'amitié sont les compagnons du voyage.* — Voilà pour la partie spirituelle du ballet. Quant à la partie matérielle, elle est digne du théâtre où l'odeur la moins désagréable qui coure dans les corridors est celle d'un quinquet mal éteint.

Le premier acte nous représente un bal masqué. Si ce n'est à l'Opéra, le public doit savoir, une fois pour toutes, que dans tous les théâtres le *bal masqué* est un prétexte pour faire prendre l'air à tous les haillons moisis du vestiaire. Costumes d'arlequins, de sauvages, d'Espagnols, de Colins, tout paraît impunément dans un bal masqué. Les personnes qui n'ont pas le courage de se lever à sept heures, le mercredi des cendres, pour voir la descente de la Courtille, s'en feront une idée complète en assistant au premier acte de Faublas. C'est la mascarade la plus sale et la plus avinée qu'on puisse rencontrer; mais cette fête n'est pourtant pas comparable au divertissement villageois du troisième acte. M. Harel a ressuscité le berger et la bergère faisant la bouche en cœur et dansant des pas de houlette. Où diable M. Harel prend-il ses bergers? Il les prend là où il trouve ses bergères.

Ses bergers sont maigres, tortus, chauves, et complétement sur leurs boulets; ses bergères ont des ognons en saillie, des cors cuisans, des durillons énormes, des bleimes et des éparvins. Cette bergerie maladive aurait besoin d'être plongée en masse dans un bain de rivière. Quant aux premiers sujets, nous ne pouvons faire sur eux qu'une observation générale, c'est que leur denture est aussi équivoque que la fraîcheur de leurs sou-

liers. Nous excepterons Mlle Fourcisy, qui n'a pas perdu ses bonnes traditions d'Opéra, et qui se distingue dans cette cohue par le bon goût de sa toilette et de sa tenue. M. Carey fera bien de tirer son pantalon.

Ce ballet de FAUBLAS a été considérablement applaudi.... par Mlle Georges et Mlle Georges cadette, qui, placées dans une avant-scène des secondes, recevaient l'impulsion invisible de M. Harel, caché derrière le pilier, et témoignaient leur enthousiasme par des hourras et des trépignemens frénétiques.

Ces trois personnes ont redemandé M. Carey et Mme Bertrand-Atrox.

M. Moëssard est venu dire : « Messieurs, *l'auteur* de la pièce que nous avons représentée *est de* M. Léon; *l'auteur* de la musique *est de* M. Piccini.

— PALAIS-ROYAL. — L'OMBRE DU MARI, par MM. Desnoyers et Dupuy. — Pendant qu'un sergent du génie, condamné pour délit militaire, est absent du logis conjugal, un clerc d'huissier joue au revenant, et pendant la nuit tâche d'imiter la voix et le langage du fugitif pour tourmenter sa femme. Le sergent revient, obtient sa grâce et saisit à la gorge le galant nocturne. Voilà tout. Plus, des couplets et quelques mots d'esprit.

— Il vient de se former au bois de Boulogne, porte Maillot, un nouvel établissement, *la villa nova,* destiné à recevoir la société fashionable qui ne peut s'éloigner de Paris pendant l'été. Le dandisme parisien a déjà pris sous sa protection *la villa nova* du bois de Boulogne, qui réunit, dit-on, tous les genres d'agrément, une salle de billard, un salon de réunion, une société charmante; il ne manque à *la villa nova* qu'un plus grand nombre de recueils littéraires et de livres nouveaux.

— On annonce pour la semaine prochaine la première représentation, à l'Ambigu, d'ANGO, drame de MM. Luchet et Félix Pyat. Bocage, absent de Paris, depuis près de six mois, fera sa rentrée par le rôle d'Ango. L'administration a fait pour cet ouvrage des dépenses de décors et de costumes vraiment incroyables. LE FESTIN DE BALTHAZAR et LE JUIF ERRANT pâliront devant cette mise en scène, tout accessoire et de luxe, d'ailleurs; car le drame d'ANGO est, dit-on, assez fort pour s'en passer, même au mois de juin.

## BULLETIN LITTÉRAIRE.

LUCIEN SPALMA, par M. J.-A. David. — Il reste à notre génération incrédule et irrévérencieuse une belle croyance, la foi dans le génie, le respect pour l'intelligence; il lui reste un instinct généreux, celui de la justice. Peut-être les idées religieuses, en s'éteignant, ont-elles laissé derrière elles, dans le cœur des hommes nouveaux, le noble désir de réaliser dès ici-bas des vœux qu'on n'est plus aussi assuré de voir la Providence exaucer dans l'autre vie. Ce n'est plus au ciel qu'on reproche aujourd'hui de ne point mettre les gens à leur place, c'est à la société. Si Gilbert était né de nos jours, il aurait vécu heureux et à l'aise.

Cependant il y a une certaine classe d'hommes qui sera toujours d'un *placement* difficile: ce sont les esprits élevés, mais indolens, qui savent concevoir de grandes choses et sont incapables d'exécution; actifs par la pensée, mais privés de la force de vouloir. Si la naissance et le hasard placent de tels hommes dans une position brillante, ils sauront s'y maintenir, et leur supériorité se manifestera d'une manière éclatante; mais s'il leur faut se frayer péniblement un chemin, ils ne sauront jamais écarter les premières ronces qui viendront embarrasser leurs pas, et se coucheront nonchalamment dans l'herbe. Ils sont dans le monde comme était Hoffmann dans un orchestre : mauvais exécutant, chassé du banc des violons, repoussé par les basses et conspué par les flûtes; mais qu'il tombe par hasard au siége du chef d'orchestre, le génie du compositeur s'élance aussitôt de la tombe, évoqué par le premier geste de son bras droit marquant la mesure.

C'est de l'un de ces hommes intéressans et voués, pour la plupart, au malheur, que M. J.-A. David a écrit l'histoire. Son héros n'est ni un poète, ni un peintre, ni un musicien; mais jamais musicien, peintre ou poète n'a compris mieux que lui les merveilles de la nature, les mystères de l'harmonie ou les accens de la poésie. Avec un caractère faible et indolent, Lucien Spalma tombe entre les mains d'un être égoïste et médiocre, qui, sous le titre d'ami, finit par le subjuguer entièrement. Cet ami, Oscar de Savigny, modèle parfait de l'homme actif au dix-neuvième siècle, s'approprie les travaux, les pensées et jusqu'à la logique de Lucien. Il se fait ainsi valoir aux dépens de l'homme sans caractère avec une audacieuse adresse.

Ce serait priver les lecteurs d'un vif plaisir que d'entrer dans les détails ingénieux de cette honteuse exploitation. M. J.-A. David a su tirer un

grand parti de cette belle donnée. Les manéges, les fatigues, les transes de l'égoïste, qui trahit son ami jusqu'à suborner sa femme pour la faire servir à son ambition, sont bien faits pour donner un profond dégoût des gens *habiles*. Ce sont de petits jeux du hasard qui détruisent les échafaudages péniblement élevés par Oscar de Savigny, et mettent subitement au jour sa perfidie et ses manœuvres. Le naïf et rêveur Lucien, saisi par la griffe de fer de la réalité, forcé d'ouvrir les yeux sur la laideur humaine, sort de sa léthargie par un crime. Les dernières pages du roman nous le montrent à Constantinople, fuyant la civilisation d'Occident, où le brigandage et l'oppression prennent des formes polies, et saisi d'un enthousiasme ardent, à la vue de la grande civilisation orientale qui tombe en ruines. L'auteur nous promet une suite à ce brillant début. Nous ne saurions trop l'exhorter à poursuivre dans tous ses développemens une large conception qui excite la sympathie de tout ce qui a quelque générosité dans le cœur. Son livre est un éloquent plaidoyer en faveur des hommes nés pour être opprimés par notre société d'argent, de corruption et de savoir-faire; c'est un cri puissant et douloureux qui fera tourner la tête un moment à la foule prosternée dans la poussière, à l'entour du veau d'or.

— LE MARQUIS DE PONTANGES, 2 volumes, par Mme de Girardin. — Pour ma part, j'aimerais toujours mieux *lire* une femme ailleurs qu'en ses livres. C'est une curiosité d'égoïsme fort concevable. On a son roman en robe de bal, en peignoir de mousseline; il pose là sans masque et sans fard sous vos yeux même; vous étudiez librement toutes ses allures, ses délicatesses, ses brusqueries, ses soudainetés et ses repos. Une femme qui écrit de jolies lettres n'est déjà plus *elle;* c'est une charmante et douce comédienne qui récite sa passion. Voilà pourquoi j'ai toujours eu grand'peur des romans de femmes, les prisant à l'égal de la Charte, comme vérité, et du blanc de céruse, comme candeur.

LE MARQUIS DE PONTANGES, ouvrage récent de Mme de Girardin, est encore du nombre de ceux qui échappent à cette individualité féminine qu'on serait peut-être en droit d'attendre de l'auteur de NAPOLINE, de RUTH et de NOÉMI. Mme de Girardin, avec un abandon et une souplesse de style très-remarquables, n'a voulu peindre qu'un des torts de notre société de hasard; elle a voulu, ce nous semble, montrer une à une chaque infirmité et chaque faiblesse, toutes désunies et tristes, faute d'unité, de compassion, de lien. Laurency est un délicieux souvenir d'Ophélia, effeuillant tristement sa vie et ses pâles roses; le marquis est ce quelque chose d'éteint qui n'a de nom dans aucune langue; espèce de noble perdu, devenu bibliophile à défaut d'autre énergie, exemple *crétin* (qu'on nous passe le mot) de cette aristocratie à part qui reçoit par le même courrier LES DÉBATS et la GA-

ZETTE DE FRANCE; pauvre humanité malheureuse et décrépite qui n'a pas même de soleil pour se chauffer, comme Caliban, et qui, surprise par les secousses révolutionnaires, souffrira toute sa vie, sans le savoir, de cette paralysie, le fruit des volcans! Au milieu de ces deux extrêmes, l'un de résignation (c'est Laurency), l'autre d'impuissance (c'est le marquis de Pontanges), placez une jeune et oublieuse figure de ce siècle, un homme habile à tout, fort de tout, encore dans sa fleur, et ne demandant qu'à vivre pour aimer; amenez-le au fort de cet amour, et faites surtout qu'il dépense en incidens de hasard cette organisation si arrêtée et si riche; vous aurez Lionel; Lionel, le meilleur de ce siècle et de ce livre, allant mourir misérablement, comme Gilbert, dans un hôpital de fous! Cette galerie de sentimens et de personnages est vraie et sentie. Il y a dans ce livre le talent d'un homme, la grâce d'une femme; c'est une belle et touchante esquisse que je placerais immédiatement après le lépreux touchant de M. de Maistre, et la douloureuse Indiana de G. Sand.

— Le libraire Moutardier publie une nouvelle édition *illustrée* des AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ, qui se recommande par son exécution typographique. Cette édition est de plus une nouvelle traduction de l'ouvrage de Daniel de Foë, par M<sup>me</sup> Tastu, qui s'est montrée, cette fois comme toujours, digne de sa haute réputation. Le ROBINSON *illustré* sera accompagné de cinquante-deux gravures sur acier et de plus de cent vignettes d'après les dessins de M. Sainson; l'ouvrage entier formera deux volumes in-8°; le premier volume a paru.

— Le libraire Arthus-Bertrand vient de faire paraître un ouvrage remarquable : c'est l'ANALYSE DE L'HISTOIRE GRECQUE ET DE L'HISTOIRE ASIATIQUE, par M. Arbanère. Cet ouvrage, qui a été confié à l'imprimerie royale, sur le rapport d'une commission de membres de l'Institut, se distingue de la plupart des publications du jour par un style correct et une notable abondance d'aperçus philosophiques, qui lui donnent une haute portée.

— Le libraire Charpentier, rue de Seine, 31, vient de publier la première livraison d'une nouvelle traduction de Byron. Nous attendrons, pour examiner le travail du nouveau traducteur, qu'il ait paru un certain nombre de livraisons sur lesquelles nous puissions asseoir un jugement. Chaque livraison de cette nouvelle édition contient une belle gravure anglaise; l'exécution typographique laisse peu à désirer, et tout assure un grand succès à cette publication, dont le prix est d'ailleurs fort modique.



# ESQUISSES ET PORTRAITS.

## I. — MISTRISS NORTON.

Si dans le monde actuel les philosophes trouvent des motifs de tristesse, ils y rencontrent en revanche de légitimes sujets de risée. Les vieux pays d'aristocratie essaient de se démocratiser. La tendance de l'Angleterre actuelle, peut-être même celle de l'Allemagne, penchent déjà vers le nivellement des rangs et des fortunes. Nous, au contraire, qui n'avons plus même l'ombre d'une aristocratie, qui avons passé le niveau sur tout, détruit les groupes supérieurs, marché sur le cou de la noblesse, donné les étrivières à la généalogie, forcé le monde à s'éparpiller en individualités sans foi, et le génie même à devenir démocrate, à ne donner que sa monnaie, à perdre son trône isolé, sa grandeur nécessaire et spéciale; nous, imitateurs des États-Unis, nous qui formons l'avant-garde de la démocratie, savez-vous ce que nous faisons maintenant?

De l'aristocratie!

Oh! que cela ne vous étonne pas : la révulsion est naturelle. L'aristocratie nous manque; nous voulons la reconstruire. La garde nationale est une aristocratie; les supériorités parleuses des journaux en forment une autre, et la croix d'honneur, qu'on raille et qu'on demande toujours, qu'est-ce donc, s'il vous plaît?

Les États-Unis vont plus loin. Cette réalisation de toutes les

théories républicaines, ce pays-modèle ne fait plus un seul pas qui ne se dirige vers une fondation aristocratique. Les richards de New-York ont des armoiries, des écussons et des livrées. Faute de véritables et solennels blasons, ils font peindre sur leurs carrosses des fleurs et des coquillages. On barbouille une rose en champ de gueules, pour faire honneur à un épicier en retraite; un bouquet de tubéreuses, fond-sable, pour embellir la berline d'un mercier millionnaire. Plus tard, cela portera ses fruits; il y aura quelque jour des pères Ménestrier qui expliqueront savamment, dans une douzaine de siècles, les intentions héraldiques du fondateur de la dynastie épicière ou mercière. En attendant, si vous voulez être bien venu à Philadelphie, soyez comte, duc, baron, tout au moins. J'avertis les Italiens, Polonais, Piémontais, Espagnols et Français qui cherchent fortune, que les héritières américaines les attendent; mais eussent-ils le génie de Monti, le style de Sylvio Pellico, la gloire de Lamartine, cela ne suffira pas: il faut broder leur talent d'un titre; ou plutôt le titre seul remplacera le reste : vicomte polonais, marquis allemand, baron italien, ce que vous voudrez!.... les salons transatlantiques vous accueilleront avec honneur.

Que mistriss Norton se donne la peine de visiter les États-Unis; elle pourra compter sur une marche presque triomphale à travers les villes américaines. Bien que son nom ne soit jusqu'ici accompagné d'aucun titre, elle roule dans la haute sphère aristocratique de la Grande-Bretagne; ses écrits respirent la saveur élégante des salons d'Almack, et sa beauté même semble le type de la distinction anglaise.

L'Angleterre, dans ces derniers temps, a été le domaine royal de l'esprit féminin. Peu de femmes se sont élevées à une grande hauteur de pensée; peu d'entre elles ont acquis un rang splendide, une gloire européenne; mais le nombre de celles qui ont écrit de bonnes et excellentes choses, qui les ont fait lire, qui nous ont consolés de nos ennuis, qui ont vu leurs œuvres traduites en plusieurs langues d'Europe; ce nombre est très-con-

sidérable. Voici mistriss Hemans, femme de race allemande, qui a importé dans la poésie anglaise la rêverie vague et mélancolique de sa patrie; mistriss Charles Gore, peintre gracieux des folies aristocratiques; Marie Russell Mitford, qui vit au fond d'un village, et qui en reproduit les petites annales avec une vérité agréable. Il ne faut pas oublier miss Landon, l'auteur de *l'Improvisatrice*, poète et romancière élégante et brillante; ni mistriss Sommerville, la madame du Châtelet de la Grande-Bretagne actuelle, une femme qui connaît les comètes comme son métier à broder, et qui ferait route à travers la voie lactée sans s'y perdre. Je ne vous parle pas de mistriss Trollope, qui a conquis une réputation satirique dans les trois mondes, en Europe, en Amérique et en Australasie; femme d'esprit et de caricature, qui a continué lady Morgan, et dont j'aurais peur, en vérité, si elle débarquait en France : que deviendraient tous nos génies? Je n'ai pas complété la liste. L'auteur de *Marriage* et de *Flirgtation* a droit à nos hommages, et j'aime spécialement le style heureux, facile, gracieux, naïf, et l'érudition assez rare de mistriss Jamieson. A cette armée anglaise de femmes auteurs, il est vrai que nous avons à opposer une femme de *génie* et quelques femmes d'un grand talent. Les noms de Mme Tastu, de Mme Desbordes Valmore, et le nom plus jeune, mais plein d'avenir de Mme Anaïs Ségalas, valent bien tous ceux que nous avons nommés. Quant à George Sand, il est isolé sur son trône; elle se tient debout sur son rocher; il n'a point de rival, elle n'a point d'égaux; c'est le grand écrivain du siècle, écrivain amphibie comme le siècle; le plus remarquable prosateur de l'époque, à mon avis, du moins.

Pourquoi tant de femmes auteurs en Angleterre?

C'est que la femme s'ennuie beaucoup en Angleterre. En France, nous la menaçons du même sort; la discussion politique est mortelle pour la femme. Aux États-Unis, où la discussion politique s'assied et trône sur le comptoir, la vie féminine est un bâillement perpétuel, entremêlé de comptes de cuisine et de baptêmes annuels. Quand l'Amérique aura fait vers l'aristocratie les progrès nécessaires (son aristocratie n'est encore qu'à l'état

d'embrion), toutes ses femmes deviendront des femmes savantes. On n'apercevra pas un bas blanc ou noir sur toute l'étendue des territoires de l'Union; ce ne sera qu'une population féminine de bas bleus. J'en tremble d'avance.

L'Angleterre, qui a fait régner à la fois la discussion et l'aristocratie, a donc contraint ses femmes, à force d'ennui, à se réfugier au fond de l'écritoire. Il faut ajouter qu'elles ont été jalouses des hommes; les hommes seuls étaient quelque chose. A eux l'individualité, à eux le rang, à eux le nom, à eux l'honneur. Un discours au parlement, une bannière politique hardiment soulevée, faisaient éclater un nom viril au-dessus de tous les autres noms. La vie de salons, cette vie de causerie et d'influence féminines, n'existant pas à Londres, toutes les femmes intellectuelles, auxquelles il ne suffit pas d'être admirées pour leur sourire, de faire triompher la coupe de leur robe, d'être vues aux premières loges, ou de porter la plus belle garniture, se sont demandé quelle était leur position, et à quoi elles pouvaient être bonnes dans le monde. Le désir, ou plutôt le besoin d'écrire, se présentait naturellement; la liste complète des femmes auteurs que le gouvernement représentatif a fait naître dans la Grande-Bretagne remplirait un gros volume.

Avant l'accession de Guillaume, ou, si l'on veut, avant l'usurpation de ce roi, on vit quelques femmes savantes, quelques aventurières, placées hors de la société, mettre au monde ou des bouquins illisibles, ou des pamphlets orduriers, ou des romans licencieux, ou des drames qui le sont encore plus. Dès le quinzième siècle, Jeanne Gray avait appris plusieurs langues pour son plaisir, et la pauvre enfant, si cruellement punie d'avoir approché du trône, était très-forte en grec. La reine Élisabeth, qui touchait fort bien du piano (*virginalls*, le piano du temps), faisait aussi des sonnets, dans lesquels elle disait : — *Vertu-dieu! si mes ennemis m'ennuient, je les étêterai comme de mauvais arbres!* ce qui était fort poétique, comme vous voyez. Elle écrivait élégamment en français, le français du seizième siècle : « Mon frère, disait-elle à Henri IV d'un ton aigre-doux, me

» suys assez montré sœur vostre et bonne et entière amye, pour
» ce que me laissiez faire en mon mesnage ce qu'il playt à moy
» de faire! » C'était fort juste.

Après tout, pendant les seizième et dix-septième siècles, je ne vois pas de femmes de lettres proprement dites. Sous Charles II, une mistriss Manly rédige, sous le nom de *l'Atlantide*, les mémoires secrets et galans d'une cour qui ne mettait aucun secret dans sa galanterie; rapsodie calquée sur les *Amours des Gaules*, par Bussy Rabutin, mais très-inférieure au modèle. Je me souviens encore d'une madame Aphra Behn, dont les romans auraient fait rougir les lecteurs de Vadé; mais surtout d'une mistriss Centlivre, dont les pièces, imitées, quant au plan, de l'espagnol et du français, ne semblent avoir qu'un seul but, la propagation de l'espèce humaine. Cette dame faisait dans ses ouvrages une consommation si extraordinaire d'alcôves, de lits, d'amans, d'échelles de corde, d'aventures ultra-érotiques, de calembours immodestes, de pudeurs déchues et de félicités rapides, que toute expression se refuserait à rendre le caractère général d'une scène transformée en mauvais lieu :

She puts fairly all her actors to bed.

Ce n'étaient pas là des femmes de lettres. Elles avaient précisément le même genre de talent, la même position, la même valeur que miss Wilson, l'auteur des *Lions* et des *Tigres*, a obtenues en Angleterre, et que la Contemporaine a pu conquérir parmi nous. Le règne des femmes auteurs en Angleterre ne commence qu'avec milady Montaigu, c'est-à-dire avec le gouvernement représentatif proprement dit, ce gouvernement de disputes, de théories, de combats perpétuels, qui, engageant les hommes dans une éternelle et vive querelle, force les femmes à se créer une autre carrière, et à sortir par une autre voie de l'obscurité dans laquelle on les plongeait. Ensuite ont afflué les miss Edgeworth, les mistriss Burney, les Joanna Baillie, les mistriss Wolstonecraft, les mistriss Inchbald, les lady Morgan. Toutes

ces dames étaient roturières, quelques-unes nées dans les classes inférieures de la société. Mais quand les lords firent des romans, quand l'homme de lettres et le dandy se confondirent, les femmes suivirent le même mouvement, et toute l'aristocratie féminine se mêla de prose et de vers.

C'est à la tête de cette suzeraineté féminine et romancière que se place mistriss Norton. Il est bien difficile de donner quelque idée d'un talent exquis, mais plus remarquable par sa délicatesse et sa finesse, que par la hardiesse et la brusquerie des tons : un de ces talens qui éclosent dans les civilisations achevées, qui en recueillent la fleur et le parfum.

Mistriss Norton, petite-fille du grand et spirituel Shéridan, du seul homme qui ait fait du drame en Angleterre depuis Shakspeare, domine la plupart des célébrités littéraires du grand monde. Ses poèmes ont de la grâce, un éclat de style qui n'est dénué ni de chasteté, ni de verve, et une délicatesse agréablement et vivement colorée. Elle aussi elle a traité, non sans succès, le sujet fatal à tant d'écrivains, le Juif errant, *the Undying one*. Mais je préfère à ses grands poèmes ses poésies légères, nées d'une imagination facile, heureuse, animée par une versification mélodieuse et habile. Plusieurs romans ont aussi contribué à sa réputation bien méritée.

PH. C.

# SOLDAT.

— Garde à vous, pelotons… par le flanc droit… droite… pas accéléré… marche!

— Marcher? où?

— Tu es bien curieux, soldat; marche, et pas un mot; marche à la corvée, à l'exercice, à la mitraille; va griller au Caire, geler à Moscou, sauter à Trafalgar, mourir partout, excepté dans ton lit. On te promet de l'ombre quand le soleil sera couché, pas de boue après la gelée, du pain quelquefois, mais des balles, des grenades, des obus, des boulets, des ordres du jour et des jambes de bois à discrétion. Va t'exposer, comme une poupée de tir, à la carabine du chasseur tyrolien, aux longs fusils des Kébyles, aux flèches des Baskirs et aux fusées à la congrève de la civilisation : quatre maladies à ajouter aux trente et un mille deux cent vingt-trois énumérées dans le redoutable Dictionnaire des sciences médicales de M. Panckouke. Marche sans dévier dans l'ornière de fer de cette discipline militaire, plus impitoyable que le destin des tragédies antiques; marche, comme les heures, sans t'arrêter jamais. Que le plaisir s'agite ou que la mort moissonne à tes côtés, il te faut avancer en aveugle vers un océan sans rivages. Être exceptionnel, ta vie n'est-elle pas une perpétuelle abnégation du *soi*? Va donc, obéis sans murmure; et quand je dis obéis, ce n'est pas une petite affaire. Dans la vie civile, on n'a en général que

deux tyrans directs : sa femme et le percepteur des contributions; toi, la hiérarchie de tes maîtres est bien plus nombreuse et bien plus compliquée, mon sergent, — mon lieutenant, — mon colonel, — mon général. C'est incroyable, la quantité de gens qui ont le droit de te mettre à la salle de police, depuis le caporal de semaine jusqu'à l'auguste chef de l'état. Si, comme homme, tu es, ainsi que le prétend Fichte, « roi de la nature et de la pensée, » je ne sais vraiment pas trop comment pourra se tirer de là ta prérogative.

La *victoire* et la *gloire* dédommagent, il est vrai, de bien des choses; mais ces capricieuses princesses font quelquefois bien long-temps espérer leurs indemnités. Leurs palmes immortelles ne poussent pas toujours aussi vite que les ananas et les petits pois des serres-chaudes de Montreuil ou d'Écouen. En attendant ces brillantes primeurs, prends ce balai, ces sabots, cette étrille; charge-toi comme un dromadaire, de paille, de bois, de souliers, de matelas, de capotes, de gibernes et de haricots. Tu coûtes cher à l'état, vois-tu; et comme il faut qu'il mette de l'ordre et de l'économie dans sa gestion, on a trouvé cet ingénieux moyen de simplifier les frais de transport. Tout s'importe à la caserne à dos de héros. On exporte par le même procédé la soupe administrative, qu'image de la Providence, tu vas distribuer aux hommes de garde, en mettant toute la ville dans la confidence du menu militaire. Ce brouet épais et bienfaisant s'annonce au loin par des émanations nutritives, par des brises pénétrantes, qui redoublent l'impatience des consommateurs en expectative. Parfois, en savourant cette manne officielle, il leur arrive de s'apercevoir que dans le trajet le calorique s'en est un peu trop complétement dégagé; mais il n'y a rien à dire : le réglement ne porte pas qu'elle arrivera chaude à sa destination. — Il est vrai que tu n'es pas éternellement réservé à ces fonctions dynamiques et culinaires. Un de tes camarades, ton unique ami peut-être, dans ce désert peuplé qu'on appelle un régiment, a commis quelque inconséquence; le conseil de guerre juge qu'il importe au salut de l'état qu'on lui loge douze balles dans la tête, et te voilà désigné pour faire partie du peloton. Marche! De quoi te plaindrais-tu? Tu n'étais que palfrenier, marmiton, mulet de bât; tu deviens bourreau : c'est de l'avancement.

Passons.

Il est quatre heures du matin. Mollement étendu sur un matelas que le munitionnaire a réduit patriotiquement à sa plus simple expression pour endurcir les défenseurs de l'état, en leur évitant toutes les séductions de

la mollesse ; tu dors sur la foi des traités ; tu dors du sommeil des justes et des hommes qui ont monté la garde la nuit précédente. Tout à coup un roulement de tambour se fait entendre : c'est un ordre de départ. En cinq minutes, tout le monde est sur pied ; en une demi-heure, tout le monde est sous les armes, et soixante minutes ne sont pas écoulées, que de toute cette foule qui se pressait dans les cours, sous les galeries, dans les corridors de la caserne, il n'y reste pas un fifre. De plus longs préparatifs seraient superflus. Il s'agit d'une excursion insignifiante, d'une véritable promenade de santé : trois cents lieues d'un trait, et au bout de ce trait, la guerre, c'est-à-dire l'infini.

Bon ! va dire ce troupeau de bas bleus et de dandies littéraires qui a étudié la physiologie de la guerre au Cirque olympique ; bon ! voilà qui rompt la monotonie de la vie de garnison ; voilà qui jette un peu de poésie sur ces existences abruties par l'étroite observance d'une discipline qui courbe tout sous un niveau de plomb. Que de charmes dans cette carrière aventureuse, où tout est neuf, accidenté, imprévu ! Comme ces paysages et ces épisodes se contrastent et se succèdent ! aujourd'hui, de riches prairies ; demain, des landes stériles, puis des plaines, des vallons, et des visages toujours nouveaux.

Soit ; je concède tout cela ; j'accepte même la campagne des Français dans la Péninsule, et j'indique à dessein celle-là, parce qu'elle avait plus de caractère et de physionomie. Dans l'Allemagne et dans le pays de l'Est, en général, la guerre s'adresse à des gouvernemens dont les formes sont toutes militaires. Depuis l'acte de Munster, les divers souverains du corps germanique ont tourné toutes leurs vues vers le perfectionnement des institutions guerrières qui pouvaient assurer leur autorité ; mais en accoutumant leurs sujets à une soumission exacte et minutieuse, ils ont détruit d'autant l'énergie individuelle. Il en est résulté jusqu'à présent que dès qu'une province a été conquise, les masses, privées de toute initiative, restaient passives, comme l'âne de la fable, bien persuadées qu'on ne pouvait guère les charger de plus d'un bât. La guerre se faisait exclusivement par les troupes de ligne avec plus de rivalité que de haine. Tout se bornait à serrer et à déployer la colonne ; il y avait toujours quelque chose de normal dans le désordre et de régulier dans la confusion : on dévastait avec système, on se tuait méthodiquement, sur trois hommes de profondeur. La population restait en dehors de la querelle ; et ces habitudes de soumission étaient si fort enracinées, que ce fut sous le patronage de la cour et de l'aristocratie que

s'organisèrent, plus tard, le *Tugendbund* et la *Burschenschaft*. Dans la Péninsule, au contraire, on trouvait un peuple que ses mœurs, ses préjugés et la configuration géographique du pays isolaient de toutes les autres nations continentales. Cette situation et la sévérité des institutions religieuses ayant empêché les Espagnols de prendre part aux disputes et aux controverses qui remuaient l'Europe au seizième siècle, leur caractère national n'avait reçu aucune atteinte ; car le gouvernement, quelque arbitraire qu'il fût, ne ressemblait en rien au pouvoir militaire tel qu'il existait en Allemagne, où la soumission constante des volontés de chacun et de tous à la volonté d'un seul comprimait sans cesse le ressort individuel. Depuis l'époque où Ferdinand-le-Catholique réunit en un seul les divers royaumes de l'Espagne, il s'était à peine passé un règne sans que le peuple eût manifesté son existence et exercé son action, en imposant des conditions à ses maîtres ou en expulsant quelques-uns de leurs favoris. Lorsque Madrid se souleva, par exemple, pour forcer Charles III à renvoyer le ministre Squilaci, le roi fut obligé de venir composer en personne avec le peuple, sous la protection d'un franciscain qui le couvrait du crucifix. La bourrasque passée, la cour, qui s'était retirée à Aranjuez, voulut revenir à la charge et diriger des troupes contre la capitale. A l'avant-garde marchaient les gardes wallones, corps assez impopulaire, parce que, tout recruté qu'il avait long-temps été dans les possessions de la couronne d'Espagne, on le considérait comme étranger. Le peuple assaillit cette tête de colonne avec vigueur, et l'on entendait crier de toutes parts : *Si entraran los Wallones, no reynaran los Borbones ;* « Si les gardes wallones entrent dans Madrid, les Bourbons cesseront de régner. » Les gardes wallones n'entrèrent pas ; Squilaci partit, et l'ordre se rétablit. Remarquez bien que cette impatience de tout frein à toute centralisation, qui aujourd'hui encore couvre l'Espagne de bandes et fournit à don Carlos une armée de vingt mille hommes, était naturellement plus vivace dans les provinces, où mille circonstances, provenant du climat, des mœurs et du sol, donnaient aux nationaux des facilités sans nombre pour varier la guerre et lui faire changer chaque jour de terrain, d'objet et d'aspect.

On se trouvait donc certainement là dans les conditions de la poésie conventionnelle du genre. Aujourd'hui c'était le siége d'un monastère, demain celui d'une guinguette, d'une grange, d'un moulin. On avait affaire le matin à des troupes régulières ; le soir il vous tombait sur les bras des partisans déguenillés, lazzaroni militaires portant la rescille andalouse, la

jupe valencienne et le sayon galicien. On pouvait avoir la tête fendue d'un coup de sabre, d'un coup de fronde ou d'un coup de crucifix. Était-on au bivouac dans les plaines de l'Espagne méridionale, cette vie en-dehors offrait mille accidens pittoresques. Autour de feux reflétés par les faisceaux, on voyait confondus des soldats de toute arme que le défaut de distributions régulières d'effets d'équipement avait contraints à se travestir de la manière la plus bizarre. On en voyait d'affublés de portions de vêtemens féminins, et plus d'un avait suppléé sa capote absente par le froc de quelque chartreux; à côté de ce cénobite de nouvelle espèce fumaient gravement des mamelucks, turban en tête et yatagan à la ceinture, objets de profonde horreur pour les populations péninsulaires. Habile à profiter de tout pour augmenter l'exaspération nationale, le clergé avait imaginé de répandre que ces mamelucks étaient l'avant-garde des Maures, auxquels Napoléon voulait rendre l'Espagne, et l'on ne saurait croire combien cette fable ridicule avait contribué à exciter les esprits. Ceci pourra sembler fabuleux. Rien n'est cependant plus exact, et ces idées s'étaient si bien infiltrées parmi les masses qu'en 1820 encore, des paysans valenciens me soutenaient que ce projet n'avait manqué que par suite des revers de l'Empire.

Pendant que ces enfans du désert s'occupaient de toute autre chose que des souvenirs du généralife et de l'Alhambra, des officiers d'état-major discouraient des événemens de la guerre, et rappelaient quelques épisodes des campagnes précédentes. Parfois un cheval, tourmenté par le froid de la rosée, arrachait son piquet et venait doucement avancer sa tête auprès du feu pour réchauffer ses naseaux, comme si ce vieux serviteur eût voulu rappeler qu'il assistait aussi à l'affaire qu'on racontait. La scène avait jusqu'à son fantôme : quelque cuirassier, drapé jusqu'aux yeux dans son manteau blanc, dont les larges taches de sang révélaient les causes de l'immobilité de l'homme de fer. Dans les cantonnemens, autres tableaux, autres incidens. En approchant des bourgs de la Castille et de la Manche, on ne voyait point s'en échapper ces vapeurs qui, s'élevant sans cesse au-dessus des cités populeuses, y forment une double atmosphère. Au lieu de ce bruit confus qui annonce la circulation et la vie, on n'entendait que le son des heures frappant à l'horloge de quelque monastère abandonné, ou le croassement de ces immenses bandes de corbeaux, comme on n'en voit, je crois, que dans les domaines de sa majesté catholique. Dès que les grand'gardes

s'organisèrent, plus tard, le *Tugendbund* et la *Burschenschaft*. Dans la Péninsule, au contraire, on trouvait un peuple que ses mœurs, ses préjugés et la configuration géographique du pays isolaient de toutes les autres nations continentales. Cette situation et la sévérité des institutions religieuses ayant empêché les Espagnols de prendre part aux disputes et aux controverses qui remuaient l'Europe au seizième siècle, leur caractère national n'avait reçu aucune atteinte; car le gouvernement, quelque arbitraire qu'il fût, ne ressemblait en rien au pouvoir militaire tel qu'il existait en Allemagne, où la soumission constante des volontés de chacun et de tous à la volonté d'un seul comprimait sans cesse le ressort individuel. Depuis l'époque où Ferdinand-le-Catholique réunit en un seul les divers royaumes de l'Espagne, il s'était à peine passé un règne sans que le peuple eût manifesté son existence et exercé son action, en imposant des conditions à ses maîtres ou en expulsant quelques-uns de leurs favoris. Lorsque Madrid se souleva, par exemple, pour forcer Charles III à renvoyer le ministre Squilaci, le roi fut obligé de venir composer en personne avec le peuple, sous la protection d'un franciscain qui le couvrait du crucifix. La bourrasque passée, la cour, qui s'était retirée à Aranjuez, voulut revenir à la charge et diriger des troupes contre la capitale. A l'avant-garde marchaient les gardes wallones, corps assez impopulaire, parce que, tout recruté qu'il avait long-temps été dans les possessions de la couronne d'Espagne, on le considérait comme étranger. Le peuple assaillit cette tête de colonne avec vigueur, et l'on entendait crier de toutes parts : *Si entraran los Wallones, no reynaran los Borbones;* « Si les gardes wallones entrent dans Madrid, les Bourbons cesseront de régner. » Les gardes wallones n'entrèrent pas; Squilaci partit, et l'ordre se rétablit. Remarquez bien que cette impatience de tout frein à toute centralisation, qui aujourd'hui encore couvre l'Espagne de bandes et fournit à don Carlos une armée de vingt mille hommes, était naturellement plus vivace dans les provinces, où mille circonstances, provenant du climat, des mœurs et du sol, donnaient aux nationaux des facilités sans nombre pour varier la guerre et lui faire changer chaque jour de terrain, d'objet et d'aspect.

On se trouvait donc certainement là dans les conditions de la poésie conventionnelle du genre. Aujourd'hui c'était le siége d'un monastère, demain celui d'une guinguette, d'une grange, d'un moulin. On avait affaire le matin à des troupes régulières; le soir il vous tombait sur les bras des partisans déguenillés, lazzaroni militaires portant le rescille andalous, le

jupe valencienne et le sayon galicien. On pouvait avoir la tête fendue d'un coup de sabre, d'un coup de fronde ou d'un coup de crucifix. Était-on au bivouac dans les plaines de l'Espagne méridionale, cette vie en-dehors offrait mille accidens pittoresques. Autour de feux reflétés par les faisceaux, on voyait confondus des soldats de toute arme que le défaut de distributions régulières d'effets d'équipement avait contraints à se travestir de la manière la plus bizarre. On en voyait d'affublés de portions de vêtemens féminins, et plus d'un avait suppléé sa capote absente par le froc de quelque chartreux; à côté de ce cénobite de nouvelle espèce fumaient gravement des mamelucks, turban en tête et yatagan à la ceinture, objets de profonde horreur pour les populations péninsulaires. Habile à profiter de tout pour augmenter l'exaspération nationale, le clergé avait imaginé de répandre que ces mamelucks étaient l'avant-garde des Maures, auxquels Napoléon voulait rendre l'Espagne, et l'on ne saurait croire combien cette fable ridicule avait contribué à exciter les esprits. Ceci pourra sembler fabuleux. Rien n'est cependant plus exact, et ces idées s'étaient si bien infiltrées parmi les masses qu'en 1820 encore, des paysans valenciens me soutenaient que ce projet n'avait manqué que par suite des revers de l'Empire.

Pendant que ces enfans du désert s'occupaient de toute autre chose que des souvenirs du généralife et de l'Alhambra, des officiers d'état-major discouraient des événemens de la guerre, et rappelaient quelques épisodes des campagnes précédentes. Parfois un cheval, tourmenté par le froid de la rosée, arrachait son piquet et venait doucement avancer sa tête auprès du feu pour réchauffer ses naseaux, comme si ce vieux serviteur eût voulu rappeler qu'il assistait aussi à l'affaire qu'on racontait. La scène avait jusqu'à son fantôme : quelque cuirassier, drapé jusqu'aux yeux dans son manteau blanc, dont les larges taches de sang révélaient les causes de l'immobilité de l'homme de fer. Dans les cantonnemens, autres tableaux, autres incidens. En approchant des bourgs de la Castille et de la Manche, on ne voyait point s'en échapper ces vapeurs qui, s'élevant sans cesse au-dessus des cités populeuses, y forment une double atmosphère. Au lieu de ce bruit confus qui annonce la circulation et la vie, on n'entendait que le son des heures frappant à l'horloge de quelque monastère abandonné, ou le croassement de ces immenses bandes de corbeaux, comme on n'en voit, je crois, que dans les domaines de sa majesté catholique. Dès que les grand'gardes

s'organisèrent, plus tard, le *Tugendbund* et la *Burschenschaft*. Dans la Péninsule, au contraire, on trouvait un peuple que ses mœurs, ses préjugés et la configuration géographique du pays isolaient de toutes les autres nations continentales. Cette situation et la sévérité des institutions religieuses ayant empêché les Espagnols de prendre part aux disputes et aux controverses qui remuaient l'Europe au seizième siècle, leur caractère national n'avait reçu aucune atteinte; car le gouvernement, quelque arbitraire qu'il fût, ne ressemblait en rien au pouvoir militaire tel qu'il existait en Allemagne, où la soumission constante des volontés de chacun et de tous à la volonté d'un seul comprimait sans cesse le ressort individuel. Depuis l'époque où Ferdinand-le-Catholique réunit en un seul les divers royaumes de l'Espagne, il s'était à peine passé un règne sans que le peuple eût manifesté son existence et exercé son action, en imposant des conditions à ses maîtres ou en expulsant quelques-uns de leurs favoris. Lorsque Madrid se souleva, par exemple, pour forcer Charles III à renvoyer le ministre Squilaci, le roi fut obligé de venir composer en personne avec le peuple, sous la protection d'un franciscain qui le couvrait du crucifix. La bourrasque passée, la cour, qui s'était retirée à Aranjuez, voulut revenir à la charge et diriger des troupes contre la capitale. A l'avant-garde marchaient les gardes wallones, corps assez impopulaire, parce que, tout recruté qu'il avait long-temps été dans les possessions de la couronne d'Espagne, on le considérait comme étranger. Le peuple assaillit cette tête de colonne avec vigueur, et l'on entendait crier de toutes parts : *Si entraran los Wallones, no reynaran los Borbones ;* « Si les gardes wallones entrent dans Madrid, les Bourbons cesseront de régner. » Les gardes wallones n'entrèrent pas; Squilaci partit, et l'ordre se rétablit. Remarquez bien que cette impatience de tout frein à toute centralisation, qui aujourd'hui encore couvre l'Espagne de bandes et fournit à don Carlos une armée de vingt mille hommes, était naturellement plus vivace dans les provinces, où mille circonstances, provenant du climat, des mœurs et du sol, donnaient aux nationaux des facilités sans nombre pour varier la guerre et lui faire changer chaque jour de terrain, d'objet et d'aspect.

On se trouvait donc certainement là dans les conditions de la poésie conventionnelle du genre. Aujourd'hui c'était le siége d'un monastère, demain celui d'une guinguette, d'une grange, d'un moulin. On avait affaire le matin à des troupes régulières; le soir il vous tombait sur les bras des partisans déguenillés, lazzaroni militaires portant le rescille andalous, le

jupe valencienne et le sayon galicien. On pouvait avoir la tête fendue d'un coup de sabre, d'un coup de fronde ou d'un coup de crucifix. Était-on au bivouac dans les plaines de l'Espagne méridionale, cette vie en-dehors offrait mille accidens pittoresques. Autour de feux reflétés par les faisceaux, on voyait confondus des soldats de toute arme que le défaut de distributions régulières d'effets d'équipement avait contraints à se travestir de la manière la plus bizarre. On en voyait d'affublés de portions de vêtemens féminins, et plus d'un avait suppléé sa capote absente par le froc de quelque chartreux; à côté de ce cénobite de nouvelle espèce fumaient gravement des mamelucks, turban en tête et yatagan à la ceinture, objets de profonde horreur pour les populations péninsulaires. Habile à profiter de tout pour augmenter l'exaspération nationale, le clergé avait imaginé de répandre que ces mamelucks étaient l'avant-garde des Maures, auxquels Napoléon voulait rendre l'Espagne, et l'on ne saurait croire combien cette fable ridicule avait contribué à exciter les esprits. Ceci pourra sembler fabuleux. Rien n'est cependant plus exact, et ces idées s'étaient si bien infiltrées parmi les masses qu'en 1820 encore, des paysans valenciens me soutenaient que ce projet n'avait manqué que par suite des revers de l'Empire.

Pendant que ces enfans du désert s'occupaient de toute autre chose que des souvenirs du généralife et de l'Alhambra, des officiers d'état-major discouraient des événemens de la guerre, et rappelaient quelques épisodes des campagnes précédentes. Parfois un cheval, tourmenté par le froid de la rosée, arrachait son piquet et venait doucement avancer sa tête auprès du feu pour réchauffer ses naseaux, comme si ce vieux serviteur eût voulu rappeler qu'il assistait aussi à l'affaire qu'on racontait. La scène avait jusqu'à son fantôme : quelque cuirassier, drapé jusqu'aux yeux dans son manteau blanc, dont les larges taches de sang révélaient les causes de l'immobilité de l'homme de fer. Dans les cantonnemens, autres tableaux, autres incidens. En approchant des bourgs de la Castille et de la Manche, on ne voyait point s'en échapper ces vapeurs qui, s'élevant sans cesse au-dessus des cités populeuses, y forment une double atmosphère. Au lieu de ce bruit confus qui annonce la circulation et la vie, on n'entendait que le son des heures frappant à l'horloge de quelque monastère abandonné, ou le croassement de ces immenses bandes de corbeaux, comme on n'en voit, je crois, que dans les domaines de sa majesté catholique. Dès que les grand'gardes

avaient pris leur place, on rompait les rangs, et toute cette population improvisée se répandait comme un torrent dans les rues, visitant, sondant, furetant et cherchant partout des vivres et des fourrages. Ici on ouvrait une porte par ce procédé expéditif, qui consiste à tirer un coup de fusil dans la serrure. Plus loin, des soldats toisaient intérieurement et extérieurement la paroi d'un rez-de-chaussée avec tout le soin qu'eussent pu mettre des antiquaires à quelque opération semblable exécutée près d'une dolmen druidique ou d'un obélisque égyptien; il s'agissait de voir si le terrain n'était pas plus élevé *intra* qu'*extra muros*, ce qui indiquait presque infailliblement qu'on l'avait exhaussé pour cacher quelque chose dans un double plancher. Les soldats français avaient emprunté cet ingénieux diagnostic aux Polonais, sans contredit les premiers maraudeurs du monde. C'est encore d'eux qu'on avait appris à jeter de l'eau dans les jardins, afin de voir si la terre, s'imbibant plus vite dans un endroit que dans un autre, n'avait pas été nouvellement remuée pour y enfouir des objets qu'on voulait soustraire aux investigations de ces hôtes incommodes. En général, le résultat de ces recherches était assez triste, tant parce que le pays était épuisé par la guerre, que parce que les habitans se retiraient dans des localités où il n'eût pas toujours été prudent d'aller les relancer. Avait-on trouvé quelques maigres quartiers de chevreau, de la merluche d'une antiquité presque antédiluvienne, on venait faire cuire tout cela au logement; heureux quand cette opération n'était pas troublée par l'explosion de quelques paquets de cartouches laissés à dessein dans l'âtre par le propriétaire de la maison, qui léguait en partant ce divertissement pyrotechnique aux Français! Dans plusieurs provinces, le souper était une question de chaque soir, et le fait seul de cette alarmante éventualité résumait la question d'inspiration et d'entrain relativement à des gens qui, en tout état de cause, eussent donné toutes les mélodies de Thomas Moore pour une tranche de bœuf ou un sac de pommes de terre. Rien ne tend moins en effet que la diète la fibre poétique, et n'éteint plus cette fièvre imitative qu'on appelle l'esprit de corps. Faites donc chanter des ritournelles de vaudevilles et donnez des poses de mélodrame à des gens dont l'utopie est un verre d'eau-de-vie et un morceau de pain! Les pauvres diables répondront par ces aphorismes polyglottes qu'on trouve charbonnés sur les murs de toutes les casernes de l'Europe, comme pour rappeler sans cesse aux intéressés le positif de la profession :

AU SOLDAT,
IL FAUT
LES JAMBES DU CERF,
LA FORCE DU CHEVAL,
LA PATIENCE DU CHAMEAU,
LE COURAGE DU LION
ET
LE VENTRE D'UNE PUCE.

Méditez ces simples maximes et vous serez plus vivement frappé de la pensée profonde qui préside aux compositions de cet artiste dont la popularité grandirait peut-être encore, s'il était complétement compris : Charlet. On admire en général tout ce qu'il y a de spirituel, de facile et d'ingénieux dans son talent; on glisse un sourire sur ces scènes empreintes d'une verve inépuisable et saisissante, mais peu de gens vont au fond de l'idée puissante qui domine cette œuvre. Examinez bien toutes ces figures jetées dans des attitudes si diverses et groupées dans une intention qui semble procéder exclusivement par le grotesque. Il y a du rire dans ces physionomies, quelquefois même de la gaieté folle; mais cette gaieté, c'est de l'individualisme; et si elle se généralise, vous la voyez revêtir une teinte frénétique et lugubre. Le soldat détruit avec une volupté sauvage, avec une brutalité sans bornes et sans calcul, La plus belle glace d'un château vole en éclats sous le coup de crosse du dernier fantassin. Il faut au hussard ivre des draperies frangées d'or pour essuyer ses bottes fangeuses, et près du bûcher le mieux fourni, l'on se chauffe avec des boiseries précieuses et des meubles somptueux. L'enfant détruit aussi, mais c'est par ignorance de l'usage et du prix des choses. Le soldat, lui, détruit comme pour se venger de la société qui le sacrifie, et peut-être avec cette secrète pensée d'égoïsme que ces objets qu'il anéantit auront moins vécu que lui. Cette arrière-pensée de protestation, vous la retrouvez dans chaque page de Charlet. Son type général, c'est cette apathie active, cette résignation boudeuse qui se résumait admirablement dans le mot de *grognards*. On voit qu'il a retourné la pensée de Callot, et pris à rebours l'œuvre du peintre des *Misères de la guerre*. Son œuvre à lui, cette œuvre si futile et si rieuse en apparence, pourrait s'intituler *les Misères des gens de guerre*, et sa pensée, vous la retrouvez indiquée chez tous les peintres du genre. C'est, — Gredin de sort! — Chien de temps! — Coquin de

métier! Toujours la plainte, et dans *le premier coup de feu* l'histoire de ces angoisses indicibles qui saisissent parfois les plus braves et les mieux aguerris, quand les premiers boulets font jaillir la terre, ou passent en vibrant à travers la forêt de fer des baïonnettes.

L'heure de la sanglante péripétie qui termine, soit en plaine, soit derrière un rempart, ce drame à phases si diverses, est arrivée. Voici le moment d'appliquer les philanthropiques prescriptions de cette proclamation publiée en 1794, et maintenue depuis dans l'armée russe, sous le nom de *Catéchisme de Suwarow*, son auteur. Le document est curieux comme pièce à consulter pour l'histoire de la philosophie de la guerre et de la civilisation.

« Joignez les talons, tendez le jarret; un soldat doit être droit comme » une flèche.

» Frappez avec la baïonnette : la balle est une folle; la baïonnette ne » s'égare que d'une côte à l'autre.

» Percez le Turc renversé; il peut vous donner un revers de sabre, » *même quand il est mort.*

» Voilà le retranchement. Le fossé n'est pas profond; le parapet n'est » pas élevé : escaladez. Feu à la tête de la colonne, puis la baïonnette. » Enlevez les batteries, tuez les canonniers, tuez tout dans les rues. » Lorsque le mur intérieur est occupé, allez au pillage dans les bâtimens » et dans les maisons, toujours *l'arme froide;* autrement vous risquez » d'incendier votre nid, etc. »

Oui, l'heure est arrivée, qui sera la dernière de la moitié de ce troupeau d'hommes ameutés de tant de points divers sur cette étroite et dernière arène. Déjà le canon vomit méthodiquement la mitraille, et de temps à autre une grande explosion vient dominer le fracas. C'est un caisson qui saute comme ces marrons qu'un enfant oublie dans les cendres, en partant pour l'école. La terre tremble au loin sous les pesans cuirassiers. Hourrah! Papillon d'acier, le brillant lancier voltige autour des masses flamboyantes de l'infanterie et vient périr au pied d'un rempart mobile, sous les coups de ce porc-épic de fer qu'on appelle un carré. Cette masse, l'artillerie l'écrase et la brise à son tour.—Le soldat tombe; il tombe au bruit des fanfares, du tumulte et des cris, comme le taureau du cirque espagnol; il tombe plein de force et de vie, et les fanfares continuent; il tombe, et ses derniers regards trouvent quelquefois à l'horizon une petite église tapissée de lierre, avec son porche vermoulu, son coq et son clocher. Hé-

las! ce n'est pas l'église de son village; ces champs ne sont pas ceux où, enfant, il venait anticiper sur la vendange, faire du feu près de la grosse pierre, et deviser de sorts et de revenans dans la hutte roulante du berger. Ce village n'est pas celui où s'écoulaient ses années d'oisiveté occupée; il n'aura ni une place ni une croix de bois dans ce cimetière, dont les murs crénelés et palissadés en font une forteresse improvisée. Son linceul, c'est un lambeau sanglant; et pour dernière parole de consolation, quelque cantinière ivre de l'eau-de-vie des morts, quelques paysans faméliques, sortis de la forêt voisine pour redemander en gros à la guerre ce qu'elle leur a pris en détail, diront en le poussant du pied : « Pas encore mort... Crève donc, chien! » Ils retourneront ces cadavres, comme la hyène qui fouille les sépultures. Armes, vivres, vêtemens, tout sera arraché, disputé, empilé, partagé, troqué; tout aura sa place dans cet horrible bazar, depuis l'élégant habit d'officier, essayé naguère avec tant de complaisance devant la psyché d'un boudoir, jusqu'à la ration de lard, qu'on fera frire sur place, dans la cuirasse détachée d'un cadavre. Tout sera recueilli, excepté les lettres d'une mère ou d'un ami, excepté ces riens charmans, ces amulettes contre l'absence, que de sa douce main quelque jeune fille avait placées sur le cœur du soldat.

Ne croyez pas toutefois que tant d'ossemens soient destinés à blanchir éternellement dans la campagne, à la honte du siècle et du respect dû aux morts. Non! ce scandale sera épargné. Voici venir des sociétés anglaises, qui font fouiller les bois, les rochers, les ravins, recueillant avec un soin minutieux ces tristes dépouilles. On en charge d'immenses voitures, on va les rendre à la paix du tombeau. Généreux enfans d'Albion! ils appartiennent à quelques-unes de ces associations philanthropiques dont l'active charité s'étend sur les deux hémisphères. — Pas du tout; ce sont des fabricans de produits chimiques de Fulton-Fields; ils vont mettre au récipient les fémurs, les coccis et les tibias des héros, et leur donner pour urne cinéraire une barrique de noir animal. On aura adressé à leurs mânes de magnifiques allocutions; ce sera le sujet d'une foule de ronflantes prosopopées; on en aura fait des espèces de demi-dieux, et leurs restes serviront à cirer les bottes. — O fabricans de produits chimiques de Fulton-Fields! vous êtes immenses, vous résumez Malthus et Bentham, l'époque et la nation; vous êtes les dignes émules de ces puritains de la compagnie des Indes qui expédiaient à la fois aux indigènes des Bibles et des idoles en chrysocale.

On objectera peut-être que rien n'annonce le retour des grandes hécatombes stratégiques, si bizarrement exploitées, en dernière analyse, par l'industrialisme britannique, et l'on pourra reprocher à cette lugubre homélie d'être au moins inopportune. C'est vrai que la goutte d'huile qui doit faire rouler sur leurs gonds, pour s'ouvrir à deux battans, les portes classiques du temple de Janus, semble indéfiniment suspendue. Partout règne une politique homœopathique qui n'admet l'intelligence et l'énergie qu'à des doses infinitésimales, et les gouvernemens se sont mis au régime de cet homme qui, se croyant de verre, n'osait plus remuer, crainte de se briser. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'on fait partout de l'éclectisme pratique, bien que la philosophie n'ait certainement rien à revendiquer dans toutes les folies qu'on ne fait pas.

Voyons; il ne s'agit ni de continuer les hallucinations débonnaires de l'abbé de Saint-Pierre, ni de plagier les théorèmes dissolvans du compère Mathieu. Trop de réalités tristes nous assiégent, le positif de la vie nous enlace, nous étreint de trop près pour qu'il soit permis aujourd'hui de rêver des utopies; mais ne serait-il pas bien temps de renoncer à ce système de grande guerre né à des époques où l'âpreté des mœurs, la rigidité des croyances et la solidité des convictions rendaient toute transaction impossible, et où il ne s'agissait de rien moins que de réaliser de grandes synthèses sociales et fixer la carte politique de l'Europe? Passe encore pour la guerre civile. C'est un différend qui se vide entre les parties intéressées, et chacun au moins croit savoir à peu près de quoi il s'agit; mais à quoi bon, sauf quelques rares exceptions où le mal provoque le mal, à quoi bon ces armées qu'on tient partout l'arme au bras et le sac au dos? A la conservation du territoire? Eh! qui songerait à le violer ce territoire, occupé que chacun est chez soi à ses affaires domestiques? A la conquête, sous le triple rapport de l'équilibre, de la ligne de défense et de l'agrandissement du marché national? Mais le système des pointes militaires a détruit tout le système de barrière, soit physique, soit politique, de même qu'il n'y a plus d'équilibre possible quand il peut tomber d'un instant à l'autre des pavés dans la balance. Sauf l'Angleterre enfin, qui serait tout sur le continent comme unité industrielle, mais qui ne peut y être rien comme unité militaire, il n'y a guère de pays dont les produits, qu'il faudrait admettre, en cas de réunion par la conquête, ne balançassent, au détriment des conquérans, les avantages de sa consommation. Est-ce par hasard au profit de l'émancipation générale

que l'on prétendrait guerroyer? Eh! grand Dieu! laissez les peuples s'émanciper eux-mêmes; laissez-les porter les coups, si, comme la femme de Sganarelle, ils veulent qu'on les batte. Prenons deux exemples. Voilà deux princes qu'on empêche de trôner, par ce motif que l'un est un donneur d'eau bénite et l'autre un Otello. Eh! que vous importe, je vous prie, et qu'avez-vous à y voir, si les Espagnols veulent qu'on les asperge, et les Portugais qu'on les étrangle? Si vous invoquiez la raison d'état, je vous comprendrais. Cette raison-là dispense de toutes les autres : mais, de grâce, ne parlez pas de liberté, car la liberté est chose essentiellement relative, et rien ne ressemble plus à l'esclavage que celle qu'on impose. Que chacun fasse donc ses propres affaires, et tant pis pour ceux qui subissent Gessler, soit que Gessler affiche son despotisme ou l'escamote, soit qu'il arbore insolemment sa toque ou la façonne en bonnet phrygien.

Voilà ce qu'un nouveau paysan du Danube pourrait venir proclamer devant ce dix-neuvième siècle, si progressif dans les mots, si stationnaire dans les choses; mais le pauvre homme courrait grand risque de perdre son temps et son huile. La routine est si puissante; une sottise est si facile à faire, l'abus trouve toujours tant de champions, et « l'animal de la gloire » de saint Augustin a tant d'émules! Voyez, par exemple, si, pendant les quinze années de paix générale de la restauration, on a laissé échapper une occasion de donner ou de recevoir des horions. Ayacucho et Missolonghi, les Balkans et Navarin sont là pour l'attester, et Dieu sait, s'il fallait compter de clerc à maître, quel a été en définitive le bénéfice des vainqueurs! Mais non; il faut toujours des emprunts, des indemnités d'entrée en campagne, des bulletins, des *Te Deum* et des épaulettes étoilées. Il faut que ce nuage d'escadrons, de trains d'artillerie, de shackos, de bidons, de moustaches et de pompons qui s'amoncelle incessamment à l'horizon de l'Europe, crève quelque part. Sauve qui peut!

ÉMILE MORICE.

# LAZARILLA.

## I.

C'était pendant une de ces délicieuses soirées d'été inconnues dans les climats du Nord ; la lune illuminait de ses blancs reflets la poudreuse rue d'Alcala, les allées du *Prado* et le solitaire palais de *Buen-Retiro*.

Tout ce que Madrid renfermait de monde élégant était réuni vers la porte d'Alcala. Cette promenade de prédilection des belles *madrilenas* ne présentait pas, à cette époque surtout, le coup d'œil piquant et varié de nos promenades françaises. Point de ces robes aux nuances brillantes et douces, point de ces chapeaux coquets autour desquels se marient les rubans et les fleurs, point d'écharpes soyeuses sur de blanches épaules : les modes parisiennes ne paraissaient pas en public sous le règne de Charles III, et à peine si quelques femmes élégantes se les permettaient dans les *tertulias*. Au théâtre, dans les rues, à l'église, elles ne portaient que le noir, partout du noir : robes noires, mantilles noires, blondes et dentelles noires jetées sur les plus belles têtes de l'univers : telle était la mode en Espagne il y a cinquante ans.

Malgré ce lugubre costume et la gravité passée en proverbe des Espagnols, il régnait ce soir-là au Prado un certain air de fête et de gaieté ; le comte d'Artois, frère de Louis XVI, s'y montrait pour la première fois, et on eût dit que tout Madrid s'y était rendu pour lui en faire les honneurs.

Le comte d'Artois était alors jeune, brillant, aimé des dames, admiré de tous. Le peuple battait des mains et criait *Viva* sur son passage, la cour d'Espagne était à ses genoux. Qui n'eût envié une si belle destinée?

Il parcourut les allées en carrosse découvert; son royal cousin le prince des Asturies était assis à ses côtés, et cette jeune noblesse si empressée d'imiter ses manières françaises, si jalouse de sa faveur, se pressait sur ses pas. Les carrosses, la suite et les gardes du corps défilèrent lentement sous les regards de la foule. A dix heures le comte d'Artois rentra au palais : c'était l'heure du coucher de Charles III, et tous les membres de sa famille se faisaient un devoir d'y assister.

Quand le royal cortége se fut éloigné, la foule quitta la porte d'Alcala et se dispersa dans les allées. Les groupes se formèrent autour des tables où l'on servait des glaces et des sorbets, et les chanteurs prirent place.

Un Andalous vêtu du costume de *majo* s'arrêta devant une société nombreuse; il accorda sa guitare, mit sa *montera* sur l'oreille, et entonna d'une voix puissante la vieille romance mauresque *du Desafio de Tarse*.

Une femme fort mal vêtue, une pauvresse se tenait à quelques pas de là; on ne voyait pas son visage sous la vieille mantille noire dont il était couvert, mais on l'entendait dire piteusement : *Por Dios! senores mios, un pedacito de pan!* et cette voix argentine révélait une jeune fille, presque un enfant.

Quand le *majo* eut achevé sa romance, la mendiante se glissa derrière lui, et, à mesure qu'il passait, raide comme un tambour-major et tendant sa *montera*, où pleuvaient les offrandes, elle le suivait et avançait furtivement la main en répétant : *Senores, por Dios!* Elle recueillit ainsi quelques aumônes, mais le *majo* s'aperçut enfin de ce manége. C'était un homme âpre au gain et fort colérique; furieux que l'on osât ainsi participer à ses profits, il lâcha un effroyable juron et asséna un coup de poing sur la tête de la pauvresse. La malheureuse enfant chancela et tomba sur ses genoux. Sa mante s'était détachée dans ce mouvement et laissait voir un visage ravissant, des yeux veloutés et pleins de larmes, une rare créature enfin.

Un cavalier qui venait de lui faire l'aumône la soutint d'une main, et de l'autre il appliqua un vigoureux soufflet sur la joue du *majo*. Alors ce fut une rumeur générale. L'Andalous criait qu'il était noble et qu'il aurait raison de cette insulte; les dames disaient que ce n'était pas la peine

de s'emporter ainsi pour une petite gueuse, et les hommes s'empressaient autour de la mendiante à demi morte de frayeur.

La foule grossissait, le tumulte allait croissant, et bientôt on ne sut plus de quoi il était question; chacun criait et se disputait pour son compte. Heureusement l'alcade de Barrio arriva avec ses hommes, il fit saisir le *majo*, et l'envoya coucher en prison. Sur ces entrefaites la mendiante avait disparu, entraînée par le cavalier qui l'avait si lestement vengée. Il la fit entrer dans un petit café borgne des environs de la porte d'Atocha, et sur un signe qu'il adressa au garçon, celui-ci les introduisit dans une pièce attenant à la grande salle.

Le cavalier demanda une tasse de chocolat et une bouteille de vin des Canaries. La mendiante, toute confuse, s'assit, après bien des façons, sur un vieux tabouret rembourré. On les servit, et ils demeurèrent seuls dans ce salon enfumé et mal éclairé par une lampe accrochée au mur.

La pauvresse avait avancé sa mante sur son visage, elle sanglotait et ne touchait point à sa tasse de chocolat. Le cavalier se versa du vin, alluma son cigaritto, et entreprit de la consoler.

— Il n'y a pas là de quoi se noyer dans les larmes, mon infante, dit-il en aspirant une bouffée entre chaque phrase de son discours, le brutal a eu plus de mal que vous, j'en réponds. Jésus Maria! Je sens encore sa joue sous cette main-là. Allons, séchez ces beaux yeux, charmante désolée. Voulez-vous un verre de ce vin des Canaries? Il est excellent; ce vieux coquin de Pedro Badillo assure qu'il a dix feuilles; je n'en crois rien, mais c'est égal, il se laisse boire. Savez-vous que vous êtes merveilleusement belle, *mi alma?* Quand nous aurons mis quelques bagues à ces petites mains, elles pourront faire honte à celles d'une grandesse. Vous pleurez toujours! Mais que faut-il donc pour vous consoler, poulette? Tiens, embrasse-moi.

A cet impertinent propos, suivi d'un geste plus impertinent encore, la mendiante jeta un cri et voulut sortir. Le cavalier courut fermer la porte, et se prit à rire.

— Ah çà! dit-il, qu'est-ce que c'est que ces manières-là, princesse? Te ferais-je peur, par hasard, moi, don Antonio Colosia y Campillo, un des plus jolis garçons de toutes les Espagnes?

Et comme elle cherchait à ouvrir la porte, il cessa tout à coup de rire, et ajouta d'un ton brutal: — Finiras-tu avec tes façons? Allons, mets-toi là, bois ce verre de vin, sinon, *per vida mia!* je te le jette au visage.

Apparemment cette grossière menace fut proférée très-haut, car on frappa à la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur la promenade. La jeune fille ouvrit à l'instant, malgré l'opposition de don Antonio Colesia y Campillo. Un jeune officier aux gardes entra.

— Cavallero, dit-il, cette femme est-elle la vôtre?

Don Antonio répondit seulement par un geste négatif et dédaigneux.

— Est-elle votre maîtresse?

— Peut-être. Mais qu'est-ce que cela vous fait?

— Seigneur, ne le croyez pas! s'écria la mendiante; avant ce soir, je n'avais jamais rencontré ce visage de malheur. On m'a frappée, j'ai eu peur, et je l'ai suivi jusqu'ici; voilà tout!

— Allons, marche devant moi! interrompit don Antonio en saisissant la jeune fille par le bras.

Elle lui échappa et courut se réfugier près de l'officier, dont elle implora la protection par un geste suppliant et muet. Il se mit devant elle, et dit : — Cavallero, cette femme se place sous ma sauve-garde, et je ne souffrirai pas qu'elle soit insultée! Si ce propos vous choque, je suis prêt à vous en rendre raison.

— *Valgame Dios!* interrompit don Antonio, vous vous faites le champion de cette drôlesse! Elle ne vaut pas, en vérité, la peine que deux gentilshommes se coupent la gorge pour elle.

Puis, passant fièrement au milieu des spectateurs que cette scène avait attirés, il sortit du café.

L'officier tira de sa poche une poignée de réaux et les donna à la mendiante qui fut s'asseoir hors du café; là elle demanda encore l'aumône pendant quelques instans.

Au bout d'une demi-heure environ, on entendit des cris dans une contre-allée; il était déjà tard, et il n'y avait plus personne dans le café, si ce n'est l'officier aux gardes qui s'y était arrêté pour prendre un sorbet. Il tira son épée et commanda aux garçons de le suivre avec des flambeaux. A vingt pas sous les arbres, ils trouvèrent la mendiante se débattant contre don Antonio qui cherchait à l'entraîner.

— En garde, lâche! cria l'officier; à présent tu te battras pour cette pauvresse.

Don Antonio tira son épée; on entendit le fer se croiser, puis un cri perçant; la mendiante avait été touchée, elle tomba aux pieds de don Antonio qui lâcha son épée et s'enfuit à toutes jambes. Tout cela s'était passé

en un clin-d'œil, sans que personne pût comprendre comment ce malheur venait d'arriver. L'officier consterné passa son gant de peau sur la pointe de son épée; elle était teinte de sang.

— Dieu me soit en aide! s'écria-t-il, c'est moi qui ai tué cette femme!

— Un homme mort à quatre pas de chez moi! s'écria le cafetier en arrivant tout essoufflé. *Santos cielos!* c'est une femme! la mendiante de tantôt! Don Antonio aura fait ce coup, le scélérat!

— C'est un hasard! un hasard funeste! interrompit l'officier, personne n'est coupable d'assassinat ici. Il faut sur-le-champ prendre soin de cette malheureuse enfant. Avez-vous une chambre à lui donner?

— Toute ma maison est à la disposition de votre seigneurie.

L'officier aida lui-même le cafetier et les garçons à relever la mendiante. On la transporta dans le café, et bientôt elle reprit connaissance. Sa blessure était légère, la peur seule lui avait ôté l'usage de ses sens. L'officier la laissa aux soins du cafetier et de sa femme.

— Voici ma bourse, dit-il en sortant, prenez bien soin de cette enfant. Que rien ne lui manque; je reviendrai savoir de ses nouvelles dans quelques jours.

Le lendemain, il suivit la cour à Aranjuez, où son service l'appelait, et plusieurs semaines s'écoulèrent avant qu'il retournât à Madrid.

## II.

L'officier aux gardes se nommait don Manuel de Villa Viciosa. C'était un beau cavalier, plein d'honneur, de bravoure et de générosité. Un majorat de dix mille écus de rentes, dont il avait récemment hérité, ne contribuait pas peu à rehausser son mérite, et tous ses amis étaient fort pressés de le marier, tant on était généralement persuadé qu'il rendrait une femme heureuse.

Il y eut pendant le voyage d'Aranjuez de grandes négociations à ce sujet; et quand don Manuel revint à Madrid, il était à peu près engagé.

Le comte de Montepino lui donnait sa fille unique, pour la seule condition qu'il prendrait le nom et les armes de sa nouvelle famille.

C'était un grand parti que doña Luisa de Montepino. Héritière, par sa mère, d'un beau majorat, elle apportait à son mari, avec le titre de comte, 100,000 réaux de rente. On l'avait élevée au couvent des béné-

dictines de Madrid, et elle ne devait en sortir que le jour de son mariage; car son père résidait dans une cour étrangère, où il représentait Sa Majesté Catholique, et sa mère était morte depuis long-temps.

En quittant Aranjuez, don Manuel et le comte de Montepino convinrent que leur visite au couvent des bénédictines aurait lieu le lendemain.

Le même soir, don Manuel alla seul au *Prado*. Comme un mois auparavant, la promenade était animée et brillante; la lune blanchissait de ses rayons les feuillages immobiles; pas un souffle de vent, pas un nuage au ciel, et sous les arbres le murmure des fontaines, les voix sonores mariées aux accords de la guitare, des femmes voilées, des hommes cachés sous leurs larges chapeaux rabattus; quelque chose de galant, de mystérieux, d'espagnol enfin.

Don Manuel se promenait sans but parmi cette foule. Une sorte d'inquiétude et de douloureuse impatience le saisissait dès qu'il venait à se souvenir de cette visite fixée au lendemain.

Son imagination se plaisait à créer la doña Luisa qui lui était destinée; il la fit belle, gracieuse, toute charmante, et il se prit presque de passion pour ce portrait de fantaisie, sans songer que sans doute le lendemain il n'en retrouverait pas l'original.

Au milieu de ces rêves, de cette préoccupation si ordinaire aux caractères indolens et passionnés, don Manuel se rappela tout à coup la scène du café et la mendiante blessée par lui sous les allées du Prado; il s'assura que sa bourse n'était pas vide et entra chez Pedro Badillo.

Don Antonio Colosia y Campillo était dans la grande salle; le *majo*, debout dans un coin, raclait négligemment sa guitare.

Don Manuel passa gravement, mit la main à son chapeau, sans avoir l'air de reconnaître personne, et entra dans la seconde salle.

— Que votre seigneurie soit la bienvenue, dit le cafetier; j'étais impatient de lui rendre compte de ses bonnes œuvres. La mendiante est presque guérie. Sur mon ame, je ne l'ai laissée manquer de rien; votre seigneurie y avait pourvu.

— C'est bien, c'est bien, interrompit don Manuel; je veux voir cette enfant.

— A la minute, fit le cafetier en prenant un flambeau; je vais lui dire de descendre.

— Non, j'irai moi-même là-haut.

Ils montèrent cinq étages. Au bout d'un corridor encombré de vieux

meubles et qui était le rendez-vous de tous les chats du voisinage, se trouvait un galetas à peu près clos. Des paquets de tabac en feuilles, suspendus aux solives, y répandaient une certaine odeur chaude et pénétrante, qui d'abord montait à la tête. Derrière la porte, il y avait un petit lit assez propre; plus loin, un fauteuil de cuir rouge, qui datait au moins du règne des derniers princes de la maison d'Autriche, et près du fauteuil, une table boiteuse.

La mendiante était assise au pied du lit; elle se leva vivement en voyant entrer don Manuel, précédé de Pedro Badillo, et le salua de cet air humble et piteux qu'elle avait en demandant l'aumône.

— Asseyez-vous, mon enfant, lui dit l'officier.

Et comme elle s'obstinait à rester debout, le cafetier ajouta, en la poussant vers un vieux tabouret : — Asseyez-vous donc, Lazarilla; sa seigneurie vous le commande.

Elle se mit, toute confuse, au bord du tabouret; don Manuel prit le fauteuil, et Pedro Badillo resta debout avec son flambeau à la main.

Alors l'officier se demanda si la rare beauté qu'il trouvait dans ce taudis était bien cette même mendiante sauvée par lui des insultes de don Antonio Colosia y Campillo; il hésitait à la reconnaître. C'est que pendant un mois de réclusion, il s'était fait un merveilleux changement dans l'extérieur de Lazarilla : son teint, bruni par le soleil, avait repris une suave blancheur; ses longs cheveux, au lieu de retomber en mèches inégales sur son visage, formaient à son jeune front une gracieuse couronne, et ses traits fins et charmans, qu'elle ne cachait plus sous une mante en guenilles, s'étaient embellis d'une expression ineffable de calme et de mélancolie. Une robe de serge, assez propre, faisait aussi valoir la taille la plus riche et la plus svelte que don Manuel eût jamais admirée.

— Mon enfant, dit-il enfin en jetant un coup d'œil sur le bras que Lazarilla portait encore en écharpe, il a failli arriver un grand malheur, et quoique ce fût sans intention de ma part, je ne m'en serais jamais consolé. Enfin vous voilà presque guérie, par la grâce de Dieu.

— Et les soins de votre serviteur, interrompit Pedro Badillo. J'ai été barbier avant de tenir un café, et je me souviens encore un peu de mon ancien métier. Demandez à la petite. Depuis hier je l'ai déclarée en convalescence, et d'ici un mois, elle pourra faire de ses bras tout ce qu'elle voudra.

— Ah! vous êtes bien bon, seigneur, s'écria Lazarilla, les larmes aux

yeux; un mois encore, c'est trop. Je me sens déjà guérie..... Me voici en état de gagner ma pauvre vie.

— C'est ça, c'est ça! tuez-vous pour sortir un mois plus tôt, interrompit le cafetier. Seigneur, elle ne pense qu'à retourner à la porte de San-Francisco pour s'y morfondre tout le jour, la main tendue.

— Mon enfant, dit don Manuel sans pouvoir détacher ses regards de Lazarilla, vous mendiez donc à la porte de San-Francisco?

— Oui, seigneur, à la petite porte; et le soir, quand il fait beau, je vais au Prado.

— Et vous avez des parens? Quel est votre père?

— Un brave aveugle, bien connu autrefois à la Puerta-del-Sol. Ma mère le menait et elle chantait, tandis qu'il jouait du violon. Ils sont morts tous deux, quand je n'avais encore que six ans.

— Et qui prit soin de vous?

— Ma grand'mère, une sainte femme. Elle est morte aussi, et maintenant je suis toute seule.

Sa voix s'altéra en prononçant ces derniers mots, et une larme vint au bord de ses longs cils.

— Et, pour vivre, vous demandez l'aumône? dit don Manuel avec un intérêt profond. Ah! pauvre, pauvre fille! Il faut apprendre à travailler, Lazarilla; c'est le seul moyen de rester toujours une sage et honnête fille. Dès que vous saurez faire quelque chose, je vous procurerai une bonne condition, et voici de quoi payer votre apprentissage.

La bourse tomba dans la main de Pedro Badillo, et la mendiante ouvrit de grands yeux. Cette proposition de travailler lui sembla fort étrange; mais elle n'osa rien dire.

— Voilà un bonheur! s'écria le cafetier; tous les jours de votre vie, Lazarilla, rendez grâce à Dieu de ce coup d'épée : il aura fait votre fortune. Puisque sa seigneurie a la générosité de payer votre apprentissage, moi je me charge de trouver une maîtresse ouvrière qui vous enseignera la couture. Ce sera long, peut-être; car vous ne savez faire œuvre de vos mains. Allons, remerciez sa seigneurie.

Lazarilla murmura quelques mots inintelligibles et regarda don Manuel avec des yeux pleins de larmes.

— Qu'elle est belle! pensa don Manuel; quelle éloquence dans cette muette expression de sa reconnaissance!

— Allons, grande niaise, disait tout bas Pedro Badillo, dites donc quelque chose d'agréable à sa seigneurie.

Mais Lazarilla ne trouva pas une parole.

— Je reviendrai d'ici à quelques jours, dit l'officier en se levant. Bonsoir, Lazarilla; prenez courage; je vous aiderai, et si Dieu veut, le reste de votre vie sera meilleur que le commencement.

— Que Notre-Dame de Guadalupe et le grand saint Jacques, patron de l'Espagne, vous récompensent, seigneur! dit la mendiante d'un ton haut et pénétré. C'était ainsi qu'elle remerciait quand on lui faisait l'aumône; mais elle était trop belle pour que don Manuel fût choqué de ses manières humbles et vulgaires, et il s'en alla fasciné, troublé, presque honteux, car de mauvaises pensées lui étaient venues.

Don Antonio était encore dans le *café*, et il prêta l'oreille en entendant l'officier qui, au moment de sortir, disait à Pedro Badillo :

— Il faut que votre femme garde de près cette enfant, qu'elle ne paraisse jamais en bas surtout : si belle et si abandonnée, elle serait bientôt perdue.

— C'est vrai, car elle est innocente comme l'enfant qui vient de naître, la pauvre créature, et puis bête, mais bête... Un libertin la croquerait tout d'abord.

L'officier sortit; don Antonio se rapprocha du *majo*, et ils causèrent à voix basse.

— Voilà un brave et charitable seigneur! dit le cafetier à haute voix; je voudrais qu'on mît des traits comme ceux-là dans la gazette. Une pauvre fille est blessée devant ma porte... je ne sais comment ni par qui; il faisait noir sous les arbres comme dans un four... Je vais porter du secours; un officier se trouve là, il me donne sa bourse sans compter ce qu'il y a dedans... trois doublons et une trentaine de réaux; c'est pour payer le chirurgien et les frais de chambre... Aujourd'hui l'officier revient, il trouve la pauvre créature presque guérie... Croyez-vous qu'après lui avoir donné une si grande marque de sa générosité, il en reste là?... Non, non, messeigneurs : encore une poignée de réaux, recommandations et promesses... Cette pauvresse, toute déguenillée, il y a un mois, est maintenant vêtue; elle a une chambre chez moi, elle apprendra la couture, et enfin elle entrera dans une bonne maison... et le plus beau de toute cette histoire, messeigneurs, c'est que le diable n'en aira pas et que personne ne pourra dire : — Après la charité, le péché; car ma femme garde et surveille la

jeune fille. Chacun connaît Thomasa-Badillo ; elle peut servir de caution : je m'en flatte...

Pendant ce flux de paroles, don Antonio s'était levé ; il vint se mettre en face de Pedro Badillo et lui dit en manière de réponse : — Cette péronelle à laquelle ta femme sert de caution a été courtisée par tous les cochers de la Puerta-del-Sol ; dis-le de ma part à son protecteur.

Chacun se prit à rire ; don Antonio sortit d'un air goguenard, et Pedro Badillo s'écria avec indignation : — Mensonge, messeigneurs, mensonge ! Voyez un peu la langue des hommes ! Don Antonio avait d'abord amené ici la mendiante, et même elle s'y refusait, non sans raison ; car il est brutal, querelleur, laid de visage, comme chacun peut voir, et pauvre comme un rat d'église... Je le sais, moi qui vous parle... La jeune fille est sage, j'en réponds, et *valgame Dios !* je le dirai en face de don Antonio, en le priant de ne plus mettre les pieds céans !...

— Là, là ! fit le *majo* en sortant du groupe où il était caché, ne vous animez pas tant ; moi aussi je pourrais vous donner des nouvelles de cette colombe que vous êtes chargé de tenir en cage. Je l'ai gardée trois mois dans mon appartement de la place Santa-Barbara, et je l'ai ensuite passée à un musicien de mes amis.

Il s'en alla en achevant ces mots, et Pedro Badillo, confus et stupéfait, demeura en butte aux mauvaises plaisanteries de tous les oisifs qui hantaient son café.

## III.

Le lendemain, de bonne heure, don Manuel était déjà chez le comte de Montepino : sa seigneurie expédiait quelques affaires ; elle fit prier son futur gendre de l'attendre dans une galerie contiguë au salon.

Beaucoup de tableaux ornaient cette magnifique pièce ; la plupart représentaient des traits de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Le martyrologe avait aussi fourni plusieurs sujets à l'imagination mélancolique et sombre des peintres espagnols, et tous les supplices que le fanatisme des païens inventa pour les adorateurs du Christ étaient reproduits dans ces admirables compositions.

Don Manuel parcourut la galerie d'un regard distrait ; ces saintes, ces madones lui rappelaient de loin le type de beauté qu'il avait rencontré la veille, mais nulle part il ne le trouvait aussi parfait et aussi frappant ;

ces têtes de vierges, autour desquelles brillait une auréole, n'étaient pas aussi divines que celle de Lazarilla.

Étonné, confus de se rencontrer sans cesse en face de ce souvenir et de cette comparaison, don Manuel s'efforça de tourner ses pensées vers doña Luisa; il essaya de retrouver les agitations qui le bouleversaient la veille en songeant à cette première entrevue; il voulut ressaisir le portrait de fantaisie qu'il s'était créé sous les arbres du *Prado*, mais sa mémoire infidèle ne lui rendait que les traits suaves et enfantins de Lazarilla.

Il s'assit en face d'un tableau de Murillo. C'était la Vierge des douleurs; ses yeux noirs s'élevaient vers le ciel; on sentait des larmes sous ses paupières, et sa bouche entr'ouverte semblait exhaler un soupir de sainte résignation.

— Oh! combien cette divine image lui ressemble! murmura don Manuel absorbé dans une tendre contemplation.

— Je suis aux ordres de votre seigneurie, dit le comte de Montepino en entrant.

Don Manuel se leva brusquement, il rougit comme si le comte eût pu deviner quelles pensées le préoccupaient, et se hâta de répondre : — Si votre seigneurie est prête, nous partirons sur-le-champ.

— Mon cher Manuel, dit le comte en perdant subitement le ton grave et cérémonieux qu'il avait eu jusque-là avec son futur gendre, allons tout de suite, puisque vous êtes si fort impatient de voir doña Luisa. Elle est prévenue de notre visite, et, d'après tout le bien que je lui ai dit de vous, elle est toute disposée en votre faveur. Ce n'est pas une beauté que doña Luisa; mais elle a tant de bonté, d'amabilité dans le caractère et dans les manières! c'est un trésor que je vous donne.

Le bon père s'arrêta tout ému; don Manuel se sentit glacé jusques au fond de l'ame, il ne trouva point de paroles et ne put que s'incliner en manière d'approbation et de remerciement.

— Ce n'est pas une beauté! pensa-t-il; ah, mon Dieu! elle est même laide peut-être....

Depuis la veille don Manuel tenait singulièrement à la beauté.

Pendant le trajet, il ne fut question que de la dot; le comte de Montepino appuya beaucoup sur cet article; il fit le détail de sa fortune, elle était si claire, si liquide, si soigneusement constituée, qu'un procureur n'y eût rien trouvé à mordre. Don Manuel en fut presque effrayé; tous

ces grands avantages, lâchés à bout portant, lui semblèrent une manière de compensation.

Ils arrivèrent. Don Manuel tremblait presque en montant l'escalier, et l'émotion très-visible qu'il essayait de dominer remplissait de satisfaction le vieux comte.

Il n'y avait personne dans le parloir. Tandis qu'on allait prévenir doña Luisa, le comte de Montepino entama une dernière explication sur certaines salines qu'il possédait dans le royaume de Valence, et dont il n'était pas éloigné d'abandonner la propriété à son gendre. Cette fois, don Manuel ne l'entendit pas; toute son attention était tournée vers l'immense grille qui divisait le parloir. Derrière le rideau noir, dont les plis nombreux arrêtaient sa vue, il avait entendu des pas et un murmure de voix.

Le rideau s'ouvrit. Deux religieuses et une duègne se présentèrent de front; trois têtes de Méduse, jaunes, ridées, affreuses; on eût dit que c'était un fait exprès. Derrière elles se tenait doña Luisa. Don Manuel jeta un regard devant lui, puis il détourna la vue, et le comte de Montepino dit gravement :

— Ma fille, je vous présente don Manuel de Villa Viciosa, capitaine aux gardes de sa majesté.

Doña Luisa salua très-bas et s'assit près de la grille; les religieuses et la duègne se mirent à quelques pas derrière elle.

Alors la conversation la plus embarrassante, la plus vide et la plus cérémonieuse s'engagea. Le comte de Montepino y mit une bonne volonté parfaite, doña Luisa une grande timidité, et don Manuel un courage désespéré. L'aspect de doña Luisa l'avait anéanti tout d'abord, et le premier moment passé, il se comportait en homme qui veut prendre son parti.

Qu'on se figure une petite femme si grêle, si délicate, qu'elle semblait perdue dans les vastes plis de sa robe de satin noir à grands ramages. Un rang de perles entourait son cou et remontait par derrière dans des touffes de cheveux d'un blond très-hasardé. Ses traits, sans être difformes, n'étaient point d'accord, et formaient un ensemble bizarre et malheureux. Telle était doña Luisa. Don Manuel n'osa la regarder qu'une fois et en la comparant à cette figure ravissante dont le souvenir l'occupait si obstinément, il se sentit un mouvement de dégoût et de colère tout-à-fait injuste.

Doña Luisa parla peu; sa voix était douce, ses expressions choisies, et peut-être une ame généreuse et bonne, un esprit fin et cultivé, se ca-

chaient sous cette disgracieuse enveloppe; mais don Manuel ne se soucia pas de le deviner.

Au bout d'une heure, le comte de Montepino se leva. Il était dans l'ordre que don Manuel sollicitât la permission de revenir; il fallut pourtant que son beau-père futur le lui rappelât. Doña Luisa consentit par une simple inclination, mais une secrète joie perça dans le sourire qu'elle adressait à son père, et ses petits yeux gris tournèrent timidement sur don Manuel un regard que fort heureusement il ne recueillit pas.

En sortant du couvent, le comte de Montepino se crut obligé de recommencer l'énumération des qualités de sa fille, et les détails sur la dot qu'il évalua encore plus magnifiquement; cette fois le système de compensation était palpable.

Don Manuel était un Espagnol de bonne race; sa parole une fois donnée, il ne songea pas même à chercher quelque biais pour la retirer, et il se résigna. Pendant un mois, il alla très-régulièrement deux fois la semaine au couvent des bénédictines; le comte de Montepino ne l'accompagnait pas toujours, et souvent c'était la duègne seulement qui se trouvait en tiers dans ses entretiens avec doña Luisa.

Don Manuel ne put se dispenser de convenir que sa future épouse avait beaucoup d'esprit, une grande douceur de caractère et des manières nobles et gracieuses; pourtant il se trouvait le plus malheureux des hommes. Sa répugnance pour ce mariage s'augmentait de tous les efforts qu'il faisait pour la vaincre; nulle considération d'orgueil ou de fortune n'aurait pu le décider à un tel sacrifice; mais il tenait son honneur pour engagé, et dès-lors, dût-il lui en coûter tout le bonheur de sa vie, il était décidé à épouser doña Luisa. Le comte de Montepino n'eut aucun doute à cet égard, et il agissait en conséquence.

L'époque du mariage n'était pas encore fixée; mais chacun la regardait comme très-prochaine, et don Manuel en recevait chaque jour les compliments. Il aurait fini, sans doute, par apprécier le bonheur d'être uni à une femme aimable, d'humeur égale, de haute condition, et qui n'avait d'autre défaut qu'une certaine laideur, sans le souvenir de cette ravissante figure dont il cherchait malgré lui la ressemblance.

Il avait compté sur le temps pour effacer cette impression rapide et profonde; mais quoiqu'il n'eût pas revu Lazarilla, il sentait au fond de son cœur qu'elle n'était point oubliée, et que son image se mettait sans cesse entre lui et doña Luisa.

Un jour que don Manuel était allé seul au couvent des bénédictines, il lui sembla que doña Luisa le recevait d'un air plus sérieux et plus triste que de coutume. Au bout de quelques instans, elle fit signe à la duègne de s'éloigner.

Ils restèrent ainsi comme seuls, séparés par la grille, mais assez près l'un de l'autre pour s'entretenir à voix basse sans être entendus de deux religieuses qui se tenaient à l'autre bout du parloir.

— Seigneur don Manuel, dit la jeune comtesse d'une voix émue, mais avec une certaine décision, j'ai une grâce à vous demander, et j'ose croire qu'elle ne me sera pas refusée, car notre bonheur à tous deux en dépend.

Don Manuel sentit comme un frisson, il baissa la vue et s'inclina sans pouvoir articuler une seule parole; ce mot : notre bonheur, lui avait fait mal.

— Quand vous m'avez honorée de votre choix, continua doña Luisa avec gravité, j'ai demandé un mois pour réfléchir sur cette proposition, qui me flattait, mais à laquelle je n'étais point préparée. Malgré cette restriction, mon père crut pouvoir compter sur mon consentement; il s'est trompé...

Ces derniers mots, prononcés avec une émotion profonde, faillirent arracher une exclamation de surprise et de joie à don Manuel; il regarda doña Luisa comme s'il eût douté de l'avoir bien comprise, et elle reprit d'une voix plus calme :

— J'ai résolu de ne pas sortir de cette maison où se sont écoulées si doucement les premières années de ma vie. C'est à moi de faire connaître à mon père cette détermination : tout ce que je vous demande, don Manuel, c'est de ne pas vous croire obligé de montrer trop de déplaisir de cette rupture. Les regrets de mon père s'augmenteraient de tous ceux que, par procédé, vous lui témoigneriez; puis-je compter qu'il vous trouvera aussi indifférent que je le désire?

Don Manuel, tout abasourdi, promit de grand cœur une modération parfaite. Il fut convenu que doña Luisa écrirait à son père le même jour sa résolution, en lui annonçant qu'elle en avait déjà instruit don Manuel. Quand tout fut ainsi réglé, elle rappela sa duègne et se leva en disant :

— Don Manuel, j'espère que les relations qui existaient entre vous et mon père resteront les mêmes... Je me flatte aussi d'avoir acquis un ami. Plus tard, quand vous serez marié, vous reviendrez quelquefois voir la

pauvre recluse... En vous revoyant heureux, comblé de toutes les joies qu'on goûte ici-bas, je pourrai du moins me dire : J'ai contribué à son bonheur autant qu'il était en moi... et maintenant, adieu, don Manuel.

Il se sentit une telle reconnaissance, il aimait tant doña Luisa en ce moment, qu'il lui jura presque avec passion d'être son ami le plus dévoué, son ami pour la vie.

Elle avança la main, leurs doigts se touchèrent à travers la grille, puis elle fit une profonde révérence et se retira. Don Manuel remarqua avec étonnement qu'elle avait les larmes aux yeux.

Il quitta le couvent des bénédictines la joie et l'espérance au cœur, comme un pauvre captif qui voit s'ouvrir la prison où il avait cru traîner le reste de ses jours. Sans se rendre compte de ce qu'il attendait, il jouissait de sa liberté, il songeait à Lazarilla avec transport. C'était un honnête homme que don Manuel, il n'avait pas encore l'idée de séduire cette enfant, mais son cœur battait à l'idée de la revoir, de lui faire du bien sans que personne eût le droit de lui demander compte d'un si tendre intérêt.

## IV.

Le même jour, quand l'heure de la promenade fut venue, don Manuel se rendit au Prado.

Pedro Badillo était sur la porte de son café.

— Que votre seigneurie soit la bienvenue, dit-il en allant au-devant de don Manuel, j'aurais déjà dû me rendre chez elle, et si j'eusse connu son nom et sa demeure, c'est un honneur que je me serais fait...

— J'ai un peu tardé à venir savoir comment va cette enfant, interrompit don Manuel, en avez-vous pris bien soin, Pedro Badillo?

Le cafetier croisa les bras, secoua la tête d'un air indigné, et dit : — Ah ! seigneur, sur quelle terre ingrate étaient tombés vos bienfaits ! Cette petite Lazarilla est une drôlesse ! Elle s'est échappée un beau matin, et ma foi ! je ne sais ce qu'elle est devenue.

A cette réponse si inattendue, don Manuel sembla d'abord stupéfié; ensuite l'indignation, la colère, une sorte de jalouse rage, qu'il n'avait jamais connue, firent bouillonner son sang.

— Elle n'est plus ici ! s'écria-t-il; quelque homme, quelque scélérat l'a peut-être enlevée...

— J'ai tout lieu de croire qu'elle est partie seule. Ame qui vive ne lui a parlé tant qu'elle est restée dans ma maison. Dieu m'est témoin que je la traitais comme ma propre fille. Il y a eu dimanche quinze jours, Thérésa montait pour lui dire de venir avec elle à la messe; il n'y avait plus personne dans la chambre...

— L'avez-vous cherchée? interrompit don Manuel.

— Non, seigneur; mais je suppose qu'elle se tient dans les mêmes parages qu'autrefois, dans la rue d'Alcala, à la *Puerta-del-Sol,* et Dieu sait pour quelles œuvres.

Alors Pedro Badillo raconta ce que lui avaient dit le *majo* et don Antonio Colosia y Campillo.

— Fiez-vous à ces mines hypocrites, à ces yeux baissés! s'écria-t-il en manière de conclusion; cette petite fille, que je croyais une sainte, m'a tout l'air d'une dévergondée indigne de la charité des bonnes ames.

— C'est possible! fit don Manuel, et il s'en alla.

D'abord, il parcourut toute la rue d'Alcala, puis il revint au Prado et chercha dans les allées. Beaucoup de mendiantes lui tendirent la main, d'autres créatures, encore plus misérables, malgré leurs mantilles de dentelles et leurs chaînes d'or, lui lancèrent de tendres œillades, mais il ne reconnut point Lazarilla parmi elles.

Enfin, comme il passait à la porte d'*Alcala,* une voix dit derrière lui : —*Seuor, por Dios!*

Il se tourna brusquement, et Lazarilla confuse, stupéfaite, fit un pas pour s'enfuir.

— Que faisais-tu là? lui dit-il en la retenant par le bras et avec une sorte de jalousie méprisante.

Elle le regarda tout étonnée, et répondit : — Je demande mon pain, seigneur, je suis une pauvre fille! Et elle se prit à pleurer, car elle se sentait comme un remords d'avoir été ingrate envers don Manuel, qui fut si bon pour elle.

— Viens avec moi, lui dit-il plus doucement.

Elle le suivit sans résistance, et ils allèrent s'asseoir dans une allée solitaire. Don Manuel écarta la mante de la pauvresse, et contempla un moment, aux rayons brillans de la lune, ce visage candide et charmant dont la beauté le fascinait. Elle tremblait sous son regard.

— Lazarilla, lui dit-il en essayant d'être calme, pourquoi as-tu quitté

la maison de Pedro Badillo? Est-ce qu'on ne t'y traitait pas comme je l'avais recommandé?

— Oh! si, mon Dieu si! Rien ne me manquait, seigneur!

— Et pourtant tu t'en es allée?

Elle ne répondit pas.

— On dit que c'est pour mener une damnable vie? continua don Manuel.

Lazarilla joignit les mains; apparemment elle comprit le mépris amer qui accompagnait ces paroles, car elle dit d'une voix altérée :

— Je suis une honnête fille, seigneur.

— Alors pourquoi as-tu quitté l'asile que je t'avais donné? Pourquoi es-tu ici? s'écria don Manuel; dis-le-moi, Lazarilla, dis-le-moi tout de suite, et sur ton ame ne me cache rien; car, tu le vois, je suis bon pour toi. Ne crains rien; allons, enfant, confesse-moi tout.

— Hélas! seigneur, que voulez-vous que je dise? Ce n'est pas un grand péché que j'ai sur la conscience. Mon seul regret, c'est d'avoir été ingrate envers vous et envers le seigneur Badillo, que je vénère de toute mon ame. Mais je serais morte dans cette maison. Oh! quelle vie! toujours enfermée, assise, avec l'ouvrage à la main! Je ne faisais que pleurer en regardant la rue. Un jour je suis partie. Voilà tout!

— Et qu'as-tu fait depuis?

— J'ai demandé la charité à la porte de *San-Francisco*, et le soir je venais ici.

— N'avais-tu pas peur d'y rencontrer ce don Antonio qui te maltraitait un soir?

— Il m'a suivie plus d'une fois; mais je me tenais dans les allées où il y a du monde, et il ne m'a pas parlé.

— Il y a aussi un autre homme qui te suit et qui te connaît bien; il dit que tu as demeuré avec lui pendant trois mois.

— Il dit un mensonge insigne! fit vivement la mendiante. Sainte Vierge, protégez-moi contre ces hommes méchans!

Elle baisa le scapulaire suspendu à son cou, puis elle se leva avec inquiétude, en disant : — Votre seigneurie m'excusera, il faut que je m'en aille, voilà que les allées deviennent désertes.

— Je vais t'accompagner, dit don Manuel en se levant aussi, prends mon bras.

Elle recula stupéfaite.

— Prends donc mon bras, continua-t-il; est-ce que tu crains quelque chose avec moi?

— Oh! non, non, seigneur, s'écria-t-elle, vous ne me voulez pas de mal, vous ne sauriez insulter une pauvre fille. Je marcherai à côté de vous.

Il la contraignit à s'appuyer sur son bras, et se laissa guider par elle. Après une demi-heure de marche, ils atteignirent les environs de la place de *la Cebada*.

— Seigneur, dit la mendiante en s'arrêtant au milieu d'une rue étroite, sombre et puante, que, par une triste ironie, on nommait *la Calle de los Hidalgos*, nous voici arrivés; que Dieu vous récompense de votre charité! Je dirai tous les jours un rosaire à votre intention.

En achevant ces mots, elle disparut dans une allée obscure; don Manuel s'élança après elle et la rejoignit au bas de l'escalier délabré qu'elle allait franchir.

— Je veux te laisser chez toi dans ta chambre, dit-il; mais est-ce bien ici que tu demeures?

Cette maison avait l'air d'un véritable coupe-gorge; la porte en restait ouverte nuit et jour. Au bout de l'allée, il y avait une petite cour, à laquelle aboutissaient plusieurs passages obscurs; l'escalier, ouvert à tous les vents, montait en spirale dans un coin, et les premières marches étaient faiblement éclairées par un lumignon placé devant une niche, où la statue de saint Joseph semblait près de tomber sur la tête des passans.

Lazarilla parut effrayée de l'air et de la résolution de don Manuel.

— Seigneur, dit-elle avec un geste suppliant, laissez-moi, je suis en sûreté ici... A présent, j'ai presque peur de vous. Seigneur, je suis une pauvre fille; mais jamais homme n'est entré dans ma chambre.

— Je te donne ma parole de gentilhomme de n'y rester qu'une minute; mais je veux monter, Lazarilla.

Elle fit le signe de la croix, et alluma un bout de chandelle au lumignon; ils commencèrent à monter; Lazarilla allait la première. Quand ils eurent atteint le troisième étage, une porte s'ouvrit, et la figure de parchemin d'une vieille pauvresse se montra de profil. Lazarilla, debout sur la plus haute marche, cacha don Manuel derrière elle, et se hâta de dire:
— C'est moi! c'est moi! mère Hortigaz; bon soir, je n'ai besoin de rien.

— Je t'ai porté une écuelle de soupe, fameuse, va! fit la vieille; je l'ai eue chez les pères de la Merci. Elle est sur ta table. Je te l'ai montée en-

core chaude, mais tu es revenue tard ce soir; prends garde à toi, petite.

La vieille chouette rentra dans son trou en achevant cette recommandation, et Lazarilla, mettant un doigt sur sa bouche, fit signe à don Manuel de se retirer, mais il ne tint pas compte de cette prière, et s'obstina à suivre la mendiante.

Au dernier étage de cette maison sale et délabrée, il y avait un petit taudis sans cheminée ni volets à la fenêtre : c'était la chambre de Lazarilla. Une lourde porte en défendait l'entrée, et le verrou fermait solidement en dedans. Tout le mobilier ne valait pas trois réaux; une exacte et minutieuse propreté en dissimulait pourtant la pauvreté. De vieilles images de saints tapissaient les murs, des roses s'épanouissaient dans une cruche cassée; la table, l'unique chaise, étaient frottées et luisantes; le lit, mince comme celui d'un chartreux, avait une couverture blanche.

Lazarilla restait debout et toute tremblante; don Manuel jeta un rapide coup d'œil autour de lui, et redescendit aussitôt en disant : Lazarilla, demain nous nous reverrons au Prado.

En rentrant, don Manuel trouva une lettre du comte de Montepino; il avait quitté Madrid le soir même, fort en colère contre sa fille, et ne se sentant pas le courage de faire ses adieux à celui qu'il s'était flatté de nommer son gendre.

Le lendemain don Manuel fut de bonne heure au Prado; Lazarilla y vint vers la nuit; ils allèrent s'asseoir dans une allée solitaire, sur le chemin de Notre-Dame d'Atocha.

Alors don Manuel fit connaître à la mendiante ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire pour elle; il lui proposa d'être sa maîtresse; elle refusa sans dédain ni colère, mais avec une fermeté froide. Don Manuel irrité, stupéfait, la quitta en lui disant qu'il ne la reverrait jamais.

Le lendemain il la chercha et la suivit de loin; le surlendemain il lui parla, et bientôt il passa toutes ses soirées à épier le moment de lui dire qu'il l'aimait, qu'il était malheureux de son indifférence et de ses refus. Il excusa ses caprices, ses manières vulgaires, il la respecta, il souffrit de la voir pauvre et rebutée, il l'aima véritablement enfin. Sans se soucier d'un tel amant et d'une si grande passion, Lazarilla continuait de mendier, et le moment vint où évidemment les propositions de don Manuel la fatiguaient au lieu de la flatter et de la séduire.

Cependant ces fréquens entretiens piquaient vivement la curiosité de don Antonio Colosia y Campillo. Comme il passait sa vie au Prado, il

avait eu tout le loisir d'espionner la mendiante, et ses mauvaises passions s'étaient éveillées quand il en était venu à supposer qu'un autre demeurait l'heureux possesseur de cette femme qui l'avait dédaigné. Un soir il dit au *majo*, qui était devenu son confident et son intime ami :

— Pèpe, mon fils, il faut que j'aie le cœur net de cette affaire-ci. Ce bel officier m'a tout l'air de prendre Lazarilla sous sa protection définitive.

— En tout cas, il ne la protége pas magnifiquement, fit le *majo*; Jésus! elle va plus déguenillée que le bienheureux saint Jean-de-Dieu! Je la tiendrais comme une princesse, moi, si elle m'appartenait; mais mon opinion est qu'elle n'appartient à personne.

— Je donnerais la moitié de mon nom pour savoir ce qui en est! Pèpe, mon fils, ne pourrais-tu pas trouver quelque moyen, en la surveillant de près et lui aussi?

— Bien obligé, interrompit le *majo*; au bout de ces fatigues-là, il n'y a que des coups de bâton. Je ne me soucie pas que l'officier me fasse houspiller par ses laquais. Il en a toujours deux derrière sa voiture.

— Il y a du vrai dans cette observation, ami Pèpe; mais, vrai Dieu! j'irais me couper la gorge avec l'officier, si ses gens touchaient à un seul cheveu de ta tête.

— Vous êtes bien bon! fit le *majo*, qui savait à quoi s'en tenir sur les rodomontades de don Antonio; mais cent coups d'épée dans le ventre de l'officier ne guériraient pas une égratignure sur mon dos. Pourtant, comme je vous suis très-dévoué, je me sens capable de prendre un parti.

— Lequel? Achève donc, au lieu de baisser les yeux comme si tu comptais les raies de tes bas.

— C'est que je me sens saisi de confusion en songeant combien je dérogerais. Ici le *majo* fit la pantomime d'un homme qui essuie et présente une assiette.

— Tu veux redevenir laquais? s'écria don Antonio.

— Oui, chez l'officier aux gardes, si c'est possible.

— Je comprends! Aussi bien, ami Pèpe, ce n'est pas d'aujourd'hui que tu endosserais la livrée.

— J'ai porté celle d'une grandesse, interrompit vivement le *majo*, mais nous étions tous gentilshommes dans cette maison-là; il fallait faire preuve de noblesse pour entrer dans les antichambres. Je déroge, vous dis-je; mais c'est égal!

Le même jour, Pèpe coupa sa moustache et ses énormes favoris, il revêtit la veste boutonnée, le chapeau monté que lui prêta don Antonio, et il se mit à rôder chez toutes les personnes qui, de près ou de loin, pouvaient l'aider dans son projet. Un mauvais sort voulut que, sur ces entrefaites, don Manuel renvoyât son valet de chambre; au bout de huit jours, Pèpe l'avait remplacé.

V.

Six semaines plus tard, don Antonio Colosia y Campillo et le *majo* se rencontrèrent au Prado.

— Ah çà! d'où diable sors-tu? dit don Antonio. Depuis plus d'un mois, je me fatigue à te chercher, je me morfonds à t'attendre; tu as disparu comme une exhalaison. Voyons, qu'as-tu à me dire?

— Rien! fit le *majo* d'un air froid, rien ou presque rien. Seulement je vous annoncerai mon mariage.

— Ah, ah! Et quelle est la femme abandonnée de Dieu et des hommes qui consent à t'épouser?

— Lazarilla, je m'en flatte. Tenez, seigneur don Antonio, je suis un homme franc, moi; j'ai voulu vous avertir. Je suis amoureux de cette petite, et je vais de ce pas lui proposer de devenir ma femme.

— Pèpe, dit don Antonio en modérant la colère qui lui faisait monter le sang au visage; Pèpe, mon ami, expliquons-nous tranquillement. Tu veux épouser cette péronelle, la maîtresse de don Manuel?

— Elle n'est la maîtresse de personne, interrompit le *majo; valgame Dios!* je ne suis pas un don Quichotte redresseur des torts! La mendiante est une fille sage; elle a refusé l'argent et les présens de don Manuel, elle ne veut pas de lui. Depuis un mois vous ne l'avez pas vue au Prado; elle ne quitte pas la porte de San-Francisco; c'est là que je l'ai gardée à vue de loin par l'ordre de don Manuel. L'amour m'est venu en la regardant. Elle n'a pas voulu être la maîtresse d'un grand seigneur; mais elle se trouvera trop heureuse de devenir la femme d'un pauvre diable; je l'épouserai à la barbe de don Manuel.

— Très-bien! Et puis après?

— Après je l'emmènerai à Almuñecar, un bon pays qui est le mien, et où il est d'usage de porter à la ceinture un petit poignard, avec lequel on coupe la parole aux galans.

— Je te conseille de partir tout de suite après ton mariage, dit don Antonio d'aller ailleurs, car ici ton honneur ne serait peut-être pas en sûreté, quand même tu ferais jouer le petit poignard. Ami, Pèpe, je veux te faire savoir une chose que tu ignores sans doute, c'est qu'hier soir, Lazarilla est restée jusqu'à onze heures avec don Manuel dans l'allée des Deux-Fontaines.

Le *majo* mit la main sous sa veste et lâcha un gros juron; puis il dit :

— C'est égal ! elle est sage, jusqu'à présent j'en suis sûr... Et il s'en alla sans dire adieu à don Antonio.

C'était l'heure de la dernière messe, et le *majo* courut à la porte de San-Francisco avec la certitude d'y trouver la mendiante; elle n'y était pas pourtant. Alors il se décida à l'aller chercher dans son taudis : il en savait le chemin pour y avoir été de la part de don Manuel.

Quand le *majo* frappa doucement à la porte, Lazarilla était assise, les coudes appuyés sur la table, le visage caché dans ses mains. Elle semblait plongée dans une rêverie profonde, mais il eût été difficile de deviner si cette préoccupation naissait de chagrin ou de joie. Quand le *majo* entra, elle le salua de la tête, et attendit ce qu'il allait lui dire, comme s'il se fût agi de quelque message dont elle était prévenue.

Pèpe fut un moment interdit; il regarda autour de lui pour chercher une chaise, car il ne trouvait point commode d'entamer debout la proposition solennelle qui l'amenait.

Comme il ne vit rien pour s'asseoir, il croisa les bras et dit gravement :

— Lazarilla, je suis ici pour vous parler d'une chose qui va faire le bonheur de toute votre vie.

Elle sourit légèrement et baissa la tête, comme sachant d'avance de quoi il s'agissait. — Lazarilla, reprit le *majo*, qui augura bien de ce début, avant de vous dire tout ce que j'ai sur le cœur, il faut que je sache si vous vous souvenez de m'avoir vu, il y a trois mois environ, un soir que je chantais au Prado.

Elle le regarda et secoua la tête d'un air étonné.

— Je m'en souviens, moi, continua-t-il; mais puisque c'est passé de votre mémoire, il est inutile de le rappeler. Aussi bien cela ne signifierait pas grand'chose.

Elle le regarda de nouveau, et, frappée d'un souvenir subit, elle s'écria : — C'est vous qui un soir m'avez battue!

— Hélas, oui! fit-il, et je voudrais qu'avant une si méchante action

cette main se fût desséchée. Je veux réparer cette brutalité par l'offre de tout ce que je possède, mon cœur et ma main que je mets à vos pieds. Voulez-vous épouser Pèpe Cadalso en légitime mariage? Il vous donnera son travail, son sang, sa vie, s'il le faut, pour vous rendre heureuse.

Après ce beau mouvement oratoire, le *majo* se mit à genoux et dit après un silence : — Eh bien! ne consentez-vous pas? Je vous aime et j'ai des économies. Six cents réaux... Je suis un bon parti, Lazarilla, vous vivrez sans rien faire. Voyons, quand nous marions-nous?

— Jamais, car cela n'est pas possible, répondit-elle tranquillement.

— Pas possible! Et pourquoi? dit-il en se relevant avec un geste de colère et de mépris; vous trouvez que je ne vous vaux pas peut-être? Voyez un peu ces airs! Comptez-vous donc devenir la femme d'une grandesse avec vos jambes nues et votre mante en guenilles?

La mendiante était une bonne créature, elle se contenta de répondre simplement :

— Pèpe, je ne puis pas vous épouser parce que j'ai promis mariage à un autre. Allez-vous-en bien vite, car ceci pourrait vous attirer quelque désagrément. Allez, je ne me souviendrai jamais de ce que vous venez de me dire.

Le *majo* ne répondit à ces paroles bienveillantes que par un geste menaçant, et il sortit la rage dans le cœur, sans daigner demander le nom du rival qu'on lui préférait.

— Quelque mendiant sans doute, pensait-il. Oh! j'avertirai don Manuel, et nous verrons.

Une semaine plus tard don Manuel donna sa démission de capitaine aux gardes. Depuis quelque temps il vivait fort retiré du monde, et annonçait le projet de faire un voyage en France. Bientôt le bruit courut qu'il venait de se marier, mais personne ne reçut de lettre de faire part.

Doña Luisa fut la seule à laquelle don Manuel écrivit en partant. Cette lettre ne contenait que quelques lignes. Elle coûta bien des larmes à celle qui la reçut. Don Manuel, en lui faisant ses adieux, avouait son étrange mariage. La jeune comtesse écrivit à son père pour solliciter la permission de prendre le voile de novice, mais le comte fut ferme dans ses refus : il avait décidé que sa fille n'entrerait en religion qu'à sa majorité.

## VI.

Don Manuel en partant n'avait emmené que deux domestiques. Le *majo* était resté à Madrid, chargé de la surintendance de l'hôtel; et on peut dire qu'il s'y regardait comme chez lui.

Son ancien ami don Antonio Colosia y Campillo, avec lequel il s'était raccommodé sincèrement, le visitait tous les jours.

Environ dix-huit mois après le départ de don Manuel, Pèpe et don Antonio son ami soupaient avec deux ou trois laquais et une vieille duègne qui leur faisait la cuisine. Il était bien près de minuit, et ces messieurs se trouvaient déjà fort en gaieté quand on frappa brusquement à la grande porte.

— Saint Jacques et saint Joseph! qu'est-ce que ce trouble-fête? s'écria Pèpe.

La vieille courut à la fenêtre, et vit un coche chargé de malles et de cartons, avec deux laquais à cheval aux portières.

— C'est sa seigneurie, s'écria-t-elle, c'est sa seigneurie qui revient. Peut-on arriver ainsi comme si on tombait des nues! Rien de prêt, pas une chambre balayée, point d'autres rideaux aux fenêtres que des toiles d'araignées. Si l'on m'avait prévenue un jour d'avance... Mais il semble que les maîtres prennent plaisir à être mal servis.

Cependant don Antonio avait disparu, et Pèpe alla ouvrir la porte, précédé de deux laquais qui portaient des flambeaux. La voiture roula dans le vestibule; don Manuel descendit, puis il donna la main à sa femme pour la conduire dans la grande salle du premier étage, tandis qu'on allait décharger les paquets.

C'est une triste chose de se retrouver chez soi sans y être attendu, après une longue absence. Ces lieux dont on revient prendre possession ont un aspect vide et désolé; on se trouve comme étranger dans sa propre maison, et il faut, pour ainsi dire, refaire connaissance avec tout son entourage. On était au mois de février, il faisait froid; don Manuel fit allumer du feu, il traîna un fauteuil près de la cheminée, et Lazarilla s'y reposa, roulée dans sa pelisse.

Deux bougies brûlaient sur la table et rendaient seulement visibles les baguettes dorées qui encadraient les tentures de damas du salon; les im-

menses glaces jetaient de sombres reflets au plafond peint à la fresque, et un rayon de lune passait à travers les fenêtres dégarnies de rideaux. Lazarilla jeta un coup d'œil autour d'elle, puis elle s'enfonça davantage dans son fauteuil, et ferma les yeux comme pour dormir. Mais une larme brillait sous ses longs cils, et don Manuel se dit pour la centième fois en la contemplant avec amertume : — Elle n'est pas heureuse ! Mon Dieu, pourquoi ? Je l'aime cependant, et je ne vis que pour son bonheur.

Don Manuel aurait pu se demander aussi pourquoi il n'était pas heureux de la possession de cette femme. La rare beauté qui l'avait séduit brillait alors en elle de tout son éclat ; elle avait acquis par les soins de la toilette, par les recherches d'une vie aisée, le peu qui manquait à sa perfection. Du reste c'était toujours Lazarilla, une bonne créature, timide, bornée, toute pleine d'humilité. Jamais elle n'était sortie du respect et de la reconnaissance qu'elle devait à don Manuel ; mais, au milieu des prévenances dont il la comblait, et de toutes les jouissances du luxe, elle se consumait de tristesse et d'ennui. Elle eût donné volontiers ses magnifiques robes, toute sa vie de prodigalités et d'ostentation, pour la vieille mante d'autrefois et un seul jour d'indépendance et de pauvreté.

Don Manuel annonça le projet de passer le reste de l'hiver à Madrid. Comme à l'ordinaire, sa femme assura qu'elle était fort contente de cet arrangement. S'il l'eût défait à l'instant, elle aurait dit de même qu'elle était très-satisfaite.

Cette complète indifférence faisait le tourment de don Manuel ; il s'y prenait de toutes les manières pour rompre cette égalité d'humeur, cette abnégation de toute volonté ; mais Lazarilla ne savait que plier et se soumettre : d'elle-même elle ne voulait jamais rien.

Pèpe ne tarda pas à s'apercevoir combien ce ménage était tristement heureux, et il en éprouva une grande joie ; tout l'amour qu'il avait eu pour Lazarilla s'était changé en une jalouse haine. Sans se rendre compte de ce qu'il voulait, il se sentit porté à lui faire du mal ; et, par une sorte d'instinct plutôt que dans l'espoir de quelque vengeance, il devint l'espion de ses actions les plus innocentes. Elle, toujours bonne et indifférente, le traitait comme si elle ne l'eût jamais vu avant d'être la femme de don Manuel.

Quelques semaines s'écoulèrent, Lazarilla passait tout son temps enfermée dans sa chambre, sans recevoir aucune visite, et sans faire œuvre de ses mains, selon son ancienne coutume ; elle avait une profonde aversion

pour toute espèce de travail, et jamais elle ne put se résoudre à apprendre à lire; les talens et les connaissances qui occupent si doucement les loisirs des gens riches lui manquant tout-à-fait, elle dormait la moitié du jour, ou bien priait Dieu pour tuer le temps; elle ne sortait que pour aller à la messe, toujours suivie de Pèpe et de la duègne; un vieux franciscain, son confesseur, était la seule personne qui la visitât de loin en loin.

Insensiblement, don Manuel prit l'habitude de passer toutes les soirées hors de chez lui; il ne retourna pas dans le monde, mais il revit quelques-uns de ses anciens amis. Un jour il alla au couvent des bénédictines, et bientôt ses visites se renouvelèrent souvent. La jeune comtesse devina bien vite que don Manuel n'était pas aussi heureux qu'il tâchait de le paraître. Avec son tact et sa délicatesse ordinaires elle lui donna indirectement de bons conseils; elle le consola de ce que sa position avait d'embarrassant et de bizarre, enfin, elle fut pour lui une indulgente et véritable amie.

Souvent don Manuel, de retour près de la pauvre Lazarilla, se disait, en la regardant: — Elle est bien belle, mais il lui manque l'esprit et le charme de doña Luisa... Qu'elle est aimable, doña Luisa!

Don Manuel se remit à fréquenter le théâtre; Lazarilla ne pouvait souffrir ce genre d'amusement, et, quoiqu'elle ne le témoignât point, son mari voulut lui épargner ce mortel ennui de bâiller chaque jour à ses côtés, pendant trois heures.

Ordinairement il sortait en voiture vers le soir, et Pèpe suivait avec un autre domestique. Lazarilla restait seule à l'hôtel avec ses gens; la duègne et deux suivantes ne quittaient pas la chambre de leur maîtresse; un vieux domestique presque aveugle se tenait dans l'anti-chambre; les autres domestiques restaient dans l'office.

Quand le printemps fut venu, Lazarilla prit goût à descendre tous les soirs dans le jardin de l'hôtel; elle y passait des heures entières, absolument seule, car le vieux domestique qui la suivait s'endormait sur la terrasse, et parfois rentrait de peur du serein.

Il y avait, au fond du jardin, un petit pavillon que don Manuel fit décorer à neuf pendant les premiers jours de son arrivée à Madrid. D'abord, il prenait plaisir à s'y tenir avec Lazarilla; mais, depuis quelque temps, il le lui avait tout-à-fait abandonné. Dès qu'elle y fut seule, elle prit ce lieu en grande affection; elle s'y renfermait aussitôt que son mari sortait pour se rendre au théâtre, et elle n'en bougeait plus jusque vers minuit.

Quand don Manuel rentrait, il la trouvait presque toujours couchée, et disant dévotement son rosaire.

Elle est bien simple, elle est niaise, même! pensait-il souvent; puis tout de suite il ajoutait, en manière de compensation : Mais elle est si belle et si sage!... C'est un rare trésor qu'une femme sage!

Un jour, Pèpe, qui depuis long-temps avait conçu certains soupçons, s'assura que Lazarilla sortait tous les soirs par la petite porte du jardin qui donnait sur la rue des Récollets. Le lendemain, il alla faire part de cette découverte à son ami don Antonio; celui-ci fut d'avis qu'il fallait tout d'abord avertir le mari. « Je m'en charge, dit-il, et, quand il sera prévenu, nous verrons comment il s'y prendra. »

Le même soir, comme don Manuel descendait de voiture devant l'*Opéra-Buffa*, un commissionnaire remit une lettre à Pèpe et disparut aussitôt.
— C'est pour votre seigneurie, dit le *majo*.

Don Manuel prit la lettre, la parcourut et la froissa avec dédain, comme un homme qui méprise une lâche et calomnieuse dénonciation.

En entrant dans sa loge, il relut pourtant cette fatale lettre; elle ne contenait que ces mots :

« Lazarilla sort tous les soirs de chez elle, depuis huit heures jusques à » minuit. C'est à votre seigneurie de s'assurer pour qui sa femme la trompe » et lequel des nombreux amans qu'elle eut jadis est rentré dans ses an» ciens droits. »

Don Manuel déchira cette lettre et s'assit. Au bout de cinq minutes, il se leva et courut à sa voiture; elle était encore sur la place; il s'y élança en criant : A l'hôtel!

— A l'hôtel! répéta le *majo*, et il se mit sur le siége à côté du cocher.

Les chevaux brûlaient le pavé; en dix minutes don Manuel fut chez lui. Il descendit de voiture devant la porte et dit au cocher qui resta sur le siége : — Attends-moi là, je reviens dans quelques minutes... et toi aussi, Pèpe, attends-moi dehors.

Au fond du vestibule il y avait un passage voûté qui conduisait à la terrasse et au jardin; don Manuel le traversa sans lumière.

Le vieux domestique était appuyé sur la balustrade de la terrasse, il se leva en sursaut quand il entendit son maître lui dire d'une voix altérée et tremblante : — Sais-tu où est ta maîtresse, Roque?

— Là, dans le pavillon, répondit le domestique; elle n'attendait pas si tôt votre seigneurie.

Don Manuel respira comme un homme subitement soulagé d'un poids énorme. — C'est bien ! dit-il ; puis comme le domestique semblait tout étonné de cette brusque demande et de cette réponse insignifiante, don Manuel ajouta : — Éclaire-moi jusques au pavillon ; j'y vais un moment avant de ressortir.

— Si tout autre que votre seigneurie me donnait cet ordre, dit le vieux Roque, je n'obéirais pas ; madame m'a absolument défendu de la déranger pour qui que ce soit... mais votre seigneurie fait exception.

— Marche, bavard ! fit don Manuel en souriant, je suis pressé.

Tandis que Roque rentrait pour prendre un flambeau, don Manuel franchit l'allée couverte qui le séparait du pavillon ; on voyait de la lumière à travers les jalousies fermées ; la clef n'était pas dans la serrure. Don Manuel frappa à la porte et appela Lazarilla à plusieurs reprises ; personne ne répondit. Pendant ce temps Roque arrivait, un flambeau à la main.

— Tu dis que ta maîtresse est là ? s'écria don Manuel pâle et troublé d'une singulière émotion.

— Je l'y ai vue entrer un peu après que votre seigneurie est montée en voiture.

— Sur ton ame ! dis-tu vrai ?

Le domestique mit la main sur sa poitrine et s'inclina d'un air étonné en signe d'affirmation.

Don Manuel frappa et appela encore, puis il s'appuya contre la porte et dit à haute voix : — J'entrerai dans ce pavillon, j'y entrerai sur l'heure et malheur à qui j'y rencontrerai !

Il écouta encore ; personne ne bougea, personne ne répondit. Alors il commanda à Roque d'aller chercher dans son secrétaire une double clef du pavillon.

Roque rencontra Pèpe dans le passage.

C'est singulier ! dit le vieillard tout troublé, il me semble qu'il va arriver céans quelque grand malheur... Ami Pèpe, montez avec moi, sa seigneurie m'a commandé de venir lui chercher les doubles clefs... madame est enfermée dans le pavillon et elle ne veut pas ouvrir.

Pèpe arracha le flambeau des mains de Roque ; en un clin d'œil il eut franchi l'escalier et trouvé les clefs ; ce fut lui qui les porta à don Manuel.

— Bien, Pèpe ! fit celui-ci d'une voix rauque et tremblante de rage,

maintenant tiens-toi à cette porte, garde-la bien tandis que je serai là-dedans; il faut que personne ne puisse s'échapper... entends-tu, Pèpe?

Le *majo* ne répondit que par un signe; il se colla contre le mur et mit une main sous sa veste.

— Point de coup de couteau, dit don Manuel, je veux tout faire par moi-même.

Il ouvrit la porte et entra brusquement l'épée à la main; le pavillon était vide.

Deux bougies brûlaient sur une table, la robe damassée de Lazarilla, son collier de perles, son fichu de blonde noire, étaient sur une chaise avec ses gants. Don Manuel chercha, fureta partout; rien.

Il sortit du pavillon et en referma la porte à clef; puis il dit à Pèpe : — Prends le flambeau, et marche devant moi.

Ils allèrent au fond du jardin et visitèrent la petite porte. Le verrou était ouvert en dedans, et l'herbe, foulée sur le seuil, annonçait que récemment quelqu'un y avait passé.

Don Manuel retourna sur la terrasse et il interrogea Roque. Le pauvre vieillard jura que sa maîtresse le mettait de planton chaque soir, avec la consigne de ne laisser arriver personne jusqu'à elle, et qu'il n'en savait pas davantage.

— C'est égal, dit don Manuel, tu vas me suivre; Pèpe, assure-toi si personne ne nous a vus entrer.

Le *majo* descendit à l'office; il trouva tous les domestiques réunis autour de la duègne qui leur tirait les cartes.

— Personne, dit-il en remontant, ne pourra avertir madame que sa seigneurie ne l'a pas trouvée ici ce soir.

— C'est bien! prends Roque avec toi... mais, non, pauvre vieux!... il montera derrière la voiture... Monte, Roque, monte; je le veux!

— Ah, mon Dieu! sommes-nous à la fin du monde, que les choses sont ainsi bouleversées? s'écria Roque stupéfait.

Don Manuel cria à son cocher d'aller chez don Diego Vasconcellos. C'était son plus proche parent. Depuis deux ans ils ne se voyaient plus; mais don Diego, tout en désapprouvant l'étrange mariage de son cousin, avait dit hautement qu'il restait son ami, et qu'en toute occasion il le lui prouverait.

Pendant le trajet, don Manuel interrogea encore le vieux Roque, et il en obtint les mêmes réponses. — *Virgen santissima!* quel mauvais jour!

s'écriait le pauvre homme; vous vous croyez offensé, seigneur; soyez miséricordieux!... Une si belle et si bonne dame!... Je ne puis pas croire qu'elle ait fait injure à votre seigneurie... En tout cas, nous sommes tous de grands pécheurs, et dans l'Oraison Dominicale, nous demandons tous les jours à Dieu de nous pardonner, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...

—Pardonner! ah, jamais! jamais! fit don Manuel, que l'indignation et une rage jalouse dévoraient. En ce moment, il n'entrevit de consolation que dans la vengeance; mais cette vengeance, il la lui fallait prompte, sûre et complète.

En arrivant chez don Diego, il avait l'air si malheureux, sa physionomie était si décomposée, que son ami recula d'étonnement.

—*Santos cielos!* s'écria-t-il, que vous est-il donc arrivé? Quelle mauvaise nouvelle vient-on de vous donner?

—Oh! ce n'est rien, rien que de fort ordinaire, fit don Manuel avec une espèce d'éclat de rire.

Il ferma la porte et s'assit, car ses jambes tremblaient si fort qu'elles ne le soutenaient plus.

—Il vous est arrivé quelque grand malheur, s'écria don Diego. Mon ami, vous avez bien fait de venir ici. Que puis-je pour vous aider? Vous le savez, ma bourse et mon épée sont à votre service.

—Merci, cousin, répondit don Manuel; je sais que je puis compter sur vous, et c'est pour cela que je suis venu. Je vais tout vous dire; mais avant, donnez des ordres pour que nous soyons seuls. Je me sens dans un état à n'être vu de personne.

Don Diego sortit un moment pour défendre sa porte. Quand il rentra, don Manuel examinait la lame de son épée, qu'il avait tirée du fourreau.

—Demain, dit-il avec amertume, il se peut que je sois mort; mais, à coup sûr il y aura du sang au bout de ce fer-là... Écoutez-moi bien, don Diego; vous savez par quel excès de passion, de dévouement, je devrais dire de lâche faiblesse, j'ai épousé une mendiante. Par ce mariage, je me suis volontairement exilé du monde où j'étais appelé à vivre; je me suis éloigné de mes plus chers amis; je me suis peut-être couvert de blâme aux yeux de tous. Je devais naturellement attendre une compensation à de tels sacrifices; l'amour et le respect de la femme à laquelle je les fis devaient en être le prix... Eh bien! cette femme me trompe, elle me trahit, elle me déshonore. J'ai la certitude qu'elle sort furtivement le soir, seule, dé-

guisée. Elle est hors de chez moi en ce moment. Ah! si je fusse resté pour l'attendre, elle eût payé de sa vie cette infamie! Je suis venu, ne me fiant pas à moi-même dans une telle extrémité. Don Diego, donnez-moi vos bons conseils : que dois-je faire?

— Il n'y a pas deux manières d'envisager ceci, dit don Diego. Lazarilla, enfermée dans un couvent, doit y faire pénitence le reste de sa vie. Si son amant est de votre rang, vous vous battrez avec lui : la tache que souffre votre honneur est de celles qu'on efface avec le sang; si cet homme est un misérable auquel vous ne puissiez pas donner un coup d'épée, eh bien! vous le livrerez à vos laquais pour qu'ils le fassent mourir sous le bâton.

Don Manuel fit un signe de plein assentiment, puis il dit : — Maintenant il ne me reste plus qu'à connaître cet homme. Qui me mettra sur sa trace?

— Comment! interrompit don Diego, vous n'avez pas même un soupçon?

Alors don Manuel raconta à son parent tous les détails de cette fatale soirée. Évidemment Lazarilla n'avait point de complices dans sa maison, et si une fois elle était avertie des soupçons de son mari, il semblait probable qu'elle ne s'exposerait pas à une catastrophe. Don Diego fut d'avis que son cousin ne rentrât pas chez lui ce soir-là, et que pour augmenter la sécurité de Lazarilla, il annonçât un voyage de deux ou trois jours.

— Écrivez-lui, ajouta don Diego, que vous allez partir avec moi pour Ocaña, parce que notre vieille tante doña Maria est à toute extrémité. C'est un moyen bien usé; mais n'importe! elle vous croira.

Don Manuel fut forcé d'avouer qu'il ne pouvait pas écrire à Lazarilla, attendu qu'elle ne savait pas lire.

— Je lui enverrai Pèpe, dit-il; c'est un garçon qui m'est dévoué : d'ailleurs je paierai bien sa discrétion.

— Soit, fit don Diego : il est onze heures passées; envoyez tout de suite.

— Rien ne presse, répondit don Manuel avec amertume; souvent elle ne quitte le pavillon qu'à minuit.

Quand Pèpe fut à l'hôtel pour remplir son message, la duègne, qu'il rencontra sur l'escalier, lui dit que leur maîtresse venait de rentrer dans sa chambre.

Le *majo* entra doucement et s'arrêta à la porte. Lazarilla était tranquil-

lement assise devant une petite table ; elle comptait et serrait à mesure dans un vieux sachet de cuir des pièces de menue monnaie, étalées sur le tapis. Au bruit que fit Pèpe, elle leva la tête et se hâta de cacher le sachet dans un tiroir.

— Madame, dit Pèpe en fixant sur Lazarilla son regard fauve et perçant, je viens, de la part de sa seigneurie, vous avertir qu'elle est allée à Ocaña avec don Diego Vasconcellos. Sa tante doña Maria est à toute extrémité. Sa seigneurie sera de retour après-demain.

Lazarilla parut un peu étonnée ; mais elle ne témoigna ni joie ni tristesse de ce départ subit.

— Pourquoi ton maître ne t'a-t-il pas emmené ? demanda-t-elle.

— Parce que le vieux Roque est avec lui.

A ces mots, Lazarilla rougit légèrement et s'écria : — C'est une chose étrange que Roque soit ainsi parti sans mot dire ! En sortant du jardin, je ne l'ai plus trouvé, et personne n'a pu me dire ce qu'il était devenu.

— Le bonhomme n'a pas plus de mémoire qu'un lièvre, dit Pèpe d'un air indifférent ; pour peu qu'il eût de tête, il aurait averti madame que sa seigneurie lui avait ordonné d'aller ce soir chez don Diego Vasconcellos pour avoir des nouvelles de doña Maria. Il est ensuite venu à l'Opéra, avertir sa seigneurie que si elle voulait voir encore une fois en ce monde sa respectable tante, il fallait partir sur-le-champ.

— C'est bien ; je comprends, fit Lazarilla en s'enfonçant dans son fauteuil. Avant de me coucher, je dirai le rosaire pour l'heureux voyage et le prompt retour de sa seigneurie. Pèpe, avertis Ritta qu'elle peut entrer. Ah ! je suis fatiguée !

La camériste était dans le salon, d'où elle avait tout entendu.

— Ami Pèpe, dit-elle en passant, puisque sa seigneurie vous a laissé ici, nous ferons gala ensemble demain soir.

— Grand gala ! fit Pèpe. Bonsoir, Ritta.

## VII.

Le lendemain, vers la brune, trois hommes se tenaient en embuscade sous la petite porte de l'église des Récollets. Il ne passait personne par la rue déserte, et bordée d'un côté, dans toute sa longueur, par les murs de quelques jardins.

—Elle a dîné de bonne heure, disait le *majo*, et, sur le tard, le padre Miguel est venu la voir; il était visible que cette visite la contrariait; enfin, sa révérence s'en est allée, et elle est descendue tout de suite dans le jardin, en nous donnant carte blanche pour ce soir; même elle a dit à Ritta que nous pouvions sortir...

— Chut!!! fit don Manuel, en se mettant devant le *majo*, la voici!

La petite porte du jardin s'était ouverte, une femme en sortit seule; au premier coup d'œil, il semblait impossible de reconnaître Lazarilla, sous l'ample mante noire qui la cachait; pourtant don Manuel ne s'y trompa point. Elle referma la porte, et, après s'être assurée qu'il n'y avait personne aux environs, elle s'éloigna rapidement.

Don Manuel la suivit de loin avec son cousin; Pèpe resta en arrière. Elle traversa plusieurs rues en courant; mais, vers la rue d'Alcala, son pas se ralentit, et elle chemina tranquillement vers le Prado. Devant l'Académie de peinture, don Manuel remarqua, en frémissant de rage, qu'elle accostait un homme; mais une minute après ils se séparèrent, et elle poursuivit sa route vers le Prado.

La foule était grande sous les allées. Au moment où don Manuel pressait le pas pour rejoindre sa femme, elle disparut au milieu d'un groupe nombreux. Pendant une heure, don Manuel, désespéré, furieux, fou de jalousie, parcourut le Prado, heurtant tous ceux qui se trouvaient sur son passage, et regardant sous le nez toutes les femmes couvertes d'une vieille mante noire.

En vain don Diego le suppliait de renoncer à cette poursuite inutile, il ne voulait rien écouter.

Ils étaient devant le café de Pedro Badillo, quand le *majo* accourut en disant :

—Elle est là! dans cette allée!.. il y a un homme avec elle, mais il fait si noir, que je n'ai pu le connaître.

Don Manuel mit l'épée à la main et marcha guidé par Pèpe; comme ils avançaient à tâtons dans cette allée sombre et solitaire, tous deux reconnurent la voix de don Antonio Colosia y Campillo qui disait : —Tu es, par Dieu! une charmante créature, et il ne sera pas dit que don Antonio t'a mesquinement traitée! Ah! ah! ajouta-t-il avec un grand éclat de rire, ce pauvre don Manuel!

—Seigneur, au nom du ciel, fit Lazarilla d'une voix suppliante, ne me perdez pas!

Don Manuel était en ce moment derrière elle, il la saisit par les cheveux et lui enfonça son épée dans le sein en criant : Infâme ! tu mourras de ma main ! A moi, don Diego ! à moi, Pèpe ! !

Lazarilla était tombée en poussant un sourd gémissement ; son mari la laissa pour attaquer don Antonio. Ils luttèrent un moment corps à corps, sans jeter un cri, sans proférer une menace ; l'un se comportait en homme qui veut mourir ou avoir la vie de son ennemi ; l'autre se défendait avec la résolution désespérée d'un lâche, et le hasard seul dirigeait tous ces coups portés dans l'ombre.

Pendant ce terrible duel, don Diego et le *majo* appelaient à grands cris du secours.

On vint en foule avec des flambeaux, mais, il était trop tard ; don Antonio se roulait par terre avec une blessure dans le côté ; il expira au moment où on essayait de le relever. Lazarilla respirait encore ; don Manuel immobile, la tête baissée, ne répondait rien aux instances de son parent qui le suppliait de profiter de ce premier moment de confusion pour s'échapper.

On accourut de tous côtés, la populace se serrait autour des victimes avec une âpre curiosité ; elle criait en se ruant contre l'*alcade de Barrio* qui arrivait avec ses hommes :

Laissez ! laissez ! c'est un mari qui a tué sa femme ! Le digne seigneur a tué aussi l'amant de sa femme ! il a fait justice ! ! justice, justice pour tous ! !

— Au nom du roi, retirez-vous ! cria l'alcade, et ses gens dispersèrent aussitôt la foule avec leurs piques.

On releva Lazarilla, et dans ce mouvement elle reprit connaissance ; son regard éteint s'arrêta sur don Manuel, et elle fit signe qu'elle voulait parler.

Don Manuel, le front pâle, l'œil égaré, et peut-être déjà un remords dans le cœur, s'approcha.

—Seigneur, dit-elle avec effort, j'étais innocente, je le jure devant Dieu qui va me recevoir.

Un sentiment de colère et d'indignation se réveilla dans l'âme de don Manuel ; il ne put souffrir que cette femme le trompât jusques à son dernier moment, et il s'écria : — Malheureuse ! alors que faisais-tu ici ?

— Hélas ! seigneur, je mendiais ! dit-elle en retombant dans les bras de Pèpe qui la soutenait.

Don Manuel poussa un cri d'étonnement et de douleur, et le *majo* murmura avec un atroce sourire : — Je m'en étais douté !

Environ six mois plus tard on lisait dans la *Gazette de Madrid* l'article suivant : « Hier à l'issue du baise-main, sa majesté catholique a signé le contrat de mariage de don Manuel de Villa Viciosa, son envoyé près des états de Hollande, avec doña Luisa de Montepino. Ce matin monseigneur l'évêque de Carthagène a donné la bénédiction nuptiale aux deux époux. »

H. Arnaud.

# LE JOUR DE SAINT GERVAIS.

La sagesse des nations est souvent une trompeuse sagesse, et il arrive parfois malheur à ceux qui se fient trop naïvement à l'infaillibilité de ses aphorismes. Nous allons le prouver, en racontant, à propos de la Saint-Gervais, qui tombait avant-hier, vendredi 19 juin, l'histoire d'un homme à qui un proverbe a coûté bien cher; il est vrai que ce proverbe était en vers, ce qui le rendait doublement fallacieux.

Au commencement du siècle dernier vivait à Béziers un jeune homme, nommé Bulliot. Puisque nous sommes à la fois sur le chapitre des proverbes et sur celui de Béziers, il est bon de dire que Béziers se recommande d'un proverbe ainsi conçu : « Si Dieu venait habiter la terre, c'est Béziers qu'il choisirait. » Voilà, comme on le voit, une devise d'une singulière hardiesse et d'une prétention qui souffrirait aisément la controverse; pour notre compte, nous ne savons pas trop jusqu'à quel point il conviendrait à Dieu d'être le concitoyen de M. Viennet.

Revenons à Bulliot. C'était un garçon qui ne manquait ni de bonne mine, ni de bonnes qualités; il avait même de l'esprit, mais un esprit fantasque, bizarre et toujours tourné vers quelques singularités auxquelles Bulliot se livrait sans marchander. Ajoutez à cela que ce Bulliot était un galant et un joueur effréné, si bien qu'avant d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans, il se trouva ruiné de fond en comble; les dames de cœur, de pique,

de trèfle et de carreau, de concert avec un nombre considérable de piquantes grisettes languedociennes, avaient dévoré son patrimoine, qui consistait en une pièce de vigne située sur le meilleur coteau du pays.

Il paraît même que Bulliot avait mangé un peu plus que sa vigne, ce qui l'embarrassait, car les créanciers du Languedoc manquent essentiellement de la vertu qu'on appelle patience. Réduit à moins que rien, Bulliot ne pouvait plus toucher aux cartes ni aux grisettes; il était même assez mal vu dans le pays; les uns le dédaignaient par rapport à sa pauvreté, les autres le méprisaient à cause de ses dettes. Il y avait bien un proverbe d'un gros bon sens qui lui disait : « Payez, et vous serez considéré! » Mais comment payer et avec quoi? S'il cherchait un biais pour faire fortune, un autre proverbe mystificateur lui disait d'un ton goguenard : « Qui paie ses dettes s'enrichit! » Mais pour s'enrichir de cette façon, il fallait commencer par être riche. Bulliot se dépitait contre les proverbes, contre le jeu, contre Béziers et contre la nature entière. Quand il vit que décidément il n'y avait aucune ressource pour lui dans sa ville natale, et qu'il ne réussirait jamais à y faire fortune, par cette raison que nul n'est prophète en son pays, il tourna ses regards vers Paris : là seulement, pensa-t-il, le soleil luit pour tout le monde! Bulliot partageait la confiante superstition commune à tant de provinciaux qui s'imaginent qu'il suffit de venir dans la capitale pour devenir capitaliste.

Bulliot, ayant réalisé dix écus, se mit en route. Avec dix écus, il n'y avait guère moyen d'aller à Paris; aussi n'alla-t-il d'abord qu'à Montpellier; là il s'en remit aux bonnes chances du jeu pour avoir de quoi entreprendre le grand voyage. Il entra bravement dans un tripot, bien résolu à gagner ou à en finir avec une existence intolérable; car Bulliot était un de ces joueurs déterminés avec lesquels il faut toujours que quelque chose saute, la banque ou leur cervelle.

Ce fut la banque qui sauta. Il est vrai qu'elle était bien légère : 400 livres! Avec cette somme, Bulliot partit dans un bon coche, qui ne mit pas plus de vingt-huit jours pour le con-

duire à Paris, tant déjà les moyens de transport étaient accélérés sur les routes de France. Il faisait trois repas par jour, couchait toutes les nuits et ne versa que cinq fois ; ce fut un voyage charmant. Durant tout le chemin, il ne se refusa rien et vécut en grand seigneur. Aussi quand il entra dans la capitale, Bulliot ne possédait plus qu'un louis et une pièce de vingt-quatre sous. Nous ne dirons pas quelles furent les premières aventures de Bulliot, ses traverses, ses misères et les accidens de sa lutte avec la fortune. Pendant quelques années, il disparut dans le tourbillon ; puis, au temps où le système de Law était dans sa plus grande fureur, notre Bulliot parut un beau jour dans la rue Quincampoix. Depuis son arrivée à Paris, il avait essayé de toutes sortes de métiers, ne se montrant constant qu'au tapis vert. Ce jour-là, le lansquenet lui ayant été favorable, l'intrépide joueur voulut profiter de sa bonne veine et pousser sa pointe dans un jeu qui remuait toutes les finances du royaume. Il s'embarqua donc vaillamment sur les flots dorés du Mississipi, et gagna ; il rejoua, il regagna, et toujours ainsi, avec un bonheur insolent. Bref, au bout de trois mois, le petit Bulliot, le mince Bulliot, le pauvre sire, venu à Paris sans épée ni cape, et qui avait franchi la barrière avec un louis et une pièce de vingt-quatre sous, possédait un million.

Un magnifique million, le plus beau million possible, bien rond et bien liquide, un million tout neuf, que la fortune lui avait donné de la main à la main. Avec ce million, Bulliot acheta tout ce qui lui manquait ; il acheta un carrosse, il acheta un château, il acheta Mlle Quinault, il acheta tout le luxe et tous les plaisirs de l'époque. Tout en pratiquant les sept péchés capitaux avec la verve et l'aplomb d'un millionnaire, Bulliot ne renonça pas pour cela aux affaires ; il acheta un comptoir, il acheta des commis et se fit banquier.

Le banquier Bulliot, spéculateur habile, se fit un beau nom dans la finance. Pour ne pas porter atteinte à son crédit, il avait sagement renoncé aux jeux de hasard ; il ne se permettait plus que les échecs, et à cet effet, il fréquentait le café de la Régence,

où il jouissait de la considération que mérite un riche financier, beau joueur, affable dans le gain et noble dans la perte. Quand il jouait, on faisait cercle autour de lui, non pas seulement parce qu'il était de première force aux échecs et qu'il y avait profit à lui voir disposer ses pièces, mais encore parce qu'il y avait plaisir à observer ses façons d'agir et à écouter ses paroles. En devenant riche, Bulliot était devenu encore plus original et plus bizarre que devant; et comme il se trouvait d'étoffe à ne guère se gêner, il se livrait sans retenue à ses manies et à ses boutades. Avec cela, il avait adopté un langage sentencieux qui ne manquait pas d'être parfois assez piquant. Dans le discours, Bulliot faisait une grande consommation de proverbes; il professait pour le proverbe un profond respect.

Un matin de la belle saison, Bulliot était allé, pour se récréer, passer une heure à la charmante maison de campagne qu'il possédait à Auteuil. C'était le 19 juin 1725, jour de saint Gervais. Il faisait un temps magnifique et une chaleur étouffante. Tout à coup, pendant que le financier examinait ses tulipes, l'horizon se rembrunit, le ciel se voila de nuages, et la pluie tomba. Bulliot se hâtait de regagner son carrosse pour revenir à Paris, lorsque, dans une allée de son parc, il rencontra son jardinier au désespoir.

—Hélas! s'écriait le brave homme, voilà une pluie qui nous fera bien du tort; car elle durera long-temps.

—Comment cela? demanda Bulliot.

—Eh! oui, reprit le jardinier, vous savez le proverbe :

S'il pleut le jour de saint Gervais,
Il pleut quarante jours après.

C'était là un vrai distique de jardinier, et qui avait un air d'étroite parenté avec les vers du *Jardin des racines grecques*. Toutefois Bulliot, sans s'arrêter à la pauvreté de la rime, fut frappé du pronostic, et il ne cessa de se répéter le proverbe poétique tout le long des Champs-Élysées et de la rue Saint-Honoré, que sa voiture parcourut pour le déposer au café de la Régence.

Dès qu'il fut entré dans le café, on lui proposa une partie d'échecs; il était tellement préoccupé, que, pour toute réponse, il déclama son distique. Les habitans du café de la Régence, qui étaient, en général, des esprits forts, la plupart gens de lettres, académiciens et philosophes, se gaussaient de la prédiction. On plaisanta Bulliot, qui croyait à de tels almanachs; Bulliot se piqua, et, jetant sur une table sa bourse pleine d'or, il paria que la pluie durerait quarante jours.

Il ne manqua pas de gens pour tenir ce pari. — Ne vous gênez pas! s'écria Bulliot, je tiendrai tout ce que l'on voudra; et il tira de sa poche son portefeuille, amplement garni.

Toutes les bourses se vidèrent, on formula par écrit les termes du pari, on enregistra les mises. Bulliot poussa les choses jusqu'à déclarer à ceux qui n'avaient pas d'argent, qu'il pariait contre eux la valeur de leurs bijoux, montres, tabatières, bagues, boucles et cannes à pommes d'or. Il ajouta que, du reste, il reviendrait le lendemain et tous les jours, et qu'il continuerait à tenir tous les enjeux. Le maître du café en était dépositaire.

Le bruit de cette singulière aventure s'était vite répandu; le lendemain il y eut foule au café de la Régence. Bulliot soutint sa bravade. On déposa des sommes considérables.

Le surlendemain, même affluence. Bulliot n'était pas homme à reculer; il fit venir sa caisse. Du reste, jusque-là le ciel était pour lui, la pluie de saint Gervais tombait toujours.

A la ville, à la cour, on ne s'entretenait plus que de Bulliot et de son pari; Bulliot était l'homme à la mode; on se pressait sur son passage, on se le montrait; on fit sur lui des ponts-neufs, on le mit dans les gazettes, on le joua sur le théâtre.

Les paris allaient toujours leur train, c'était une rage. Bulliot n'avait plus d'espèces; mais sa signature était connue et bien famée sur la place; il proposa son papier et on l'accepta. La tête avait tout-à-fait tourné au banquier languedocien; en une semaine, il fit pour deux cent mille livres de billets. Il pleuvait toujours.

La pluie dura jusqu'au 12 juillet. Ce jour-là il fit un temps admirable; pas une seule goutte d'eau ne tomba du ciel. Le pro-

verbe eut tort; les vers étaient faux; le distique n'avait plus ni rime ni raison.

Le cafetier du café de la Régence livra les enjeux aux parieurs. Ceux qui avaient des billets attendirent l'échéance; mais pendant qu'ils attendaient, les parens de Bulliot (car Bulliot avait des parens depuis qu'il était riche) le firent interdire, et ils n'eurent pas grand mal, car le pauvre Bulliot était devenu complétement fou.

L'interdiction de Bulliot, décrétée par sentence du Châtelet, fut confirmée par arrêt du Parlement. Cet acte de justice débouta en même temps de leurs prétentions les porteurs de billets, par cette raison de droit, que la cause des obligations était immorale. Les parens de Bulliot se partagèrent les débris de son opulence, et le pauvre financier mourut aux Petites-Maisons; triste et funeste effet de son aveugle foi dans un proverbe!

Lorsqu'à l'échéance, les lettres de change de Bulliot furent protestées, un plaisant prétendit qu'il n'était pas étonnant de voir protester des billets faits à propos de la Saint-Gervais, puisque le jour de saint Gervais est en même temps celui de saint Protais.

E. G.

# LE PORTEFAIX.

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES, PAROLES DE M. SCRIBE, MUSIQUE DE M. GOMIS.

Et d'abord je ferai mon compliment à la direction sur son bonheur, sur ce que son étoile, son astre qui peut-être est le dominateur désigné par l'almanach de Liége (je devrais dire le manach, comme on dit le Coran; mais l'usage qui veut que l'on fasse de mauvaise musique à l'Opéra-Comique et que l'on y chante faux, à dire d'experts, permet, autorise encore, en dépit des orientalistes, la libre circulation du mot almanach. Il faut que je sorte de ma parenthèse comme Rafael de son coffre). Je ferai, dis-je, mon compliment à monsieur le directeur sur ce que l'astre dominateur, ci-dessus mentionné, a fait défiler devant lui, sous son nez, une immense collection de livrets absurdes et, par-dessus tout, ennuyeux; faveur singulière, faveur précieuse, abondance qui donne à moissonner aujourd'hui et rassure pour l'avenir. J'adresserai mes congratulations au comité de l'Opéra-Comique sur ce que son tact, fruit de l'expérience, son jugement prompt et subtil, son coup d'œil de lynx, d'aigle ou de chouette, lui a fait mettre le doigt, la main, les mains sur ce trésor. Quand il a dans ses coffres une provision semblable, le directeur peut s'aventurer bravement sur la mer incertaine de l'opéra et dire : « Si la musique est faible, peu importe; le drame est là, le drame vigoureux, le drame avec son bras d'Hercule ou de portefaix, me tirera de l'eau, si la maladresse de mes compositeurs m'y plonge. Avec de telles pièces et un peu de bonheur, mes profits doivent s'élever à 17, 18 francs par an. Voyez quel total au bout de trois ou quatre douzaines de siècles ! »

Quand j'étais jeune et superbe, comme l'OEdipe de Voltaire, je portais des lunettes; j'en achetai un exemplaire d'une édition nouvellement publiée à Paris. Ce meuble voyagea sur mon nez. Arrivé dans la capitale du Comtat Vénaissin, mes lunettes furent remarquées, et je reçus bientôt la visite d'un petit vieillard à perruque blonde et frisée, d'un Coquerel qui se peignait, non pas les cheveux, il n'en avait pas, mais les joues, décorées tous les matins d'une brillante couche de carmin, de vermillon ou de cinabre. Ce Géronte, soigneux au dernier point du confortable et des commodités de la vie, me pria de lui prêter mes lunettes, qu'il trouvait légères, aériennes, ravissantes. Elles résolvaient un problème qui, depuis bien des années, occupait son esprit; il pouvait enfin obtenir de son opticien et lui faire fabriquer, sur ce modèle, une paire de lunettes d'été.

M. Scribe a ses opéras d'été, d'hiver et même de printemps et d'automne; il les ajuste pour la saison. S'il brosse négligemment ses opéras d'été, s'il a soin de les tenir dégarnis d'intérêt, de force dramatique, de coloris et de mots spirituels, c'est qu'il ne veut pas qu'un trop grand nombre de spectateurs viennent se caser dans la petite salle de la Bourse pendant la canicule; la chaleur serait incommode : un opéra d'été doit tenir ses admirateurs à l'aise. Il nous a donné l'an dernier, *le Fils du prince*, véritable type de l'opéra d'été; il nous livre aujourd'hui *le Portefaix*. Les érudits vous diront que *Peblo ou le Jardinier de Valence*, joué cent fois à l'Ambigu, nous avait déjà montré la fable reproduite dans *le Portefaix*. *Le Chalet* n'était-il pas la répétition de deux comédies connues? L'Opéra-Comique ramasse les dépouilles du mélodrame et du vaudeville; ses rivaux en chansons lui donnent leurs habits quand ils sont un peu usés; l'Opéra-Comique se nourrit de rogatons : aussi fait-il bien maigre chère.

*Le Colporteur*, *le Marchand forain*, ont figuré tour à tour sur la scène de l'Opéra-Comique; ces industriels portaient la balle. Gasparillo doit se charger d'un autre fardeau, l'enlever par un chemin difficile et dangereux; M. Scribe l'a créé portefaix : les hommes de ce métier sont vigoureux, et leur adresse double leur force. Gasparillo soupire pour une dame titrée, il en est amoureux fou; cette dame, il l'a vue une seule fois, il ne sait pas son nom, il ignore sa demeure. Gasparillo aime aussi beaucoup sa femme, car il est marié depuis peu, et M^me^ Gasparillo, qui exerce la profession de tireuse de cartes, est une sorcière fort avenante. Or donc, c'est dans le cabinet d'études magiques de Teresita que viennent doña

Elena de Melendez (c'est Ilena qu'il faudrait dire, puisque la dame est Espagnole et non pas Italienne), la señorita Cristina, sa sœur; don Rafael, fils du vice-roi. Cristina aime Rafael, qui est fort amoureux, il est vrai; mais c'est Ilena qu'il adore, Ilena, la femme du corrégidor, mari très-jaloux. Ce fonctionnaire arrive aussi pour diriger une visite domiciliaire faite chez Gasparillo; les voilà tous réunis dans cet *asile;* le corrégidor, son greffier, les alguazils, n'ayant rien découvert de suspect dans le susdit *asile*, sont prêts à se retirer. Melendez aperçoit une femme voilée, c'est Cristina; il veut la connaître, Rafael s'y oppose; on tire l'épée, et doña Ilena sort d'un cabinet, où elle était cachée. Un rendez-vous est donné, Melendez se battra le lendemain matin avec Rafael. Gasparillo a retrouvé la belle inconnue; M^me^ Gasparillo a remis un billet doux, écrit par Rafael, à doña Ilena. On voit que ce premier acte ressemble assez au second de *Gustave*.

Ilena, rentrée dans son hôtel, passe la soirée avec une nombreuse société de dames : elles travaillent à divers ouvrages de broderies et de tapisserie, ce qui n'est pas du tout dans les mœurs espagnoles; les dames de ce pays compteraient cent fois les carreaux de leur chambre, et ne s'aviseraient pas de prendre l'aiguille et le dé pour se désennuyer. Après cette scène de *Veillons, mes sœurs*, on fait la prière du soir et l'on va se coucher. Rafael s'introduit alors chez Ilena par la fenêtre; la señora s'effraie de tant d'audace, Rafael la rassure, en lui disant que le corrégidor est en campagne, parti pour une expédition nocturne. A peine a-t-il fini sa déclaration et fait agréer ses excuses, que le mari frappe à la porte; Ilena, Rafael, achèvent alors le duo qu'ils ont commencé, et laissent Melendez frapper à coups redoublés; Ilena ouvre enfin au jaloux, que ce retard inquiète singulièrement. Rafael s'est blotti dans un coffre, et le public s'est permis de siffler cet escamotage, que Scaramouche, Arlequin, Gilles, avaient pourtant fait adopter autrefois. Quand on entre dans un coffre lestement, d'un seul bond, par le saut de la carpe ou du saumon; lorsqu'un clown, aux reins souples et vigoureux, se colloque dans le bahut avec autant de prestesse qu'un macaron jeté dans la gueule d'un barbet, c'est charmant, on applaudit, on se pâme de rire; mais lorsqu'un benêt d'officier descend à tâtons et gauchement dans la malle, c'est misérable et d'autant plus ignoble, que le danger est à peu près nul. La scène se passe au premier étage; que l'officier poltron se suspende à la rampe du balcon et risque de se laisser tom-

ber sur ses pieds, il court les chances d'une foulure et voilà tout ; mais il lui faut une échelle bien calée. Chérubin ne procède pas de cette manière, il saute hardiment par la fenêtre, il se jetterait dans un gouffre embrasé. Voilà comment on agit lorsqu'on se mêle de galanterie, et surtout lorsqu'on fait l'amour devant deux mille curieux.

Notre amant timide, cauteleux, est couché dans sa malle, comme le chat Rodilardus dans la huche, comme un maquereau sur le gril. Le coffre se ferme sur lui, le pauvre diable étouffe; il a besoin d'air, on lui donne un duo. Certes, voilà de la musique bien placée, avec ses *da capo* surtout. Rafael est sans mouvement lorsque Ilena vient le délivrer après la retraite de son mari. Il faut pourtant se débarrasser de ce mort; elle appelle Gasparillo qui passe dans la rue. Le portefaix suit le chemin tracé par l'officier, et la dame le conjure de sauver son honneur en enlevant le corps du délit. L'amoureux Gasparillo est cruellement affecté de cette rencontre; cependant il consent, à des conditions que son pouvoir discrétionnaire réglera plus tard à un rendez-vous accordé par Ilena.

Au troisième acte, nous voyons Gasparillo buvant avec ses amis, buvant comme des Russes ou des Polonais, chantant le jus de la treille, la liqueur vermeille, et professant un souverain mépris pour l'eau. Ces buveurs déterminés, ces ivrognes qui se défient à qui videra le plus de verres et de bouteilles, sont des Espagnols ! Des Espagnols, qui, s'ils n'ont pas une aversion décidée pour le vin, ne s'en soucient nullement, et préfèrent l'eau fraîche, parfumée d'anis, édulcorée par *l'azucarillo*, à tous les vins de Xérès et de Malaga. Les Espagnols boivent encore moins de vin que les Provençaux; on ne trouverait peut-être pas une douzaine d'ivrognes dans les treize royaumes. Gasparillo rencontre Ilena au rendez-vous, lui remet un billet expliquant ses intentions, et la dame s'écrie : « Quelle horreur ! » Cette horreur a fait rire. La conversation est troublée à l'instant où les tribunaux anglais pourraient l'appeler criminelle. Gasparillo, désigné par les alguazils comme assassin de Rafael, est saisi, jugé sur-le-champ par le corrégidor. Il va être pendu; mais il ne parlera pas, il se dévoue généreusement pour l'honneur de sa dame. Rafael n'est pas mort; il vient le tirer d'affaire et dissiper les soupçons du jaloux Melendez, en épousant Cristina.

Si ce drame était amusant, on lui pardonnerait son absurdité; mais il est dépourvu d'esprit et de gaieté, comme d'intérêt. Le second acte, que l'on vantait comme une merveille, dont on exaltait la force dramatique, a

fait rire, et pourtant l'auteur ne visait point à la plaisanterie. La musique le prend à rebrousse-poil : quand elle n'est pas un remplissage étranger à l'action, elle arrive mal à propos et ruine la scène principale, l'unique scène de cet acte. M. Scribe n'attache aucune importance à un livret d'opéra; il brosse rapidement les canevas qu'il livre à ses musiciens; c'est pour le vaudeville qu'il réserve son talent d'exécution. Ce faiseur de vaudevilles n'est qu'officier de la Légion-d'Honneur, il est vrai, mais il s'est depuis long-temps créé général de nos compositeurs de drames.

La musique de M. Gomis est bien faite; mais si vous cherchez dans cette nouvelle partition des idées neuves, originales, des mélodies d'une haute et longue portée, vous les trouverez bien rarement.

> Vous connaissez mon zèle;
> A mon devoir fidèle,
> Où faut-il que je porte
> La charge la plus forte?
> Voilà mon dos, voilà mes bras.

C'est ainsi que s'exprime Gasparillo dans une cavatine. Cet autre Figaro fait ses offres de service au public, mais d'une manière différente, il faut en convenir. M. Gomis réussit dans les chœurs; ceux du second acte sont charmans.

Chollet, M^lle Prévost, réunis à Thénard, Henri, M^mes Rifaut, Camoin, ont représenté Gasparillo, Ilena, Rafael, Melendez, Teresita, Cristina, et pourtant l'exécution ne s'est pas élevée au-dessus d'une honnête médiocrité. Chollet est venu nommer les auteurs, et le public l'a de nouveau salué par des applaudissemens unanimes, dont M^lle Prévost avait eu sa part à son entrée en scène. On a fêté les nouveau-venus. Les auteurs auraient pu les fêter aussi, en leur donnant des rôles plus brillans.

Opéra d'été!

CASTIL-BLAZE.

# CHRONIQUE.

Depuis que les lois de l'équilibre européen ont été inventées, il n'est pas de souverain un peu puissant, un peu favorisé par la fortune, qui n'ait dit dans son conseil, devant ses ministres : « Je ne veux pas qu'il se tire en Europe un coup de canon sans ma permission. Louis XIV, le grand Fréderic, Napoléon, tous les empereurs de Russie, depuis cent ans, ont eu cette prétention. Et Dieu sait combien de boulets ont déchiré l'air et labouré les champs de bataille, sans le laisser-passer des potentats équilibristes. Ce qu'autrefois n'a pu accomplir le despotisme avec sa volonté une et forte, avec ses armées dévouées, sa noblesse chaleureuse; nous le voyons aujourd'hui réalisé par une puissance plus forte que la féodalité, que le despotisme, que la démocratie; par une puissance supérieure aux autocrates, aux empereurs, aux républiques : l'argent. Les banquiers ont conquis la royauté universelle, depuis que les rois ne font plus la guerre avec leurs trésors, et que le système des emprunts a remplacé celui des épargnes. Sans la permission des banquiers, un seul coup de canon ne peut troubler la sécurité d'une frontière, parce que, terme moyen, chaque coup de canon coûte, je crois, 20 francs, et que le banquier les refuse, quand il lui plaît, aux princes qui veulent se mettre en humeur de guerre. C'est donc à la maison Rotschild que nous devons les bienfaits de la paix dont nous jouissons depuis cinq ans. Mais les banquiers ne sont pas seulement capables de maintenir un *statu quo* d'observation et de tranquillité générale : qu'ils veuillent la guerre, la guerre a lieu. L'expédition aventureuse de don Pédro, renouvelée des chroniques de nos gentilshommes normands, est une expédition de banquiers. Peu confiant dans l'esprit pu-

blic du Portugal, peu confiant dans l'appui direct des gouvernemens constitutionnels, il n'a eu foi qu'en l'argent, et l'argent a eu foi en lui; ses emprunts ont été soutenus, les emprunts de son frère conspués, et don Miguel, battu sur la question de chiffres, a succombé devant la Bourse de Paris et de Londres.

Maintenant c'est le tour de l'Espagne. La diplomatie en travail n'a pas pu produire une intervention dans la Péninsule; les banquiers interviennent, arment des flottes, enrôlent des soldats, les équipent et vont soutenir à coups de fusil les droits d'Isabelle et les emprunts qu'ils ont soumissionnés. C'est un singulier spectacle dans nos mœurs mathématiques, que ces croisades d'aventuriers qui se lèvent à la voix des seigneurs bannerets de la finance, et ce n'est pas une bizarrerie moins frappante, que l'apparence de paix générale qui couvre ces armemens et ces expéditions militaires. Dans l'histoire future de l'Angleterre et de la France, on parlera de la paix profonde dont jouissaient ces deux royaumes en l'an 1835; et voilà cependant que quinze mille Anglais et autant de Français vont guerroyer en Navarre! A quoi servent les traités? A quoi les principes? Le fait est toujours le plus fort.

La politique étrangère vit donc encore sur la question de l'intervention, qu'une partie de l'Europe ne peut empêcher, que l'autre n'ose avouer. Les potentats du Nord ne cessent de se réunir sous divers prétextes et sans résultat. L'empereur de Russie s'occupe de son camp de Kalish, et l'empereur d'Autriche songe à se faire couronner. La même cérémonie se prépare pour le roi de la Grèce, qui va ceindre son front bavarois de la couronne ciselée par notre orfèvre Odiot. Quant au roi d'Angleterre, après avoir permis les enrôlemens de ses sujets britanniques, il part pour les courses de chevaux d'Ascot. Il nous reste à parler d'un prince dont la mort a mis en défaut la science de tous ses médecins. Le bey de Tunis a succombé à une maladie dont les symptômes, légers à l'origine, étaient devenus subitement graves. Aucun des docteurs à turban et à moustaches qui le soignaient n'avait jugé ces symptômes. Après le décès du noble bey, on a découvert qu'il avait mangé, tout entière, une énorme tête de mouton.

— M. Dupin vient de clore son année parlementaire par une boutade contre le duel. Dans l'état de nos mœurs, les principes de M. Dupin sont impraticables, et le duel ne tombera pas, parce qu'il présente à tous des avantages et des garanties qui l'ont maintenu dans la société comme un utile préjugé. M. Dupin n'en a pas moins raison quand il demande que, dans le silence de la loi sur la matière, il y ait au moins instruction et mise en accusation, s'il y a mort d'homme. La publicité des débats qui proclameraient l'innocence du duelliste favorisé par les armes, témoignerait hautement de la conduite régulière des adversaires et des témoins, et

flétrirait ces actes de déloyauté qui salissent fort souvent les affaires d'honneur.

—La presse oisive, celle qui n'a pas pour mission de soutenir des doctrines politiques ou d'arborer des drapeaux littéraires, mais qui vit d'anecdotes et de menus articles de curiosité, fait de grands frais pour ragaillardir les sens engourdis du lecteur. C'est à grands coups qu'elle frappe sur le Parisien énervé; elle l'inquiète dans la conservation de sa montre et de son mouchoir, dans l'honneur de sa femme, dans ses amitiés, à l'aide d'anecdotes sombres et de récits terribles. Nous avons eu l'histoire du vol de M^me^ Boulanger; les circonstances en étaient aussi effrayantes que flatteuses pour l'ancienne soubrette de Feydeau, dont le rôle avait été sublime dans ce roman. Le roman n'a duré que vingt-quatre heures, le temps nécessaire à M^me^ Boulanger pour le démentir. Reste à présent l'attentat du boulevart Montmartre. Il s'agit, comme on sait, d'une jolie marchande, qui, après avoir repoussé les propositions *d'un monsieur très-bien vêtu*, a été en butte aux violences les plus coupables, un jour que son mari était absent; l'auteur des violences est immensément riche : il offrait à la victime cinquante billets de banque et un contrat de rente qu'il avait dans la main. La victime a fort peu remarqué les traits de cet opulent forcené; cependant elle croit le reconnaître dans un monsieur toujours *très-bien vêtu* qui passe chaque jour devant sa boutique, et lui envoie des baisers du haut d'un *landau à quatre chevaux*. (Qui donc a des landaux à quatre chevaux?) On annonce que la police est sur les traces du séducteur, et l'on désigne tout haut celui qu'elle soupçonne. Et ici la stupidité publique fait encore des siennes; on parle d'un Anglais à qui l'on prête si souvent des violences, des parties de plaisir, des amusemens excentriques, dont il n'a jamais eu l'idée, qu'il a sans doute pris le parti de rire tout le premier de cette nouvelle supposition.

— Si le carnaval a pris depuis quelques années en France un caractère de poésie nouvelle; si les fanfares de Tellier, les attelages à quatre chevaux ont égayé nos boulevarts, c'est l'impulsion donnée par M. Laba..., qui a produit cette restauration du mardi-gras. Jeune et riche, M. Laba... entendait à merveille le luxe et les douceurs de la vie; mais la spécialité de la mascarade avait plus particulièrement attiré ses soins. Pourquoi la mort est-elle venue frapper ce jeune homme de vingt-cinq ans, qui ne demandait qu'à vivre, et dépenser gaîment son argent? C'est à Pise, en Italie, qu'il vient de succomber aux atteintes d'une maladie de poumons. Par un contraste assez piquant, la fortune de M. Laba... doit revenir, après sa mort, à un hospice des États-Unis. Telle est la volonté du donateur qui avait institué à M. Laba... 100,000 livres de rentes; en vérité, les États-Unis nous absorbent. Nos vingt-cinq millions ne leur suffisent

pas. Voilà maintenant les pauvres de la république américaine qui s'enrichissent par la mort d'un homme de plaisir que nous regrettons tous.

— Le beau monde n'a pas encore déserté Paris; aussi les premières représentations de nos théâtres offrent-elles un coup d'œil encore assez décent. Les jardins publics surtout, les concerts, jouissent d'une véritable faveur. Il y a tous les soirs aux Champs-Élysées un congrès de voitures, de cochers de bonnes maisons et de grooms de *dandies*, et la montagne de la rue de Clichy sera bientôt usée, aplanie par le passage continuel des équipages qui montent à Tivoli. Dans le fait, Tivoli mérite cette vogue; il a restauré ses parterres, multiplié ses lampes, ses orchestres, et Diavolo fait des tours si incroyables, qu'un de ces jours il doit se casser le cou devant l'assistance qui l'admire. Composées d'élémens différens, les fêtes du dimanche et du mardi ont un égal succès. Ce dernier jour est réservé aux gens de la *haute*; l'autre est plus populaire, moins gourmé; le feu d'artifice du dimanche éclaire des groupes plus pittoresques. Les voisins du jardin de Tivoli viennent se joindre aux efforts de M. Pontet pour ajouter à ces fêtes des épisodes que l'affiche ne promet pas. Il faut savoir que la prison de la dette regarde de toutes ses fenêtres le jardin de Tivoli. Placé au milieu de la salle de danse, vous voyez s'élever comme un rideau de fond ce grand édifice de pierre, hérissé de barreaux de fer, symbole réel de la contrainte par corps. Dimanche dernier, au moment le plus animé d'une *batelière* importée des bals Musard, des hurlemens de loup, des miaulemens, des mugissemens de bêtes fauves, enfin toutes sortes de cris d'animaux sauvages et privés ont ébranlé la prison et troublé la contredanse. Messieurs les *dettiers* s'amusaient à leur manière : collés contre les barreaux de leurs fenêtres, se détachant en ombres chinoises sur le fond éclairé de leurs chambres, ils se livraient au passe-temps de la vocifération et usaient de la liberté de crier; leur gosier n'est pas sujet à contrainte.

— VAUDEVILLE. — LE ROI, par MM. Lurine et Solar. — Il n'y a pas de nécessité pour que ce roi soit un roi; et il serait nécessaire de le nommer. Il n'y a pas de raison pour que Fontenay soit comte, ne dise pas son nom et s'appelle le comte tout court. Quant à Lepeintre, il n'est autre chose qu'un baron qui ne se nomme pas non plus. Nous sommes sûrs de flatter l'amour-propre des acteurs et de faire preuve de sagacité en disant que nous avons reconnu le roi Salomon dans ce roi anonyme, le faux Smerdis dans le comte également anonyme et un fils naturel d'Alexandre-le-Grand dans le baron, troisième anonyme. C'est à tort que plusieurs personnes prenaient ce tableau pour une peinture de la cour de Henri IV dans lequel celui-ci jouait son rôle de vert galant. MM. Lurine et Solar ont composé

là une énigme difficile, aussi sommes-nous fiers d'en avoir trouvé le mot. La différence des époques où ont vécu ces trois principaux personnages amène nécessairement un peu d'obscurité et de décousu dans le dialogue et dans l'action. Il en résulte une confusion suffisante pour que personne ne soit au fait, s'il n'a lu la BIBLE et l'Histoire de Rollin dans sa matinée; mais la pièce est amusante dans son genre. Lafont est fort bien *en roi Salomon,* Fontenay charmant *en faux Smerdis,* et Lepeintre délirant en fils naturel d'Alexandre-le-Grand. Les costumes manquent d'exactitude, il est vrai. Solomon porte l'ordre de la Toison-d'Or, Smerdis un pourpoint, et le fils d'Alexandre une fraise; mais par un temps de chaleur, on n'y regarde pas de si près. Le succès du ROI est fait pour encourager MM. Lurine et Solar. On leur conseille de mettre en scène un Danois, un Anglais, un Turc, un Italien, qui dialogueront chacun dans leur idiome. Ce choc de langues diverses doit produire des effets piquans pour l'oreille.

*N. B.* — Les personnes qui seraient de force à comprendre cette analyse doivent seules aller voir LE ROI, du Vaudeville; c'est un exercice préparatoire que nous leur avons ménagé.

— ACADÉMIE-ROYALE DE MUSIQUE. — L'Opéra est plus heureux que les autres théâtres dans cette lutte à mort que les directeurs livrent à la chaleur. LA JUIVE n'a rien perdu de l'intensité de son succès, et les autres ouvrages du répertoire font de leur mieux. Nous avons à signaler la rentrée de M^lle^ Duvernay. Une indisposition dont les tragiques symptômes ont ému beaucoup de sympathies avait éloigné M^lle^ Duvernay de la scène. On l'a vue avec un sentiment d'intérêt et de plaisir reparaître dans le deuxième acte du ballet de LA TEMPÊTE, métamorphosée en ballet d'ALCINE.

— OPÉRA-COMIQUE. — Il s'est, dit-on, passé récemment à ce théâtre un fait singulier que n'a relevé aucun de nos journaux qui se disent *sentinelles avancées des arts et de la littérature*. La corporation des auteurs dramatiques a déclaré que ROBIN DES BOIS étant trop souvent représenté, cette invasion d'un chef-d'œuvre allemand portait aux auteurs parisiens un préjudice notable, et en conséquence a signifié à M. Crosnier qu'il eût à mettre des intervalles plus longs entre les représentations de FREYSCHUTZ. Le directeur a obtempéré. Voilà donc les plaisirs du public contrôlés et réglés par le monopole dramatique, qui s'est organisé en société. Pourquoi la corporation des auteurs est-elle venue s'en prendre à ROBIN DES BOIS? Est-ce uniquement parce que c'est un chef-d'œuvre, et qu'on fait peu de chefs-d'œuvre dans ce pays-ci et dans ce temps-ci?

Si l'esprit éminemment national dont la société des auteurs parisiens se sent animée cherche encore des auteurs étrangers à dévorer, nous pouvons

lui signaler un autre compositeur tudesque qui a forcé la consigne et fait passer ses notes en contrebande sur une de nos scènes lyriques; la commission des auteurs parisiens ignore-t-elle que la musique du ballet de BREZILIA est due au génie grisonnant de M. le comte de Gallemberg, qui est venu papilloter, farder, rajuster pour notre grand Opéra ses vieilles inspirations d'entrechats et de pirouettes viennoises? L'impunité, qui a toléré cet essai cacochyme, doit nous faire craindre une nouvelle escapade de la muse édentée de M. de Gallemberg. Le compositeur autrichien court les salles de danse, les foyers de l'Opéra, lorgnant les coude-pieds de nos premiers sujets, ruminant des crescendo sans nerf, des échos sourds et froids; la commission des auteurs ferait bien de demander à la muse de M. Gallemberg ses papiers, et s'ils ne sont pas en règle, de la diriger sur Vienne, en Autriche, dont elle est le plus bel ornement.

— GYMNASE DRAMATIQUE. — DISCRÉTION, vaudeville par MM. Dumanoir et Camille. — Une comtesse allemande donne un rendez-vous à un officier français qui arrive là les yeux couverts d'un mouchoir, et s'en va sans savoir qui lui a procuré ce tête-à-tête. A quelque temps de là, elle demande à l'officier s'il sait le nom de l'inconnue, et lui demande ce nom, tout ceci pour mettre à l'épreuve la discrétion du Français, qui, en Allemagne surtout, passe pour un être *à la fois vaillant et volage*. L'officier se tire très-bien de ce piége tendu à sa fatuité, et la comtesse allemande lui donne sa main. Il n'y a pas de pièce de Berquin qui ne soit plus forte d'intrigue; il n'y a pas de pièce du Gymnase enfantin, passage de l'Opéra, galerie du Baromètre, qui ne soit plus spirituelle dans ses détails que ce vaudeville ennuyeux et plat.

ALEXIS PETROWITCH, par MM. Aug. Arnould et N. Fournier.

Il y a beaucoup de gens pour qui le nom d'un livre est une recommandation ou un sujet de mépris. Ceux qui ont la prétention de savoir l'histoire, le latin ou autre chose, se détournent avec dédain, du moment qu'il y a écrit sur la couverture d'un volume le mot roman. Si à ce mot roman l'auteur a eu l'effronterie d'ajouter historique, ils sont pris d'une sainte fureur, et, ne pouvant lacérer l'auteur, ils déchirent le livre. A cette secte de prétendue science se joignent avec empressement les hommes de philosophie éclectique ou autre, les traducteurs, les commentateurs et les professeurs. Toutes ces vieilles mamans de la littérature défendent le roman au public comme à une jeune fille; mais le public, comme les jeunes filles, se moque des recommandations édentées des vieilles mamans littéraires, et lit le roman entre deux draps, au risque de s'amuser, ce qui est le comble de l'immoralité ou de l'ignorance. Il ne faut pas se demander: pourquoi ce goût

du public? il a toujours existé à peu près au même degré ; il faudrait se demander plutôt : pourquoi cette haine des hommes qui se disent savans contre le roman? C'est que le roman est un impertinent parvenu qui s'empare sans pitié des choses dont la science historique et philosophique avait fait jusqu'à présent son domaine particulier. Dans ce terrain d'exploitation privilégiée, le roman s'est introduit en maraudeur, et le pillard qu'il est en cueille les plus belles fleurs, en dévore les plus beaux fruits et n'en laisse que le foin aux élus de la science. Aussi voyez comme l'alarme est à la bergerie ; mettez des piéges, des sauts-de-loups, des chausses-trappes à la science ; on nous vole notre bien, on nous prend nos héros que nous laissions moisir, on a sans nous des idées que nous n'avons pas ; c'est la démoralisation de la société, la désorganisation de tout ordre. On comprend cette fureur : on fait plus, on la pardonne. Tout homme qu'on dépouille a droit de crier, il a droit d'injurier ; le véritable malheur pour lui dans ces circonstances, c'est d'avoir une mauvaise poitrine et de ne lancer que des malédictions poussives et des anathèmes de courte haleine.

Et cependant voyez l'injustice. C'est au roman historique que les historiens doivent cet appétit d'histoire, qui n'attend que leurs œuvres pour se rassasier congrument, mais qui, ne voyant jamais arriver le festin complet que la science doit lui servir, grignotte en attendant les bribes d'histoire que les romanciers lui présentent. Grâce à ceux-ci, le public s'est mis en goût d'apprendre ce qui n'était que l'étude des hommes sérieux ; et pourtant les savans, au lieu de remercier le roman, le conspuent. Si ce n'était de l'ingratitude, ce serait de l'impuissance.

Tenons-les pour ingrats ; la révolution a aboli les preuves d'impuissance : les femmes ne se vengent plus des aiguillettes nouées que par l'adultère ; l'histoire ne pouvant se séparer de l'historien couche avec le roman ; les historiens sont *dandins*, la chose est fort drôle ; et le séducteur les nargue le poing sur la hanche ; la chose est infâme.

Or, parmi toutes ces épouses délaissées, parmi toutes ces histoires demeurées inféciondes entre les bras des historiens, il s'en est trouvé une plus délaissée que les autres, et que deux jeunes auteurs ont prise en amour ; c'est l'histoire de Danemarck. Tandis que l'historien dormait à ses côtés, le romancier s'est approché de l'histoire, il lui a pris la taille et les genoux, et lui a fait STRUENZÉE, un fort bel enfant, comme vous savez, très-galant, très-spirituel, très-délibéré, qui a fait un fort beau chemin dans le monde, un chemin de bâtard, une fortune de bâtard, un chemin et une fortune qui font toujours l'envie et le désespoir des enfans légitimes.

Mais le romancier, comme le séducteur, est rarement constant ; ceci vient, pour l'un et pour l'autre, de ce qu'ils ne prennent à leur victime

que ses qualités amusantes : dès que la femme devient exigeante et l'histoire pot-au-feu, ils les laissent à leur mari en titre, c'est de toute justice.

Ainsi ont fait MM. Arnould et Fournier : de l'histoire de Danemarck ils ont passé à l'histoire de Russie, toujours au nord de l'Europe; ne serait-ce que cela, je les en remercierais du fond de l'ame. Quand je vois un livre nouveau, j'ai toujours peur que ce ne soit un voyage en Italie. Mais ce dont il faut remercier avant tout MM. Arnould et Fournier, c'est d'avoir fait pénétrer le lecteur dans cette histoire russe, encore plus défendue par l'ignorance des nationaux, que son théâtre par les rigueurs du climat. A part quelques grands événemens, cinq ou six meurtres impériaux et une demi-douzaine de grandes batailles, on ne sait rien, ou à peu près, en France, de l'histoire de Russie; on ignore complétement son organisation antique, l'origine de l'esclavage qui la tient encore, et la source de ce pouvoir autocratique qui dispose des hommes et des propriétés selon son bon plaisir, sans contrôle ni opposition d'aucune espèce, si ce n'est l'assassinat.

Parmi tous ces événemens obscurs, et sur lesquels l'histoire est restée en doute, MM. Arnould et Fournier ont choisi la catastrophe d'Alexis, tué par son père Pierre-le-Grand. Certes, c'est déjà une donnée pleine d'intérêt que celle d'un fils en butte à la haine de son père, conspirant contre lui, et périssant par son ordre; mais de quelle hauteur le roman ne se grandit-il pas lorsque chacun des héros de cette tragique histoire devient le représentant de tout un ordre d'idées; lorsque, d'un côté, c'est Pierre, taillant, à coups de hache, son empire sauvage à la civilisation, et de l'autre Alexis, résistant, au nom de la vieille Russie, à toutes les innovations importées le fouet à la main ? Dans quelle autre contrée eût-on pu placer cette scène gigantesque d'un homme qui, ne pouvant faire pénétrer la civilisation européenne dans la vieille Moscou, et sous ses dômes d'Orient, bâtit dans son empire un immense collége de mœurs nouvelles qui s'appellera Saint-Pétersbourg, et d'où sortiront plus tard tous les gouvernans de l'empire russe?

Le roman d'Alexis Pétrowitch est la dernière palpitation de la nationalité russe et de la suprématie des prêtres, étouffées par la main puissante de Pierre : mais quel aspect neuf et hardi prend cette lutte considérée aujourd'hui dans ses résultats ! combien ce point de départ explique parfaitement l'empire d'aujourd'hui et le mot de Napoléon : « Grattez le Russe, et vous trouverez le Tartare ! » Pierre n'a fait que recrépir en plâtre la barbarie et l'indépendance moscovites; encore quelques années, et toute cette couche repeinte à la prussienne par Pierre III, poudrée à la Voltaire par Catherine II, habillée à la Bonaparte par Paul Ier, tombera et laissera voir la barbarie demeurée impénétrable à cette civilisation plaquée.

A côté de cette pensée philosophique qui domine tout le roman d'*Alexis Pétrowitch*, marche un drame plein d'intérêt et de péripéties heureuses et inattendues. Le caractère de ce jeune prince, brisé précisément parce qu'il était résistant, rompu parce qu'il était fier, est une des inventions les plus heureuses que nous ayons rencontrées. Alexis Pétrowitch n'a eu qu'un malheur, c'est de naître le fils de Pierre, avec assez de force pour haïr la tyrannie de son père, et pas assez pour la vaincre. Ce malheureux jeune homme, jeté à terre toutes les fois qu'il tente de se relever, et qui, à chaque chute, se sent l'ambition d'être debout, est un spectacle plein de poésie et de tristesse. Le parti des prêtres, sur lequel il s'appuie, en désespoir de cause, et qui le trahit; la foi de son père, qui lui offre son pardon et qui le condamne; la femme qui veut le sauver et qu'il soupçonne; la maîtresse qu'il croit être à lui seul et qui a été la prostituée d'un moine : tous ces combats, ces déceptions font du dénoûment de ce livre un des tableaux les plus puissans et les plus neufs. Ce malheur politique qui arrive à faire pleurer comme un malheur d'amour, est une de ces créations dont il faut louer les auteurs, parce qu'elles sont rares et inaccoutumées, et que les premiers ils ont osé la tenter.

Si ce livre mérite un reproche, c'est de ne pas être assez posé ni assez coloré; mais lorsqu'on pense que Walter Scott a dépensé soixante volumes à la description des mœurs de l'Écosse au milieu desquelles il vivait, on ne saurait en vouloir à MM. Arnould et Fournier de n'avoir pas assez représenté la Russie dans deux volumes.

Quoi qu'il en soit, le succès de ce livre sera brillant; il tournera les regards du lecteur vers des contrées ignorées, et peut-être avertira-t-il l'historien qu'au nord de la France il y a une grande histoire à faire.

— Le libraire Just Teissier, quai des Augustins, vient de publier, sous le titre de SCÈNES DE MŒURS ET DE CARACTÈRES AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE ET AU DIX-HUITIÈME, par M^me^ Augustin Thierry, un ouvrage d'excellent style et d'ingénieuses observations. L'histoire des *Trois Sœurs*, qui forme près du tiers du volume, est une nouvelle touchante, pleine de charme et d'intérêt. Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute LE FILS DU MILLIONNAIRE, publié autrefois dans la REVUE, et ont pu se faire une idée de la manière distinguée de M^me^ Augustin Thierry. Ce volume est précédé d'une préface du célèbre auteur de la CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS.

# UN BÉGUINAGE A BRUGES.

**PERSONNAGES.**

MAX.
Le capitaine RAMPELBERG.
BÉNÉDICT, cuirassier.

**PERSONNAGES.**

HONORA.
CÉLIE.

(La scène est à Bruges, Flandre occidentale. — Un salon chez Honora.)

SCÈNE Ire. — HONORA, SEULE. (*Femme de quarante ans. Elle est assise devant une psyché. Toilette d'une simplicité affectée. Robe guimpe, cheveux en bandeau.*)

Mon miroir me le conseille, il est temps de renoncer au monde, avant que le monde renonce à moi. La vie d'une jolie femme ressemble à la carrière d'un conquérant, ou bien encore à l'existence d'un chanteur ou d'un danseur de théâtre. Quand le premier voit son étoile pâlir, quand celui-là sent la gamme rebelle s'accrocher en passant à son gosier; quand celui-ci s'aperçoit que la goutte alourdit ses jambes de zéphyr, et que cette autre a reconnu avec terreur le premier cheveu blanc sur sa tête, la meilleure partie du rôle est jouée; il faut se retirer de la scène et faire la révérence au public. Vous inspirez des regrets alors, plus tard vous feriez pitié. Mon parti est irrévocable : aujourd'hui même j'entre au Béguinage de Bruges. (*Avec un soupir.*) Pourtant cela est dur de s'ensevelir ainsi de ses propres mains, et de congédier le plaisir comme on ferait d'un valet mal appris. Suis-je donc bien assurée que l'éclat de mon teint s'efface chaque jour, et qu'un peu de céruse et de carmin ne peut lui rendre ce qu'il a perdu? Mes épaules ne sont-elles plus assez blanches, mon bras assez arrondi? Faut-il jeter sur tout cela le linceul d'une robe de couvent? Hélas! comment paraître jeune lorsqu'on a auprès de soi une fille de vingt

ans? Heureuse Célie, elle au moins ignore les tourmens de la coquetterie. L'amour n'a pas encore fait éclore son cœur à la vie. Elle consent avec joie à se retirer au couvent avec sa mère. Innocente enfant! si j'étais fraîche et jolie comme toi! (*Entre Célie.*)

## SCÈNE II. — HONORA, CÉLIE, PUIS MAX.

HONORA, *baisant sa fille au front.*

Bonjour, Célie!

CÉLIE, *d'un air rêveur.*

Bonjour, ma mère!

HONORA.

C'est aujourd'hui, ma Célie, que nous entrons au couvent.

CÉLIE, *toujours rêvant.*

Je le sais.

HONORA.

Tu parais triste. Aurais-tu du regret de ce que tu vas faire? voudrais-tu revenir sur ta détermination? préfères-tu les vains plaisirs du monde au calme bienfaisant de la retraite, les bals à la méditation, l'amour des hommes, qui trompe et qui flétrit, à l'amour de Dieu, qui verse sans cesse dans notre ame une pluie de grâces nouvelles et d'ineffables voluptés?

CÉLIE, *les larmes aux yeux, et froissant une rose fanée entre ses mains.*

Oh! non, ma mère; les bals, je ne veux plus en entendre parler; l'amour, je le déteste; les hommes, je les tiens en un mépris profond. La retraite, ma bonne mère, la solitude, voilà ce qu'il faut désormais à votre Célie!

HONORA.

Ainsi tu ne regrettes rien dans ce monde?

CÉLIE.

Rien.

HONORA.

Pas même tes compagnes d'enfance, pas même ta cousine Olivia?

CÉLIE, *avec aigreur.*

Je lui laisse son ami M. Max pour la consoler; car, vous ne savez pas, ma mère, c'est pour voir cette belle et charitable cousine qu'il venait ainsi

chaque soir nous visiter. J'ai déniché le secret depuis hier, Olivia elle-même me l'a révélé en me chargeant de remettre à cet amant discret cette rose arrachée à sa couronne de bal. M. Max lui a, dit-elle, gagné ce souvenir dans un pari fait l'autre jour à la course de chevaux de Bruxelles. Intéressante ambassade dont j'espère m'acquitter aujourd'hui. Mais voici le tourtereau lui-même, empanaché de ses plumes triomphantes et roucoulant dans sa cravate comme sur le bord d'un pigeonnier. (*Entre Max.*)

HONORA.

Vous arrivez à propos, monsieur Max. Recevez les adieux de ma fille et les miens. Nous quittons à l'instant cette maison pour nous retirer au Béguinage.

MAX.

Ce que vous dites, madame, est-il possible?

CÉLIE.

Je ne sais si cela est possible, monsieur, mais à coup sûr cela est.

MAX.

Et le motif de cet exil qui nous désespère?

HONORA.

L'espoir de faire notre salut.

CÉLIE, *s'animant par degrés.*

Le dégoût du monde et de son faux éclat; la haine des fourbes et des traîtres; l'horreur que nous inspirent ceux qui ont du miel sur les lèvres quand ils portent au fond du cœur le poison de la tromperie et de la duplicité.

MAX.

Mademoiselle, excusez mon étonnement; mais tout ce que j'entends ressemble à une comédie dont l'intrigue m'échappe, et dont je ne puis saisir les fils.

CÉLIE.

Vraiment, monsieur, si quelqu'un représente ici un rôle de comédie, un rôle appris par cœur, un personnage faux et à double face, vraiment ce n'est pas moi.

MAX, *bas à l'oreille de Célie.*

Célie! au nom du ciel, expliquez-vous! Dites comment un amour tel que le mien a pu aussi subitement encourir votre disgrâce. Célie, par vos beaux yeux! ne me mettez pas au désespoir!

CÉLIE, *feignant de répondre à ce que Max vient de lui dire.*

Ma mère et moi, monsieur, nous sommes infiniment flattées des souhaits que vous faites pour notre bonheur. Quand on se quitte pour ne plus se revoir, on est flatté de se donner des témoignages non équivoques d'une mutuelle estime. Recevez de moi, monsieur, ceux que vous avez mérités, et croyez que dans ma retraite les procédés dont j'ai été l'objet de votre part seront le dernier souvenir qui s'effacera de ma mémoire. Ah! j'oubliais : ma cousine Olivia, qui prend beaucoup d'intérêt à votre personne, ainsi que vous ne l'ignorez pas sans doute, vous fait remettre par mon entremise cette fleur de sa couronne de bal, comme gage de sa profonde estime. Gardez bien précieusement ce gage, monsieur : les présens des dames veulent être cachés et conservés comme des trésors. (*Bas.*) Surtout tâchez de ne pas les confondre avec d'autres. (*Honora et Célie sortent.*)

## SCÈNE III. — MAX, SEUL.

Aimable jeune fille, tu peux me fuir pour un instant et m'accabler de tes dédains! Tu m'aimes! Maintenant je n'en doute pas. Ton cœur ressemble à ces oiseaux que le plomb du chasseur vient d'atteindre mortellement, et qui profitent d'un reste de force pour s'envoler les ailes ouvertes vers le soleil. Quelques secondes ils se soutiennent dans l'air, et puis ils tombent pour ne plus se relever. Fleur détachée de la couronne d'Olivia, dans chacune de tes feuilles je vois une trace de l'amour de Célie. Les ongles tremblans de ma bien-aimée se sont émoussés sur ton innocente enveloppe. (*Il porte la fleur à ses lèvres.*) Tiens, un baiser, et puis encore un baiser pour les adorables tourmens que tu as soufferts. Je dois songer à cette heure à disputer aux grilles du couvent la gémissante tourterelle qu'un sentiment de coquette jalousie a fait abattre à leur ombre. Sous la blanche guimpe de la béguine il faut que je retrouve le chemin du cœur de ma Célie; car si je ne pouvais retrouver ma bien-aimée, je sens là que moi aussi je mourrais de mon amour.

## SCÈNE IV. — MAX, BÉNÉDICT. (*Ce dernier en costume de soldat cuirassier, le casque en tête, le sabre traînant, la cuirasse au dos. Il porte dans sa main droite des livres reliés richement, et sous son bras gauche une robe de capucin.*)

BÉNÉDICT.

Salut, mon révérend père, Dieu vous maintienne en joie!

MAX, *à part.*

A qui ce drôle en a-t-il?

BÉNÉDICT.

Par votre barbe vénérable, je n'ai pris que de l'eau bénite depuis ce matin, et j'ai fait une fameuse course de la caserne ici. Souffrez, mon père, que je m'asseie un instant. (*Il s'assied.*) Savez-vous que votre monastère est joliment meublé, et que cela vous donne des envies du diable de penser à Dieu.

MAX, *à part.*

Cet homme est ivre ou fou. (*Haut.*) Vous vous trompez, mon brave; vous n'êtes pas ici où vous croyez être.

BÉNÉDICT.

C'est ce que je me dis depuis ce matin, mon révérend; car je croyais fermement être comme par le passé dans la peau d'un bon vivant appelé Bénédict, cuirassier au 1er régiment; et mon capitaine (que le ciel lui rende la raison!) fait du fils de ma mère un sacristain, une mule ecclésiastique chargée de livres de dévotion et de robes de moine; si bien que je confonds mes deux états : je réponds *amen* à mon brigadier, et *sacré tonnerre* au curé de la paroisse; j'embrouille le catéchisme avec la théorie, les commandemens du bon Dieu avec ceux de la manœuvre, et les obusiers de la citadelle avec les canons de l'Église.

MAX.

Où vous a-t-on envoyé, et chez qui vous croyez-vous ici?

BÉNÉDICT.

N'êtes-vous pas, mon révérend, le supérieur du couvent des capucins?

MAX.

Mon camarade, vous avez le cerveau fêlé, et, si je vois clair, votre capitaine ne me paraît pas avoir l'esprit plus sain que vous.

BÉNÉDICT.

Pour cela je ne dis pas non; et, qui que vous soyez, si vous pouviez le guérir de sa folie, ce serait entre Bénédict et vous à la vie et à la mort. Figurez-vous que depuis quelques mois il s'est mis en tête que le monde se faisait vieux, et qu'au premier jour on allait lui jeter la couverture sur le nez, parce que, dit-il, nous ne croyons plus à rien. Un beau matin ne s'est-il pas amusé à brûler toute sa bibliothèque en criant : « Au feu Voltaire, au feu Rousseau, au feu Diderot, au feu Helvétius, au feu l'Ency-

clopédie! » J'ai tout de suite deviné que cette dernière était une maîtresse qui lui avait fait quelque écart. Quant aux autres, j'ai idée de les avoir vu autrefois figurer sur les contrôles de notre régiment. Des chiens finis, comme nous sommes tous dans l'arme. Enfin il avait probablement à s'en plaindre. Petit à petit, nous l'avons aperçu allant à la messe, d'abord tous les dimanches, ensuite tous les jours, et puis se confesser, et puis communier, jurant ses grands dieux que, pour retrouver ce qu'il appelle la *croyance*, il fallait que toute la compagnie passât dans l'escadron des capucins. Bref, il y a huit jours notre pauvre capitaine a donné sa démission, et aujourd'hui il entre dans la confrérie. Voici sa robe, sa ceinture et ses sandales, et puis ses livres de prières que je lui porte au couvent. Sacredieu, monsieur, ça fend le cœur de voir des gens d'esprit s'abrutir de la sorte et se ravaler eux-mêmes jusqu'à ne se croire plus bons qu'à faire de la graine de capucins.

MAX.

Il est impossible qu'il n'y ait pas quelque affaire d'amour là-dessous. On ne se résigne à vivre seul que lorsqu'on n'a pu réussir à vivre deux. Quel âge a votre capitaine?

BÉNÉDICT.

Quarante ans.

MAX.

C'est cela, feu qui couve sous la cendre. Comment appelez-vous ce vertueux cénobite?

BÉNÉDICT.

Le capitaine Rampelberg.

MAX.

Je me rappelle un officier de ce nom qui venait aux soirées de la mère de Célie, il y a six ou sept ans environ. Ne logeait-il pas dans la rue d'Espagne?

BÉNÉDICT.

Précisément.

MAX.

Un beau cavalier dans son temps: cheveux noirs, épais favoris, épaules faites pour porter la cuirasse; un véritable sujet à bonnes fortunes.

BÉNÉDICT.

C'est tout son portrait.

MAX.

Il est impossible qu'il n'ait pas, comme tout le monde, fait la cour à

la maîtresse du logis. Je me rappelle en effet qu'il chercha querelle à un jeune homme qui s'était baissé pour ramasser le bouquet de M^me de Nuwens. Nous y voilà. Avec un petit effort de mémoire, il ne se peut faire non plus qu'Honora ne se souvienne pas de son côté d'un ancien soupirant éconduit. Le souffle du temps a bien éclairci les rangs de ses adorateurs. Ou je me trompe fort, ou nous réussirons à renouer les fils de cette liaison que le hasard seul a rompus. Venez, Bénédict. Et moi aussi j'ai une victime à sauver! Je vais vous conduire au couvent où nous trouverons votre maître. (*Ils sortent.*)

## SCÈNE V.

(Une salle dans le Béguinage, ameublement très simple. Un piano au fond.)

HONORA, *en costume de béguine, robe de serge noire, coiffe tombante et béguin blanc, un chapelet à la ceinture;* PUIS LE CAPITAINE RAMPELBERG, *en costume de capucin.*

HONORA, *d'abord seule, une lettre à la main.*

M. Max m'annonce par ce billet la conversion du capitaine Rampelberg, qui vient de quitter sa compagnie de cuirassiers pour se faire capucin. Je me souviens d'avoir vu dans le monde ce capitaine Rampelberg : un bel homme et fort sensé, de mon âge à peu près. M. Max me dit encore que le capitaine, touché jusqu'aux larmes de ma détermination, a voulu m'en féliciter lui-même, et qu'il me demande la permission de prendre congé de moi avant que la porte d'un monastère se ferme pour toujours entre nous. Il n'est encore que novice, et la règle de l'ordre ne l'a pas admis à prononcer ses vœux. En verité la religion fait des merveilles! Si jeune encore, quel motif a pu pousser le capitaine à cet acte de désespoir? C'est une triste vie que celle du cloître! Je ne savais pas que la solitude fût un si pesant fardeau. Mais qu'est cela? Du bruit sur le perron! C'est lui sans doute! Et moi qui ne suis pas habillée pour le recevoir! (*Se reprenant.*) Folle que je fais, j'oublie que cet habit est le seul désormais qu'il me soit permis de porter. (*Elle s'assied et feuillette un livre de prières. Entre le capitaine Rampelberg en costume de capucin.*)

RAMPELBERG, *à lui-même, se croyant seul.*

O divine philosophie du Christ! ô sublime éloquence des pères de l'Église! ascétisme, pain de la vie spirituelle! suave et pur saint Augustin,

que j'ai pris pour exemple au milieu du sentier d'épines où mes pas sont engagés, maintenez mon ame dans ses louables sentimens! éteignez en moi l'instinct de la chair! Et vous, la plus futile et la plus trompeuse des illusions humaines, femmes!... (*Apercevant Honora.*) Miséricorde! une femme ici! Ivraie parasite, mauvaise herbe qui croît partout, même entre les pierres de l'autel. Je me retire, afin de ne pas laisser au démon la plus petite arme contre moi. Pourtant rappelons-nous ce que j'ai promis. Je dois raffermir par mes conseils cette ame chancelante. C'est à sa prière que je me suis rendu ici. (*Il fait un pas vers Honora, qui se lève et lui rend une gracieuse révérence.*)

HONORA, *à part.*

Dieu, comme la dévotion l'a pâli, et que ce costume lui sied mal!

RAMPELBERG, *de même.*

Est-ce là cette belle Mme de Nuwens qui avait fait de la coquetterie un piédestal sur lequel chacun la devait encenser? *Pulvis in pulverem!* (*Haut.*) Le ciel soit avec vous, ma sœur!

HONORA.

Et avec votre esprit, mon père! (*A part.*) Dieu veuille exaucer ce souhait, car le pauvre homme en a bien besoin! Lui, si aimable, si enjoué autrefois, voyez seulement s'il m'adressera la parole!

RAMPELBERG, *à part.*

La conversion est tout-à-fait opérée. Ces beaux yeux sont désormais sans péril, et le gracieux sourire de ces lèvres, qui ont fait tant de damnations, est à présent plus morne et plus froid que la tête de mort sculptée au bout de mon rosaire. (*Haut.*) Tout est vanité dans ce monde, ma sœur; et, voués à un éternel oubli, nous ne devons pas regretter les dons passagers qu'il a plu au Seigneur de nous ravir. A quoi sert la beauté du corps et du visage? à quoi bon les grâces du maintien et les subtilités de l'esprit? On n'en comprend jamais si bien le vide, n'est-ce pas, que lorsqu'on les a perdus pour toujours!

HONORA, *à part.*

Que dit-il? Décidément cet homme est de la dernière grossièreté.

RAMPELBERG.

Rappelez-vous, ma sœur, et comparez avec l'actuelle tranquillité de votre ame, ces temps d'erreur et de folie, ces temps passés où, vaine jusqu'à l'excès de votre beauté, de vos parures, et des hommages de la foule; emportée dans le tourbillon des plaisirs dont vous paraissiez la reine, on

vous voyait chaque soir, dans nos bals, traverser avec votre cour les flots d'admirateurs qui s'ouvraient devant vos pas; vous arrêter ici, laisser là un coup d'œil que se disputaient vingt rivaux, en désespérer cent autres rien qu'en retenant un sourire sur vos lèvres.

HONORA.

Si j'ai bonne mémoire, monsieur, vous vous trouviez alors plus souvent parmi les derniers que parmi les premiers.

RAMPELBERG.

Je dois l'avouer, madame. L'une des erreurs de ma vie fut de croire que cette fleur mystérieuse que le vulgaire appelle l'amour pouvait croître dans le cœur d'une femme. Cette femme d'élection, je l'avais entrevue dans le rêve de mes sens, ornée de toutes les perfections qui séduisent nos grossiers organes. Je jugeais l'ame par le corps, le ciel par l'enfer!

HONORA.

Et cette femme, monsieur, sut-elle jamais que vous l'aimiez? Prîtes-vous la peine seulement de l'en avertir? Devait-elle se jeter à votre tête? L'amour d'une femme ne vaut-il pas que l'on combatte pour l'obtenir? Et, vaincu dans un premier engagement, un homme qui prétend aimer doit-il abandonner ainsi l'espoir de sa conquête? Si j'avais été à votre place, monsieur, il me paraît que j'eusse agi d'autre sorte; que ma flamme ne se fût pas éteinte au premier coup de vent; que j'eusse trouvé quelque chose à dire à cette femme; que je l'eusse pressée de mes soins, de mes instances, de mes importunités même; et que ni les dédains, ni les années, ni mille tourmens soufferts, n'eussent attiédi en rien mes sentimens à son égard. Tôt ou tard elle m'aurait écouté, elle aurait cédé à mon désir, croyez-le, elle m'aurait donné sa main enfin, si sa main eût été libre, si elle n'eût pas été engagée à un autre mari, si elle eût été veuve, comme moi, comme tant d'autres. Car votre discrétion, monsieur, en s'épanchant dans le sein de mon amitié, n'a pas jusqu'ici jugé convenable, remarquez-le bien, de me confier le nom de celle que vous aimez.

RAMPELBERG.

Si quelque ame charitable, madame, eût pris le soin de me dire, il y a quelques années, tout ce que j'apprends ici de votre bouche, je ne doute pas que ces paroles n'eussent puissamment influé sur mon avenir. Mais alors les distractions du monde rendaient les amis plus rares, ou du moins plus timides. Le temps nous change au dedans comme au dehors, et il n'est pas rare de voir une femme coquette devenir une excellente conseillère et une parfaite amie, de même que les arbres de nos jardins portent leurs fruits après que leurs fleurs sont tombées.

HONORA.

Mais n'est-il pas vrai aussi que certains arbres privilégiés, l'oranger, par exemple, portent en même temps et sur la même branche leurs fleurs avec leurs fruits?

RAMPELBERG.

Excusez-moi, madame, je n'ai jamais habité le pays où croissent les orangers.

HONORA, *à part.*

Allons, il a dessein de me piquer; mais au moins notre capucin s'humanise. Plus j'y pense, plus je m'aperçois que j'ai eu tort de le décourager.

RAMPELBERG, *à part.*

Je sens au son de cette voix se réveiller dans mon cerveau des idées que je croyais mortes, et qui ne sont qu'endormies. Il deviendrait dangereux de lutter davantage. Retournons à mes lectures favorites, et que saint Augustin me protége! (*Haut.*) Madame, ma sœur, veux-je dire, je reviendrai plus tard finir avec vous la pieuse dissertation que nous avons commencée. Permettez que j'aille remplir mes devoirs...

HONORA.

Mais, mon père, j'avais à vous consulter sur bien d'autres points encore, et qu'il m'est essentiel d'éclaircir. Par exemple, voici des cantiques nouveaux dont je me suis procuré la musique écrite; tout à l'heure je me suis assise à mon piano, et je ne sais si c'est l'idée de votre visite qui me préoccupait, mais il m'a été impossible d'en déchiffrer une note. Vous qui êtes un si excellent musicien, faites-moi la grâce de me guider dans cette étude. (*Elle s'assied au piano et joue un prélude.*)

RAMPELBERG.

Je ne sais, madame, si la gravité de mon état...

HONORA.

Ah, capitaine! sainte Cécile jouait bien du violon. Vous qui n'êtes pas encore un saint, vous ne pouvez refuser d'accompagner un cantique au piano. (*Rampelberg s'assied auprès d'Honora et prélude à son tour.*) Quelle légèreté de touche! C'est ravissant, sur mon honneur! Que jouez-vous donc là? C'est, si je ne me trompe, l'accompagnement du duetto de *Don Juan* au premier acte. Vous souvenez-vous combien de fois nous l'avons chanté ensemble, assis l'un auprès de l'autre comme nous voilà? Que

ce motif est délicat, comme chacun de ces accords porte à l'ame, et que Mozart devait bien sentir ce qu'il exprimait avec tant de bonheur.

(*Elle chante.*) Là ci darem la mano

(*Parlé.*) Soutenez donc l'accompagnement.

Là mi dirai di si.

(*Le capitaine chante.*)

Bien, bien! oh, très-bien, capitaine Rampelberg! Vous n'avez rien perdu de vos moyens. Ensemble maintenant et *con fuoco*.

(*Ils chantent ensemble.*)

Andiam, andiam mio bene
A ristorar la pene
D'un innocente amor
D'un innocente amor.
Trala la la la — trala la la la
Trala...

(*Entre Célie. Rampelberg se lève tout honteux. Honora, dont la coiffe de béguine est tombée, continue quelques secondes sans s'en apercevoir : Trala la la la*, etc.)

## SCÈNE VI. — CÉLIE, HONORA, RAMPELBERG.

CÉLIE, *battant des mains avec enfantillage.*

Mon Dieu, que cela est risible, un capucin qui touche du piano! Et vous, ma mère, est-ce que ce joli air est celui du cantique que madame la supérieure vous a donné? En ce cas je veux l'apprendre. Voyez donc, ma bonne mère, comme voilà votre bonnet de religieuse en désordre; et votre peigne qui est tombé! En vérité, je suis jalouse, car vos cheveux sont plus longs et plus beaux que les miens.

RAMPELBERG, *à part, après avoir jeté un coup d'œil sur Honora.*

Mon pauvre cœur ressemble à un vaisseau qui, se fiant sur sa force, s'est laissé envelopper par des pirates. Déjà il est frappé dans ses œuvres vives, il est criblé de coups, et fait eau par tous les coins. La retraite seule lui reste; il faut qu'il cherche un port où s'abriter, sous peine d'amener bientôt son pavillon. (*Il sort en courant.*)

### SCÈNE VII. — CÉLIE, HONORA, DISTRAITE ET RÊVEUSE.

CÉLIE.

J'ai vu ce capucin quelque part, ma mère : chez vous, j'imagine. Il y a long-temps de cela, j'étais bien jeune alors. Il portait la moustache relevée, des bagues à ses doigts ; il dansait le galop comme un ange, et chantait la romance à ravir.

HONORA, *sortant de sa distraction.*

N'est-ce pas, ma fille ? tu te le rappelles : quoique d'un âge un peu mûr, il serait encore avenant sous un autre costume.

CÉLIE.

Pourquoi donc, ma mère, a-t-il cessé si brusquement de nous voir ?

HONORA.

Qui sait ? un caprice.

CÉLIE.

Et qui l'a conduit à devenir capucin ? Peut-être un désespoir d'amour.

HONORA.

Je le crois comme toi. Le capitaine a l'ame tendre et sensible ; jamais je ne m'en aperçus mieux qu'aujourd'hui. Il était né pour faire le bonheur d'une femme. Et si celle à qui ses vœux s'étaient adressés eût été moins légère, moins coquette, disons le mot, au lieu d'écouter les flagorneries de ces mille papillons de salon qui bourdonnent autour d'une femme à la mode, elle eût apprécié les qualités solides du capitaine Rampelberg, elle n'eût pas poussé à bout son amour, elle l'eût pris tout au moins comme maintien dans le monde, comme ami, comme mari ; car en vérité les femmes ne pensent jamais à l'avenir. Les années viennent, et puis l'on se trouve seule ; personne autour de vous pour vous défendre contre ce cruel abandon, pour tromper au moins par des prévenances, par des complaisances sans nombre, ce besoin de flatterie qui ne meurt jamais dans un cœur de femme. Voilà pourquoi, chère Célie, les maris ont été inventés.

CÉLIE.

Savez-vous, ma mère, que vos idées sur le mariage sont bien changées depuis hier. Quoi que vous puissiez en dire, je ne persiste pas moins à soutenir que tous les hommes sont des trompeurs, et que le couvent est préférable à la triste condition que leur légèreté nous promet.

*(Entre Bénédict. Une sœur vient allumer les bougies et se retire.)*

SCÈNE VIII. — CÉLIE, HONORA, BÉNÉDICT, ENTRANT TOUT EFFARÉ.

HONORA.

Que nous veut ce soldat?

BÉNÉDICT.

Je suis le serviteur du capitaine Rampelberg. Ah, madame, quel malheur inattendu! mon pauvre maître!

HONORA, *avec inquiétude.*

Que lui est-il arrivé?

BÉNÉDICT.

Pourquoi est-il venu dans cette maison? Jamais je ne me consolerai de cet affreux événement. Un si bon maître, un si vertueux capucin, un si excellent capitaine de cavalerie!

HONORA.

Mais expliquez-vous, je vous prie, vous me faites trembler.

BÉNÉDICT.

Non! Si vous saviez, madame, comme il s'entendait à faire manœuvrer un escadron! Quel coup d'œil, quelle précision! Et puis comme il chantait à matines, à vêpres et à complies! Je ne doute pas qu'il n'eût atteint le grade d'évêque avant six mois; et d'ici à Pâques prochain je gagerais mon pantalon doublé de cuir qu'il eût gagné les épaulettes de pape.

HONORA.

Cet homme est fou.

BÉNÉDICT.

Oui, fou, madame, fou à lier, et fou d'amour encore! Voilà ce qu'est mon maître. Et c'est tout à l'heure, en sortant du Béguinage, que l'accès lui a pris.

HONORA.

Vous me rassurez. On meurt rarement de ce mal-là.

BÉNÉDICT, *avec intention.*

Pourvu toutefois que le docteur veuille bien ne pas abandonner le malade.

HONORA, *baissant les yeux.*

L'humanité lui en fait une loi.

BÉNÉDICT, *bas à Honora.*

Ainsi donc, puisque vous me répondez de la guérison, madame, je me retire consolé et le cœur content.

HONORA, *haut.*

Vous êtes un brave homme; je vois que vous aimez sincèrement votre maître. (*Bas.*) Dans une heure revenez; il faut que je vous parle en secret.

CÉLIE, *regardant à la fenêtre.*

Quelles sont donc ces lumières que j'aperçois de l'autre côté de la rue? Que de monde se presse dans ces salons illuminés comme pour une fête. Oh! ma mère, des toilettes, de la musique, c'est un bal! Quel bonheur de voir tout cela d'ici! Il me semble qu'il y a un siècle que je n'ai vu un bal. Qui donc fait les frais de cette fête charmante? Vraiment cela est du meilleur goût.

BÉNÉDICT, *à part.*

Nous y voilà. Tenons ferme, et le dernier bastion de la place est à nous. (*Haut.*) Je connais, mademoiselle, le jeune homme qui habite ce logis.

CÉLIE.

Ah, c'est un jeune homme!

BÉNÉDICT.

Un jeune homme aimable, plein de grâce et d'esprit, la coqueluche des jolies femmes de Bruges. Je crois, entre nous, que ce bal est le premier degré de ce grand escalier qui mène au bonheur, et qu'on appelle vulgairement le mariage. La jeune personne est jolie, dit-on; le cavalier n'est pas moins bien tourné, et ils s'adorent comme une paire de ramiers au mois de mai.

CÉLIE, *toujours à la fenêtre.*

Il me semble que je vois là beaucoup de figures de notre connaissance. C'est tout notre ancien cercle, ma mère. Amélie a une bien jolie robe. Dieu, que M^me^ Van Bénéden porte une délicieuse toque à plumes! Elle aura fait venir cela de Paris. Monsieur, je vous prie, le nom du jeune homme qui se marie?

BÉNÉDICT.

M. Max.

CÉLIE, *très-émue.*

Ciel, est-il possible! Déjà! Non, il ne peut encore aimer ma cousine. Hier il paraissait si désespéré. (*A part.*) L'ingrat! Quelle humiliation pour moi! Il m'a prise au mot. Suis-je assez punie!

BÉNÉDICT.

Ah, c'est votre cousine qu'il épouse! Mademoiselle, il regrettera bien de ne pas vous voir à son bal. Il a si bon cœur, ce cher M. Max; et puis il parle si tendrement de sa future!

CÉLIE.

Assez, monsieur, assez! Je dois me retirer dans ma chambre, où m'appellent mes devoirs de dévotion. (*A part.*) Cachons au moins ma douleur; qu'il n'apprenne pas que j'ai pleuré. Ah, je ne survivrai pas à cette trahison!

HONORA.

Ma fille, allons prier le ciel pour le bonheur d'Olivia.

(*Elles sortent. Honora fait un nouveau signe à Bénédict.*)

## SCÈNE IX. — BÉNÉDICT, MAX, EN TOILETTE DE BAL.

BÉNÉDICT.

Victoire, monsieur : la mère rit, la fille se désole, et le capitaine Rampelberg est d'une humeur massacrante. Il commence à jurer et à froncer le sourcil : c'est le capucin qui s'en va et le cuirassier qui revient. Victoire donc!

MAX.

Et Célie, et Célie! parle-moi de Célie. Comment a-t-elle appris la nouvelle de mon mariage?

BÉNÉDICT.

Comme vous auriez appris la nouvelle de son enterrement.

MAX.

Le premier coup est porté : songe maintenant à suivre en tous points les recommandations que je t'ai prescrites; et fie-toi pour le reste à mes soins. (*Il sort.*)

## SCÈNE X. — RAMPELBERG, BÉNÉDICT.

RAMPELBERG *fait un mouvement d'impatience en apercevant Bénédict.*

Mille tonnerres! Bénédict, que faites-vous ici?

BÉNÉDICT.

Mais, mon capitaine, je me promène. (*A part.*) Il a juré, le voilà tout-à-fait revenu dans son bon sens.

RAMPELBERG.

Avec qui étiez-vous tout à l'heure?

BÉNÉDICT.

Avec une femme aussi belle qu'aimable, aussi séduisante que le péché, aussi imposante que la vie éternelle.

RAMPELBERG.

Trève de railleries, monsieur.

BÉNÉDICT.

Mais, mon capitaine, je ne suis pas encore dans le régiment des tonsures.

RAMPELBERG.

Quelle était cette femme?

BÉNÉDICT.

C'était, à ce qu'il m'a paru, une dame du Béguinage, accompagnée de sa fille, dont elle avait l'air d'être la sœur.

RAMPELBERG, *à part.*

C'est elle, c'est Honora! (*Haut.*) Et que vous disait-elle?

BÉNÉDICT.

Elle me parlait de l'art militaire en général, et du premier régiment de cuirassiers en particulier. Elle semblait, entre autres, avoir distingué notre compagnie. Un de nos officiers surtout l'occupe et l'intéresse. Il n'est sorte de bien qu'elle ne pense de lui. Je crois que leur connaissance date de loin. Elle se plaint de la froideur apparente de son amitié, qui lui a laissé, dit-elle, ignorer jusqu'à ce jour des choses qu'il lui importait de connaître plus tôt. C'est à ce silence, si l'on veut l'en croire, à la peine profonde dans laquelle ce contre-temps l'a jetée, qu'il faut attribuer la retraite au Béguinage de cette sensible dame.

RAMPELBERG.

A-t-elle dit cela vraiment?

BÉNÉDICT.

Que je ne boive jamais un verre de genièvre si tel n'était le fond de sa pensée!

RAMPELBERG, *à part.*

Je m'étais donc mépris sur les sentimens d'Honora : elle m'aimait, elle m'aime encore, je n'en saurais douter. L'énigme de la vie va changer pour moi de signification.

BÉNÉDICT, *de même.*

O créature humaine, toi qui prétends marcher en tête de ce qui se meut et respire sur la terre, quel sot animal tu fais quand l'amour t'a mis le mors à la bouche et la selle sur le dos !

RAMPELBERG.

Enfin, Bénédict, toi que j'ai connu pour un garçon de tact et d'esprit, quelle est ton opinion sur les sentimens secrets de la béguine en question au sujet de l'officier de notre compagnie dont tu parlais tout à l'heure ?

BÉNÉDICT.

S'il faut vous dire franchement mon opinion, c'est que la dame outrepasse furieusement à son égard le commandement de Dieu qui dit : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*. Or, comme outrepasser un commandement a toujours été considéré par tous les codes militaires de l'Europe comme une infraction flagrante à la bonne discipline, je conclus que ladite dame béguine, prévenue d'avoir aimé son prochain plus qu'il n'était de droit, a mérité passer devant le conseil de guerre de l'amour. J'ai dit.

RAMPELBERG.

Bravo ! Pardieu, bien jugé. Mais n'est-il pas des fautes qui méritent le pardon ?

BÉNÉDICT.

Celle-là est du nombre : elle se rachète par le mariage.

RAMPELBERG.

En effet, M^me^ de Nuwens n'a point fait de vœux ; elle peut, quand elle le voudra, remplacer le béguin de toile blanche et la jupe de serge par du velours et des rubans.

BÉNÉDICT.

Absolument comme vous, mon capitaine. Le roi n'a pas accepté votre démission, et votre belle cuirasse est pendue au croc dans ma chambre avec votre sabre plus luisant et plus tranchant que lorsque vous l'avez quitté.

RAMPELBERG.

Hélas !

BÉNÉDICT.

M^me^ de Nuwens m'a dit en confidence que son parti en était pris, que demain elle sortait du Béguinage pour rouvrir ses salons, si vos sages

avis, dans lesquels elle repose sa plus absolue confiance, se trouvaient en cela d'accord avec son propre sentiment. Vous comprenez que pour une telle conférence ce n'est pas ici qu'elle peut vous recevoir. Le monde jaserait, et il n'est pas encore temps de lui débrider la langue. (*Plus bas.*) Mais je suis possesseur d'une certaine clef qui ouvre une petite porte de la maison voisine; près de cette porte se trouve un serviteur discret qui, vous prenant par la main comme un ange au seuil du paradis, peut vous introduire sans esclandre dans un salon solitaire où la sentimentale béguine viendra bientôt vous trouver pour que vous acheviez de lever ses scrupules.

RAMPELBERG, *arrachant la clef des mains de Bénédict.*

Donne donc! Que ne le disais-tu plus tôt? Je cours à ce rendez-vous que le ciel lui-même m'envoie; puisse-t-il me donner cette fois le bonheur que j'ai vainement cherché depuis le premier jour de ma vie! (*Il sort.*)

BÉNÉDICT.

Je jure Dieu que pour célébrer le succès de cette conversion, si elle a lieu, comme je l'espère, je boirai à mes frais un petit verre de rack à la santé de chacun des trois cent soixante bienheureux saints qui figurent sur le calendrier de l'almanach. Allons de ce pas trouver Mme de Nuwens et la décider. Mais voici sa charmante fille : elle s'avance les yeux rougis par les larmes. Son instinct la conduit de ce côté, ou plutôt l'amour, ce grand pêcheur de cœurs, la tire à lui au bout du gentil hameçon dont elle ne peut se détacher. (*Entre Célie.*)

## SCÈNE XI. — CÉLIE, BÉNÉDICT.

CÉLIE, *sans voir Bénédict.*

Ce bal dure encore! Ils danseront jusqu'au jour. Et moi, pendant ce temps, ils ne savent pas que je meurs, que leur joie me déchire. Mon Dieu, quel supplice que la jalousie! Quand mon infidèle amant se plaignait de ma coquetterie, je ne savais pas que cela fît tant souffrir, car alors je l'aurais épargné. Quelle abominable torture! J'ai besoin de respirer. (*Elle ouvre la fenêtre.*) C'est donc là qu'il m'oublie, là qu'il est heureux!

(*Elle pleure.*)

BÉNÉDICT, *sans être vu de Célie.*

Les larmes féminines ressemblent, dit-on, aux pluies d'automne. Celles-là attendrissent les sentimens de l'ame comme celles-ci les fruits sur la treille. Laissons-les donc couler.

CÉLIE, *toujours à elle-même.*

Dieu! mon Dieu, n'est-ce pas lui que j'aperçois? Il traverse cette foule qui le complimente. Avec quel air de fatuité il répond à ceux qui l'entourent! N'est-ce pas Olivia qui le suit? C'est elle, elle-même. Oh! je veux aller dans ce bal, lui arracher sa couronne sur la tête! Mon sang, ma vie à qui me conduira dans ce bal.

BÉNÉDICT, *s'avançant.*

Je suis prêt, mademoiselle.

CÉLIE, *se laissant aller sur un fauteuil.*

Ciel!

BÉNÉDICT.

Ne craignez rien de moi; je vous serai une providence secourable. L'obscurité de la nuit nous sert; les folies du carnaval qui finit vous permettent de tout voir sans être vue. Un masque, un déguisement, vous trouverez cela tout à l'heure dans votre chambre. Rentrez doucement chez vous, je garderai votre secret comme la tombe.

CÉLIE.

Homme bienfaisant, tu acquiers des droits éternels à ma reconnaissance. Merci, merci, pour avoir eu pitié de moi! Le voir un instant, lui reprocher son indigne lâcheté, et puis mourir. Voilà ce qui me reste à faire désormais.

BÉNÉDICT.

Singulière pièce de théâtre que notre existence ici-bas, où les rôles sont mêlés comme la barbe d'un capucin! Les vieillards veulent vivre, les jeunes filles veulent mourir. La vie et la mort sont d'habiles comédiennes qui changent de masque à leur fantaisie, si bien que les acteurs eux-mêmes ne peuvent prévoir le dénoûment. (*Ils sortent.*)

## SCÈNE XII.

(Chez Max. Un salon éclairé de bougies.)

HONORA, BÉNÉDICT.

BÉNÉDICT.

Je vous le répète, madame, c'est une infernale machination d'amour dont vous découvrirez bientôt par vos yeux les ressorts les plus cachés.

HONORA.

Vraiment, Bénédict, j'ai peine à croire ce que vous m'apprenez. Ma fille, ma Célie, que je regardais comme un modèle d'innocente indifférence, engagée dans une intrigue semblable! Cela passe toute imagination.

BÉNÉDICT.

Eh! madame, les filles les plus simples et les plus candides deviennent des tigres, des renards et des basilics quand l'amour a pris une fois garnison sous la gaze de leur fichu.

HONORA.

Mais qu'obtiendra-t-elle de M. Max, puisqu'une autre femme a reçu sa main? Non, je ne puis souffrir que ma fille subisse une telle humiliation; elle n'ira pas à ce rendez-vous, je serai là pour l'en empêcher.

BÉNÉDICT.

Tous vos efforts ne sauraient la convaincre, madame. Le mariage de M. Max d'ailleurs n'est point encore consommé. Ce n'est jusqu'ici qu'un projet. Il peut se faire que, touché des larmes de cette intéressante enfant, le jeune homme revienne à sa première idée.

HONORA.

Vous pensez donc qu'elle aime depuis long-temps M. Max? Mais alors pourquoi presser avec tant d'insistance notre retraite au Béguinage? Car c'est elle qui l'a voulu. Le ciel m'est témoin que je ne l'ai accompagnée que par pure condescendance.

BÉNÉDICT.

Excès d'amour, madame; dépit, jalousie, fureur, désespoir! Maladie aiguë, maligne; inflammation chronique que l'isolement ne fera qu'aggraver, et que le mariage seul peut guérir! Voilà ma consultation. Hélas! ce sont tous les mêmes symptômes que présente le capitaine Rampelberg, mon maître.

HONORA.

Et vous pensez que le même remède serait nécessaire dans les deux cas?

BÉNÉDICT.

Sous peine de la vie, madame; mais les heures s'écoulent, mademoiselle votre fille va venir dans ce salon, où M. Max ne tardera pas à la joindre. Il importe qu'ils ne soupçonnent pas votre présence ici. (*Ouvrant la porte d'une autre pièce.*) Veuillez entrer dans cette salle. Quand il en sera temps, je vous préviendrai, et vous jugerez par vous-même de la sincérité de mes avis. (*Honora sort.*)

### SCÈNE XIII. — BÉNÉDICT, MAX, ARRIVANT SUR LA POINTE DU PIED.

MAX.

Eh bien ! quelle nouvelle ?

BÉNÉDICT.

De mieux en mieux.

MAX.

Mon plan de campagne ?

BÉNÉDICT.

Suivi de point en point. Nous occupons toutes les positions. Pendant que je tiens en haleine les deux ailes de notre ennemi, chargez vigoureusement le centre de l'armée; frappez de la taille et de la pointe; ne vous laissez intimider ni par les pleurs, ni par les cris. Et puis, après le succès, rentrez le sabre au fourreau, et pardonnez en vainqueur généreux à qui son intérêt fait une loi de la clémence.

MAX.

Fort bien. Et notre amoureux capucin, qu'en as-tu fait ?

BÉNÉDICT.

Il attend dans le salon voisin l'intéressante béguine dont les soins doivent achever l'œuvre de son salut. Je viens d'introduire la belle sans l'avertir du tête-à-tête que nous lui ménageons. A l'heure qu'il est, ils travaillent mutuellement à se convertir. Que la grâce les illumine ! Quant à vous, monsieur, à votre rôle : de l'aplomb, du sang-froid, de l'insolence, et vous êtes un homme adoré. Voyez-vous là-bas dans le corridor ce petit domino vert au masque rose qui vient de notre côté, rasant la terre comme une hirondelle fuyant l'orage ? C'est votre belle indifférente à qui la jalousie a fait pousser des ailes. Elle va vous chercher dans le bal, et ne s'attend guère à vous rencontrer si tôt. Venez, charmant oiseau au visage couleur de plaisir, au plumage couleur d'espérance; venez, l'amour vous sert de chanterelle, et vous attire dans la cage de l'hymen, d'où bientôt vous ne sortirez plus. (*Il sort.*)

MAX.

Maintenant, que Dieu me prête le courage de tirer des pleurs de ces yeux que j'idolâtre. Je voudrais pouvoir racheter par une goutte de mon sang chacune des larmes de ma Célie. (*Entre Célie.*)

## SCÈNE XIV. — CÉLIE, MASQUÉE, MAX.

CÉLIE, *sans voir Max.*

Encore un pas, me voici dans ce bal. D'où vient que, sur le point de voir réussir mon projet, je tremble de l'exécuter? Suis-je donc réduite à ce degré d'avilissement que mon cœur, contre une telle offense, ne trouve que des larmes là où le sentiment de ma dignité devrait me prêter des pensées fortes et dédaigneuses? Hélas! en dépit de moi, je sens que j'aime trop pour garder place à la haine. Tant que j'ai vu mon amant à mes pieds, j'ai cru que ma coquetterie pouvait sans péril jouer l'indifférence; maintenant que je le perds, les craintes que j'inspirais se tournent contre moi-même. Non: je n'entrerai pas dans ce bal. Eh! qu'y ferais-je? l'ingrat n'a-t-il pas comblé la mesure de sa trahison? n'est-il pas le mari d'Olivia? (*Apercevant Max.*) Quelqu'un ici! C'est lui, ô mon Dieu!

MAX.

Jolie inconnue, soyez la bienvenue en cette maison! Ce bal me paraissait triste et monotone; mon cœur me dit que vous y ramenez le plaisir et la gaieté. Soyez donc doublement la bienvenue!

CÉLIE, *à part.*

Il ne me reconnaît pas; tâchons, en déguisant le son de ma voix, de découvrir le fond de sa pensée, et d'entendre confirmer par sa bouche elle-même ce que la renommée ne m'a déjà que trop bien appris.

MAX.

Venez avec moi dans le bal où tous mes amis sont réunis; venez, je vous en conjure. Je veux qu'en vous voyant à mon bras chaque cavalier envie tout bas mon bonheur.

CÉLIE.

Ne craignez-vous pas, monsieur, que votre nouvelle épouse n'en conçoive de la jalousie?

MAX.

Et pourquoi, madame? Celle qui me donne aujourd'hui sa main n'est pas une femme légère qui se serve de la jalousie comme d'un accessoire de toilette; elle a confiance en mes promesses, elle sait que pour tout au monde je ne manquerais pas à l'engagement que de ma libre volonté j'ai contracté devant Dieu, celui de la rendre heureuse, et de l'aimer plus que ma propre existence.

CÉLIE.

Pourtant, monsieur, si j'en crois le bruit public, ce n'est pas le premier serment de ce genre que vous auriez mis en oubli.

MAX.

Les promesses d'amour, madame, ressemblent aux lettres de change, qui n'ont de valeur que lorsqu'elles sont acceptées. Autrefois en effet je me souviens d'avoir aimé une femme à qui j'avais promis tout ce que vous me voyez tenir à une autre; mais c'était une femme dont le mauvais exemple du monde avait perverti le cœur. Elle était belle et séduisante, mais elle savait trop ce qu'elle était. Elle ne mettait son plaisir qu'à se voir encensée; chacun de ses coups d'œil mendiait les hommages de la foule. Celui qu'elle disait aimer restait confondu parmi les esclaves attachés à son char; et si parfois elle venait à le distinguer, c'était pour lui faire subir toutes les humiliations, tous les tourmens que la coquetterie féminine est capable d'imaginer. Pouvait-on, je vous le demande, bâtir quelque chose de stable sur un caractère ainsi fait?

CÉLIE.

Et vous renonçâtes tout-à-fait à cette femme?

MAX.

Ma tranquillité m'imposait ce sacrifice.

CÉLIE.

Je vous félicite, monsieur, de savoir si bien maîtriser vos penchans. Et sans doute vous ne songez plus jamais à cette détestable coquette que vous avez abandonnée.

MAX.

Jamais.

CÉLIE, *à part.*

Et c'est cet homme qui prétendait aimer!

MAX.

Celle à qui l'avenir de mes jours est lié désormais réunit autant de qualités que l'autre avait de ridicules et de défauts.

CÉLIE, *à part.*

Comment soutenir un tel langage?

MAX.

Elle est belle comme le ciel, sensible, aimable, prévenante, revenue de la coquetterie et de ses vaines et creuses jouissances. Comme une autre

elle a pu se laisser prendre un instant aux trompeuses amorces du monde, mais elle a voulu expier d'elle-même sa vie écoulée, en passant quelques jours dans la retraite d'un béguinage.

CÉLIE.

Est-il possible?

MAX.

Oui, madame; vous ne le croiriez pas, mais je vous jure que cela est. Dans le calme de la solitude, son enivrement est tombé; elle est sortie de cette épreuve purifiée comme les anges formés de la main de Dieu. Aujourd'hui son maintien et ses discours sont modestes; son cœur, bon et sensible, apprécie l'étendue des devoirs que lui impose sa nouvelle existence. Elle aime le plaisir avec modération, l'honneur et la vertu passionnément, et par-dessus toutes choses. Son mari est le seul but où tendent toutes ses pensées. Enfin je vous dirai que c'est un trésor, une merveille, une source de félicités inépuisable comme mon amour.

CÉLIE.

Mais il me paraît, monsieur, que le portrait enchanteur que vous tracez ici ne ressemble en rien à Olivia.

MAX.

Qui vous a dit, madame, que ce fût Olivia que je dusse épouser?

CÉLIE.

O ciel, qu'entends-je? Je croyais ce mariage consommé.

MAX.

Je ne vous parle que de mon bonheur à venir, madame; je ne suis point marié, et mes amis réunis dans ce salon ne connaissent pas encore la femme qui a fixé mon choix.

CÉLIE, *à part.*

O mon cœur, tâche de supporter le poids affreux de l'incertitude qui t'oppresse. Ce n'est pas Olivia! Et qui donc aime-t-il? Je n'ose me livrer à l'espérance qui jette sa pâle lueur au fond de mon ame. Si j'allais me tromper! je mourrais de mon erreur.

(*Benédict traverse le théâtre sans être vu, et il s'introduit dans l'appartement où est entrée Honora. Quelques groupes de dames et de cavaliers sortent du salon de bal et s'arrêtent en se parlant à l'oreille dès qu'ils ont aperçu Max et Célie.*)

MAX.

Le bal est près de finir, madame; j'ai promis de faire connaître ma

femme avant que mes amis ne quittent ma maison. Me permettez-vous de vous offrir mon bras afin que ni vous ni moi nous ne restions seuls et abandonnés au milieu de cette foule joyeuse?

CÉLIE, *lui offrant la main.*

Bien volontiers, monsieur, et soyez persuadé que parmi vos nombreux amis je ne suis pas de ceux qui désirent le moins ardemment connaître le résultat de votre choix.

(*Une foule de dames et de cavaliers, les uns masqués, les autres en costume de bal, entrent en scène.*)

MAX, *tenant toujours la main de Célie.*

Mes bons amis, je vous ai jusqu'à ce moment fait un mystère de mes projets; il est temps que je vous les annonce et que je vous prie d'excuser ma lenteur à vous les découvrir. Le temps n'en était pas venu. Celle que j'aime du plus profond de mon cœur restait, hélas! hors de mon atteinte. Un mauvais génie cachait sa grâce et ses perfections sous le masque d'une coquette et d'une indifférente : le charme qui me séparait de cette femme céleste est rompu. (*Il enlève le masque de Célie.*) Voilà l'ange que le ciel m'ordonne d'adorer toute ma vie à genoux.

(*Il tombe aux pieds de Célie.*)

CÉLIE *fond en larmes et se jette dans les bras de son mari.*

Oh, oui, à vous, à vous pour toujours!

(*Entre Bénédict conduisant Honora en costume de béguine et le capitaine Rampelberg en robe de capucin. En voyant tout ce monde, ils font mine de vouloir s'enfuir; Bénédict les ramène sur le devant de la scène.*)

BÉNÉDICT.

Et nous célébrerons en même temps, pour bien clore le carnaval, le mariage de la béguine et du capucin. Après le souper de la noce, si l'on veut bien me faire l'honneur de m'y inviter, je vous lirai un petit proverbe de ma façon intitulé : *Le Diable dans l'eau bénite.* Sur ce, que chacun de nous aille se coucher tranquillement. Votre indulgence pour l'ouvrage et pour l'auteur.

ALPHONSE ROYER.

# RÉFLEXIONS

ET

# CAPRICES D'UN PROMENEUR

## EN EUROPE.

Come, like shadows and so depart (*).
(SHAKSPEARE.)

Voyages du chevalier William Savage. — Vie privée des peuples. — Les souterrains de la civilisation. — Les voleurs et les prostituées. — Rome actuelle. — Les boutiques et les cabarets. — Les mendians et les voitures. — Fabrique de vices à Rome et à Paris. — Où va l'Italie? — L'Espagne? — L'Allemagne? — L'Amérique? — L'Inde anglaise? — Opinions singulières. — Vérités extravagantes. — Mouvement de la civilisation.

William Doncaster Savage est un Anglais de l'ancienne roche, qui garde, en dépit de son siècle, quelques opinions fort singulières. Il ne lit jamais de journaux, parce que, dit-il, il veut savoir ce qui se passe. Il était républicain à Londres, en 1812, lorsque le dernier terme du libéralisme anglais consistait à ne pas dire que Bonaparte fût un monstre; il est tory conservateur, aujourd'hui que les tories sont menacés. Je l'ai vu protéger et admirer le genre

(*) Paraissez comme des ombres et disparaissez.

gothique, à l'époque et dans le pays où David et son école régnaient exclusivement. Maintenant que le gothique envahit l'Europe, il admire surtout la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvéder.

Dieu l'a créé pour l'opposition; il déteste la sottise publique: il prétend qu'une opinion se gâte et se détériore dès qu'elle tombe dans les mains du vulgaire; qu'un système utile se précipite dans l'excès et le ridicule dès que le peuple s'en empare, et que le devoir des intelligences fortes est de résister à ces abus, de donner un contrepoids au fléau de la vogue et aux misères des préjugés. Enfin William Savage a la majorité en horreur. De toutes les tyrannies, celle-là lui semble la plus insupportable. «Quoi! mon esprit perdrait sa liberté ou la céderait! dit-il; ma pensée se laisserait asservir! hier, vous étiez sectateur de Calvin; vous allez devenir, demain, partisan de Luther; et je changerais avec vous, foule insensée, foule bruyante et vaine! et je me prêterais à vos variations éternelles! Non pas. La vérité et la raison n'appartiennent pas à la masse. Les points lumineux sont rares; c'est Shakspeare, Érasme, Bacon, Montaigne, au seizième siècle; c'est Saint-Simon, La Bruyère, Molière, Port-Royal, au dix-septième; c'est la minorité qui dans tous les temps s'est montrée raisonnable, sensée et victime. Au milieu des tourmentes de la réforme religieuse, quel homme a conservé le culte du vrai? Quel est le type de la vérité et de la sagesse entre Rome papale et le moine saxon qui la battait en ruines? Celui-là seul qui ne marchait sous aucune bannière, qui se moquait de toutes les folies, et surtout des folies populaires: c'est Érasme. Il n'y a plus d'Érasme aujourd'hui; les esprits sont enfiévrés; l'amour de la vérité ne se montre plus; le monde est vieux et flétri. Je ne vois partout que mensonge et excès.»

Voilà les opinions bizarres de William Savage.

Sir William Doncaster Savage a fait graver sur son cachet ces mots de Pythagore: *N'adore pas l'écho!*

Cette horreur de l'opinion populaire, qui s'accorde si peu avec nos mœurs et nos idées, se retrouve dans toutes ses actions, dans

toutes ses vues, dans tous ses écrits. Il a visité l'Italie, la France, la Germanie, l'Espagne. Il trouve, pour dernier résultat, que tous les voyageurs ont menti. Aussi s'est-il fait un devoir, un plaisir, un point d'honneur, une occupation constante de relever leurs bévues, d'annoter leurs sottises et de compter leurs absurdités. Il a bien ri des volumes publiés par nos voyageurs en Angleterre, de nos appréciations ridicules, de nos jugemens sur la politique et les mœurs de son pays. Les revues anglaises, leurs opinions sur la France et sur ses mœurs, l'ont amusé considérablement. Il vient de parcourir l'Italie, et son résultat est le même. Il a comparé Rome telle qu'elle est, Naples vivante, Florence d'aujourd'hui, avec la Corinne de M^me de Staël. Comme il la traite! et avec quelle audace il désillusionne Byron! et comme il désenchante les pages embaumées, frisées et poudrées du président Dupaty! comme il déshabille et met à nu le classicisme pédant d'Eustace! comme son esprit statistique, méthodique, amoureux des faits, réduit à leur plus simple expression toutes ces exaltations voyageuses!

Selon mon étrange acolyte, ce que la société a de plus curieux n'est pas connu; il reste à savoir d'elle ce qu'elle cache à tous les regards, ses ressorts intérieurs, ses rues souterraines, ses ateliers mystérieux de vice, de misère, de douleur, d'opulence, de débauche. Il faudrait pouvoir se mêler au *populaire*, voir comment le crime et la faim se transmutent, comment la faim donne naissance au crime et le crime à la faim; il faudrait plonger sans crainte le doigt dans la corruption; il faudrait savoir comment se forme la population errante des voleurs, la population éternelle et stérile des femmes rejetées de la société; il faudrait comparer entre eux les différens pays et leurs états sociaux, savoir comment ils procèdent à la production du bien-être et du mal-être; demander compte aux gouvernemens représentatifs du bonheur de ceux qui se trouvent soumis à leurs lois; calculer le degré d'aisance de l'ouvrier berlinois et de l'ouvrier parisien; le comparer à la moralité relative de l'un et de l'autre.

« Tant que l'on négligera ces recherches, la statistique et la

morale politiques seront, dit Savage, des sciences vaines, aveugles et sourdes.» Aussi vous êtes sûr de le rencontrer partout où un homme du monde et un homme riche ne devrait point paraître. J'ai souvent observé sa grande figure pâle, et son attitude pensive, et sa longue redingote brune, au milieu des groupes qui se forment aux halles de Paris ou dans les environs de Drury-Lane, ruches véritables de filous et de bandits des deux sexes, que l'on ne traverse jamais qu'avec une rapidité presque tremblante et dans l'espoir d'abréger sa route.

Savage ne craint pas de se montrer là. Les agens de police ont dû le noter souvent. Il parle de certains maux de la société, gravement, sagement, tristement, modérément, comme un médecin parle des ulcères.

« Voilà mes pensées, ajouta-t-il en empruntant ses paroles à je ne sais quel vieil écrivain de son pays (1). Je pourrais les parfiler, et les laminer de manière à leur donner beaucoup plus d'étendue apparente. Mais j'estime plus un petit coin de terre couvert d'épis qu'une grande plaine à moitié stérile.

» La vraie situation des peuples est inconnue. Quel voyageur est entré dans les boutiques, les a comptées, supputées; a dit les ruses des marchands, les menus détails de la vie privée, l'économie domestique? Aucun. Je me trompe; il y a un homme qui a fait cela pour Rome moderne, et personne n'a fait attention à lui. C'est le chevalier Kœller, Allemand. Son œuvre n'a pas été traduite et ne le sera pas; un petit volume in-12 qui vous fait vivre au sein de Rome, avec les Romains et la vie romaine. Ouvrez-le au hasard, et sur le chapitre le plus scabreux, le plus inconnu, le plus immonde, le plus difficile à traiter! Vous verrez ce que c'est qu'un voyageur attentif et philosophique. »

Lisons : Ce chapitre est intitulé :

. . . . . . . . . . . . . . . .

— « Ne croiriez-vous pas, dit le chevalier Kœller, à entendre les

(1) Norris.

voyageurs, que Rome, avec ses abbés et ses courtisanes, est le pays de la débauche, de la licence, le sanctuaire catholique de la prostitution? Tout au contraire. Dans aucune contrée la décence publique n'est aussi complétement respectée. Bruxelles, Londres, Amsterdam et Paris blessent les regards de nos filles et de nos sœurs. A Rome, vous ne voyez rien de tel. L'amour vénal, que jamais aucun législateur n'étouffera, se cache avec soin dans la métropole catholique. Le gouvernement, placé dans des mains célibataires, n'a pas voulu qu'on l'accusât de favoriser la débauche; il a conservé une certaine dignité dans ses plaisirs et dans ses vices. Il a couvert d'un voile ce qui est repoussant, là où il n'y a ni frein ni retenue. Aucune ville ne présente au premier abord une plus sévère rigidité de mœurs apparentes. La présence de ces femmes qui vont, colportant jusqu'à minuit, leurs charmes dans les rues principales; les signes aux fenêtres, les agaceries et les œillades au théâtre, tout cela manque ici; et il faut voir quelle mine font beaucoup d'Anglais et d'Allemands; ils ne dissimulent pas leurs plaintes : ce qui fait rire les habitans.

» Mais qu'il vous arrive, le soir, de traverser la Piazza Spania, ou de vous promener seul sous les berceaux de feuillages du palais Chigi, vous verrez aussitôt s'approcher un individu qu'au premier coup d'œil vous prendriez pour un domestique sans place ou pour un espion de police. Il vous abordera par ces mots : *Commanda niente*... Plus on est nouvellement arrivé (et c'est ce que le questionneur voit du premier coup d'œil), et mieux on est servi. Chanteuses, danseuses, femmes brouillées avec leurs maris, ou dont les maris font de mauvaises affaires, recrutent cette triste armée du plaisir facile. Il faut placer dans ce cadre des marchandes de modes, des coquettes qui n'ont pas assez d'argent pour suffire aux soins de leur parure, et même des jeunes filles appartenant à des familles honorables; mais *curieuses*, qui aiment l'étranger, et qui repousseraient avec dédain les hommages d'un Romain indigent.

» La plus repoussante et la plus ignoble partie de ce triste commerce se trouve ainsi effacée ou du moins palliée. On n'est

pas enrégimentée dans le bataillon de l'infamie, on ne porte pas à jamais son étiquette de vice; l'amour physique, le dernier des amours, prend le masque et l'apparence d'une intrigue. Ces femmes osent vous parler mariage. *Mariage!* Elles portent dans leur métier l'innocence de l'ignorance; elles vous saluent publiquement dans la rue, et leur sort ultérieur n'est pas toujours livré à la misère et à l'opprobre. Les unes entrent dans les couvens, les autres en service; beaucoup se marient. Défaites-vous de tout préjugé. La société de France et d'Angleterre, qui, avec son grand ton de décence, livre tant de malheureuses à la dépravation sans retour, à la faim sans remède, à la mort avant la maturité, n'est-elle pas plus immorale encore que la société romaine, qui laisse un espoir de repentir, la possibilité d'une réhabilitation à la faiblesse et même à la dissolution des mœurs?

» Un serin de Canarie et sa cage sont l'enseigne ordinaire de la classe dont je parle. En général, la police n'inquiète pas ces infortunées; cependant, qu'elles se montrent revêches et récalcitrantes envers l'espion du vicariat et le curé de la paroisse: on les dénonce, et leur sort devient réellement déplorable. Quelques-unes ont un pied-à-terre dans des quartiers déserts, où elles occupent quelque chambre meublée en location; d'autres vont visiter leur ami chez lui : seulement elles ne veulent pas qu'aucune autre femme puisse les voir. Peu de femmes entretenues : mais une femme jolie est un capital excellent, et les bons emplois ne manquent jamais au mari.

» A ce sujet les anecdotes plaisantes pullulent. Un homme devient veuf; il prie l'amant connu de sa femme défunte de lui trouver une seconde femme : ce dernier se charge de l'affaire, et choisit si bien que la seconde épouse, plus jolie que la première, et lui apportant son crédit pour dot, fait de son mari un caissier général. Du reste, tout se passe avec beaucoup de pudeur. Le cardinal Gabrielli défendait qu'on allumât le réverbère avant deux heures après minuit dans la rue où demeure celle chez laquelle il passe depuis dix ans toutes ses soirées.

» Le cardinal-vicaire trouve de temps en temps à redire à ces

petits péchés; et, comme il s'agit de lutter contre des confrères, il se lasse bientôt de la résistance. Une certaine signora Settimia, femme du grand monde, avait osé monter un harem immense et luxueux destiné aux étrangers; elle dédaignait les jeunes Romains échappés du collége, qui se montraient trop bavards. Cet emprunt fait à la civilisation de Londres et de Paris l'aurait conduite à la fortune; mais les cardinaux, qui ont tous leurs *habitudes*, ont trouvé le harem scandaleux. La signora s'est vue obligée d'aller filer de la laine dans le couvent des repenties de Saint-Michel. Léon XII avait fait des mœurs et des manières de ces malheureuses une étude approfondie; aussi, sous son pontificat, eurent-elles infiniment à souffrir.

» On entend rarement parler de galans surpris à l'improviste par un mari jaloux, ou dupés pour leur argent; mais rien n'est plus commun que des mariages amenés par l'adresse de certaines filles qui se laissent prendre sur le fait tout exprès par leurs parens.

» Autrefois la prostitution se trouvait sous la protection spéciale de l'ambassadeur d'Espagne, et, du temps de l'occupation française, elles avaient encore leur domaine spécial. Elles habitaient la rue voisine des Orti di Napoli; maintenant elles cherchent les quartiers où les prêtres se montrent le moins sévères; et, sous ce rapport, elles donnent la préférence aux prêtres qui sont en même temps moines. Tout consiste pour elles à ne pas se laisser prendre.

» Ne vous fiez pas aux récits des voyageurs; les mœurs des cardinaux valent bien celles de nos banquiers. Certains vices attribués aux Romains, et qui ont pu avoir leur règne, sont aujourd'hui complétement effacés; les scandales si vivement colorés par Casanova de Steingalt ont complétement disparu. En somme, il y a nonchalance et négligence dans les mœurs, mais non débauche systématique, raffinement de libertinage.

» Ne vous a-t-on pas dit aussi que le Romain est particulièrement sobre? C'est un autre mensonge du voyageur. Le Romain n'est pas gastronome, mais il est buveur de première force. Cependant il partage le préjugé universel, et regarde le Germain comme le buveur par excellence. *Trinkesweine?* (buvez-vous du vin?) est à

peu près le seul allemand que chaque Romain comprenne, et parmi les figures du jeu de *l'oie* romaine, on met en première ligne un Allemand, avec cette inscription :

*Tedesco chi beve.*

» Ce préjugé vient de ce que la plupart des Allemands sont, ou des Suisses de la garde du saint-père, ou des ouvriers dont la profession nécessite un grand emploi de forces corporelles. Ces derniers ont besoin d'étancher parfois leur soif; ils gagnent d'assez bonnes journées, et sont habitués à regarder le vin comme la première de leurs voluptés. Ils se dédommagent ainsi, en quelque sorte, des privations passées et de celles qui pourront survenir plus tard. Ils ne peuvent supporter les vins capiteux d'Italie : dès le premier verre, ils commencent à chanter, leur langue s'embarrasse; aussitôt chacun de dire : *Sono tutti ubbriaconi!* (Ce sont tous des ivrognes!)

» Tout cela est fort simple, continuait Savage; pas la moindre prétention au beau style. Méprisez le chevalier Kœller et ses naïves descriptions; tous les voyageurs emphatiques lui vont juste à la cheville du pied. Ouvrons le chapitre des auberges et des hôtelleries.

LES AUBERGES.

» Chaque aubergiste regarde comme un bonheur d'avoir pour commensaux quelques artistes allemands, ou même quelques Suisses de la garde, et il les traite avec beaucoup d'égards; les Romains affluent alors dans ces cabarets, parce qu'ils sont persuadés que les Allemands s'entendent mieux que d'autres à déguster les vins.

» Chez aucun peuple le penchant à boire n'est aussi prononcé que chez les Romains. Hommes et femmes peuvent supporter une très-grande quantité de vin; on en voit peu qui soient tout-à-fait ivres, mais beaucoup entre deux vins. La plupart des assassinats et des querelles ont lieu dans les cabarets, et ont pour cause des

paris à qui boira le plus, et la jalousie. Aussi Léon XII ferma-t-il les boutiques où l'on ne faisait que boire. Alors à Rome, comme à Florence, on passa le vin à travers une grille aux consommateurs. Qu'en arriva-t-il? on s'enivra sur la voie publique comme on s'était enivré dans les cabarets. Seulement on faisait placer devant soi une table sans nappe, et l'on mangeait un œuf dur en buvant son vin. Pie VIII, à son avénement, abolit aussitôt les *cancelletti* maudits : le peuple poussa en son honneur de nombreux *evviva!*

» Du reste, la disposition des cabarets est uniforme; ce sont de longues chambres voûtées, souvent encore une sorte de hangar ou une cuisine. Là se trouvent de longues tables et des bancs à pieds de chevalets, travaillés grossièrement; le maître du lieu est assis dans une espèce de chaire ou de tribune; les garçons sont dans le plus complet négligé; les murailles sont grossièrement peintes; souvent elles portent cette inscription : *Quando questo gallo cantera, allora credenza si fara;* ou quelque autre dicton analogue.

Ici comme dans certaines villes du sud de l'Allemagne, le peuple croirait ne pas trouver de bon vin là où on peut entrer debout par la porte. Il y a même des aubergistes qui ont la superstition de croire qu'ils renverraient les visiteurs, s'ils faisaient nettoyer et blanchir leurs établissemens; peut-être y a-t-il quelque chose de vrai dans leur crainte.

» A la *Bettola*, l'homme du commun du peuple apporte ordinairement son repas de pizzicaria ou de friggitore. A la *Osteria con cucina*, il le fait préparer par l'hôte; dans les autres, et notamment dans les meilleures, tels que *Falcone*, près Saint-Eustache, *Fontanella*, près la Banque, on trouve des mets du pays, et rien que ceux-là. Le vin y est meilleur que dans les hôtelleries proprement dites; mais quant à la propreté et à l'élégance, il ne faut ni s'attendre à les trouver là, ni dans les *Fiaschetterie*, où se débite le vin d'Orvieto ou de la grotte San-Lorenzo, mais où l'on ne donne pas à manger.

» L'incroyable quantité de vin qui se consomme est amenée,

toutes les semaines, des environs, et en partie entreposée dans les caves du mur Litorio, d'où on tire les bouteilles au fur et à mesure des besoins, les caves de la ville ne valant rien. Les vins communs sont apportés de *la Sabina*, et, dans les années où ils manquent, des provinces limitrophes, par le Tibre. Avant la défense d'importation, les vins cuits de Sardaigne et ceux d'Ischia servaient à améliorer les vins du crû; la falsification est poussée fort loin, parce que le Romain aime à trouver dans le vin un arrière-goût sucré.

» Les aubergistes et leurs garçons sont pour la plupart du temps des Lombards, qui, au bout de quelques années, rapportent chez eux de notables économies, ou bien s'établissent ici et deviennent de riches bourgeois, tels que *Borgnana* et d'autres encore.

» Les prix varient suivant les années, et le vin se conserve rarement plus d'un an. En 1817, la feuillette coûtait un peu plus qu'un demi-flacon de champagne, six bajocchi; aujourd'hui un et demi. Les feuillettes sont si minces que c'est un miracle si elles ne cassent pas; leur confection est un monopole du gouvernement. Une feuille de vigne les garantit contre les mouches, qui sont ici le fléau des temps de chaleur.

» Hors des portes, il y a peu de cabarets ouverts, excepté le mois d'octobre; sur *la Via Cassia*, la foule des voyageurs jette quelque activité : mais rien n'est plus misérable ni plus repoussant que la maison de poste de *Monterone* ou la *Torre di Mezza Via*. Celui qui ose s'aventurer dans de pareils endroits doit au moins avoir été aux galères ou les avoir dix fois méritées.

» L'aubergiste du *Tavolato* n'a, comme tout Romain le sait, d'autre vin que celui que les voituriers détournent ou plutôt volent à leurs maîtres en l'amenant des *ville :* en échange, il leur donne à manger. L'auberge de Porta-San-Pancrazio se fournit aussi de poissons apportés par des pêcheurs qui les dérobent en les apportant en ville.»

« En vérité, disais-je à sir William, toute cette science statistique m'épouvante. Avec un tel auteur, que ne savez-vous pas

sur les cabarets de Rome? Quels recoins de la vie sociale vous ont échappé?

— Oh! me répondit-il, ce sont précisément ces bagatelles que tous les voyageurs oublient : ils négligent tout ce qu'il y a de plus utile et de plus significatif. Quel est le curieux qui vous a parlé des boutiques de Paris, de Londres et de Rome? C'est cependant en examinant les boutiques, les étalages, les objets que l'on y vend, la manière dont ces objets sont disposés, que l'on parvient à se faire une idée de la vie intérieure et bourgeoise.»

« A Rome, dit mon auteur, on tient les boutiques ouvertes le plus long-temps possible. Point de halles. Les légumes et les poissons ont leurs marchés spéciaux. La quantité de légumes que Rome consomme est presque incroyable. A force de passer de main en main, du jardinier au fruitier, du fruitier au revendeur et de ce dernier à un second revendeur, les marchandises deviennent d'une cherté excessive.

» Un jardinier est établi auprès de chaque Pizzicarolo. Son étalage se trouve presque totalement dans la rue. Il arrose constamment ses légumes, ce qui ne leur donne pas un excellent goût. Le Pizzicarolo tient spécialement la pitance de tout le quartier, vend de la graine, du beurre, du fromage, des saucisses, des poissons sales et desséchés, des œufs, des fruits vinaigrés, etc.

» L'Artebianca fait trafic de farine, de pain, de riz, de gruau, de pots de terre, d'amadou et généralement de tous les petits objets d'une nécessité journalière.

» Le Friggitore vous pourvoit de poissons frits, ou d'artichauts, panais, broccoli, etc. Les boutiques des friggitori aussi, sont dans les rues plus que dans les maisons, aussi le voisinage est empesté par l'odeur de la friture, qui ne contribue pas peu à déprécier les locations des alentours.

» Les bouchers sont obligés, depuis Léon XII, de tuer leur bétail dans le grand abattoir, ce qui a rendu leurs étals plus propres, quoiqu'ils laissent encore beaucoup à désirer.

» Les débitans de nouilles et de macaroni sont ceux qui, après les

jardiniers et les friggitori, parent le mieux leurs boutiques. Celles des pizzicatori sont, pendant la semaine-sainte, richement parées.

» Les débitans de tabac, les buralistes de loterie et les commissionnaires près les monts-de-piété tiennent leurs établissemens avec beaucoup de simplicité.

» Les barbiers aiment le luxe. Ces industriels ont ici beaucoup d'occupation : peu de Romains veulent se donner la peine de se débarrasser eux-mêmes de leur barbe. Les vaisseaux, les serviettes, etc., dont ils se servent, sont d'une netteté admirable, et on est servi avec beaucoup de promptitude et à bon compte. Leurs boutiques sont ornées de fleurs de lis et de carreaux bleus et blancs en l'honneur de saint Louis, leur patron.

» Les cordonniers attirent l'attention par des enseignes peintes avec un très-grand soin, et sur lesquelles sont dessinées souvent une foule d'épouvantails; on ne sait trop pourquoi.

» Les boutiques de draperies s'annoncent par des draps brodés avec un goût exquis :

» Les marchands de laines, par un flocon de cette marchandise pendu à leur porte :

» Les chapeliers, par un gigantesque chapeau de cardinal.

» L'eau-de-vie et le vin se débitent sans enseigne.

» Les pharmacies sont tenues avec beaucoup de luxe : c'étaient autrefois autant de mines d'or. Elles sont encore aujourd'hui le *quartier-d'étape* des médecins et des chirurgiens. Chacun a sa pharmacie, où il va plusieurs fois dans la journée rendre visite.

» Tenir une boutique est l'occupation favorite des Italiens, particulièrement des Lombards, qu'on rencontre ici en grand nombre. Ils savent faire valoir ce qu'ils ont à vendre.

» Peu de capital dans le commerce, et notamment dans les brillantes boutiques de quincaillerie, qui achètent à de longs crédits et souvent succombent sous l'amas de marchandises qui n'ont aucune défaite.

» Les boutiques de Juifs sont peu apparentes, mais très-riches.

» On doit une mention particulière aux boutiques de rosaires situées entre la place Navone et le pont Saint-Ange, à celles où se

vendent les boucles énormes dont les paysans font usage, et qui sont situées rue des Orfévres et près de Pasquino; enfin, aux boutiques de marchands de mosaïques et d'estampes sur la place d'Espagne, dans les rues de Condotti et Croce.

» Le commerce de la friperie est renfermé dans le Ghetto et sur la place Navone.

» Devant l'Université il y a une chaîne tendue, afin que le bruit des voitures ne puisse pas troubler les lectures académiques des professeurs. Les fabricans de chaises se sont établis ici et ont fait de chaque maison de la rue autant de boutiques; le bruit qu'ils font en frappant équivaut au moins à celui de plusieurs voitures.

» Les vernisseurs ne peuvent travailler que hors des quartiers habités.

» On ne peut travailler le bois de cyprès à cause de l'odeur. Mais en revanche, on souffre les savonneries jusque dans le *Corso*.

» Là où il ne passe point de voitures, on étend dans la rue des nouilles pour les faire sécher, on étend des peaux, de vieux linges, etc., etc.

» Outre ce grand nombre de boutiques (car on peut au moins en compter deux par maison), il y a encore les étalages ambulans des rues. Ici ce sont des débitans de limonade, de glaces et d'eau-de-vie; là des marchands de gravures et de petits livres, d'articles de cotonnerie et de chaussonnerie, de souliers, de poires cuites, de pois chiches, de papier à écrire, de cirage : puis de la verroterie, des gâteaux, des fruits, du poisson, des figures de plâtre et une foule d'autres articles et denrées. Le silence des rues est troublé incessamment par ces marchands et par les enfans d'Israël qui s'offrent à acheter de vieilles marchandises ou cherchent à se procurer des travaux de raccommodage; et il faut une grande habitude pour distinguer les cris divers qui font, chaque mercredi, de la place Navone une véritable Babel.

» Bien tenir une boutique flatte les goûts du peuple. De là peut se déduire la promptitude avec laquelle se forma, à gauche de la porte Popolo, devant le quartier des Autrichiens (lorsque ceux-ci se rendirent à Naples et lors de leur retour), un marché impro-

visé de rosaires, saucissons, mauvaises mosaïques, gravures, etc. Gagner de l'argent avec peu de peine et sans exposer de nombreux capitaux (surtout à l'ombre et à l'air libre), convient à tous les peuples méridionaux et surtout au Romain qui ne se décide généralement à faire quelque chose qu'en attendant mieux.

» Que vous dirai-je des mendians? La profession de mendiant ne dut jamais être d'un grand rapport à Rome, car le Romain ne fait l'aumône, pour ainsi dire, que par saccades; alors il donne à chacun de ceux qui s'adressent à lui, mais rarement beaucoup. Néanmoins les soupes *de couvent* et l'exemple des ordres religieux mendians qui ont consacré l'idée que mendier n'était pas une honte, et, en général, l'organisation civile et économique de Rome, n'ont fait de la ville qu'un vaste réceptacle de mendians. On peut les diviser en plusieurs classes :

» 1° Les privilégiés appelés ici les aveugles du cardinal.

» Ils ont le droit exclusif de mendier à la porte des églises où l'on expose le Saint-Sacrement. On adjoint aux aveugles quelques mendians des plus contrefaits pour leur servir de guides, notamment ceux qui peuvent aller par les rues chanter des cantiques dont ils vendent le texte.

» 2° Les mendians ordinaires des rues : ceux-ci se multiplient visiblement quand il arrive des étrangers. Par le mauvais temps, ils sont toujours à la maison; ils varient leur formule de demande selon la fête du jour, et mendient souvent avec une révoltante hardiesse.

» 3° Les dilettante. Que l'on se hasarde à visiter les églises ou les monumens avec l'active curiosité d'un nouveau-venu, ou qu'on ait l'habitude de mettre la main dans son gousset; aussitôt tout le commun du peuple se constitue mendiant. La *povera vedova*, le *servitor a spasso* et *l'uscito d'all' ospedale* sont alors les formules ordinaires. Pour mieux exciter la pitié, ils ont soin d'avoir presque toujours quelque trognon de *broccolo* qu'ils rongent d'une main pendant que de l'autre ils font à la vermine une chasse active pour ne pas perdre de temps. La meilleure réponse à faire à ces sortes de mendians est : *Non siamo freschi! Fresco*

signifie dans le langage du peuple, nouvel arrivé et facile à avaler des bourdes. On voit souvent celui à qui l'on vient de faire l'aumône, la porter sur-le-champ à quelque bureau de loterie. Souvent aussi, on injurie celui qui ne donne rien, notamment s'il paraît être d'un rang distingué et porte quelque décoration. Rarement on voit un mendiant s'adresser à des prêtres ou des religieux.

» 4° Les véritables nécessiteux ; leur nombre est petit comparativement aux autres classes. De pauvres paysannes qui apportent de légères charges de bois pour les vendre, des vieillards délaissés et sans ressource, peuvent être rangés dans cette catégorie. Qui veut travailler, gagne ici facilement son pain. Mais mendier donne ici une considération que n'obtient pas la petite propriété.

» En octobre et pendant le carnaval, les mendians sont plus nombreux et plus pressans dans leurs demandes. Ceci, ainsi que les vols et les filouteries qui sont alors aussi plus fréquens que dans d'autres temps, prend sa source dans le désir qu'a chacun de prendre sa part de la joie universelle.

» Le Romain a pour habitude de congédier poliment le mendiant par un *Iddio provveda*. Il oppose à ses persécutions une rare patience. Quand le pape sort, on voit une foule de mendians entourer sa voiture. Quand, lors de l'avénement de quelque pape, les aumônes sont distribuées, comme l'habitude est de donner le double aux femmes enceintes, il s'en présente une foule dont la grossesse est simulée. On sait même des dames de condition à qui il fut délivré des fonds de la caisse des pauvres, et cela, non pas en secret, mais au su de toute la ville. Le comte Demidoff s'est plaint plus d'une fois d'avoir été rançonné par des gens qui n'étaient rien moins que nécessiteux et qui imploraient sa charité.

» Depuis le dernier jubilé, il est resté ici beaucoup de mendians allemands, sans doute de ceux qu'on tolère dans Saint-Pierre, sans autre recherche, et qui ne peuvent retourner dans leur pays sans crainte d'être punis pour infraction aux lois établies.

» Il arrive qu'un homme montre l'image de quelque saint dont il raconte la vie et les miracles; son récit se termine toujours par une collecte.

» J'ai vu aussi, pendant quelque temps, un homme aller par la ville avec ses trois fils, dont les deux plus âgés jouaient du violon; le troisième, déguisé en vieux et affublé d'une énorme perruque, singeait le maître de chapelle, et conduisait la mesure avec une gravité tout-à-fait comique. Il paraît que cela n'a pas long-temps convenu, car ils disparurent bientôt, ainsi qu'une femme qu'on voyait tous les jours tomber du haut-mal sur les places publiques.

» En général, la profession de mendiant n'est pas encore arrivée à ce degré de perfection qu'elle a atteint dans beaucoup d'autres grandes villes. De temps à autre, on saisit tous les mendians; les étrangers, qui forment le plus grand nombre, sont renvoyés, et ceux du pays détenus quelque temps. Quinze jours ou un mois après, tout reprend son cours.»

— Eh bien! reprit Doncaster triomphant, que dites-vous de ces inutilités? Les descriptions philosophiques les plus étendues vous en apprendraient-elles autant sur l'indolence, le mauvais gouvernement et la bonhomie des Romains? O mes philosophes dédaigneux et mes fabricans de phrases aux vastes contours, retournez, retournez aux carrières; descendez dans les caves de la statistique, et faites-y votre éducation!

Encore deux chapitres seulement, celui des chevaux et celui des livres : — La locomotion et la pensée :

### LES CHEVAUX.

— Si l'on appelle Naples l'enfer des chevaux, Rome peut passer pour leur purgatoire; le pavé de laves, l'étroitesse de la plupart des rues, l'habitude des promenades en longues files, et plus encore le traitement qu'ils reçoivent des cochers, des palefreniers, des maréchaux-ferrans et des insectes, justifient mon assertion.

» Les équipages et les chevaux sont le luxe de prédilection des Romains. Comme les races indigènes flattent moins l'œil que les

autres, il se fait à un prix fou, bien souvent, des achats de chevaux médiocres avec les maquignons milanais; les pauvres bêtes, notamment celles de race anglaise, qui sont privées de leur défense contre les mouches, souffrent doublement à cause de la finesse de leur peau, suent d'une façon incroyable dans leurs crinières d'hiver, deviennent souvent têtues et emportées, et on se voit obligé de s'en défaire à bas prix. Tous les étrangers qui séjournent ici finissent par ne se servir pour leurs attelages que de chevaux du pays.

» Les cardinaux ont des carrosses rouges; un parasol, adapté au côté droit, derrière la couverture du carrosse, les distingue. S'ils vont à la campagne, le parasol pend vers le bas. Leurs chevaux portent les *fiocchi* rouges; ceux des quatre premiers prélats, les *fiocchi* de couleur violette. Leurs chevaux doivent être noirs, et on regarda comme hérétiques le cardinal Vittorio avec son attelage de chevaux blancs, et le cardinal Fesch avec ses chevaux bruns.

» Les fiacres sont numérotés, mais sans ordre, et d'une façon indéchiffrable; les voitures de remise coûtent pour l'hiver 75 scudi par mois; pour toute l'année, 55. L'imprudence des cochers va loin, et l'on entend souvent parler d'accidens. Ils usent des privilèges de leurs maîtres d'une façon inouïe; leur coutume de prélever une remise sur le foin, *fana* (on donne ici rarement de l'avoine), sur la *graminia*, etc., est connue, et il faut bien en passer par là. Ils détournent au coin d'une rue avec une rapidité incroyable; ils sont la plupart assistés d'un *mozzo*, chargé de garantir les piétons par ses avertissemens.

» On voit peu d'attelages de mulets; autrefois ils étaient plus nombreux; maintenant il n'y a plus que les messagers et les voituriers de la campagne qui s'en servent.

» Beaucoup de familles, qui ont à peine le nécessaire, entretiennent chevaux et équipage. La plus grande partie sont mal tenus. Même aux plus élégans il manque quelque chose; ou les chevaux sont trop grands ou trop petits pour la voiture, ou le harnachement et la livrée sont détestables.

LIVRES.

« Index, douanes, position géographique et manière de vivre, contribuent à entraver le commerce de la librairie à Rome. Il est plus florissant en Autriche, et sans le trafic de vieux livres il serait impossible que même les premières et les plus anciennes maisons de commerce pussent se soutenir.

» Non-seulement on attend long-temps avant d'obtenir quelque ouvrage étranger, mais encore on court le risque, si le livre a plusieurs volumes, de voir un des volumes retenu par la commission de révision. Les cordons sanitaires complètent cette sorte d'interdiction. Les prix sont cotés fort haut par les libraires. Ils prennent des souscriptions pour les plus grandes entreprises littéraires d'Italie, qui ont leurs siéges principaux à Milan, Turin et Florence; mais on entend fréquemment des plaintes sur la négligence des entrepreneurs. La littérature quotidienne, qui ailleurs aide le libraire à supporter les mauvais temps, est presque totalement inactive, si l'on en excepte quelques brochures sur le choléra. Hormis le *Giornale arcadico*, qui ne se soutient que parce que les communes sont forcées de l'acheter, il ne paraît qu'une seule feuille périodique, *Il Bulletino del Instituto di correspondenza archeologica*, dont les rédacteurs et abonnés sont pour la plupart des étrangers. Le métier d'écrivain est ici si peu lucratif que les auteurs sont obligés de payer eux-mêmes les frais d'impression, pour que leur ouvrage voie le jour, et d'en faire présent à leurs amis pour que quelqu'un en prenne au moins connaissance.

» Les anciennes, et souvent coûteuses éditions de divers ouvrages, ont reçu un coup mortel par la cessation de tant de bibliothéques de couvens. Du reste le papier et l'impression sont fort soignés; on voit bien qu'il y a plus de chiffons pour faire des livres que de lecteurs pour les lire.

» En fait de littérature étrangère, on trouve particulièrement des ouvrages français scientifiques, et quelquefois aussi, suivant les engagemens, la hardiesse et le désespoir de l'éditeur, d'inno-

cente littérature quotidienne, peu de livres anglais et point d'écrits allemands. Tout est relié ou broché; les murs sont garnis de vieux et précieux livres reliés. Il se fait aussi souvent des ventes d'antiquités. Là se rassemblent vers midi les amateurs de livres; on fouille les étalages et on s'accorde sur le prix : le soir, la plupart des fauteuils, le long des murs, sont occupés. Les religieux et les moines, surtout les Anglais, ne manquent jamais de se trouver là. Les prix sont pour l'ordinaire fort élevés. On tient beaucoup à la reliure. Pétrucci et le libraire Salvi faisaient jadis de grandes affaires, particulièrement avec l'Angleterre. Toutefois, celui qui veut se donner la peine de chercher chez les bouquinistes de la place Navone ou du Corso, peut encore faire quelquefois une bonne trouvaille.

» Une spéculation toute particulière fut tentée, il y a quelques années, par une société de jeunes gens, aux dépens d'une pieuse dame polonaise qui achetait partout les ouvrages immoraux pour les détruire. Ces jeunes gens faisaient venir secrètement les ouvrages les plus scandaleux, puis, quand ils les avaient lus, ils les vendaient à ladite dame au-dessus du prix coûtant. C'est du reste un fait notoire, que nulle part on ne trouve plus d'ouvrages prohibés qu'ici, où ils sont lus avec beaucoup d'avidité. Un libraire français établi au Corso, bien connu par ses habitudes de piraterie, et attaché, dit-on, à la police papale, sert surtout de canal à l'introduction de ces mauvais livres. Du reste, ce que l'Italien préfère encore à tout pour la lecture, ce sont les vers et les pièces de théâtre.

— Donnez-moi sur tous les peuples d'Europe des notions aussi claires, continuait mon ami Doncaster, et je vous sacrifie tous les voyageurs érudits, sophistiques, accidentés et fleuris. »

Ce paradoxe vivant, William Doncaster, qui a vu toute l'Europe et une bonne partie de l'Asie, m'amuse beaucoup lorsqu'il me développe la série de ses propositions hétérodoxes. D'abord, il est persuadé que nous n'avons pas de factions en France,

et que c'est là une chimère absurde; selon lui, nos partis n'existent plus que dans les colonnes des journaux. Il pense que la Constantinople moderne va devenir un point de civilisation centrale, que le pays le plus libre de l'Europe, c'est la Prusse, et après la Prusse, l'Autriche; que la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Espagne, pays constitutionnels, marchent droit à la monarchie absolue; qu'il n'y a pas de contrée au monde où la liberté humaine soit plus entravée et l'aristocratie aussi florissante qu'aux États-Unis. Il croit encore que la situation des tories est excellente en Angleterre; que la religion catholique renaît en France; que le libertinage est plus commun et la débauche plus ignoble en Angleterre qu'en Italie; il affirme que la prétendue licence de mœurs attribuée à la péninsule italique est un conte inventé à plaisir par les voyageurs; enfin, pour terminer ce catalogue d'absurdités, il affirme gravement que l'Allemagne est comparativement plus riche, mille fois plus riche que l'Angleterre.

Lorsqu'il reprend une à une et commente à son gré chacune de ces propositions, elles semblent un peu moins ridicules.

« *Point de partis en France!* Et cela vous surprend; mais rien de plus naturel et de plus vrai, me dit-il. Les débats intérieurs, les guerres d'opinion qui affligent votre pays, ne sont pas l'ouvrage des factions; ces dernières m'offriraient un symptôme de force : votre mal naît de faiblesse.

» Oui, les partis sont morts. Le fantôme du libéralisme et celui du bonapartisme se traînent en vain sous leur linceul; la monarchie elle-même n'a pas, à bien dire, de parti qui la représente. Un parti suppose une conviction; je n'en vois aucune. C'est tout simplement une dissolution générale de la société. N'avez-vous pas vu la putrescence simuler la vie? Au milieu de cette dissolution, il se fait grand tapage d'intérêts qui luttent et voudraient profiter des circonstances. La fermentation ne s'empare-t-elle pas des corps qui se désorganisent? Voyez si la guerre civile a été possible en France; la guerre civile aurait éclaté comme ressource dernière d'un pays moins corrompu que le vôtre; cette arène vengeresse se serait nécessairement ouverte aux partis, s'il y avait eu des

partis. Mais la corruption les a tués; le grand duel se serait terminé en champ clos, si la France avait conservé autant d'énergie que l'Espagne, cette Espagne si méprisée. Vous riez! Je ris, moi, de votre sourire d'incrédulité; je ris de l'étonnement que mes paradoxes vous causent; pardonnez-le-moi. Vous le savez très-bien, je ne suis que paradoxe; je continue donc, et je soutiens que la France, la France de l'émeute, est parfaitement *tranquille;* la France (ne vous armez pas contre mon assertion), la France est tranquille comme un cadavre; elle est immobile et elle se dissout. Prenez, je le veux bien, pour une résurrection, pour un déploiement de force cette agitation de *putrescence* qui ne lui rend pas la vie, qui ne fait pas bouillonner un sang énergique et frais dans ses veines, mais qui prête à ses élémens une apparence de chaleur fébrile et de combat furieux.

» Que *l'Europe marche vers la démocratie*, tout le monde le croit, toutes les intelligences frivoles sont de cet avis; mais il ne faut qu'un peu de réflexion pour se détromper. C'est la monarchie, et la monarchie absolue qui nous menace. On sera las dans peu de temps de confier le soin fatal de la législation à six cents Périclès, comme en France; à quatorze mille Dracon, comme en Amérique. Le gouvernement représentatif est usé; déjà il a réussi à user la république américaine. Elle est tout aussi embarrassée dans les filets de son suffrage universel, que l'Europe dans ceux de sa représentation incomplète. Peut-être (et je tremble d'y penser) le cri des ames fortes et des esprits éclairés sera-t-il bientôt : Donnez-nous un roi, un symbole vivant de la volonté générale, un représentant unique de la pensée universelle, un type solennel et environné d'honneur! Avocats, huisiers, gens de lettres, manufacturiers, votre joug n'est pas plus populaire et plus bienfaisant que celui d'un seul roi, d'un homme qui voit ouvert devant lui le grand livre de l'histoire, et qui sait très-bien qu'elle ne pardonne pas.

» Voici donc, continuait Savage, le progrès que l'on suivra nécessairement : le dégoût, inspiré par une fausse législation confuse, haineuse et tracassière, portera les masses à élargir les bases

de la démocratie; on augmentera le nombre des législateurs, on donnera le trône à la majorité, c'est-à-dire que l'on agrandira la blessure au lieu de la guérir. Ce règne de la majorité est inévitable, mais il est impossible, tout le monde le sait; il ne lui faut pas long-temps pour se dévorer et s'abîmer sans retour; la monarchie sera le seul port de salut.

» Croyez-vous qu'on ne finira pas, après tant d'ennuis et de maux, par devenir amoureux du bien-être? Le Français ne sera-t-il pas étonné de se trouver moins heureux et moins *libre* que l'Autrichien? Le républicain des États-Unis, enrichi par ses pères les boutiquiers, trouvera excellente l'aristocratie qui donne un lustre à ses écus; enfin, voulez-vous que je vous le dise, l'Europe entière et même le monde marchent dans une voie directement contraire à celle où les observateurs les croient engagés. Écoutez-moi un peu sans colère. Il y a toujours dans l'histoire un flux apparent d'événemens que tous les regards peuvent saisir : cela, c'est le mensonge, c'est l'illusion, c'est l'erreur. Quand César, représentant de la masse plébéienne, parcourait l'Italie en conquérant, n'eussiez-vous pas cru que l'astre populaire allait se lever sur l'Italie plus éclatant que jamais? Ce fut le contraire; le chef du parti démocratique triompha, mais pour fonder un trône impérial. Quand Julien donna une impulsion si belle et si vive au polythéisme, le monde, malgré lui, marchait dans une route toute chrétienne. La féodalité germanique vint ensuite, qui pesa sur l'Europe de tout son poids : eh bien! ce poids était le préparateur de la liberté, car le servage féodal détruisit à jamais l'esclavage antique, et, ce degré franchi, nous conduisit à l'égalité de tous. Reconnaîtrez-vous, enfin, que, sous le courant apparent des affaires publiques, il se cache toujours un autre courant, mystérieux, profond, inaperçu, qui décide des destinées humaines? »

PHILARÈTE CHASLES.

# ITALIE.

§ III. — PISE. — UN BAL CHEZ M^me SMITH. — UN CONCERT CHEZ LE PRINCE DE MONTFORT.

Il me semble que Pise était autrefois un faubourg de Livourne ; faubourg élégant, oisif et artiste, qui se lassa des bruits du chantier et du môle, de tout le prosaïque fracas de l'industrie et de l'agiotage, et se réfugia dans la solitude, en emportant son dôme, son campanile, son baptistère, son cimetière sacré. Pise est comme une ville dégoûtée du monde, et qui s'est retirée à la campagne. Pise est la cité anachorète ; elle a fait beaucoup de bruit dans l'histoire ; elle a entretenu commerce avec les nations ; elle a soudé la chaîne d'un port à la base de ses palais ; elle a donné des jeux d'hyppodrome, comme Olympie ; elle s'est battue, la croix au front, pour le Christ et son tombeau. Les villes qui ont ainsi vécu montrent de partout leurs larges cicatrices. Pise est encore verte, jeune et forte ; elle a inhumé ses enfans morts et ses ruines ; tout ce qui brille d'elle au soleil est mélancolique, sans doute, mais robuste et puissamment assis. On dirait que ses monumens sont de bronze, comme les portes de ses temples ; nulle part la caducité ne s'y révèle ; les dates seules ont vieilli ; oubliez les dates, et vous vous croirez dans une ville bâtie de la veille, et qui attend une population.

Les habitans gâtent les villes de poésie et d'art ; j'aime Pise déserte ; versez à Pise le peuple de Livourne, Pise perdra toute sa beauté. Cette ville est curieuse à voir à midi, lorsque nul être

vivant ne se montre sur les rives, les quais, les ponts de l'Arno; c'est le plus singulier des spectacles; on peut se croire le locataire unique d'une grande cité. Tous ces palais qui bordent le fleuve et qui s'étendent devant vous, à droite et à gauche, lorsqu'on passe sur le pont de marbre; toute cette magnifique bordure monumentale ne jette pas à l'air le moindre bruit, le moindre signe d'animation. Après avoir traversé le pont, on entre dans une rue, où l'on trouve un peu de fraîcheur, un peu de mouvement; quelques boutiques ouvertes y atteudent des acheteurs; on y lit quelques enseignes, à lettres menues, où sont indiquées des denrées de consommation. En s'enfonçant dans la ville, c'est encore le silence et la solitude; plusieurs quartiers y rappellent la morne et féodale physionomie d'Aix en Provence; surtout la *Piazza dei Cavalieri*, avec sa statue, son palais d'architecture concave, ses hautes herbes dans les pavés. D'autres rues, calmes et solitaires, vous préparent comme à une mystérieuse révélation, à une surprise de saisissement; c'est dans le coin le plus retiré de son enceinte que Pise a déposé ses quatre trésors: le célèbre Campanile, le Dôme, le Baptistère, le *Campo-Santo*. Ces monumens incomparables n'ont point de fracas autour d'eux; ils s'élèvent sur une belle et verte pelouse, semée de marguerites et de fleurs agrestes. Rien de touchant comme cette association d'édifices catholiques; toute la vie du chrétien est là : le Campanile semble se pencher sur la cité pour appeler le Néophyte; le Baptistère le reçoit pour le faire chrétien; l'Église s'ouvre pour le sanctifier; le Campo-Santo pour l'ensevelir. Que de pensées dans toutes ces pierres!

J'avoue qu'il ne me vint point à l'esprit ni de mesurer la hauteur de la *Torre Torta*, ni de me créer un système pour me prouver que la tour avait été bâtie ainsi penchée, ou qu'elle avait pris cette pose à la suite de quelque révolution de terrain. En général, je m'inquiète fort peu de la hauteur et de l'histoire des monumens; lorsque je les connais, je n'en retire aucun avantage pour mes émotions; lorsque je les ignore, je ne prendrais pas la peine de m'en instruire, sur place, avec un cicerone ou un indicateur. Convaincu, comme je suis, que rien n'est exactement vrai dans

l'histoire, j'aime mieux le vague mystère qui entoure tant de ruines, que l'érudition de controverse qui vous tient sur elles en suspens et ne vous précise rien. Les plus précieux monumens du monde sont pour moi ceux de l'île de Pâques; au moins, avec ceux-là, l'imagination a beau jeu; le voyageur vous avoue franchement qu'on ne sait ni d'où ils viennent, ni quelle main les a bâtis.

La tour de Pise est, je crois, le monument le plus connu qu'il y ait en Europe; on l'a tant de fois copié en gravures ou en relief, et toujours si bien, qu'en le trouvant à Pise, pour la première fois, on croit le revoir. Le Dôme est une de ces merveilleuses églises comme l'Italie seule peut nous en montrer; les richesses y sont amoncelées; c'est une magnifique galerie de tableaux, enchâssés dans le marbre, l'or, le bronze, la mosaïque, le porphyre. Quelque prévenu qu'on soit contre ce luxe d'ornemens, souvent plus pauvre que la simplicité, on ne peut que lui donner de l'admiration, en ajournant ses critiques d'art et de vrai bon goût. Le Baptistère fait contraste avec l'église; il y a une pensée dans la nudité de ses majestueuses murailles; c'est la maison du néophyte; elle ne doit avoir aucune parure, aucun éclat. La chaire est superbe; elle repose sur sept colonnes symboliques, qui ont pour bases des animaux monstrueux, comme le Pline de l'*Apocalypse* en a imaginés. Sur un pilier, on lit le nom de l'architecte, Deoti Salvi; c'est lui qui a donné une ame, une couleur, un caractère à cet édifice étonnant. Vu de l'extérieur, on le prendrait pour le dôme d'une immense cathédrale; la cathédrale vient de s'abîmer sous terre; le dôme est resté au niveau du gazon.

Puis on entre au *Campo-Santo;* il n'y a pas dans l'univers un coin de terre plus touchant. Le *Campo-Santo* exhale toute la poésie de la mort, du néant, de l'immortalité. C'est le véritable cimetière du chrétien; le cœur n'y est pas serré par cette désolation qui entoure les sépulcres de l'homme; une douce et religieuse mélancolie vous accompagne dans ces quatre galeries funèbres, et vous fait penser à la mort sans horreur. Ce n'est point là que la terre rejette les ossemens, que le ver fait son œuvre; cette

terre miraculeuse préserve les corps de l'insulte du ver; elle se voile d'un magnifique linceul de gazon et de fleurs; elle s'encadre dans de pures et gracieuses ogives de marbre blanc; c'est la terre venue de Jérusalem sur les galères croisées; elle a sanctifié les cadavres des vieux chevaliers pisans; c'est le lit de repos des hommes forts qui moururent en Dieu, le glaive à leur droite, la ceinture aux reins. Comme il est doux ce bruit d'herbes qui monte de la sainte pelouse à la charpente nue des galeries! On dirait une psalmodie chantée par les ombres, un hymne de tombe écrit dans une langue que nous ne savons qu'après notre mort. Puisque nous sommes ignorans des mystères du sépulcre, et que nous nous complaisons dans des illusions consolantes qui nous viennent des objets matériels placés sous nos yeux, il nous semble qu'il est plus aisé de mourir dans le voisinage du *Campo-Santo* que partout ailleurs dans le monde. C'est au *Campo-Santo* que la mort est vivante, *mors viva!* comme l'a dit un ancien. C'est là que la terre est véritablement légère à ceux qu'elle couvre. Si quelque pensée de vie, quelque étincelle d'animation flotte encore autour de nos froides dépouilles (secret de Dieu seul), eh bien! le *Campo-Santo* a d'ineffables soulagemens à donner à cette ombre qui survit au corps. Ce n'est point pour plaire aux vivans que le génie de la religion et de l'art a paré ce cloître tumulaire; les artistes ont écouté une inspiration venue d'en haut; les grands artistes ont toujours quelque mission céleste qu'ils accomplissent aveuglément. Ici peut-être ils avaient ordre d'embellir un purgatoire d'expiation de tout ce que les arts ont de plus touchant, afin de donner le baume de la patience à dès ames qui attendent encore sous la tombe l'heure tardive de leur migration; car ce n'est pas pour nous qui vivons, c'est pour elles que cette merveilleuse architecture a été créée. Pour elles, le marbre grec a pris la forme de l'ogive chrétienne; pour elles, Cimabuë a inventé la peinture, cet art divin qui console de la vie et de la mort. Il arriva de Constantinople l'artiste florentin, et traça la première fresque du *Campo-Santo*, et écrivit le frontispice de ce livre immense, dont chaque page est un reflet de la *Bible*. Puis vint un pâtre, en sayon

de poil de brebis; un enfant de l'Arno, le Messie de l'art italien, Giotto, dont la main était si habile et le visage si beau (1); il jeta la furie de ses premières inspirations sur les pans gigantesques du cloître saint; il ramassa le pinceau de Cimabuë, son maître, et le légua, comme le sceptre d'une glorieuse dynastie, aux frères Gaddi, à Orgagna, à Simone Memmi, à Spinello d'Arezzo, à Benozzo Gozzoli, à Buffamalco, qui vinrent tous, l'Évangile à la main, matérialiser sur les murs toutes les divines paraboles, tous les mystères de la foi, toutes les confidences que Dieu a faites à l'homme par la bouche de ceux qui parlaient en son nom. Le doux ciel de Pise se chargea de distribuer au cloître la lumière et les ombres; c'était le digne associé de tous ces grands artistes. Des teintes suaves, dorées, transparentes, coururent sur les ogives, sur la prairie et dans les corridors si calmes, si recueillis, avec leurs mosaïques de tombeaux armoriés. Ainsi devait être le *Campo-Santo;* pareille sépulture devait être donnée aux veuves et aux fils des guerriers qui avaient combattu pour le Saint-Sépulcre de Jérusalem. La religion est sœur de l'art; elle est toujours venue en aide à son frère. Quand l'Église meurt à Byzance, la religion envoie Cimabuë au *Campo-Santo;* quand le trône de Lusignan s'écroule, elle convoque son puissant congrès d'artistes auprès des sépulcres italiens des chevaliers croisés, et l'art reconnaissant a vengé la religion des victoires de Mahomet II et de Saladin.

Pise est une ville qu'on ne doit jamais revoir; pour moi, je n'y reviendrai plus de ma vie : je craindrais de faire tort à d'incomparables souvenirs, de faner la fleur de mes premières impressions, d'arriver au désenchantement par l'habitude. Il faut qu'un artiste traverse rapidement le *Campo-Santo*, et puis qu'il aille vivre loin de là, s'il ne lui est pas donné d'y mourir. Cette apparition fugitive reste alors dans la mémoire comme le plus ravissant des songes. Sur cette lumineuse place où s'associent, dans une com-

(1) CUI QUAM RECTA MANUS, TAM FUIT ET FACIES.
(Épitaphe de Giotto.)

mune pensée, quatre édifices religieux, il n'y a point d'études à faire, point de lacunes d'histoire à remplir, dans un frivole intérêt de science mondaine : il faut voir, sentir et passer. Les ruines arrêtent long-temps le voyageur et le rappellent encore : il y a toujours à lire dans des ruines; toute pierre monumentale qui se décompose est pleine de pensées inédites, que l'artiste recueille une à une avec ferveur; mais ici, devant le Dôme de Pise, point de ruines, point de décrépitude : tout est bloc et diamant; le ciment ne s'est pas éclairci dans la fente des puissantes assises; le vent de la mer s'est usé sur les angles de marbre, sur les portes de bronze, pleines d'histoires pieuses, d'animaux symboliques, de feuillages et d'oiseaux. Tout cet ensemble grandiose est saisi d'un coup d'œil; les quatre monumens se révèlent à la fois, dans leur majestueuse et inaltérable solidité. Je leur fis mes adieux, les mains jointes, les larmes aux yeux, avec l'idée de ne jamais plus les revoir, et depuis je les vois toujours avec la virginale émotion de ma première visite. Quand le ciel est triste, glacial et pluvieux, dans la grande cité, humide tombeau des vivans, je rentre par la pensée dans ce *Campo-Santo*, où les morts sont si bien, où l'herbe est si dorée, la brise du midi si fraîche, l'ogive si pure, l'art si beau. Je vois l'immense coupole du Baptistère, qui reflète le soleil comme une planète tombée; je vois la cathédrale radieuse et le Campanile, dont la colonnade se déroule en spirale jusqu'au sommet. Autour, point de bruit, point de murmures d'hommes : silence et solitude, comme au désert. Le peuple s'est retiré à l'écart, par respect; le peuple italien est trop léger au pied de ces monumens si graves. Les créneaux noirs des vieilles murailles de Pise s'abaissent derrière eux. Les colosses catholiques montent aux nues, en humiliant les hommes et les demeures des hommes. Je les reverrai toujours ainsi, tels que je les vis, quand ils allaient s'évanouir pour moi. Une atmosphère transparente les enveloppait comme une châsse d'azur et d'or; les pelouses ondoyantes venaient mourir sur leurs bases, comme les douces vagues d'un golfe italien. Sur le seuil du *Campo-Santo* était assise une petite fille blonde, qui donnait de l'herbe à deux chèvres; elle chantait

un air toscan, d'une voix mélancolique, et un vieillard l'écoutait, appuyé sur son bâton.

En Italie, la vie est pleine; le temps n'y languit point; on peut y échanger chaque heure du jour contre quelque chose qui vaut une heure de vie. C'est ce qui donne à ce beau pays un attrait que l'artiste chercherait vainement ailleurs. Là les émotions du voyage ont des caractères si divers, qu'on n'y redoute jamais la monotonie du plaisir : le matin, au *Campo-Santo*; le soir au bal.

Je courais en *calessino* à Florence, que j'avais quitté le matin; je revoyais, dans mon esprit, le musée du *Campo-Santo*; je pensais à cette *Vie de saint Reynier*, patron de Pise, si belle dans les fresques de Simone Memmi; aux *saints Éphèse et Polyte*, animés par Spinello, de la ville d'Arezzo; aux *Malheurs de Job*, chefs-d'œuvre du grand Giotto; à la *Création du monde*, de Buffamalco; aux *Portraits des Médicis*, que Benozzo Gozzoli a capricieusement suspendus aux étages de la tour de Babel; au *Triomphe de la Mort*, admirable création d'Andrea Orgagna; au *Sacrifice d'Abraham*, ouvrage de ce peintre qui fait oublier par son génie l'outrage de son infâme surnom. J'étais ébloui de tant de sublimes et naïves images, peintes au livre biblique du *Campo-Santo*, lorsque j'entrai chez M^me^ Smith, Anglaise opulente qui donnait un bal à tout le beau monde florentin.

Le piano jouait des contredanses de Paris; l'Europe avait fourni le personnel des quadrilles; la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Pologne, dansaient aux mélodies du *Pré aux Clercs*, dans le même salon. Les Anglaises étaient en majorité à ce bal. C'est toujours ainsi en Italie. Nos insulaires voisins ont la réputation d'aimer le *chez soi*, d'affectionner le toit domestique; ils ont même inventé un mot pour consacrer cette passion du foyer; mais on les rencontre partout dans l'univers, excepté chez eux. Je ne fis que traverser le brillant salon où dansait l'Europe, représentée par ses femmes et ses langues, mais uniformément habillée d'après les modes de Paris. Ce bal ne fut pour moi qu'une apparition. A Florence, on passe la soirée en vingt soirées : c'est l'usage. Ce jour-là, il y avait concert chez le prince de Montfort, autre glorieux

exilé. Je courus au palais du frère bien-aimé de l'Empereur.

La nuit était harmonieuse et sereine; je m'arrêtai pour la respirer quelques instans, sur la place de ce palais tout illuminé de la fête. Les larges dalles du vestibule retentissaient sous les roues et les pieds des chevaux. Vis-à-vis, je voyais un jardin silencieux et mélancolique, plein d'ombrage et de recueillement. La pensée de l'exil était écrite dans ce jardin si calme. L'édifice impérial avait déposé là, pour quelques heures, ses souvenirs amers, ses douleurs cuisantes, pour se faire un peu de bruit, un peu de joie, en appelant la divine musique au secours de ses nobles exilés.

Partout l'exil est amer. Si l'exilé voyage, il emporte sa prison avec lui; s'il s'arrête, l'air lui manque pour respirer; l'horizon le plus vaste l'étreint comme un collier de fer. La patrie absente est un fantôme qui suit incessamment l'exilé et l'entoure de mélancolie. Qu'importe à l'exilé que cette patrie soit ingrate? Elle a des douceurs qu'il ne retrouverait plus sur tous les trônes de l'univers. Rome avait chassé Coriolan; l'histoire dit que la vengeance ramena l'implacable général sous les murs de Rome; l'histoire s'est méprise, comme presque toujours : ce fut l'irrésistible ennui de l'exilé qui rendit Coriolan criminel. Un seul chemin lui était ouvert; il s'y jeta les armes à la main. Sa mère Véturie pouvait se dispenser de lui demander grâce pour Rome : Coriolan ne venait pas détruire sa ville natale; il venait l'embrasser. Tout semble permis à l'exilé qui réclame sa patrie.

Que de noms puissans, que de hautes fortunes ont subi les tortures de l'exil! Il semble que ce soit la destinée commune à tout ce qui fut grand, populaire, adoré. Tous les pieds sous lesquels le monde s'est ému se sont traînés sur la poussière de l'exil; toutes les voix qui ont réveillé les acclamations des peuples se sont éteintes sur une terre étrangère, en invoquant une patrie qui ne leur répondait plus. Rome a chassé de ses murailles tous les grands hommes qui les avaient défendues : aussi Rome est-elle exilée elle-même aujourd'hui. Elle a rompu tout pacte avec l'univers; elle a brisé son rayon de routes triomphales; elle s'est abîmée au milieu de sa plaine, vaste solitude, sans jardins, sans culture, sans mois-

sons. Le monde entier fut autrefois la patrie de Rome; la cité universelle est aujourd'hui emprisonnée dans ses murs.

Mais c'est à elle qu'on va toujours après les infortunes suprêmes; le roi tombé d'un trône court demander quelques soulagemens à la grande exilée des nations; Rome qui a banni tous ses glorieux enfans, accueille avec amour tous les bannis illustres : elle a des secrets pour adoucir leurs chagrins; elle leur ouvre son grand reliquaire de ruines, comme un bazar de remèdes; elle sait parler la langue des consolations, et son silence sublime donne au cœur plus de baume que l'étourdissante voix d'une autre capitale folle de fêtes et de bruit.

L'exilé, roi de la veille, en regardant sa couronne tombée, songe à cette reine de l'univers, et il se fait une ame nouvelle plus légère au malheur. Il entre à Rome comme dans l'hospice des nobles malades; il peut choisir entre la cellule et le palais, solitaires et mélancoliques tous deux; il y a des patrons d'infortune au sommet de toutes les colonnes, à l'ombre de tous les portiques; tous les martyres se sont consommés là, du mont Palatin au mont Vatican : la vertu païenne vous nomme Lucrèce ou Virginie, à la tête de ses saintes; la vertu stoïque vous nomme sa légion de héros; la vertu chrétienne vous nomme tout le ciel. On ne sait qui renferme plus de grandeur et de sublimes leçons, de ses nécropolis ou de ses catacombes.

Une de ces batailles d'autrefois, Zama, Pharsale, Actium, ne retentissait jamais sur la terre sans jeter d'illustres débris en Égypte, en Bithynie, à l'Euxin. Dans les ports du Bosphore ou des marais Méotides, une galère arrivait avec un nom retentissant de proscrit; alors on se disait sur le môle, parmi les barbares, que l'Empire avait été joué aux dés entre deux rivaux, et qu'il fallait donner l'hospitalité au vaincu. Aujourd'hui, lorsque le marinier d'Ostie voit des familles tristes et graves débarquer dans son port, ce port de la ville vieille, où tous les pélerins arrivent avec joie, le marinier se dit qu'un grand fracas de trônes écroulés doit avoir été entendu de l'autre côté des mers, et que Rome va recevoir de nouveaux proscrits afin qu'ils soient consolés.

C'est ainsi que le contre-coup de Waterloo jeta sur la voie Cassia toute une famille de rois et de reines pélerins. Le soir que Rome s'ouvrit à cette illustre migration, il n'y eut pas assez de croisées dans le Corso pour regarder passer les mystérieuses berlines; les noms des voyageurs étaient prononcés tout bas, sur les places d'Espagne, de la Colonne et de Venise. Plusieurs palais s'ouvrirent comme les hôtelleries obligées de ces augustes visiteurs; Rome, la ville tolérante, la noble mère de Constantin, se souvint de Napoléon qui avait relevé les autels; elle accueillit avec amour son errante famille; elle l'enveloppa de sa douce atmosphère, de son climat qui conserve et fait vivre; tandis que lui, le grand exilé de l'Europe, allait mourir dans cette île qui porte le nom de la mère de Constantin, mais qui tue et dévore, comme la Tauride et Barca.

Là s'écoulèrent les premières, les plus longues années de l'exil; puis les exilés impériaux se dispersèrent, grâce à la fatalité des temps. Rome ne garda que la vieille mère de Napoléon; Fesch, un des princes de l'Église, homme d'esprit et d'étude, aimant Rome, comme la nourrice de la religion et des beaux-arts. Lucien, philosophe antique, toujours peu soucieux d'un trône, et naturellement lié par ses goûts à une ville où chaque pierre porte écrit le nom d'un sage ou d'un héros.

A Florence, cette ville de bals et de concerts, on cite les fêtes que donne le prince de Montfort, dans son beau palais Orlandini : ce sont toujours de délicieuses soirées parfaitement ordonnées, où la cohue n'étouffe jamais le plaisir; on y entre, on en sort sans avoir perdu une seule fois la liberté de ses mouvemens; chaque invité peut se persuader qu'il occupe une place d'honneur; le maître n'a pas spéculé sur l'encombrement, sur le bon ton du *raout* anglais : et l'on se dit pourtant le lendemain que tout Florence était la veille chez le prince de Monfort. Il est vrai qu'on trouve là cette favorable distribution de salons et de galeries sans laquelle il n'y a point de véritable fête. Tous les palais florentins n'ont été bâtis que pour le concert et le bal; on y respire à l'aise; la foule y circule avec de douces ondulations; la

musique y semble plus harmonieuse que partout ailleurs ; le son ne glisse que sur le marbre, le stuc, et sous les voûtes elliptiques des hauts lambris.

Le prince de Montfort invite à ses soirées les étrangers qui arrivent à Florence, mais les Français d'abord ; dans leur répartition de politesses, les maîtres du palais Orlandini en accordent toujours la meilleure part aux Français. Au reste, personne ne s'en étonne, personne ne s'en formalise ; toute l'aristocratie opulente et voyageuse de l'Europe accourt chez le prince de Montfort ; et c'est une chose curieuse à voir que ce mélange de nations autrefois ennemies, et représentées aujourd'hui, dans un salon du frère de l'Empereur, par de joyeux quadrilles dansant au piano la contre-danse de *Zampa*, la valse de Weber, la mazurka de Varsovie. La paix ou la civilisation amènent des rapprochemens miraculeux : chez la comtesse de Lipona, j'ai vu causer familièrement ensemble l'amiral russe Tchitchakoff, qui fut envoyé par Alexandre pour couper à Napoléon la retraite de la Bérésina, et l'illustre et héroïque général polonais Wonsowich, qui était assis auprès de Napoléon sur le traîneau de Moscou.

Je ne sais trop quelle humble tournure de style prendre pour me glisser après ces grands noms. Mes souvenirs de Florence sont encore si confus dans ma tête, qu'ils ont quelque chose de l'incohérence du rêve. J'aime mieux d'ailleurs passer en désordre d'un nom à un autre, que de soumettre mes idées vagabondes à la méthode d'un sage classement. Me voilà donc, moi Français obscur et pélerin de Rome, me voilà, par une soirée de mars, dans le palais Orlandini. J'entends prononcer autour de moi des noms à consonnance harmonieuse et poétique, des noms de Guelfes et de Gibelins portés aujourd'hui par de jeunes seigneurs bien franchement unis. De tant d'animosités sanglantes, de tant de haines excitées par les classifications des partis, il ne reste plus à Florence que ces deux mots : *Via Ghibellina*, gravés sur l'angle d'un modeste carrefour ; cela me donne quelque espoir pour la France. J'assiste à l'entrée des dames, et une voix officieuse me les désigne par leur nom et leur pays. C'est ainsi que je vis arriver de jeunes et

blondes Polonaises, nobles exilées qui venaient respirer un instant l'atmosphère d'un salon français; avec quel intérêt les regards se tournaient vers ces femmes, dont les frères ou les maris avaient encore le visage brûlé par la poudre de Varsovie! Au milieu d'elles étincelait, comme un diamant, la jeune princesse Mathilde, la nièce de l'Empereur; tous les yeux se portaient sur la comtesse Camerata, fille du prince Bacciocchi; elle a le regard, le visage, le feu de Napoléon; on citait sa chevaleresque aventure de Vienne, lorsqu'elle tenta d'enlever, à Schœnbrunn l'infortuné duc de Reichstadt. On me nommait encore la marquise Gippina-Corsi, la marquise del Bagno, Florence personnifiée; la marquise Ginoni; la princesse Gallitzin, célèbre par son esprit; la comtesse Zamoïska; la comtesse Strizonska; la princesse Lubominski; la comtesse Mozzi, la marquise Furinola Gentile, la comtesse Nenciri, la comtesse Aldobrandini, la princesse Poniatowski, veuve du héros qui mourut dans l'Elster; Mme Monte-Catini, sa belle-fille, qui venait prêter son admirable talent d'artiste au concert du prince de Montfort.

Des dames françaises arrivaient aussi; elles étaient accueillies par la princesse de Montfort, qui est toute française d'esprit et de cœur. Là, se faisait remarquer Mme Gaëtan Murat, qui porte un nom d'héroïque et royale mémoire; on eût dit qu'elle venait représenter les gracieuses femmes du monde parisien à la cour du beau sexe de Florence. J'aimais à suivre de l'œil, dans les groupes, la tête napoléonienne du prince de Montfort, qui s'inclinait avec un galant respect devant les dames. Au milieu de cette éblouissante auréole de lumières, de fleurs, de diamans, un déchirant souvenir me ramenait au jour où le roi de Westphalie prenait la charge à Waterloo et enfonçait la ligne anglaise, le sabre à la main. En ce moment, il eut la bonté de s'avancer vers moi, et de m'adresser d'obligeantes paroles; et moi qui le voyais encore à Waterloo, j'osais lui parler de Waterloo sous le lustre de la fête; en quelques phrases toutes de relief et de concision, il me conta la grande bataille; une larme coula dans ses yeux; ma langue était si desséchée par l'émotion qu'elle me fit défaut pour le remercier.

C'était l'heure des distractions puissantes; le piano préludait sous les agiles doigts du chevalier Sampieri; arrivait Mme Persiani, cette mélodieuse étoile qui s'est levée sur l'Arno : elle arrivait brillante des triomphes de la Pergola, accompagnée de son père Tachinardi, le célèbre chanteur que le salon a enlevé au théâtre. Auprès du piano s'asseyait Mme Degli-Antoni qui depuis a débuté à Favart; un groupe d'amateurs et de jeunes dames de la société de Florence venait se mêler aux artistes, car toute répugnance de position s'évanouit dans la communion fraternelle des talens et des beaux-arts. Le vaste salon du concert avait donné sa place à chaque invité; un grand silence se fit après que nous eûmes tous jeté un regard de salut et de respect aux tableaux de Gros, de David, de Gérard, de Girodet, de Vernet, aux bustes de Bosio, de Canova, de Bartolini, représentant la famille de l'Empereur.

Ce n'était point un de ces concerts bourgeois comme on en trouve souvent dans les salons, concerts si redoutables par la froideur et la gaucherie de l'exécution et par la complaisance polie de l'enthousiasme. Là s'étaient rendus tous ceux qui chantent dans cette harmonieuse Florence qui chante si bien. C'était une élite d'amateurs etd'artistes; les premiers au niveau des seconds, chose rare! Ce concert italien s'ouvrit par un air français du *Comte Ory;* cette idée de programme fit plaisir. Après se déroula la ravissante série des airs en vogue; cette cavatine de *Rosmonda* qui, chaque soir faisait incliner la Persiani devant vingt salves d'applaudissemens; et l'air de *Casta Diva;* et d'autres chants de cette *Norma* qu'on retrouve en Italie sur tous les pianos, dans toutes les bouches; cet opéra qui vous saisit dès la première note et vous berce long-temps de sa musique vaporeuse, puis vous réveille avec son hymne de guerre, puis éclate avec son admirable trio, et vous arrache des larmes dans ses dernières scènes, les plus touchantes scènes qu'une voix de femme ait chantées, qu'un orchestre ait soutenues de tous ses instrumens en pleurs. Je me rappellerai toujours un jeune abbé qui, d'une mâle et forte voix, attaqua le *Papataci* de l'*Italienne à Alger* avec un aplomb et une gravité de basse chan-

tante, digne d'un premier théâtre lyrique. C'était un amateur ecclésiastique doué d'une belle organisation de musique mondaine. La noble tolérance du clergé toscan ne s'effarouche point de ces écarts d'artistes dans une ville où les arts ont leur sainteté, où la note purifie tout. C'est un excellent clergé! La veille, j'étais allé à l'église de Santa-Maria-Novella; et comme je craignais de m'approcher de la chapelle peinte par Orgagna, parce qu'on disait la messe, un bon religieux qui devina les motifs de mon hésitation, me dit en souriant : « Approchez, monsieur, et regardez sans crainte nos belles peintures, vous êtes ici libre comme chez vous. » Telle est la vie de Florence : des scènes infernales de Dante que l'Orgagna traduisit avec le pinceau, du *Campo-Santo* de Pise, j'étais tombé dans le duo bouffe de l'*Italiana;* la veille, le chant des religieux chimistes (1) de Santa-Maria-Novella; le lendemain les airs de Rossini, de Bellini, de Donizetti. Mme Degli-Antoni, belle cantatrice aux cheveux noirs, débutait, pour ainsi dire, dans un salon français à Florence, pour se donner l'élan et ce courage qui pousse à Favart, le paradis de l'artiste. Tachinardi, muet depuis long-temps au théâtre, salua de sa ravissante voix le salon hospitalier du prince de Montfort : que d'applaudissemens lui furent donnés par bien des mains qui avaient tenu l'épée aux jours des gloires impériales! Et la nuit se prolongeait ainsi, emportant avec elle les émotions que donnent les grands noms, les beaux souvenirs, unis aux émotions de la musique et du chant : je saisissais là, dans leur vol, quelques-unes de ces heures d'enivrement qui sonnent pour le voyageur passant sur la terre d'Italie; heures rares, où les parfums, la gloire, les femmes, les arts, l'harmonie, tout ce qui donne joie au cœur de l'homme, tout se lie en lumineux faisceau pour nous prouver qu'il y a du bonheur encore à cueillir sur la terre!

Je me souviens qu'après cette soirée, la tête pleine de *la Norma*, de *la Somnambule*, du *Pirate*, les yeux éblouis par les lu-

(1) C'est dans la pharmacie de Sancta-Maria-Novella que se fait cet alkermès qu'on boit dans toute l'Europe.

mières, les tableaux, les femmes et par tant de figures historiques qui avaient défilé devant moi comme les ombres d'un siècle mort, je courus respirer sur la place du Palais-Vieux. La nuit était noire. Je n'entendais que le bruit des voitures qui roulaient sur les dalles polies comme l'acier. Deux heures du matin étaient écrites en chiffre rouge sur l'horloge du Palais-Vieux, ce vieux géant moresque qui porte pour collier les écussons de la maison d'Anjou et pour aigrette une tour. Rien n'était moins en harmonie avec la fête d'où je sortais. L'édifice projetait sur la place son ombre immense. Les colossales statues de Jean de Bologne, de Benvenuto Cellini, de Donatello, de Michel-Ange, tous ces géans de marbre ou d'airain, sombrement éclairés par le feu des étoiles, ressemblaient aux grandes figures des guerriers du moyen âge, méditant, sur la place publique, la conspiration du lendemain. J'étais sorti d'un rêve pour retomber dans un autre; j'avais besoin de sommeil, et j'étais comme un aveugle, cherchant à tâtons ma demeure. Mille tableaux passaient encore devant mes yeux; tout se mêlait dans ma tête, lourde d'insomnie et d'émotions; tout courait confusément devant moi : Dante, les Médicis, Giotto, Napoléon, Michel-Ange, Varsovie, les généraux polonais, et le jeune fils de Jérôme, ce noble enfant qui porte pour figure une médaille de l'Empereur; cette galerie défilait au son des plaintes de la *Norma*, au milieu d'une double haie de femmes, toutes parées de grâces italiennes, toutes portant des noms harmonieux comme un éclat de voix de la Persiani. Abandonné au charme de cette éblouissante fantasmagorie, j'errais au hasard dans Florence, ne m'inquiétant ni de l'heure ni des rues. Quand l'aube blanchit la croix du Dôme, j'étais encore bien loin de mon lit prosaïque et des réalités d'un sommeil bourgeois; j'étais assis à côté de la pierre de Dante, *sasso di Dante*, et je prêtais encore l'oreille au piano du chevalier Sampierri, à la voix de Persiani, aux paroles du prince de Montfort, qui me parlait de Waterloo.

Le soleil se leva pour moi derrière l'église du Dôme, montagne de marbre, toute taillée à facettes; le jour, elle est resplendissante comme une mine de rubis; la nuit, elle est sombre comme

une crête des Apennins. Les colossales statues d'Arnolphe et de Brunoleschi ressemblaient, dans leurs niches, aux fantômes de ces deux architectes; on eût dit qu'ils sortaient de leurs tombeaux pour admirer leur prodigieux édifice. Toute pierre élevée par l'homme doit retomber sur le sol, mais le Dôme d'Arnolphe restera dans l'air : c'est l'église où le dernier homme chantera le dernier hymne avant de partir pour Josaphat. Il avait bien raison Michel-Ange, lorsqu'il lui disait : *Je vais te bâtir à Rome une sœur qui sera plus grande, et non plus belle.* La basilique de Saint-Pierre a déjà craqué sur ses fondemens; sa coupole se ride et s'étançonne comme un vieillard; cherchez une crevasse sur le dôme florentin; les siècles détacheront une à une les écailles de sa cuirasse de marbre, mais le corps de ce géant est à l'épreuve des siècles. Viennent les ravageurs, ils ne trouveront dans sa majestueuse enceinte rien de ce qui livre un édifice au pillage et à l'incendie; là, point d'or à mettre en fusion, point de marbre pur à souiller par avidité ou sot orgueil de conquérant; la pierre des nefs est nue, la muraille sévère, le pavé rude; pour tout ornement, des tombeaux. Des deux côtés du sanctuaire montent jusqu'à la voûte des arceaux gigantesques, comme si on les eût élevés pour laisser passer Dieu.

Il fallait à cette église un campanile digne d'elle; on dit à Giotto de le bâtir; Giotto ne copia rien; il eut une idée sublime, et il traduisit cette idée en marbre, il la broda comme le voile d'une reine; il la fit monter vers les cieux à une hauteur qui dépasse le pouvoir humain. Cette tour de Giotto est la merveille de l'Italie; c'est un bijou de trois cents pieds; bijou ciselé, poli, radieux, pailleté de rubis, de topazes, d'émeraudes. Rien ne peut résister à l'appel de la cloche chrétienne qui sonne dans ce campanile, tout percé à jour, harmonieux instrument, où le coup de l'airain tombe sur un clavier de marbre, et semble dire à Florence le nom immortel de l'artiste qui tira cette merveille du néant.

Comme à Pise, le Baptistère est bâti devant l'église. Les portes de ce Baptistère sont belles, dit-on, comme les portes du paradis.

C'est Ghiberti qui les a faites, s'il est vrai qu'un homme les ait faites, en peignant sur bronze. Le quatrième édifice manque; c'est un *Campo-Santo.* Florence, la ville du plaisir, n'a pas voulu emprunter à Pise, sa sœur, ce funèbre complément d'architecture symbolique. Elle est trop jeune et trop belle pour songer à la mort. La cloche de la tour de marbre, les hymnes saints du Dôme, les prières du néophyte sur la cuve du Baptistère, tout cela s'harmonie admirablement avec les fêtes, les bals, les concerts de Florence; mais elle n'admet pas à son orchestre les notes lugubres du *Requiem;* elle écarte bien loin d'elle toutes les images qui donnent de la tristesse au cœur, qui jettent un crêpe noir sur le satin du Gynécée, qui arrêtent la coupe sur les lèvres du convive heureux. Florence est la ville sans ruines; tout ce qu'elle a créé, elle le montre encore : rien en elle ne parle de destruction; ses vieux monumens n'ont pas jeté un grain de poussière au pavé des places; ses statues séculaires ont traversé les orages civils sans perdre un seul de leurs cheveux d'airain ou de marbre; ses palais se hérissent, à leur base, d'assises diamantées en relief, qu'ils donnent en pâture au temps rongeur. Quarante siècles pèseront sur ces blocs avant d'arriver à l'épiderme du palais. Pitti, Riccardi, Strozzi, ont préparé des hôtelleries pour les derniers pélerins de l'univers. C'est bien là la cité de l'indolence heureuse, qui n'accepte de la vie que ses plaisirs et ses joies, qui ne plante point de cyprès dans le voisinage des roses, et cueille ses heures une à une, comme des fleurs. Entre le Baptistère et le *Campo-Santo*, il y a toute une existence de bonheur, de bonheur calme, serein, velouté comme la plaine florentine. Cette existence, mêlée de religion et de volupté profane, s'encadre entre ces deux monumens; mais ni le Baptistère ni le *Campo-Santo* n'inspirent le dédain des plaisirs du monde et la terreur de la mort. L'enfant qui naît n'accepte point les sermens austères du baptême, et l'homme qui meurt croit s'endormir. A Pise et à Florence, tout représente la vie; rien n'y représente la mort, pas même le tombeau.

MÉRY.

# CAPRICE DE MÈRE.

Oh! quand le vent se glisse au travers de nos voiles;
Quand le flot, s'allumant aux clartés des étoiles,
Sous l'aviron qui fuit s'entr'ouvre lentement;
Quand l'odeur des bois verts et des herbes marines
S'élève jusqu'à nous et gonfle nos poitrines;
Quand tout n'est plus qu'amour, parfums, enivrement...
Comme l'eau ces soirs-là nous berce mollement!

Un soir, parmi l'azur d'un lac, le long d'une île,
Une barque voguait nonchalante et tranquille.
Au lointain, par degrés, le ciel s'obscurcissait;
Et le soleil, créant de magiques mirages,
Reflétait dans les eaux les tremblantes images
De la barque, — une enfant qu'une femme enlaçait,
Et deux hommes. La barque en silence glissait.

Cette femme, c'était Paully, Paully la belle,
Paully, qui soutenait sa fille, enfant comme elle,
Si blanches toutes deux, toutes deux mariant
Si bien leurs cheveux noirs et si bien leur sourire,
Qu'à les voir toutes deux on ne pourrait pas dire
Laquelle est la plus fraîche, et laquelle en priant
Élève vers son Dieu le front le plus riant.

Elle était cependant bien frêle et bien petite
Sa fille, avec une ame où le Seigneur habite,
Et de grands yeux brillans de vie et d'avenir;
Si frêle que Paully l'entoure avec mystère
De cet amour qui vient aux filles de la terre
Quand l'autre amour s'efface, et qu'on veut retenir
Quelque enfant qui nous serve au moins de souvenir.

Près d'elles c'est Balthild, voluptueux jeune homme,
Et l'époux de Paully, qui se penche et la nomme
En souriant; Balthild jeté dans ce tableau
Pour aimer, et tenir ses lèvres suspendues
Sur ces deux têtes d'ange en une confondues;
Tous trois calmes et purs, entremêlés dans l'eau
Comme les marbres blancs des rives... C'était beau!

Toi seul, mon Ludovic, pourquoi, pensif et morne,
Fixer ainsi ton œil sur l'horizon sans borne?
A ce banc isolé pourquoi venir t'asseoir,
Et croiser tes deux bras oublieux de la rame?
Relève donc ton front! Entr'ouvre donc ton ame!
Et, comme un saint lévite agite l'encensoir,
Balance ta belle ame aux brises d'un beau soir.

Fais comme cette femme indolente et sereine,
Qui laisse aller sa vie au courant qui l'entraîne,
Et n'a que deux pensers, sa fille et son époux;
Fais ce que fait Paully, qui retourne la tête,
Et, lorsque, par instans, le batelet s'arrête,
Te regarde, et te dit d'un ton plaintif et doux:
« Mais, monsieur Ludovic, à quoi donc pensez-vous? »

Paully, c'est vous qu'il aime, et c'est à vous qu'il pense!
Ludovic, endormi dans sa chaste ignorance,

Ne s'était jamais pris aux choses du dehors.
Mais l'amour est si neuf, si vrai, si poétique,
Quand on est fraîchement sorti de rhétorique,
Et nos cœurs ont déjà des battemens si forts
Près de ces cœurs de femme ignorés jusqu'alors!

Un matin de printemps, il l'avait rencontrée,
Joueuse, et comme lui de ses vingt ans parée.
Il l'aima ; puis il vint lui dire sans détour :
« Je vous aime! » Paully crut qu'il était malade,
Et récitait un vers de drame ou de ballade;
Elle se mit à rire...—Et lui, depuis ce jour,
Il aime, et ne sait pas ce que c'est que l'amour.

La barque cependant sur l'onde qu'elle effleure
Poursuivait lentement sa course. C'était l'heure
Où la lune se lève. Elle vint : son flambeau
Éclairait les baisers que l'époux éparpille
Aux lèvres de l'épouse, et la petite fille
Cherchait, en se penchant sur le bord du bateau,
A saisir un rayon qui se jouait dans l'eau.

Tout à coup Paully jette un cri de bête fauve :
« Ma fille! Elle est tombée! Il faut qu'on me la sauve!
» Balthild! » Mais Ludovic s'était précipité
Au fond du lac. Paully tend ses deux bras, enlace
Ses mains, suspend sa vie à chaque flot qui passe,
Plonge dans chaque vague un œil épouvanté...
Le lac avait repris son immobilité.

Enfin parmi les flots deux têtes reparaissent.
« C'est ma fille! » Et voilà que ses deux bras se baissent
Et s'allongent vers l'eau, vers l'eau qui lui défend
De reprendre sa fille. Ils arrivent! Ivresse,
Baisers, transports! Son bras les prend tous deux, les presse

Tous les deux sur son cœur, et ce cœur triomphant
Partage à Ludovic les baisers de l'enfant.

Hélas! qui pourrait lire au fond du cœur des femmes?
Le vent du soir n'est pas si changeant que leurs ames;
Elles ont des momens de rire artificiel;
Leur amour est un flot qui scintille et tournoie,
Charmant quand on s'y baigne, affreux quand on s'y noie;
Et sur leur fraîche bouche, où Dieu mit tout un ciel,
On puise plus souvent des larmes que du miel.

Nos quatre voyageurs revinrent au rivage.
Ludovic, le soir même, avait repris courage :
Deux jours après, quand tout ce bruit se fut calmé,
Il a vu revenir ses belles couleurs roses;
Sa voix ne médit plus des hommes ni des choses;
Ses rêves sont rians, son air est parfumé,
Son soleil radieux... Ludovic est aimé !

Mais Balthild? — Toute chose au monde est éphémère,
Surtout l'amour. Ce fut un caprice de mère,
Un des mille secrets du cœur. — Pour abréger,
Balthild est toujours beau, gracieux : son haleine
Est toujours enivrante, et sa voix toujours pleine
De ces accens que n'a nulle voix d'étranger...
— Le mal, c'est que Balthild ne savait pas nager.

Juin 1835.

AMÉDÉE GRATIOT.

# CHRONIQUE.

Nos hommes de Bourse hérissent d'épingles la carte d'Espagne, et marquent la position de l'armée carliste qui a l'air de faire beaucoup de mouvemens, et celle de l'armée royale qui n'en fait pas : nos cours suivent la marche de la guerre, et selon que Bilbao se bloque ou se débloque, la rente baisse ou remonte. La blessure de Zumala-Carreguy a été largement exploitée. On en a fait une atteinte de boulet, de biscaïen, de balle morte, un coup de plat de sabre, à la hanche, à la cuisse, au gras du mollet, selon les besoins de la Bourse du jour; puis enfin arrive hier une dernière dépêche télégraphique annonçant la mort de Zumala. L'Angleterre, qui est un pays sérieux, va jeter bientôt ses bandes de volontaires au milieu de ces combattans pour rire. Ses enrôlemens se font avec intelligence et rapidité; quant aux enrôlemens français, ils commencent à prendre toute la consistance d'une mauvaise plaisanterie : personne n'y songe, si ce n'est le général Bugeaud, qui, faute de mieux, envoie au JOURNAL DES DÉBATS des considérations sur l'état de la Péninsule.

— La polémique des journaux s'entretient toujours de discussions sur la défense des accusés d'avril. L'indisposition de M. Pasquier a interrompu les séances de la cour des pairs, et cette indisposition a donné lieu à des démentis et des rectifications sans nombre. Une partie de la presse veut M. Pasquier bien portant, l'autre le veut malade; ceux-ci l'ont vu à cheval, ceux-là dans son lit. M. Pasquier ne pourra s'en tirer qu'avec un certificat du médecin. Ces jours derniers des crieurs publics colportaient dans les rues le récit des *événemens qui s'étaient passés à l'Opéra*. C'était simplement l'anecdote des deux prévenus d'avril MM. Maillefer et Beaune, qui, dit-on, avaient obtenu, sur parole, la permission d'assister à une représentation de l'Opéra. Un fait non moins chevaleresque, c'est la trans-

*

lation de cinq autres prévenus qui se sont rendus à pied de la Conciergerie au palais du Luxembourg, sous la simple escorte d'un huissier, et qui, dans la route, sont entrés dans un café pour se rafraîchir. Parmi eux se trouvait M. Reverchon, qui, selon d'autres journaux, avait au contraire livré un combat à mort à dix gardes municipaux pour ne pas être transféré.

— M. le duc d'Orléans voyage en Suisse. Les bruits publics donnent à supposer qu'il doit rencontrer dans cette excursion la princesse de Wurtemberg, qui lui est destinée. Quant au prince de Syracuse, d'autres bruits font croire à l'abandon des préliminaires de mariage qui avaient été entamés.

—A côté de ces unions projetées, nous mentionnerons le mariage conclu entre M. Marescalchi, gentilhomme italien, et M[lle] de Pange, jeune personne fine, déliée, vaporeuse, dont la figure ornait les loges de l'Opéra et de Favart, dont la voix charmait les premiers salons de Paris. La bénédiction nuptiale a été donnée aux deux époux à minuit, dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin. Deux heures après la cérémonie, une voiture de poste entraînait le jeune couple vers l'Italie. La mise en scène de ce tableau conjugal est un chef-d'œuvre de goût et d'élégance.

— Nous aurons incessamment le cœur net du grand attentat commis sur la personne de la marchande du boulevart Montmartre; les faits s'atténuent à mesure qu'ils défilent un à un devant le juge d'instruction; et s'il faut en croire les révélations de quelques feuilles, les violences affreuses dont cette dame a été victime se réduisent à une *contrariété*. Ces éclaircissemens ne sauraient arriver trop tôt, car déjà la rumeur avait englobé dans l'attentat une foule de noms incroyable. Après avoir cité un riche capitaliste espagnol, on était arrivé à désigner hautement le duc de Br....., autre étranger, qui est trop connu par son amour des plaisirs faciles pour qu'on lui suppose des passe-temps aussi violens. De tout ce bruit il résultera au moins pour la marchande une grande célébrité et une défaite très-facile des marchandises de son commerce. Il faut convenir toutefois que, même pour ce temps-ci, voilà une idée de prospectus bien courageuse.

— Cette semaine verra les débats du procès de M. de la Roncière. Dix mille demandes ont été faites au président de la Cour pour obtenir des billets d'entrée; il n'a pu satisfaire que deux cents personnes.

— Nous avons deux morts à constater : celle de M. le comte Beugnot et celle de l'illustre peintre Gros. Malgré le récit communiqué aux jour-

naux, on répand le bruit que Gros s'est suicidé. Quoi qu'il en soit, cette perte est douloureuse pour les arts. Gros est le premier artiste de l'empire, le seul qui ait élevé son talent à la hauteur de son époque et de l'homme de cette époque. Si Napoléon n'avait pas de poëte, au moins il avait un peintre. Dans ce temps d'injustice et de déchaînemens ingrats, on n'a pas épargné aux cheveux gris de M. Gros les sarcasmes, les épigrammes et les injurieuses critiques. Nous aimons mieux ces législations barbares qui massacrent les vieillards comme inutiles, que cet état social où la vieillesse est impunément insultée. Si les limites de cet article permettaient une nécrologie complète, nous dirions quels ouvrages ont fondé l'éternelle célébrité de Gros; on verrait que peu d'artistes ont mieux mérité les suffrages de la foule et les récompenses du pouvoir, moins mérité les outrages qui ont affligé ses dernières années.

— Il se fait grand bruit, depuis ces jours derniers, de la façon ferme ou brusque avec laquelle M. Delaroche a rendu les travaux de la Madeleine, sous le prétexte que M. Thiers en a confié une partie à M. Ziégler. Les amis de l'auteur de JANE GRAY se sont fort émus de ce coup d'état, et ils inondent les antichambres des Tuileries pour avoir raison auprès du roi du tort que s'est donné son ministre. Il est difficile de concevoir les plaintes de M. Delaroche, soit qu'il fasse de cette affaire une question de talent, soit qu'il en fasse une question de procédés. M. Delaroche fait des MORTS DU DUC DE GUISE à sa manière; c'est apprécier ses forces, pour lui qui ne les apprécie pas, que de profiter de son humeur tant soit peu exigeante, et de reprendre ces grandes pages où il se serait peut-être perdu comme dans un désert. Quant aux procédés, nous ne voyons pas que vis-à-vis de lui personne se trouve en reste. M. Thiers ne lui a jamais promis personnellement toutes les peintures de la Madeleine. Nous croyons savoir, au contraire, qu'il lui fit remarquer que, vu sa lenteur habituelle, un pareil travail serait beaucoup trop long pour lui, et qu'il conviendrait d'en confier une partie à quelque autre peintre; que du reste, pour le moment, il lui en assurait la grande part, se réservant de prendre une détermination quant à la totalité. Là-dessus M. Delaroche s'en va faire des études en Italie, ce qui est fort bien; mais il s'y éternise, ce qui l'est beaucoup moins. Il revient au bout d'une année, et trouve les travaux commencés.

Maintenant les amis de M. Delaroche s'efforcent de distraire la résistance de M. Ziégler en lui faisant donner d'autres travaux au Panthéon. Nous trouvons que M. Thiers et M. Ziégler auraient grand tort de céder; M. Thiers, parce que ces tracasseries passeront dans huit jours; M. Ziégler, parce que, indépendamment de la commande en règle qu'il a, et que M. Delaroche n'a pas, il se trouve de force à lutter contre les difficultés de l'entreprise.

— THÉATRES. — PALAIS-ROYAL. — ON NE PASSE PAS! *ou* LE POSTE D'HONNEUR, par MM. de Villeneuve et Masson. — Le titre de ce vaudeville est un piége; rassurez-vous, ce n'est point une lithographie mise en action, ce n'est pas ce poste gardé par un conscrit français, qui dit à son empereur Napoléon : *On ne passe pas!* parce que telle est sa consigne. Il s'agit simplement d'un épisode de la vie du grand Frédéric. Ne croyez pas encore que vous allez revoir cette vieille caricature du roi de Prusse, cassé, courbé, flottant dans un habit d'invalide, les jambes plongées dans des bottes à chaudron, le chef branlant sous un chapeau ajusté de travers, une canne sous le bras, la main à la hauteur du nez et le barbouillant avec bruit d'une prise de tabac noire et sifflante. Après avoir échauffé la verve de deux générations de vaudevillistes, le grand Frédéric est définitivement resté la propriété exclusive des débitans de tabac, qui se font une enseigne très-engageante avec ce monarque priseur : l'illustre roi de Prusse ne fut pas toujours un guerrier inflexible et grognon; sa jeunesse, tourmentée par les orages des passions, offre plus d'un trait d'étourderie et de désordre qui affligeait singulièrement Frédéric-Guillaume son père. Impatienté de tous les débordemens de son fils, il finit un jour par entrer dans une fureur prussienne, et lâcha sur le prince royal qui errait dans Berlin une bande d'agens de police et de soldats chargés de le ramener et conduire à la forteresse de Spandau. Après une captivité raisonnable, le roi se propose de marier l'indomptable prince royal à une princesse allemande qu'il a fait venir tout exprès, et logée dans un hôtel voisin de son palais : c'est à la porte de cet hôtel que monte la garde un grenadier à retroussis rouges qui s'ennuie dans son uniforme et ne s'amuse pas davantage dans sa guérite. La consigne du grenadier consiste à ne laisser entrer ou sortir personne par la porte de l'hôtel.

Le prince royal, traqué comme un renard par les patrouilles de son père, fait quelques réflexions sérieuses sur la proposition de mariage qui lui a été faite; il consent bien à se laisser museler; mais, avant tout, il veut voir celle qu'on lui destine, en cachette, à la dérobée, la surprendre, sauf à refuser tout hymen si la princesse n'est pas à son goût. Il s'agit d'entrer dans l'hôtel; le grenadier croise la baïonnette. Offre de l'or, jeune prodigue, prince corrupteur de la discipline! le grenadier te couche en joue. « Au revoir, grenadier, tu as fait ton devoir; voilà une bourse! » Et le royal vagabond fend l'air et va battre le pavé. Cet or a tourné la tête du grenadier; sa fiancée, modiste berlinoise, vient le voir pendant sa faction, et le presse de conclure le chapitre de l'union. Le soldat n'y tient plus, il met son chapeau de feutre sur la tête de la jeune fille, son lourd fusil à son bras gauche, recouvre le tout d'une capotte grise, et court après son beau-père pour hâter son bonheur; mais les plus

grands malheurs résultent de la pose de cette sentinelle sans moustache. Le prince royal est revenu à la charge et escalade l'hôtel de la future, en dépit du soldat en jupon. Une patrouille arrive, conduite par le roi en personne, et le factionnaire ne sait pas le mot d'ordre; puis, le roi fait conduire la jeune modiste au poste par quatre hommes et un caporal, ce qui est suffisant pour une modiste; il prend le fusil, et marche de long en large l'arme au bras. Survient le prince royal qui sort de l'hôtel. — *On ne passe pas!* — Le roi! — Mon fils! Colère et pardon. Le fils a vu de très-près sa fiancée, et consent à l'épouser. Le roi ne demande pas mieux que de tout oublier et de faire fusiller le grenadier, qui est revenu dans un état d'ivresse inouïe reprendre sa faction; mais on lui fait grâce aussi, parce que son père a jadis sauvé la vie du roi dans une bataille. Frédéric-Guillaume est assez contrarié de tous ces actes de bonté qu'on lui extorque; mais comme tout doit avoir une fin, une colère de roi de Prusse, comme un vaudeville français, le mariage du prince et celui du grenadier déserteur sont convenus. L'arrangement de cette petite pièce est entendu avec esprit et clarté. Nous, exposés quelquefois à chercher le mot d'énigmes tortues, comme *le roi*, de M. Lurine, et forcés d'abaisser notre intelligence devant la subtilité des sphinx du Vaudeville; nous sommes à notre aise devant ces petites actions simples, limpides et d'une invraisemblance amusante. Lemesnil est comique comme grenadier, et sa femme fort gentille comme modiste, et possède, en outre, un talent de première force sur la charge en douze temps. M. Welsch, pour se donner des façons de prince royal de Prusse, croit nécessaire d'employer un grasseiement du plus mauvais goût.

— THÉATRE DES VARIÉTÉS. — MA FEMME ET MON PARAPLUIE, vaudeville en un acte, par MM. Varin, Desvergers et Laurencin. — Non, ceci n'est pas un vaudeville; c'est tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit autre chose. M. Serinet, accordeur de pianos, a perdu sa femme et son parapluie et déplore ce double malheur. Son chagrin est tellement âcre, tellement dense et indivisible, qu'il joint ces deux pertes dans ses lamentations, sans pouvoir les séparer. C'est ainsi qu'on l'entend dire : « Celui qui m'a pris ma femme m'expose à recevoir la pluie quand il fait mauvais, et le voleur qui m'a volé mon parapluie a osé vivre publiquement avec lui pendant huit jours. La douleur de cet homme est respectable, au moins en partie. Il n'a pas besoin de femme pour accorder les pianos; mais il a besoin d'un parapluie pour faire ses courses. La perte de sa femme est une économie pour lui, celle de son parapluie l'occasion d'une dépense; puis, en supposant que ces deux objets lui reviennent, l'un lui reviendra usé, l'autre dans le même état. Une absence de huit jours, qui peut profiter à

une femme, doit détériorer un parapluie. Écoutez le proverbe lorrain : « Prête-moi ta femme. — Oui. — Prête-moi ton lard. — Non, ça s'use. » M. Serinet s'en prend à tout le monde, saisit tout le monde à la gorge : il lui faut sa femme et son parapluie ! ou peut-être, pour mieux rendre sa pensée intime, son parapluie et sa femme. Or l'un et l'autre sont entre les mains d'un séducteur qui se sert plus de l'un que de l'autre. Ce qui nous fait dire que cette pièce n'est pas un vaudeville, c'est que les jérémiades de Serinet la remplissent, à l'exclusion de tout flon flon et de tout air d'Aristippe. Ces jérémiades seraient aussi insupportables que monotones si elles n'empruntaient pas au talent de Vernet un accent de vérité comique et de douleur burlesque. Vernet est un acteur de premier ordre, intelligent, fin dans ses nuances et toujours dans la limite du bon goût ; son costume est spirituel et vrai, sa fureur amusante, sa joie naïve, quand il retrouve ces deux objets si chers : la femme ne paraît pas : elle est sans doute restée au dépôt des cannes ; mais, à en juger par l'accueil que l'accordeur de pianos fait à son parapluie, M^me^ Serinet doit être étouffée de caresses. C'est un spectacle qu'on a bien fait de nous épargner.

— La botanique, cette science qui naguère courait le beau monde, ne fait plus partie de l'éducation des jeunes gens et des jeunes filles : ce qui l'a tuée cette science, c'est probablement le vaudeville incroyable qui fut joué si long-temps sous le titre de La Leçon de botanique. Sur les débris des étamines, des pistils, des corolles naturelles et des couplets de M. Bouilly s'est élevé un art aussi chaste, aussi naïf, mais plus attachant, qui ne force pas ceux qui le cultivent à courir à travers champs, dans la rosée ou par un grand soleil ; un art qui brave les saisons et s'accommode aussi bien d'une matinée brumeuse de novembre que d'un jour éclatant de juin : nous voulons dire la peinture des fleurs. Des maîtres célèbres l'ont illustrée, et les Van Spaendonck, les Redouté, ont formé à leur tour des élèves qui propagent dans le monde ce talent aimable, cette récréation de bon goût. Au dernier Salon, les œuvres de M^me^ Camille de Chantereine, élève de Redouté, ont obtenu tous les succès : les éloges des amateurs d'abord, puis les encouragemens de l'administration des beaux-arts qui a décerné à M^me^ de Chantereine une médaille d'or. Enhardie par tous ces suffrages dont la récompense officielle n'est que la consécration, M^me^ de Chantereine vient prendre une place qui manque dans l'enseignement de la peinture. En ouvrant un cours de peinture de fleurs, auquel s'appliquera une méthode claire, facile et prompte, M^me^ de Chantereine doit appeler à elle toutes les femmes dont le temps s'emploie à de gracieux loisirs. Ce cours, dont le prix est de 25 francs par mois, aura lieu les mardis et vendredis de 11 à 5 heures, rue de la Ville-l'Évêque, n° 31.

— Un jeune violon norwégien, M. Ole E. Bule, qui arrive d'Italie, s'est fait entendre, la semaine dernière, à l'Opéra, où l'on a admiré la finesse et l'originalité de son jeu. Le jeune Bule est appelé à une haute réputation; sa verve marche indépendante; il n'imite personne, et ne s'est pas laissé entraîner par les bizarreries du grand Paganini, dont le talent unique a perdu ainsi beaucoup de jeunes talens sans expérience. M. Bule se fera entendre mardi au Gymnase-Musical. Nous lui prédisons un grand succès.

— On parle beaucoup dans le monde politique et littéraire du nouvel ouvrage de M. Lerminier. On s'accorde à dire qu'Au-delà du Rhin est le livre le plus complet et le plus vrai qu'on ait publié sur l'Allemagne depuis Mme Staël.

— Outre-Mer, par M. Louis de Maynard, a paru chez le libraire Renduel. Nous examinerons prochainement ce remarquable début d'un très-jeune écrivain.

— La nouvelle traduction de Byron que publie le libraire Charpentier, obtient un grand succès. La troisième livraison a paru. Les gravures qui accompagnent cette nouvelle édition ont été exécutées à Londres, et sont très-belles. Chaque livraison de gravures se vend séparément 1 franc 50 centimes; la livraison de deux feuilles de texte in-quarto, 25 cent.

— Le même libraire vient de publier les Mémoires d'un officier d'état-major pendant l'expédition d'Afrique, par M. Barchou de Penhoën. L'auteur a fait la campagne d'Alger en qualité d'aide-de-camp du général Berthezène, et sa relation est incontestablement ce que nous connaissons de mieux sur l'expédition d'Afrique; c'est un livre écrit en bon style, simple et coloré, et d'un vif intérêt, même après tout ce qu'on a publié sur Alger.

— Valida *ou* la réputation d'une femme, vient de paraître à la librairie de Levavasseur. Ce roman, que l'on dit plein d'intérêt et de passion, est l'ouvrage d'une femme, la marquise d'E***. Nous en reparlerons.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DIX-~~SEPTIÈME~~ *huitième* VOLUME.




ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.

# REVUE

# DE PARIS.

XVIII

# REVUE
# DE PARIS.

*Nouvelle Série. — Année 1835.*

TOME DIX-NEUVIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1835.

A. ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

# LA HOLLANDE.

# PHYSIONOMIE

DES

# PRINCIPALES VILLES.

AMSTERDAM. — LA HAYE. — BRÉDA. — SAARDAM. — HARLEM. BROEK, ETC.

Il existe un pays que la porcelaine, plus encore que la tradition, a mis à la portée de tout le monde, que les confiseurs moulent en sucre, et que l'Opéra-Comique vient de refondre en couplets ; un pays grotesque et sérieux à la fois, où les maisons, quand le vent souffle, forment à elles seules un harmonica de clochettes, où la pantoufle d'une femme est un supplice, et la perspective, en fait de dessin, une superfluité. Là toutes les lignes sont en effet confondues, brouillées follement et comme à plaisir ; les toits vous saluent, les balcons dansent, les ponts eux-mêmes grimpent en fusées sur les rivières et les monts de laque bleue. Ce

pays, où je ne sache pas que beaucoup voyagent, se trouve partout, tant il a voyagé lui-même, comme une molle oasis détachée de ses rives, depuis les missionnaires qui nous l'ont apporté les premiers, dans un pan de leur robe noire, jusqu'à Mme de Pompadour qui lui a donné asile dans tous les boudoirs de Versailles. Les marchands de thé nous le transmettent plus cher et plus verni que jamais. Le père Alexandre, de Rhodes, jésuite, au sommaire de ses quatre Voyages en Orient, nous raconte de ce pays les plus belles conversions et les plus belles choses. Les mandarins y sont lettrés et les empereurs polis. Tout ce qu'un peuple enfant peut avoir de grâce et de badinage dans l'idée, de parfum naïf et d'indolence spirituelle, compose le génie de ce peuple. Ce peuple, on le voit par les seules *Lettres édifiantes*, n'en était pas moins destiné à recevoir un jour la parole sainte au bord du fleuve Jaune, comme une belle tribu d'Arabes, assise sur les grands sables. Il pouvait aussi se lever, au besoin, comme un seul homme pour la guerre, devenir grand au milieu de sa nature naine, apprendre de lui-même le secret de sa force et rester son maître, au milieu de ses futilités et de ses pagodes, pareil à ce Persan prêt à combattre et lisant encore le livre *des Roses* du poète Saadi.

Pourquoi donc n'est-il demeuré pour nous qu'un peuple de jouets et de chats bleus, un petit monstre mignon, digne au plus, mesdames, de vous faire du thé dans ses petites tasses, ou d'étendre sur vous son ombrelle de feuilles peintes? Pourquoi ne lui avoir pas tenu compte de sa constante immobilité, de sa noblesse de castes, de son imprimerie et de son commerce? Beaucoup savent-ils le nom de l'impérial ouvrier qui, trois cent trois ans avant Jésus-Christ, éleva cette fameuse muraille passée et repassée tour à tour par les fils de Genghiz-Khan et les Tartares? Orgueilleux et blasés que nous sommes, à peine consentons-nous à nous occuper des autres! L'aspect bariolé de ce grand royaume de Chine l'a calomnié de siècle en siècle; on a comparé son manteau impérial à un long carnet d'étoffes; ses petits chevaux, ses vers à soie et ses mandarins ont fait rire. Un peuple dont on rit, n'est-ce pas un peuple jugé?

A ceux qui ne consultent que la première impression du site, la Hollande, il faut l'avouer, offre un parallèle inévitable avec la Chine. Dussions-nous être irrévérens envers Grotius et le grand pensionnaire de With, nous proclamons cette vérité. Les fréquentes relations des Hollandais avec la Chine, leur besoin d'échanges, leur sympathie même de commerce et d'habitudes, tout, jusqu'à leur sol à fleur d'eau, dont la figure se rapproche de ces jardins flottans de Nankin, construits avec des radeaux de bambous, devaient influer nécessairement sur l'aspect extérieur de cette contrée. Imaginez seulement entre ces deux peuples une immense distinction d'études. Le premier s'est arrêté à l'épiderme de sa nature, et n'a vu, pour ainsi dire, que son écorce; il a jeté imprudemment au dehors toutes ses richesses, il a doré ses robes d'empereurs et les portes hautes de ses villes; il a tendu de soie ses marchés et mis des grelots de perles à ses boutiques : sa vie folle, extérieure, avait besoin de soleil. La fée arabe, celle des *Mille et une Nuits*, prodigue d'amulettes, d'ananas et de colliers, a dirigé l'élan de ce peuple; elle a jeté dans son tablier d'enfant les balles sonnantes, les pipes d'opium, les lanternes et les miroirs. Ce peuple, on le voit, a donc laissé couler sa vie au grand jour, mollement couché dans sa jonque, aux brises de ses beaux fleuves, laissant à ses femmes le soin du chanvre et du mûrier, et se renfermant lui-même avec complaisance dans sa lente et magnifique industrie. Admirable par l'éclat de ses couleurs, il n'a jamais eu de vrais peintres; ses doigts de sybarite tracent encore de petites fleurs sur la gaze. C'est un peuple vieux, par cela seul qu'il s'est arrêté lui-même dans sa croissance, un acteur grotesque et puéril qui se serre le pied depuis mille ans pour être joli. L'autre peuple, après avoir triomphé lui-même courageusement de son terrain, s'est mis à le peindre aussi, comme le premier. A son exemple, il a bariolé ses fabriques, ses digues et ses rames. Cet amour de l'or et de la soie qui perdit Tyr, il l'a ressenti comme le premier; mais, plus intérieur ou plus avare, il s'est renfermé avec ses richesses, comme l'alchimiste de Rembrandt; à peine l'a-t-on vu de temps à autre émailler la poupe de ses flottes et se répandre

en prodigalités de princes; car une fois engagé dans cette lutte du sol contre l'Océan, il a compris qu'il fallait amasser pour vaincre, réserver pour soutenir. A force d'habileté et de patience, il en est venu à se faire un très-opulent et très-redouté seigneur, fort de grandes possessions coloniales, d'un honneur sévère et incontesté. C'est là son seul point de contact avec la Chine, que d'avoir été parfois et d'être encore curieux du *coquet* et du *joli*, tant les natures les plus robustes ont besoin du contraste des petites choses. Au milieu de cette âpreté de lignes dont s'enveloppe sa brumeuse physionomie, on est donc en droit de s'étonner qu'il ait du fard; à voir ses hommes musculeux, on ne peut croire à ce grand amour de maisonnettes peintes et de joujoux. Ce point de contact avec le royaume de Canton vous paraît encore plus saillant lorsque vous quittez la Flandre. La Flandre, cette belle reine à la chape gothique, vous jette un long regard de tristesse, comme pour vous reprocher votre abandon. Qu'allez-vous faire, bon Dieu! dans ce pays de collections japonaises, où tous les moulins ressemblent à ceux du signor della Manca, où les namaquas et les majors chinois de Batavia sont sous des cloches de verre? Ce marquisat d'Anvers, qui s'étend majestueux à votre droite, semble vous crier: « Arrêtez! » Adieu les monumens de la vieille foi catholique et espagnole! adieu les églises, les portiques et les chapelles! adieu ces prodiges anciens de Gand la superbe, dont les catafalques pompeux sentent l'Espagne! Adieu Ypres et Louvain, mariant leurs fleurs de pierre; Bruxelles grise et sombre, avec ses deux tours de Sainte-Gudule! Tout cela va faire place à ce culte aride et froid, ce culte vide et nu qu'on appelle la Réforme. Plus de ces clochetons d'ardoise, aux flèches moscovites; plus de ces cathédrales en marbre noir et blanc, aux confessionnaux de bois, ornés de statues d'apôtres. Vainement, hélas! et partout vous chercherez ces grandes nefs, ces pieux débris, ces archanges. Que Dieu vous protége, pélerins ingrats qui nous quittez!

Au premier coup d'œil que vous jetez sur la Hollande, vous êtes forcé vous-même de convenir que ces envieux qui vous crient: *Raca!* pourraient bien avoir raison. Vous faites dix lieues mor-

telles par les bruyères, sans trouver autre chose que de chétifs hameaux, des cabarets grisâtres et d'exécrables pataches, décorées du nom de calèches. La nature du pays, jusqu'à Breda, se ressent encore du territoire brabançon : seulement aux lignes veloutées du paysage, aux couches fauves des sables, à cette lumière onduleuse et molle des fonds, vous pressentez les prairies de la Hollande. L'alignement exact des maisons de Breda et leur couleur d'un rouge de brique donnent à cette ville l'aspect d'un vieux plan sale, froissé dans la poche d'un lansquenet. Depuis Groot-Zundert vous voilà déjà fait aux passeports et aux tambours. Au lieu d'une lourde avant-garde néerlandaise, on est tout surpris de trouver des figures blondes et jeunes à ces douaniers militaires d'un nouveau genre, inspecteurs alertes, qui vous demandent le permis du prince d'Orange, en vous offrant des cigares. Ces élégans Bataves sont loin d'avoir conservé la tradition des bottes à chaudron, du tricorne et des épaisses moustaches qui distinguaient leurs aïeux, aux victoires d'Eekeren, près Anvers; d'Hachstel et de Gibraltar. Un visa de M. Lehon suffirait pour vous compromettre à leurs yeux, la Belgique n'ayant aucun droit et aucun pouvoir, à partir de ces limites. Quant au soldat hollandais, proprement dit, il m'a semblé créé avec prédilection par la nature pour toutes les tribulations du port d'armes. J'en ai vu sur l'esplanade de La Haye, jambe levée pendant cinq secondes, immobiles et résignés; la sueur perlait le front de ces patiens conscrits!

Nous avons fait d'avance nos adieux aux grands monumens; hâtons-nous de dire que le seul et le plus beau fleuron gothique de la Hollande est à Breda. Dans la chapelle de la Vierge, autrement nommée le chœur des seigneurs de Breda, vous découvrez ce vénérable et saint monument des Nassau : c'est le mausolée en marbre blanc d'Engelbrecht II et de sa femme, Limburge de Baden. Henri, comte de Nassau et neveu du mort, fit ériger ce tombeau que la tradition, on ne sait pourquoi, attribue à Michel-Ange. Sans vouloir établir une controverse facile, au sujet de ce grand *tailleur de pierre*, nous devons dire que l'élégance et la finesse du ciseau combattent aisément cette supposition. Ce chef-d'œuvre

serait plutôt de l'école de Jean de Bologne. C'est, nous le répétons, le seul monument gothique de ce grand royaume des prairies et des canaux. Il projette l'ombre colossale de ses statues sur un pavé protestant, tout poudreux de craie et d'ordures. Il n'existe pas, à notre sens, en Italie, un mausolée plus noble et plus beau. Cette mort vaniteuse et castillane s'est entourée elle-même de ses hochets et de ses armures; son haume, ses gantelets, son épée, figurent pièce à pièce et taillés en marbre sur une table longue, que soutiennent quatre Atlas. Si le travail de cette armure est d'un incroyable fini, les quatre figures agenouillées du *genou droict* sont à elles seules des chefs-d'œuvre. Il n'y a pas, au reste, de parole humaine qui puisse dire la tristesse de cette église de Breda (on la nomme la vieille église). Le culte protestant l'a bourgeoisement entourée, du côté du chœur, d'une grille de cuivre doré, luisante et polie comme la plaque d'un *taylor* de Londres. Son abandon misérable et sa profanation réelle font saigner le cœur. C'est une église blanche et nue, mal pavée par des tombes dont les armoiries sont en relief, et dont on a d'ailleurs fort souvent retourné les pierres. Les charmantes sculptures des chapelles qui entourent la nef ont beaucoup souffert; la plupart de ces Nassau priant sur leurs coussins de plâtre et leur large épée traînant à terre, sont sans bras ni tête; les femmes, au grand voile de bandelettes blanches, ont été plus respectées. Les arabesques du chœur se ressentent encore de l'incurie habituelle aux protestans, fermiers profanes de ce temple; elles ne sont jamais lavées ou passées à l'éponge, ce qui est à coup sûr un grand oubli en Hollande. Ce sont, pour la plupart, des figurines moqueuses et satiriques, impudentes de naïveté et ressemblant à ce Manneken si dévergondé et si connu de Bruxelles. Des anges, des acanthes et des figures d'animaux, pareils à ceux de l'Apocalypse, font de ces stalles d'abbés un délicieux pendant à celles de Westminster.

A partir de là et à passer le seuil de ce temple, vous ne trouverez plus de statuettes ni de chapelles; c'est ce qui explique le profond mépris des antiquaires pour les édifices et monumens de la Hollande. Le plus souvent, en effet, vous rencontrez, à l'en-

trée des villes, une tour de forme carrée, munie d'une horloge à quatre cadrans, et coiffée, comme Sancho, d'un bonnet de magicien; cela va toujours ainsi, et en augmentant, jusqu'au fond de la West-Frise. La façade de ces tours est ordinairement décorée des anciennes armes de la ville; les lions de Hollande y sont peints ou sculptés de la manière la plus grotesque du monde, et toujours avec la devise : *Je maintiendrai.*

Presque toutes ces constructions portent le chiffre 1660. Ces barrières et ces portes manquent ordinairement d'aplomb; elles ont des carillons mélancoliques beaucoup moins enchanteurs que ceux d'Amsterdam, qui exécutent journellement les plus belles sonates de Léo et de Durante. Les églises de Hollande n'ont guère plus de style et de relief que les portes des villes; leur voûte consiste en charpentes grossières et lourdes; les pierres sont grises et sans nul effet; les clochers seuls ont quelque chose de svelte et d'étrange, vus à distance avec leurs couronnes de fer et leurs bourrelets à jour sur un ciel pesant et grisâtre. En général, cette architecture hollandaise aux ordres mêlés, aux couleurs sales ou tranchantes, fatigue l'œil sans aucun profit pour l'ensemble; elle est disgracieuse et uniforme. Il semble, en vérité, que l'architecture de ce pays consiste en moulins, à voir leur inépuisable variété! Par les villes, par les canaux, le casque pointu de ces singuliers géants, se fait jour, tantôt luisant et plat comme l'armet de Don Quichotte; et corsés d'un chaume aussi fin qu'une cotte de mailles; d'autrefois, vous les voyez dorés à l'axe comme des navires, ornés de roseaux, peints en vert, avec des colonnes, des péristyles et des arabesques. Il y a des moulins royaux, des moulins d'enfans, des moulins de stathouder, des moulins de meuniers et des moulins de bourguemestres. Ces grandes ailes tournantes au milieu de plaines vertes ou d'eaux blanchâtres, réveillent à elles seules, de leur sifflement aigu, ce vaste silence à peine troublé par le froissement de la barque contre les saules ou le mugissement des bœufs. La Hollande a revêtu sa robe nouvelle; l'herbe, qui depuis l'automne s'était cachée sous la glace, commence à lever ses têtes pointues au-dessus de l'eau; cette plaine, qui était jadis un lac, déroule ses bords velus

et recouvre sa couleur. La *schuyt* ([1]) glisse mollement sur l'eau, charmante et légère, avec son dôme semé d'écailles de moules, tiède encore de son atmosphère de tabac, et suivant le trot du ***het jagertjen*** qui fait lever pour elle le pont d'Harlingen, en détachant la corne de bœuf suspendue à son épaule. Après les pêcheurs de Dordrecht, aux culottes de laine blanche, voici déjà venir les Frisones à fine dentelle, aux longues boucles d'oreilles, luisantes comme des reliquaires; leurs visages éclatent de l'incarnat hollandais de Mieris. Ce paysage aux terrains de cendre, ces saules, ces frémissemens légers de l'eau, vous bercent malgré vous d'une indicible rêverie. Seul et couché, pour quelques *stuyvers* de plus dans l'intérieur de la barque, vous admirez ce long tableau de genre, souvent trop parfait et trop fini, toujours vaporeux et suave dans ses reflets. C'est surtout au soir, et à la clarté tremblante de la lune, que cette nature, doucement voilée, épand autour de vous son prestige de mystérieuse fraîcheur. Aux premiers rayons de l'astre limpide, les brouillards eux-mêmes se fendent comme un blanc réseau; la ligne de ces chemins plats encadre la plaine aux huttes qui s'allument; ses lointains sont mobiles et tachés d'ocre comme dans les fonds de Vanderneer; la lune pèse encore sur sa couche de nuées. Peu à peu, l'harmonieuse tristesse de ce tableau s'est accrue, la lumière argente lentement ces grandes eaux, ces pavillons d'ardoises, ces voiles et ces beaux cygnes qui voyagent deux à deux sur la rivière de l'Yssel. Pour interrompre la monotonie du rêve, la route va crier au loin sous le poids de petites voitures rechampies d'or et d'argent comme les *caratelle* de Naples; peut-être encore un enfant conduisant ses trois chiens au galop, troublera, de ses coups de fouet, votre solitude. Je ne puis dire si cette solitude est du bonheur; mais c'est, à coup sûr, l'anéantissement de toute pensée.

La première maison hollandaise ou chinoise que nous aperçûmes était à Dordrecht, nous venions de passer ce fleuve sale et triste du Moërdeick, aux flots moutonnans, si bien reproduits

([1]) Barque avec laquelle on fait environ par heure un mille d'Allemagne.

dans les tableaux de Backhuysen. En vérité, jusque-là, vous auriez trouvé, comme nous, le pays bien plus anglais que chinois, à voir ces petites briques sur lesquelles on roule comme sur les chemins makadémisés de Londres; les jolis terrains verts, peuplés de vaches et de chevaux; les barrières, les enseignes peintes. L'entrée de Dordrecht même, ce port animé et commerçant, avec ses jalousies et ses femmes cachées par les pots de fleurs de leurs fenêtres, nous avaient plutôt rappelé Plymouth aux frais prospects, au sable fin et doré. Nous venions de constater, au *Lion-d'or*, un vin détestable et une superbe horloge en carton, puis encore un tableau représentant la trop célèbre inondation de 1421, qui détacha cette ville du Brabant, en submergeant soixante-douze villages.

Les trois fenêtres de l'auberge donnaient sur la Meuse; une jetée raide, avançant en forme d'estacade sur le fleuve, conduisait à cet horizon, ou plutôt à cette draperie de maisons originales. Entre toutes les autres, je distinguai, sur la gauche, celle dont je veux vous parler. Elle était flanquée d'un pavillon à écailles grises, orné, sur sa devanture, de soleils à rayons d'or; les volets, étaient semés d'oiseaux du dessin le plus baroque et le plus tourmenté. Pour la maison, sa façade était d'une couleur approchant assez de la lie de vin; les fenêtres de marbre noir, le perron de granit vert; en guise de girouette, elle portait quatre figures à cheval, que je présumai devoir être les quatre fils Aymon. Ainsi posée, et resserrée par la lisière du canal, elle n'en possédait pas moins un petit jardin d'abbé, avec des arbres peints en rouge et en blanc jusqu'à la hauteur des premières branches; de petites allées et de petits dessins faits au râteau. Au milieu de compartimens d'un sable rouge et noir, l'œil distinguait d'énormes coquillages apposés en forme de roches, ou bien encore de grosses perles de verre de toutes couleurs, annexées comme des oranges, à l'aide d'un fil d'archal. Un yacht, oblong en forme de coco, yacht luisant et vermillonné, était amarré entre les roseaux du bord. Le silence du lieu était profond, je me croyais vraiment sur le canal impérial de la Chine; tout ce que les contes de fées ont de petit, les *festons* et les *astragales* de Boi-

leau n'étaient rien près de cela... Les ifs, taillés en éteignoir, nous regardaient; les bergers de plâtre peint, et les chiens, aux yeux d'émail, avaient l'air de nous narguer. Au lieu du mandarin que nous attendions, apparut bientôt une longue femme, raide, sèche et gothique, dont je ne pus voir que le visage et le bout des doigts; elle était vêtue d'une belle étoffe à fleurs éclatantes; sa coiffe consistait dans un madras empesé, monté sur un moule à cornes, dans le genre de ceux du temps de Charles VI; elle avait en main un instrument singulier, une grosse seringue. Quelqu'un me dit que son costume était celui des femmes de Molqueren; dans ce costume, elle n'avait ni hanches ni gorge, et ressemblait, à s'y méprendre, aux fées grotesques des contes de Perrault. Ayant mis bientôt sa seringue en jeu, elle lava le toit aux tuiles vernissées, concurremment avec une pluie très-fine qui semblait l'aider dans cette fonction. L'arc-en-ciel qui parut alors, — un arc-en-ciel est chose rare en Hollande! — diaprait de tons étranges cette grande figure de mascarade, la dame agitait son balai peint en lilas avec des guirlandes, après avoir déposé sa seringue contre la sabottée de la maison. Je ne saurais peindre l'étonnement naïf dans lequel m'avait jeté cette contemplation curieuse. Rien au monde ne me parut jamais plus extravagant que cette femme si simple, et plus inouï que cette maison! Chaque *trekschuyten* qui glissait sur l'eau avec sa hutte allongée et sa proue à filets jaunes, le son du cornet de poste annonçant le conducteur, le bruit des moulins et les clapemens de l'eau arrivant aux pilotis de la jetée, me distrayaient à grand'peine de ce spectacle; je n'étais plus à Dordrecht, mais à Ho-Nan.

Cet aspect bâtard et contrefait des maisons s'efface bientôt devant la physionomie des villes. Entre toutes les autres, nous préciserons Amsterdam et La Haye, quittes à placer Rotterdam dans la demi-teinte. Amsterdam, à cette heure, est, sans nul doute, le plus beau centre du commerce et de l'opulence batave. La fameuse allégorie de Weynings sur la mort de J. de With représente merveilleusement Amsterdam. C'est le combat d'un cygne défendant contre un chien sept œufs, sur lesquels sont écrits les

noms des Provinces-Unies. Depuis Weynings, le chien belge a renversé impunément cette corbeille d'œufs; mais le cygne étend toujours sur Amsterdam ses ailes blessées et saignantes. Il couve ce qu'elle a encore d'industrie, de patriotisme et de souvenirs. Étrange ville que celle-ci, agitée par tant de secousses, hospitalière à tant de religions et de cultes, obscurément illustre, malgré ses hommes de génie, ses grands peintres et ses poètes, tout émue encore et toute froissée de ses dernières luttes, même après les victoires théâtrales de Louis XIV! Ville immense, voilée, inconnue, à l'égal d'une ville indienne, où tout ce qui marche a son but d'argent caché à tous, son projet et sa pensée! Ville où se sont réfugiées et les habitudes et la bourgeoisie de la Hollande, la foi chrétienne chancelante et le judaïsme à côté de la réforme! Ville paisible, heureuse et dormant à l'ancre aujourd'hui comme son vaisseau, demain révoltée, la parole haute! Tumultueuse autant que Venise est triste, austère comme Rome et riche comme Londres, dont l'artillerie a tonné partout, jusque sur les mers du Nouveau-Monde, et à qui le nom de première bourgeoise de l'univers demeurera toujours concédé, à défaut de celui de république!

Composée de tant d'élémens divers, protestante, chrétienne et juive, même à cette époque d'apathie religieuse, comment Amsterdam ne serait-elle pas une ville unique, une expression spéciale et grande de l'histoire et de la société hollandaise? Même avant 1806 et son roi Louis Napoléon, quelles vicissitudes n'a-t-elle point subies, quels n'ont point été ses ressentimens et ses colères! Arrogante envers Louis XIV, le plus irascible des rois, elle publie de satiriques pamphlets contre ce prince, avec la folle témérité d'un mousquetaire écrivant contre l'état. Au milieu de ses défaites, elle trouve moyen de s'envelopper d'une mer nouvelle, ainsi que Leyde et ses alentours; elle amasse digues sur digues, navires sur navires; Ruyter, ce Turenne des armées navales de Hollande, s'illustre bien avant Russel en nous brûlant des vaisseaux. Ce temps de demi-lunes et de contrescarpes, où les historiographes eux-mêmes sont obligés de monter à cheval au grand

soleil, et Fagon de suivre son maître à petites journées, est la plus belle période d'Amsterdam; car Louis XIV rebrousse chemin à ses portes. Pendant que Boileau célèbre en vers durs la prise des villes de Flandre, le prince d'Orange, âgé de vingt-deux ans, jeune et enflammé comme un de ces héros des apothéoses de Jordaëns, venge de leurs défaites Utrecht et Gueldres; Amsterdam se trouve affranchie de la conquête. Elle reprend ses peintres, ses ouvriers, ses poètes. Ruysdaël et Berghem retracent ses jetées, ses bois épais et ses fleuves. Le vieux Rembrandt avait peint sa garde de nuit; Vanderhelst esquisse magnifiquement ses banquets de capitaines et de compagnies bourgeoises. Dans cette ville, et à cette époque, tout est pompeux, tout, jusqu'aux carrosses, de forme espagnole, dont le poids broie le pavé, et desquels ressortent de volumineuses perruques de baillis, celle entre autres de Grootenhuys, qui, par amitié pour le poète Vondel, veut bien ne le condamner qu'à une amende de 300 florins pour sa tragédie politique de *Palamède*. Ces grands bassins, à l'instar des docks anglais, vastes hangars de toutes les richesses du globe, regorgent de tous les trésors du Japon; la chambre des bourgmestres fait sculpter elle-même, avec beaucoup d'art, et à prix d'argent, les panneaux de son sénat et les manteaux de ses cheminées. A voir le yacht de *la ville*, aux rames dorées, aux rideaux de pourpre brodés aux armes d'Orange, encombré le soir de financiers, de peintres, de gens de guerre et de savans, vous diriez du buccentaure en raccourci, tant ce monde doré, étincelant, se reflète avec grâce dans les fraîches eaux de l'Amstel, tant il y a de richesse et d'élégance dans ces Hollandais qui tiennent à prouver au roi de France qu'ils sont grands! Le nom de Louvois et l'édit de Nantes rembrunissent ces jours tranquilles; la Hollande se voit couverte d'exilés qui se partagent son sol avec l'Allemagne et l'Angleterre. Dès que ces protestans fugitifs ont battu retraite en Hollande, la physionomie d'Amsterdam devient ridée, la ville est morose et triste. Croyez bien qu'elle conservera long-temps cette allure de quaker et de réformé, la ville autrefois joyeuse, la ville de Rembrandt Van Ryn! Elle donne dans les discussions

jansénistes, les controverses et les schismes; ce n'est pas assez pour elle d'avoir des synagogues au lieu de théâtres, de s'être faite ennuyeuse et prude, elle a recours encore à la petite église de ce bon M. d'Utrecht! Amsterdam, en un clin d'œil, fourmille de diacres et d'églises. Les temples grecs, jansénistes, luthériens, anabaptistes, juifs et catholiques, forment les couleurs bigarrées de son écusson; les franciscains, les augustins et les carmélites promènent leur soutanelle dans cette ville palpitante au seul nom de la bulle *Unigenitus!*

Il faut convenir que l'influence de ces grandes révolutions religieuses imprime aujourd'hui même à Amsterdam un caractère d'aridité et de tristesse; on n'y compte que par rues et par églises. Or, je ne sache rien au monde de plus déplorable et de plus lugubre que ces monumens du culte réformé. Les parois en sont humides et d'une viduité complète, et si la langue hollandaise paraît presque ridicule au théâtre par la redondance et la bouffissure que lui donnent les comédiens, elle l'est bien plus dans la bouche des *domines*, ou ministres du culte. Ces messieurs ne parlent pas, mais sifflent à la lettre leurs sermons sur un ton chantant qui reste le même d'un bout à l'autre; le plus souvent, l'assemblée écoute ces prédicateurs d'un sommeil unanime. Une grande chaire de bois sculpté, avec force lumières et petits triangles de bougies, compose tout l'appareil des grandes fêtes; les dames et demoiselles, protégées ou cachées par de lourdes grilles de cuivre, ont l'air de véritables béguines. Le ministre est ordinairement un homme de trente à quarante ans, vêtu de noir comme un huissier, portant de la poudre, une bague d'évêque et des manchettes. Quand nous arrivâmes à Amsterdam (c'était le troisième jour de la semaine sainte), les carrosses et les voitures sans roues, nommées *slee*, ornées presque toutes de longs bidets maigres, à plumet rouge, formaient une file majestueuse devant l'église neuve, voisine du *Dam*, ancienne église paroissiale de Notre-Dame, et Sainte-Catherine, que la fureur des iconoclastes dépouilla d'une façon si désastreuse en 1578. L'entrée du Voorburgwal était obstruée de voiles, de mantelets et de guimpes. La magnifique

chaire de ce temple, chef-d'œuvre de sculpture du célèbre Vinkenbrinck, rayonnait au feu des lustres; ses bas-reliefs de bois, et son dais orné d'acanthe, la faisaient ressembler à ces monumens d'ivoire que les Dieppois évident encore avec tant de patience. La balustrade de cet escalier seule, entrelacée de pampres, me parut bien plus curieuse que le tombeau de l'amiral Ruyter, couché dans ses lourds habits de marin, tout au bout de cette église, dont, en raison de la semaine sainte, on faisait jouer alors les grandes et les petites orgues. Cette cérémonie, ou plutôt ce rit sans cérémonie, m'avait paru le plus triste de la terre. Le pasteur, ou prédicateur hollandais, prêchait en français ce soir-là. Il avait pris sans doute d'une gouvernante picarde ou genevoise les locutions les plus contraires à la langue; il disait *n'oser pas*, pour *ne pas pouvoir*, et *attendre* pour *sortir;* il promenait aussi ses consonnes finales à la manière des Suisses; tout cela d'un petit air benin, mielleux et pincé qui n'excluait pas certaines prétentions à l'éloquence de la chaire! Les femmes écoutaient ce discours d'un air ennuyé, beaucoup ne le comprenaient pas, les Anglaises surtout, adorables miss en chapeau de paille, à rubans démesurés. Le costume bleu et rouge des orphelines d'Amsterdam, et les belles robes bariolées de quelques paysannes de la Frise, tranchaient seuls ce grand conclave d'habits noirs; encore les orphelines et les paysannes se tenaient-elles modestement, ainsi que nous, à l'entour des grilles. Intérieurement, nous comparions cette foule triste à cette autre foule de Naples, si folle d'encens et d'*ex voto* à pareille heure, si étourdissante et si recueillie à la fois devant les rubans et les châsses de la Madone de l'Arc. Là, du moins, les femmes n'avaient pas l'air gauche et benin, elles ne se suivaient pas deux à deux comme des pensionnaires; c'étaient de brunes vendangeuses d'Ischia, la corbeille de pampre sur la tête, avec leurs beaux velours dignes de Schnetz, leurs grands yeux noirs et leur tambour de basque dans la main droite. Ici, au contraire, nous avions l'air d'assister à quelque enterrement de juifs ou de frères moraves. Toutes ces pénitentes, Irlandaises ou Hollandaises, étaient droites, épinglées et raides comme lady Wes-

tern de *Tom Jones!* Les plus jeunes ne laissaient passer de leurs cheveux que deux mèches, soyeuses et légères, il est vrai, mais retombant impitoyablement en tirebouchons le long des joues, grâce à la gomme arabique qui les y retient collées. Malgré cet air d'apprêt, quelques-unes étaient véritablement divines, *un paquet de lis et de roses*, comme disait Carmontelle. Les mamans et vieilles femmes nous parurent coller de la même façon, contre leurs tempes, non pas des cheveux, mais des mèches de fil blanc qui leur donnaient un vrai visage de sorcières. Je n'ai jamais vu ni pratiqué le *ramadan*, mais je puis dire que cette entrée à Amsterdam dans la semaine sainte me parut des plus rigides.

La promenade du Plantage n'est pas plus gaie. Au mois de septembre, il existe à peine quelque vestige du mot de *kermesse* dans ce qu'on appelle la grande foire. Nous parcourûmes en calèche plusieurs quartiers, avant d'arriver à celui des Juifs. Le Keysersgragt, le Princesgragt et le Heerngragt, trois quais plantés de beaux ormes et bordés de maisons silencieuses, étonneraient à coup sûr un habitant de nos boulevarts. Ces quais sont déserts, on n'y voit personne aux fenêtres, quelques conducteurs de *slee* et des enterremens vous y barrent seuls le pas. Les maisons qui bordent ces trois quais offrent toute la perfection extérieure et intérieure des belles maisons de Hollande; les arbres et le mouvement des canaux se reflètent dans leurs grandes vitres de glaces, leurs boutons de cuivre luisans et dorés appellent le gant blanc du gentleman. Les portes et traverses des fenêtres bronzées comme à Londres, sont ordinairement surmontées de longs réverbères à filets d'or; la lumière du gaz ruissèle au soir sur ces portes aussi polies que du laque. Les quais conservent encore, à heures dites, quelques-unes de ces traditions vivantes en chair et en os, incrustées dans notre mémoire depuis les divines comédies de Molière. Ce sont, par exemple sur les quatre heures, des négocians de 1660 avec la perruque à marteau, la canne d'ivoire et l'habit à boutons d'acier, Gérontes vénérables que courtisent les neveux hollandais à bottes pointues d'après les gravures de mode en 1830. La ma-

tion juive a adopté pour costume ordinaire à Amsterdam, la barbe classique d'un papa grec et de petits mollets d'usurier sous une immense redingote. Un type plus étrange c'est le prieur d'enterremens (*aanspreker*), homme noir avec un crêpe au chapeau, tombant plus bas qu'une plume de reitre sous Louis XIII. Ce personnage entièrement funèbre, depuis le tricorne jusqu'aux boucles d'acier, parcourt à toute heure la ville. Il a un rabat blanc et de longs papiers de même couleur; ces papiers sont ses tablettes de mort sur lesquelles il couche les plus opulens comme les plus pauvres. Prenez-y garde! cet homme que vous coudoyez, indifférent aujourd'hui, vous ne le verrez pas demain sans terreur ouvrir votre porte et vous apporter la *carte* de M. un tel..., carte de dernière visite, semée de *requiescat* et d'os! Cet *aanspreker* assiste à tout, l'été son ombre noire se projette aux prés d'Harlem, il glisse près des fleurs et des jardins, les jeunes filles tremblent de le rencontrer entre les roseaux du lac. Dans le temps des glaces, il traverse l'Y, et le Zuyderzée lui-même, avec ses patins rougis aux forges de Belzebuth!

Un autre costume plus attristant à mon gré que celui de l'homme des enterremens est l'uniforme des enfans trouvés qu'Amsterdam élève à ses frais. Il consiste dans une petite veste noire avec un numéro imprimé sur toile blanche. Quant aux orphelins, ils sont mi-partie noir et rouge. Je laisse aux philanthropes le soin de réclamer contre le numéro insultant dont la ville a timbré ces pauvres enfans d'Amsterdam, presque tous sérieux et graves comme de petits grooms anglais desquels ils se rapprochent par la coupe de leur veste. Il faut les voir un beau dimanche se promener lentement au Prinsengracht, les mains dans les poches et plus proprement brossés que de coutume, avec leur nœud d'épaule rouge, blanc et noir qui les relève et ferait d'eux de petits princes hollandais du temps de Louis XIV, n'était ce maudit numéro! Leur hôpital a, du reste, sa boulangerie et sa pharmacie. Les filles au petit bonnet blanc semé d'épingles, aux longues mitaines jaunes et au tablier de simple toile, ont un air de simplicité heu-

reuse qui vous enchante : j'en vis une belle et grande qui faisait des vers latins aussi bien que Jean Secundus. Elles sortent dotées de cette maison, mais cette dot est bien mince ; la plupart se font servantes, ce qui, en Hollande, est la plus terrible des conditions, car ce sont les femmes qui remplacent les hommes pour le gros ouvrage. D'autres fois vous les rencontrerez deux à deux le long de l'Amstel, se dirigeant par la porte d'Utrecht pour voir les yachts de plaisance au beau pont *des Amoureux*. Ce pont des Amoureux est en effet une promenade bien adaptée à ce long fracas d'Amsterdam, et au retentissement confus de son pavé ; il repose et il enchante. La nuit venue, les deux bords de l'Amstel étendent leurs bras d'ombre comme deux grandes digues trouées d'étoiles scintillantes. Les vitres qui s'allument reflètent leurs grandes gerbes dans les canaux ; les mâts se détachent encore sur le fond bleuâtre du ciel avec la finesse soyeuse de leurs cordages : c'est le seul endroit de la ville tumultueuse où devait se traîner, vers le soir, un homme au teint plombé, vieillard morose et pauvre, avec un habit râpé de commis, une nièce pour bâton, et pour compagnie un vieux livre. La nuit, et lorsque pleuraient tous les carillons d'Amsterdam, le chantre de *Lucifer* et des *Vierges*, Vondel le catholique allait écouter ces derniers bruits et ces murmures ; Vondel ne voyait pas une flamme de vaisseau venu des Grandes-Indes qui ne lui rappelât son fils ingrat et perdu, ce fils pour lequel il vendit tout, jusqu'à sa gloire, et qui le laissa mourir lentement dans sa pauvreté, pour qu'il ne fût pas dit que même en Hollande les poètes mourraient ailleurs qu'à l'hôpital.

VIR PHŒBO ET MUSIS GRATUS VONDELIUS HIC EST (¹)!

La quantité des hospices égale celle des églises ; il est impossible de voir plus de fondations pieuses et belles. Amsterdam a l'hospice des vieilles femmes et celui des vieilles gens, l'hospice anglais, l'hospice luthérien, la cour aux Roses (Rozengracht),

(¹) Épitaphe de Vondel.

l'hospice des veuves indigentes, l'hospice de Saint-Lazare, celui de Saint-Pierre et celui des fous. Toute cette ville mystique, à part au milieu de la véritable ville, a ses lois et ses mœurs privées; les fondations particulières ne sont pas en moins grand nombre. L'imagination la plus distraite se sent donc captivée à la seule vue d'Amsterdam; Amsterdam est la ville des bouleversemens politiques et des églises. Ce que la Hollande a de monumental et de curieux, sa bigarrure de cultes et ses couches diverses d'anciennes mœurs, tout cela est enfoui dans les murailles d'Amsterdam. Ces maisons d'Amsterdam ont servi parfois de retraite aux catholiques, ainsi que les antiques catacombes. Depuis la réforme de 1578, les catholiques se sont vus contraints d'y célébrer la messe dans leurs chambres et de chanter les matines à voix basse; de là vient sans doute la bizarrerie de noms qui les distingue. Celle-ci a pour nom *le cor de Postillon* (post hoorn), cette autre *le Perroquet* (papegaai). Si vous passez un matin devant le Fluweelen Burgwal, montez dans une maison d'assez commune apparence, vous trouverez au troisième étage une petite chapelle ornée d'un crucifiement. C'est l'église *du Cerf* (het hert), nº 125, et l'on y dit la messe à dix heures et demie! Quelques-unes s'appellent encore *l'Arbrisseau, la Colombe, le Polonais*. L'évêque de Haarlem officie souvent en habits pontificaux à la Cigogne (de Ooijevaar), pauvre église qui n'a qu'un tableau peint par Coët, *Siméon présentant Jésus au temple*. Si la nudité du culte protestant vous a paru singulière, en revanche, cet abandon et cette misère du culte catholique sont inexplicables. La première fois que je vis ces chambres qu'on nomme églises, je me crus dans ce cimetière de Paris qui ressemble à la vallée de Josaphat. Les églises grecques et russes, l'église arménienne et l'église polonaise sont étouffées et pressées dans le même quartier; elles sont tellement pauvres que l'évêque Châtel n'en voudrait point! Chez les Arméniens (au Boomsloot), vous trouvez au moins quelque apparence de richesse, de nobles et vrais efforts. Au-dessus d'un *Agnus Dei* en marbre blanc, on peut lire cette inscription en langue arménienne :

*Moi, Arachiel, natif de la ville d'Amasie, fils de Paul Aracheleuz, natif d'Ispahan, j'ai fait raccommoder cette porte, agrandir ce vestibule, incruster de marbre le lambris et le pavé, et orner la voûte en stuc, en mémoire de feu mon père Paul et de ma mère encore vivante, l'an de grâce* 1749.

La grande synagogue juive à Amsterdam est certainement, avec celle de Livourne, la plus curieuse que puisse voir un artiste. L'établissement des Juifs dans cette ville de commerce date, selon le calendrier judaïque, de l'année 1595. C'est chose merveilleuse que ces marchands devenus presque rois d'une ville marchande; partout ailleurs ils ont l'air de n'être pas chez eux : Florence et Rome les renferment dans les grilles de leur *Ghetto*, ici vous les trouvez à la Bourse et dans les boutiques ainsi que leur maître et modèle, le Juif errant. Vous souvient-il de la synagogue de Livourne? avez-vous frappé un samedi à une petite porte de la *strada Balbiana*, porte huileuse et lourde qui s'ouvre d'elle-même sur ses gonds comme le panneau d'un conte de fées? Êtes-vous entré dans ce temple où les assistans ont leur chapeau sur le front, dont la voûte bourdonne, et qui ressemble, au premier abord, à notre parquet de la Bourse? La salle est carrée, vaste et haute; elle est ornée de moulures à la Louis XV, de chiffres hébraïques, de versets de psaumes et de robinets. Le jour d'Italie arrive à flots à ses vitres; il est à peine amorti par la soie de grands rideaux rouges. C'est un glapissement de voix étranges et confuses, des enfans, des Hébreux, des robes de Turc, des vieillards en veste, et des Arméniens de vingt ans couchés sur des tapis rouges. Au milieu de cette Italie de marbre qui a des saints de vermeil, des cathédrales semées de fresques, des bannières et des archanges aux ailes d'or, que vient faire ce culte qui s'en va pâle et branlant? Que veut cette religion de banque et de misère, parlant haut, agiotant et chantant depuis Shylok? Est-ce pour le vieil André d'Orgagna ou Murillo que posent ces hommes, la plupart rongés de faim et de vermine, dont les dents affamés mordent les bâtons de leur chaise? Un rabbin vêtu de noir fait la quête dans

son grand sac de velours. Mon Dieu, qu'en Italie l'impression d'un tel spectacle est saisissante! Voilà un culte placé entre une malédiction divine et une éternité de vie, un temple païen sur un sol pétri d'églises, des gens qui vivent comme une exception morale sous le ciel florentin, honnis parmi les Italiens, et contraints de payer les brises qui leur viennent du golfe de Naples!

Presque tous, je vous l'avoue, avaient l'air morne et souffrant. Ce type juif, idéal de grâce et de beauté chez la femme, est pour l'homme un type de dépression et de souffrance. Peut-être l'ange chargé de punir a-t-il eu pitié des femmes!

Eh bien! ces mêmes hommes, si dépaysés en Italie, si chétifs, si méprisés, je les ai revus opulens et forts dans Amsterdam, ayant leurs ponts-levis, leur commerce, leurs droits politiques et leurs maisons respectées à l'égal des forteresses. C'est que dans Amsterdam un juif n'est pas moins qu'un catholique, que cette ville est morte à toute idée belliqueuse de ligue et de foi. Et d'ailleurs, le juif hollandais est riche, il trafique de ces mille brocantages obscurs qui font la joie de ce peuple enfant; le juif italien n'a que ses étoffes rongées de mites, ses livres d'hébreu et sa misère. J'ai vu à Amsterdam une assemblée des parnassins, vous eussiez dit un sénat de bourgmestres. Leur saleté était riche, leurs cachets de montre fort beaux, plusieurs avaient des onyx à leur jabot taché de tabac. Près de la grande entrée de la synagogue, vous apercevez une tribune où siége le *chacham* ou grand rabbin, les parnassins sont plus bas. Les bancs sont garnis de petites armoires où ils gardent sous clef leurs voiles et leurs bibles. Outre les lustres qui éclairent le soir la synagogue, il pend au plafond une lampe de verre allumée dans tous les temps, et qu'ils appellent la lumière perpétuelle. C'est dans la partie de l'orient que se fait l'office, elle est séparée du reste de l'enceinte par une balustrade de bois d'acajou. Dans une grande armoire ornée de cinq cases, est placé le Pentateuque. Les Juifs ne s'approchent de ces livres sacrés de Moïse que le front découvert et les souliers ôtés! Ainsi qu'à Livourne, les deux côtés supportent un rang de tribunes grillées pour les femmes. Au travers de ces grilles vous distinguez les voiles

blancs, les mains effilées et le nez grec, signe distinctif des femmes juives. Les échelles de corde se déploient rarement pour ces Jessica de second ordre; rarement un baron hollandais épris du même amour que le *marchand de Venise*, les enlève du Muiderstraat.

Il y a encore de bonnes ames et des conseillers auliques de La Haye qui croient que les Juifs lavent leurs morts dans du vinaigre. Pourquoi ne pas ajouter, comme un vieux livre de *Voyages en Italie*, qu'ils l'emploient ensuite à confire des cornichons pour les chrétiens?

Vous avez parcouru Amsterdam, la ville des cultes, la ville sombre et théologienne, frappez maintenant aux portes peintes de La Haye, la ville de l'étiquette. La Haye, résidence royale, a tout l'air d'une capitale anglaise. Quand vous avez passé Delft, jolie ville, propre et cailloutée, ville de canaux, traversée par les diligences sans nombre qui lui viennent de Rotterdam, vous apercevez une foule de belles maisons au grand panache de tilleuls; ces tilleuls ont été célébrés quelque part en grande prose par Bernardin de Saint-Pierre. C'est ici que les équipages foisonnent, que les brouettes crient, que les chambellans criblés de croix passent et repassent. La Haye, c'est une vénérable douairière qui vous dira les us et coutumes, qui vous expliquera mieux que Saint-Simon les règles du *dais* au théâtre, et de l'*estrapontin* dans les carrosses; son Bois a été le théâtre de toutes les querelles pour le *pas*, qui divisèrent autrefois les ambassadeurs de France et d'Espagne. Le comte d'Estrades, ambassadeur de Louis XIV, y prit le pas sur le stathouder lui-même! Allez voir la grande salle où figurent tous les portraits des Nassau, gigantesques portraits d'Hercules et d'Amours bataves, peints en poudre avec les armes des Sept-Provinces, les uns mythologiquement pourvus d'ailes, d'autres appuyés sur la massue! La duchesse de Berry qui, du temps de Saint-Simon, usurpait tous les honneurs de reine, et marchait dans Paris avec des *timbales sonnantes*, aurait eu, je vous jure, grand tort de faire cette équipée dans La Haye. Tous les conseillers que l'on y rencontre encore aujourd'hui sont de vrais conseillers d'Hoffmann, ils savent par cœur tous les échevins d'autre-

fois et les grands baillis! Si vous avez des lettres de recommandation pour La Haye, jetez-les bien vite dans un canal, elles vous feront à coup sûr plus de profit. L'examen d'une lettre de recommandation passe à un grand conseil de famille où chacun opine du bonnet. Au bout de quatre jours on vous met une carte, au bout de sept visites, vous êtes invité! Cela tombe juste à l'heure de votre départ, tant les Hollandais mettent de temps à se décider!

Le Bois de La Haye est une ravissante promenade. Si les hôtels de cette ville aux briques peintes, aux tapis de Perse, aux glaces de cheminées étroites et longues, vous paraissent un décalque des maisons de Londres, la promenade du Bois sera pour vous celle d'Hyde-Park. Des faons et des cerfs, couchés dans le pré, y projettent, sur un vert tendre, l'ombre de leurs ramures; ces gazons divins ont l'air d'appeler Fielding. Sans le chapeau de paille, à larges bords, des femmes de Schevening, vous crieriez au cocher : « Picadilly! » Le fameux salon de la *Maison du Bois*, salon japonais, où tant *d'or se relève en bosse*, est un magnifique cadeau du dernier empereur de Chine au feu stathouder; il est royal de proportions et de tentures. Les oiseaux de sa tapisserie y sont en plumes, les terrasses en mousse et en gramen. Le salon d'*Orange*, salon de magnifiques apothéoses peintes par Jordaens, a l'air d'une salle du Vatican. Par une bizarrerie, très-philosophique d'ailleurs, la veuve de ce prince Frédéric-Henri (elle s'appelait, je crois, Amélie de Solms) a fait placer son portrait, habit et voiles noirs, au-dessus de ce salon éclatant. Elle tient en main une affreuse tête de mort!

Selon nous, le temps curieux de La Haye a été celui des petits scandales imprimés in-12, le temps des éditions apocryphes qui voulaient échapper à la censure. Les petits marquis, le talon en l'air, après avoir *commis*, sous Louis XV, quelque pamphlet ou quelque roman, s'en allaient prendre l'air de S'Graven Hagen, et revenaient en poste, jouir ensuite de leur triomphe. La plupart du temps, ce titre de La Haye, imprimé sur les livres, était une véritable fiction. Cette ville paisible serait bien coupable si nous lui devions tous les romans de mousquetaire et toutes les

fadeurs, écrites sur les sofas du dix-huitième siècle. Elle a fait beaucoup mieux en nous donnant Ruysch et Huygens.

A l'heure qu'il est, les clubs et les cafés sont l'ame de cette ville. Un café de La Haye (*tapery*) compromettrait pourtant un étranger aux yeux du puritanisme hollandais, plus encore que les folles *maisons de nuit* d'Amsterdam. Tout s'y passe cependant dans l'ordre le plus méthodique et le plus triste. Les murs de ces tabagies conservent d'ordinaire de grands bras de flambeaux à la Louis XIV, une forte odeur de tabac et de genièvre, d'énormes pipes que l'on vous présente en entrant, le portrait du prince d'Orange à cheval et un perroquet renfrogné au comptoir, dans une grande cage. Ce pauvre oiseau, indignement enfumé par la pipe, a l'air de regretter les mystiques pralines de Vert-Vert.

Malgré son apparence confortable de richesse et d'élégance, La Haye ressemble beaucoup à *la Petite Ville* de feu Picard ; chacun y sait par cœur le dîner et la maîtresse de son voisin. Barricadée chez elle, tirant chaque jour le verrou sur ses mœurs et ses habitudes, la vie hollandaise n'a qu'une joie, celle d'épier les travers des étrangers devenus ses hôtes. Tous ces petits miroirs pendus aux fenêtres des maisons (miroirs nommés *spiegel*, en raison de leur office) rapportent fidèlement et au jour le jour à leurs maîtres les baisers pris et rendus, les raccommodemens et les querelles. Voilà une pâture quotidienne d'anecdotes et de cancans. La probité batave, tant de fois vantée dans les affaires, sa simplicité heureuse et sa grande économie, n'aboutissent souvent qu'à l'asservissement le plus complet de l'avarice. Le marquis de Ros....., avec quatre mille arpens de terre, n'a pas de domestique en voyage et boucle lui-même ses malles. On se montrait dans la rue un *gentleman* de Leyde, qui avait un cheval de 1,500 francs ! L'alliance récente avec la Russie a donné ici quelque relief à la cour, qui sans cela aurait l'air d'une bonne et lourde préfecture. Il y a tous les jours un couvert de douze officiers chez le roi, dont habituellement deux grands-officiers. La table royale est fort bien servie, et le roi d'une facilité d'accueil devenue proverbiale à La Haye. Un jeune comte russe, établi à La Haye depuis deux ans, nous disait avoir ren-

contré dans les cercles un petit homme noir, à jabot, aux mains aussi blanches que sa cravate, excellent pianiste, auquel les dames disaient d'une voix tendre : *Monsignor!* C'était l'internonce du pape, rien que cela! On se l'arrachait dans le pavs comme une porcelaine du Japon.

Quant aux Anglais, ils sont peu choyés dans cette résidence. Le chargé d'affaires et son seul secrétaire représentent la nation. Ceci vous frappe d'autant plus que La Haye, je le répète, est une véritable ville anglaise; les hôtels sont tous dans le style de ceux de *Clarendon.*

Je hais de tout cœur les choucroutes et les promenades à Schevening. Les gens de La Haye ne manqueront pas de vous dire que Schevening est fort beau. De ce plateau nu, vous pouvez à votre aise jouir de la mer du Nord, beaucoup moins belle que la lame de Dieppe et de Boulogne. L'établissement de bains dont s'enorgueillit Schevening est beaucoup trop grand pour l'endroit; il laisse à cent lieues de lui les Néotherme de Paris. A propos de bains, vous saurez qu'il est d'usage à La Haye de se faire inscrire pour en prendre *un*, dans la seule baignoire de la ville, Hôtel du maréchal de Turenne. Après trois jours d'attente, un domestique en livrée vous conduit par les cuisines à une chaudière large et ronde, digne des frères Machabées. Vous y bouillez le temps qu'il vous convient dans une eau verte et bourbeuse, quitte à vous laver après ce bain, d'après le mot railleur de Diogène.

La littérature limitrophe n'est pas certainement ce qui préoccupe le plus les Hollandais. Ils en étaient, en avril 1835, au premier volume de la *Marquise de Créquy*, aux *Soirées de Walter Scott* et à *Bugjargal*. Les cabinets de lecture, ainsi que les journaux de France sont, ailleurs qu'au club, une véritable rareté. Mme la comtesse Rossi ayant bien voulu, en chantant chez le prince d'Orange, rappeler à ses amis qu'elle était encore Mlle Sontag, il y eut, je crois, un M. Box, secrétaire de M. Van Man, ministre de la justice, qui consentit à publier sur elle un feuilleton. Heureuse ville, qui peut vivre ainsi sans journaux!

Au reste, c'est à La Haye que le bourgeois est encore une vé-

rité. Les oncles au *coquin de neveu* et les tuteurs à brandebourgs de M. Alexandre Duval sembleraient s'être réfugiés dans cette ville. Quelquefois, au soir, à l'appui d'une fenêtre basse qui donne sur le canal, vous voyez un honnête Batave, voûté comme Jean-Jacques et balançant, comme lui, entre ses doigts sa pervenche favorite; sa pipe et son *feu* de pipe reposent à ses côtés; son nez, recourbé en serre d'oiseau, est pincé par les classiques lunettes rondes; il lit à coup sûr l'*Histoire des pêches, découvertes et établissemens des Hollandais dans les mers du Nord*, par M. Bernard de Reste!

On s'est égayé beaucoup sur la facilité de mœurs des Hollandaises. Quant à moi, si je ne les ai pas trouvées moins roses et moins fraîches que dans les tableaux de Gérard Dow, je ne les crois pas non plus aussi oublieuses que dans ceux de Jean Steen. Elles ne montrent guère leurs visages qu'à travers les persiennes ou les grilles de leurs églises. Les femmes de Hollande, surveillées parfois comme les femmes turques, brisent les entraves du harem; mais, en général, il n'y a pas ici de fracas de commerce et de *relazione*, comme en Italie; tout cela s'arrange et se conduit *piano*, comme le premier chœur d'Almaviva.

Les intérieurs de famille sont autre chose; il faut vaincre d'assaut les antipathies et les terreurs hollandaises pour y entrer. A peine sur le seuil, et dès que le miroir à double verre, suspendu au dehors, a présenté votre figure de visiteur à votre hôte, la grand'tante fait cacher les demoiselles. Les demoiselles de Hollande sont, comme les fleurs de Haarlem, toujours sous verre jusqu'au grand jour de l'exposition, celui de l'hymen. L'excentricité anglaise, pour sa rigueur, n'approche pas de celle-ci. Si c'est le soir, et que vous soyez réservé à ce qu'on appelle un *thé*, je vous recommande le tableau suivant. Dans un salon de moyenne hauteur, orné de chinoiseries de toute nature, figure une table luisante, sur laquelle s'élève un obélisque de tasses amoncelées, une colonne trajane de porcelaines. La dame de la maison remue ces tasses avec une grande agilité, elle les nettoie, les rince et les remplit ensuite elle-même. Nul vestige de domesticité apparente;

la livrée, pendant ce temps, bâille ou dort sous le péristyle vitré; cependant le thé circule, on s'aventure à parler des grandes et des petites orgues d'Haarlem. Le fils de la maison, innocent jeune homme, qui traduit Heinsius, joue timidement avec deux griffons anglais assoupis dans de grands paniers d'osier. Quelquefois un professeur intervient et raconte comme nouveauté l'histoire d'Hugo de Groot, plus connu chez nous, lui et son coffre, sous le nom de Grotius. Le grand catalogue *des plus belles oignons et pates à fleurs hollandaises, imprimé par Arie Corneille*, etc., sur le Wageweg, fut un jour compulsé devant nous par de si furieux amateurs de jacinthes, qu'à minuit sonnant, on parlait encore de *la Duchesse de Raguse bleu-porcelaine*, estimée à 200 francs. La *tulipomanie* est le grand type des conversations hollandaises. Parlez-vous beaux-arts, peinture, poésie ou même politique, on vous répond jacinthes et amaryllis. La ville de Haarlem est le centre de cette fureur. Le jour de l'exposition des fleurs à Haarlem, l'orgue de la cathédrale a des chants, chaque serre et chaque porte son parfum. Les villa hollandaises qui bordent la route sont sablées de la veille; la statue de Laurent Coster, cet inventeur apocryphe ou vrai de l'imprimerie, rayonne elle-même d'anémones, de gladiolys et de roses. Innocent peuple et innocente ville! Il y a des bourgeois qui font quinze lieues pour flairer de leur narine attendrie *le Prince héréditaire d'Orange*, *la Marquise de Anspach*, *la Ville d'Amsterdam* ou *M. Pitt!* On sait que *le Louis XVI* coûta jusqu'à 600 francs!

Ces singularités d'un peuple créé pour la miniature ne sauraient mieux se résumer que par l'extravagant aspect du fameux village de Broëk. La Nord'Hollande est en effet l'arsenal le plus curieux de toutes ces vieilles coutumes, coutumes de propreté et de chinoiserie sérieuse. A peu de distance de Buiksloot, vous trouverez beaucoup de paysans et de fourneaux de terre dans les campagnes; ce sont des gens de Broëk qui font leur cuisine, pour ne pas salir leurs maisons. Ce sable fin et propret, sur lequel sont balayés artistement des paysages et des figures, gar-

dez-vous de le gâter, ce sont les dessins des gens de Broëk! Vite, il vous faut mettre des chaussons de lisière pour visiter tout cela. Le grand Frédéric de Prusse, qui l'avait vu avant vous, quand il voyageait incognito dans la West-Frise, s'en fâcha sérieusement. — Mais savez-vous, leur dit M. de Lamettrie, que c'est Frédéric de Prusse? — Et quand ce serait le bourgmestre d'Amsterdam! répondirent les gens de Broëk. Heureusement que le roi Frédéric et Lamettrie étaient philosophes!

Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce village envoya un jour une forte somme à un colonel prussien dont le régiment devait traverser l'une de ses rues; justement c'était la plus grande. L'impôt fut voté et l'argent envoyé bien vite par eux, afin que ce damné Prussien épargnât aux femmes de Broëk la peine de refaire leurs paysages de sable. Tout cela n'est-il pas digne du peuple chinois?

Si l'on dit que l'empereur Joseph II n'éprouva pas moins de difficulté à être reçu dans une maison de Broëk, nous devons nous trouver heureux d'avoir pu du moins voir ses *remises*. Cette partie de Broëk est à coup sûr ce qu'il y a de plus curieux. Trouvant sans doute que ce n'était pas assez d'avoir dans leurs étables attaché la queue aux vaches, crainte d'ordures, les naturels de Broëk ont encore mieux logé leurs carioles; les harnois en sont garnis de petites coquilles de Guinée, et suspendus sous verre dans une grande armoire d'acajou, surmontée d'un vase en ove, d'où retombent galamment deux guirlandes à fleurs dorées. Au milieu de la *remise*, il y a un lustre; elle est planchéiée et frottée; les volets des fenêtres sont aussi chargés d'or que les colonnes d'avant-scène à l'Opéra.

Après ceci, que vous dire, et me ferez-vous grâce au moins de Saardam? Saardam, ou plutôt Saandam, offre la même ironie champêtre; le vert des maisons y est aussi tendre que l'herbe des prés; les jardins y sont en grande toilette dès sept heures du matin; les lanternes de gaz y pendent aux tilleuls; les femmes sont brossées, épinglées, charmantes et luisantes, avec leurs mantilles de soie noire. Vous pensez bien qu'à Saardam, il y a pour tous

les pèlerins pieux une visite que n'indiquent point les livres de voyage, visite plus intéressante mille fois que celle de la cabane du czar Pierre, ce curieux sauvage dont parle tant Saint-Simon. La cabane du czar Pierre peut-elle valoir, après tout, sa seule promenade à Saint-Cyr? « Il y fut reçu comme le roi. Il voulut » voir aussi Mme de Maintenon, qui, dans l'apparence de cette » curiosité, s'était mise au lit, ses rideaux fermés, hors un qui » ne l'était qu'à demi. Le czar entra dans sa chambre, alla ou» vrir les rideaux des fenêtres en arrivant, puis tout de suite » ceux du lit; *il regarda bien madame Maintenon tout à son aise,* » ne lui dit pas un mot, et, sans lui faire aucune sorte de révé» rence, s'en alla! »

Saint-Simon dit encore qu'il buvait et mangeait en deux repas réglés d'une façon inconcevable, prenant à la fin du repas *des eaux-de-vie préparées, chopine et quelquefois pinte.* Le défrai de ce prince coûtait 600 écus par jour ([1]).

Vous ferez donc mieux de lire le czar Pierre dans les Mémoires, que d'aller voir sa baraque. Elle consiste en quatre planches, sur lesquelles tous les sots du monde ont écrit des vers et leurs noms.... La visite dont je veux vous parler est celle du bourgmestre de Saardam. Depuis la pièce et l'acteur, on ne saurait passer sans rire à Saardam, et tout d'abord nous prîmes soin de nous faire conduire chez ce digne magistrat. Il nous tardait singulièrement de le comparer à son *double*, de l'étudier et de le sonder *relativement à l'Angleterre*. Quelque danger que courût notre sérieux dans cette entrevue, j'ose dire que nous nous en tirâmes avec bonheur. En longeant les barrières et les moulins de ce village, lequel n'a pas moins de dix mille ames, nous arrivâmes avec notre guide à la demeure de M. Van der Staat. Ce nom, qui n'a rien de fictif, était écrit en belles lettres de cuivre sur une porte ombragée par deux lauriers-roses. La petite maison était peinte en noir, avec des tuiles vernies; le revêtement du mur était de briques jaunes. Il y avait dans notre démarche une grande étourderie;

([1]) 1117, Mémoires.

mais le cœur nous battait, nous allions voir un homme de tradition, immortel sans qu'il le sût peut-être! un bourgmestre en chair et en os! Au tintement officiel de la petite sonnette du jardin, le magistrat dut penser d'abord que nous ne venions que pour affaire.

— Dépêchez, messieurs, nous dit en français le digne M. Van der Staat.

Il avait encore sa serviette à la bouche et tenait sa casquette à garde-vue vert dans sa main droite. A la suite de notre guide, nous avions l'air de deux plaignans, ou plutôt de deux maraudeurs conduits par un garde. Le bourgmestre nous fit passer dans un petit salon voisin de la salle à manger et ferma sur lui une grille treillissée de fils de cuivre, à travers laquelle il reprit avec plus d'assurance le cours de ses interrogations. Il parlait français et bon français. Il nous avoua ne pas connaître Potier, à *moins*, reprit-il, *que ce ne soit le jurisconsulte*. Pendant que l'un de nous le faisait causer, l'autre osait prendre assez irrévérencieusement le croquis de sa personne. Assurément elle ne manquait pas d'une certaine grâce : il était fort droit, haut en couleur, portant une perruque brune, toute ronde; les deux côtés de son col de toile avançaient avec la raideur pointue des chevaux de frise. Ce qui nous parut original, ce fut une pièce d'argent de cinq florins, qu'il portait collée au milieu du front. Le guide nous déclara qu'il n'usait de cette pièce que pour conjurer un mal de tête habituel chez lui, à cause du bruit des moulins. Les moulins de Saardam font en effet le plus continu des vacarmes. Ne voulant pas faire refroidir plus long-temps le dîner du bourgmestre, nous prîmes congé de lui avec force salutations. Il ne pouvait pas concevoir qu'on eût mis sur la scène un bourgmestre pour rire!

Ce ne fut qu'alors et à travers les grandes vitres de la salle à manger que nous aperçûmes sa famille, assez inquiète, à ce qu'il nous parut, de son absence. Ses deux filles, autant que nous en pûmes juger, étaient de fort belles personnes; elles étaient ornées du diadème palmirien des femmes d'Alkmaar et de Hoorn, dont

le cercle d'or massif, posé à plat, encadrait merveilleusement leurs blonds cheveux.

Le surlendemain, nous parcourions Rotterdam et Leyde. Je n'ai que deux choses à en dire, c'est que la première de ces deux villes, sans la statue noire d'Érasme et sa Bourse, aurait l'air de quelque quartier populeux d'Amsterdam, et que la seconde devrait plutôt se nommer Lucas de Leyde, en reconnaissance et en souvenir de son peintre.

Nous pourrions encore vous parler d'Utrecht, la ville patricienne par excellence; Utrecht aussi vieille et aussi poudreuse que le velours de ses fabriques, le centre des familles nobles, et qui pourrait s'appeler à bon droit le faubourg Saint-Germain de la Hollande. La galerie de tableaux du professeur Blumland, remarquable entre toutes celles d'Utrecht, vous y semblera plus curieuse que la plume du château de Loo, plume devenue historique depuis qu'elle signa la paix. D'Utrecht à Ouden-Aerd, le pays, que vous parcourez en yacht, est plein de fraîcheur; il vous fera presque oublier les frères Moraves, leurs robes blanches et leur cor de chasse. On a trop parlé de cette communauté, mascarade luthérienne, où le *rose tendre*, pour les bonnets, remplace, pour les femmes, la *couleur rouge*, jusqu'à l'heure du mariage, époque à laquelle les statuts leur font prendre le *bleu céleste*. Cette secte, nous devons le dire, a pourtant encore des partisans en Allemagne et en Prusse.

Loin de nous la prétention d'avoir, dans ces aperçus, résumé la physionomie complète de la Hollande. Après le sol, doivent venir les ouvriers. Les uns, comme les peintres, se sont bornés à refléter sur leurs toiles cette belle et fraîche nature; les autres, comme les poètes, les amiraux et les hommes d'état, en ont agrandi le champ et reculé les limites.

Il resterait un beau livre à faire sur ce peuple, qui du moins ne nous vole pas nos industries comme la Belgique, qui s'est fait lui-même et se maintient opulent sans avoir la morgue insolente des parvenus; industrieux comme s'il était encore pauvre, superficiel en fait d'ornemens et de joujoux, il est vrai, mais peut-être

plus riche encore que nous en hommes véritablement instruits; si despote dans son commerce, que son roi a compris qu'il ne devait être que son premier procureur; peuple étrange, dont la soif de fortune est telle que le moindre chiffre de ses ballots l'occupe plus que son histoire, et que c'est à nous, gens de passage, à remuer péniblement sa vieille cendre pour y reconstruire, avec les dates, la vie de ses grands hommes, souvent oubliés!

Roger de Beauvoir.



# Du

# MOUVEMENT INTELLECTUEL

## ET LITTÉRAIRE

### SOUS LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT.



INFLUENCE RÉCIPROQUE DE LA SOCIÉTÉ SUR LE THÉATRE, ET DU THÉATRE SUR LA SOCIÉTÉ.

Il n'y a aucune espèce de comparaison possible à établir entre le théâtre des anciens et celui des modernes, sous le rapport de leur action morale. L'effet produit par la représentation des *Euménides* et par celle de l'*Andromède* a besoin du témoignage de l'histoire pour ne pas être relégué au nombre des hyperboles les plus mensongères. Cette différence énorme de perceptions n'établit pas seulement un fait particulier de temps et de lieu; on serait volontiers porté à croire qu'elle constitue un fait physiologique. Ne serait-il pas remarquable, tandis que les générations se précipitent avec une impatience toujours trompée vers le terme du progrès et

l'âge du perfectionnement, que l'espèce humaine eût déjà réellement perdu un sens?

Il est évident que l'art n'agit point sur nous comme il agissait sur les peuples de l'antiquité. Un roi législateur qui renouvellerait les réglemens de Thésée sur les mouvemens de la danse, pour serrer, par le moyen de cet exercice, les liens moraux et religieux de la société; un roi selon le cœur de Dieu, comme David, qui jouerait de la harpe à la procession et qui danserait devant le reposoir, paraîtraient aujourd'hui plus ridicules qu'ils n'ont jamais été solennels, et la garde qui veille aux barrières du Louvre ne les défendrait pas des sifflets. Il faut tout le respect que nous imposent encore les noms de Pythagore et de Platon pour nous défendre d'un sentiment de dérision ou du moins de pitié, quand nous réfléchissons sur l'étrange importance que le premier accorde à la musique dans sa Philosophie, et le second dans sa Politique. Le bon homme Marcel, qui avait le bonheur de voir tant de choses dans un menuet, n'y aurait certainement pas vu celles-là. Cependant ce rapprochement était très-sensible, et comme on dit maintenant, très-rationnel pour Platon et pour Pythagore, parce qu'il était déduit d'un ordre de sensations que nous n'éprouvons plus de la même manière.

On n'a pas assez réfléchi sur l'effet moral que durent produire les arts, à l'instant où ils se manifestèrent aux sens de l'homme, comme la plus haute expression imaginable de son intelligence et de sa spiritualité. Les langues en ont cependant conservé une espèce de témoignage dans cette exclamation vulgaire : *cela est divin*, qui nous échappe encore à la perception d'une œuvre de génie : ce cri d'élan était un acte de foi; c'était l'aveu de l'ame qui reconnaissait dans les créations sublimes de la pensée une puissance d'inspiration bien supérieure aux forces de notre nature, et qui remontait spontanément de l'admiration du beau à la Divinité qui en est la source. Alors, tout ce qui était grand révélait Dieu; la religion de l'humanité se composait de toutes les émotions qui l'élèvent au-dessus de la matière organisée et agissante, pour la mettre en possession des domaines immenses de

l'esprit et du sentiment; l'art, pour ainsi dire, préexistant comme l'immortel foyer dont il semblait émané, n'avait rien des vils métiers dans lesquels il s'est transformé, sous l'ignoble patronage des pédans. L'art était un culte, le culte naturel du monde reconnaissant, et l'exercice de l'art était un pontificat.

Ce magnifique sacerdoce du poète, par exemple, n'est nulle part plus évident pour moi que dans le théâtre des Grecs. L'objet apparent du drame d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, est la peinture des passions, l'histoire des crimes traditionnels et presque mythologiques dont l'ensemble formait, depuis Homère, la partie la plus positive des fables nationales, et il est tellement d'usage de le considérer sous cet aspect exclusif, qu'on s'accoutumera peut-être difficilement à y chercher de véritables solennités liturgiques. Quand on observe cependant que ces faits, plus ou moins avérés, selon les croyances communes, se lient partout au système des mythes religieux comme il était enseigné par les prêtres, que les moindres détails y ramènent continuellement le spectateur à l'idée de l'éternelle justice et de l'infaillibilité des rémunérations et des vengeances célestes, que toutes les impressions qui en résultent enfin, aboutissent à inspirer l'horreur du crime et le respect des dieux, on arrive peu à peu à trouver cette conjecture moins hasardée. Tels seraient, en effet, autant que de pareilles choses peuvent se comparer, les livres historiques de la *Bible*, si leur divin auteur les avait assujétis à la forme du drame comme le *Cantique des Cantiques* de Salomon, au lieu de leur donner celle des chroniques.

Il est aisé d'imaginer, d'après cela, quel genre d'influence pouvaient exercer sur les anciens ces représentations théâtrales où la population affluait tout entière dans un espace propre à la contenir. S'il est démontré, comme je le pense, que les mythes et les lois morales du paganisme n'auraient pas suffi seuls au maintien de l'ordre et à la conservation de la forme sociale, si on est obligé de recourir à des institutions auxiliaires pour expliquer la longévité phénoménale de certaines constitutions politiques antérieures à l'Évangile, je crois fermement qu'il faudra demander à la poésie,

et surtout au drame, la solution de ce mystère. La promiscuité de ces multitudes presque homogènes, si favorable à l'effet des sympathies de la parole, présentait quelque chose de semblable au concours des fidèles dans nos temples. Les scènes qui occupaient leur esprit étaient fécondes aussi en grandes et imposantes leçons, et les résultats de l'enseignement se rapprochaient de ceux qu'il nous est ordonné de recueillir dans les instructions chrétiennes, autant qu'une fiction utile et consentie par la croyance publique peut se rapprocher de la vérité. Quoique ceci paraisse déjà toucher à des questions délicates, et dont l'examen est justement interdit à la critique littéraire, je ne saurais me défendre d'aller plus loin. J'ai peur que ce moyen artificiel d'initier les hommes aux saines doctrines de la société n'ait agi plus efficacement sur des générations énergiques et sensibles, que ne le fera désormais la prédication du vrai Dieu sur l'indifférentisme sceptique des chrétiens dégénérés ; car une créance mal fondée, mais fervente et sincère, est encore à préférer pour le bonheur temporel des nations à une foi raisonnable, mais tiède, incertaine et chancelante. Il y a plus de piété réelle dans le musulman qui adopte aveuglément les mensonges de son prophète, que dans le catholique romain qui soumet insolemment les révélations du Christ aux analyses d'une vaine et présomptueuse raison. C'est probablement à une pareille différence dans les convictions que les classes inférieures ont dû, dans les républiques grecques, cette moralité populaire qu'elles ont irréparablement perdue chez nous. On accuse une école moderne d'exploiter le crime à plaisir, et ce reproche est malheureusement justifié par trop d'exemples; mais ce n'est pas à une école de poètes qu'il faut s'adresser, c'est au siècle qui les enfante et à l'auditoire qui les applaudit. Si le drame moral revenait à surgir sur un théâtre de Paris, et je l'en défie hautement, il serait, avant quinze jours, aussi délaissé que le prône. A cette plèbe effrénée qui a sur les mains le sang de tous les partis, il faut le spectacle du crime téméraire et du crime impuni, parce que le crime est en dernier lieu le secret de tous ses penchans. Il lui faut les voluptés effré-

nées et les triomphes sacriléges de l'enfer, parce que l'enfer est son lieu de ralliement, sa patrie d'adoption, sa terre promise.

Les Grecs croyaient à leur drame; et comment n'y auraient-ils pas cru, puisqu'ils y figuraient comme acteurs? Ils croyaient à leur morale; et comment auraient-ils répudié des leçons dont ils étaient les premiers organes? Le chœur de la tragédie grecque, le chœur qu'un scoliaste appelle spirituellement l'honnête homme de toutes les pièces, c'était le peuple. La pensée qu'il énonçait en beaux vers, c'était la pensée naïve que la situation des personnages éveillait dans toutes les ames. Si le poète tragique avait méconnu cette impression, s'il s'était refusé à la traduire ou exposé à la dénaturer, il aurait manqué à la première condition de son art, il aurait menti à la conscience universelle, et la foule indignée se serait hâtée de le repousser du théâtre. Nous n'en sommes plus à cette heureuse période des jeunes civilisations. Nous sommes à l'époque du perfectionnement, à l'époque du progrès, entendez-vous, et j'en ai dit les conséquences.

Je sais bien qu'il y a une objection très-spécieuse à faire valoir contre la moralité du théâtre des Grecs, contre sa religiosité surtout, et qu'il est facile de la tirer des pièces d'Aristophane, où les dieux ne sont guère plus ménagés que les hommes. Je n'aurai cependant pas beaucoup de peine à en venir à bout.

La comédie, qui est née d'un simple divertissement satirique, ne peut d'abord être comparée en aucune manière à la tragédie, qui doit son origine à un sacrifice. La comédie d'Athènes exerçait une action morale, sans doute; mais cette action n'avait rien de religieux. Si on veut lui découvrir quelque analogie avec une de nos institutions exactement actuelles, il faut s'arrêter à la presse quotidienne, qui en rappelle assez bien l'insolent franc-parler et la brutale acrimonie, à cette différence près toutefois, et les Grecs en soient loués, que la vieille comédie avait pour but de réprimer les folles passions du peuple, et que la presse quotidienne met sa gloire à les stimuler et à les aigrir. La comédie était un frein, la presse est un aiguillon. Aristophane châtiait la *bellua* démagogique avec un fouet déchirant; nos Aristophanes de cafés la ca-

ressent et lui désignent des victimes. C'était l'acte d'une haute vertu civile et d'un généreux courage, que d'attaquer dans sa popularité effrontée un misérable comme Cléon, que de mettre à découvert ses turpitudes, ses concussions, ses lâchetés, et que de saper à coups de sarcasmes le trône du tyran sanguinaire qui avait ordonné le massacre de Mitylène. Voilà ce que fit Aristophane. Si un Cléon se présentait aujourd'hui, et gardez-vous de douter qu'il s'en présente, la presse lui serait plus douce : elle a des articles tout stéréotypés à sa gloire.

Quant aux traits *obscènes* ou *impies* qui fourmillent dans les comédies d'Aristophane, il paraîtra peut-être singulier de dire qu'ils n'avaient rien de contraire alors à la tendance morale et religieuse du poème. Il suffit cependant d'un peu de critique pour en être convaincu. L'obscénité n'était point immorale chez les anciens; les Grecs et les Latins *bravaient l'honnêteté dans les mots*, parce qu'ils ignoraient presque la pudeur. L'alliance indispensable et pour ainsi dire solidaire de la pureté des sens avec la sainteté de l'ame était réservée à une autre doctrine, que Socrate et Platon avaient pressentie, mais qui ne devait recevoir ses développemens définitifs que de l'enseignement évangélique. La chasteté de l'image et du langage n'est devenue une loi littéraire que sous l'empire des muses chrétiennes. Dans la société moderne seulement, cette bienséance, qui est l'expression d'une vertu isolée, plutôt que celle d'une croyance, s'est pourtant identifiée avec l'idée religieuse, au point d'en être inséparable; et cela est si vrai, que nous avons désigné par le même mot, sous le nom de *libertinage*, la licence des mœurs et le mépris de la foi.

Les dérisions qu'Aristophane se permet à l'égard des dieux ne s'expliquent pas moins nettement pour quiconque a une notion suffisante du système religieux des Grecs. Ils reconnaissaient deux théogonies fort distinctes; l'une morale, qui était l'objet du culte et qui ne souffrait point de controverse; l'autre arbitraire, capricieuse, inventive, qui était l'objet de la poésie et qui se modifiait au gré de l'écrivain. Celle-ci avait le privilége de notre drame historique, où nous attribuons sans scrupule à des personnages

très-réels un langage qu'ils n'ont pas tenu et des actions qu'ils n'ont pas faites, moyennant que ce langage et ces actions se rapportent plus ou moins à l'idée qu'on se forme généralement de leur caractère convenu, et quelquefois même, au grand scandale de la scène, sans y prendre tant de précautions. Il y avait là sans doute profanation de la foi populaire, comme il y a chez nous violation des vérités de l'histoire; mais chez les Grecs, non plus que chez nous, ces indécentes fictions ne tiraient pas à conséquence, à moins qu'elles ne s'introduisissent audacieusement dans les solennités qui faisaient partie du culte, comme la représentation de la tragédie. Aussi Platon a-t-il repris Eschyle avec amertume pour avoir employé dans *le Poids ou la Balance des ames* une fable indigne de la justice et de la majesté des dieux, et l'on sait que cette impiété avait soulevé au plus haut degré l'indignation du peuple, puisque Eschyle ne dut la vie qu'aux supplications de son frère, guerrier honoré des Athéniens, qui avait été mutilé à Salamine. Cependant Platon ne lisait aucun auteur avec plus de plaisir qu'Aristophane, qui charma jusqu'aux heures de son agonie, et dont on trouva les comédies dans son lit de mort. C'est que la théogonie du poète tragique était essentiellement liturgique, ainsi que j'ai osé l'avancer, et que celle du poète comique était purement fabuleuse. Les bouffonneries de l'histrion n'avaient rien d'offensant pour le dieu; elles ne s'adressaient qu'au mythologue, et peut-être même elles cachaient une vue d'utilité fort bien entendue, cette malicieuse polémique de tous les jours, qui dégageait incessamment la partie la plus rationnelle des croyances de toutes les ridicules superstitions de la populace. Les jansénistes seuls, à Paris, ont pu taxer d'irréligion ces ingénieuses parades où un jésuite facétieux vouait au mépris des chrétiens éclairés l'importance pédantesque des *femmes docteurs*, l'absurde mysticité des *nouveaux quakers*, et les hideuses folies des convulsionnaires. Pascal est tout aussi plaisant qu'Aristophane, et Pascal n'est pas impie. Comme Aristophane sans doute, il aurait trouvé grâce devant Platon. L'opinion que je viens de développer sur ce sujet peu approfondi jusqu'à nous, ne m'est d'ailleurs pas telle-

ment particulière que je risque d'en supporter toute la responsabilité. Elle est exprimée fort explicitement dans un passage de l'excellent traité de Plutarque *sur la manière de lire les poètes.*

Il est bon de rappeler, au reste, en revenant à la question dont je me suis proposé l'examen dans ce chapitre, que le drame des modernes n'a jamais été composé en vue de l'éducation et de la moralité du peuple; le système de nos représentations théâtrales ne l'aurait pas permis. Des salles étroites et fermées, où l'on ne pénètre qu'à force d'argent et qui ne peuvent admettre dans leur enceinte incommode et malsaine qu'une fraction extrêmement faible de la population intelligente, seraient trop mal appropriées à ce louable projet, si la prévoyance de nos polices dédaigneuses s'était par hasard occupée du peuple. On peut être sûr qu'elle n'en a rien fait, ou si elle a été forcée d'y penser quelquefois par la nécessité de l'étourdir sur sa misère, dans des jours de *gala* royal, c'est avec un tel défaut de discernement qu'il aurait mieux valu cent fois le laisser plongé dans l'oubli héréditaire auquel notre civilisation l'a dévolu. On croirait volontiers que l'administration a pris à tâche, une fois pour toutes, de composer les représentations gratuites où elle convoque la multitude à une certaine époque de l'année, de manière à exalter ses passions, à fausser son jugement et à corrompre son goût. Il est vrai qu'en cherchant bien dans notre théâtre, on ne trouverait guère moyen de les composer autrement; car il n'est ni national, ni instructif, ni moral, ni religieux, ni rien de ce qu'il était chez les anciens. C'est pour nous un jeu frivole, quand il n'est pas pernicieux : c'était pour eux une institution.

Or ce loisir dispendieux des classes élevées ne descendait pas au-dessous des classes intermédiaires; ce qui restait à la dernière de toutes, c'étaient les farces ignobles du boulevart, les parades licencieuses de la foire et les exécutions sanglantes de la justice. Son grand acteur comique, c'était Angoulevent, Bruscambille, Tabarin, Guillot Gorju, le singe de Nicolet; son tragique, c'était le bourreau. Avec de tels élémens d'éducation dramatique, on fe-

rait d'une nation formée pour les douces mœurs de l'âge d'or une populace de cannibales.

Il résulta de cet état de choses ce qui devait en résulter nécessairement, c'est-à-dire une révolution (et il n'est pas inutile de dire, en passant, que si je regarde toute révolution comme fatale, je ne méconnais ni ne répudie pourtant les acquisitions immenses et infaillibles dont ces grandes catastrophes sociales enrichissent par anticipation le genre humain, en le précipitant vers l'avenir). Cette révolution prit naissance à l'endroit où les germes en avaient été jetés, dans les rangs supérieurs et dans les rangs moyens de la hiérarchie politique; et quand les hommes qui l'avaient conçue n'eurent plus besoin que d'un peuple pour la faire, ils le trouvèrent où il était, devant les tréteaux des baladins et les échafauds de la Grève.

La révolution n'a pas exercé plus d'influence au théâtre qu'ailleurs sur le mouvement intellectuel, à moins qu'on ne veuille lui tenir compte, comme d'un progrès, de cette influence délétère qu'elle a exercée partout sur le langage et sur les mœurs. Sans la révolution, comme avec elle, Ducis aurait soutenu, dans des imitations timides, mais heureuses et assez bonnes, du reste, pour un public qui ne voyait en Shakspeare qu'un barbare, sa réputation de poète sensible et d'écrivain élégant; Chénier se serait relevé plus d'une fois de l'échec mérité d'*Azémire;* M. Lemercier aurait produit des tragédies pleines de talent, parmi lesquelles il y a un chef-d'œuvre digne de l'antiquité; Arnault eût fait *Marius*. Sans la révolution, comme avec elle, M. Duval aurait enrichi la scène de comédies parfaitement conçues, habilement nouées et naturellement écrites; Picard l'aurait égayée par des tableaux de mœurs brillans de verve et frappans de vérité; Andrieux, distrait par la politique, qui le préoccupa sans le corrompre, aurait ajouté des scènes multipliées au succès des *Étourdis;* M. Roger compterait *l'Avocat* au nombre de ses titres, et il en compterait davantage. Le mouvement révolutionnaire a si peu favorisé le mouvement intellectuel au théâtre, qu'on peut assurer, au contraire, sans craindre de se tromper, qu'il n'existe pas une époque dans l'histoire de

l'art dramatique où il soit resté plus inertement stationnaire, plus éloigné de l'esprit de licence et d'innovation, plus fidèle aux règles et à l'exemple des classiques. Pour y trouver quelque empreinte des idées du temps, il faut exhumer du juste oubli qui les dévore des turpitudes qui soulèvent le cœur. Picard lui-même, dont le tact est presque toujours si judicieux, faillit expier d'une partie de sa gloire les sacrifices trop fréquens qu'il a faits, malgré lui, à la frénésie commune. Ses pièces républicaines ont été repoussées par le goût, bien plus que par l'opinion, du recueil de ses ouvrages, et il n'en est certainement pas une dont on puisse aujourd'hui soutenir la lecture.

Ainsi le théâtre influa sensiblement sur la révolution, qui n'influa pas sur lui. Deux ouvrages dramatiques, en particulier, eurent l'honneur de cette formidable initiative.

Le premier, c'est *Figaro*.

Dans cette conception capricieuse, inégale, irrégulière, mais immense d'intention et de portée, où se dévoilent toutes les ressources d'un esprit aussi ingénieux que pervers, la grande crise morale de notre civilisation est prise sur le fait avec une incomparable puissance; et il faut convenir que si jamais la comédie n'avait eu à peindre de tableaux aussi repoussans, elle n'avait jamais employé à les rendre de couleurs plus vraies et plus énergiques. La corruption des grands, fardée de son hypocrite élégance; la ruse et l'intrigue, venues dans les petits au secours de la faiblesse, pour relâcher et dissoudre peu à peu le nœud social; le mépris de toutes les convenances, poussé jusqu'au mépris de toutes les institutions; le pouvoir avili, non-seulement dans la fiction des rangs, mais dans tout ce qui le manifeste aux yeux des hommes, dans l'action de la politique et de la justice; le mariage livré à la dérision, comme un marché sans valeur; l'adultère étudié complaisamment, embelli, presque honoré; l'innocence et la pudeur souillées dans le cœur même des enfans, rien ne manque à ce cours insigne de dépravation, rien absolument, si ce n'est une leçon morale. Ce fut la révolution qui la donna;

mais le jour où l'on représentait *Figaro* pour la première fois, la révolution était faite.

L'autre, c'est *Robert, chef de brigands*, et on ne saurait trop remarquer que ce double type d'astuce et de férocité, Figaro et Robert, est devenu l'exacte expression des deux classes de personnages qui, suivant l'expression d'un grand orateur révolutionnaire, se disputaient quelques années après les lambeaux de la monarchie. Jusqu'au jour où vint l'empire imposer son joug de fer aux factions, et relever l'édifice ruineux de la civilisation sur des bases solides en espérance, la scène orageuse de la politique est occupée tour à tour par Robert ou par Figaro, le peuple est soumis alternativement par la forme brutale du bandit ou par les insidieuses déceptions de l'intrigant. On a dit qu'on ferait l'histoire d'une autre époque avec des chansons; celle des huit dernières années du dernier siècle est tout entière dans cette farce et ce mélodrame; il serait superflu de la chercher ailleurs; c'est la dilogie de la république, et les curieux peuvent se tenir pour avertis qu'ils en verront autant à la seconde représentation.

Le théâtre fut peu fréquenté pendant le paroxisme de 1793 et des deux années qui le suivirent. La tragédie était dans la rue, bien plus échevelée, bien plus pathétique, bien plus saignante que derrière la rampe des quinquets. On n'avait pas besoin d'échanger un assignat contre une carte pour aller contempler dans de froides imitations les malheurs des grands de la terre, quand ils étaient égorgés *gratis* et par centaines au milieu des places publiques. Le *tribunal redoutable* de M. Lamartellière était un pauvre tribunal auprès de celui dont on exécutait les arrêts en face du Pont-Tournant ou à la barrière du Trône; auprès de cet autre tribunal d'assassins amateurs qui les exécutaient de leurs propres mains sur le préau des cachots, et qui se délassaient des fatigues du massacre en mangeant de la chair humaine et en buvant du sang humain. Quant au plaisir de siffler de méchans acteurs et d'en applaudir de plus habiles, on s'en dédommageait avec usure en applaudissant les meurtriers et en sifflant les martyrs. Cela était plus neuf.

Il arriva un moment où ces divertissemens quotidiens d'une nation éminemment éclairée eurent leur terme, où la guillotine fit relâche comme une actrice indisposée, où le gouvernement de la terreur tomba comme une pièce usée dont personne ne veut plus, et qui a besoin de dormir long-temps dans les cartons avant d'être reprise; mais la nécessité des spectacles émouvans et des émotions violentes se faisait sentir encore. Un gouvernement plus probe et plus intelligent que le Directoire aurait compris la possibilité de rendre cet instinct profitable à l'éducation populaire, en secondant la tendance morale des esprits vers les idées de justice et d'humanité si long-temps mises en oubli, par une organisation bien entendue des théâtres du troisième ordre, seuls accessibles à la multitude. Il ne pouvait en être question ni au Grand-Opéra, ni à l'Opéra-Comique, ni aux Français, établissemens inamovibles de leur nature, où l'on fera perpétuellement ce que l'on a toujours fait, parce qu'on ne s'y demandera jamais si le spectacle peut avoir d'autre objet que de remplir les heures des oisifs et que de faire briller la parure des coquettes. Rien n'y fut changé que l'auditoire des loges qui sortait de prison, et qui avait laissé ses habits de deuil à l'hôtel pour venir se divertir à la comédie. Quant à la scène, c'étaient toujours les lamentables rois des bicoques du Péloponèse, les sémillans marquis de l'OEil-de-Bœuf, et ce fripon de Lafleur, comparses éternels du drame classique, un tant soit peu dépaysés dans une société mutilée et sans forme, où il n'y avait plus de valets et plus de maîtres, plus de marquis et plus de rois. C'était toujours Blaise ou Colin, chargé de fleurs artificielles et chamarré de rubans, qui soupirait mollement les ariettes doucereuses de Dalayrac et les couplets sucrés de Dumoustier, sous ces voûtes si récemment frappées d'imprécations et de chants de mort. Partout ailleurs ce contraste sacrilége aurait effrayé la pensée et brisé le cœur. A Paris, il ne fit pas même réfléchir; ce n'était qu'un trait de caractère.

Mais, je le répète, le théâtre du peuple n'était pas là; il était au boulevart; il avait repris ses droits à mesure que la politique perdait ses émotions; il était redevenu un besoin plus impérieux

que jamais pour cette cohue de souverains détrônés, réveillés des vaines illusions et las des fureurs inutiles, mais que les agitations d'une démocratie turbulente avaient exercés pendant trois ans à des idées graves et tragiques. Le théâtre qu'il fallait au peuple devait être grave et tragique aussi, condescendre à ses goûts belliqueux qu'il prenait pour de l'héroïsme, s'accoutumer à la phraséologie de ses tribuns qu'il prenait pour de l'éloquence, et fournir des alimens ménagés avec prudence à l'activité de ses sympathies. Il y avait certainement moyen, même en se prêtant sans réserve aux concessions nécessaires, de faire servir les jeux scéniques à la réhabilitation morale des classes inférieures, et de les ramener peu à peu à subir patiemment la rigoureuse destinée que notre mauvaise civilisation leur impose, en attendant que les sages leur en aient préparé une autre, ou qu'elle soit sortie toute faite des trésors de la Providence, car aucun peuple ne peut se faire sa destinée de lui-même. J'ai déjà dit que le Directoire n'y songea pas. Il était alors trop occupé à réaliser le produit net de la spoliation de cinq cent mille fortunes et de la proscription de cent mille têtes; il prenait possession d'hoirie et réglait son inventaire.

Ce que le Directoire ne s'était pas avisé d'essayer, le hasard, ou peut-être l'heureux instinct d'un auteur inventif, en vint à bout. Jusque-là, informe, abortif et monstrueux, le mélodrame se développa, ou plutôt il prit naissance; le mélodrame, orageux comme une émeute, mystérieux comme une conspiration, bruyant et meurtrier comme une bataille; le mélodrame, tour à tour imposant et trivial, sentencieux et naïf, solennel et bouffon, étourdissant de terreur, d'extravagance et de gaieté; le mélodrame, avec son cortége obligé de crimes et de vertus, de tyrans et d'opprimés, de traîtres et de niais, avec ses tours, ses cavernes et ses cachots, ses bals rustiques et ses fêtes pastorales, avec ses chalumeaux et ses poignards, ses fleurs et ses poisons, ses illuminations et ses incendies; le mélodrame, où les danses précèdent les combats, qu'elles remplaceront encore, où les joies oublieuses et insouciantes sont toujours près de se changer en douleurs, où le plaisir s'épanouit dans l'imprévoyance du malheur qui va le troubler, où

l'heure de la sécurité appelle et précipite celle de la mort; le mélodrame, il faut le dire, tableau véritable du monde que la société nous a fait, et véritable drame du peuple.

Je ne suis pas bien sûr de l'aveu des hauts et puissans critiques sous les yeux desquels ces pages pourront tomber, ou plutôt j'ai tant de raisons d'en douter, que cette considération suffirait pour arrêter incontinent ma plume, si leur aveu n'était par hasard de toutes les choses possibles celle dont je me soucie le moins; mais j'aime mieux payer un tribut légitime à la vérité, que de me concilier, par de lâches complaisances pour nos routines dramatiques, des suffrages intéressés dont je n'ai d'ailleurs que faire. Je crois donc fermement, comme je l'ai dit, et je ne saurais trop le redire, qu'un mélodrame sagement conçu, qui, au but général des compositions tragiques, celui d'exciter la crainte et la pitié, joignait avec succès celui d'éclairer la raison, de montrer le crime dans ses laideurs, et de faire aimer la vertu, était la seule tragédie populaire qui convînt à notre époque. J'ajoute avec conviction qu'après l'enseignement religieux, il n'y en a point qui ait rendu des services plus éminens à la morale publique, et qui soit plus capable de lui en rendre encore.

Le mélodrame n'a cependant jamais été mis à sa place; il y a trois raisons principales pour cela : la première, c'est que la plupart des gens de lettres qui flagornent si bassement le peuple, méprisent profondément le peuple, et qu'un genre de spectacle fait pour lui, comme ils devraient l'être tous, répugne à leur coquetterie poétique et humilie leur vanité; la seconde, c'est qu'il est juste de convenir que ce genre a été souvent faussé par des écrivains sans talent, et, ce qui est plus déplorable encore, par des écrivains sans principes; la troisième, c'est que le style n'en est pas toujours conforme aux lois du bon langage, et qu'il manque surtout de ce naturel qui fait le plus grand charme du dialogue. J'ai déjà répondu incidemment à cette objection, qui, en dernière analyse, ne prouverait rien contre le genre. Quand on parle à la multitude, il faut, sous peine de n'en être pas compris, lui parler la langue qu'elle comprend, tout en la préparant pro-

gressivement à l'intelligence et à l'usage d'une langue meilleure. La démocratie avait jeté dans la circulation, du haut de ses cent mille tribunes, cette innombrable quantité de phrases toutes faites qui sont devenues, pour le vulgaire, des modèles d'atticisme, et que l'habitude d'entendre et de répéter a inculquées plus imperturbablement dans sa mémoire que ne le furent jamais les proverbes de nos aïeux. Cette emphase de mauvais goût, qui est la seule acquisition réelle dont nous soyons redevables aux assemblées législatives et aux jacobinières de la république, était proprement nationale quand elle passa des clubs et des conseils au théâtre, et Dieu garde de mal les sévères censeurs qui admirent encore dans les orateurs de la Convention ce qu'ils reprochent au mélodrame. Au reste, les auteurs dramatiques les plus populaires qui aient jamais existé, ne se piquaient pas d'un purisme si méticuleux dans leurs pièces populaires. On se tromperait fort si on imaginait que Plaute eût pris à tâche d'écrire comme Térence écrivit plus tard sous la dictée de Scipion; Molière comme Racine et Boileau; Goldoni comme Gelli et Firenzuola. Quand ils écrivaient pour le peuple, ils écrivaient comme parle le peuple, et c'était la seule manière de s'en faire entendre. Il est vrai que le jargon oratoire de la révolution est cent fois plus insolite et plus sauvage que le patois des femmes de *Pourceaugnac* et les Carthaginois du *Pœnulus;* mais c'était un fait de langue avéré, et la révolution n'est pas non plus un événement ordinaire.

Quant aux indécentes et honteuses productions qui ont quelquefois pollué le théâtre sous le nom de mélodrame, ce n'est certainement pas moi qui en prendrai la défense; mais le dégoût qu'elles m'inspirent et le blâme qu'elles ont mérité ne ferment point mes yeux au mérite des mélodrames bien faits qui ont racheté l'opprobre de ces hideux caprices d'une imagination malade.

C'est par exemple un talent injustement méconnu que celui de M. de Pixéricourt, dont l'ingénieuse abondance a doté la scène de tant d'ouvrages intéressans, remarquables par la clarté des expositions, par l'habileté de la conduite, par l'entente merveilleuse

des effets, par l'enchaînement si progressif et si bien ménagé des événemens, par la nouveauté si hardie et cependant si vraisemblable des moyens, par la propriété même du style général que sa forme solennelle et apophthegmatique rend plus propre, quand elle est nécessaire, à laisser de profondes traces dans l'esprit, mais qui offre partout ailleurs assez de correction, de naturel et de grâce, pour faire honneur à des drames d'un ordre plus relevé. Je lui sais moins de gré, pourtant, de ces brillantes qualités dramatiques dont les distributeurs en titre de gloire littéraire auraient dû lui tenir compte avant moi, que du sentiment profond de bienveillance et de moralité qui se manifeste dans toutes ses compositions. C'est que je les ai vues, dans l'absence du culte, suppléer aux instructions de la chaire muette, et porter, sous une forme attrayante qui ne manquait jamais son effet, des leçons graves et profitables dans l'ame des spectateurs; c'est que la représentation de ces ouvrages vraiment *classiques*, dans l'acception élémentaire du mot, dans celle qui se rapporte aux influences morales de l'art, n'inspirait que des idées de justice et d'humanité, ne faisait naître que des émulations vertueuses, n'éveillait que de tendres et généreuses sympathies, et qu'on en sortait rarement sans se trouver meilleur; c'est qu'à cette époque difficile où le peuple ne pouvait recommencer son éducation religieuse et sociale qu'au théâtre, il y avait dans l'application du mélodrame au développement de principes fondamentaux de toute civilisation, une espèce de vue providentielle. Cette puissante action de la comédie populaire qui était sans exemple depuis les anciens, avait commencé à se révéler sous le consulat. Elle se prolongea pendant toute la durée de l'empire, et en aucun temps la classe qui la subissait immédiatement n'a été plus régulière dans ses mœurs, jamais les crimes n'ont été plus rares. Les méchans n'auraient osé se présenter dans un lieu de divertissement où tout les entretenait de remords déchirans et de châtimens inévitables. Un trouble invincible les aurait trahis. Je ne sais quel rang la postérité réserve à M. de Pixéricourt parmi les écrivains de son siècle, mais il y a bien des années que l'Académie française lui doit le prix Monthyon. Je n'ai point d'objec-

tion contre les gros livres de statistique *chiffresque*, d'ambitieuse métaphysique et de philanthropie fastueuse, dont l'apparition concourut avec celle du mélodrame naissant; je crois même sincèrement aux immenses avantages que le genre humain a retirés de leur lecture, quand il les a lus, soit pour son amélioration matérielle, soit pour son bonheur; mais il est une créance dont j'aurais bien plus de peine à me départir : c'est que si une mission morale a été donnée de nos jours à un homme de lettres, c'est M. de Pixéricourt qui l'avait reçue.

Il ne serait plus possible maintenant de rendre au théâtre cet empire salutaire, et j'en laisserai chercher la raison à ceux qui ne se contentent pas de la voir éclater avec toute la lucidité de l'expérience et de l'histoire, dans la fatalité irrésistible qui pousse tour à tour les nations trop civilisées vers leur dissolution et leur ruine. On n'ira plus demander au poète dramatique des leçons qui n'exciteraient désormais que la dérision et le dégoût, mais des émotions irritantes, capables de distraire l'ame à force de la bouleverser, et qui animent du moins son vide et son néant de quelques préoccupations infernales. C'est même peu si le crime se contente d'intéresser et de plaire; il faudra qu'il divertisse, et que la muse burlesque, habillée de haillons sanglans, se joue avec l'assassin des convulsions de la victime. On trouvera le côté plaisant du meurtre, de l'empoisonnement, de l'incendie, et le *mome* hideux qui a déjà rêvé tout cela dans sa perversité prématurée, viendra nourrir des exemples de la scène son émulation féroce.

Ne dites pas que ce soit là l'effrayant cauchemar d'une imagination mélancolique, habituée à peupler l'avenir des fantômes que sa misanthropie a créés. Ce tableau n'est déjà plus celui de l'avenir, c'est celui du présent. C'est l'analyse de la dernière pièce nouvelle, c'est le compte-rendu de la représentation qu'on a donnée hier ou de la représentation qu'on donnera ce soir.

Et puis, serait-il vrai, grand Dieu! que la littérature fût, comme on l'a dit, l'expression de la société? Oui, messieurs, n'en doutez pas : *La littérature est l'expression de la société.*

Écrivez donc, si vous l'osez, dans vos journaux, dans vos livres, et au front de vos monumens, ces grands mots de PROGRÈS et de PERFECTIBILITÉ dont une cabale hypocrite amuse en persiflant l'agonie des vieilles nations. Mais ne les écrivez point, par grâce, à la porte des théâtres du peuple. L'imposture serait grossière, ou l'ironie de mauvais ton.

CH. NODIER.

# LETTRE

# A UN AMI DE LA PROVINCE

## SUR QUELQUES LIVRES NOUVEAUX.

Il y a quelques nuits, ne pouvant dormir, à cause de la chaleur peut-être ou de toute autre cause aussi peu poétique, je me levai et apportai sur mon lit une pile de livres nouveaux, qui depuis trois semaines gisaient pêle-mêle, entr'ouverts, sur ma table, attendant la fin du mois, comme les morts le jugement dernier dans la vallée de Josaphat. J'en feuilletai un certain nombre sans en trouver aucun qui pût ou me rendormir ou me réveiller complétement. Enfin, las de cet état de demi-sommeil, j'allai prendre, sur les quatre planches qui me tiennent lieu de bibliothéque, l'Histoire universelle de Bossuet, et, l'ayant ouverte à l'endroit des Romains, j'allai de la sorte jusqu'au jour, entremêlant ma lecture de pauses et d'interjections admiratives. C'est un bien beau livre que cette Histoire! Pourquoi les faiseurs de bulletins littéraires, comme moi, n'ont-ils pas quelquefois à vous annoncer, à vous autres gens de la province, la mise en vente de quelque publication de ce genre? Ce serait pour notre métier un singulier ennoblissement. Bossuet, digne historien de l'humanité tout

entière, est par-dessus tout peut-être l'historien de Rome. Ces mœurs fortes, énergiques ; ce peuple de soldats et de laboureurs, cette ambition persévérante, cette volonté de vaincre, inflexible dans les revers, convenaient singulièrement au génie mâle, impérieux et dogmatique du dernier des pères de l'Église. Nulle part son port de tête altier et sa rusticité superbe ne sont d'un effet plus sûr et plus imposant. Peut-être qu'à examiner d'un certain côté le mouvement qui s'est fait dans la langue depuis Bossuet, il n'y a pas lieu de penser que notre idiome ait dépéri. Peut-être pourrait-on dire que l'instrument même du langage s'est enrichi d'une foule de nouveautés heureuses. Les vocabulaires spéciaux, ainsi que le faisait judicieusement remarquer dernièrement un de nos collaborateurs, se sont introduits dans la langue commune et y ont versé leurs richesses comme en un vaste réservoir. Grâce à cet accroissement, l'écrivain a aujourd'hui sous la main des ressources infinies pour l'expression des nuances. Il peut, comme l'organiste attablé devant un jeu d'orgue complet, choisir le registre dans lequel il veut moduler et faire passer successivement son thème favori à travers des jeux divers de timbre et de sonorité, depuis les mugissemens de la ronflante ophicléide jusqu'aux sons moelleux et veloutés de la flûte.

Je ne sais, mon cher ami, si dans votre coin vous lisez quelquefois nos revues ; mais si vous les lisez, vous conviendrez certainement avec moi que parmi beaucoup de morceaux d'un mérite contestable, il s'en rencontre néanmoins quelques-uns, et plus fréquemment qu'on ne pourrait le croire, qui sont écrits avec un savoir, une habileté, un maniement des ressources de la langue tout-à-fait remarquables. Ce n'est pas là ce qui vous touche, vous autres : une nouvelle attachante, un récit dramatique écrit avec une plume mal taillée, vous captivera dix fois plus qu'un beau morceau de critique dont les idées parfaitement logiques, dont les mots ajustés d'une manière irréprochable, glissent sur le papier sans jamais accrocher. Il y a pourtant dans telle dissertation que vous lisez avec le pouce et du coin de l'œil des trésors de grammaire et de construction philologique, des adjectifs adorables, des allusions pleines de délicatesse et des insinuations devant lesquelles on serait tenté de se prosterner. Je ne parle pas des métaphores : il faudrait faire un livre. Quelle est, dites-moi, l'espèce animée ou inanimée, la science, la profession qui n'ait été mise à contribution par la métaphore ? Vous vous envolez dans les cieux : la métaphore vous y suit ; si vous posez le pied sur la terre, vous marchez sur la

métaphore ; elle se baigne avec vous dans l'océan ; et, comme la main de Dieu, dans l'Écriture, quand vous fuyez dans le désert, c'est elle qui vous y a conduit. Jamais la langue n'a été souple, ductile, abondante, comme aujourd'hui. Le savant s'y reconnaît, le fat s'y mire. De quelque région spirituelle, de quelque contrée géographique que vous soyez parti, la langue vous sera toujours accessible par quelque côté, et vous tiendrez tout entier dans quelque petit angle inaperçu de ce vaste édifice en construction.

Il s'est rencontré des époques où la langue, tombant, informe encore, dans la main d'un homme de génie, se façonnait sous ses doigts et se modelait, comme le métal en fusion, sur le moule de sa pensée. L'homme alors était plus fort que la langue. Bossuet, dont je vous parlais tout à l'heure, avait affaire à un instrument déjà formé ; l'ouvrier et l'outil se valaient. C'est de cet heureux équilibre que naissent les œuvres durables. Ce qui est remarquable dans cet admirable écrivain, c'est la charpente et l'architecture de son discours ; tout y est solide, majestueux, puissant ; sa forte pensée est égale à la langue sur laquelle elle s'appuie. Jamais la langue ne plie sous la pensée ; jamais elle ne la déborde ; elle suffit et ne surabonde pas : pas d'oripeaux, de paillettes, de clinquant ; pas de faste ni d'étalage ; ce qu'il faut, rien que ce qu'il faut. Bossuet va droit devant lui ; sa parure, c'est sa force, et sa force est si bien empreinte sur son visage, dans son geste, dans son allure, que pour l'attester il n'a pas besoin de raidir et de tendre ses muscles nus, pas plus qu'il n'a besoin de rembourrer ses vêtemens et de cacher sa maigreur sous les plis d'une toge flottante.

Quelque grand que Bossuet puisse être par lui-même, il faut cependant bien convenir que son siècle fut pour beaucoup dans cette supériorité majestueuse qui le distingue. Sous Louis XIV, l'intelligence, fécondée par les vigoureuses étreintes de l'esprit réformateur du siècle précédent, nourrissait, dans le calme de la monarchie absolue, le germe des révolutions qui devaient éclater un siècle plus tard. Le dix-septième siècle fut comme une sorte de halte entre deux tempêtes, une dernière contemplation, un dernier coup d'œil adressé à l'harmonieux ensemble d'une société déjà condamnée. N'est-il pas singulier que ces époques brillantes de la littérature et des arts, que Périclès, Auguste, Louis XIV, ont baptisées de leur nom, ne soient toutes trois que le dernier épanouissement d'un tronc social épuisé, promis à la hache pour le lendemain ? Il semble que la littérature, que les arts, historiens avant tout du drame social, aient besoin d'attendre, pour

se mettre à l'œuvre, le dernier mot de la civilisation qui les a engendrés.
A peine ce mot est-il prononcé qu'ils se retournent et jettent en arrière un vaste coup d'œil sur l'espace parcouru; ils le résument en quelques lignes fortes et brillantes : on dirait que la société s'arrête pour se regarder avant de finir, et qu'elle met dans ce dernier regard toute sa force et tout son amour.

Aujourd'hui, voyez-vous, nous ne pouvons guère espérer des enfantemens de cette taille; la parole n'est pas à la littérature; avant d'écrire l'histoire, il s'agit de la faire. On a demandé quelquefois comment l'empire, si glorieux par les armes, avait été si pauvre de productions littéraires. Eh, mon Dieu! c'est que toute la poésie s'était donné rendez-vous sur les champs de bataille. Bonaparte est certainement le plus grand poète des temps modernes. C'est avec le sang de plusieurs millions d'hommes qu'il écrit ses poèmes d'Égypte, d'Italie, de Russie, de Waterloo; il ne rêve, ni ne raconte, il joue aux applaudissemens du monde un drame colossal dont le moindre verset a suffi à faire vibrer depuis vingt ans les meilleures cordes de nos poètes. Je crois pour moi que notre siècle, ce siècle à peine commencé, et dont 1830 peut être considéré comme l'origine, n'est pas moins grand que celui qui l'a précédé; le travail qui se fait à l'heure présente, est universel, incalculable, mais encore latent et souterrain; toutes les relations nationales, politiques, morales, sont soumises dans ce moment à un double travail de décomposition et de recomposition plus facile à sentir qu'à décrire, dont tout le monde a conscience, dont personne n'a le dernier mot. Vous avez sans doute remarqué comme moi l'ennui profond, le découragement, le malaise vague dont toute notre génération est tourmentée. Cette disposition est universelle dans tout ce qui pense. D'où vient cela. C'est que nous faisons peau neuve, c'est une crise rude, mortelle pour quelques-uns, salutaire pour l'espèce, terrible aux individus. Je crois que sur ce point nous sommes à peu près d'accord. Eh bien! que voulez-vous que fasse la littérature pendant ce temps? Ovide a chanté les métamorphoses des dieux, des nymphes et des simples mortels; on fera peut-être un jour quelque beau poème sur les métamorphoses sociales qui s'opèrent en ce moment. Quand la chenille est devenue chrysalide, ou que la chrysalide s'envole sur les ailes du papillon, le poète peut chanter et décrire, il a sous les yeux quelque chose qui a une forme et un nom dans la langue. Mais aujourd'hui ne trouvez-vous pas que nous sommes je ne sais quoi d'informe, moitié papillon, moitié chenille,

tirant beaucoup plus sur la chenille, sans toutefois qu'aucune qualification nous puisse légitimement appartenir?

Ainsi, mon cher ami, n'attendez pas que je vous signale à l'horizon quelque étoile nouvelle, et soyez indulgent pour des nébuleuses auxquelles nous devons les seules clartés de notre triste firmament.

Il y a dans l'histoire une époque qui m'a toujours beaucoup frappé, et que j'avais eu le projet d'étudier à fond, projet qui en a été rejoindre beaucoup d'autres : c'est l'époque qui suit l'invasion des barbares en Occident. Il n'est personne qui n'ait vingt fois envoyé à tous les diables la généalogie embrouillée et les démêlés féroces des Childebert et des Chilpéric. L'histoire officielle, l'histoire apparente, n'est rien qu'une accumulation monotone de crimes, relevée seulement de temps à autre par quelque férocité vraiment remarquable. On va de la sorte depuis Clovis jusqu'à Charlemagne; et puis, arrivé à Charlemagne, on s'aperçoit tout à coup que la société a changé de face, les formes romaines ont disparu; les évêques, dont on ne parlait pas d'abord, se trouvent alors par le fait à la tête de la société; la constitution de la propriété a changé, en un mot la physionomie des Gaules n'est plus reconnaissable. Et pourtant ce n'est pas à Childebert ni à Chilpéric que nous pouvons, en conscience, faire honneur de cette immense révolution. A qui donc? Ma foi, à tout le monde. Eh bien! l'esprit de Dieu est encore une fois porté sur les eaux et va donner la forme à la matière. Ce n'est pas à Childebert qu'il faut aujourd'hui demander compte de la valeur historique de notre époque. Nous autres journalistes, voyez-vous bien, nous n'y faisons pas grand'chose, les députés encore moins, et ainsi de suite jusqu'en haut. Tous ceux qui crient bien fort, qui croient mener quelque chose, ceux-là sont de droit hors de cause; ceux qui vous disent qu'ils vont changer le monde ne soulèveront pas seulement un fétu. Vous me demanderez où se fait le mouvement : mon Dieu, descendez, si vous voulez, dans la loge de votre portier, auprès du piano de mademoiselle sa fille; allez-vous-en plutôt aux bals de Musard; obtenez la faveur d'être introduit dans les mansardes, peut-être s'y passe-t-il des choses dignes d'attention. Voyez en bas, car en haut il n'y a rien. Si, transformant le vœu de la philosophie ancienne, notre siècle produisait un philosophe clerc d'avoué, ou un clerc d'avoué philosophe, je ne doute pas qu'il ne découvrît au milieu des rôles, des exploits, des contrats et des liasses abominables dont ces antres-là sont peuplés, des choses pleines d'intérêt et d'avenir. Quant à nous autres les

beaux parleurs, soyez bien convaincu que nous n'y pouvons et que nous n'y faisons rien; notre rôle est de procurer quelque distraction aux ouvriers laborieux comme vous, qui vont droit devant eux sans détourner la tête. Aussi bien je m'aperçois que, pour ne point faillir à mon mandat, il est temps que je termine mon exorde pour arriver à l'objet réel de cette épître, et vous donner enfin quelques nouvelles de nos publications récentes.

M. Lerminier vient de faire paraître un livre : AU-DELA DU RHIN (1). Le jeune professeur du collége de France a fait, l'an dernier, un voyage en Allemagne, d'où il nous a rapporté les matériaux de ces deux volumes. Vous devez connaître Lerminier : c'est un de nos professeurs le plus en vogue; je crois même que nous avons assisté ensemble, l'an passé, à une de ses leçons, où, débutant par nous entretenir de la doctrine secrète des prêtres de Memphis, il nous conduisit droit à la loi sur ou contre les associations, qui était alors en pleine discussion à la chambre des députés. Le fait est que les législations comparées sont à peu près la seule chose dont il ne soit pas question au cours de législation comparée de Lerminier. Cela lui a même valu parfois, dans les journaux, d'assez rudes critiques. Pour moi, je ne saurais lui en vouloir : je n'ai jamais entendu faire de cours sur les législations comparées; mais j'ai foi que si le programme était conforme au titre, ce serait quelque chose d'immensément savant et de fort peu récréatif, et que les dames n'iraient pas, comme elles le font, aux cours de Lerminier. Aussi la chaire une fois établie, Lerminier a-t-il pris bravement son parti : il parle à ses auditeurs d'histoire, de philosophie, de choses vivantes et contemporaines, et leur fait un cours presque toujours intelligible, toujours intéressant et animé. Les sympathies de Lerminier sont toutes libérales, et il rend à la cause de véritables services par l'ardeur qu'il inspire aux jeunes gens, dont il s'est fait le prédicateur assidu. Sa diction est spirituelle, pompeuse, allant quelquefois jusqu'à l'emphase; il est instruit, et, sous ce rapport, il pourrait peut-être avec avantage diminuer l'éclat et ajouter à la solidité de ses leçons; mais il est artiste, et la verve l'emporte toujours. Lerminier parle beaucoup de la puissance des idées, du règne des idées, de l'avenir des idées. Entre nous, si vous voulez que je vous le dise, je ne crois pas que les siennes soient positivement arrêtées. Je ne sais pas s'il a pris son parti

(1) Félix Bonnaire, éditeur, rue des Beaux-Arts, n° 10.

sur beaucoup de questions qu'il a trop d'esprit pour ne pas connaître et sur lesquelles il a peut-être trop de prudence pour se prononcer à l'avance. Il tire d'ailleurs un excellent parti de sa position, et l'espèce d'indécision que je crois avoir aperçue dans le fond prête à sa manière quelque chose de large et d'impartial dont il ne néglige pas de se prévaloir. Il sait se faire écouter, se faire applaudir, échauffer l'esprit des jeunes gens, les encourager, et les soutenir dans des voies assez progressives par l'attente prolongée d'un dernier mot qui ne viendra pas. Cela est habile, et, vu l'époque, bien imaginé. Aujourd'hui, en effet, il n'y a, pour se faire bien venir de la jeunesse, qu'un seul moyen : c'est de lui promettre du grand; car elle en est affamée. Mais pour en promettre il faudrait en avoir, me direz-vous. Pourquoi? Nous sommes toujours à peu près sûrs que le chaos finira par se débrouiller, et en attendant, nous aurons vécu d'espoir : c'est autant de gagné.

Quoi qu'il en soit, Lerminier vient de publier un livre sur l'Allemagne; vous ferez bien de le lire, il vous intéressera. C'est ce qui a été publié de plus complet sur l'Allemagne dans ces dernières années. Lerminier, en traversant l'Allemagne, l'a étudiée dans toute l'étendue de sa surface. La constitution politique et intellectuelle de l'Allemagne, le caractère de sa civilisation, les tendances et les ambitions de la Prusse, l'esprit paternel et stationnaire de l'Autriche, l'effervescence démocratique des petits états qui avoisinent le Rhin, les universités et les restrictions apportées récemment par la diète à leur indépendance, l'état de la littérature et de l'enseignement, sont successivement passés en revue par l'auteur, qui nous paraît sur ces diverses matières avoir approfondi son sujet autant qu'il est possible de le faire quand on parle de choses contemporaines qui se passent au moment même où l'on écrit, qui s'agitent sous l'œil de l'observateur et n'ont pas encore acquis ce degré d'immobilité propice à la description et à l'histoire. Dans tout ce qui touche à l'histoire politique de l'Allemagne, Lerminier s'appuie sur les pièces mêmes des traités, et il fait parfaitement sentir toute la valeur du bouleversement radical de l'Allemagne par Napoléon, du brisement des anciennes circonscriptions, de tout ce travail enfin qui l'a si laborieusement préparée à l'unité, cette espérance favorite de ses enfans et de ses amis.

Avez-vous lu le livre que M. Saint-Marc Girardin a publié cet hiver sur l'Allemagne? Vous verriez avec intérêt deux esprits extrêmement différens et placés à un point de vue tout opposé, se rencontrer souvent sur

le terrain neutre des observations et des faits, sauf à en faire dériver des inductions différentes. Ainsi le professeur de la Sorbonne croit que l'Allemagne a besoin, pour arriver à l'unité, de l'éducation du despotisme; le professeur du Collége de France pense, au contraire, que l'unité allemande sera le fruit naturel du développement de la philosophie et de la liberté. Croyez qui vous voudrez; pour moi, je vous dirais bien ce que je préférerais. Quant à ce qui doit arriver, quand j'y aurai été voir, je vous en dirai mon avis.

Encore un livre sur l'Allemagne. Seulement ici ce n'est pas d'histoire ni de politique qu'il s'agit, mais tout simplement de littérature. Dans ses Études sur Goethe (1), M. Marmier a concentré tous ses efforts sur une seule tête de poète, et en dépit de tout ce qui a été écrit sur Goethe, il est parvenu, à force de soin, d'étude, de conscience, à faire un livre comme il serait à désirer qu'on en fît plus souvent. La vie de Goethe, son génie, son caractère, ses ouvrages, ont donné lieu en Allemagne à une polémique qui, commencée du vivant même du grand poète, n'est point encore achevée à l'heure qu'il est. De ce côté du Rhin, nous avions été beaucoup plus sobres, et, sauf quelques feuilletons peut-être, Goethe, lu, admiré de notre public littéraire, n'avait point encore trouvé en France son commentateur. C'est là le rôle qu'a voulu remplir M. Marmier. Son intention a été bien moins de faire une critique complète des différens ouvrages du poète allemand, que de rechercher dans les chroniques anciennes le germe et l'idée première dont il s'est inspiré. Ce travail, qui se prête fort peu à la déclamation et aux recherches du bel esprit, offre un intérêt véritable, en ce qu'il montre ce que peut sur la matière première la mise en œuvre du génie. On nous a tant entretenus dans ces derniers temps de la toute-puissante fécondité du génie, de sa force créatrice, qu'on eût pu croire vraiment que l'homme de génie n'avait nul besoin, pour faire jaillir la pensée de son cerveau, de s'inspirer de l'histoire ni de la tradition, et que, libre et souverain, il suffisait d'un *fiat* exprès de sa volonté pour tirer le monde du néant. Très-malheureusement pour cette glorieuse poétique, il se trouve que tous les inventeurs, sans exception, depuis Shakspeare et Racine, jusqu'à Molière et Goethe, n'ont guère fait autre chose que de puiser à pleines mains dans le fonds commun des traditions populaires et des souvenirs historiques, s'accommodant de

(1) Levrault, rue de La Harpe, n° 81.

tout ce qui leur convenait, mais s'appropriant les sujets les plus vulgaires, les ennoblissant par le travail de la forme, et faisant respecter la signature qu'ils s'arrogeaient, entre tous, le droit d'apposer au bas de leur œuvre. Vous trouverez dans le travail de M. Marmier des pièces à l'appui de cette règle invariable; et quand vous aurez lu la généalogie du Faust populaire soigneusement établie par M. Marmier, les citations curieuses des Mémoires de Gœtz de Berlichingen, vous reconnaîtrez que Goethe n'a guère fait, en s'emparant de ce sujet, que ce que font aujourd'hui les vaudevillistes, qui taillent vaudevilles et mélodrames en plein dans les romans de M. de Balzac; la source et la mise en œuvre diffèrent: voilà tout; et si nos vaudevillistes ne sont pas des Goethes, c'est que, comme dit le proverbe: « Tant vaut l'homme, tant vaut la chose! »

Je vous recommande le livre de M. Marmier, il respire d'un bout à l'autre ce parfum de probité littéraire qui donne du prix à tout. Il est écrit avec charme, plein de recherches curieuses; il est visible que l'auteur a aimé son livre; je crois que vous ferez comme lui.

Je vous fais faire bien du chemin pour une fois; mais patience, nous touchons au port.

Aimez-vous les utopies? les rêves audacieux de régénération sociale? Pour moi, vous savez, mon cher ami, que j'ai été un intrépide rêveur; je dois même vous avouer que je me vante encore quelquefois tout bas de n'avoir pas renoncé à toutes mes illusions et de conserver un grand faible pour tout ce qui touche par quelque point à ces généreuses et lointaines entreprises dont l'attente peut seule aujourd'hui maintenir quelque foi et quelque sympathie élevée au milieu de toutes les déconfitures de l'ordre soi-disant positif. Au nombre des utopies les plus brillantes de ces dernières années, il faut compter le phalanstère, l'utopie de Charles Fourier. Sans entendre, comme ses disciples le font, les principaux problèmes de l'ordre social et industriel, j'avoue que j'ai toujours été vivement frappé des idées ingénieuses, utiles, et, dans une certaine limite, incontestables, développées par Fourier et par son école; ses idées sur la division du travail, sur l'organisation agricole, sont empreintes d'un double caractère de rectitude et de poésie qui fait travailler l'imagination et la porte à se représenter, à côté du tableau sale et misérable que présentent nos manufactures et nos villages, le spectacle réjouissant d'un ordre où l'association aurait introduit le bien-être, l'aisance et le plaisir. Vous autres, gens de la province, vous entendez bien mieux ces sortes de considérations

que les Parisiens. Essayez un peu de laisser entendre au Parisien que Paris n'est pas le *nec plus ultrà* de ce que l'imagination peut concevoir en fait de résidence humaine, il vous regardera d'un air d'incrédulité railleuse; tout ce que vous pourrez gagner en lui décrivant les chenils infects du faubourg Saint-Marceau, qu'il n'a jamais vus, ce sera de le faire souscrire aux aumônes de son arrondissement; mais ne lui parlez pas d'amélioration, de changement, de progrès, il vous prendrait pour un charlatan, et rien qu'en vous écrivant sur ce ton, je ne doute pas que je ne me fasse beaucoup de tort dans l'esprit de ceux qui savent que je suis de ce monde. En province, on est moins blasé sur les idées, on a moins abusé de systèmes et de théories; aussi j'espère que vous n'aurez pas pour moi trop de mépris si je vous dis quelque bien d'une petite brochure que vient de publier M. Victor Considérant, sous le titre de CONSIDÉRATIONS SOCIALES SUR L'ARCHITECTONIQUE. C'est une exposition nette, sinon complète, des idées de Fourier sur l'importance sociale de l'architecture, et sur le rapport qui lie intimement les formes architecturales au mouvement des idées, et qui permet de lire dans les monumens d'une époque l'expression de toute une civilisation. Je ne vous ferai pas l'analyse détaillée de ce livre, parce que j'ai les analyses en horreur; mais vous pouvez juger sur l'énoncé du sujet que la matière n'a pas dû faire défaut à l'auteur.

Quant à LA LAMPE DE FER de Michel Masson(1), œuvre posthume de votre ami Daniel le Lapidaire, je vais seulement essayer de vous donner une idée de la moralité du conte principal, intitulé la VOIX DU SANG. Ceci est important à lire pour tous les enfans adultérins qui peuvent devenir involontairement parricides. Écoutez donc :

Voici à quels signes vous pourrez vous reconnaître pour fruit adultérin, car enfin c'est le premier fait à constater. Vous aurez une mère, qui, bien que d'une constitution vivace, sera toujours maladive, une mère dont les cheveux auront blanchi tout à coup avant l'âge et qui balbutiera toujours des mots à double entente : vous aurez une mère qu'un meurtre inexplicable rendra veuve : vous poursuivrez le meurtrier de votre père légal en France, en Angleterre, en un mot partout où il n'est pas; mais vous vous garderez bien de le chercher en Italie, à Gênes surtout, où il est. Jusqu'ici par conséquent rien de découvert. Vous vous croyez et vous pouvez vous croire en effet légitime porteur du nom d'Eugène-Auguste Raim-

(1) Librairie de Werdet, rue de Seine, n° 49.

bault ou de tout autre nom qui vous aura été imposé par la grâce du Code civil. Mais faites bien attention à ceci : si un beau jour, un ancien ami de la famille, dont vous n'avez jamais entendu prononcer le nom dans la famille, vient s'établir près de chez vous et tout d'abord vous accable d'amitiés ; s'il vous tutoie dès le second jour et veut vous contraindre à en faire autant, enfin s'il en vient, après force hésitations et circonvolutions, à laisser transpirer devant vous ses projets de mariage avec votre mère, oh ! alors il n'y a plus à vous en dédire, vous êtes un enfant adultérin. De plus cet homme est le meurtrier de votre père putatif. Mais ne vous hâtez pas de le tuer et laissez à votre mère le temps de s'écrier : il est aussi ton père naturel.

Maintenant, pour avoir complète la théorie d'une existence adultérine, voulez-vous savoir comment procède l'adultère avant de la mettre au monde ? rien que quelques notions préliminaires. Vous savez ce que l'on appelle vertu dans le sexe. Eh bien ! supposez un cœur de femme plein de la vertu la plus épurée. Fermez hermétiquement ce vase délicat et fragile, mettez-le en lieu sûr, garantissez-le de tout contact étranger, abritez-le contre les ardeurs du jour et les trente-deux vents de la boussole : voici venir bientôt les jours de la jeunesse ; c'est l'époque de la fermentation et des orages. Redoublez alors de vigilance et de soins, car si dans le réduit où sera renfermé l'objet de votre sollicitude, vous entendez gronder l'orage des passions, toutes vos peines sont perdues, *perit labor irritus anni*. L'orage fait tourner la vertu comme le lait. Mais aussi cette période critique une fois passée sans encombre, vous avez une vertu de premier choix, une vertu à toute épreuve. Trouvez-moi maintenant une dot et un mari pour cette vertu, et c'est précisément là-dessus que l'adultère va opérer. L'adultère est un joli vaurien qui, sous la figure d'un aimable célibataire, s'introduit habituellement dans les maisons où il a flairé une fille vertueuse et nubile. Il ne demande pas de dot parce qu'il aime ; c'est juste. Il est aimé parce qu'il n'a rien, rien que son amabilité ; c'est très juste : pour cette raison aussi il est évincé par les parens ; rien de plus juste, et je crois fort qu'il y comptait. Certes, la séparation est bien déchirante, mais la jeune personne est bien vertueuse, et quelques mois après elle épouse, pour se conformer à la volonté de ses parens, un monsieur je ne sais qui, venu on ne sait d'où, et tout est dit. L'adultère fait semblant de se tenir pour battu ; il voyage, il intrigue, que sais-je ! Enfin il reste à l'écart pendant cinq ans, on le croit bien loin, si loin qu'on l'oublie presque ; puis un

beau jour l'époux disparaît, le beau jeune homme apparaît. Cinq minutes après, la femme vertueuse a sur le front des cheveux blancs, et le mari... et cinq minutes après, vous êtes inscrit sur le livre de vie, ô fils adultérin!

Après cela, bons parens, donnez donc de la vertu à vos filles! Des vertus, c'est justement ce que l'adultère demande. L'adultère fait litière de vertus; il ne prend que sur des vertus. Dieu garde les maris de femmes vertueuses!

Ce qu'il y a de pis pour le lecteur, c'est que le conte prend les choses *ab ovo;* il va du petit-fils à l'aïeul et nous fait passer de 1827 à 1804, puis de 1804 à 1815, de 1815 à 1809, de 1809 à 1828, etc. Au milieu de ces mouvemens saccadés, le fil de l'intrigue et de l'intérêt dramatique s'embrouille et se rompt quelquefois. L'auteur de LA VOIX DU SANG aurait pu songer à cela en nous déroulant les tribulations successives de Pierre Raimbault, de Jacques Raimbault, son fils, et d'Eugène-Auguste Raimbault, son petit-fils ou soi-disant tel.

Au milieu d'une demi-douzaine d'historiettes insignifiantes qui accompagnent LA VOIX DU SANG, il faut cependant distinguer LES DEUX COUPABLES, petit conte bien bâti et pas trop mal conté. Quant au reste..... ma foi, lisez; car pour moi, dégoûté de tout en général et du conte en particulier, je ne puis que m'écrier: « Conte, conte, pourquoi me persécutes-tu? »

Je vous envoie, pour terminer, une pièce de vers de M. Eugène Faure, extraite d'un livre qu'il vient de publier (1). Ses vers m'ont paru remarquables par la grâce de la pensée et par une facture à la fois simple et exercée. Vous en jugerez; les voici:

### UNE FILLE DU CIEL.

Au milieu de la foule et des bruits de la terre,
Hélas! elle a passé, rapide et solitaire
Comme le ruisseau clair et pur
Qui, sous les peupliers de sa rive isolée,
Murmure et court sans nom, à travers la vallée,
Se perdre au sein d'un lac d'azur.

(1) SONGES D'UNE NUIT D'HIVER. Delaunay, Palais-Royal.

En vain elle voulut parmi la foule immonde
S'asseoir inaperçue au banquet de ce monde,
Sous les plis d'un voile discret;
Pareille à l'humble fleur qui ne peut, sous sa feuille,
Se soustraire à la main qui la cherche et l'effeuille,
Son parfum trahit son secret.

Belle de cette grâce où le ciel se révèle,
Semant partout l'amour et l'espoir autour d'elle,
Séchant les larmes sur ses pas,
Aux yeux des malheureux elle était apparue
Comme une déité favorable accourue
Pour les secourir ici-bas.

Mais loin du sol natal pauvre fleur exilée,
Transplantée en ce monde, infertile vallée
Où tout, hélas! vient se flétrir,
Loin d'un ciel qui, jaloux de l'éclat de ses charmes,
Aimait à lui verser ses rayons et ses larmes,
Comment eût-elle pu fleurir?

Bientôt des aquilons sans relâche battue,
Frêle plante, on la vit, sous leurs coups abattue,
Languir : le regret dévorant,
Comme le ver caché sous un bouton de rose,
Flétrit et dessécha son visage si rose,
Et sa lèvre au souffle odorant.

Sa vie alors ne fut qu'une souffrance lente,
Que le cri douloureux d'une ame impatiente
Qui, d'une aile captive encor,
Bat ses chaines, voyant l'aube céleste éclore,
Et vers ces champs lointains qu'un jour si pur colore,
Cherche en vain à prendre l'essor.

Aussi quand du départ l'heure fut arrivée,
Voyant enfin sa tâche ici-bas achevée,
La joie éclata dans ses yeux;
Pour la première fois son pâle et doux visage
Rayonna d'un sourire, et ce fut le présage
De son prochain retour aux cieux.

Puis, s'armant de constance ainsi que d'une armure,
Des mains de la douleur elle prit sans murmure
Sa coupe, et la vida d'un trait;
Puis de son voile blanc, comme pour une fête,
A l'aspect de la mort elle couvrit sa tête,
Et lui dit : — Partons, tout est prêt.

Ce fut le dernier mot que murmura sa bouche;
Son front appesanti retomba sur sa couche,
Ses yeux se fermèrent au jour.
Heureuse qui, long-temps avant le soir, comme elle
S'endort pour s'éveiller avec l'aube éternelle,
Au sein du céleste séjour.

Pourquoi le ciel jaloux qui nous l'avait montrée,
Pourquoi l'a-t-il si tôt d'entre nous retirée?
C'est que le souffle et le fracas
D'un monde impur auraient souillé son ame d'ange;
Ah! c'est que pour nos champs d'épines et de fange
Ses pieds étaient trop délicats.

A défaut de choses neuves ou fortes, on aime dans cette pièce une facilité harmonieuse et naturelle. Mais j'ai dit que je terminais, je tiens parole. A une autre fois.

AD. GUÉROULT.



# CHRONIQUE.

Le télégraphe se repose ; la mort de Zumala-Carreguy, cette nouvelle grave et importante, a cassé bras et jambes à la pauvre machine. Il lui reste tout au plus assez de force dans les articulations pour annoncer que *Bilbao tient encore ! Bilbao tient encore !* Voilà une dépêche qui va durer tout l'été ! Ce qui signifie que les deux partis s'endorment au soleil, à la fumée du cigare ; car on n'a pas d'idée dans ce pays-ci des façons guerrières de la Péninsule. Nous autres septentrionaux croyons que l'armée assiégeante suit jour par jour, le plan à la main, par tous les temps, la marche de ses opérations ; il n'en est rien. Le siége de Bilbao, comme tous les siéges de cette espèce, se fait par bonds, par caprices, selon l'humeur journalière de la troupe et la digestion du chef. La science des siéges, comme l'entendent les peuples militaires, est tellement positive, tellement basée sur des certitudes mathématiques, que la reddition d'une place est calculée comme la force d'une machine à vapeur. Dans l'évaluation des forces mises en présence, on fait entrer en ligne de compte le nombre des pièces, la quantité de munitions, le courage et la discipline des soldats à un égal degré, tandis qu'aucune évaluation pareille ne peut être essayée sur ces bandes d'hommes, dont les uns sont devant un mur, les autres derrière ce mur ; les uns n'essayant pas de sortir, les autres goûtant peu l'idée d'entrer, il peut arriver vers la mi-septembre que Bilbao tienne encore ; c'est-à-dire que les carlistes, débandés un à un, ne laisseront plus que deux cents pillards devant la ville, et que les christinos continueront à dormir sur leurs remparts. A ce compte, Bilbao est imprenable !

Quant à Valdès, le général-ministre, qu'y a-t-il de vrai, sa destitution ou sa démission ? Qu'importe ? le voilà remplacé par le général Lahera, qui finira peut-être par opérer sa jonction avec les assiégés. Valdès n'a pas grands frais de costume à faire pour rentrer dans le civil. Nous croyons avoir dit qu'il commandait ses troupes en habit bourgeois, en chapeau

rond, un jonc à la main. Il faut convenir que Mina et Valdès ont piteusement figuré dans ces événemens. Voilà des épreuves qui doivent éclairer l'Espagne. Elle aussi doit savoir qu'il n'y a que mollesse, fanfaronnade, caducité, dans son vieux libéralisme.

Quand même les lenteurs de cette guerre, qui promet de dégénérer en guerre de Troie, ne fatigueraient pas nos esprits vifs, impatiens, avides de faits et de résultats, le drame qui agite la société, et la magistrature, et le barreau de Paris, absorberait à lui seul toutes les préoccupations. Le procès La Roncière domine tout, même le procès d'avril, qui aurait pu revivre des incidens nouveaux survenus cette semaine.

Cette cause est assurément une des plus retentissantes qui se soient plaidées dans une enceinte de cour d'assises. Deux familles sont là en présence; un père qui demande si son fils va passer du banc des accusés au banc des forçats; puis un père qui demande si sa fille, ange de pureté et d'innocence, sortira flétrie de tant d'épreuves douloureuses. M. Odilon Barrot, talent calme et pénétrant, a caractérisé ce procès, en disant que la sécurité des familles était là mise en question; que la société tout entière va prendre acte de l'arrêt qui sera rendu pour savoir si désormais l'honneur des jeunes filles est encore un bien sacré que personne n'a le droit de souiller, ou si c'est simplement un préjugé qui doit aller rejoindre dans l'oubli de la désuétude tous ceux qu'a déjà démolis notre siècle novateur. Ce n'est donc pas une vindicte inutile, quoique juste, que poursuit la famille de Morell, mais une mission grave et noble, qui brave les cruelles conséquences de la publicité, les horreurs d'un débat long et tout hérissé de souvenirs poignans. Un crime a été commis, crime affreux et désolant. La décision des jurés dira si M. de La Roncière est coupable ou innocent.

Aucun élément dramatique n'a manqué aux développemens de ce procès; les deux familles sont là représentées par leurs chefs, militaires tous deux, éprouvés par le sort des batailles; une mère, des oncles intéressans par leurs qualités personnelles et leurs alliances, des cousins héritiers d'un beau nom, ont aussi leurs places marquées aux pieds de la cour, dans cet hémicycle où ont retenti tant de plaintes, tant de témoignages. A deux pas de ces parens éplorés est assis l'accusé; c'est un jeune homme de vingt-neuf ans. Quelques journaux se sont récriés à tort sur l'élégance de sa tenue. Son costume, assez négligé, annonce, au contraire, un oubli fort naturel de tout soin et de toute recherche au milieu des préoccupations dont il est rempli. Un pantalon de toile grise, à plis et à grandes poches, un gilet de soie marron, un habit de même couleur, avec un collet de velours, composent son costume. La figure de La Roncière est remarquable par la projection aiguë de son nez et le pincement de sa

*

bouche, que surmonte une petite moustache, courte et séparée; son œil, grand et à fleur de tête, roule avec volubilité dans son orbite, et découvre une prunelle bleue et froide. La Roncière passe souvent deux doigts dans ses cheveux, appuie sa tête sur sa main avec un air tantôt insouciant, tantôt impatient; accompagne par des hochemens dirigés en bas les dépositions qui lui sont favorables, et par des hochemens en sens contraire celles qui le chargent. Ses réponses se composent de peu de mots; car son système consiste à s'en rapporter au défenseur pour la discussion des faits déposés.

Rien ne peut rendre la solennité de l'audience de nuit où a comparu Mlle de Morell. Cette catalepsie qui la prive de toute faculté pendant quatorze heures, laisse à sa raison des intervalles d'une incroyable lucidité. On l'a vue entrer à petits pas soutenue par deux dames amies de sa famille, s'approcher de la cour, et déposer avec une fermeté pleine d'innocence. Les femmes seules et les enfans trouvent dans leur propre faiblesse ce courage de tout dire. La grandeur de cette scène, l'appareil de ce tribunal, ce silence ténébreux d'un nombreux auditoire, cette nuit, cette heure, ces observations graves du président, rien n'a ému la jeune fille, devenue forte par ses dangers, responsable à seize ans de l'honneur d'un père et d'une mère.

La franchise des officiers appelés en témoignage, leur ton de bonhomie spirituelle, sont venus jeter dans le débat quelques impressions consolantes. La tolérance du capitaine Jacquemin, exprimée en termes gais et loyaux, a provoqué plus d'un sourire, et la déposition de M. Ambert est un chef-d'œuvre d'intelligence et de sagacité. M. Ambert est athée en matière d'expertise d'écriture. M. Ambert nie la religion de l'expertise, et ne craint pas d'engager la lutte avec ses grands-prêtres. On l'a entendu soutenir sur les *p*, les *s*, les *d*, une discussion qui a tourné complétement à son honneur; et, comme l'a dit M. Barrot, nous avons vu les experts battus par un capitaine de cavalerie. Il ne nous appartient pas à l'avance de prononcer que MM. Oudart, Miette, Saint-Omer, Durnerin, ont eu tort, et que ce sont de ridicules *prud'hommes :* mais il faut dire que l'expertise est un art dérisoire que les tribunaux ont pris l'habitude de respecter assez peu. M. Barrot a cité plusieurs exemples d'experts mis en défaut, notamment le père Oudart. M. Barrot ignore sans doute que ce même père Oudart, appelé dans un procès, fut invité à déclarer de qui émanait une page d'écriture qu'un des accusés venait de tracer à l'instant. *C'est celui-là !* s'écria-t-il. *Non, c'est celui-ci!* reprit l'auteur de la page en se montrant. Rire général. Le père Oudart prit précipitamment son parapluie, ses lunettes, son chapeau, et s'enfuit en disant : *L'expertise est morte ! l'expertise est morte !*

La déposition de M. Oudart fils, à l'audience de mercredi, dépasse en comique toutes les inventions d'Henri Monnier. Après un préambule sur sa loyauté et sa conscience, l'expert prend les premiers grains d'un chapelet interminable. Il procède par trois substantifs, trois adjectifs et trois adverbes, et cela invariablement. Un conseiller veut l'interrompre. M. Oudart retrouve son troisième substantif coupé en deux par la question du conseiller et n'y répond pas. Qui a entendu un maître d'équitation, un maître nageur, un prévôt d'armes commencer son thème fait, transmis de main en main et inintelligible pour lui même, a entendu M. Oudart : « Nous reconnaissons trois manières de *contrefaire*, de *simuler*, de *dé-* » *guiser* les écritures : la *manière*, la *méthode*, le *système, naturel,* » *artificiel, fictif.* » M. Oudart ne sort pas de là. Demandez-lui : « Cette lettre est-elle de La Roncière ou de M^lle^ de Morell? » M. Oudart répondra : *Nous reconnaissons trois manières...*, etc. Arrêtez-le si vous pouvez. — Monsieur Oudart, allez vous asseoir. — *Nous reconnaissons trois manières....*

Les plaidoiries ont été belles, dignes des deux grands noms dont s'honore le barreau. MM. Berryer et Odilon Barrot ont arraché des sanglots à leur auditoire; eux-mêmes maîtrisaient à peine l'émotion que répandait leur parole.

Si l'arrêt n'a pas été rendu dans la soirée d'hier, on suppose qu'il doit l'être aujourd'hui dimanche. L'impatience est grande dans le public. Jamais cause n'a soulevé un intérêt plus grand.

— Un autre procès s'était entamé, qui promettait quelques-unes de ces révélations domestiques dont la malignité publique aime tant à se repaître. M^me^ de Châteauvillars avait intenté une action en séparation contre son mari. Déjà l'enquête sur les faits se préparait, quand M. de Châteauvillars a enlevé sa femme aux juges, aux avoués, à elle-même. L'Allemagne attend ce couple que les hommes de loi avaient séparé et qu'une chaise de poste a réuni.

— THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — ANGO, drame en cinq actes, en six tableaux, avec epilogue, par MM. Pyat et Luchet. — François I^er^ est un des plus brillans noms de notre vieille France; c'était le plus noble chevalier de son noble royaume, le plus valeureux dans les combats, un preux qu'on trouvait toujours dans les batailles aux prises avec des rêtres, hachant de son estoc des rangs entiers d'ennemis; grand cœur, ame chaude et généreuse, ses malheurs sont plus glorieux encore que ses hauts faits. Voyez à Pavie le roi de France, cette belle image de la bravoure, entouré de soldats qui tiennent tous à honneur d'effleurer d'un coup de pointe son hoqueton fleurdelisé! voyez dans sa main ce tronçon d'épée dont la lame

s'est brisée en vingt éclats sur vingt poitrines ennemies, c'est encore une arme terrible que cette poignée, car François I$^{er}$ est un homme de six pieds, aux larges épaules, au bras puissant! Malheur à ceux qu'il atteint! Mais le roi de France n'est pas invulnérable, et son noble sang s'échappe par trente blessures. — Sire, rendez-vous! — lui crie-t-on. Et François, de son œil éteint, cherche dans cette foule s'il est quelqu'un digne de recevoir ce tronçon d'arme rougi et haché. — Approchez, monsieur le comte de Mongoval, voilà mon épée, elle a répandu bien du sang! — Sire, voilà la mienne! Un gentilhomme comme vous ne doit pas rester sans épée. Et puis l'on sait que Bayard l'avait armé chevalier; que, dans les combats, il était toujours le premier à la rescousse, le dernier dans la mêlée; qu'il était le point de mire de toutes les arquebuses, de toutes les arbalètes, et qu'un reître ayant juré sa mort avait chargé son arme d'une balle d'or qu'il voulait lui loger dans la poitrine. De ces grands faits d'armes de l'homme de guerre, rapprochez la vie galante et amoureuse de François I$^{er}$, et dites qui réunit de plus belles qualités de courage et d'élégance? Ses fautes sont celles de son époque et de la politique; ses vertus sont de tous les temps et n'appartiennent qu'à lui; et ce serait une détestable entreprise que de salir un à un tous les grands noms de notre histoire, de s'attacher de préférence aux plus glorieux pour les livrer aux ignorantes railleries d'un parterre, sous le prétexte seul que ce sont des noms de rois.

Occupons-nous d'Ango. Jean Ango naquit à Dieppe vers l'an 1480; fils d'un armateur riche, il augmenta son héritage par les spéculations les plus hardies. C'était un homme d'affaires très-intelligent, qui réunissait dans sa main plusieurs industries : c'est ainsi qu'il prenait à forfait les recettes d'un duché, d'une province; il fit de ces sortes de marchés pour le duché de Longueville, les abbayes de Fécamp et de Saint-Wandrille. Ses richesses devinrent immenses et son luxe royal. La maison de bois sculpté qu'il fit construire pour lui à Dieppe renfermait des trésors précieux, des meubles d'un grand prix et d'un grand goût, des tableaux des premiers maîtres, une vaisselle merveilleuse ciselée par les artistes italiens. Cette maison, incendiée pendant le bombardement de Dieppe, existait encore en partie du temps du cardinal Barberini, qui disait en 1647: *Nunquam vidi domum ligneam pulchriorem*. Gonflé par tant de succès, orgueilleux de ses richesses, Ango devint ambitieux et se livra à tous les rêves de gloriole d'un marchand parvenu. Il voulut recevoir dans son manoir de Varengeville le roi de France, et François I$^{er}$ vint en effet le visiter. La réception fut somptueuse et digne de l'hôte; une promenade en mer fut proposée au roi; dix barques dorées, pavoisées de banderolles de soie brochée, reçurent sa majesté et sa suite; au retour de la promenade,

François Ier émerveillé de cette pompe, et reconnaissant d'un accueil si délicat, nomma vicomte le marchand Ango.

A partir de ce moment, la fortune et le pouvoir d'Ango n'eurent plus de bornes. Nommé gouverneur de Dieppe, il avait une garde à lui, et bientôt se montra dur et rogue pour ses concitoyens. Son industrie d'armateur souffrait de ses préoccupations d'homme de pouvoir; son luxe absorbait ses bénéfices; son humeur fière rendait difficiles ses rapports avec ses confrères du port, et enfin plusieurs procès qu'il perdit contre eux, à l'occasion de prises dont il n'avait pas rendu compte, le ruinèrent complétement. Ses biens furent décrétés, et en 1551, il mourut triste et isolé. Il lui fut élevé un tombeau dans l'église de Saint-Jacques. Sur la pierre on grava son emblème, un globe surmonté d'une croix, avec sa devise: *Spes mea Deus à juventute meâ*. Ango était un homme de petite taille, de constitution délicate, d'un caractère doux et gai, d'un jugement vif et sûr; il avait la barbe et les cheveux blonds, les joues pleines et vermeilles, le nez aquilin, le front large, la tête grosse. Au temps d'Ango, la marine de Dieppe était puissante et redoutée des autres peuples maritimes. Cette marine, composée de vaisseaux mal construits et de matelots indomptables, courait les mers de l'Inde et rapportait d'immenses richesses. Un bâtiment de la maison Ango, de Dieppe, fut un jour capturé par les Portugais, qui le coulèrent; l'équipage fut massacré. Sans demander la permission à son roi, Ango résolut de venger l'injure faite à son pavillon de marchand. Il arma une flotille, enrôla huit cents volontaires qui allèrent forcer l'embouchure du Tage, brûlèrent tous les villages de la côte et répandirent l'effroi dans Lisbonne. Le roi de Portugal envoya demander à François Ier ce que cela signifiait, en pleine paix, sans provocation. François Ier adressa les deux envoyés portugais à Ango, en leur disant que ce n'était pas son affaire, mais bien celle de son sujet de Dieppe. Ango reçut chez lui les envoyés, et les reçut avec politesse et magnificence, selon les uns, avec hauteur et dureté, selon les autres. Du reste, il obtint satisfaction.

Les restes du manoir de Varengeville, transformés aujourd'hui en ferme et en étable, attestent encore, par l'élégance de leur construction et la richesse des sculptures, la magnificence de cette demeure, que François Ier lui-même trouva royale.

François Ier et Ango étaient donc contemporains. Veut-on savoir à présent comment on a réuni ces deux personnages dans une action dramatique, dans quels rapports extra-historiques on les a placés, quel parti on a pu tirer de ce fait du blocus de Lisbonne et de la visite du roi à Varengeville? Voyons le drame de MM. Pyat et Luchet.

Ango vient à Paris, avec sa femme, demander audience à sa majesté le

roi François et lui communiquer son projet de bloquer Lisbonne. Débarqué dans une auberge, il y est arrêté par ordre supérieur, parce qu'il mange un aloyau le vendredi, à la face de tous, en dépit d'une ordonnance nouvelle. Jeté en prison, il est conduit devant le tribunal du saint-office, que préside le roi en personne, avec une douzaine d'hérétiques, arrêtés comme lui et pour le même délit. Les accusés font grand tapage; quelques-uns refusent de répondre, d'autres protestent; le ministère public prend la parole. C'est une parodie du procès d'avril. Ango, content de reconnaître le roi, même là, dans ce tribunal, avec un capuchon de pénitent, expose sa requête, sa plainte contre les Portugais. Le roi le traite de fou et le renvoie à Dieppe.

Pendant ce temps, M^me^ Ango, séparée de son mari, a été livrée en pâture aux passions désordonnées de François I^er^. Ango est revenu à Dieppe, traité de fou, et sans femme. Il arme sa flotte et l'envoie dans les eaux du Tage. François I^er^, un peu revenu sur le compte de l'armateur, quand il apprend le résultat de son expédition, ému dans sa ville de Paris par le bruit que fait le luxe d'Ango et la magnificence de Varengeville, veut visiter cette résidence; bien plus, il envoie à son hôte l'ambassadeur de Portugal lui faire des excuses. Ango se conduit avec le plus mauvais goût. — Découvrez-vous, monsieur l'ambassadeur! — L'ambassadeur se découvre. — Votre épée! — Le Portugais rend son épée. — A genoux! Et l'envoyé du roi Jean, moitié bonne grâce, moitié forcé par un matelot, plie le genou. Cela n'est d'aucun temps, d'aucune histoire, et il faut que le plaisir d'humilier un grand nom, de traîner dans la poussière un bel habit de satin broché devant une cabale de prolétaires, soit bien grand, pour que des gens de talent s'amusent à ces mesquines immolations. MM. Luchet et Pyat sont deux hommes d'esprit qui peuvent vivre d'esprit et se passer des allusions qui ont fait applaudir quelques parties de leur drame; ces déclamations politiques, ces apologues mal déguisés, écrits dans le style de notre presse d'aujourd'hui, dans les idées de notre temps, sont appliqués comme des pièces de rapport sur un tableau du temps passé, et jurent dans cette action du seizième siècle, comme le portail grec de Saint-Eustache devant cet édifice de la renaissance. Quand un accusé répondra devant le saint-office : *La presse est un flambeau qui brûle la main qui veut l'éteindre*, il prononcera un axiome du CONSTITUTIONNEL, et se fera applaudir, parce qu'on applaudit au théâtre tout ce qui est commun, trivial et constitutionnel; mais il ne dira rien de local, d'historique et de raisonnable. Ce n'est pas le langage du siècle représenté.

Cette préoccupation constante a donc égaré MM. Pyat et Luchet; la démocratie coule à plein bord dans leur ouvrage; c'est un pamphlet contre

la royauté, non pas seulement la royauté de François Ier, mais la royauté quelconque, la royauté de tous les temps, passée, présente, future, depuis Salomon. C'est un roi, donc un infâme, un séducteur, un lâche. Un lâche, François Ier! C'est un ambassadeur, donc un plat valet qui se met à genoux! un grand de Portugal à genoux, un de ces Portugais d'alors qui trouvaient des mondes, qui montaient des flottes mal équipées, le sabre aux dents, le courage dans le cœur!

Revenons au drame. François Ier, reçu par Ango, dans son manoir, se met à fouiller partout, les escaliers, les cabinets, les armoires, pour trouver un gibier de son goût; il finit par rencontrer Mme Ango, qui, revenue à son mari souillée des caresses royales, tâche de faire oublier sa faute. La vue de son amant détruit sa résolution, elle lui donne un rendez-vous dans sa chambre à minuit. Ango surprend cet entretien et en fait son profit. A minuit, à l'aide d'une échelle de corde, François Ier monte dans la chambre et heurte un mari, un mari furieux et désespéré, qui, d'une main, lui montre une femme morte couchée sur un lit, et de l'autre main lui présente une épée et le provoque. Qui peut le croire? A la vue de cette épée, à l'idée de ce combat contre un seul homme, François, le roi de France, le géant des batailles, qui ne se rend que sur des débris de cadavres, le héros de Marignan, le rival de Charles-Quint, a peur; bien plus, il tremble; bien plus, il demande merci; bien plus, il chancelle et tombe raide, oui, presque mort.— François Ier est un lâche! A la voix d'Ango, toute la maison se lève, des flambeaux éclairent cette scène; Ango disparaît par la fenêtre et va se précipiter dans la mer.

Cet outrage à la mémoire d'un homme brave a été patiemment écouté dans un pays qui se croit fort et novateur, parce qu'il nie tout, son propre passé; dans un pays qui, l'an prochain peut-être, laissera injurier sa dernière idole, Napoléon. La spéculation est bonne, elle réussira. Et pourtant, disons-le, c'est grand dommage que les qualités de ce drame soient dominées par ce sentiment injuste. Intéressant par lui-même, fortement attaché, puissant dans ses effets, spirituel quant au dialogue, il devait laisser aux écrivains sans ressource, aux coureurs de bravos, ce misérable moyen des allusions, ces trivialités politiques qui font hurler le parterre sans l'amuser.

Bocage a obtenu le plus grand succès. Le rôle d'Ango est à sa taille : brusque, fort, trivial et noble. Toutes les variétés du talent de Bocage se révèlent dans ces nuances qu'il a étudiées avec courage et rendues avec bonheur. Bourgeois rude et confiant au premier acte, il devient bientôt l'armateur dieppois riche et respecté, puis le mari tendre et désolé, puis l'homme qui ressent et venge un outrage. Si l'on veut bien voir que Bocage est toujours en scène, toujours sur la brèche, qu'il lui faut traduire

une succession fatigante de sentimens divers, on pourra dire que peu d'acteurs eussent été de force à lutter contre une telle difficulté. Ce rôle a mis à jour toutes les ressources de ce talent, élevé dans les situations nobles, touchant et vrai dans les situations simples.

De grands frais de décorations ont été faits pour ANGO.

— THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — MICHELINE OU L'HEURE DE L'ESPRIT, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Masson et Saint-Hilaire, musique de M. Adam. — En Bretagne, au temps des croisades, Micheline allait épouser un certain Maclou, paysan imbécile et avare, qu'elle n'aimait pas. Les filles du pays recevaient pour dot vingt écus d'or, qui sortaient magiquement du piédestal d'une statue du château, à la condition que les fiancées passeraient une heure avec la statue. Cette statue, fort bonne personne pendant l'absence du seigneur, devient assez dangereuse quand le sire Kermandoc revient de la Palestine. Un page est à sa suite, qui se charge de la conversation avec Micheline; il lui donne un baiser et lui prend sa couronne de fiancée. Maclou l'avare, qui a exposé Micheline pour si peu de chose, n'en veut plus quand elle revient sans fleurs nuptiales. Avec cette légende d'invention on a brodé un petit acte fort agréable, qui a donné à M. Adam le prétexte d'une musique légère, gracieuse et facile. Les couplets de Féréol, la ballade de Mme Pradher, un air de Couderc et le duo que tous deux chantent ensuite, sont remarquables par la fraîcheur des motifs et les développemens spirituels de l'orchestre. L'Opéra-Comique a besoin de ces ouvrages de courte haleine pour égayer son répertoire, et personne mieux que M. Adam ne peut lui donner de cette monnaie courante. M. Adam est le roi des petits actes.

— GYMNASE DRAMATIQUE. — LE VIOLON DE L'OPÉRA. — Il n'y a de sonore dans ce violon que les intonations de Bouffé, d'intelligible que Bouffé, d'amusant que Bouffé, Bouffé et toujours Bouffé, dont la vue seule fait rire, pleurer. Ah! j'oubliais : il y avait encore autre chose de comique dans cette représentation, c'est la solitude de la salle, la rareté des spectateurs, le sommeil du souffleur et l'engourdissement de l'orchestre. M. Delestre-Poirson se fait vieux, les routines de l'affiche ne lui servent plus. *Le bénéfice de la caisse des auteurs* est un stimulant fort usé qui n'agit plus sur l'économie du public; donc, tous les spectateurs jouissaient de vingt pieds carrés d'espace, et la caisse des auteurs n'a pas gagné 20 francs à l'action philanthropique de M. Poirson.

Un début intéressant avait lieu dans cette représentation. Mlle Jenny Masson-Thénard possède une figure très-agréable; ce ne serait qu'une jolie personne, si de plus elle n'avait une voix bien timbrée, une bonne tenue de comédie, et des dispositions très-heureuses. Dans peu de temps, Mlle Masson doit devenir une actrice distinguée.

# SOUVENIRS DE 1815.

## LE TOURNEUR DE CHAISES.

### I. — UN ÉCHAPPÉ DE COLLÉGE.

C'était le 15 août, jour de la fête de la Vierge, heure de midi.

Le soleil dardait d'aplomb sur Toulouse; brisés à la pointe des cailloux aigus et tranchans dont la ville est pavée, ses rayons rebondissaient comme un corps élastique, pour se condenser en chaude et scintillante vapeur; on eût dit les exhalaisons d'une fournaise qui bouillonnait au-dessous. Dans la rue des Pollinaires, étroite et tortueuse pourtant, on n'eût pu trouver un pouce d'ombre sous les toits en saillie, pas même au pied de la tour carrée de l'église de la Dalbade, — lourd et massif clocher qui semble clore cette rue à son extrémité occidentale, et être placé là comme un géant de brique et de granit, pour l'abriter des autans et du soleil du midi.

Aussi est-ce pour cette rue l'heure où, ainsi que dans les villes espagnoles, même les jours de travail, vous ne verriez pas aux fenêtres une jalousie levée, pas une porte ou une boutique grande ouverte, pas une de ces sémillantes grisettes à la coiffe de batiste brodée, relevée au sommet

en cimier de casque romain, qui, assises et se balançant sur le seuil de leur porte au mouvement de la mesure, alternent, d'une maison à l'autre, avec quelque fille du voisinage, les couplets d'une chanson ;—ainsi que sur le Rialto les mariniers, frappant la mer en cadence, se renvoyaient les vers du Tasse:

Non, pas une oreille aux écoutes, pas un œil aux aguets, pas une voix causeuse sous le soleil; amour, travail, gaieté, repos, souffrance, toute la vie s'est repliée à l'intérieur devant la chaleur de midi, de même que le sang reflue au cœur quand le froid gagne les extrémités. La rue est déserte et muette, et l'heure de midi est pour elle ce que l'heure de minuit est pour les villes du Nord : l'heure des rendez-vous d'amour.

Le jour où se passèrent les événemens que l'on va raconter, la rue des Pollinaires était encore plus déserte, encore moins indiscrète que de coutume, non que le soleil mordit davantage la pointe de ces petits cailloux, mais c'était un grand jour de fête. Les cloches, lancées à la volée dans la tour de la Dalbade, annonçaient que les vêpres, à cause de la procession du vœu de Louis XIII, qui devait les suivre, seraient chantées plus tôt qu'à l'ordinaire; aussi, la toilette des dimanches et fêtes réclamait-elle trop d'activité dans l'intérieur des maisons, pour que, par indiscrétion ou passe-temps, les curieux ou les badauds pussent songer à s'inquiéter des mystères du dehors.

Cependant, vers le milieu de la rue, au deuxième étage d'une maison appartenant au menuisier Gatimel, un bon et digne artisan, il y avait un enfant de quinze ans, un véritable échappé de collége, bien ignorant, mais bien instinctif de la vie, et qui, à chaque instant, pour l'apprendre ou l'essayer loin de l'œil maternel, se soulevait sur ses pieds comme un oiseau qui sent ses ailes.

Gabriel, depuis trois jours, cherchait, avec une persistante avidité, à débrouiller dans sa petite tête une intrigue qui se nouait au premier étage. Sa pénétration lui en avait fait saisir les premiers fils, mais son inexpérience les avait rompus en vingt endroits. Il allait, il venait, il montait, il descendait; c'était une activité, une préoccupation incessante, qu'un intérêt de curiosité seul ne suffisait déjà plus à expliquer, mais dont sa famille, sa mère surtout, se refusait à s'avouer la cause trop véritable cependant.

Mon Dieu oui, le pauvre Gabriel était jaloux, et il s'en cachait peu, quoiqu'il ne sût point au juste s'il était amoureux.

Mais Hélène le rencontrait si souvent, et presque à heure fixe sur l'escalier; mais le voyant si prompt et si réfléchi, si rose, et tout à coup si pâle, elle avait attaché sur lui des regards si longs et si doux, et où se laissait lire tout un long rêve; sa bouche était si humide quand elle lui souriait, et ses doigts s'étaient tant de fois et si nonchalamment oubliés dans les cheveux de Gabriel, quand elle le baisait au front; mais ses mains étaient si douces et si parfumées quand elle lui caressait les joues, et ses petits pieds enfermés dans de tout petits souliers de satin s'ajustaient si gracieusement, sous une robe courte, à une jambe dont le fil d'Écosse arrondissait si mollement les contours; mais Hélène était si habile à trouver des prétextes pour l'appeler auprès d'elle à certaines heures, et alors ses intimes causeries révélaient au pauvre Gabriel un monde d'idées si nouveau; quand venait le soir, quand la brise fraîchissait, elle se plaisait tant à errer avec lui sous les larges feuilles des platanes qui longent le canal du Languedoc, entre le pont des Demoiselles et le pont Guillemery; puis, au retour, quand la ville dormait, plus pensifs tous deux, penchés l'un vers l'autre, debout comme un groupe de cariathides, ils laissaient si langoureusement aller leurs pensées aux vibrantes harmonies de ces chœurs ambulans qui, dans les nuits étoilées de l'été, font de Toulouse la ville aux mille concerts..... qu'à se voir ainsi l'objet d'une préférence qu'on lui eût enviée, et, malgré la différence des âges, Gabriel pouvait bien éprouver un petit mouvement d'orgueil et de joie, et, redressant la tête, dire à ceux qui le voyaient passer :

« Je ne suis plus un enfant! »

Mais à d'autres heures, Hélène interrompait avec une si désespérante régularité les folles et tendres causeries; mais avec ce mot : « Va-t'en! va-t'en! » jeté brusquement deux fois, avec du trouble dans les yeux et dans la voix, elle avait tant de fois rappelé sur terre les enivrantes extases où l'enfant s'égarait; mais il était si affligé, lorsqu'éconduit de la sorte il retournait lentement chez lui, d'entendre le bruit des pas qui montaient le premier étage; s'arrêtant alors, et penché sur la rampe, retenant son haleine pour écouter, espérant vaguement qu'on dépasserait la porte regrettée, il avait vu si souvent un homme, toujours le même, entrer dans la chambre de la belle fille; mais dans ses lointaines et rêveuses promenades, au clair de lune, le hasard tant de fois amenait si obstinément ce même homme auprès d'Hélène, et alors les sourires, les regards, les propos tendres ou rieurs étaient si ouvertement arrangés pour le nouveau-venu...

que Gabriel boudeur, et souriant avec amertume, se disait aussi : « L'on me traite en enfant ! »

Enfant, en vérité, qui, sans en savoir le nom, subissait tour à tour les illusions et les désenchantemens du cœur, et qui, s'étiolant si vite, s'exposait, lorsque ces noms lui seraient révélés, à ne plus éprouver, pour les mettre au-dessus, les sensations qu'ils expriment. Véritable enfant de ce misérable siècle avec lequel il était né ! pauvre petit chez qui le cœur avait été plus vite que l'intelligence, et dont les sens étaient plus avancés que la langue et la grammaire !

Mais sa mère? Sa mère s'en inquiétait peu ! C'est que bonne et pieuse femme, ne sachant des orages et des passions du monde que le bruit qui lui en revenait dans les médisantes causeries, sous le porche, en sortant de l'église, ou dans les confréries de la Vierge et du Rosaire, elle avait foi dans cette enfance de quatorze ans, qui aurait dû précisément exciter ses défiances; foi surtout dans la raison présumée des vingt-deux ans d'Hélène. A pareille distance dans la vie, l'intimité de ces deux âges ne lui paraissait ni sérieuse ni alarmante. Bonne mère !

Toutefois, Gabriel ne savait ce qu'il devait espérer ou croire, placé qu'il était, tour à tour et selon les heures, entre les témoignages d'une vive affection qui élevaient très-haut en lui l'idée de son petit mérite, et les airs lestes et dégagés d'une inattention qui, des hauteurs de sa fatuité d'enfant, le ramenaient si cavalièrement à la réalité de sa mince importance.

Or, depuis trois jours, Hélène ne prodiguait à Gabriel que le sans-façon de ces témoignages d'inattention; Gabriel était reçu plus rarement, les *va-t'en! va-t'en!* étaient plus souvent répétés, à des heures non usitées, et avec toute la vivacité de l'impatience. Que de fois alors il était venu, le corps en avant, sur la pointe des pieds, assourdissant ses pas, écouter à la porte d'Hélène ! et que de fois il avait, avec stupeur, entendu la voix qui n'était pas la voix accoutumée ! alors, l'impatience excitant son audace, bien souvent il avait frappé; la voix se taisait, mais la porte ne s'ouvrait pas pour lui.

Pareille chose venait de lui arriver le 15 août, et il remonta chez lui, le dépit dans le cœur, mais bien décidé à ne pas demeurer plus long-temps sans savoir à quoi s'en tenir sur le personnage qui, depuis trois jours, était venu déranger ainsi sa vie, et, en doublant ses heures d'exil, embrouiller davantage le réseau de ses incertitudes.

Il s'était mis à la fenêtre pour le voir sortir et pour le suivre ensuite,

pensant bien que l'heure à laquelle il était congédié lui-même autrefois serait aussi celle du renvoi de ce nouveau visiteur, pour laisser le champ libre à celui qui avait, sur les deux derniers venus, la priorité des droits.

Vainement par sollicitude, et plus encore peut-être par la crainte d'arriver tard aux saints offices où elle voulait l'emmener, la mère de Gabriel ne cessait de gourmander son fils de ce qu'il demeurait ainsi, tête nue, les jalousies levées, sous un soleil de trente degrés; et elle ajoutait, mais un peu plus bas, que le premier coup de vêpres était déjà sonné. Gabriel avait d'abord répondu avec assez de douceur; il avait amicalement couru vers sa mère, et même l'avait embrassée, mais il était retourné à la fenêtre. Harcelé bientôt plus vivement, il avait, en se retournant, jeté à la hâte quelques réponses brusques, mais il ne s'était pas retiré d'un pas; ensuite, frappant du pied, il n'avait pas seulement tourné la tête, et avait, entre les dents, murmuré quelque grosse interjection; enfin, il ne fit pas plus attention aux paroles de sa mère que si elles s'adressaient à un autre... Il ne les entendait peut-être plus; car il était cramponné à la fenêtre, l'œil fixe, le cou tendu, le corps penché en avant dans la rue, comme s'il allait se précipiter: c'est que le bruit de la porte de la maison que l'on ouvrait avec précaution venait de monter jusqu'à lui. Gabriel alors se rejeta en arrière, et, tournant sur lui-même, il traversa l'appartement au pas de course, glissa comme une ombre devant sa mère ébahie, et, se jetant dans l'escalier, en descendit les degrés quatre à quatre.

## II. — MAITRE PIERRE.

Du seuil de la porte ainsi ouverte avec précaution, un homme venait de s'élancer d'un bond tellement précipité, que si, à ce bruit, quelques curieux avaient été attirés à la fenêtre, ils eussent été fort empêchés de désigner la maison d'où était sorti cet homme qui apparaissait tout à coup au milieu de la rue, seul, sans la moindre altération au visage, sans le plus léger signe de préoccupation.

Toutefois, si la curiosité ne s'était point bornée à ce premier examen, elle eût bientôt trouvé de quoi se satisfaire; car, à une fenêtre du premier étage de la maison Gatimel, une petite main blanche et potelée écarta, en les soulevant, les lattes d'une jalousie. Une tête blonde et mélancolique, s'élevant au-dessus des rosiers et des héliotropes, dont les tiges reposaient sur



l'entablement qui couronnait la porte d'entrée et montaient jusqu'à la fenêtre, se dessina vaguement derrière les verts interstices des abat-jour. Deux yeux d'un bleu pâle attachèrent avec sollicitude leurs regards sur l'homme qui s'éloignait. Après quelques pas, celui-ci, ne voyant personne, ni aux fenêtres ni dans la rue, s'arrêta, et, se retournant à demi, sourit à la blonde tête et aux yeux bleus, qui lui souriaient. Tous deux, pour se donner mutuellement du courage, semblaient se renvoyer les signes d'une espérance qu'ils n'avaient pas dans le cœur.

Mais ce sourire commencé ne s'acheva point : un petit cri, semblable à celui d'un passereau qu'on étouffe, retentit derrière la jalousie, qui retomba brusquement, et la vision disparut.

La cause en était-elle dans l'apparition subite de Gabriel, qui venait de s'élancer à son tour dans la rue? On eût pu le croire, à voir le regard, non de courroux, mais de reproche, que l'homme laissa de loin tomber sur Gabriel, comme s'il l'accusait d'avoir, à l'étourdie, soufflé sur un de ses rêves. On l'eût pu croire, même à l'air triomphant de Gabriel si, comme lui, au-delà de l'espace où se jouait cette scène muette, on n'avait porté ses regards à l'extrémité de la rue des Pollinaires, qui débouche sur la place des Grands-Carmes. Là, pâle, la main droite fortement appuyée sur la poitrine, comme pour en comprimer les bonds, les lèvres serrées et mordues jusqu'au sang, et les yeux fixés avec la puissance fascinatrice du serpent sur l'homme qui marchait dans la rue, on aurait vu s'arrêter tout à coup un autre homme de trente-cinq ans environ.

Celui-ci était vêtu de l'uniforme vert des bandes enfantées par le bourbonisme réactionnaire de 1815, mauvaise queue de cette insurrection royaliste qui, pendant les échauffourées de la chouannerie bretonne et vendéenne, s'était formée et perdue en trois jours, dans les broussailles des plaines de la Gimone et de l'Ile-Jourdain ; — troupe d'égorgeurs et de pillards à cocarde blanche, que, pour servir leurs haines, des fils de bonne maison tenaient à leur solde, et qui servait les siennes propres par-dessus le marché : celles-ci protégées par celles-là, — bandits d'essence royale, qu'on avait enrégimentés à l'encontre des gardes nationales, d'essence révolutionnaire, et qui empruntèrent leur nom de *verdets* à la couleur de leur uniforme.

Cet homme était le plus redouté entre ces hommes si redoutés. Le courage brutal dont il avait donné des preuves qui, en passant par les crédules exagérations de la foule, étaient devenues des prodiges; les mystères qui

enveloppaient les premiers âges de sa vie; la diversité d'origines que se plaisait à lui donner la populace; d'un côté, le misérable métier qu'il exerçait, et de l'autre, les nobles amitiés dont il était environné; ses allures d'homme du peuple, et parfois une certaine élégance de manières, qui se faisait jour à son insu; quelques actes d'une férocité exaltée par de vieux ressentimens dont on ne savait qu'imparfaitement la cause, ou d'une générosité fantasque, qui, pour arriver à ses fins, s'appuyait sur les passions même les plus opposées; une taciturnité qui ressemblait souvent à de l'idiotisme, et souvent aussi les éclats d'une éloquence tribunitienne qui ressemblait à du génie; sa force musculaire, ses cheveux noirs et flottans, au milieu de toute une population coiffée à la Titus; un visage basané, où l'on eût dit que la bile refluait du cœur; un œil qui étincelait à travers des cils épais, comme la lame d'un poignard dans un buisson, ou qui se baissait, terne et voilé, comme l'œil de la stupidité résignée; tout, jusqu'au sobriquet attaché à son nom et qui rappelait une grande infortune, selon les uns, un châtiment, selon les autres, mais infortune et châtiment sans date et sans détails précis; tout enfin avait rendu cet homme la terreur, la haine ou l'idole de la foule, toujours passionnée pour ce qu'elle ne peut comprendre.

Aussi les fils de nobles maisons avaient-ils délivré à maître Pierre, surnommé, en idiome patois, *Lou Pingeat* (le pendu) le brevet et les épaulettes d'une compagnie d'élite; et l'on sait ce que le mot élite signifie dans les bandes de cette espèce. Dans toutes les excursions difficiles où il fallait faire montre de sang-froid, de ruse ou d'audace, contre les bonapartistes et les fédérés de 1815, ou pour être historiens fidèles, contre les malheureux qu'il plaisait aux inimitiés particulières de stigmatiser de ce nom, c'était toujours maître Pierre, le tourneur de chaises, maître Pierre *lou pingeat*, que l'on mettait en campagne. Le parti royaliste lui était redevable de plus d'une capture importante, opérée, non pas s'il vous plaît pour les intérêts du gouvernement et la dynastie des Bourbons, mais pour la plus grande satisfaction des rancunes de localités, toujours si orgueilleusement enflées de l'idée que le pays a les yeux fixés sur elles, et qu'à leurs mesquines et hargneuses passions est attaché le destin de l'état.

Il s'était cependant opéré depuis quelques jours dans cet homme et dans sa famille des changemens tels qu'on voyait le moment où le jour allait se lever sur les ténèbres qui enveloppaient sa vie.

Lorsque dans les premiers jours de l'hiver de 1800, il était venu se

fixer à Toulouse, où il ne se fit connaître que sous le sobriquet ajouté à son prénom, il était arrivé suivi d'une femme et d'une toute petite fille. Maître Pierre était-il marié? cette femme était-elle la sienne? cette petite fille était-elle son enfant?

A ne voir que l'intimité apparente qui régnait entre lui et Marthe, et la sollicitude affectueuse qu'il portait à la jeune fille, on eût pu dire au premier abord d'un père et d'un mari.

Mais, en y regardant de près, en voyant combien peu dans cette intimité il y avait de la familiarité conjugale, et combien peu, quelque affectueuse qu'elle fût, cette sollicitude sans caresses vives ou empressées ressemblait à l'amour paternel; en voyant Marthe et sa fille retirées d'ordinaire dans une chambre meublée, non avec luxe, mais avec goût, où reluisaient le noyer et le chêne polis, et dont maître Pierre n'approchait qu'avec une tendresse respectueuse qui ne s'était jamais démentie, tandis que lui-même n'occupait, à l'arrière-boutique, qu'un méchant petit cabinet dont se fût contenté à peine le plus novice ouvrier; en voyant l'air de profond chagrin empreint sur le visage de cette femme et en même temps les cordiales prévenances dont elle entourait maître Pierre, ce qui prouvait bien que l'air chagrin n'était point le fait de maître Pierre; en voyant aussi avec quelle absence totale de jalousie inquiète Marthe laissait maître Pierre auprès des femmes et des jeunes filles, dans les bals, dans le tête-à-tête des promenades de l'été, ou, l'hiver, dans les rieuses causeries du coin du feu, on pouvait bien se dire que dans tout cela il n'y avait rien des habitudes conjugales. Maître Pierre allait où il voulait, agissait à sa guise, et jamais, en rentrant chez lui, il ne trouvait froideur ou reproches. Plus d'une fois ses compagnons de fêtes et de plaisirs, enviant cette liberté, le citaient pour exemple à leurs ménagères, qui se contentaient de hocher la tête, comme femmes qui, n'ignorent pas qu'il y avait une réponse à faire, mais qui, ne sachant au juste laquelle, ne peuvent s'empêcher d'exprimer par gestes ou par attitude, une pensée que la langue, si elle osait, traduirait par ces mots : Patience, tout ceci s'expliquera.

C'est que la curiosité des commères du quartier avait fini par se fatiguer à courir après ces trois questions restées insolubles : Maître Pierre est-il marié? Marthe est-elle sa femme? la fille de Marthe est-elle aussi la sienne? Mais, assoupie depuis long-temps, cette curiosité fut réveillée tout à coup dans les premiers jours du mois de mai.

### III. — LES FÉDÉRÉS.

Formée par le grand chenal de la Garonne qu'elle domine en amphithéâtre, et par le canal de fuite du trop-plein des eaux qui, venues du moulin du château, alimentent des usines de teinturiers sans nombre, l'île de Tounis est réunie à la ville de Toulouse par un pont bordé de maisons comme au moyen âge. Elle était habitée, en 1815, par une population qui avait conservé un tel amour pour Napoléon, que les Toulousains l'appelaient l'île d'Elbe.

Mais l'empereur, en petit chapeau et en capote grise, vint bientôt reprendre, aux Tuileries, le lit encore chaud que Louis XVIII avait déserté le matin en pantoufles et en robe de chambre. Alors les habitans de Tounis furent un des nombreux et vivaces rameaux de cette immense fédération qui, tout en nourrissant dans les grandes villes de France la haine des Bourbons et de l'étranger, vint se poser fièrement en face de l'empereur, dans les solennités du Champ-de-Mars, et donner à entendre au grand gagneur de batailles que désormais la liberté devait, dans les préoccupations de sa pensée et dans l'avenir de la France, tenir plus de place que la gloire.

Toutefois, la fédération, dans les provinces, fut jetée hors des voies larges et de l'esprit élevé que lui avaient faits les meneurs de Paris; elle se nivela, comme toute grande chose, à l'étroitesse des passions de la province. Ainsi une partie des habitans de Toulouse ne se jeta dans la fédération que par opposition à l'autre, qui s'était jetée dans les sociétés secrètes du royalisme. — Fédération et royalisme, deux factions qui dominèrent tour à tour et chez lesquelles les haines de l'esprit de parti, assez vivaces par elles-mêmes, s'agrandirent de tout ce que peuvent enfanter les taquineries, les jalousies et les colères épigrammatiques de l'esprit de localité. Les femmes surtout y portèrent jusqu'à une brutalité plus raffinée que je n'ose dire la satisfaction de leurs dépits et de leurs vengeances de cœur, de médisances, de calomnies, d'intrigues amoureuses et de toilettes. Si le courage ou la force leur faisait défaut, les maris, les amans, les cousins qui avaient à obtenir une faveur ou un pardon, reprenaient en sous-œuvre ces exécutions de *flagellans*. Ainsi, les Cent-Jours, la fédération fut, — moins le sang! — une réaction du peuple contre

la *jeunesse dorée*, qui, sous le directoire, avait, surtout dans le Midi, livré la France républicaine aux poignards. Après les Cent-Jours, la *jeunesse dorée* reprit sa revanche contre le peuple; et, fidèle à ses antécédens, elle se servit encore du poignard. Mais cette fois elle le mit aux mains des verdets, se bornant, elle, à l'aiguiser. En un mot, les fédérés flagellèrent et ne tuèrent pas; les verdets flagellèrent et tuèrent : il y eut progrès. Donc, tout compte fait, les fédérés en ce temps valurent mieux.

C'était surtout le soir que les fédérés, hommes, femmes et enfans, se livraient, en troupe, à tous les caprices exigeans émis par le premier d'entre eux. Ils parcouraient les rues, précédés et flanqués de torches en poix-résine, chantant des refrains patriotiques autour du buste de Napoléon porté par les forts de la bande et pavoisé de drapeaux tricolores. Malheur à la fenêtre qui demeurait fermée sur leur passage, et malheur à celle d'où, grande ouverte, il ne tombait pas un sourire d'approbation ou un coup d'œil de sympathie! Les apostrophes,—et quelles apostrophes!—montaient, en feu continu avec les pierres, aux carreaux de vitres, où elles se heurtaient. Malheur aux passans qui n'ôtaient pas respectueusement leurs chapeaux! Les chapeaux, lancés à la volée, passaient de mains en mains et arrivaient dans le ruisseau, bossués, meurtris, sans fond et sans ailes. Malheur à la femme ou à la jeune fille qui sur le chemin de cette tourbe hurlant son enthousiasme, passait avec un ruban blanc à la ceinture, sur une coiffe ou sur un chapeau! femme ou jeune fille était accueillie sur toute la ligne par les huées les plus moqueuses et les gestes les plus effrontés, sans compter les gracieuses épithètes que lançait la voix glapissante des femmes et des enfans, qui dominait l'orchestre en faux-bourdon de toutes ces basses-tailles d'hommes. Malheur alors à la faible créature qui, ne pouvant se contenir, laissait échapper, même du bout des lèvres, même en n'en murmurant que la moitié, une réponse ferme et digne, ou qui, sans répondre, lançait de côté un regard dédaigneux! Les voix glapissantes, renforçant l'aigre faucet d'un chorus général, faisaient entendre ce cri terrible : Le fouet! le fouet! — Dieu et les passans ont su avec quelle prestesse s'accomplissait l'œuvre de cette justice distributive des partis.

Ce fut durant une des belles soirées du mois de mai qu'Hélène, au carrefour de la Dalbade, formé par la rue Sainte-Claire, le Pont de Toulouse, la rue du Cimetière et celle des Couteliers, rencontra la fédération qui promenait ses refrains provocateurs. Je ne sais quoi de coquet et d'é-

légant en elle attira les quolibets envieux des femmes, auxquels se mêlèrent les propos assez lestes des hommes. Je ne sais aussi quelle fatale préoccupation mit de la colère à ses regards et de l'amertume à ses paroles. Toujours est-il qu'après l'échange de quelques mots un peu vifs, le formidable cri retentit, et qu'en un clin d'œil, sans le moindre respect pour la fraîcheur de sa toilette, les mains lourdes et calleuses des femmes du peuple se mirent en devoir de lui infliger la correction accoutumée.

Voilà que maître Pierre s'élance de sa boutique, où, les bras croisés, il regardait avec assez d'indifférence défiler le cortége patriotique de l'île de Tounis. Sans crier gare, il se rue au milieu de la foule, dont les flots s'ouvrent devant ses deux bras, qui lui servaient d'avirons. Plus d'une coiffe s'envola sous les coups rapides qu'il distribuait de droite et de gauche; plus d'une main levée retomba engourdie sous le poids de la sienne, et plus d'une parole injurieuse et menaçante se changea subitement en un cri de douleur et d'effroi. Hélène était déjà arrachée aux ongles des bourreaux en casaquin, que la stupeur régnait encore dans leurs rangs.

Mais aux cris de honte et de rage poussés par les femmes, les hommes accoururent. En un instant, la boutique de maître Pierre fut assaillie de coups et d'injures, et en deux tours de main le vitrage et la boiserie craquèrent et tombèrent brisés.

Il y eut un moment alors où même les plus audacieux s'arrêtèrent, et on se consulta du regard avant de pénétrer dans les ténèbres de la boutique; il se fit un long silence. Puis, par trois houras bien distincts, la foule réclama sa proie. Mais nulle réponse n'ayant suivi les ordres de cette souveraine en jupons et en chemise, l'atelier de maître Pierre fut envahi, bouleversé, pillé; cela fait, le flot populaire arriva au seuil d'une petite chambre, où priaient, agenouillées, une femme et une jeune fille. La tête de l'émeute s'arrêta, saisie d'un respect involontaire. La réflexion commença à venir aux plus fous, et l'idée qu'on était chez maître Pierre, chez le fameux tourneur de chaises, si renommé pour sa force et pour son courage, commença à glacer plus d'un farouche aboyeur; l'un des meneurs même, ôtant son bonnet de laine, et sans une parole trop brusque, balbutia aux deux femmes les motifs et les excuses de cette visite nocturne.

— Maître Pierre doit être loin, dit la jeune fille en se levant et allant droit à l'orateur de la bande.

— Nous le rattraperons, dit d'une voix sourde un boucher aux bras nus, au visage en feu.

— Il a trop d'avance sur vous, maître Cantegril, et avant que vos dogues soient seulement sur sa trace, il vous faut travailler une bonne heure.

Ici le boucher fit un geste de doute et d'ironie, et s'achemira, à l'autre bout de la chambre, vers la porte massive qui donnait passage sur les jardins, situés dans cette partie de Toulouse, entre la rue des Couteliers et le petit bras de la Garonne.

— C'est inutile! dit la jeune fille en se plaçant toute droite devant le boucher. Cette porte est fermée, et elle ne céderait pas, même à la barre de fer qui vous sert à assommer vos bœufs, et qu'un jour, maître, vous avez levée sur la tête de votre père.

Ces paroles écrasèrent le boucher comme une malédiction. La jeune fille les eût payées cher, si les femmes, qu'un mouvement d'horreur avait saisies à ce reproche trop fondé et si connu d'impiété filiale, ne se fussent placées entre l'anathème et le bras maudit qu'elles repoussèrent, pour qu'il allât cacher sa honte dans les rangs épais des fédérés.

— Oui, c'est inutile, reprit la jeune fille; écoutez!...

L'on prêta l'oreille.

— Entendez-vous ce bruit de gaffe et d'aviron? C'est la barque qui emporte maître Pierre à l'autre bord.

— Et la belle dame? dirent les femmes.

— Pardine! dit Cassagne, un honnête teinturier, au demeurant, et qui n'était là que pour ne point se singulariser en ne faisant pas comme tous les habitans de l'île; pardine! vous êtes bien de votre pays. La belle dame s'en est allée avec maître Pierre; il est, ma foi, assez joli garçon pour cela.

Et comme un homme qui croit avoir visé juste à l'endroit où un cœur se blesse, il regarda en ricanant Marthe et la jeune fille.

Marthe demeura impassible.

La jeune fille ne comprit pas.

Cassagne ne se tint point pour battu. Ne voulant pas que sa malice fût perdue, il se tourna vers une égrillarde grisette que les commérages du quartier donnaient comme fort éprise de maître Pierre, qui ne le lui rendait pas.

— N'est-ce pas, Mariannou, lui dit le teinturier, que maître Pierre...

Mais il n'acheva pas. Mariannou lui lança une bourrade dans la poitrine, et à la face un :

— Vous êtes un insolent, maître Cassagne! et maître Pierre n'est pas encore du bois dont se chauffent les belles dames à chapeaux.

Cassagne fut piqué au vif.

— Cela se peut, Mariannou, reprit-il; mais on dirait, à te voir si fâchée, qu'il est aussi d'un bois auquel les grisettes n'ont pas toutes le talent de faire prendre feu.

Heureusement pour Cassagne, les rieurs, les rieuses surtout, se mirent de son côté; c'est que le naturel de la femme reprit le dessus. Trouvant là sous leurs mains et sous leur langue, pour ainsi dire, une compagne à chagriner, ces dames ne voulurent pas négliger une aussi bonne occasion; elles se mirent à rire aux dépens de Mariannou, et elles perdirent de vue l'objet premier de leur ressentiment.

— Allons, allons, continua Cassagne tout enorgueilli de son succès, maître Pierre est un brave garçon qui a fait ce que tout brave garçon, ici présent, eût fait à sa place. Et vous autres, les femmes, vous devez être enchantées de trouver des hommes qui mettent, sans distinction, les cotillons à l'abri des reviremens de la politique et de la curiosité. Qui diable sait? un jour peut-être maître Pierre rendra le même service à quelqu'une d'entre vous; eheim! eheim! tout ceci peut changer; le monde est si drôle!

Cette éloquence goguenarde, qui se résumait en la perspective de la loi du talion, fit un effet magique. Les plus mutines secouèrent les oreilles, en baissant la tête. Avec cela que le matin il avait couru sur le compte de l'armée et de l'empereur des nouvelles assez peu rassurantes.

## IV. — UN AMOUR.

Maître Pierre demeura absent pendant près de huit jours. On ne put ni préciser le lieu où il s'était réfugié, ni dire si Hélène avait partagé sa retraite; mais on remarqua que durant le même espace de temps, les jalousies du premier étage de la maison Gatimel ne s'étaient pas levées une seule fois pour livrer passage à la blonde tête d'Hélène, qui, le soir, d'ordinaire, y apparaissait si volontiers, au grand plaisir des passans.

Lorsque maître Pierre fut de retour, on remarqua aussi qu'Hélène venait le visiter souvent, et qu'elle faisait deux parts de son temps dans ses

visites : l'une pour la chambre de Marthe et de sa fille, et ce n'était pas la plus longue; l'autre pour l'atelier de maître Pierre. Elle y demeurait volontiers jusqu'à la nuit, un livre ou un ouvrage de broderie à la main. Mais bien des fois on s'aperçut que les feuillets du livre ne se tournaient jamais ou que bien lentement; l'aiguille aussi restait paresseuse ou inactive entre ses doigts : en revanche, ses regards rêveurs étaient longuement attachés au mâle et expressif visage de maître Pierre. Puis, quand la nuit venue suspendait le travail de l'atelier, on ne les avait pas vus sans étonnement, tous deux, bras-dessus bras-dessous, elle, sémillante, coquette et parée, lui, en costume d'ouvrier, mais un peu recherché, la tête haute, souliers luisans, drap neuf, linge blanc et fin castor, s'acheminer vers les belles promenades, où, au grand enchantement du pauvre Gabriel, il se faisait attendre depuis.

C'est que depuis il avait cessé d'être le simple ouvrier, le laborieux tourneur de chaises; il avait sinon quitté, du moins négligé sa boutique, pour hanter les salons des gros bonnets du parti royaliste, pour aller pérorer, non plus au cabaret du prolétaire, mais dans les cafés de la bourgeoisie et de la noblesse. En un mot, il était devenu un membre actif et influent du comité royaliste qui, durant les Cent-Jours, organisa les départemens du midi en compagnies secrètes. On comprend, en effet, qu'un homme du peuple, entouré de tant de mystère, et qui se jetait bravement, pour payer de sa personne, au milieu de la masse compacte des forcenés d'un parti, dût attirer l'attention et les avances de ces hommes qui ont toujours mis l'argent et l'habileté au service de leurs opinions dans le conseil, mais rarement dans l'action leur courage personnel. Gens habiles et couards qui ont volontiers recours au bras de l'homme du peuple pour faire une besogne dont ils profitent seuls, ou qu'ils renient le lendemain, suivant la défaite ou le triomphe.

Hélène servit merveilleusement à rapprocher les Bertrand et le Raton du parti royaliste. Elle était de ces femmes qui, n'étant ni mariées ni veuves, jouissent néanmoins des avantages de ces deux conditions. On avait bien à part soi des doutes sur la régularité virginale de ses mœurs, mais on eût été si embarrassé de citer un fait irréfragable! mais parmi tous ces hommes qui l'entouraient de leurs hommages empressés, si peu d'indiscrétions avaient été commises par les jactances de la fatuité ou par les emportemens du dépit! et puis, tous ceux qu'on lui donnait pour amans lui étaient, même après que l'amour s'était enfui, des amis si sûrs,

si dévoués, si peu jaloux du bonheur de celui que le monde ou Hélène leur donnait pour remplaçant, que les langues les plus âpres ou les plus légères n'osaient trop faire d'elle une Ninon du pays. Aussi les collets montés et les Arsinoë de Toulouse, dans les salons où elle était admise pour sa beauté, la noblesse de sa famille et la vivacité de son esprit, ne détournaient point trop dédaigneusement la tête quand elle s'approchait souriante et causeuse.

Une jeune et jolie femme qui se tenait ainsi en dehors des habitudes et des pruderies de la province devait jouir d'une certaine célébrité. Les hommes durent porter leur affection et leurs sympathies à une femme qui, pour se faire homme, avait dépouillé les défauts de son sexe dont elle n'avait gardé que les qualités. Aussi sa maison était-elle le rendez-vous de ce que Toulouse, sans distinction de Grec ni de Troïen, renfermait de jeunes gens élégans et riches, de galans surannés, d'hommes enfin qui, loin des monotones exigences du coin du feu, cherchent, pour leurs dix années de mariage, des distractions que leurs folles moitiés cherchent aussi de leur côté, loin de leurs garçons au collége et de leurs filles au couvent.

Les deux partis politiques du temps en avaient fait un terrain neutre, où, en se serrant la main, ils se ressouvenaient qu'ils étaient les enfans d'une même ville, d'un même pays; mais les chances fâcheuses courues par Hélène dans la rue des Conteliers finirent par faire de ce lieu d'asile où se réfugiaient les sentimens du bon voisinage et de la cité, la conquête d'un parti au détriment de l'autre. Les bonapartistes, depuis ce jour, éprouvèrent quelque vergogne à se trouver face à face avec une femme que les hommes de leur parti avaient insultée si grossièrement, et ils rendirent moins fréquentes des visites qui avaient tous les jours des excuses pour début. Les royalistes, de leur côté, ne se firent point faute d'exagérer et de trouver irrémissibles les torts de leurs adversaires. Or ils servaient trop bien en ceci les ressentimens d'une femme outragée pour que l'on pût croire sincères l'indulgence et la générosité dont Hélène accompagnait les expressions d'un ton aigre-doux et d'un sourire forcé. Aussi arriva-t-il que le parti bonapartiste, un peu confus, ayant fini par se retirer tout-à-fait, et le parti royaliste venant seul et plus nombreux, les absens eurent tort, et, malgré elle, Hélène perdit peu à peu cette neutralité dont elle avait jusque-là fait parade, pour épouser les haines et les affections du parti qui lui était demeuré fidèle. Ce fut donc au milieu des royalistes que

maître Pierre fut introduit comme un libérateur. Ceux-ci, pour plaire à Hélène, d'abord lui firent fête. Ils ne furent pas fâchés ensuite de montrer au peuple, par les égards dont ils entouraient un homme du peuple, que la conformité d'opinions abaissait les barrières du rang, de la naissance et de la fortune. D'ailleurs, et par-dessus tout, ils ne tardèrent pas à reconnaître quels services pouvait rendre à un parti politique un homme de la trempe de maître Pierre, si cet homme, par conviction ou intérêt, — que leur importait? — se dévouait franchement à un parti politique.

Si l'on s'étonne du haut prix dont Hélène paya le courage de maître Pierre; si l'on a peine à concevoir, en dehors de toute idée de bassesse ou de coquetterie effrontée, qu'une femme ainsi placée par sa naissance et les fréquentations du monde au milieu d'une société élégante et choisie, ait pu quitter les riches ou nobles adorateurs qui l'entouraient, pour aller, sans rougir et en dehors de ses habitudes, en chercher ou en accepter un dans cette classe ouvrière, tenue en si mince estime par les gens comme il faut; si l'on ne voulait point faire à Hélène une excuse de cette puissante nature d'homme qui faisait de maître Pierre l'être merveilleux et fascinateur que je vous ai dit: une excuse surtout de l'amour mêlé d'admiration qui dut se glisser au cœur d'une jeune femme élégante et bien élevée pour l'homme qui l'arrachait au dernier des outrages; si l'on ne veut pas enfin s'avouer qu'une femme fort peu collet monté, et même si l'on veut, facile en amour, ait pu donner pour récompense au courage, au dévouement et à la beauté des formes, les faveurs qu'elle accordait au visage coquet d'un adolescent, aux importunités d'un céladon à cheveux gris, ou aux fadeurs amoureuses d'un muscadin de province;... pour expliquer cette liaison d'une jeune et noble dame avec le simple tourneur de chaises, sans que le beau monde en ce temps y trouvât trop à redire, nous serons réduits à croire qu'elle fut le seul moyen conseillé par le parti royaliste, en désespoir de cause, pour conquérir un homme dont il avait besoin. Ce n'est pas la première fois que l'amour d'une femme a opéré des conversions, et hâté des événemens politiques. Les nœuds de ruban de M$^{me}$ de Longueville attirèrent bien le poète Benserade au parti de la Fronde. Pour arriver à faire assassiner Henri III, la duchesse de Montpensier, si l'on en croit Pierre de l'Étoile, fit bien galanterie avec Jacques Clément, le moine sale et libertin!.... Pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi d'Hélène? Avec cela qu'Hélène n'était pas une duchesse ayant à sauver la fierté du sang royal, et qu'il ne s'agissait pas de tuer un roi bigot ou de dominer un roi enfant. Et puis, si

maître Pierre n'était pas de bonne maison comme Benserade, il n'était du moins ni laid, ni repoussant comme le moine Jacques.

Maître Pierre, de son côté, avait trop peu de la trempe de ces hommes qui mettent toute leur ame en dehors, ou vivent leur vie de mollesse et de sensibilité, pour s'être laissé prendre par amour et fascination seulement aux yeux bleus et à la tête blonde d'Hélène. On pouvait donc fort bien penser que si la liaison de maître Pierre et d'Hélène avait eu pour commencement une reconnaissance exaltée d'un côté, et de l'autre une vive satisfaction de l'orgueil et des sens, elle n'était plus devenue peut-être de part et d'autre que l'exécution d'un marché;.... mais quelles en étaient les conditions?....

## V. — UN VISAGE CONNU.

Ce ne fut donc aucun sentiment puéril de jalousie qui fit refluer le sang au cœur, et jeta la pâleur au front de maître Pierre, lorsque maître Pierre vit venir à lui, dans la rue des Pollinaires, l'homme qui souriait vers la fenêtre d'où Hélène s'était retirée en poussant un cri. Il n'y avait point dans l'expression de son visage la rage muette de la déception; il y avait bien plutôt la joie farouche d'une vieille haine qui trouve enfin à se satisfaire. A voir avec quelle profondeur, et quelle fixité ses regards embrassaient cet homme dans tout son être, on devinait aussi qu'il y avait en lui moins le bonheur de connaître le visage d'un ennemi, que le bonheur de retrouver ce visage bien connu, mais perdu de vue depuis longtemps. Tout le jeu de sa physionomie annonçait le travail que faisait sa mémoire; on le voyait se parler mentalement à lui-même, se poser et lever des doutes. Bientôt, comme lassé de cette lutte de souvenirs, il se prit à sourire; car en reportant ses yeux vers la maison d'Hélène, il lui vint l'idée qu'avant peu il saurait dans cette maison à quoi s'en tenir sur ses soupçons et la fidélité haineuse de sa mémoire touchant cet homme.

Il fallait que de son côté cet homme fût sous l'influence d'une préoccupation singulière, ou que la nécessité le soumît aux lois d'une étrange prudence dont la moindre déviation pouvait le compromettre, pour se résigner à subir ainsi les regards scrutateurs de maître Pierre. On eût pu croire en vérité qu'il reconnaissait à son tour un visage devant lequel sa conscience forçait le sien à se baisser, s'il n'y avait eu, sur ses traits, plus

le rouge de la colère qui se contient, que la pâleur du trouble et de la confusion qui se cachent.

Quand il arriva près de maître Pierre, un œil un peu exercé eût reconnu les efforts visibles qu'il faisait pour dompter toute susceptibilité, et n'avoir pas l'air de prendre garde à l'examen tenace dont il était l'objet. Il fallait cependant que dans l'attitude provocatrice de maître Pierre, et dans la démarche résignée de cet homme, il y eût quelque chose de ce calme trompeur qui précède l'orage et la colère du lion, car, le jeune Gabriel se montrait cloué à la même place où il s'était arrêté, comme s'il eût voulu se tenir à distance du lieu où ces deux hommes allaient se heurter : car il avait compris que le moment du choc serait infailliblement celui où leurs regards se rencontreraient. Mais, résigné jusqu'au bout, cet homme eut le courage de passer devant maître Pierre sans lever les yeux, sans le moindre froncement de sourcil, sans le plus léger mouvement de lèvres, sans le plus petit signe d'impatience.

A peine l'eut-il dépassé de quelques enjambées, qu'il secoua fièrement sa tête qu'il avait tenue si long-temps baissée; il redressa de toute sa hauteur son corps qu'il avait en quelque sorte fait petit. Sa poitrine se dilata; il poussa un long soupir, et leva les yeux au ciel comme pour lui demander pardon d'avoir pu se contraindre à retenir son courage. C'est qu'en effet, à le voir, on devinait aisément que cette allure humble et insouciante n'était pas d'habitude celle de cet homme, en face d'un visage insolent ou ennemi. Il avait sur la joue gauche une entaille que sans doute avait faite le tranchant effilé du sabre. Au-dessus de sa lèvre supérieure s'étendait une large ligne blanchâtre annonçant que le rasoir a récemment fait tomber l'épaisse moustache qui a long-temps tenu cette partie de la figure à l'abri du hâle et du contact de l'air. En y regardant de près, on eût vu aux talons de ses bottes l'empreinte des éperons arrachés depuis peu; ses cheveux coupés ras comme les poils d'une brosse rude, et je ne sais quoi d'inhabile dans ses mouvemens, annonçaient qu'il avait plus l'habitude de porter un casque qu'un chapeau rond, et un habit de soldat qu'un habit de bourgeois. Mais c'était l'époque honteuse pour la France, où les derniers et braves défenseurs de l'intégrité du territoire, licenciés sur les bords de la Loire, étaient traités de brigands par les niais et les traîtres qui avaient salué de leurs ignobles acclamations la victoire des étrangers. C'était le moment où, rapportés de Coblentz et de Gand, attachés à la queue d'un cheval de cosaque, les lis et le drapeau blanc poussaient des bra-

leurs enthousiastes contre le drapeau tricolore et l'aigle qui avaient conquis le monde, et où l'on traquait un uniforme de la grande armée comme s'il avait fallu courir sus à une bête fauve. C'étaient là des choses dont cet homme avait chèrement acheté l'expérience; ainsi, avec ses compagnons d'armes, pliant sous l'orage pour n'être point brisé, en s'ajustant au costume inoffensif et aux mœurs égoïstes de la vie bourgeoise, il cherchait à faire oublier ou pardonner sa vie de soldat et son dévouement à la patrie.

Maître Pierre le suivit à distance, le couvrant toujours du regard. Mais lui, sans se retourner, sans s'inquiéter des pas qui le suivaient, mesurés sur les siens, traversa en plein soleil la grande place des Carmes. A l'extrémité méridionale, il entra dans la maison qu'habitait le général Ramel. La sentinelle, sans mot dire, le laissa passer comme une personne de la maison.

Le jeune Gabriel suivit de l'œil, mais de loin, les mouvemens de maître Pierre et du soldat déguisé. Après avoir vu la direction que celui-ci avait prise, il se félicita, puisque le résultat était le même, de n'avoir point tenté le passage de la grande place. Il demeura quelque temps encore à examiner la conduite de maître Pierre, et ce ne fut que lorsque celui-ci eut pris, à droite de la place, la petite rue des Gapelas qui, donnant dans la rue Saint-Jean, ramène dans la rue des Couteliers par celle de Sainte-Claire, que Gabriel prit sa course pour rentrer chez lui. Il était quelque peu confus de s'être donné tant de mal, car il avait la conscience de n'en savoir pas plus qu'auparavant. Aussi, n'ayant pas le succès pour s'excuser ou pour s'étourdir, se mit-il à réfléchir qu'à tout prendre il avait fait là un assez vilain métier; et de cette pensée, remontant à la cause, il en voulut presque à Hélène de l'avoir ainsi poussé à descendre à la ruse et à une sorte d'espionnage.

## VI. — LES AVEUX.

Gabriel en était au plus fort de la tirade qu'il se débitait à part soi; il n'épargnait ni la sotte jalousie des hommes, ni la cruelle coquetterie des femmes, lorsque arrivé au premier étage de la maison, à travers la porte entr'ouverte, une voix bien connue l'appela par son nom. Il se trouble, hésite, murmure des sons inarticulés et ne sait à quoi se résoudre. Sa belle colère s'en est allée, il ne le sent que trop, mais il a honte de ne la

plus avoir. Le cœur est vaincu, mais la vanité combat encore. Pour entendre cette voix aimée, ce signal attendu, il eût naguère donné son sang : maintenant que la voix parle, que le signal est donné, Gabriel fait le sot, il boude, et, en véritable poltron, pour ne point succomber au danger, il le fuit. C'est ici que la spirituelle distinction établie entre l'*ame* et la *bête* par le comte Xavier de Maistre se montre dans tout son jour : l'ame veut une chose, la bête en fait une autre. L'ame de Gabriel lui dit : — Allons, arrête-toi et va trouver Hélène! Mais la bête, c'est-à-dire les jambes, le corps, sont en train de marcher, et les jambes et le corps continuent leurs fonctions locomotives; l'*ame* reste au premier étage, et la *bête* grimpe au deuxième.

Hélène le comprit et en eut pitié. Or, comme ce n'était pas le moment pour elle de faire de la dignité, et qu'elle avait peu le temps d'attendre qu'entre l'ame et la bête de Gabriel la lutte fût décidée, elle se jeta dans la bagarre. D'un ton de reproche et de superiorité qui lui allait à ravir, elle appela de nouveau le boudeur fugitif : — Fi, monsieur, voulez-vous bien venir! lui dit-elle; voilà qui fut pour l'ame. Voici qui fut pour la bête : les jolies mains d'Hélène saisirent le bras de Gabriel, et la bête s'arrêta comme si on avait touché le bouton d'un ressort. La bête fit un demi-tour sur elle-même; mais elle ne fut pas plus tôt en face des yeux qui la regardaient, qu'elle se sentit vaincue, et d'un bond Gabriel fut au milieu de l'appartement d'Hélène.

Ce furent d'abord des récriminations, de tendres excuses, puis des soupirs, puis des larmes, puis des caresses; et, pour la première fois peut-être, Hélène put comprendre quels ravages elle avait étendus dans cette ame d'enfant. Mais le mal était fait; d'ailleurs, préoccupée de bien plus graves intérêts, Hélène, peut-être, n'y fit pas grande attention, ou, si elle y prit garde, ce ne fut que pour en tirer parti. Les forces n'étant pas égales, elle eut tout ce qu'elle souhaita. Trop heureux, lui, le pauvre Gabriel, d'être interrogé par celle qu'il aimait, et de pouvoir faire des réponses catégoriques à des demandes qui, grâce à une excessive habileté, ne semblaient être que le résultat fort simple d'une curiosité sans intérêt.

Mais bientôt le naturel l'emporta. Ce qu'Hélène avait au cœur se fit jour malgré elle. Ses questions devinrent plus pressantes; et, bien que Gabriel fût subitement rejeté dans toute la réalité des craintes jalouses qui s'étaient dissipées depuis quelques instans, il ne put se défendre

d'un mouvement sympathique pour l'émotion et les terreurs d'Hélène.

— Et tu dis, Gabriel, que maître Pierre, quand cet homme est entré, a long-temps interrogé le factionnaire?

— Oui, Hélène, bien long-temps.

— Que se disaient-ils?

— J'étais trop éloigné.

— Oh! tu ne fais les choses qu'à demi; il fallait... il fallait... Mais enfin as-tu pu comprendre?

— Oh! pour cela, oui. Bien certainement le factionnaire devait répondre à maître Pierre qu'il ne savait pas ce dont on lui parlait, et il a dû ajouter qu'il ne connaissait pas l'homme qui venait d'entrer.

— Oh, le brave militaire! Et c'est tout ce que tu as vu?

— Attendez. Maître Pierre est allé et venu pendant long-temps; il semblait attendre que cet homme sortît de nouveau. Enfin il a vu venir à lui deux verdets, il les a appelés, et leur a montré la maison du général; j'ai compris qu'il leur dépeignait une personne qu'ils auraient à observer et à suivre; et cette personne...

— Oui, oui, c'est lui. Assez, Gabriel. Maintenant m'aimes-tu?

Gabriel ne répondit pas, mais ces paroles firent sur lui l'effet d'une commotion électrique. Il se mit à pleurer, comme s'il ne concevait pas, lui si naïf, qu'on pût lui faire cette question! comme s'il était malheureux du doute qu'elle exprimait!

— Eh bien! oui, reprit Hélène, je le vois, tu m'aimes. Je t'aime bien aussi, moi, entends-tu?.. Oui, monsieur, je vous aime, et quand je vous le dis, je ne veux pas que vous fassiez la moue et que vous haussiez les épaules. Qui donc me forcerait à vous le dire si ce n'était pas vrai? Est-ce que si je ne t'aimais pas, méchant?... Et alors elle défila un interminable chapelet de faits et de circonstances les plus minimes, les plus oubliées, et qui, suivant elle, étaient des preuves irrécusables. Gabriel, tout ébahi, s'en voulait de n'y avoir pas vu plus tôt toutes les belles choses qu'on lui faisait voir. La conclusion d'Hélène, après tout ce feu d'artifices de paroles, de soupirs et d'innocentes caresses fut celle-ci : — Tu vois bien que je t'aime. A quoi Gabriel fasciné ne sut que balbutier en réponse un timide : C'est vrai!

Mais quelque peu osé qu'il fût, Hélène s'en empara en femme qui sait toute la distance qu'il y a entre la coupe et les lèvres.

— Ah! lui dit-elle, tu fais bien de le dire, c'est vrai! Que ne ferais-je pas

pour toi? pour te rendre heureux? Vois-tu, nous allons avoir des fêtes magnifiques, des illuminations à faire croire que les étoiles du firmament sont descendues sur Toulouse avec leurs harmonies célestes et les chœurs de leurs anges; eh bien! ce sera toi qui me conduiras partout; je te demanderai à ta mère, je te ferai inviter au bal du Capitole, au bal du général, au bal de la préfecture : tu seras mon chevalier servant, je ne danserai qu'avec toi! Tu me ramèneras ici, seuls le soir. Oh! Gabriel, Gabriel, à ton tour que feras-tu pour moi?

Et l'enfant ne savait plus s'il touchait encore la terre; sa jeune ame s'envolait dans l'espace au milieu des désirs confus. — Ce que je ferai pour toi, Hélène! Dispose, commande, j'obéis. Tiens, veux tu que je te débarrasse de maître Pierre, je le provoquerai, je le tuerai.

— Non, enfant, non, point de dangers : ta vie m'est trop précieuse. Écoute : cet homme que tu as vu sortir d'ici... Oh! ne pâlis pas, Gabriel, écoute-moi! Cet homme, je l'aime, mais non comme je t'aime, toi, non d'amour; sa vie est en danger, car maître Pierre l'a suivi et veut savoir ce qu'il deviendra. Il a trouvé asile chez le général; tant qu'il y restera, il n'a rien à craindre, le général peut le protéger; mais s'il sort, il est perdu, maître Pierre le fera tuer. Veux-tu le sauver, Gabriel?

— Oui... Mais tu ne l'aimes pas au moins?

— C'est pour moi un frère, rien de plus.

— Que faut-il faire?

— Lui porter une lettre qui lui défende de sortir, et l'avertisse des dangers qu'il court à Toulouse. Tiens aussi — elle ouvrit un tiroir — remets-lui cette vingtaine de louis. Qu'il parte cette nuit! Je vais écrire. Tu ne remettras la lettre qu'à lui.

— Écrivez, Hélène, il sera fait ainsi que vous le voulez.

Hélène disposa tout pour écrire, mais tout à coup Gabriel, qui, entendant des pas précipités, avait regardé dans la rue à travers la jalousie, voit maître Pierre qui entrait dans la maison. Il n'a que le temps d'avertir Hélène, et de se mettre en mesure de sortir. Mais Pierre avait monté l'escalier au pas de course, et on l'entendit sur le palier avant que la porte de la chambre fût ouverte. Gabriel voulait payer d'audace, mais Hélène le poussa dans un petit cabinet voisin, en lui disant d'une voix étouffée : — Malheureux, il te tuerait! Reste là, tu descendras dans un moment par l'escalier de service, je te reverrai dans la soirée.

La porte se referma. Il était temps : maître Pierre entrait chez Hélène.

## VII. — LES DEUX LETTRES.

L'un et l'autre, au premier coup d'œil, se lurent jusqu'au fond de l'âme. Ils comprirent qu'ils allaient jouer au plus fin, car ayant, ou à peu près, le secret l'un de l'autre, sachant quels motifs de trouble ils avaient l'un et l'autre, ils se trouvèrent néanmoins un visage calme et presque riant. Maître Pierre, avec sa haine à satisfaire; Hélène, avec la certitude que la vie ou la mort d'un homme allait dépendre de ses paroles, de son regard, de son attitude. Des deux côtés la partie était belle à jouer. La bienvenue une fois souhaitée, il y avait à savoir qui d'Hélène ou de maître Pierre entrerait le premier en jeu. Le premier, il est vrai, avait l'avantage d'établir le terrain de la discussion; mais à l'autre il restait l'espoir de voir le premier se livrer.

Ils s'attendirent ainsi long-temps, se mesurant de l'œil pour ainsi dire, et cherchant, pour arriver au véritable, le plus indifférent motif de conversation en apparence. Hélène crut l'avoir trouvé.

— Mon Dieu, mon ami, dit-elle en riant, quand je vous ai vu entrer ne disant mot, grave et solennel comme un de nos anciens capitouls, et portant sous le bras ce joli coffre incrusté d'ébène et de nacre, que vous avez en soupirant placé sur cette table, je me suis imaginé que vous aviez à me faire la confidence d'un mystère terrible dont le secret était déposé là depuis au moins un siècle.

— Non, Hélène, pas depuis un siècle; depuis vingt années seulement. Ce n'est pas vieux, vous voyez.

— Ah! fit Hélène un peu déconcertée d'avoir deviné si juste, il y a donc un secret là-dedans.

— Mais oui, celui de ma famille, de ma misère, de mes souffrances, de ma honte, de ma gloire: mon secret, toute ma vie, Hélène!

— Et le saurai-je?

— Oui, bientôt: il y a long-temps que je vous l'ai promis. L'heure est venue, si je ne me trompe. Et Pierre regarda Hélène entre les deux yeux.

— Comment, mon ami, vous n'en êtes pas bien sûr? dit Hélène en riant pour n'avoir pas l'air de comprendre l'intention avec laquelle Pierre l'avait regardée et avait prononcé ces dernières paroles.

— Du reste, dit Pierre en s'approchant d'Hélène qu'il prit à la taille, et jouant avec ses mains qu'il couvrit lentement de baisers comme s'il les nombrait, du reste c'est sur vous que je compte pour achever de me donner la certitude qui me manque.

— Sur moi! Ceci fut dit bien bas, bien bas, car Hélène perdait son aplomb sous le regard de cet homme, qui, toujours maître de lui, sûr d'arriver à ses fins, jouait avec le trouble de la jeune femme, comme un chat avec une pelote.

— Oui, sur vous, mon amie, vous dont le cœur, comme vous me l'avez dit bien souvent, ne m'a point été octroyé par vain caprice de femme, mais par reconnaissance; vous chez qui la reconnaissance s'est élevée jusqu'à l'extase de l'amour, et qui ne comprenez pas l'amour sans l'abnégation de la personne qui aime, et le dévouement à la personne aimée; oui, Hélène, c'est sur vous que j'ai compté: et déjà même vous avez commencé...

— Moi, Pierre! que dites-vous? Je vous jure...

— Doucement, Hélène; n'allez point au-delà de ce que j'ai voulu vous dire: toute chose viendra en son lieu. Dans ce moment je me borne à vous déclarer que vous m'avez aidé. Voyons; n'est-ce pas que, sur ma prière, vous avez, dimanche dernier, demandé au général d'où lui venait ce beau diamant monté un peu à l'antique, et qui scintille à son petit doigt?

— Il est vrai, Pierre, j'ai fait cette demande. Après?

— Le général, qu'a-t-il répondu?

— Mon Dieu, rien: une de ces galanteries banales que les hommes se croient obligés d'adresser aux femmes.

— En vérité? Mais ce n'était pas répondre à votre question.

— Aussi ai-je insisté, et le général s'est mépris sur ma demande.

— Non, il a feint de se méprendre.

— Comme vous voudrez, Pierre. Il a ôté son diamant et me l'a offert en me disant qu'il avait oublié d'où il lui venait, mais que si je voulais... Mon Dieu, Pierre, vous allez vous emporter.

— Non, non, j'ai peu le temps d'être jaloux. Eh bien?

— Eh bien! que si je voulais, il n'oublierait jamais où il irait.

— Et vous avez refusé?... Le général a été un sot d'offrir, et vous une... bégueule de ne pas accepter, ma mie!

— Mais, Pierre, y pensez-vous? un diamant de ce prix! Ah! qu'aurait-on dit, et savez-vous à quoi cela m'engageait?

— Et vrai Dieu, que m'importe? J'aurais su d'où il venait ce diamant, si je l'avais eu seulement une minute entre les mains; et alors j'aurais vu s'il fallait le renvoyer avant qu'on en vînt chercher le prix chez vous, ou bien si c'était moi qui avais à le porter. Maintenant c'est à refaire. Toujours du retard!!!

— Mais, mon ami, quel intérêt si grand avez-vous à savoir d'où le général a tiré ce diamant? Il l'a peut être acheté à quelque juif... dans quelque vente. Que sait-on? C'est peut-être un souvenir de famille.

— Quel intérêt, quel intérêt j'ai? Et maître Pierre se promena à grands pas, le sang se porta à ses yeux, ses lèvres pâlirent et tremblèrent. Hélène eut peur d'avoir réveillé un orage passé à peine, et tout bas se félicitait cependant à l'idée que la colère était indiscrète.

— Quel intérêt? reprit-il en se plaçant en face d'Hélène, mais déjà maître de lui. Tu le sauras, Hélène. Mais, vois-tu, ce diamant, le général ne l'a pas acheté, parce qu'il ne le porterait pas ainsi monté à la vieille mode, il l'aurait fait arranger. Ce n'est pas un souvenir de famille, parce qu'il ne te l'aurait point proposé. Ces choses-là se transmettent dans les races, et ne se donnent point à des maîtresses.

— Alors que veux-tu que ce soit?

— Ce que c'est, Hélène? Un diamant volé.

— Ah! un général?...

— Non volé dans une poche ou dans un écrin, comme eût fait le fameux San Salvador, que tu as vu au pilori sur la Place-Royale; mais pris au doigt d'une femme qui se mourait, livrée par des soldats à de brutales caresses. Oh! ce n'est pas le fruit, ce n'est pas la pièce de conviction d'un crime qui mène aux bagnes! non, les lois ne touchent point à ceci: car c'est la preuve d'une victoire, c'est le laurier d'une couronne, c'est un trophée aux yeux du monde. Qu'importe après cela que la jeune femme ait traîné sa vie dans la honte et la misère? Un beau jour le vainqueur se défait de tous ces souvenirs importuns, en passant au doigt d'une femme qui se donne, l'anneau arraché au doigt de la femme qu'il a violée. Ah! malédiction sur lui, s'il tient cet anneau de première main!

— Comment le sauras-tu, Pierre?

— Mets-toi là, Hélène, et écris. Voyons, écris. Tu refuses?

— Non, mon ami: à qui faut-il que j'écrive?

— Tu le sauras en mettant l'adresse. Écris:

« Mon ami, ce soir à huit heures, à la chute du jour, je vous attends

La galanterie vous fait un devoir de venir, lors même que je n'attendrais point un service de vous. »

Signe. A merveille ! Tu vois que je prends soin de ta réputation, Hélène, et tu n'es nullement engagée à un rendez-vous d'amour. Maintenant écris l'adresse.

— Quand je la saurai.

— A monsieur... Voyons : son nom?

— Mais, mon ami...

— Ah ! toute cette contrainte me fatigue; cet homme qui sort d'ici, et qui depuis cinq jours est toujours avec toi, comment l'appelles-tu? C'est à lui que tu écris, c'est lui qui doit venir ici, c'est lui que je veux interroger, c'est lui qui me dira ce que le général n'a pas voulu ou n'a pas pu te dire. Allons... son nom?

— Son nom? Pour que tu en fasses un proscrit, n'est-ce pas? pour que tu le livres aux baïonnettes de tes verdets? Tu ne le sauras pas. Et cette lettre...

— Et cette lettre tu ne la déchireras pas, dit maître Pierre en la lui arrachant des mains, car ce serait comme si tu ordonnais sa mort, et j'ai encore besoin de sa vie. Il a des chances d'être sauvé, s'il parle; mais s'il se tait, il mourra; et je tuerai peut-être un innocent. Que diable! pour l'acquit de ma conscience, sinon par intérêt pour lui, laisse-le vivre.

Hélène était pâle et mourante, elle aurait voulu faire un pas, que ses jambes se seraient dérobées sous elle; cette théorie d'exécuteur de hautes-œuvres la clouait à sa place.

— Allons, Hélène, reprit maître Pierre avec une voix douce et pénétrée, soyez raisonnable; il faut que je voie cet homme, il faut que je lui parle, mon amie. Je n'ai que la moitié de mon secret, il a l'autre moitié... Qu'il me la livre, et s'il a jamais besoin de maître Pierre, maître Pierre lui sera tout dévoué. Tenez, Hélène, vous avez peur que je ne sache son nom; quoique vous m'ayez traité là comme si je ressemblais aux misérables qui m'ont enrôlé dans leur bande, ou que je commande, je ne veux pas savoir son nom. Écrivez-le, mettez l'adresse sous enveloppe, et je vais remettre le tout à votre femme de chambre, avec injonction de ne déchirer l'enveloppe qu'au moment où elle sera hors de ma portée. Ainsi je ne saurai pas le nom. Acceptez-vous? Oui, n'est-ce pas, pour peu que vous l'aimiez. Ah! de quelque façon que ce soit, il y va de sa vie!

Je ne sais quelle vague espérance s'offrit à Hélène, ou si elle obéit ma-

chinalement; toujours est-il qu'elle écrivit le nom au dos de la lettre. Elle la remit à Pierre, qui, sans la regarder, se dirigea vers la porte, en appelant la femme de chambre. Voyant qu'elle ne répondait pas, il descendit dans la cour, sur laquelle donnait l'office.

Hélène, se sentant seule, se prit à pleurer amèrement; mais derrière elle une petite porte s'ouvrit, et Gabriel se montra... Hélène fit un bond sur son siége, et se jeta au cou de Gabriel.

— Ange sauveur! quoi, c'est toi! lui dit-elle; oh! ma vie est à toi, pour ne t'en être point allé.

— Ah! j'étais là, vois-tu; s'il t'avait battue, je l'aurais tué. Écris vite. Cette nouvelle lettre va être le correctif de l'autre; sois tranquille, il ne quittera pas la maison du général.

— Que Dieu t'entende! Oui, qu'il demeure enfermé jusqu'à ce soir; nous irons cette nuit le chercher ensemble, n'est-ce pas, Gabriel? dit Hélène écrivant à la hâte. Ah! j'ai fini! Tiens, et embrasse-moi... non pas sur la joue; là, là, sur mes lèvres qui brûlent! Assez! assez! Oh! je suis folle! Va-t'en! A un autre jour ton bonheur! aujourd'hui le mien!

Lorsqu'il remonta, maître Pierre remarqua le changement survenu dans l'attitude et dans la physionomie d'Hélène; il s'attendait à la trouver dans les larmes, ou tout au moins avec le calme apparent de la résignation, et il lui vit un visage animé et les yeux brillans de bonheur. Maître Pierre n'y comprenait rien; il eut peu de temps pour y songer, il est vrai; mais il l'aurait eu qu'il n'eût sans doute pas compris davantage.

C. Feuillide.

*(La suite au numéro prochain.)*



# DES NIELLES

## ET DE

# L'ORFÉVRERIE MODERNE.



L'existence de l'art des nielles remonte, en Europe, au septième siècle. On ne possède, il est vrai, aucun monument de cet art auquel on puisse raisonnablement prêter une date aussi éloignée; mais on trouve dans les chartriers de ce temps des inventaires de couvens ou de trousseaux de jeunes filles, où sont mentionnées des pièces niellées. Ce mode de décoration fut importé, selon toute apparence, d'Orient en Italie. On l'employait particulièrement à orner les vases sacrés et les armures des chevaliers. Le musée d'artillerie de Paris possède plusieurs armes niellées, d'une magnificence et d'une perfection extraordinaires.

M. Duchesne aîné, qui a fait les recherches les plus étendues et les plus sagaces sur l'art des niells [1], a constaté qu'il avait été plusieurs fois abandonné et repris; abandon qu'il faut expliquer sans doute par les grandes difficultés de son exécution, comme les reprises, par la beauté de ses résultats. Mais avant de passer outre, disons le plus clairement possible ce que c'est qu'un nielle, en prenant pour guide l'excellent ouvrage de

[1] *Essai sur les nielles*, gravures des orfévres florentins, 1826.

M. Duchesne. Toute la partie historique de notre travail est due à ce savant. Il n'a, sous ce rapport, rien laissé à faire à personne. — Le nielle est une substance métallique réduite en poudre, un mélange chimique, d'une couleur noire, ayant une affinité parfaite avec l'argent. Benvenuto Cellini, qui s'est beaucoup occupé de nielles, a fourni, dans son *Traité d'orfévrerie,* des notes très-claires sur les quantités de ce mélange et les procédés de sa fabrication. Il suffira pour nous de dire qu'il est composé d'argent, de cuivre, de plomb, de soufre et de borax (1).

(1) Toutefois comme il peut paraître intéressant à quelques lecteurs de connaître la manière d'employer cette composition, voici les explications que donne le grand artiste florentin à cet égard :

« Maintenant nous parlerons de l'art de nieller, c'est-à-dire de la manière d'employer le nielle sur les gravures d'or (*) ou d'argent, n'y ayant pas d'autre métal meilleur pour cet objet. Après que la planche sera bien propre, il faudra la fixer sur un instrument de fer assez long pour pouvoir la diriger au feu. La longueur doit être de trois palmes (environ un pied), plus ou moins, suivant le besoin ou la dimension de la gravure. Il est bon d'avertir que la plaque sur laquelle est attachée la planche ne doit être ni trop mince ni trop épaisse, mais telle que, quand on se met à nieller, la gravure et le fer soient échauffés également, parce que si l'un des deux s'échauffait plus facilement que l'autre, on ne ferait pas un bon ouvrage. D'après cela on doit prendre ses précautions. Prenez ensuite une petite spatule de laiton ou de cuivre, puis étendez sur la gravure du nielle de l'épaisseur d'une lame de couteau ordinaire; en outre jetez dessus un peu de borax bien pilé, mais il n'en faut pas trop mettre; après cela mettez de petits éclats de bois sur un peu de charbon allumé au fourneau; quand la flamme sera convenable, approchez doucement l'ouvrage du feu en donnant d'abord une chaleur modérée, jusqu'à ce que vous voyiez le nielle commencer à se fondre, parce que si on donnait trop de chaleur en commençant, l'ouvrage deviendrait rouge; et lorsqu'il est trop échauffé il perd sa qualité, il devient mou : de sorte que le nielle, qui est en grande partie composé de plomb, détruirait la gravure, quelle qu'elle soit, et il arriverait qu'on aurait perdu sa peine. Pour en revenir à ce que nous disions, quand la planche sera sur la flamme, on se procurera un fil de fer dont on amincira le bout, on le mettra au feu, et lorsque le nielle commencera à fondre, on passera le fil de fer chaud sur la gravure, parce que l'un et l'autre étant chauds, le nielle, devenu comme de la cire fondue, pourra ainsi mieux s'étendre et s'unir sur la planche gravée.

» Sitôt que l'ouvrage sera froid, on commencera à limer le nielle, d'abord avec une lime douce; et quand on en aura enlevé une certaine quantité, sans que cependant

(*) Cellini s'est trompé, on ne peut nieller sur l'or.

# DES NIELLES

ET DE

# L'ORFÉVRERIE MODERNE.

L'existence de l'art des nielles remonte, en Europe, au septième siècle. On ne possède, il est vrai, aucun monument de cet art auquel on puisse raisonnablement prêter une date aussi éloignée; mais on trouve dans les chartriers de ce temps des inventaires de couvens ou de trousseaux de jeunes filles, où sont mentionnées des pièces niellées. Ce mode de décoration fut importé, selon toute apparence, d'Orient en Italie. On l'employait particulièrement à orner les vases sacrés et les armures des chevaliers. Le musée d'artillerie de Paris possède plusieurs armes niellées, d'une magnificence et d'une perfection extraordinaires.

M. Duchesne aîné, qui a fait les recherches les plus étendues et les plus sagaces sur l'art des nielles (1), a constaté qu'il avait été plusieurs fois abandonné et repris; abandon qu'il faut expliquer sans doute par les grandes difficultés de son exécution, comme les reprises, par la beauté de ses résultats. Mais avant de passer outre, disons le plus clairement possible ce que c'est qu'un nielle, en prenant pour guide l'excellent ouvrage de

(1) *Essai sur les nielles*, gravures des orfévres florentins, 1826.

l'Assomption de la Vierge, faite pour la cathédrale de Florence où, je crois, elle existe encore. — Il est nécessaire de revenir explicitement sur ce que nous venons d'avancer. Nous ne voulons pas dire que Maso Finiguerra inventa l'art de graver sur métal, lequel existe de temps immémorial, mais bien celui d'imprimer des estampes prises sur des planches gravées. M. Duchesne fait observer avec beaucoup de raison qu'il faut se garder de confondre la gravure sur métal avec l'impression des estampes ; et comme malheureusement on se sert des mêmes termes pour exprimer les deux choses, peut-être nous saura-t-on gré d'établir avec lui la différence. On a gravé ou, pour parler plus exactement, on a ciselé le métal, aussi bien que la pierre, dans les temps les plus reculés. Le grand-prêtre des Hébreux portait à la ceinture une plaque d'or ou de cuivre sur laquelle était écrit le nom de Dieu ; mais il y a loin de là à l'action d'inciser le métal, de façon à pouvoir tirer, au moyen de l'impression sur papier, autant d'images que l'on veut de la figure tracée. Quand ce procédé fut connu, les orfévres se contentèrent d'abord de tirer quelques épreuves des pièces qu'ils niellaient ; mais bientôt ils trouvèrent plus avantageux pour leur gloire et pour leur bourse de vendre leur travail sous forme d'exemplaires multipliés, que l'on recherchait beaucoup. La gravure en taille-douce prit de rapides développemens, se répandit en Allemagne et en Flandre, et la niellure fut tout-à-fait abandonnée, jusqu'à ce que Benvenuto s'occupa de la ranimer, vers 1550. Ce grand orfévre sentait vivement le besoin d'orner les parties unies de ses productions ; il voulut leur appliquer ce système de décor, qui servait bien les richesses de son imagination et qui laissait toute leur valeur aux reliefs, sans changer la pureté des contours ; mais nous voyons dans l'histoire même de sa vie que les grandes difficultés qu'il rencontra le rebutèrent. Il se laissa décourager par les accidens dont

*Temps* sur l'usage de ces *paix*. Quand on a dit ce que nous voulons dire, nous ne trouvons rien de mieux à faire que de copier. « Alors, comme il est arrivé fréquemment dans les arts, ce qui n'était qu'une décoration accessoire devint le principal objet que l'artisan se proposa dans son œuvre. Au lieu de graver les parties planes des bijoux, on fit de petites planches d'argent destinées à recevoir le dessin qu'une main habile se chargea de tracer, et les églises firent ainsi nieller les différens actes de la vie de Jésus-Christ sur des plaques d'argent que le prêtre donnait à baiser aux assistans pendant l'office divin, en disant à chacun : *Pax tecum!* Cet usage rappelait le *baiser de paix* que les fidèles se donnaient aux premiers temps du christianisme. Et de là la planche niellée que tenait le prêtre fut appelée une *paix*. »

Pour préparer une plaque d'argent destinée à recevoir du nielle, on l'incisait à peu près comme nos graveurs actuels travaillent la plaque de cuivre ou d'acier qu'ils veulent faire imprimer. Cela nous conduit à rappeler que c'est à l'art de nieller que l'on doit celui de la gravure en taille-douce. S'il faut même s'en rapporter à une petite histoire racontée par Vasari, dans sa *Vie des peintres*, c'est le hasard, auteur de tant d'autres merveilleuses inventions, qui fit découvrir comment on pouvait tirer des épreuves d'une planche gravée au burin. — Maso Finiguerra, orfévre du quinzième siècle et nielleur de la plus haute distinction, avait, selon ce qu'il rapporte, sur une table de son atelier une planche encore un peu sale qu'il venait de terminer. Une femme, en entrant chez lui, posa par inattention sur cette planche un paquet de chiffon mouillé qu'elle tenait à la main, et quand elle le reprit, on vit avec étonnement tout le dessin de la gravure imprimé sur le linge. De ce point de départ au fait de tirer des épreuves sur papier par le moyen d'une presse, on conçoit qu'il n'y a plus qu'un pas pour l'esprit de comparaison des hommes.

Quoi qu'il faille penser de la vérité de l'anecdote, toujours est-il que Maso Finiguerra, orfévre, qui avait son atelier à Florence, en 1452, doit être regardé comme l'inventeur de l'impression des gravures sur métal, comme le créateur de ce que nous appelons la gravure en taille-douce, c'est-à-dire que la pièce de ce genre la plus ancienne et en même temps la plus authentique que l'on possède est une épreuve conservée à notre grande Bibliothéque d'un de ses plus beaux nielles. Ce précieux monument, d'une composition et d'une exécution admirables, est une *paix* (1) représentant

la planche soit découverte, mais seulement assez pour qu'on aperçoive la gravure, on mettra la planche sur la cendre, ou plutôt sur un peu de braise allumée ; puis, lorsqu'elle sera assez chaude pour que la main ne puisse pas supporter cette chaleur, on prendra un brunissoir d'acier, avec un peu d'huile, et on le brunira en appuyant la main autant que l'exige ce travail. Ce brunissage est fait seulement pour reboucher quelques trous qui se forment en niellant. On réparera facilement ces défauts par la pratique et avec un peu de patience ; mais, pour terminer le travail, un ouvrier intelligent doit reprendre l'ébarboir, et finir de découvrir la gravure (*), avoir ensuite du tripoli et du charbon pilé ; et avec un roseau aminci du côté de la moelle, mettant la planche gravée dans l'eau, la frotter jusqu'à ce que son ouvrage devienne bien uni et bien brillant. »

(*) C'est-à-dire découvrir dans la gravure les parties claires où le métal doit paraître à nu.

(1) Voici une explication satisfaisante que nous prenons dans un excellent article du

l'Assomption de la Vierge, faite pour la cathédrale de Florence où, je crois, elle existe encore. — Il est nécessaire de revenir explicitement sur ce que nous venons d'avancer. Nous ne voulons pas dire que Maso Finiguerra inventa l'art de graver sur métal, lequel existe de temps immémorial, mais bien celui d'imprimer des estampes prises sur des planches gravées. M. Duchesne fait observer avec beaucoup de raison qu'il faut se garder de confondre la gravure sur métal avec l'impression des estampes; et comme malheureusement on se sert des mêmes termes pour exprimer les deux choses, peut-être nous saura-t-on gré d'établir avec lui la différence. On a gravé ou, pour parler plus exactement, on a ciselé le métal, aussi bien que la pierre, dans les temps les plus reculés. Le grand-prêtre des Hébreux portait à la ceinture une plaque d'or ou de cuivre sur laquelle était écrit le nom de Dieu; mais il y a loin de là à l'action d'inciser le métal, de façon à pouvoir tirer, au moyen de l'impression sur papier, autant d'images que l'on veut de la figure tracée. Quand ce procédé fut connu, les orfèvres se contentèrent d'abord de tirer quelques épreuves des pièces qu'ils niellaient; mais bientôt ils trouvèrent plus avantageux pour leur gloire et pour leur bourse de vendre leur travail sous forme d'exemplaires multipliés, que l'on recherchait beaucoup. La gravure en taille-douce prit de rapides développemens, se répandit en Allemagne et en Flandre, et la niellure fut tout-à-fait abandonnée, jusqu'à ce que Benvenuto s'occupa de la ranimer, vers 1550. Ce grand orfévre sentait vivement le besoin d'orner les parties unies de ses productions; il voulut leur appliquer ce système de décor, qui servait bien les richesses de son imagination et qui laissait toute leur valeur aux reliefs, sans changer la pureté des contours; mais nous voyons dans l'histoire même de sa vie que les grandes difficultés qu'il rencontra le rebutèrent. Il se laissa décourager par les accidens dont

*Temps* sur l'usage de ces *paix*. Quand on a dit ce que nous voulons dire, nous ne trouvons rien de mieux à faire que de copier. « Alors, comme il est arrivé fréquemment dans les arts, ce qui n'était qu'une décoration accessoire devint le principal objet que l'artisan se proposa dans son œuvre. Au lieu de graver les parties planes des bijoux, on fit de petites planches d'argent destinées à recevoir le dessin qu'une main habile se chargea de tracer, et les églises firent ainsi nieller les différens actes de la vie de Jésus-Christ sur des plaques d'argent que le prêtre donnait à baiser aux assistans pendant l'office divin, en disant à chacun : *Pax tecum!* Cet usage rappelait le *baiser de paix* que les fidèles se donnaient aux premiers temps du christianisme. Et de là la planche niellée que tenait le prêtre fut appelée une *paix*. »

la chimie n'avait pas encore pu préserver cet art; il le négligea. Ses rivaux furent peu tentés de courir une carrière devant laquelle un homme comme lui reculait, et la niellure retomba dans l'oubli. Il y a même raison de penser que Benvenuto ne parvint jamais à faire des nielles qui lui parussent dignes d'être conservés. Il détruisit probablement tous ses essais; car on ne connaît de lui aucun ouvrage de ce genre, quoique les nielles de 1450 soient arrivés jusqu'à nous dans leur première beauté.

Toutefois, les Orientaux continuèrent à cultiver chez eux, dans des limites extrêmement restreintes, un art qu'ils avaient créé; ils se bornaient à lui faire tracer des arabesques qu'ils incrustaient sur l'or de leurs somptueuses armes; Les Russes, excités sans doute par le voisinage, faisaient aussi quelques petites pièces de bijouterie niellée que l'on recherchait en Europe comme choses curieuses, malgré leur excessive grossièreté, lorsque MM. Mention et Wagner ouvrirent, il y a deux ans, chez nous, un atelier, d'où sortirent tout à coup des niellures aussi capitales que celles du quinzième siècle. Les artistes eux-mêmes furent étonnés de l'excellence de leurs ouvrages. C'était un art perdu qui ressuscitait triomphant, et ce qu'ils ont exposé lors de la dernière solennité commerciale était vraiment digne des vieux maîtres florentins comme beauté artistique, et leur était supérieur, comme exécution matérielle. Nous allons expliquer ou plutôt motiver cette dernière pensée, qui peut paraître émise sous une impression d'enthousiasme trop ardent. On a vu par ce que nous avons cité de Benvenuto, combien il était difficile de faire des nielles *sans boursouflures*. Le grand écueil gisait là, et les anciens, par impuissance de le vaincre sur des planches d'une dimension excédant quelques pouces de grandeur, avaient coutume de joindre plusieurs petites plaques qu'ils adaptaient adroitement à leurs ouvrages. On pouvait bien ainsi orner l'objet, mais cela nécessairement n'offrait pas toujours l'harmonie indispensable pour produire un bel ensemble. L'un des principaux motifs même pour lesquels ils abandonnèrent si souvent les nielles qu'ils reprenaient toujours avec courage, c'est que leurs compositions étaient très-imparfaites, c'est que la chimie, encore dans son enfance, ne leur donnant pas de raisons exactes, ils n'étaient jamais sûrs de la réussite. Les nouveaux fabricans sont plus heureux, les progrès de cette science les rendent si bien maîtres de leur travail, qu'il leur est aisé d'exécuter des pièces de plus d'un pied d'étendue.

Il est impossible de nier l'importance de ce qu'il serait juste d'appeler

l'invention de MM. Mention et Wagner, si l'on veut se rendre compte de la richesse d'effet qu'elle produit, si l'on considère que l'orfévrerie ne possède, pour donner de la couleur et de la variété de ton à ses œuvres, que l'opposition du mat et du poli; si l'on a pu admirer dans quelques cabinets de curiosités l'excellente beauté des pièces d'argenterie niellée qui sont venues jusqu'à nous; si l'on songe enfin avec quelle persévérance le moyen âge et la renaissance, qui avaient un sentiment d'art si exquis, reprirent toujours les nielles que les difficultés d'exécution les forcèrent toujours d'abandonner. Aujourd'hui ces difficultés sont vaincues au point que la niellure n'est plus une espèce de science occulte, que trois ou quatre hommes d'élite peuvent seuls exercer; elle est devenue tellement praticable qu'elle peut entrer dans l'industrie, et je ne sais pas s'il faut remarquer cela comme un bien; mais à l'heure où nous écrivons, on copie déjà des pièces sorties des ateliers de MM. Wagner; et si l'on peut regretter l'infériorité de ces traductions, on doit du moins se féliciter de voir que la route fraîchement ouverte a trouvé qui voulût la suivre; car ce nouveau moyen d'ornement, bien employé avec ses ressources infinies, peut relever l'orfévrerie moderne de la décadence où elle tombe.

Par bonheur, MM. Mention et Wagner sont des hommes, ou très-libéraux, ou très-intelligens. Les étroites idées qui gouvernent si misérablement le commerce français leur sont étrangères; ils n'ont pris de brevet ni d'importation, ni de perfectionnement; ils ne paraissent nullement redouter la concurrence qui se forme; ils l'appellent, ils en sont joyeux. Artistes au cœur généreux et dévoué, lorsqu'ils cherchaient en vue de leur profit, ils étaient excités aussi par cette noble et vivifiante pensée qu'ils travaillaient à l'agrandissement de l'art, et qu'ils augmentaient les joies dont il est la source pure, en ajoutant une beauté à ses mille beautés. Ils ont appliqué des niellures à presque tous les objets d'orfévrerie possibles, afin qu'on vît de quel usage cela pouvait être, et s'ils ont couvert ces objets presque exclusivement de nielles, il ne nous semble pas que ce soit un motif pour en appeler comme d'abus, il s'agissait d'atteindre tous les esprits par un coup vigoureux; ceux qui voudront tirer parti de l'art ressuscité pourront en modérer l'emploi à leur gré et enrichir plus ou moins leurs productions, selon qu'il leur paraîtra favorable d'user des nielles. Voilà un instrument perdu que l'on retrouve et que l'on met aux mains des orfévres modernes; à eux maintenant de s'en bien servir!

Un obstacle capital, comme l'a dit la société d'encouragement, un obstacle

capital à vaincre dans l'emploi de la niellure, était le prix de la main-d'œuvre qui deviendrait énorme s'il fallait toujours créer de nouvelles compositions de sujets et d'ornement, et si, comme autrefois à Florence, comme aujourd'hui encore en Russie, on était obligé de graver à la main toutes les pièces sur lesquelles il convient d'appliquer des nielles. MM. Mention et Wagner ont senti combien cela avait de gravité, et ils ont mis à profit les perfectionnemens inouïs de la mécanique moderne pour imprimer sur argent la gravure qu'ils veulent nieller, pour reproduire par ce moyen, autant qu'il leur plaît, le même décor, la même composition, et par conséquent réduire considérablement le prix. Par le temps où nous sommes arrivés, l'art ne doit pas servir uniquement aux jouissances délicates d'un petit nombre de privilégiés : pour être véritablement utile, il doit, sans toutefois descendre, se mettre à la portée de tous les hommes d'intelligence, et se prêter à la médiocrité de nos fortunes divisées ; il faut donc beaucoup féliciter MM. Mention et Wagner de cette amélioration.—Ils ont commencé d'abord par faire les pièces que nous fournissait l'étranger, et leur supériorité a bientôt banni de France les tabatières russes. Dès leurs premiers pas, les Russes ont cessé de pouvoir lutter avec eux. Puis ils se sont vite attachés à établir deux ou trois pièces artistiques qui pussent donner une idée exacte de toute la valeur de l'art qu'ils tiraient de la poussière. Une coupe et un coffret de mariage ont été achevés avec bonheur, et ces morceaux, d'une conception plus forte, et exécutés sur une échelle plus étendue, ont recueilli à l'exposition l'approbation générale. Dans la coupe était gravée une suite de sujets dessinés par M. Triquetti, représentant les phases principales de la douloureuse et belle existence de Bernard Palissy. La forme du coffret était architecturale; le cartel du milieu représentait deux jeunes époux lisant dans le même livre, comme Françoise et Paolo ; les côtés étaient ornés de portraits des femmes célèbres du quinzième siècle, et le couronnement se trouvait soutenu aux quatre angles par des cariatides ronde bosse en or, dans le style de Jean Goujon. Quelque sympathie que nous ayons toujours pour d'aussi belles tentatives, notre critique fut obligée de reconnaître que ces pièces, et le coffret surtout, n'étaient pas d'une composition irréprochable; mais nous ne les avons pas moins admirés de tout notre cœur, parce que, depuis les maîtres, on n'a rien fait en orfévrerie qui leur soit même comparable sous le rapport du goût, de la richesse bien entendue, et du sentiment parfait d'art apporté dans leur exécution. Après avoir examiné ces audacieux débuts de MM. Men-

tion et Wagner, on ne craint pas de se compromettre, en disant que le sort de la niellure est décidé chez nous; qu'elle est à jamais tirée de l'oubli où on la laissait depuis trois siècles, et qu'il n'y aura plus pour elle que des progrès à constater.

Nous ne faisons point ici une annonce commerciale sans dignité ni bonne foi; MM. Mention et Wagner sont à nos yeux de véritables artistes, ils cherchent, ils inventent; on voit qu'ils ont de la peine à se satisfaire. Ils ont jugé qu'on pouvait avec justice reprocher à la niellure une certaine teinte plombée, et ils l'ont rehaussée de damasquinures en or; ils relèvent encore l'effet général de leurs compositions en y incrustant des pierres fines comme leurs frères du moyen âge ou de la renaissance; en un mot nous avons vu dans leurs ouvrages des inspirations qui rappellent les maîtres, et nous louons tout ce que nous avons vu comme nous louerions un tableau de Decamp, une figure de Moine, un groupe de Barye; nous avons trouvé de l'art dans une boutique et nous le signalons comme s'il était exposé au Louvre, voilà tout. Au reste quand la niellure ne servirait qu'à éveiller l'émulation des orfévres, qu'à les exciter à faire mieux qu'ils ne font, et à chercher de nouvelles combinaisons de ciselures, elle mériterait pour cela seul de grands encouragemens.

Ces principes d'étude sérieuse introduits dans une de nos plus belles industries seront-ils appréciés par ceux qui doivent les apprécier? Les beaux exemples offerts par les deux nouveaux orfévres seront-ils suivis comme ils ont eux-mêmes suivi ceux que leur offrait la renaissance? Souhaitons-le. Notre orfévrerie, comme toutes les branches de commerce où l'art est pour quelque chose, se trouve dans le dernier degré d'abaissement; l'empire lui a imposé ses formes raides et sèches, ses niaises et fausses imitations du grec et du romain. Depuis peu, depuis que la peinture a secoué le joug impérial, l'orfévrerie a bien été frappée de la révolution qui s'opérait dans les idées; mais, comme elle ne possède pas un seul homme digne du nom d'artiste, elle n'a pas su profiter, elle ne s'est rien approprié de bon; elle a renoncé, il est vrai, à ses froides et arides traditions, mais elle s'est fourvoyée dans une route plus mauvaise encore, elle s'est mise tout bonnement à copier les formes bizarres et malheureuses que les Anglais nous renvoyaient après les avoir volées à notre *rococo*; formes dont elle a trouvé moyen d'exagérer les vices comme font toujours les imitateurs. — Il nous est très-difficile de dire avec modération combien s'éloignent de plus en plus du beau, selon nous, les ouvrages de nos orfévres. Pour atte-

cher notre critique à un point fixe, rappelons-nous ceux que l'on a vus à la dernière exposition, ou bien, pour parler d'une pièce connue du plus grand nombre, cette monstrueuse théière de la loterie de l'Opéra qui est le type du beau actuel. Tout cela n'est pas seulement d'un goût détestable, n'est pas seulement privé des moindres notions linéaires, ne choque pas seulement les yeux comme une chose incompréhensible; tout cela, il faut bien l'avouer, blesse le bon sens, c'est-à-dire que la forme jure constamment avec l'usage. Lorsqu'on regarde ces étrangetés, on dirait que le dessinateur aux abois, abandonnant toute espèce de règles et ne se rendant plus aucun compte, a composé ses modèles sans autre but que de faire autrement qu'il ne faisait, jetant ses idées à tort et à travers comme un peintre fou qui mettrait dans ses figures, les jambes à la place des bras ou la tête au milieu de la poitrine, et l'on se sent pris de tristesse quand on vient à réfléchir qu'il ne s'est peut-être livré à ce dévergondage que pour dénaturer le modèle qu'il pillait, ainsi qu'un voleur retournerait un habit dérobé. — Mais n'est-ce point déjà une idée un peu entachée d'aberration que d'aller copier l'art des Anglais? La plaisante tournure que nous donne notre costume ne nous punit-elle pas assez chaque jour d'avoir été prendre leur frac, leur chapeau rond et les pointes des cols de chemise. Après avoir rendu justice à leur instinct de bien-être qui du reste dégénère souvent chez eux presque en tyrannie, trouverons-nous beaucoup de contradicteurs si nous disons que le sentiment artiste, et par conséquent la création des belles formes, est ce que les Anglais possèdent le moins de tous les peuples de haute circulation. Nos orfèvres, à qui l'on reproche de les copier, se retranchent derrière cette banale raison, que le public semble préférer les modèles anglais. Est-ce là une réponse qui ait de la dignité? Jusqu'à quand faudra-t-il donc répéter que l'art n'est pas fait pour se traîner à la suite du public; que les artistes doivent, il est vrai, s'inspirer du goût des acquéreurs, mais pour l'épurer et l'ennoblir! jusqu'à quand faudra-t-il ajouter que cette direction est d'autant plus facile à donner qu'elle se rapproche davantage du beau, c'est-à-dire du simple et du vrai, auquel ne résistent pas même les intelligences vulgaires?

J'ai peine à me rendre compte de l'éloignement que montre notre industrie pour la chasteté de conception que nous recommandons, et ce n'est pas aujourd'hui la première fois que je m'étonne de ce qu'il y a de bizarre dans notre sympathie pour les affectations nouvelles. N'est-il pa singulier en effet que les ustensiles de nos ménages et les meubles de nos

appartemens deviennent chaque jour plus compliqués, à mesure que nos mœurs tendent davantage à l'unité et au mépris d'une vaine étiquette? Ainsi, pour ne pas sortir de la spécialité qui nous occupe, on voit que le luxe des valets a passé, que les plus grandes maisons ont cessé d'avoir un argentier avec trois ou quatre hommes sous ses ordres pour nettoyer d'abondantes et profondes ciselures. Eh bien! notre argenterie se simplifie moins que jamais, au lieu de se mettre en rapport par sa netteté avec le petit nombre de nos domestiques, elle se couvre au contraire d'innombrables ornemens. De quelle manière expliquer ces anomalies perpétuelles qui s'étendent sur toutes choses? Est-ce que l'impéritie des chefs politiques aurait jeté l'anarchie dans le goût comme dans la morale? Est-ce que l'esprit de confusion dont nos gouvernans semblent frappés, comme par une puissance vengeresse, serait retombé sur les gouvernés? Mais ce n'est pas ici le lieu de rechercher ce qu'il peut y avoir de philosophiquement vrai dans un pareil doute, reprenons la suite de nos premières observations. — Après avoir torturé ce que l'on appelle les formes anglaises, on a voulu remonter plus haut, on s'est mis à copier du Louis XIV, et les copistes, selon leur habitude, ont manqué le but. Ils n'ont pas compris ce qu'il y a de moelleux et de riche dans ces contours assez largement enroulés de la décadence de l'art français; ils les ont fait tout petits; ils les ont tortillés, et Dieu sait ce que cela a produit! D'autres, plus épuisés par ces beaux efforts d'imagination, le cerveau plus appauvri encore, se sont avisés de vouloir imiter purement et simplement la nature: M. Odiot a exposé pour milieu de table un grand berceau branlant de ceps de vigne aux feuilles estampillées, avec des écailles pour compotiers, des coquelicots pour salières et des coquillages pour rafraîchissoirs, le tout en argent mat. Pouvez-vous concevoir que la plus grande illustration parmi les orfèvres français en soit arrivé là? Le pauvre métal précieux était bien triste, je vous assure, de se voir ainsi employé à copier strictement les plus délicates productions de la terre; il avait honte de cacher leurs vives couleurs sous ses tons uniformes. — Il est inutile d'étendre plus loin cette critique, ce serait abuser de notre position; le lecteur poursuivra notre pensée, nous voulons nous épargner tout jugement de détail pour faire ressortir l'impropriété finale de ces objets à former des ustensiles qui aient au moins le mérite de pouvoir servir. On voudra peut-être s'appuyer du passé pour justifier ces mesquines imitations. Nos pères nous ont légué, je ne l'ignore pas, quelques puérilités semblables; il y a dans le fameux service

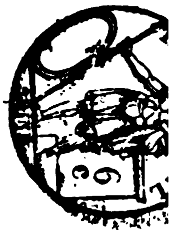
de faïence dit de François Ier, des soupières en hure de sanglier. Mais, mon Dieu, sont-ce des pièces d'un ordre inférieur qu'il est bon de se proposer pour étude? et d'ailleurs, leur extrême rareté ne dit-elle pas qu'il ne leur faut donner aucune valeur, parce que c'était des fantaisies, des jeux d'esprit sans conséquence?

Pourquoi donc dédaigner l'expérience du temps? pourquoi donc oublier si insoucieusement les grands modèles? Bien qu'il soit fort étrange de faire comparaître les Grecs et les Romains à propos de théières et de compotiers, nous ne pouvons nous refuser l'avantage de donner à notre avis le relief des exemples laissés par eux. Ne sait-on pas le soin extrême qu'ils prenaient d'appliquer à leurs travaux la matière qui leur était propre : c'est en cire colorée que les Grecs auraient fait un cep de vigne; aussi, quand les Romains qui, comme artistes, furent toujours leurs esclaves, osèrent employer l'argent pour imiter des fruits, ils avaient perdu les bonnes traditions, la décadence marchait à grands pas; et ce fut sous les derniers Césars que les matrones portèrent les premières couronnes de fleurs en or, pareilles à celles de nos bijoutiers du Palais-Royal. Avant cette époque, la délicatesse des idées ne permettait pas de donner à l'or la valeur brutale que nous lui donnons; il ne s'était pas introduit une telle grossièreté dans le goût; qu'une chose fût belle, par cela seul qu'elle coûtait beaucoup, et l'on aimait mieux la charmante fraîcheur, la douce variété des fleurs naturelles que la lourde richesse d'une tulipe ou d'une rose de métal.

Ici la tâche qui est venue se présenter à nous, en finissant notre article sur les nielles, devient assez difficile. Nous avons signalé ce que nous trouvons mal; les intéressés vont nous demander de dire ce que nous trouverions mieux, comme si la critique avait autre chose à faire qu'à formuler son blâme, comme s'il lui était donné de pouvoir autre chose que décrier : « Vous ne faites pas bien; faites autrement. » Ce n'est pas notre affaire de vous expliquer quel sera le bon autrement : cherchez! Eh! si j'étais artiste, je n'écrirais pas de la critique; je prendrais un pinceau, un burin, un ciselet, et, laissant l'essor au génie que Dieu m'aurait donné, j'enfanterais une œuvre inspirée pour étouffer vos œuvres serviles. Ce que je puis dire, c'est qu'il faut que notre orfévrerie se fasse indépendante. Il importe surtout qu'un homme de mérite sente qu'il n'y a pas à déroger en s'y appliquant, pour lui donner un caractère à elle, comme autrefois les Finiguerra et les Cellini s'appliquèrent à celle de leur

temps. Alors les orfèvres étaient des artistes, de grands artistes, qui faisaient eux-mêmes leurs modèles. Cellini n'était qu'un orfèvre, ce qui ne l'empêchait, lui pas plus que les autres, d'être dessinateur, sculpteur et graveur. Il faisait des bagues et des agrafes de manteau, et il faisait aussi des médailles et des statues. En lisant ses mémoires, on voit qu'il était souvent en querelle avec d'autres orfèvres dont la rivalité indique assez qu'ils exerçaient les mêmes talens que lui. Benvenuto n'est point une exception, et les magnifiques pièces d'orfèvrerie qui sont parvenues jusqu'à nous et dont les auteurs sont ignorés suffiraient pour ne laisser aucun doute à cet égard. Ces hommes n'avaient recours à personne pour tracer leurs compositions et les exécuter. Loin de là, nos orfèvres sont des marchands qui se vouent à leur état sans vocation, sans étude préliminaire, parce qu'il faut avoir un état; ils se font orfèvres comme ils se feraient débitans de tabac ou officiers de troupe; ils exercent un métier, ils donnent de la matière d'or ou d'argent à des ouvriers qui copient ce que copiaient leurs pères; puis ils calculent la valeur du métal, le temps du manœuvre, qu'ils paient le moins possible, et ils vendent le résultat le plus cher qu'ils peuvent. Ce sont des industriels, ne se doutant même pas qu'ils professent un art. Si d'un autre côté, on remarque dans la bijouterie quelques progrès, on est forcé de convenir que cela est à peine sensible et se distingue bien plus par une incontestable perfection de travail matériel que par une invention quelconque. Les mains sont merveilleusement habiles; mais de tête pour les diriger, d'ame pour les inspirer, il n'y en a pas. Voyez, par exemple, les chevaux ronde-bosse qu'ils appliquent depuis quelque temps sur des bracelets; ils ne sont pas plus grands que les chiens qui les accompagnent, et ils ont le poil long comme un ours ne l'aurait pas. En vérité, il n'y a tout au plus de louable dans ces choses que l'intention.

Malheureusement ceux que nous blâmons ont une excuse assez naturelle à présenter. « Quoi que nous fassions, diront-ils, les femmes nous achètent tout. » Cette réponse ne saurait les justifier complètement, elle témoigne seulement contre la mauvaise éducation artistique des femmes. Puisque les Françaises, malgré leur prétention au bon goût, veulent rester dans cette ignorance qui rend parfois si ridicule leur toilette et leur ameublement, il est nécessaire de les diriger. Nous avons de bonnes raisons pour savoir qu'un marchand se ruinerait à leur faire des choses trop sérieusement belles, mais nous sommes sûrs aussi, depuis que nous avons



visité les ateliers de MM. Mention et Wagner, que l'on peut, avec de l'habileté, trouver son intérêt à sortir du laid pour s'acheminer vers le beau. Si le Salon qui vient de se fermer n'a encore été cette année pour les femmes qu'un motif de futile promenade, au lieu d'être une occasion d'étude, si elles ne veulent point avoir l'honneur de la réforme du goût, que ce soit donc les marchands qui s'en chargent. L'orfévre de notre temps doit s'attacher à faire des choses élégantes et commodes, à mettre toujours la forme et le décor en rapport avec l'usage. Les premiers modèles ne leur manqueront pas. Il y a dans Paris quatre ou cinq cabinets de curiosité dont la fréquentation donnerait à leur talent les meilleures inspirations. M. Dusommerard, entre autres, a rassemblé chez lui les plus précieux débris de la renaissance, les plus divines choses du monde, qu'il livrerait généreusement à leurs études. Tous les faiseurs de collection ne cachent pas leur cabinet ainsi qu'un avare cacherait son trésor. L'égoïsme, tombeau de toutes les sortes de vertus, ne les pousse pas tous à vouloir garder pour leur grosse jouissance personnelle ce qu'une bonne passion ou une grande fortune les a mis à même de posséder; il est de ces hommes que la propriété n'a pas corrompus et qui, saintement épris de l'amour de l'art, éprouveraient des joies parfaites à voir les reliques qu'ils vénèrent seuls depuis de longues années, se répandre, se populariser, rayonner au grand jour, et porter la foi du beau jusqu'aux derniers rangs de la société.

Nous insistons sur ce point, il est indispensable que les orfévres se livrent à des études artistiques, et cessent d'être des ouvriers stupides travaillant sans raisonner. Nous ne demandons pas seulement que l'art soit appliqué aux choses usuelles, nous voulons aussi que les objets fabriqués le soient avec intelligence; plus de ces longues cafetières portées sur trois filets d'argent qui semblent leur faire jouer une partie d'équilibre; plus de ces anses dont les ciselures anguleuses vous entrent dans la main comme des épingles; plus de moulures mates sur les bords d'une tasse que l'on doit porter chaque matin à ses lèvres. Le premier mérite d'une cafetière, c'est d'avoir une base solide; le premier mérite d'une anse, c'est d'être facile à prendre et douce à tenir; le premier mérite d'une tasse, c'est de ne point embarrasser la bouche. Le second mérite de ces objets d'un usage continuel et journalier, c'est d'être très-aisés à nettoyer. Tout ornement qui ne renferme pas ces deux indispensables qualités est mauvais. Pourquoi faut-il que l'on soit obligé de ramener nos artistes industriels à de pareilles notions? Elles sont tellement naturelles qu'il serait puéril de les rappeler,

si l'on n'avait des faits à corriger. Les anciens sont encore pour cela de divins maîtres à étudier; leur ingéniosité pour trouver les idées analogues est admirable. S'ils ont à motiver une tête d'épingle de coiffure, c'est une femme se peignant les cheveux qu'ils modèlent; s'ils ont à embellir une patère, c'est une Vénus voguant sur une conque qu'ils jettent au fond : si bien que chaque fois que l'on fait une libation, la déesse paraît sortir des vagues. La magnifique galerie d'antiquités que M. Pourtales a formée avec des dépenses vraiment royales, et dont il ouvre les trésors aux curieux avec la courtoisie d'un vieux gentilhomme, nous fournirait bien d'autres exemples encore; mais ce serait allonger inutilement notre article que d'en citer davantage, ceux-là suffiront pour les lecteurs auxquels nous nous adressons. Un orfévre qui voudra mériter le beau titre d'artiste marchera dans cette ligne et s'écartera de la pauvreté mesquine de l'empire comme de la surcharge de broderies des dernières années; il se mettra surtout en garde contre ce dévergondage de goût, sans point de départ et sans but, dont aucun esprit ne peut se rendre compte. Il ne s'agit pas de frapper les yeux par une forme étrange, il faut captiver par des conceptions simples, dont l'effet, toujours harmonieux, rende leur image facile à fixer dans l'esprit. Au risque d'être accusé de viser au paradoxe ou à la sentence, je dirai en finissant : Un morceau d'art, pour remplir toutes les conditions du beau ou du bien, car c'est même chose, doit être tel dans son ensemble que celui qui l'a vu le puisse décrire aisément.

V. Schoelcher.

# ROBERT MACAIRE.

Le scandaleux succès de cette pièce s'explique par l'absence de toute comédie sur nos théâtres, qui ne retracent, depuis que le drame les a envahis, ni les mœurs, ni le ton, ni le visage humain de la société. Comme la société, belle ou corrompue, religieuse ou athée, monarchique ou républicaine, a besoin, ainsi qu'une femme, de se voir quand elle se lève et quand elle se couche, elle a couru au premier endroit où on lui a indiqué une glace. Depuis long-temps elle ne jouissait que des tristes reflets de ses passions mauvaises. On ne prétend pas exclure les passions, mais la vie est autrement mêlée qu'on ne nous l'a faite au théâtre. Tout en admirant les audacieuses peintures du moyen âge, les scènes volcaniques de l'adultère, écloses de grandes imaginations, on se demande si, à trente-cinq ans ou à quarante ans, on est encore en rapport avec ces luxurieuses exaltations; s'il n'est pas des conditions sociales totalement indifférentes à ces tableaux; s'il n'existe pas des milliers de tempéramens qui n'ont pas compris par défaut d'assimilation le premier mot de ces drames? Or, un art qui oublie qu'il y a des filles lymphatiques, des bourgeois paisibles, des ouvriers, un peuple, et un peuple peu nerveux, peu dévoué à des loisirs de cœur; un art qui ignore que, passé certain âge, on s'assied, on raisonne, on cause, on vit pour vivre, cet art nous semble ou aveugle ou sourd. Ceci a été ou-

blié par le drame moderne ; il a réduit la vie à quelques années. Avant et après la jeunesse, il n'a rien soupçonné. Le drame moderne a vingt ans.

Parti de ce point, le drame n'a pu être ni raisonnable, à vingt ans on aime ; ni spirituel, à vingt ans on aime ; ni railleur, à vingt ans on aime, mais il a été sanglant : et c'est monotone, car tout le monde ne tue pas ; car au théâtre on ne prend d'intérêt qu'à ce qu'on ferait soi-même. Il est à parier qu'il n'y a pas dix Antony par population. Qu'offrirez-vous au reste?

Quel autre drame, celui qui, sous une main habile, et je le sens venir, ne se composera pas de murs épais seulement, de vieilles portes de bronze, ni de boudoirs de laque; mais qui éclairera doucement la rampe, qui vous annoncera au salon, qui vous fera asseoir près de la maîtresse de la maison, qui causera, rira un peu, nous mettra face à face avec nous-mêmes, beaux ou laids que nous sommes ! Il y a huit ans qu'on n'a vu un honnête homme en scène ; qu'on n'y a remarqué un salon où l'on oserait rester deux heures en tête à tête avec quelqu'un, ni une chambre où l'on se hasarderait à passer la nuit. Si l'on aime tant Molière, c'est que ses personnages sont nos amis, nos voisins, nos parens, nos locataires. Qui ne voudrait avoir un appartement dans la maison où se passe le *Dépit amoureux ?*

*Robert Macaire* n'est pas une comédie, pas plus qu'un singe n'est un homme, et qu'une prostituée n'est une femme ; mais cette monstruosité met sur la voie. L'art recommence : et ce n'est pas plus laid après tout que le tombereau de Thespis.

L'immodéré besoin de comédie est flagrant dans l'avidité du public à se porter au théâtre où Robert Macaire a été représenté, aux Folies-Dramatiques, dont les murs déteignent, dont les loges sont rances, théâtre qui sent son incendie d'une lieue à la ronde.

Eh bien ! vous avez vu ce que la société de Paris a de plus masqué, l'Opéra tout entier venir aux Folies-Dramatiques à quatre chevaux, et prenant ses pans d'habits, ses robes de soie et son courage à deux mains, se bourrer dans cette salle que les portiers et les grisettes ne connaissaient pas la veille.

Avant le lever du rideau, — je crois qu'il y a un rideau aux Folies-Dramatiques, — j'ai vu les spectateurs, impatiens du plaisir qui leur était promis, s'identifier par une certaine préparation naïve d'esprit à la solennité attendue. Ce sentiment tout enfant, mais si vrai, que le peuple, sobre de spectacle, éprouve au plus haut degré et qui consiste en une disposition arrêtée de vendre son ame, pour ainsi dire, au démon de la soirée, je l'ai remarqué aux représentations de *Robert Macaire*, chez ceux qui depuis longtemps l'avaient perdu par un long abus du drame à passion. Le drame moderne, si on l'a remarqué, ne souffre et ne demande pas une attention continuelle. Ce peut être un bon fruit, et je le crois, mais avant d'arriver à la pensée qui en est ordinairement la substance, il faut arracher les feuilles et les écorces dont il s'entoure. Le premier acte, communément, est une causerie, le second un voyage, le troisième un bal ou une discussion philosophique; le quatrième seul est intéressant; tout est sacrifié à la royauté du quatrième acte, et les acteurs le savent si bien qu'ils se soucient peu de paraître médiocres dans les actes qui précèdent. Tous refuseraient de jouer dans une pièce dont les cinq actes seraient remarquables, si le cinquième n'était plus remarquable encore. La prétention est mortelle; elle condamne le public à subir quatre heures d'ennui pour obtenir un quart d'heure d'émotion, et elle le réduit à l'état des derviches tourneurs de l'Orient, qui évoluent pendant huit heures sur leurs talons, afin d'arriver à la céleste béatitude d'être ivres-morts au bout de leurs pirouettes.

Peu comprennent mieux que nous la séduction du paradoxe. Nous n'aurions demandé que quelque vraisemblance, pour nous y rattacher, à l'opinion hardie qui a dit, après la représentation de *Robert Macaire* : — Enfin la comédie est ressuscitée, la véritable comédie, celle qui retrace les mœurs et les corrige, en mettant les bonnes et les mauvaises en présence. Pour trouver légitime ce cri de triomphe que nous repoussons, nous n'aurions pas exigé le retour d'un Molière ni le mérite suprême de ses pièces; loin de là : nous aurions même décemment glissé sur le talent d'exécution littéraire et les qualités de style, toutes

perfections si peu goûtées d'ailleurs au théâtre, magnifiques inutilités qui n'ont pas fait vivre Racine et sans lesquelles quelquefois Molière a su se perpétuer jusqu'à nous. Mais nos bonnes volontés n'ont pas trouvé où se prendre, et le paradoxe est resté sur les dents. Par-ci, par-là, quelques estafiers de la littérature haute en goût, ont bien crié, le poignet sur la hanche et la faute de français à la bouche : — Voila comment Shakspeare créait ses tragédies, — sans le savoir, sortant de la taverne ou du sermon, ivre ou humble de pensées, jetant au hasard le peu de science latine et d'histoire qu'il possédait dans l'océan de son imagination, où tout ensuite se combinait, se fondait, se colorait et grondait en tempête. D'abord je crois, en thèse générale, que lorsqu'on a beaucoup bu on est ivre, et qu'en conséquence on est peu porté à suivre le fil d'une idée propre à devenir un drame; je crois qu'il y a dans le miracle laborieux d'une œuvre dramatique une lucidité tenace d'esprit qui ne résulte que du parfait équilibre des sens; je crois, en un mot, que l'inspiration, c'est la patience et la clarté, élevées ensemble à la plus haute énergie de leurs efforts communs, et que le plus beau travail du génie s'opère dans un corps froid et une tête chaude, dans une débauche à jeun.

Non, ne croyons pas que les événemens du passé, que les choses du présent, ceux-là procédant d'immuables causes, celles-ci soumises à l'influence des mœurs, des lois, des habitudes; les uns constituant l'histoire, les autres la vie, puissent être saisis d'autorité, élaborés dans la spontanéité de l'ivresse, dans les déréglemens du corps. Les prophètes étaient des saints.

Nous nions donc que Shakspeare ait puisé dans l'ivresse, qu'il ait dû à la prostitution de son ame les colossales créations de son génie. Autant vaudrait ériger en poétique la corruption, et juger les poètes d'après la profondeur de leurs caves.

Ce préambule ne nous force point à conclure que les auteurs de *Robert Macaire* ont justifié le moins du monde la méthode dont on veut que Shakspeare leur ait fourni l'exemple. Nous ne les exceptons point, au contraire, de la classe honorable de ces talens actifs, qui, sans prétention, sans despotisme, alimentent

les théâtres des boulevarts au prix de leurs veilles; qui ont un public dont ils sont la joie, et une renommée qui ne les empêche pas de dormir.

Quel puissant intérêt a donc remué ces masses depuis trois ans indifférentes à tous les appâts tendus par les autres théâtres? Est-ce l'acteur Frédéric, lui qui, malgré son immense talent, a traversé sans la repeupler la Thébaïde de la Porte-Saint-Martin? Est-ce la merveille d'un ouvrage réunissant en lui tout ce que ces deux écoles recommandent à leurs adeptes? Mais il n'y a ni genre, ni école, ni forme, ni style dans *Robert Macaire;* il n'y a que des hommes déguenillés, des scènes qu'on ne pourrait jamais imprimer, et qui n'ont pas été imprimées non plus; un dialogue uniquement composé de hoquets, de coups de pieds, de cris de tabatières, d'éclats de rire gutturaux, de grimaces; il n'y a pas de décors; on y voit des bottes *qui n'ont plus de nom dans aucune langue;* des chapeaux décrochés de la Morgue, et des habits qui n'ont même jamais été vieux! Eh bien! ceux qui ont admiré les villes d'or de l'Opéra, les hommes ruisselans de pierreries de *la Juive*, les chevaux de brocart du roi Sigismond, ont donné les villes d'or pour les bottes de M. Frédéric, et les chevaux du roi Sigismond pour le baron de Wormspire. Quel marché!

Voilà un problème difficile en apparence: il ne l'est pas. Vous avez trop spéculé sur les passions, au théâtre, aux dépens des mœurs. Il en est advenu que celles-là se sont épuisées, que celles-ci se sont fait désirer comme l'eau dans un désert. On est accouru à une pièce où l'on promettait des bourgeois en chair et en os comme nous, des agens d'affaires, une assemblée d'actionnaires, un commissaire de police, un père de famille, un enfant, un baron de l'empire. La soif de curiosité a été si grande que, même après avoir éprouvé que ces bourgeois étaient des niais, ces agens d'affaires des voleurs, cette assemblée d'actionnaires des dupes et des escrocs, ce commissaire de police une stupéfiante caricature de l'autorité, ce père de famille un galérien, ce baron un soufflet à l'armée impériale; la soif de curiosité a été si vive, disons-nous, qu'on a encore osé s'écrier : — Voilà enfin la société! la grande comédie!

Ah! vous vous reconnaissez donc! car on ne suppose pas que ces infamies, si elles étaient de pure imagination, fussent dignes du sacrifice de vos soirées et de vos soirées pendant l'hiver, quand elles sont si douces; pendant l'été, lorsqu'elles sont si fraîches, à la campagne.

Qu'est-ce donc qui est vrai? Serait-ce le monologue de la première scène, quand Robert Macaire, l'œil sanglant, puant la guillotine, s'écrie : « Mort! bien mort! très-mort! Je m'en moque pas » mal! — La tombe! Qu'est-ce que la tombe? La tombe est un » asile sûr, où l'espérance tombe, ou pour l'éternité on se croise » les deux bras. »

Si ces paroles sont de celles qu'il convient de publier au théâtre pour que leur effet moral s'étende au-dehors, je ne comprends pas pourquoi vous pleurez amèrement sur le suicide, râlant sous vos croisées ou dans la chambre voisine; on se tue toujours en vertu d'une maxime, et la vogue de *Robert Macaire* est assez claire pour être proverbiale. Foulez toutes les lois régulatrices, n'acceptez la charge d'aucun des devoirs de la vie, courez, au contraire, au-devant de toutes les violations, pourvu qu'elles vous procurent une volupté; et puis, quand le juge frappera au carreau de la vitre, répondez-lui en vous brûlant la cervelle; *car la tombe est un lieu où pour l'éternité on se croise les bras!*

En tout autre temps, on aurait salué notre dernier paragraphe par une spirituelle ironie; on l'aurait trouvé bien ampoulé. Hier, il y a eu deux suicides dans Paris.

Qu'est-ce donc qui est vrai? Ceci : « Mon fils, j'ai des re- » proches à vous adresser au sujet de vos gens, qui n'ont pas » pour moi tout le respect qui est dû à ma qualité de père et à » mes malheurs! Enfin, croirais-tu, mon garçon, qu'à l'heure » qu'il est, je n'ai pas encore fait mon second déjeuner et que je » n'ai pas lu mon journal? Ah ça, et ton mariage? — Oh! cette » bégueule! c'est dommage, tu aurais eu des enfans, je me serais » chargé de leur éducation. Au fait, vends ton auberge, confie- » moi les fonds, je les ferai valoir, et tu m'en diras des nouvelles. » Mon fils, vous oubliez le respect dû à mes cheveux blancs! «

Après la religion, voici la paternité baffouée; applaudissez donc des deux mains aux outrages que vous recevez. Mais en rentrant au logis, essayez de dominer la rébellion filiale, vous, père, au nom de la paternité souffletée sur vos joues. Attestez vos cheveux blancs, et vos fils s'approcheront pour voir si vous n'avez pas une perruque carotte. De quel droit exigerez-vous que vos fils honorent en vous des expressions et des images dont vous avez encouragé la flétrissure? Ils se feront un jeu de ce dont vous vous serez fait un jeu. Plus vous serez sérieux, et plus ils vous féliciteront d'avoir si bien profité des leçons de l'acteur; vous crierez et vous désespérerez; ils diront : — Bien! c'est cela, mon père. — Vous les maudirez; ils s'assiéront et vous répondront : — Quel gaillard! comme il maudit bien! — Vous vous écrierez comme Job : — Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi! et vos fils vous tourneront le dos en disant : Mon père! « C'est ainsi que s'ex-
» prime Robert Macaire quand il s'enfuit de l'auberge en empor-
» tant un sac d'écus! Vous plaisantez, je crois, avec votre
» malédiction et votre Seigneur! » — Comment parviendrez-vous à persuader à vos fils que ce qui était un amusement hier est devenu le lendemain un droit pour vous, un devoir pour eux? Avili, le langage sacré de la famille avilira les sentimens qu'il exprime. Vous ne débiterez plus qu'un rôle de tréteau, avec vos maximes décriées, et décriées par vous; et si l'inspiration de la colère vous fournit quelque amère parole contre tant d'irrévérence, votre ouvrage, votre fils vous renverra à la tirade de la pièce, et vous fera observer que cela n'est pas dans le rôle.

*Robert Macaire* est donc une école où l'on enseigne à se moquer des pères, en les représentant abrutis par le vin. Chez les anciens, du moins, on n'employait ce moyen d'abjection que pour dégoûter de l'ivresse. Nous sommes en progrès : on veut nous dégoûter des pères.

J'admets que l'ancienne comédie ne soit pas exempte de ces tableaux qui, avec la prétention inouïe d'épurer les mœurs, en retracent les plus sales dérèglemens; j'admets que Dorante du *Bourgeois gentilhomme*, que les marquis de Le Sage soient de fieffés

bandits; mais n'oubliez pas que Molière n'a jamais exposé le vice qu'avec une mesure infinie, et jamais sans manquer de lui opposer le contraste de l'honnête homme qui l'emporte, et que Le Sage, dans les comédies où il a sacrifié à un scepticisme odieux, n'écrivait pas en vue du peuple, doublement éloigné du théâtre par sa pauvreté matérielle et par sa médiocrité intellectuelle. Rien qu'au style, on sent le peu de danger de ces comédies. Il y a de la finesse dans le trait, de la réflexion dans le fond, de la philosophie sous l'expression la plus franchement ironique en apparence; mais ici, mais dans *Robert Macaire*, c'est l'argot et ses turpides images; c'est un vol à main armée fait au style de la *Gazette des Tribunaux;* c'est la linguistique de Cartouche, revue par une académie d'escrocs.

Clair et effilé comme un poignard, ce langage se fiche partout dans la chair du peuple. Il en rit d'abord, puis il l'adopte, puis il le parle; demain il répétera dans l'atelier la scène de la fameuse entrevue de Robert Macaire et de Bertrand.

Bertrand nous donne la mesure qui nous sépare de l'antiquité, là où nous l'avons imitée. Oreste et Pylade personnifiaient admirablement la sainte amitié dans tous ses dévouemens et ses beaux sacrifices. Nos Orestes et nos Pylades sont Bertrand et Robert Macaire : Bertrand est Pylade, Macaire est Oreste. Quel chemin ils ont fait! Pylade ne va plus à la suite d'Oreste que pour recueillir des coups de pied dans les parties charnues. Le premier signe d'effusion qu'ils se donnent après une absence assez longue n'est pas de s'écrier : *Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle;* l'un dit à l'autre : *La bourse ou la vie!* Pylade répond : *J'allais vous en dire autant.* Voilà pourquoi ils ont traversé les siècles, ces deux symboles d'amitié sublime. Et l'art en souffrira éternellement de cet affront fait à la face de l'antiquité. Essayez désormais de présenter deux amis en scène : ils ne diront pas un mot simple, bon, humain, cordial, que le même mot n'ait été sali et mâché par Robert Macaire et Bertrand. La synonymie rappellera involontairement une situation semblable ou analogue;—elle sera dans *Robert Macaire.* Et ce masque hideux s'appliquera à tout

beau visage, à tout beau sentiment. Cet ignoble chef-d'œuvre étouffera bien des chefs-d'œuvre.

Autre erreur, d'imaginer que le peuple est moins sensible aux modifications sociales qu'aux modifications politiques, parce qu'il prend à ces dernières une part visiblement plus large. En voulez-vous une preuve d'hier? Deux procès se sont trouvés un instant parallèles : l'un politique et pris tout entier dans les entrailles malades du peuple; l'autre domestique et n'éveillant que des sympathies d'honneur, de respect, de pudeur; touchant le cœur, il est vrai, mais le touchant par le contact de la publicité des journaux, moyen artificiel; et par l'éloquence des avocats, moyen encore plus factice. Eh bien! ne l'avez-vous pas remarqué? Le procès social a fait taire le procès politique tout d'un coup; il lui a crié : Silence! et il s'est tu. Le Palais-de-Justice a caché le Luxembourg pendant deux semaines; il n'y a plus eu pendant deux semaines ni pairs de France, ni prévenus, ni complot. Une jeune fille outragée a obtenu ce que la prudence de l'état désirait depuis si long-temps et sans succès. On a oublié pour elle une ville mitraillée, des prisons, des cris, des assassinats. La cataleptique de Saumur a jeté sur la France entière l'épouvantable silence de son ame.

Dites maintenant que le peuple n'est pas vulnérable au flanc social, qu'il n'est intelligent que pour ses intérêts politiques! Ceci est son plus bel éloge; ceci prouve que le citoyen se retire encore devant la majesté de l'homme; que le citoyen n'est qu'au second rang aux yeux de l'humanité. Et tant mieux!

Nous avons vu la rencontre touchante de Bertrand, échappé de la guillotine, et de son noble ami Macaire, au milieu d'une forêt, lieu merveilleusement propre à un tel rapprochement. « Cette » voix!.. ces traits... Bertrand! Macaire!..—Viens dans mes bras! » —Eh! tu m'étouffes, imbécile! — Où en es-tu de tes affaires? » tiens! huit mille balles sous ce buisson? — A qui donc? à toi? » Eh, non! à monsieur le curé. » Voilà leur première entrevue » accomplie : ils vont la sceller par une bonne action. »

« Bertrand, des chevaux qui prennent le mors aux dents, des

» voyageurs qui vont périr..... il faut les sauver. — Qu'est-ce » que cela te fait, Macaire? — Ah, Bertrand ! »

Moquerie atroce de l'hospitalité! de l'humanité! *Qu'est-ce que cela te fait?* Voyez-vous! soyez en danger de périr par l'eau ou par le feu, les Bertrands élevés à l'école de Robert Macaire diront : *Qu'est-ce que cela me fait!* Admirable pays, celui où l'on frappe des médailles d'argent, où l'on distribue des prix en pleine académie en faveur de ceux qui sauvent les hommes au péril de leur vie, et où il y a un théâtre trop petit pour les applaudissemens, quand Bertrand, témoin d'un malheur qu'il peut empêcher, Bertrand dit : *Qu'est-ce que cela me fait?*

Ajoutons vite, pour garantir notre impartialité, dont notre souvenir seul répond, car nous citons de mémoire, que l'homme en péril est le baron de Wormspire, baron allemand, naturalisé sous le grand homme.

Jusqu'ici respectée, la gloire de l'empire n'avait reçu aucune souillure : elle ne fut jamais coupable des héroïques pleurnicheries dont la ridiculisa le vaudeville de la restauration. Personnifiée dans Wormspire, elle filoute maintenant des filous, elle s'allie au sang de Robert Macaire, par Eloa la fille de Wormspire. Par une mauvaise destinée de nos grands noms militaires, aucun n'a été jeté en bronze sur la scène, ni Murat, le cavalier numide, ni Kléber, Sésostris pour les Égyptiens; ni Moreau, ce traître sublime, ni Napoléon lui-même ! Le bronze, le marbre, ont fait leur devoir ; la littérature, rien. Je parle de la littérature dramatique. Erreur. J'oubliais la création toute militaire, tout impériale de Wormspire !

Il serait trop léger d'insister sur le profond mépris avec lequel est traité l'amour dans *Robert Macaire*. Eloa n'a un nom d'ange que par antiphrase. Elle est pour son époux, le prétexte ingénieux de toutes les phrases qu'il débite pour, sur et contre l'adultère. Après le coup de poignard aux mœurs, c'est le coup de stylet au langage des passions; enfant du drame effréné, Macaire se révolte contre la phraséologie effrénée ; c'est un assassinat de plus que commet le bon Macaire au sein de sa propre famille : — « J'arrive

» à toi pour venir te dire, je t'aime! — L'univers tout entier se » serait trouvé là, que je l'aurais broyé, pulvérisé, pour venir te » dire : je t'aime! Eloa, si ton père m'eût refusé ta main, oh! que » d'épouvantables catastrophes il en serait résulté! » Eloa répond : « Moi j'aurais voulu que mon père t'eût refusé ma main; » que dis-je? j'aurais voulu que mon mari véoût encore ; et alors, » fille dénaturée, épouse criminelle et adultère, je serais venue à » toi comme l'ange déchu! » Et Robert gémit : « Oh! oh! oh! » oh! ç'aurait été charmant! »

Il est difficile de concentrer avec plus de naïveté et d'esprit, car il y a jusqu'à de l'esprit dans cette malheureuse bouffonnerie, les propos galans de nos pièces adultères à tous les degrés.

Si nous avions le courage de louer d'autres scènes, nous n'o mettrions pas celle, si neuve, si gaie, si originale, où le beau-fils et le gendre s'escroquent en famille, à la table de jeu. Depuis Molière, à notre avis, du moins, on n'a rien imaginé de plus comique.

Ce serait mal défendre l'immoralité de cet ouvrage que de discuter le point de vue où nous nous sommes placés pour le juger, que de soutenir, par exemple, que l'on corrige les vices en les retraçant avec fidélité dans toute leur laideur. Vous voudriez, n'est-ce pas, avoir le mérite de l'œuvre et nous laisser la charge de la redresser? Avec ce système rien ne serait exclus du théâtre; vous compteriez en tout temps sur les ames honnêtes; mais c'est à vous de les rendre honnêtes d'abord.

Ainsi, par exemple, la scène des actionnaires pipés odieusement par Robert Macaire apprendrait à se méfier de ceux qui font des entreprises. Vous vous trompez en cela. La leçon profite à ceux qui trompent et non à ceux qui sont trompés, par la raison que c'est chez vous l'escroc qui triomphe; que c'est l'escroc qui a de l'esprit, de la grâce, et toute la supériorité. On s'y prend autrement pour arriver au but contraire. Le sot public dit comme Bertrand : *Comme ce gaillard-là a la langue bien pendue!*

Non, ce n'est pas là la société, vous valez mieux. Vous ne volez pas, vous n'assassinez pas, vous ne riez pas de Dieu, des lois,

du langage, de tout ce que les siècles nous ont légué de beau et de pur. L'entraînement vous a gagné, et vous avez pris ce qui a réussi pour ce qui était bon, ce qui était une morsure pour une caresse : c'est parce que vous êtes un peuple facile, honnête, avide d'émotions, comme tout peuple spirituel, que vous vous êtes laissé peindre d'une manière si noire.

Je ne crois pas au danger de cette opinion qui nous calomnie, je crois à un danger plus imminent. Chez nous, il y a une fatuité de vice pire que le vice même. Malheur! si le vent est à la ligue, nous serons ligueurs; s'il est à la fronde, nous serons frondeurs; s'il est aux révolutions, nous serons révolutionnaires. Et puis nous faisons si facilement ce qu'on nous fait faire en riant. Robert Macaire vole et rit; les Macaires n'ont qu'à rire pour nous voler sans crime, comme sans remords. Et beaucoup rient en ce moment. Je sais des négocians, des agens d'affaires, des entrepreneurs, des avoués d'une gaieté folle; deux choses les soutiennent : l'abolition de la marque et le rire de Robert Macaire.

Simple raisonnement :

Ou la comédie influe sur les mœurs, ou elle n'exerce aucune influence sur elles.

Elle exerce une influence.

Tout Paris a vu au moins deux fois *Robert Macaire*.

On a censuré *Ango!* Quelle plate dérision!

LÉON GOZLAN.

# LES ÉDITEURS.

Il y a dans ce monde de singuliers et inexplicables hasards qui jettent l'humanité dans une voie, et qui l'y maintiennent pendant des siècles. Il y a aussi des préférences étranges et sans raison, des oublis absurdes et immérités, des antipathies dont je donnerais mille louis pour connaître le point de départ. Ainsi, si j'étais ministre de l'instruction publique, au lieu de donner 6,000 francs à celui-ci pour monter toute la journée sur une échelle double de la Bibliothèque, sous prétexte de faire des recherches sur l'histoire de France; au lieu de payer le voyage de tel autre à Nîmes pour qu'il se chauffe les reins au soleil dans le but de décrire quelque chose, je proposerais 100,000 francs à celui qui déterminerait d'une manière précise le moment où l'âne, dans le règne animal, et l'épicier, dans le règne social, sont devenus l'objet de la moquerie publique et du ridicule. Ce serait à la fois une belle étude psycologique et historique à laquelle pourrait se rattacher une foule de questions accessoires parmi lesquelles il nous semble qu'on pourrait mettre en première ligne celle-ci : « D'où vient qu'on a choisi l'âne et l'épicier de préférence au veau et au libraire? » N'est-ce pas là en vérité une question pleine de nouveauté et susceptible, dans son ensemble et dans ses détails, des considérations les plus larges, et des aperçus les plus délicats? Et qu'il nous soit permis, sans vouloir l'embrasser entièrement, de faire apercevoir dans quel esprit elle pourrait être traitée.

L'épicier est un être borné, uniforme. Nous n'entendons pas par borné qu'il est bête, et par uniforme qu'il est de la garde nationale; nous enten-

dons par borné qu'il se meut dans une sphère de relations très-rétrécie; nous entendons par uniforme que tout épicier est taillé sur le même patron que son voisin. De cette uniformité qui est le propre de l'épicier, combien il y a loin à la diversité de l'espèce libraire !

Le libraire est un être varié, infini, qui touche à toutes les positions sociales, qui s'y mêle, y porte son action et y fait faillite ou fortune. Si nous voulions remplir la tâche que nous demandons qu'on impose aux autres, nous établirions d'abord la grande division du libraire-commissionnaire et du libraire-éditeur.

Le libraire-commissionnaire est un négociant en livres qui achète à terme, vend à crédit; un homme qui a des commis-voyageurs dans les quatre parties du monde pour dire, à l'heure qu'il est, à une fille du Canada ou à un Tartare Mantchou : « Voulez-vous que je vous envoie *le Père Goriot?* excellent, très-demandé; papier superfin, satiné. » Ceci est vrai, ou du moins c'était vrai, il y a quelques années, avant que la librairie ne fût tombée dans l'état de torpeur où elle gît maintenant. Mais comme nous voulons resserrer la question de plus en plus, en la subdivisant, nous laisserons de côté le libraire commissionnaire et ses mille variétés, et nous nous renfermerons dans l'espèce libraire éditeur.

Subdivisons encore, et nous aurons l'éditeur qui fait le classique et les morts, et l'éditeur qui fait la nouveauté et les vivans, etc., etc. L'éditeur qui fait le classique est une espèce forte, bien logée, bien habillée, bien décorée, bien mariée; elle vit dans le faubourg Saint-Germain, elle a de la morgue comme tout homme qui sait le latin, et elle ne le sait pas; elle vit d'une foule d'écoliers dont elle extrait des traductions, jusqu'à ce qu'ils en deviennent professeurs étiques et pairs de France. Dans son style, l'éditeur classique élève des monumens à la gloire des grands hommes et se fait bâtir près Paris de petits villages suisses, où les uns disent qu'une main de fée restaure les adeptes, d'autres qu'elle les achève. Celui-là est propriétaire suzerain, de temps immémorial, de sa maison de campagne; il l'a eue le même jour que sa femme, et la maison commence à se lézarder. Tout Paris n'en enferme qu'un très-petit nombre.

A côté de celui-ci, que nous pourrions appeler le classique noble, vous avez le classique vulgaire, et plus bas encore le classique bourgeois; celui qui publie les Horaces annotés pour les colléges, et celui qui publie *la Cuisinière bourgeoise* pour les ménages. Personne n'ignore qu'un des meilleurs ouvrages de la librairie, c'est *la Cuisinière bourgeoise*.

Nous avons en opposition l'éditeur qui fait la nouveauté, et nous voilà enfin arrivés à notre but. Mais au moment où nous y touchons, nous découvrons de plus en plus la vanité de notre entreprise : jamais il ne nous sera possible de peindre seulement cette petite portion de l'être libraire, s'il faut embrasser dans une même description le grave et sérieux éditeur qui publie les livres scientifiques, l'histoire, le droit, la médécine, et celui qui met son nom aux chansons de M. Charrin et aux romans de M. Ricard. Divisons encore une fois, et créons une espèce dans laquelle nous allons nous tenir enfermés et que nous appellerons l'éditeur littéraire. Ce nom une fois adopté, nous allons procéder.

L'éditeur littéraire est quelquefois un gros homme rajeuni qui se tape sur le ventre, et qui dit : mes auteurs, mes gens de lettres! qui rit grassement, roule au fond d'un cabriolet qui le mène à un château qu'il possède à quelques lieues de Paris, où il fait bombance. Quelquefois c'est un homme maigre à ventre rentrant, qui mange des cerises à son second déjeuner, boit de l'eau à tous les repas et grignotte des croûtes de pain dans ses insomnies; du reste, pour l'un et pour l'autre, il y a une égale et prodigieuse rapacité; le gros répond à l'homme de lettres qui a besoin de quelques écus pour vivre : Je viens d'acheter un château 150,000 francs, je ne puis vous donner les cent écus que vous me demandez; l'autre vous répond : Vous dépensez trop d'argent, il faut savoir vivre avec cinq sous par jour quand on a du talent; je ne peux rien faire pour vous.

L'éditeur littéraire a cela encore de remarquable, qu'il s'en trouve qui ne savent pas lire. Nous en connaissons une sorte qui n'a jamais lu une ligne des auteurs qu'il a publiés. Cet éditeur a une jauge à part pour les affaires; il toise un homme du regard, compte combien il a d'exemplaires dans le corps, et le paie en conséquence. Celui-ci se vend à 1,200, ci 3,000 francs; celui-là 750, ci 2,000; cet autre 500, ci 1,000. Quant à ce que renferme le manuscrit qu'on lui livre, il ne s'en occupe mie, ni avant, ni pendant, ni après. Ceci est une preuve d'esprit, car il sait pertinemment, et mieux que personne, qu'il le lirait qu'il n'y comprendrait rien.

Quant aux manuscrits qui ne se peuvent signer d'un nom connu, jamais esquif poursuivi par la colère de Junon ne fut plus ballotté, plus promené, plus repoussé qu'ils ne le sont. Partout des côtes inhospitalières, d'horribes Polyphèmes, des Charybdes et des Scyllas, qui font fuir au loin l'auteur monté sur son premier manuscrit; il erre des mois, des années

entières, jusqu'à ce qu'il aborde enfin l'éditeur frippier, le Latium de la littérature. Celui-ci, à l'heure qu'il est, est descendu à sa plus misérable infimité; il prend le manuscrit que vous lui apportez, mais il ne le paie pas en argent, l'argent est chose inconnue dans ces parages; il donne à l'auteur une paire de bottes, une redingote noire, un pantalon, un chapeau de soie, et un abonnement pour dîner pendant deux mois chez Tabar, à 25 sous par tête. Quant au linge et aux chaussettes, ils sont inconnus comme l'argent. Un des ex-vice-présidens de la chambre des députés, homme de lettres joconde, a long-temps subi ce genre de commerce et de privations. Cette espèce d'éditeurs frippiers qui paient en nature, n'est toutefois qu'une dégénérescence de l'éditeur *Mécène*; c'est celui qui logeait, hébergeait, habillait, engraissait ses auteurs. Presque tous les mémoires historiques sortent de cette fabrique; un des beaux traits de cette alliance est celui-ci :

Un éditeur de cette espèce et un auteur analogue vivaient sous le même toit. L'éditeur ambitionnait la croix d'honneur, c'était sous le ministère Martignac; et l'auteur, mangeant à deux râteliers, mettait en mémoires les anecdotes qu'il écoutait aux portes des salons ministériels. L'éditeur avait donc deux intérêts pour ménager son auteur, celui des mémoires et celui de la croix. Enfin, l'auteur dit un jour à l'éditeur : — Tu veux que je te fasse donner la croix; mais pour cela il faudrait que je puisse voir les amis du ministre dans ces momens d'épanchemens où l'on peut tout dire et tout demander, les choses les plus sottes et les plus extravagantes; à table, par exemple. Eh bien! ces messieurs dînent tous les jours au café de Paris. Il faut que j'y aille pour les voir, et je n'ai pas la fortune nécessaire pour... Tu comprends? — Je comprends! et je t'alloue 40 francs par jour pour dîner au café de Paris, jusqu'à ce que j'aie la croix. — J'ai peur que ce ne soit long! répliqua l'auteur. — Nous verrons! dit l'éditeur.

Ce fut long en effet. La sollicitation dura trois mois, qui, à 40 francs par jour, produisirent dans la caisse de l'éditeur un déficit de 3,600 livres *tournois*, sans compter les autres. Enfin, la patience se lassant et la bourse se vidant, l'éditeur, après mainte querelle, exige une solution. — Aujourd'hui même, à cinq heures, dit l'auteur, je dîne chez le ministre, et je t'expédie ton affaire.

L'éditeur attend l'heure fatale, rien ne vient; six heures sonnent, rien; sept, rien; enfin, à sept heures trois minutes, un gendarme à cheval,

une ordonnance, entre dans la cour de l'hôtel. — M. ...... — C'est ici.... — Une lettre du ministère pour lui. — Un commis la monte à .....; c'est bien à son adresse. A M. ...., libraire-éditeur. Une joie ineffable le fait trembler; il ouvre la lettre et lit :

« Monsieur,

» Ignorant l'adresse de M. (c'était le nom de l'auteur), je vous prie » de lui faire passer la lettre ci-jointe, qui renferme son brevet de che- » valier de la Légion-d'Honneur. »

Rage! mort! enfer!

Je vous laisse à deviner le reste.

Si l'éditeur était un homme d'esprit, ce serait un être prodigieux au bout de quelques années d'exercice. C'est le confesseur de tous les besoins littéraires; il sait par où sont passées les idées qui, plus tard, ont remué la société; il a vu le moment suprême où celui-ci a tourné à gauche, cet autre à droite, déterminé par la misère derrière et un billet de 500 francs devant. L'éditeur pourrait vous dire pourquoi tel homme est critique, au lieu d'être romancier; pourquoi celui-ci pair de France, au lieu d'écrivain philosophe; pourquoi cet autre commis insolent, au lieu de mercenaire à la feuille. L'éditeur fournit des discours à la chambre des pairs et des députés par commission. L'éditeur a plus d'une fois procuré à tel mandataire du peuple les applaudissemens de son arrondissement, moyennant cent écus, dont il donnait dix au faiseur de discours. L'éditeur, lorsqu'il publiait des livres sur l'histoire contemporaine, a vu venir chez lui les habits brodés de tous rangs, et les illustres après les plus pures réputations, priant, sollicitant, menaçant, boursillant, pour qu'il supprimât une phrase ou un fait. L'éditeur connaît l'homme qui a fait les mots heureux et les mots sublimes de presque toutes les gloires contemporaines; le mot de La Fayette mourant : Vous verrez la terre promise! a été fait par un carliste entre deux verres de champagne; l'éditeur a connu M. Thiers embrochant lui-même son gigot, pour le faire cuire au feu de sa chambre à coucher; l'éditeur sait que le savant M... fait des fautes d'orthographe; l'éditeur sait comment on commande un livre né de l'inspiration, et qui n'est que le cri d'un cœur honnête. Que ne sait pas l'éditeur!

Il sait comment on fait un marché avec un auteur, de manière à lui acheter sa vie et à la lui payer 100 francs par mois; il sait comment il a fait marché pour imprimer mille exemplaires d'un livre, comment on tire deux mille, et comment on dit n'en avoir pas vendu cinq cents; il sait encore par quels moyens on dégoûte un homme de lettres de s'occuper de ses livres, et comment on les lui achète pour dix, douze, quinze ans. Et alors il faut voir, quand le livre est sa propriété, ce que l'éditeur en fait, comment ce terrain stérile devient fécond, publié en collections, en livraisons, grand et petit format, avec ou sans gravures, édition de luxe, édition populaire, édition de poche, édition compacte; son auteur, dont quelque temps auparavant il parlait du bout des lèvres, son auteur, c'est un génie, c'est le seul génie de l'époque. L'annonce, la réclame, le prospectus, volent, courent, retentissent, et l'éditeur, au bout de dix ans, rend à l'homme de lettres sa propriété usée, sucée, épuisée, puis il va s'engraisser dans une douce oisiveté, tandis que l'écrivain maigrit encore au travail.

Et cependant toute cette science de l'éditeur s'efface devant la science d'un seul homme, devant la science de M. Lebigre, l'éditeur des éditeurs. M. Lebigre ne connaît pas les hommes de lettres, il ne connaît que les éditeurs. Véritable Melmoth, il les attend aux fins de mois; alors il leur apparaît avec ses écus sonnans à la main; alors, pour éviter un protêt, les volumes sortent de chez l'éditeur à 20 sous l'exemplaire *in-8°*, pour aller s'enfouir dans les vastes magasins de la rue de la Harpe. Que dis-je? 20 sous? 20 sous, quand l'éditeur est debout; mais quand l'éditeur chancelle, c'est 10 sous; quand il est tombé sur la place du Châtelet, 5 sous. Oui, 5 sous! Vous y avez passé tous, littérature fringante et pittoresque de l'époque, à 5 sous tant qu'on en vent, et il en reste encore. Littérature haute et forte de l'école, vous n'y êtes point passée; vos œuvres ont été mises au pilon : on ne pouvait pas même vendre le papier.

Et maintenant, pour en revenir au point de départ de ces observations, je puis dire que je comprends la préférence accordée à l'épicier sur le libraire, c'est que M. Lebigre, ce libraire des libraires, cet éditeur des éditeurs, M. Lebigre, est épicier. S.

# CHRONIQUE.

La régente d'Espagne commence à rapiécer le manteau royal de sa fille, mis en lambeaux par Zumala-Carreguy. Le siége de Bilbao était le fait le plus décisif de la guerre, la seule occasion sérieuse de mettre aux prises les paysans de Carlos et les soldats d'Isabelle : et voilà que le prétendant lâche pied, se remet à courir à travers les broussailles, poursuivi par Cordova. C'est une nouvelle partie de barres qui s'engage, jusqu'à l'arrivée des secours étrangers. Les Anglais sont partis depuis long-temps de l'*Ile des Chiens*, et notre légion africaine est embarquée. Don Carlos fait tout ce qu'il peut, en face de si grands périls, pour remonter le moral de ses bandes. Il vient de faire arrêter les médecins qui ont pratiqué l'extraction de la balle dont Zumala-Carreguy a été atteint. Ces pauvres praticiens ont, à ce qu'il paraît, administré au général carliste une si forte dose d'opium pour lui faire endurer la douleur de l'opération, qu'il est mort, non de l'opération elle-même, mais de la dose d'opium. Ils ont fait comme ces gens qui vous enlèvent la douleur des cors en vous écrasant le pied. C'est de la médecine basque.

La légitimité s'agite à présent et demande si don Carlos va périr ainsi, lui et sa cause, sans soutiens, sans auxiliaires. Parmi les suppositions les plus burlesques, il faut noter l'intervention du duc d'Angoulême, qui viendrait jeter son fleuret du Trocadéro dans la balance des destinées espagnoles. Des préoccupations plus sérieuses le retiendront à Prague, s'il est vrai, comme la Bourse s'obstine à le croire, que Henri V est très-malade, et mort peut-être. Aucune nouvelle positive n'est arrivée. D'un autre côté, les journaux légitimistes supposent un déluge de lettres qui représentent Henri V en pleine santé, et prêt à faire une descente dans le Morbihan. Partant ne rien croire est le plus sage.

— Les derniers retentissemens du procès La Roncière ne sont pas encore étouffés. On a d'abord jugé comme œuvres oratoires les plaidoiries des trois avocats. MM. Barrot et Berryer sont sortis glorieux de cette lutte, dans laquelle M. Chaix d'Est-Ange s'est montré faible et malhabile. Personne ne s'est expliqué le silence obstiné de La Roncière, dont le mutisme ne s'est pas démenti, même au moment de sa condamnation. On ne comprend pas qu'un accusé qui se prétend innocent à la face de Dieu et des hommes ne trouve pas dans son innocence quelque accent de vérité. La Roncière vient d'appeler devant la cour de cassation de l'arrêt qui le condamne à dix ans de réclusion. On annonce du reste que l'état de M[lle] de Morell ne présente aucune amélioration.

— Nos mœurs d'été tournent au caractère italien; une ceinture de villas aux treilles fleuries, aux bas-reliefs étrusques, aux terrasses plates, entoure nos faubourgs, serpente au sommet des monticules voisins, dore de ses pampres et de ses statues vernies à l'encaustique les coteaux du Calvaire, de Montmartre et de Meudon. Quel est donc le pacte passé avec le soleil, qui permet ces maisons livrées à tous les vents, sans défense contre la pluie; ces portiques ouverts, toutes ces réminiscences de la campagne de Rome et de Naples, ces plagiats de Tivoli? Où sont donc les trente degrés de chaleur qui rendent si pesantes les coiffures de feutre et de soie et nécessaires ces larges chapeaux de paille tressée, ces espèces de paniers à salade sous lesquels la jeune France abrite ses longs cheveux, ses moustaches pleurardes et son cigare fulgurant? Pour quelques rayons échappés par mégarde de la chevelure du blond Phébus, voilà toute une population qui joue au *lazzaronisme*, s'étend sur ses dalles, ôte sa cravate, se noie dans l'eau glacée, fait la sieste, renonce aux spectacles et prend le frais jusqu'à trois heures du matin. J'ai vu un temps, mais alors nous étions moins Italiens, où la troupe de Favart continuait ses représentations pendant la tolérable canicule qui est départie à notre climat; on allait l'écouter. Viennent à présent Lablache, Tamburini, Rubini, Malibran elle-même, ils chanteraient dans le désert, comme saint Jean y prêchait. Nous sommes trop énervés par les feux du ciel, trop Italiens, Romains, Napolitains, Tivoliens, Calabrais, trop Palermitains pour traîner dans l'étouffante atmosphère d'une salle de spectacle nos corps torréfiés. Dans sa plaidoirie contre La Roncière, M. Barrot attribuait à la lecture des livres nouveaux certains égaremens qui affligent la société. Il ne sait pas, l'honnête avocat, que les romans espagnols, siciliens, albanais, turcs, n'ont pas moins changé notre constitution que nos mœurs, pas moins échauffé notre sang que notre tête, et que ces livres, où l'on a toujours chaud, toujours soif d'eau et de meurtre, toujours besoin d'air et de coups de

poignards, ont fait monter notre thermomètre, en grossissant la liste des crimes. Nous sommes devenus méridionaux par l'échelle de corde et le chapeau de paille : tout cela parce que saint Médard nous a oubliés cette fois, et nous a épargné ses quarante jours de mauvaise humeur. Une bonne pluie! et les villas de plâtre rouleront dans la plaine avec leurs vases à géranium, leurs statuettes fondues, leurs grillages crevés et leurs terrasses de mastic. Une bonne averse! et les parapluies, trop long-temps méprisés, dresseront avec joie leurs baleines mouillées; les gouttières traverseront comme des tamis les imprudens chapeaux de paille, et ce bruit parisien de claques, de socques articulés, retentira sur la pierre des trottoirs, devenus trop étroits dans ces jours néfastes. Alors plus d'Italiens; vous verrez des Groënlandais frileux, boutonnés jusqu'au menton, ficelés dans leurs manteaux, le nez mouillé, les pieds trempés; tout un peuple vivant sous une calotte de parapluies.

Les théâtres attendent avec une anxiété piteuse ce revirement de température qui doit ramener leurs spectateurs vagabonds et campagnards. L'un d'eux, mieux avisé que les autres, a transporté ses pénates, ses décors, sa troupe en plein champ, dressé une tente sur quatre poteaux, dans un massif d'arbres, comme font les habitans d'une ville secouée par un tremblement de terre. A cent pas du *Concert-Musson*, au milieu du carré Marigny, s'arrondit un cirque tracé dans le sable, entouré d'un amphithéâtre dont les gradins peuvent recevoir deux mille personnes : l'aspect extérieur de ce monument de toile peinte est aussi modeste que l'inscription dont il est couronné est concise et puissante; un seul nom la compose : FRANCONI. Rien de plus, et c'est assez. *Franconi!* cela veut dire grosse caisse et cymbales, chevaux blancs, chevaux savans, voltiges, tremplins, tours de force, et l'on sait si le public de Paris aime le tremplin, la cymbale et les chevaux blancs; ainsi, pendant que la troupe humaine du Cirque-Olympique continue paisiblement sa Traite des Noirs sur le boulevart du Temple, la catégorie chevaline, y compris les écuyers, exploite les promeneurs des Champs-Élysées.

Le tapage et la fraîcheur de ces représentations sont dignes d'éloges. La musique militaire qui exécute à plein ophicléide les morceaux de la Juive, le *hop!* des écuyers, le sifflement de la chambrière, le hourra furieux et circulaire du Grec qui *travaille* sur un cheval nu, enchantent les spectateurs dont la tête est rafraîchie par la brise qui descend du cintre : les rois n'ont plus de fous, mais le public a ses *clowns*, ses grotesques, qu'il aime comme François Ier adorait Triboulet. Qu'Auriol paraisse, on rit; qu'il crie, on rit; qu'il saute, qu'il s'asseie, qu'il reste, qu'il s'en aille, on rit. Immobile, frétillant comme une tanche, muet, parlant, il fait rire : il peut se casser les reins, on rira. La spirituelle gymnastique d'Au-

riol n'est pas le seul attrait du cirque en plein vent : on y voit caracoler, se dresser sur les jambes de derrière comme des singes, rapporter un mouchoir à l'instar des caniches, ces chevaux savans, érudits, bien élevés; ces chevaux bacheliers ès-lettres qui font la gloire de la famille Franconi; L'on y voit aussi deux jeunes personnes, amazones sveltes à la jambe de cerf, au poitrail de biche, qui portent un vrai nom de cirque Mlles Jolibois. Il y a une vocation de voltige dans ce nom de Jolibois; donc Mlles Jolibois montent des chevaux blancs, en robe blanche, avec une selle blanche avec des guides blanches, sautent par-dessus des guirlandes, à travers des tonneaux, et font mille de ces gentillesses qui n'ont pas le sens commun, qui n'ont rien de difficile et qui amusent; car ces petites écuyères sont vraiment passables; je vous recommande de nouveau le Grec ci-dessus. Cet homme est très-hardi, et quand il tombe, il se relève avec une contenance très-fière et digne d'un Spartiate. Dans la partie furieuse de son *travail*, dans ce mouvement final que je puis appeler l'*allegro*, la *stretta*, il grince des dents, écume comme un vrai Grec exalté par le galop du cheval et l'amour de la patrie.

La vogue de ce cirque forain se soutient depuis le jour de son ouverture. Le meilleur monde s'y donne rendez-vous, et quelques personnes s'y posent déjà comme *habitués*. Ceux qui se sont distingués par leur constance ont obtenu déjà certains priviléges. Stationnés devant la barrière qui ouvre la lice, ils ont l'honneur de toucher les chevaux qui passent, de lorgner de près Mlle Jolibois. Quelquefois Auriol saute par-dessus leur tête, et dans les entr'actes la coulisse leur est ouverte, où toute espèce de plaisirs les attend : voir manger les chevaux, assister au pansage, à la pose des couvertures, au harnachement. Les chevaux font les honneurs de leurs coulisses avec la meilleure grâce.

Puisqu'il n'y a plus pour nous de belles fêtes sans verdure, de spectacles possibles qu'en plein champ, les théâtres devraient être fermés pendant trois mois au moins, et ne plus nous offrir l'affligeant tableau de cette solitude qui les ruine. L'autorité leur donnerait comme dédommagement la concession d'une entreprise de polichinelle, de marionnettes ou de puces savantes à exploiter dans les Champs-Élysées. Pendant ce temps nos acteurs courraient la province, qui s'en réjouirait fort, et les journaux de Paris resteraient sans feuilleton. On a souvent réalisé des projets moins utiles.

— THÉATRES. — PALAIS-ROYAL. — EST-CE UN RÊVE! bonnet de police en deux actes, par M. de Rougemont. — M. de Rougemont a depuis très-longtemps l'entreprise du vaudeville militaire; personne mieux que lui ne fait jouer un caporal, concasser un lieutenant; personne n'ajuste mieux des

galons de sergent et une épaulette de capitaine. Le monopole de M. de Rougemont est consacré; sa littérature garance s'est imposée à tous nos théâtres, l'exploitation des grognards et des conscrits lui est assurée sa vie durant. Ce titre, Est-ce un rêve? titre nébuleux et somnambulique, n'annonçait pas la moindre moustache; il nous préparait au contraire à des émotions pastorales, quand nous apparut un gros uniforme vert à revers cramoisis, sous lequel s'abritait un gros dragon gonflé d'affection pour sa sœur et pour son colonel. Le colonel aime beaucoup le gros dragon, ce qui est bien; mais il a aimé la sœur du gros dragon, ce qui est mal : car aimer à la manière des officiers de M. Rougemont, c'est faire l'amour entre deux vins, séduire ou enlever des filles de province, et leur laisser de cet amour un gage vivant, plein d'appétit, usant ses culottes aux genoux, et se mouchant sur sa manche. Le colonel a beau sauver le gage de Louise au moment où il se noyait, il a beau promettre de *faire du bien* à la mère, le dragon Jean-Louis n'entend pas raison, renonce au service, coupe ses moustaches, et, devenu bourgeois, demande satisfaction à son ex-colonel. Cette suppression de moustaches de Jean-Louis lui inspire un couplet âgé de vingt ans, composé jadis sur les calicots; il se terminait ainsi : *Des moustaches en temps de paix, des lunettes en temps de guerre.* Nous avons constaté le succès nouveau et immense de ce couplet, enchantés que nous sommes de voir le public applaudir à coup sûr tout ce qui est commun, trivial, et vieux surtout. La colère de Jean-Louis touche moins le colonel que l'artifice ingénieux au moyen duquel Louise le ramène aux impressions de leur premier amour. Il épouse Louise, dont l'éducation, quoique tardive, ne laisse rien à désirer. Derval est venu annoncer ainsi le nom de l'auteur : « Messieurs, la pièce est de M. Rougemont. » Nous n'y voyons rien à reprendre, pourvu qu'un de ces quatre soirs un acteur malappris ne vienne pas nous dire : « Messieurs, la pièce que nous vous avons fait l'honneur de représenter est de M. »

C'était grande fête ce jour-là au Palais-Royal. Après le bonnet de police de M. Rougemont, qui a obtenu un succès réel, nous avons vu la perruque de Campanone tombée de la tête de Lablache sur celle d'Achard. Cette Prova d'un Opera seria est une imitation de celle des Bouffes avec un maëstro assez divertissant, une prima donna assez capricieuse, et un poète fort laid qui s'en va faire des grimaces dans les cintres. MM. Théaulon et Théodore Nezel se sont chargés de cette petite monstruosité, et M. Pilati l'a mise en musique.

— Variétés. — Les Marsistes et les Dorvalistes, par M. Dumersan. — Comme M. Rougemont est chargé pour les théâtres de la fourniture générale des bonnets de police, M. Dumersan a pris pour lui l'entreprise

des revues dramatiques, des vaudevilles littéraires ayant trait à des événemens de théâtre ou de littérature; M. Dumersan a déjà pris corps à corps les romantiques et leur a laissé sur la face l'empreinte de ses dix ongles de conservateur des médailles. C'est une espèce d'art poétique par vaudevilles successifs que publie M. Dumersan, comme d'autres se font imprimer par livraisons séparées. Au moindre prétexte, M. Dumersan exécute une charge à fond sur les questions littéraires, et vient brandir son couplet au milieu des écoles dissidentes. La passion aveugle parfois M. Dumersan, et lui fait voir des étoiles en plein midi, des chats dans la lune, des Marsistes et des Dorvalistes dans notre société, si indifférente à des querelles de théâtre, à des préséances d'actrices. M. Dumersan, qui a vu les Georgistes et les Duchesnistes, ne doute pas un instant qu'il existe des Marsistes et des Dorvalistes rangés en deux camps, depuis ANGELO, qui a réuni ces deux talens. Il nous a décoché une bordée de couplets conciliateurs en faveur de l'une et l'autre école : théories littéraires, considérations sur l'art dramatique, rien ne manque à cette œuvre du La Harpe des Variétés. Nous avons été touchés jusqu'aux larmes d'un couplet où respire un louable désir de pacification, et qui aboutit à ce trait d'esprit :

Une pièce est toujours bonne
Avec ces talens-là. (*bis.*)

On voit que M. Dumersan sait embellir le précepte. S'il existait réellement des Marsistes et des Dorvalistes, si je savais un duel survenu à ce propos, un duel dans lequel un Marsiste, l'épée sur la gorge, aurait reçu le coup de miséricorde plutôt que de crier : Vive Dorval! si je savais des familles divisées par cette querelle, des royaumes en guerre, la Bavière pour Dorval, pour Mars le Wurtemberg, je n'imaginerais pas de plus louable action que le vaudeville de M. Dumersan. Ce vaudeville est l'emplâtre qui calmerait toutes ces irritations.

— Henri Monnier a trop long-temps amusé la province avec les ridicules qu'il avait saisis dans notre vie parisienne. Henri Monnier va se montrer bientôt au théâtre des Variétés. Ne serait-il pas juste qu'il nous divertît à notre tour avec les types provinciaux qu'il a dû observer? Au reste, quoi qu'il fasse, il est sûr de nous donner de fous rires; et quand il nous rendrait seulement son inépuisable prud'homme, ce prud'homme dont la cour d'assises voyait naguère une récrudescence, nous serions trop disposés à féliciter M. Dartois d'avoir si bien deviné l'intérêt de son théâtre.

—THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — ALDA, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Bayard et Paul Duport, musique de M. Thys. — Dans notre extrême jeunesse, nous avons vu tous les Allemands de théâtre porteurs d'une grande queue. Ces Allemands disaient sans cesse : *Moi hafre pien soifff.* Ce langage, mis en musique, amenait des effets d'une sauvagerie ravissante. Ce qui nous frappait surtout, malgré notre âge tendre, c'est que ces Allemands parlaient ce mauvais français chez eux et disaient, à Dresde ou à Munich : moi *hafre pien soifff*, au lieu de le dire en langue maternelle. C'était le privilége du personnage ridicule de la pièce, tandis que l'amoureux et l'amoureuse se servaient d'un idiome aussi pur, aussi élégant que pouvaient le leur faire MM. Étienne, Justin Gensoul et Pixéricourt. De nos jours, on a coupé aux majors allemands cette queue immense, tressée avec des rubans noirs; on les fait parler français aussi bien qu'on peut, et on les orne d'une perruque rouge, mais d'un rouge terrible, d'un rouge de carotte; de plus, ils sont amoureux. Nous avons donc des majors allemands amoureux et à cheveux rouges pour un avenir de dix ans au moins, parce que l'art épuisé ne peut pas bouleverser tous les six mois la théorie des majors.

Ainsi conditionné à la moderne, un major bavarois est logé chez une veuve tyrolienne. C'était à l'époque des guerres de l'empire, alors que la France contractait de ces alliances fragiles avec les petits états d'Allemagne. Français et Bavarois sont amis, combattent sous le même drapeau, boivent dans le même verre, couchent sous la même tente et font la chasse aux Tyroliens, dont le patriotisme, exalté par le courage de leur chef, le célèbre Hofer, inquiétait beaucoup la Bavière.

Beauchamp, colonel français, est aussi logé chez la veuve tyrolienne, et, comme le droit de chasse que les alliés exercent à l'égard des Tyroliens mâles paraît s'étendre jusqu'aux Tyroliennes, tous deux, major bavarois et colonel français, lutinèrent horriblement la jeune comtesse, usant, l'un de l'influence de ses cheveux rouges, l'autre du prestige de son pantalon collant. Les Français, en Allemagne, ont mangé tant de choucroute, exterminé tant de vertus, que le succès de Beauchamp ne serait pas douteux, si la veuve tyrolienne n'était une veuve pour rire. Elle est mariée à un Tyrolien qu'elle aime, Tyrolien proscrit, chef des Tyroliens qu'on harcelle, qui vient souvent la nuit chanter avec elle des tyroliennes, avec un chapeau tyrolien à plumes, une redingote tyrolienne à brandebourgs, et un fausset tyrolien. Les obsessions des deux vainqueurs sont telles, leurs pas s'attachent si bien aux pas de la jeune veuve, qu'enfin Max Hofer, car c'est lui, est arrêté dans une des visites nocturnes qu'il fait à sa femme. Un peloton de dix hommes aurait bien vite réglé son compte, si l'on en croyait le major bavarois, dont les crins rouges se hérissent de

fureur ; mais Beauchamp, qui reconnaît dans Hofer un Tyrolien qui lui a sauvé la vie, et s'appuyant de la promesse d'une récompense à son choix que lui a faite le roi de Bavière, sauve son libérateur de la fusillade qui l'attend.

M. Thys, jeune lauréat que ses études et ses essais inédits recommandaient à plusieurs titres, a disposé dans ce cadre une jolie musique de petite dimension. L'avenir de M. Thys ne se révèle pas dans cet essai de courte haleine. La pensée resserrée dans les bornes d'un acte ne peut saillir que par bonds comprimés. Dès-lors il faut procéder par de modestes effets, par petites romances, par petits airs ; faire du boléro si l'action est espagnole, des ballades si elle est écossaise, des barcaroles si elle est italienne, une tyrolienne si l'action se passe en Tyrol. M. Thys a donc placé une tyrolienne dans son ALDA. Ce morceau est charmant, original ; malgré la banalité du genre, il deviendra populaire au dernier degré, populaire jusqu'à l'orgue de Barbarie. Le duo chanté par M. Couderc et M^me^ Rifaut est très-bien écrit et développé avec talent ; les couplets d'Alda se distinguent par une fraîcheur suave et un excellent goût. Il est malheureux qu'une des deux parties de la tyrolienne soit chantée par M^lle^ Anchoz, petite jeune personne qui a la voix et les yeux voilés. L'ouverture d'ALDA dénote une certaine hardiesse dans le maniement des masses d'orchestre. Les commencemens de la carrière musicale sont hérissés de tant d'horribles difficultés, de déboires si désolans, qu'on ne saurait trop encourager le début des jeunes compositeurs qui se présentent, comme M. Thys, avec de bons antécédens d'école et des promesses toutes réalisées.

— Le libraire Ambroise Dupont vient de mettre en vente un nouveau roman de M. Frédéric Soulié, LE CONSEILLER D'ÉTAT. Ce livre, qui est tout-à-fait un livre de mœurs contemporaines et de passions intimes, est assurément une des études les plus sincères et les plus fortes du cœur humain en combat avec les lois sociales. Ce qui fait de cet ouvrage une œuvre supérieure, c'est que nulle part la moralité n'étouffe le drame et que nulle part le drame n'efface la moralité. L'intérêt commence dès la première page, continue et grandit jusqu'à la dernière par le développement seul des passions. Rien de heurté, rien d'incomplet ; point de ces surprises romanesques qui frappent, mais qui font douter de la réalité des choses racontées. On dirait que le livre de M. Soulié est une page arrachée de la vie usuelle. Quant au style de ce roman, il est, comme le sujet du livre, de cette haute et pure simplicité qui admet la puissance et non la frénésie. Le succès de ce livre sera immense ; nous osons le garantir, et

nous en rendrons un compte détaillé et complet. Dès aujourd'hui, nous osons assurer que de tous les ouvrages de M. Soulié, c'est le meilleur, le plus dramatique et le plus complet.

— Le libraire Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, vient de publier un ouvrage d'un puissant intérêt scientifique; c'est le VOYAGE DU LUXOR EN ÉGYPTE, par M. de Verninac-Saint-Maur.

— Le VOYAGE DU CAPITAINE ROSS AUX RÉGIONS ARCTIQUES a paru aussi à la librairie Bellisard, rue de Verneuil. On sait qu'après plus de trois ans de captivité dans les glaces de la mer Polaire, le capitaine Ross a réussi à découvrir une quantité de côtes inconnues jusqu'ici, sans cependant atteindre le but de son expédition. La relation de son voyage a produit une grande sensation en Angleterre, où elle a réuni plus de huit mille souscripteurs.

— Le PLUTARQUE FRANÇAIS est une de nos bonnes fortunes littéraires de cette année. Cette histoire politique, militaire, religieuse, philosophique et littéraire, continue, grâce aux soins de son éditeur, avec une merveilleuse activité. C'est toute la France qui palpite dans ces beaux textes et ces belles gravures, la France de Louis IX et de Louis XIV, la belle, la noble France qui n'a pas eu de taches à son écu, ni de forfaiture à sa lance. Tout ce qu'il y a de noms célèbres dans les arts s'est noblement consacré à cette belle œuvre. Parmi les dessinateurs, ce sont MM. Delaroche, Johannot, Isabey, Hesse, Chasselat, de Triqueti, L. de Mirbel, baron Gros, Gérard, Dupont; parmi les graveurs, Laurent, Lefebvre, Migneret, Allais, Girard, et d'autres. La littérature a rempli d'avance les colonnes de cette grande biographie : Jules Janin a fait la vie de Molière, Mérimée celle de Henri de Guise, M^me^ de Bawr a noté celle de Grétry; M. Roger de Beauvoir s'occupe en ce moment de Turenne.

Trente-six livraisons du PLUTARQUE FRANÇAIS étaient déjà enlevées le 31 mars 1835. Complément obligé de tout ce qui a été écrit, panorama de généraux, de littérateurs, de grands hommes, le PLUTARQUE FRANÇAIS ira prendre place auprès de la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE de Michaud.

# LE THÉATRE-FRANÇAIS

ET

# LE DRAME MODERNE.

Tout le monde est frappé de la fausse situation du Théâtre-Français, lequel est fier de son vieux répertoire comme un étudiant espagnol de ses guenilles, et s'en va néanmoins quêter humblement à la porte du drame pour faire recette et pour couvrir ses banquettes nues, squelette de sa vieille splendeur. Nous croyons qu'il y a surtout deux causes à cette fausse position; un malheur qui est étranger au théâtre même, et une erreur qui lui est propre.

Ce malheur, c'est sa dépendance du ministère de l'intérieur. Il nous semble que la Comédie-Française tient de plus près à l'instruction publique qu'à la police, et qu'elle est une affaire de littérature avant d'être une affaire d'administration. Or, le ministère de l'intérieur est fort peu littéraire de sa nature. M. Thiers, qui l'occupe aujourd'hui, a sur ce point quelque peu d'avantage vis-à-vis de ses prédécesseurs; mais la forme de notre gouvernement a transformé les ministères en autant de tentes d'Arabes, et M. Thiers a déjà plié deux fois la sienne depuis six mois. D'un

moment à l'autre des hommes très-parlementaires, mais peu versés dans la littérature, sont exposés à prendre le timon de la Comédie-Française et à soumettre Corneille et Molière au joug de leurs cuirs administratifs. On peut être fort grand ministre et fort médiocre écrivain ; et il ne suffit pas d'avoir la majorité à la chambre pour l'avoir au parterre. C'est donc un fort grand hasard si le Théâtre-Français, constitué comme il l'est, dépend d'un homme littéraire, et nous trouvons qu'il n'est pas décent que la littérature dramatique dépende du hasard. En outre, comme le ministre qui est parvenu au ministère de l'intérieur, et qui se trouve avoir quelques notions d'art, n'y a point été porté comme lettré, mais quoique lettré, et qu'il n'a nul intérêt à justifier sa compétence dramatique, laquelle lui est parfaitement personnelle et de luxe, il s'occupe de son objet principal, il déjoue les conspirations et dirige les préfectures, et il laisse à un commis le soin de la tragédie et de la comédie.

C'est ici que ce malheur devient surtout affligeant. Que l'art théâtral, que la partie de la littérature la plus vivante, la plus étendue, la plus grande, soit soumise à un ministre dont le principal caractère est d'avoir la majorité au Palais-Bourbon, quel qu'il soit d'ailleurs par son éducation et par ses habitudes, avocat, capitaliste, maître de forges, banquier, ingénieur, c'est beaucoup, c'est trop même; les gouvernemens intelligens doivent plus de respect à l'intelligence, et ceux qui renient les idées s'exposent à être reniés par elles à leur tour ; mais de savoir que ce ministre ne traite encore qu'accessoirement les théâtres, que les nécessités de son œuvre, que le penchant de ses préoccupations journalières l'entraînent inévitablement ailleurs, qu'il n'y peut songer qu'un instant, par surprise, entre deux affaires, et que l'art dramatique appartient en France à des commis ; voilà qui est triste, voilà qui est étrange. Ainsi, c'est un premier hasard si le ministre qui dirige les théâtres est un homme littéraire ; et comme le ministre ne peut pas sérieusement leur donner son attention, c'est un second hasard si le commis auquel il les livre a jamais lu et compris Corneille et Molière.

La subvention que le Théâtre-Français reçoit du gouvernement le retient donc, sinon sous sa direction, du moins sous sa dépendance. De là, crainte des auteurs, crainte des acteurs. Crainte des auteurs, parce que leurs pièces peuvent être suspendues ; crainte des acteurs, parce que leur subvention peut être supprimée ou amoindrie. En définitive, incertitude, hésitation, défaut de but, perte de temps, chute de l'art. Voilà pour le malheur du Théâtre-Français ; voici pour son tort.

On sait que l'exploitation du Théâtre-Français appartient à un certain nombre de comédiens, constitués sous le nom de sociétaires. Ces comédiens sont à la fois propriétaires, acteurs et directeurs. M. Jouslin Delasalle, qui porte le titre de directeur, n'est pas, que nous sachions, autre chose qu'un fonctionnaire éventuel, sans aucune influence supérieure et absolue. Or, nous demandons ce qui a pu faire penser aux sociétaires du Théâtre-Français qu'ils étaient capables d'avoir une opinion de quelque poids en matière de littérature dramatique. C'est bien assez pour eux d'apprendre à jouer, sans prétendre encore à juger. Ajoutons qu'ils se trouvent dans une situation tout-à-fait défavorable pour avoir une opinion littéraire véritablement libre, s'ils pouvaient avoir une opinion littéraire. Ils sont presque tous âgés. Ils ont été élevés à dire un certain nombre de pièces de ce qu'on nomme l'ancien répertoire, imbroglio ridicule, ensemble sans principes, où *la belle Fermière* coudoie *Cinna*, où *l'Amant bourru* marche à côté du *Misanthrope*, la guenille à côté du drap d'or. Ils savent ces pièces et ne savent qu'elles. Ils les savent, ils les aiment ; ils leur doivent leur succès, leur carrière. Ils les ont vues réussir, ils les ont entendu vanter, ils les croient bonnes. Leur vieux répertoire est leur religion ; ils le prisent comme acteurs, ils le maintiennent comme sociétaires. Le Théâtre-Français est donc à l'heure présente plus qu'un théâtre, c'est une académie. On n'y défend pas seulement la recette, mais l'opinion ; on fait plus que d'y jouer, on y proteste.

Or, tant que les sociétaires du Théâtre-Français voudront être autre chose que ce qu'ils sont, tant qu'ils voudront être juges des

questions dramatiques, tant qu'ils feront de leur foyer une succursale de l'Institut, tant qu'ils s'imagineront que la gloire de Corneille et de Molière tomberait s'ils ne la soutenaient pas, tant qu'ils protesteront contre ce qu'on appelle la jeune littérature, leur théâtre cahotera, plein aujourd'hui, vide demain; riche un jour, pauvre un autre. On protestera comme ils protestent; ils lèveront leur rideau sur la tragédie et sur la comédie, en proclamant que ce sont là les seuls chefs-d'œuvre possibles dans l'art dramatique, et personne, pas même ceux qui vénèrent la comédie et la tragédie, n'ira voir leurs chefs-d'œuvre, pour ne pas sanctionner par sa présence l'opinion d'un aréopage incompétent.

Voulez-vous, au contraire, ramener, sinon la foule, du moins tout le public intelligent aux belles pièces de l'ancien répertoire, jouez-les, non pas comme protestation, mais comme étude. Changez votre théâtre en musée, où vous développerez, époque par époque, depuis les *Mystères* jusqu'à *Angelo* et à *Chatterton*, toutes les formes de la littérature dramatique. Dès-lors, tout le monde accourra. Dès que vous renoncerez à imposer Molière comme dernier mot de l'art, on viendra l'étudier comme l'un de ses plus magnifiques modèles. Il n'y aura pas d'homme littéraire qui ne veuille voir se dérouler devant lui toute la curieuse série des auteurs dramatiques, et étudier, dans ce spectacle plein d'enseignemens, comment les formes des arts se succèdent et se modifient. Vous vous donnerez la vogue, et la vogue vous donnera l'argent. Vous relèverez votre théâtre et vous relèverez l'art.

Vous ne serez pas seulement dans le bon, vous serez encore dans le vrai. En montrant comment, de siècle en siècle, les règles de l'art dramatique ont varié, vous ferez de cet art la théorie la plus juste. Vous prouverez à ceux qui ne le savent pas, vous vous prouverez à vous-mêmes, qu'il n'y a pas de forme qui soit seulement et exclusivement belle; qu'un grand homme né n'empêche jamais un grand homme de naître; que Corneille n'a pas empêché Racine, que Racine n'a pas empêché Voltaire; que Voltaire n'a pas empêché M. Victor Hugo; que M. Victor Hugo n'empêchera pas ses successeurs ou ses émules; que le génie hu-

main a plusieurs faces, toutes diverses, qu'il ne montre que l'une après l'autre, et que c'est une folie à nous de ne pas nous réjouir de la venue des grands esprits que la Providence nous envoie, sous prétexte qu'ils ne sont pas tous organisés de la même façon.

Eh, mon Dieu ! il faut même que vous soyez bien préoccupés ou bien aveugles pour ne pas voir que ce qui vous choque dans la littérature, vous l'admettez de tout cœur dans les autres arts ! Est-ce que l'architecture n'a pas pris successivement en Europe plusieurs formes toutes magnifiques, quoique diverses? Vous admirez les débris des constructions romaines; mais les constructions saxonnes qui leur succèdent vous semblent pareillement d'une exquise beauté. Et puis, quand vous venez à rencontrer l'architecture gothique, qui a peuplé notre sol d'une armée de châteaux et de cathédrales, vous la placez au même degré de splendeur que ses deux rivales; et puis enfin, quand surgit le style de la renaissance, vous ne lui refusez ni son tour gracieux, ni son luxe sévère, ni sa noble coquetterie, sous prétexte que le style gothique avait avant lui de la grâce, le style saxon de la noblesse, le style romain de la sévérité.

Vous acceptez encore le même enseignement de la part de la peinture; vous la suivez avec amour à toutes ses grandes et diverses périodes, et vous n'êtes choqués d'aucune des nombreuses métamorphoses qu'elle subit en son chemin; vous admirez la manière encore un peu raide et étriquée de Cimabué, de Giotto et d'Orgagna, en faveur de ce qu'elle a de poignant et d'inspiré dans leurs fresques religieuses; puis l'école de Raphaël et de Jules Romain, la pureté de son dessin, la suavité de ses lignes, jusqu'à la singularité de ses tons, vous semblent constituer l'une des plus belles phases de l'art; puis enfin le groupe des coloristes de Venise, Titien, Tintoret, Paul Véronèse, avec leur peinture ferme, chaude, éclatante, trouvent encore une place dans votre admiration, après votre enthousiasme pour les chefs-d'œuvre du *Campo-Santo*, après votre enthousiasme pour les magnificences des loges du Vatican.



Et la langue française elle-même vous trouve tout prêts à admettre ses variations historiques : vous la reconnaissez contente et charmante au treizième siècle, lorsqu'elle servait aux histoires de Joinville et aux stances amoureuses du roi Thibault ; au quatorzième, vous confessez qu'elle est grave et poétique dans la chronique de Froissart et dans les mémoires sur du Gueselin ; au quinzième, vous vous demandez d'où lui sont venues cette grâce en même temps et cette sérénité qu'elle déploie dans Comines et dans les mémoires de Boucicaut; au seizième, vous restez confondus devant la couleur qu'elle revêt dans Brantôme et la naïveté spirituelle qu'elle déploie dans la chronique de Bayard; au dix-septième, son ampleur dans Mathieu, son tour aisé dans Balzac, sa marche savante dans Racine, sa sévère majesté dans Bossuet; enfin, ce sont, du treizième siècle jusqu'à nos jours, des variations nombreuses, complètes, radicales, qui vous paraissent néanmoins simples et naturelles, et qui s'expliquent en effet suffisamment par les altérations que le temps apporte en tout, dans l'idée et dans la forme, dans l'homme et dans la chose.

Le théâtre, qui est un art, subit la loi commune des arts ; il se modifie dans sa forme. Il n'y a pas décadence, mais transformation ; à une beauté d'un certain ordre succède une beauté d'un ordre nouveau ; à la colonne corinthienne, le pilier saxon; à Raphaël, Paul Véronèse ; à Joinville, Mathieu. Ainsi, à Eschyle, Corneille. Il ne faut pas s'étonner de ces révolutions, puisqu'elles sont inhérentes aux arts : il ne faut pas non plus s'en effrayer, puisqu'elles leur sont communes. La peinture n'est pas morte avec Raphaël, ni la littérature avec Bossuet, ni la musique avec Mozart. L'art dramatique ne périra pas avec la tragédie. Le génie humain est comme ce feu qui bout au centre de la terre, et qui respire par les volcans : de siècle en siècle, il y a des cratères qui se ferment, mais il y en a d'autres qui s'ouvrent. La tragédie s'est fermée; le drame s'est ouvert.

Il n'en faut donc vouloir à personne de la transformation actuelle du théâtre ; c'est une conséquence après un principe. On n'a pas tué la tragédie, elle était morte; on ne l'a pas déplacée,

elle était absente. Il est même singulier qu'on ne s'en soit pas aperçu plus tôt. Le grand ennemi, le bourreau de la tragédie, ce n'est pas nous, ce sont nos pères : ce n'est pas le dix-neuvième siècle, mais le dix-huitième. Voltaire, que force gens appellent classique sans dire pourquoi, est celui de tous qui a attaqué les modèles avec le plus de violence et d'injustice dans les paroles, et qui les a ruinés avec le plus d'efficacité dans les faits. Comme il déchire Corneille, comme il l'outrage, comme il le raille! comme il lui apprend son art et sa langue! et quand il en a fini avec le tragédien, voyez-le comme il traite la tragédie! les cinq actes le gênent; il n'en fait que trois. Et il n'est pas le seul de cette époque qui brise ainsi les traditions dramatiques; Lamothe soutient les tragédies en prose; Diderot chasse de la scène les rois et les reines qui y pleuraient depuis Jocaste et depuis OEdipe; Beaumarchais pousse au théâtre les pièces en quatre actes, si bien qu'à la fin du dix-huitième siècle il n'y avait pas une seule règle de la tragédie qui n'eût été sciemment violée, moquée, foulée aux pieds par Voltaire, par Lamothe, par Diderot, par Beaumarchais.

Les comédiens du Théâtre-Français se sont donc déclarés sans raison les défenseurs de Corneille, de Molière et de Racine, que personne n'attaque, personne de sensé et de vraiment littéraire. L'école moderne n'a pas d'admiration plus vraie que celle que lui inspire le dix-septième siècle; mais tout en l'admirant, elle s'écarte de ses voies, parce que l'art le veut. Philibert Delorme admirait Saint-Germain-l'Auxerrois, mais il bâtissait les Tuileries. La tragédie, vue dans son temps, dans son milieu, dans ses causes, est une forme très-belle, très-pure, très-digne. Il était impossible que des esprits aussi grands que Corneille et que Racine ne communiquassent pas quelque chose de leur grandeur au vêtement dont ils drapaient leur pensée; mais comme une foule d'autres formes magnifiques, la tragédie appartient au passé : les sympathies actuelles se sont retirées d'elle; les poètes l'ont délaissée comme littérature, le public comme spectacle. Elle est comme ces vieux meubles de la renaissance, si admirablement sculptés, si riches, si splendides; on les expose à la vue, mais on ne s'en sert pas.

Pour la recette, la tragédie et la comédie ne valent plus rien ; pour l'étude de la langue et des procédés des grands maîtres, elles sont et seront toujours d'un grand prix. C'est ainsi, à notre sens, qu'elles devraient être comprises et jouées. Alors, nous en sommes convaincu, tous les hommes d'élite accourraient au Théâtre-Français. Si l'on savait qu'à des jours fixes les comédiens donneraient comme objet d'étude une pièce de Rotrou, de Corneille, de Pradon, de Racine, de Dufrény, de Campistron, de Regnard, de Pyron, de Voltaire, de Crébillon, de Diderot, de Beaumarchais, toute la littérature serait là. On voudrait voir quelles ont été les vicissitudes, les hésitations, les chutes, les triomphes de l'art dramatique en France. Les intelligences sérieuses iraient étudier toutes ces écoles si diverses de style et de procédés scéniques ; il ne serait pas permis de produire désormais une œuvre grave au théâtre, sans avoir fait son stage à la Comédie-Française, pas plus que les jeunes peintres n'exposent de tableaux au Louvre, sans avoir long-temps médité sur les modèles qui y sont rassemblés. Mais il faudrait que ce grand musée de la tragédie et de la comédie française fût complet; les comédiens français font des choix dans Corneille et dans Molière, et ils ont tort, parce qu'on attend d'eux qu'ils jouent, et non pas qu'ils jugent. Il faudrait donner les grands maîtres en entier. Il y a des scènes dans les comédies les plus ignorées de Corneille qui valent tout le théâtre de Picard; et puis, quand on a *l'Étourdi* de Molière, on laisse aux vers *les Étourdis* de M. Andrieux. Les grands écrivains sont quelquefois comme les grands peintres, ils ont deux ou trois manières différentes dans leur vie, qu'il est très-curieux de suivre dans leur succession; or une étude pareille exige l'ensemble de leurs œuvres.

La Comédie-Française aurait donc un nouvel et magnifique répertoire à se faire, avec les notables ouvrages qui s'échelonnent depuis Rotrou jusqu'à nos jours : et il faudrait avoir en cela moins d'égard aux auteurs qu'aux écoles. Il ne serait pas indispensable de donner tous les écrivains, mais il faudrait donner tous les styles. Ce serait encore une occasion d'écheniller le théâtre, et d'en faire disparaître les rapsodies qui l'encombrent. Deux ou trois pièces

suffiraient pour ce qu'on appelle la littérature de l'empire. Cette littérature est un pastiche sans intelligence, un placage sans goût. Née de la réaction grecque et romaine qui se fit au commencement de la révolution, de la peinture de David et des tragédies démocratiques de Voltaire que les ouvriers jouaient dans des greniers en 1794, elle est toujours restée ce qu'elle fut à son origine, un mélange de jacobinisme, de fausse érudition et de mauvais français. Les auteurs de l'empire sont parvenus assez adroitement à une espèce de gloire contemporaine, en se faisant passer pour classiques auprès d'une génération qui n'avait pas lu les classiques. La vérité est que si Corneille a des antipodes, ce doit être M. de Jouy. M. Étienne se vante peut-être de s'amuser aux pièces de Molière; ne l'en croyez pas : s'il s'amusait aux pièces de Molière, il s'ennuierait aux siennes. Rien n'est antipathique aux grands styles du dix-septième siècle comme les styles de l'empire; et la preuve d'ailleurs que les littérateurs de 1810 ne comprennent rien à la tragédie de Corneille ni à la comédie de Molière, et qu'ils s'y ennuient cordialement, c'est qu'ils n'y vont pas. Qui voyez-vous à *Cinna*, à *Nicomède*, à *Amphitryon*, à *l'Avare*, aux *Fourberies de Scapin*, si ce n'est la jeune littérature? Pendant ce temps, M. de Jouy est au Gymnase à genoux devant M. Scribe, et M. Étienne à l'Opéra-Comique, à genoux devant lui-même. Singulière admiration que celle qui les fait fuir!

A côté des œuvres des grands maîtres, exposées comme les tableaux du Louvre, par catégories, par écoles, viendraient se placer les œuvres nouvelles, le jeune théâtre à l'ombre de l'ancien. Mais cette fois-il n'y aurait pas lutte; il y aurait alliance. Ce serait d'une moitié de répertoire à l'autre moitié une perpétuelle critique et une perpétuelle émulation. Nous sommes convaincu que ce parallèle ferait tomber bien des idées reçues, adoucirait bien des partis pris, dissiperait bien des illusions. Toujours est-il certain qu'il ne serait fatal qu'aux mauvaises choses, à la déclamation, aux lieux communs, à la périphrase, au pathos, au mauvais style, et que l'art ne saurait manquer d'y trouver son compte.

Ce serait un singulier étonnement pour le public de remarquer

que sur la plupart des points, et sur les plus importans, la jeune école n'est au fond que l'ancienne école, et que les préjugés littéraires prennent leur source dans un défaut de comparaison; que les singularités de style qui blessent dans M. Victor Hugo sont des nouveautés du dix-septième siècle, et que les familiarités qu'on y remarque, Corneille les a mises dans la bouche de ses rois, et Molière dans la conversation de ses héroïnes titrées; que c'est une façon peu juste et peu digne de tourmenter les expressions les plus chastes de Catarina et de Tisbé, quand on va s'épanouir le lendemain au jus de réglisse de *Tartufe* et aux gravelures d'*Amphitryon*; que Molière est fort heureux d'être venu avant la critique actuelle, et que si avec les habitudes et les opinions littéraires que le vaudeville nous a faites, la meilleure de ses comédies subissait aujourd'hui une première représentation, le public quitterait la salle au premier acte, et redemanderait son argent pour aller voir un opéra de M. Étienne, ou un cheval de M. Franconi.

Que si l'on devenait curieux de pousser plus loin l'expérience, et de regarder jusqu'au fond des questions, on ne manquerait pas de reconnaître qu'on s'est considérablement exagéré les innovations introduites par le drame; et que, sauf quelques propriétés de forme qui le constituent, il est assis sur le fonds général d'idées et de faits mis au théâtre depuis Eschyle. On cesserait de lui reprocher de n'avoir pas toujours cinq actes, en se rappelant que cette division est l'œuvre des Latins du siècle de Scipion; de ne pas observer la distinction des genres en genre tragique et genre comique, en se rappelant que c'est une innovation des Français du siècle de Louis XIV; et que Sophocle et Euripide sont des autorités qui peuvent au moins balancer Térence et Racine. Peut-être encore serait-on moins dédaigneux envers la prose dont le drame use quelquefois, en considérant que les Grecs et les Latins n'ont jamais employé au théâtre le vers hexamètre, le vers du poème; ce qui semblerait prouver que ces deux peuples, si grands artistes, considéraient la poésie dramatique comme une poésie à part, exigeant pour la liberté du dialogue une forme plus maîtresse d'elle-même, plus courte, plus facile à la main, plus brisée. Du reste, le drame

s'accommode du vers comme de la prose : *Hernani* ne porte envie à rien.

Mais ce ne sont encore là que des choses accessoires, des formes qui ne font rien au fond, des accidens variables qui ne constituent pas l'essence de l'art. Le drame met à la scène l'histoire et les passions humaines, comme toute espèce de tragédie; comme la tragédie d'Eschyle, qui n'est pas celle de Sophocle; comme la tragédie de Sophocle, qui n'est pas celle d'Euripide; comme la tragédie d'Euripide, qui n'est pas celle de Sénèque; comme la tragédie de Sénèque, qui n'est pas celle de Corneille; comme la tragédie de Corneille, qui n'est pas celle de Racine. Le genre historique, que la critique de notre temps attribue à Walter Scott, et puis au drame, date ainsi d'Homère, d'Eschyle et des romanciers de l'Asie-Mineure. Qu'est-ce, en effet, que l'*Iliade*, l'*Odyssée*, les *Perses*, les restes des *Sybaritides*, si ce n'est du genre historique le plus pur et le plus beau? Au lieu d'OEdipe et de Ménélas, le drame prend le moyen âge, parce que le moyen âge est pour nous ce qu'était pour les Grecs du temps de Socrate l'époque de Thèbes et de Troie, c'est-à-dire l'ère des origines nationales. A cette époque, en effet, les principaux élémens de la société actuelle commencent à poindre, à briller, à éclater : les grandes villes se murent, les petites se fondent, les bourgeoisies se constituent, les universités se créent, la royauté s'affermit; les trois plus fécondes découvertes de l'esprit moderne font leur apparition à la fois : la boussole, la poudre, l'imprimerie. Tous nos souvenirs de famille, de religion et de patrie se retournent donc vers le moyen âge, comme les souvenirs de la Grèce et de l'Italie se retournaient vers le temps de la dispersion des chefs : Amphitryon devant Thèbes, c'est Godefroi de Bouillon devant Jérusalem; Agamemnon devant Troie, c'est Baudouin devant Constantinople. Il y avait même une tradition encore répandue en Europe au quinzième siècle, qui faisait descendre les Francs d'un fils de Priam; et d'après cette croyance, dont les chroniques sont pleines, le comte Baudouin, chassant les Grecs de Byzance, accomplissait une seconde fois la vieille prophétie de Virgile, qui

promettait le trône d'Argos à la maison d'Assaracus. *Victis dominabitur Argis.*

Le drame s'attache donc naturellement aux débris des croisades, comme la tragédie grecque s'était attachée aux débris de Troie. Il obéit ainsi au précepte d'Horace : *Celebrare domestica facta.* Du reste, ce qu'il fait, Corneille l'avait fait lui-même, et Racine après lui : *le Cid*, *Bajazet* et *Hernani*, sont trois chapitres de l'histoire moderne. Seulement, comme les études historiques sont maintenant mieux conçues et plus avancées, le drame y apporte plus de soin et plus de rigueur, et il cherche à éviter des fautes que la tragédie ne soupçonnait pas, ou dont elle se montrait peu inquiète. Il est certain que si un poète de la jeune école faisait aujourd'hui *Britannicus*, Junie ne se retirerait pas chez les Vestales, comme dans la tragédie de Racine, qui avait imité la retraite de Mlle de Lavallière aux Carmélites; parce que le collége des Vestales n'était pas un couvent, mais une réunion de six filles de race patricienne, consacrées par leurs familles avant l'âge de dix ans.

L'exactitude historique est devenue ainsi désormais, non-seulement une intention, mais un devoir du drame. Il faut dire néanmoins qu'il y a aujourd'hui deux manières différentes de mettre l'histoire au théâtre, lesquelles ont toutes deux leurs partisans. La première, la plus ancienne, la plus usitée, la manière de Shakspeare, consiste à réduire en trois ou en cinq actes un événement connu, comme le siége de Calais, la mort des templiers ou les vêpres siciliennes. Mais le talent se noie où le génie se sauve. Quoique la chronique rimée n'ait pas été un obstacle pour Shakspeare, nous la croyons fatale à tout autre. Elle a l'inconvénient de circonscrire le poète dans une enceinte déterminée, d'ôter toute nouveauté à son œuvre et toute curiosité au public; et puis les grands événemens étant connus dans leurs détails, le poète ne peut ni les supprimer, ni les amplifier. Si quelqu'un voulait mettre au théâtre l'assassinat du duc de Guise à Blois, il faudrait qu'en se rendant chez le roi, le Lorrain sortît tout pâle du lit de la marquise de Noirmoutiers, et qu'il reçût neuf billets

en route. Cette nécessité de s'astreindre à l'histoire gêne l'invention et tue la péripétie; tout étant prévu et forcé, on s'apprivoise aux catastrophes et l'on se refuse aux faux espoirs. M. Casimir Delavigne a eu beau cacher un assassin dans la chambre de Louis XI, on savait bien que le roi ne mourrait pas du poignard.

La seconde manière de mettre l'histoire au théâtre est plus neuve, plus riche, plus commode aux effets du drame, quoique plus difficile pour le poète et pour le public. Elle consiste à prendre des personnages réels, à leur attribuer beaucoup moins des actes qu'ils aient faits, que des actes qu'ils aient pu faire, et à employer ainsi moins de l'histoire positive que de l'histoire probable. Les chroniques, par exemple, ne se sont pas tellement attachées à *Lucrèce Borgia* qu'elles n'aient laissé dans sa vie deux jours sans les noter; eh bien! le poète prend ces deux jours, et il les remplit avec une aventure imaginée, ayant soin qu'elle ne soit en opposition ni avec le temps où elle se passe, ni avec le lieu où elle est placée, ni avec les acteurs qui y sont employés. Il est certain que pour le drame lui-même, ce procédé est plus fécond et plus grand. Rien n'y gêne l'invention et n'y rapetisse l'idée. Le poète y est maître de ses personnages, et il les crée une seconde fois après Dieu. Il s'y élève et s'y abaisse aussi haut et aussi bas que va le possible, et il va toujours plus loin que le réel. Rien de connu, rien de nécessaire; toutes les larmes y émeuvent, toutes les joies y égaient, toutes les catastrophes y saisissent.

Mais pour le poète, ce procédé est encombré de difficultés inouïes. Il lui faut inventer des détails de la vie publique et intérieure qui soient dans toutes les conditions de la réalité à une époque reculée, c'est-à-dire qu'il lui faut faire revivre par le menu divers ordres de faits dont personne encore n'a écrit l'histoire. Il n'est pas, certes, que nous manquions d'historiens; les auteurs qui portent ce titre ne se comptent plus depuis long-temps; cependant les matières plus particulièrement nécessaires à la création d'un drame, comme les détails qui ont trait à la vie domestique des diverses classes du moyen âge, les prérogatives des corps, les priviléges des rangs, les préséances des familles, les

lois somptuaires, les cérémonies publiques, la langue du blason, la disposition architecturale des maisons de toute sorte, la condition des domestiques chez tous les maîtres, toutes ces choses qui entrent dans le tissu d'une pièce, sont aujourd'hui fort peu connues; il n'existe pas d'ouvrage méthodique qui en traite, et il faut aller les chercher une à une dans les innombrables écrits spéciaux, comptes, lettres, mémoires, qui gisent ignorés dans les grandes bibliothèques; de telle sorte que la difficulté n'est pas tant de pressentir la nécessité des renseignemens, que de savoir où sont les livres qui les renferment.

C'est surtout pour la critique ordinaire que cette façon de mettre l'histoire au théâtre est incommode et gênante, et nous ne doutons pas qu'il ne faille lui attribuer une partie de la rancune qu'elle garde si bien à M. Victor Hugo. Qu'on annonce une pièce de tout autre auteur, par exemple, *Don Juan d'Autriche*, de M. Casimir Delavigne, la critique ne manque pas de lire huit jours à l'avance la Biographie de M. Michaud, ou Moréri, ou Bayle; et quand elle a appris dans une heure son Philippe II et son don Carlos, sa bataille de Lépante et sa bataille de Gemblours, elle se fait son drame *à ele*, et attend l'autre de pied ferme. Avec M. Hugo, au contraire, M. Michaud, Bayle et Moréri, deviennent tout-à-fait stériles, et si la critique a fait son drame, elle en est pour ses frais. En effet, M. Victor Hugo n'empruntant jamais à un personnage que son nom propre et son caractère, la fable dans laquelle il le produit est toujours et toute de son invention. Dans son drame, l'histoire n'est donc pas là où la critique la cherche, c'est-à-dire dans l'aventure elle-même; elle est là où elle ne la cherche pas, là où elle ne la voit pas, dans les idées, dans les détails, dans les incidens, dans les mœurs, dans le langage, dans les costumes, dans les meubles, dans les conversations, dans les fêtes. C'est de l'histoire éparpillée, semée à pleines mains; de l'histoire sentie, rétablie, restaurée, reconstituée, refaite. Or, pour juger de la valeur historique d'une œuvre ainsi conçue et exécutée, il faut une instruction spéciale que la critique n'a pas généralement.

Il est certes loin de notre pensée de vouloir blesser personne parmi ceux qui ont reçu ou qui se sont donné mission de répéter, à chaque pièce de M. Victor Hugo, qu'elle est en dehors de la vérité historique; mais, parmi eux, combien en est-il qui aient, dans le public, quelque autorité en matière d'histoire, et qui aient produit quoi que ce soit qui puisse donner le moindre poids à leur opinion? Il y a plus : à lire ce qu'ils disent à ce sujet, il ne paraît même pas qu'ils aient une idée bien juste de la difficulté, et qu'ils se trompent en connaissance de cause. Nous avons lu des articles où l'on reproche à M. Victor Hugo d'aller chercher son histoire dans des livres inconnus, au lieu de la prendre dans les ouvrages où tout le monde puise. En vérité, un reproche semblable est si insensé qu'il nous en coûte d'y répondre. Cependant les critiques devraient considérer que, puisque eux-mêmes ils n'ont pas trouvé dans les histoires générales les détails de la vie des familles du moyen âge, c'est qu'il faut sans doute les aller chercher ailleurs. Les livres où ces détails se trouvent peuvent bien être inconnus d'eux; mais il ne suit pas de là qu'ils le soient de tout le monde. Il est certain, en outre, qu'indépendamment des ouvrages spéciaux sur les choses de la vie privée, lesquels sont en nombre infini, il existe encore une masse effroyable de renseignemens inédits, qui attendent qu'on les mette en œuvre. La seule Bibliothèque du Roi contient sur ces matières *un million* de pièces manuscrites que pas un homme vivant ne connaît. M. Guizot a nommé douze personnes pour en faire le dépouillement, et l'on compte qu'il leur faudra dix ans pour les lire. Les Archives du royaume doivent contenir trois ou quatre millions de pièces pareillement inconnues, sans compter les neuf quintaux de parchemin qu'un concierge infidèle a vendus il y a quelques années. Celui qui écrit ceci étant chargé par M. le ministre de l'instruction publique de diriger, sous la surveillance d'un comité historique, les recherches que des correspondans nombreux poursuivent dans les départemens, peut affirmer que les documens les plus curieux arrivent en foule, comprenant les matières les plus diverses, depuis des bulles originales du pape Agapet qui vivait en

535, sous Justinien, et des lettres de Charlemagne, écrites sur écorce, jusqu'à des révélations tout-à-fait inouïes sur les convulsionnaires. La préfecture de Rouen possède les archives des ducs de Bretagne; la préfecture de Lille possède celles des comtes de Flandre. Le cardinal Perrenot de Granvelle, premier ministre de Charles-Quint, avait dans ses papiers la correspondance secrète et officielle de toutes les cours de l'Europe au seizième siècle. Ces papiers forment quatre-vingt-cinq volumes in-folio, et sont déposés à la bibliothéque de Besançon, où le dépouillement s'en opère par ordre de M. Guizot.

L'histoire de l'Europe moderne est donc en grande partie encore gisante dans des portefeuilles et dans des cartons. Les livres généraux sont presque tous comme s'ils n'étaient pas, à cause des démentis fréquens que les découvertes journalières leur donnent. Ce qu'il y a de véritablement sûr en histoire, ce sont les lettres, les mémoires, les titres des familles, les registres des différentes cours, des ordres, des municipalités, des corporations, c'est-à-dire les livres inconnus dans lesquels on reproche à M. Victor Hugo d'aller prendre ses renseignemens. Quand on songe au soin infini qu'il met à fouiller et à éclaircir les questions historiques nécessaires à ses drames, on ne peut que sourire en voyant quelques critiques, tout fiers de leur Anquetil ou de leur Lingard, qu'ils s'imaginent sans doute avoir été les seuls à lire, crier effrontément, et comme s'ils savaient pourquoi, à l'oubli et à la violation de l'histoire.

Si le poète avait le temps de se retourner un peu, comme lord Byron, et de clouer quelques noms propres dans un article, le public verrait bien vite de quel côté est l'érudition, le savoir, l'intelligence, et il sentirait ce que les hommes d'art sentent déjà, qu'il est peu décent qu'une critique anonyme, qui ne se montre ni par les personnes ni par les ouvrages, qui n'a ni un nom à mettre à des livres, ni des raisons à mettre à des articles, s'attaque de ce ton cavalier aux grands écrivains qui travaillent de conscience pour l'honneur de leur temps et de leur pays. Que l'on conteste, mais qu'on discute; qu'on attaque l'incorrec-

tion du style, mais qu'on la prouve; qu'on affirme les erreurs d'histoire, mais qu'on les montre. Qui aura tort cédera.

Il faut bien que la critique se persuade que si le poète voulait répondre, il ne lui faudrait pas souffler deux fois sur ces accusations les plus graves et les plus spécieuses, pour les faire évanouir, et qu'il n'y a pas d'homme intelligent et véritablement littéraire qui n'en ait fait justice, à la première vue, comme il convient. Toutefois, pour que le public ait un exemple de ceci, et pour qu'il se prémunisse contre la contagion des jugemens irréfléchis, nous lui demandons de revenir un peu sur le passé, de prendre avec nous, parmi les pièces de M. Victor Hugo, *Marie Tudor*, celle dont la valeur historique a été le plus contestée, et de choisir dans cet ouvrage les trois points qui ont trouvé la critique le plus inexorable, à savoir le nombre des amans de Marie, l'éclat qu'elle fait devant toute sa cour et sa conversation avec le bourreau. Il nous semble que nous n'éludons pas et que nous allons droit à la difficulté.

On se souvient, en effet, de la levée de feuilletons qu'il y eut en faveur de la vertu de Marie Tudor, laquelle aurait été un prodige de chasteté, au dire de l'évêque Burnet, qui fut cité dans la cause. Or, puisque nous y sommes, comptons ensemble combien d'amans une reine d'Angleterre peut avoir, sans cesser d'être chaste, selon le vénérable évêque de Salisbury.

Nous mettrons en première ligne, s'il vous plaît, le cardinal Polus, son parent. Marie avait eu une passion si violente pour lui, qu'elle avait usé de tout son amour, de toute son autorité pour lui faire quitter les ordres et l'épouser. Le cardinal résista et quitta l'Angleterre. Plus tard, en 1554, un peu avant l'époque du mariage de la reine avec l'infant d'Espagne, le cardinal ayant été nommé par le pape son légat à Londres, l'ancien amour de Marie se réveilla avec tant de force et de témoigages de satisfaction extérieure que Charles-Quint, craignant que l'arrivée du légat ne fût un obstacle invincible au mariage de son fils, écrivit au pape pour le prier de retenir quelques mois le cardinal. Quand Jules III reçut cette lettre, le légat était déjà parti. Un courrier qui lui fut

expédié, l'ayant atteint à Bruxelles, il s'y arrêta jusqu'à la fin de juillet. Le mariage avait eu lieu, par procuration, le 25. Voilà pour un.

Nous mettrons en seconde ligne Nicolas Trogmorton. Pour celui-ci, nous ne comprenons guère comment la critique l'a nié, puisqu'il avait une sorte d'état légal, officiel, acquis par une constatation judiciaire. L'auteur avait eu soin, d'ailleurs, d'indiquer ses titres dans la pièce même. Nicolas Trogmorton était donc l'amant de la reine, et l'amant heureux, comme on dit. A telles enseignes que, l'ayant fait suivre un soir, et ayant su qu'il passait quelquefois la nuit chez une dame de la cour, Marie voulant le faire punir, et n'osant pas arguer ce seul fait, qui n'aurait pas suffi aux yeux d'un tribunal, le chargea d'une accusation de haute trahison. Les juges démêlèrent le crime réel du crime supposé, et Trogmorton fut absous. Du reste, Marie punit les juges. Et de deux.

Le troisième dont nous ayons à parler, est le lord de Courtenai. Il est même nécessaire de se prémunir ici contre l'exubérance des chroniqueurs, lesquels donnent encore pour amans à la reine le marquis d'Exeter et le comte de Devonshire. Or, ces deux favoris nouveaux ne sont autres que le lord Henri de Courtenai lui-même, de la maison de France; car les lords de Courtenai étaient comtes de Devonshire depuis 1511, et marquis d'Exeter depuis 1525. Le lord Henri était tenu en pleine cour de Windsor pour l'amant de Marie. M. de Noailles, ambassadeur de Henri III à Londres, en parle tout au long dans ses lettres, et comme d'une chose si publique, que la reine se plaignait, dit-il, *de ce que son amant allait chez les filles*. Et de trois.

Le quatrième que nous mettrons dans ce catalogue, est le comte de Rivadavia, de la suite de Philippe II. Quoiqu'il eût épousé la reine en 1554, lorsqu'il n'était encore qu'infant, Philippe devenu roi ne passa en Angleterre qu'en 1557. Marie, qui n'était déjà plus jeune et qui avait pris des habitudes dissolues, ne se contenta pas du maître, elle voulut encore avoir le serviteur. Elle l'eut. Le roi ne fut pas sans s'apercevoir des mœurs de sa femme; il resta à peine quelques mois en Angleterre, et il ne la revit plus; car

elle mourut en 1558. Et de quatre (¹). Voilà la reine aux mœurs très-chastes, *regina castissimis moribus*, de l'évêque Burnet et de messieurs les critiques. Après quatre amans prouvés, M. Victor Hugo en a supposé un cinquième. Il est resté probablement fort au-dessous du nombre réel.

Passons maintenant à cette belle scène du second acte, où la reine dévoile devant toute la cour sa passion pour Fabiano, et que la presse a unanimement regardée comme blessant toute vraisemblance et toute dignité. Quelle apparence, a-t-on dit, qu'une reine qui se respecte aille mettre ainsi toute sa cour dans la confidence d'une aussi étrange faiblesse? D'abord, nous trouvons qu'une reine qui se respecte n'a pas quatre amans connus; ensuite il nous semble que la critique a eu le tort de confondre les

(¹) Ceux de nos lecteurs qui voudraient voir de plus près ces détails, et les vérifier par eux-mêmes, pourraient consulter à la Bibliothèque royale les sources suivantes :

— Pour ce qui touche le cardinal Polus · *Collection historique de plusieurs graves écrivains protestans concernant le changement de religion et l'étrange confusion qui s'ensuivit, sous Henri VIII, Édouard VI, Marie et Élisabeth*. Londres. Nicol. Hills. 1686, in-12.

— Pour ce qui touche Nicolas Trogmorton : *Diverses pièces pour l'histoire d'Angleterre sous Henri VIII, Édouard VI et Marie*; en anglais, in-4° en un paquet.

Item : *Opuscula varia de rebus anglicis tempore Henrici VIII, Edwardi VI et Mariæ reginæ*. In-8°, uno fasciculo.

*Eclaircissemens de la biographie et des mœurs de l'Angleterre sous Henri VIII, Édouard VI, Marie, Élisabeth et Jacques Iᵉʳ; extraits des papiers originaux trouvés dans les manuscrits des nobles familles de Howard, Talbot et Cecil*, par Edmond Lodge, Esq. Londres. G. Nicol. 1791. 3 vol. in-4° ornés de portraits.

Pour ce qui touche le lord Courtenay : *Recueil exact et complet des dépêches de M. de Noailles, ambassadeur de France en Angleterre sous Édouard VI et une partie du règne de Marie.*

— Pour ce qui touche le comte de Rivadavia : *El Viage de don Felipe II, desde Espana*, etc., par Juan Christoval Calvete de Estrella. Anvers, 1562, in-folio.

Item : *Relaciones de Antonio Perez, secretario de estado de Felipe II, en sus cartas espanolas y latinas*. Paris, 1624, in-4°.

temps, et de porter nos idées actuelles dans la société du seizième siècle, où elles n'étaient pas. Dans les pays et aux époques de pouvoir absolu, l'opinion publique et ce qu'on appelle le *qu'en dira-t-on* n'existent pas vis-à-vis des rois et des puissans. La censure de l'opinion est une chose qui veut pour s'établir l'égalité dans les citoyens et la liberté dans les gouvernemens. L'empereur Néron était certainement un aussi grand personnage que la reine Marie; la maison des Claudiens, dont il était, valait beaucoup mieux que la maison de Tudor; et ses courtisans, les Pomponii, les Pinarii, les Calphurnii, les Mamerci, qui avaient rang de prince, et sept cents ans de noblesse prouvée, auraient fait grand honneur aux Percy, aux Howard, aux Chandos et aux Clinton de marcher avec eux de pair à confrère; le respect que Néron devait à son rang, à sa cour et à sa race, ne l'empêcha pas néanmoins d'épouser un homme en plein jour, et de le caresser publiquement en litière de drap d'or. On dira que Néron était un monstre; nous répondrons que Marie n'était pas un ange.

Du reste, ne voulût-on pas accepter la parité de Néron et de Marie, voici un fait de l'histoire d'Écosse, un fait contemporain, qui se passait à Édimbourg douze ans après le fait que M. Hugo suppose s'être passé à Londres. C'est une explication qui eut lieu, le 9 mars 1566, dans le palais d'Holyrood, entre Marie Stuart, une autre reine très-chaste, et son infortuné mari, le lord Henri Darnley. Marie Stuart s'y montra d'autant plus en dehors de toute dignité de reine et de femme, que, surprise véritablement en flagrant délit d'adultère, elle se vante de son crime à la face de son mari. Il y avait là toute la cour d'Écosse, le lord de Ruthwen, le comte d'Angus, le lord George Douglas, le lord Lindsay comte de Balcares, la comtesse d'Argyll et deux pages de la maison de Marr. La critique ne dira pas que cette scène, que nous n'osons pas raconter dans toute la crudité de ses détails, n'est pas dans les mœurs du temps; elle est tout au long dans une lettre adressée d'Édimbourg, seize jours après le fait, par le comte de Bedford et sir Thomas Randolf aux lords du conseil privé d'Angleterre.

Enfin, venons à une autre invraisemblance monstrueuse, l'en-

trevue de la reine et du bourreau. Il est certain qu'aujourd'hui, les rois comme les simples particuliers fraient peu avec le bourreau. C'est un fonctionnaire que nos mœurs compatissantes et polies nous rendent peu gracieux. Mais nous ne devrions pas oublier que nous ne sommes ni des rois du seizième siècle, ni des barons du quinzième. Nous n'exerçons individuellement ni haute, ni basse justice; nous n'avons ni procès à juger, ni criminel à pilorier; partant, nous n'avons nul besoin d'un coupe-tête. Mais si nous étions, comme d'autres le furent, ou rois ou hauts barons, si nous avions une juridiction, il la faudrait complète; et toute juridiction complète commence par un huissier, et finit par un bourreau. Voilà pourquoi il y a seulement cent ans, dans cette ville de Paris, si bonne et si douce, le prévôt du roi avait son bourreau, le prévôt des marchands son bourreau, l'archevêque son bourreau, l'abbé de Sainte-Geneviève son bourreau, l'abbé de Saint-Germain-des-Prés son bourreau, l'abbé de Saint-Martin-des-Champs son bourreau. Il y en avait tant, et ils avaient été, jusqu'au seizième siècle, une pièce si nécessaire de la société féodale qu'on y était accoutumé. Un bourreau était même presque toujours plus qu'un homme vulgaire : c'était ordinairement un confident, quelquefois un ami. Dans les mémoires de Duguesclin, on lit qu'en plusieurs circonstances Bertrand faisait pendre lui-même, sous ses yeux et par son bourreau, des espions de l'ennemi. Tristan, bourreau de Louis XI, vivait familièrement avec lui. Henri VIII, père de Marie Tudor, dînait avec le sien. Le cardinal de Richelieu ne sortait pas sans être accompagné de son coupe-tête. Si la critique ne sait pas ces choses-là, il n'est pas juste que le drame porte la peine de cette ignorance.

Il y a une considération que la critique, non plus que le public, ne devrait jamais perdre de vue, c'est qu'il est bien téméraire d'aller dire à un écrivain qu'il se trompe, sans tenir son erreur dans la main, surtout quand cet écrivain a déjà fait ses preuves d'homme intelligent et laborieux. Le poète est au moins tout aussi intéressé qu'un autre au mérite de son œuvre, et il faut toujours présumer qu'il y a mis ce qu'il pouvait dépenser de réflexion, de fatigue et de

soins. Soyez bien sûrs que celui qui est capable de faire une grande chose est aussi capable de la juger, et que s'il y a laissé des détails qui vous choquent, c'est qu'il les avait pesés lui-même et maintenus, pour des raisons qu'il pourrait vous dire. En général, le public oublie trop ce qu'il est, c'est-à-dire une réunion d'hommes parmi lesquels les petits neutralisent les grands. Il s'établit inévitablement dans toute assemblée un terme moyen entre les intelligences, et les plus lumineuses y perdent toujours de leur éclat. Ensuite, on a tort de s'imaginer que parce qu'on a été régulièrement élevé, parce qu'on a suivi tous les degrés des études de l'école et des études du monde, on soit apte pour cela à parler pertinemment des objets d'art; de même qu'après cette éducation générale, ceux qui veulent devenir peintres, sculpteurs ou poètes, consacrent le reste de leur vie à méditer sur des tableaux, sur des reliefs ou sur des poèmes, de même il est indispensable d'étudier spécialement les productions d'un art quelconque, pour en porter une opinion de poids; et comme il arrive souvent qu'un homme manie vingt ans l'ébauchoir sans faire une bonne statue, il arrive plus souvent encore que d'autres s'occupent toute leur vie de littérature, sans parvenir à la comprendre et à la juger sainement.

Que penser alors de ces aristarques impromptus qui quittent leur salon, leur comptoir ou leur étude, pour venir juger l'œuvre des poètes après dîner, et qui font la chasse, en digérant, aux erreurs d'histoire, aux invraisemblances scéniques et aux fautes de français? Comme ces messieurs paraissent croire très-naïvement à leur érudition, à leur goût et à leur purisme, il est assez ordinaire qu'ils associent l'oreille de leurs voisins à leurs soliloques littéraires. Nous avons joui, comme bien d'autres, de ces précieux *à parte*, et nous déclarons qu'il doit y avoir peu de lieux habités où il se dise plus d'inepties, et où Vaugelas soit plus outrageusement torturé qu'au balcon du théâtre de la rue Richelieu. Comment ne vient-il pas à l'idée de ces jugeurs d'occasion, qui font de l'art, de l'histoire, du style, par cas fortuit et par luxe, qu'au milieu de leurs critiques absurdes et de leurs cuirs affreux, M. Beauvalet, qui est un homme de talent et qui va droit

au but de son rôle, pourrait s'avancer, au nom du poète, et leur dire : « Messieurs, vous ne savez probablement pas que M. Victor Hugo, dont nous avons l'honneur de jouer la pièce, n'est pas un vaudevilliste d'hier, comme certains d'entre vous; qu'il étudie depuis quinze ans les questions littéraires, et qu'ayant une intelligence au moins égale à la vôtre, il doit les savoir aussi bien que vous; que les faits qui sont mis en œuvre dans son drame et que vous trouvez invraisemblables, il les a péniblement cherchés et soigneusement vérifiés, et qu'il pourrait vous dire au besoin à quelle source vous les trouverez, si par hasard il vous venait l'envie de vous instruire; que ces formes de style que vous appelez des négligences, ont été mûrement examinées par un homme qui a l'habitude d'écrire à un plus haut degré que vous; que les tournures qui vous paraissent effroyablement communes, sont une intelligente protestation contre le pathos mythologique et boutiquier dont vous avez bâté la langue; et que vous tous qui n'avez ni expérience littéraire, ni nom, ni talent, vous devriez être plus réservés et plus décemment jaloux, en face d'un homme qui s'est mis quinze ans à la peine pour acquérir ces trois choses. J'ai dit. »

En engageant le Théâtre-Français à jouer toutes les œuvres des maîtres et toutes les pièces notables, depuis Rotrou, comme étude de l'art et de la langue française et comme introduction à la littérature dramatique d'aujourd'hui, nous avons rapporté le drame moderne à M. Victor Hugo, parce qu'il en est, non pas le seul, mais le principal soutien. Ce n'est pas nous qui voudrions ôter ni à M. Dumas, ni à M. de Vigny la part de gloire qui leur revient; mais M. de Vigny n'ayant fait que deux pièces, et M. Dumas s'étant donné des collaborateurs dans la plupart des siennes, à part même toute préférence littéraire et toute question d'école, M. Victor Hugo se trouve être celui des trois qui a le plus longuement et le plus sérieusement travaillé. Le drame actuel repose donc sur lui plus que sur tout autre. Nous n'avons pas voulu céler d'ailleurs que toutes nos sympathies sont pour M. Hugo, nos sympathies pour ses ouvrages, notre amitié pour sa personne. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de haïr quelqu'un pour lui rendre

justice. Les amis de M. Victor Hugo, car la critique s'en préoccupe fort, ne sont pas gens pour cacher leurs affections ou leurs idées : leurs affections, parce qu'elles sont désintéressées; leurs idées, parce qu'elles sont sincères, pures et réfléchies. Il y a d'ailleurs assez de périls littéraires à cette amitié pour qu'elle soit de bon goût, et assez d'injures pour qu'elle soit sacrée. Il peut y avoir des personnes pour qui les opinions accréditées sont les meilleures, les causes gagnées les plus justes, les affections commodes les plus saintes; pour nous, nous regardons autre chose que notre intérêt et que nos aises en ce que nous pensons, en ce que nous disons, en ce que nous faisons; à l'encontre de Sosie, nous trouvons que l'amphitryon où l'on dîne n'est pas toujours le véritable amphitryon.

Du reste, ainsi que nous l'avons dit, on n'a jamais exigé d'un critique qu'il eût la haine au cœur pour avoir la sincérité aux lèvres. Pour défendre *Phèdre* contre la critique du temps, Boileau ne se fit pas l'ennemi de Racine. D'ailleurs, si nous sommes suspects pour aimer, il nous semble que vous devez être suspects pour haïr. En tout ceci, pour être raisonnable, pour être juste, il ne devrait être question ni d'amitié, ni de haine, mais de raisons. Le public, qui est juge entre vous et nous, ne peut pas se décider sur des blâmes ou sur des éloges, mais sur des idées. Ouvrez une bonne fois votre main, que vous dites toute pleine de vérités si fécondes; montrez-nous le soleil que vous cachez dans vos lanternes, afin que nous soyons éclairés et que nous voyions. Nous ne demandons pas mieux que d'être instruits et redressés, et vous n'aurez pas de plus fidèles disciples que nous, si vous voulez être nos maîtres.

A. Granier de Cassagnac.

# SOUVENIRS DE 1815.

## LE TOURNEUR DE CHAISES.

### VIII. — LES VERDETS ([1]).

Maître Pierre avait été suivi de près par deux officiers supérieurs des compagnies secrètes ; en quelques minutes, le nombre fut augmenté par l'arrivée de trois ou quatre capitaines, et de quelques simples gardes dont le dévouement et le fanatisme aveugles, toujours prêts à obéir, étaient tenus en très-haute estime par leurs chefs.

Hélène les reçut gracieusement, comme des gens qu'elle attendait. Même, à voir certaines de ses prévenances, on eût compris que l'un des officiers, le plus élevé en grade, lui avait fait une promesse dont l'accomplissement dépendait néanmoins du bon vouloir des autres membres du conseil; car c'était un véritable conseil qui s'allait tenir là. L'heure était venue pour les verdets d'aviser à leur existence en corps régulier.

Sans trop en paraître inquiet, et sans se distraire de ses conversations avec ses camarades, maître Pierre ne perdait ni un mouvement, ni une parole, ni une inflexion de voix, ni un regard d'Hélène. Certes, où il devinait

([1]) Voir la livraison précédente.

ce qu'elle avait sollicité, ou bien, comme cela se pratique, l'officier supérieur lui avait, la veille, par pure formalité, glissé quelques-uns de ces mots qu'une inclination de tête et un assentiment suivent d'ordinaire. Mais les événemens de la journée avaient changé les dispositions faciles de maître Pierre, et il voulait, quelque abandon qu'il en eût semblé faire la veille, user de son droit d'examen et de refus.

Pendant que l'on disposait au milieu du salon la table ronde, recouverte d'un tapis vert, table classique de toute réunion délibérante, l'officier supérieur s'approcha d'Hélène, et, lui remettant un papier plié, lui dit courtoisement, en baisant ses mains :

— Tenez, Hélène, faites une gracieuse révérence à ces messieurs pour les remercier; ils vous accordent le sauf-conduit que vous m'avez demandé.

Certainement il fallait y être vivement intéressé, et faire preuve d'une bien bonne volonté, pour entendre ces paroles, car si elles furent dites assez haut pour montrer que celui qui les proférait n'avait aucune envie d'en faire un mystère, elles ne le furent point assez pour dominer les conversations particulières qui s'étaient établies en attendant l'ouverture de la séance. Personne, en effet, n'y avait pris garde; mais Pierre les entendit, lui, ou mieux il les devina au mouvement des lèvres. Comme il était loin d'avoir, ainsi que l'officier, à mettre d'accord ce qu'exigeait sa position avec la nature de l'affaire qu'il traitait, il releva la conversation avec assez de nonchalance pour montrer qu'il ne mettait dans sa demande qu'un intérêt de causerie ou d'acquit de conscience; mais, en même temps, d'une voix assez claire pour attirer l'attention de ses camarades, des simples gardes surtout, ses ames damnées, il dit :

— Pour qui donc ce sauf-conduit, colonel?

— Ma foi, mon ami, demandez à Hélène; c'est son secret.

— Oh! colonel, puisque vous avez écrit le nom, c'est aussi le vôtre, reprit maître Pierre, comme s'il n'avait pris garde qu'au dernier mot.

— J'ai eu dans Hélène une confiance aveugle... J'ai donné un sauf-conduit en blanc... et personne ici, je pense, n'y peut trouver à redire.

— Pardon, colonel! ce que vous dites là est on ne peut plus galant; mais ce que vous avez fait est fort peu politique.

— Mon Dieu! Pierre, est-ce que vous êtes malade, mon ami?

— Comme Basile, n'est-ce pas, mon colonel? Je ne le suis point assez pour ne point voir qui l'on trompe ici.

— Voyons, parlez, Pierre, me prenez-vous pour un tuteur de comédie?

— Oh! non, pas moi, colonel!!! Mais, ou vous ignorez ce qui se passe et les bruits qui courent dans la ville, et alors ne trouvez point mauvaises mes observations; ou bien vous en avez connaissance, et alors je ne sais ce que nos amis et le gouvernement du roi penseront de votre facilité à donner ainsi des laissez-passer.

— Et lequel des deux croyez-vous, maître Pierre?

— Colonel, j'aime mieux croire à l'ignorance qu'à la trahison.

— Soit! Mon devoir est de vous entendre. Pardon, Hélène, pardon; mais il n'a pas tenu à moi que vous ne pussiez profiter à l'instant même d'une faveur, que, je l'espère, mes collègues s'empresseront de vous accorder un peu plus tard.

— Mais, colonel, il est facile à Hélène de ne pas attendre la fin de nos délibérations. Qu'elle nomme la personne à qui elle destine le sauf-conduit, et nous remplirons le blanc-seing, n'est-ce pas, messieurs, si l'intérêt du service ne s'y oppose point? Voyons, Hélène, vous ne pouvez avoir voulu tromper la confiance du colonel, en sauvant un ennemi du roi; vous n'avez donc aucun motif raisonnable pour taire le nom de votre protégé.

— C'est juste, dirent quelques officiers. Le colonel lui-même eut l'air de trouver toute naturelle la question ainsi posée.

Hélène sentit qu'elle avait perdu tous ses avantages; le dépit s'en mêla, et elle répondit en souriant avec amertume :

— Je renonce à lutter avec vous, Pierre, car vous avez la force et le courage du lion, unis à la ruse et à la puissance fascinatrice du serpent. Ensuite elle ajouta d'un ton pénétré : — Colonel, je vous remercie, et vous tiens compte de votre bon vouloir. C'était mieux que de la galanterie, messieurs; c'était l'acte d'une ame généreuse qui avait noblement fermé les yeux sur une bonne œuvre, que les scrupules de l'esprit de parti peuvent désavouer, mais dont un honnête homme se réjouit et s'honore toujours.

Elle s'arrêta un moment, et reprit, non sans un dédain marqué :

— Quant à vous, messieurs, vous ne vous êtes point aperçus que maître Pierre flattait votre importance politique pour servir ses desseins secrets; lui seul ici, je vous le jure, a quelque intérêt à savoir ce nom que vous demandez avec lui. Ce nom, je ne vous le dirai pas. Un seul ici le saura entre tous; car je tiens à lui prouver que je n'abusais point

de mon empire : ce sera vous, colonel, mais plus tard, quand je n'aurai plus besoin de vous, parce que j'aurai sauvé par un autre moyen celui que maître Pierre appelle mon protégé. Sur ce, messieurs, permettez-moi de passer dans ma chambre ; je le vois, désormais je serais de trop parmi vous.

— Hélène, vous ne sortirez pas, je ne veux pas que vous sortiez ! s'écria Pierre en bondissant sur son siége, et se dressant de toute sa hauteur ; puis, comme s'il se repentait d'avoir été si loin, il ajouta d'un air pénétré : Il va se dire ici des choses que vous devez entendre, Hélène, vous le savez ; restez ! Et entre vous et moi ensuite, je ne veux que vous pour juge. Colonel, mon camarade Daussonne vient de me donner des renseignemens que vous devez connaître.

On prit place autour de la table ; Hélène, n'osa point se retirer. Peut-être un vif sentiment de curiosité la fit-il se résigner sans trop de peine. Elle avait jeté de nouveau les yeux sur la cassette d'ébène que Pierre venait de placer devant lui sur la table du conseil. Or, Pierre ne lui avait-il pas dit peu d'instans auparavant : « Là est le secret de ma vie !!! » Peut-être aussi une pensée toute d'abnégation la cloua-t-elle sur son fauteuil, où un de ses bras accoudé soutenait son front penché dans sa main gauche, comme pour cacher quelques larmes silencieuses qui tombaient, malgré elle, jusqu'à son écharpe de gaze, dont sa main droite roulait et déroulait la frange sur ses genoux. Elle comprit sans doute qu'elle n'était plus là pour elle seule, et qu'elle ne devait sacrifier ses projets, ni aux emportemens de la colère, ni aux misérables susceptibilités de la vanité blessée.

— Messieurs, dit maître Pierre qui, pour se donner le temps de combiner son plan d'attaque, formula en trois mots toute sa pensée à laquelle il savait bien qu'allaient se prendre les passions de haine et d'égoïsme dont il se voyait entouré ; messieurs, le général Ramel est un traître !

Pierre avait bien jugé son monde. — C'est vrai ! crièrent ses camarades tout d'une voix.

— Avant de prendre un parti, dit le colonel, il serait bien d'avoir par devers nous quelques faits positifs.

— Jour de Dieu ! colonel, dit Daussonne sans plus de cérémonie, voilà comme vous êtes depuis quelques jours : est-ce que vous n'êtes plus des bons, à présent? si on vous écoutait, il nous faudrait procéder comme des

juges d'instruction. Je vous préviens que les verdets sont fatigués de tout ce que le gouvernement laisse dire et faire contre eux.

— Mais encore, reprit imperturbablement le colonel, que dit-on et que fait-on?

L'éloquence de Daussonne était à bout; il lâcha un juron énergiquement accentué, et frappa la table du poing, il sourit d'un air fort dédaigneux pour le colonel, et balança sa tête de droite et de gauche comme pour faire un appel à l'éloquence de ses amis.

— Ce que l'on dit, ce que l'on fait, monsieur? dit le capitaine Savy-Gardeilh, un élégant blondin, fort estimé des grandes dames de la rue des Nobles et de la place Mage. Ah çà! mais il me semble d'abord que dimanche dernier, à la bénédiction des drapeaux remis à la légion du Cantal, on nous a placés à la gauche et à la queue des troupes de la garnison et de la garde nationale. Croyez-vous que ce soit très-flatteur pour vous et pour nous, colonel?

— J'en conviens, monsieur, dit le pauvre colonel qui recevait au visage cet argument *ad hominem*.

— Et puis, avec qui le général s'est-il entretenu, s'il vous plaît, durant toute la cérémonie? continua l'inexorable logicien, sinon avec le marquis de Castellane; et M. de Castellane est le colonel de la garde nationale.

— Ce n'est que trop vrai. Oui! un joli marquis que ce Castellane, qui alla offrir sa voiture, ses chevaux, et une garde d'honneur à Bonaparte quand l'usurpateur passa à Toulouse; et on a fait de cela un colonel! Quelle honte pour Toulouse!

— Très-bien, colonel, vous voilà comme je vous aime, repartit le capitaine Gondrin, continuant la nomenclature qu'abandonnait son blond camarade, essoufflé d'en avoir tant dit. Or, puisque vous voilà en si bon chemin, vous souvenez-vous, je vous prie, des paroles qui furent lancées à haute et intelligible voix, lorsqu'au défilé des troupes, la première compagnie des verdets arriva en face du général?...

— Si je m'en souviens, mon ami! à telles enseignes que je toisai du haut en bas ce Castellane, que ces paroles rendaient tout fier, et qui croyait déjà tenir mes épaulettes; mais le marquis n'eut garde d'accepter le défi de mes regards.

— Que voulez-vous dire, colonel? à votre défi il répondit par un ou-

trage qui nous atteignit tous. Tant que dura notre défilé, se mettant bec à bec avec Ramel, il tourna vers nous la queue de son cheval.

—Sacredié, c'est si vrai que, sans le capitaine Commère que voilà, et qui me retint, dit Daussonne, j'allais, pour lui apprendre à ne pas nous brûler la politesse une autre fois, faire de la croupe de sa monture un fourreau pour ma baïonnette. Ah! oui, on lui en donnera à ce gredin de bonapartiste, dans sa garde nationale de malheur, des compagnies comme les nôtres! C'est ça des hommes de choix, des hommes forts et bien pensans! c'est ça des hommes qui vous ont des cinq pieds huit pouces, et non pas ces gardes nationaux tout ratatinés qui, avec leurs bonnets à poil, ne nous arrivent qu'à l'épaule, et se rangent toujours du côté de l'ordre, sans distinguer le roi de l'empereur.

Et il avait raison, Daussonne, au moins pour son compte; encore était-il modeste en ne se donnant que cinq pieds huit pouces; le gaillard avait bien six pieds et demi. Mais il se vantait en se donnant pour robuste; son grand corps fringallait sur deux jambes grêles et deux genoux cagneux. Au demeurant, il se rendait justice en se donnant pour bien pensant à cette époque, il dépassait de beaucoup la permission, qu'a tout homme de parti, d'être quelque peu fanatique.

— Eh bien! ajouta le capitaine Commère à l'interpellation de Daussonne en lui frappant amicalement sur l'épaule, qu'en dites-vous, colonel? ne ferons-nous rien pour empêcher qu'on désorganise un corps où se trouvent par centaines des hommes comme celui-ci? sans combattre, nous laisserons-nous enlever l'honneur de commander à des gens si dévoués au roi? n'aiderons-nous pas ces braves qui ne demandent qu'un signal pour culbuter, dans un coup de main, tous ces traîtres, tous ces hypocrites qui, après avoir eu toutes les bonnes places sous *l'autre*, ne veulent pas nous les céder sous celui-ci?

— Voyons, voyons, messieurs, la colère conseille mal, dit le colonel qui ne se sentait pas le courage de résister long-temps à ces rudes coups de boutoir de l'éloquence de parti. Êtes-vous bien sûrs que l'intention de dissoudre les verdets soit une intention sérieuse, autre chose qu'une flatterie d'un convive à son amphitryon? un moyen trouvé par le général, peut-être de se moquer du marquis dont il connaît la fatuité, et de lui payer le dîner qu'il allait en recevoir?

— Ah çà! plaisantez-vous, colonel? dit Daussonne, je tiens de ma cou-

sine, vous savez, capitaine Savy-Gardeilh, celle que vous trouvez si jolie, et qui est fort liée avec la cuisinière du marquis?

Le capitaine interpellé se serait, devant Hélène surtout, fort bien passé de l'apostrophe : — C'est bon, c'est bon, continuez, dit-il.

— Donc, reprit Daussonne, je tiens de ma jolie cousine, qui le tient de la cuisinière à qui le valet de chambre l'a affirmé, qu'il n'avait été question que de cela pendant le dîner. Au dessert même, on a bu à notre dissolution prochaine, que le général Ramel a promise sur son honneur.

— Qu'ils nous cassent, les morceaux en seront bons!

— Du tout, du tout, colonel, je ne donnerais pas deux liards d'un bâton rompu. Les morceaux ne sont bons qu'à être jetés au feu, dit le capitaine Commère.

— Bah! bah! fortanterie de buveurs. Les hommes à jeun se mordent souvent la langue pour la punir des sottises qu'elle a débitées à table.

— Oui, et souvent aussi l'on se ressent à jeun du courage qu'on s'est donné en se mettant le feu au ventre. En voici la preuve, messieurs, ajouta le capitaine Commère en jetant sur la table une feuille de papier dont il défit les plis nombreux en les écrasant du plat de sa main. Ceci continua-t-il, est la copie du rapport concerté avant-hier, à la préfecture, entre le marquis de Castellane, le préfet et le général; il sera probablement signé demain, et envoyé ensuite en triple expédition au roi, au ministre de la guerre et au ministre de l'intérieur. Je vais vous en donner lecture, pour peu que vous teniez à vous entendre traiter, vous, colonel, d'imbécile, qui n'êtes qu'une machine à arrestation et à pillage entre nos mains; nous tous, messieurs, d'intrigans et d'ambitieux, et vous tous, braves verdets, Daussonne et maître Pierre, de gens prêts à vendre et à pendre père et mère pour un écu.

— Assez, mille dieux! assez! cria Daussonne en se levant de toute sa hauteur, je m'en vas trouver ce coquin de Castellane. Je vais lui faire voir que lorsqu'on a dans sa famille un compagnon des folies du marquis de Gavarret le faussaire, on ne doit pas traiter de la sorte le pauvre monde qui ne doit rien à personne..... Il m'en rendra raison, ou, sapristie! je lui.....

— Tu lui..... tu lui..... rien, dit Commère en l'arrêtant, ou d'un revers de main, tout au plus, tu feras voler à dix pas sa perruque rousse; car tu n'auras pas le cœur de lui faire autre chose; or, te figures-tu que sa tête pelée soit belle à voir? Allons, assieds-toi. Ce n'est pas à lui qu'il

faut s'en prendre : il fait son métier, cet homme; mais le général ne fait pas le sien, et c'est lui qu'il faut remettre au pas.

— Messieurs, dit le colonel, il faut aller nous plaindre au maréchal Pérignon.

— Pour moi, messieurs, dit le blond Savy-Gardeilh, je ferai remettre à madame la duchesse d'Angoulême, quand elle viendra à Toulouse, une pétition apostillée par toutes les nobles dames de la ville.

— Je vais en écrire au duc d'Angoulême, moi, dit le capitaine Gondrin; je suis au mieux avec lui; car, à son dernier passage, il m'a complimenté sur ma musique. S'il ne nous rend pas justice, eh bien! il n'aura pas de sérénade; car je n'exécuterai plus mes solos de clarinette.

— Maréchal! duc! duchesse! vous ne savez ce que vous dites, s'écria enfin maître Pierre, qui avait, par des gestes assez significatifs, témoigné le mépris que lui inspirait ce bavardage de gens qui tournaient toujours sur eux-mêmes. Non, et je le maintiens, vous ne savez ce que vous dites.

— Pourquoi ne parles-tu pas, toi? riposta Daussonne, se rejetant en arrière sur son siége et regardant Pierre d'un air niais.

— Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire, et je le répète : le général est un traître. Au lieu de prendre un parti, qu'avez-vous fait? Le colonel a demandé des preuves : vous lui en avez donné, et assez, Dieu me pardonne! pour faire mettre des cartouches dans nos fusils et crier : Feu!

Au lieu de cela, vous voulez écrire au maréchal Pérignon, au duc d'Angoulême, à la duchesse d'Angoulême, à qui plus encore? Voyons; n'avez-vous pas encore quelque marmiton en cour qui vous protége? Il est beau, votre vieux maréchal! Est-ce que vous ne vous souvenez pas qu'il s'est laissé prendre au saut du lit et emmener à son château par deux gendarmes, après le 20 mars? Il est gentil et puissant votre duc d'Angoulême! il n'a pas osé seulement prendre sur lui, l'autre jour, de faire une réponse à l'Académie des jeux floraux, qui était venue le féliciter et lui offrir le recueil de ses œuvres. *Je le dirai à mon oncle* fut tout ce qu'on en put tirer. Il ira aussi le dire à son oncle quand vous demanderez justice, et du diable si vous l'obtiendrez; car c'est un roi fort peu royaliste que son oncle. Vous espérez en la duchesse d'Angoulême?... Oh! oui, celle-là, à la bonne heure, voilà un homme! Malheureusement il porte des jupes,

et en France les jupes et les quenouilles ne sont ni des nichées ni des griffes à ordonnances royales.

— Alors que voulez-vous que nous fassions?

— Attendez, colonel, je vous le dirai quand, par des faits, puisqu'il vous en faut, je vous aurai prouvé que le général est un traître.

## IX. — L'ACCUSATION.

Après le licenciement de notre armée sur la Loire, l'escadron incomplet d'un régiment de lanciers fut dirigé sur Montauban. Le dépit et la consternation, empreints sur le visage des derniers défenseurs de la France, contrastaient trop visiblement avec la joie furibonde des royalistes du Tarn pour que chez les uns il n'y eût pas un mépris que les autres rendaient en injures et en provocations. Il s'en suivit des querelles qui, partielles d'abord, devinrent bientôt générales. Toute une population n'eut pas honte de se ruer sur quelques soldats affaiblis par la marche et les blessures, et plus démoralisés encore peut-être par l'affreuse conviction qu'ils erraient sans toit hospitalier sur le sol d'une patrie à laquelle ils avaient donné leur sang. Ils furent assaillis, et une charrette chargée de bois à brûler fournit des bûches pour les frapper. On pilla leurs pauvres petits bagages, et ceux qui ne demeurèrent pas étendus meurtris ou raides morts sur la place furent, à travers champs, poursuivis, traqués et chassés. Heureusement la population des campagnes, à cette époque, avait plus que la population des villes le véritable sentiment de l'honneur national.

C'est que déjà 1814 avait renvoyé au labourage beaucoup de vieux soldats qui avaient fait leur part du sillon de gloire que l'empire avait creusé à travers l'Europe. Aussi, en 1815, pour les débris de l'armée, nos paysans furent-ils, en grand nombre, d'anciens compagnons d'armes. Les victimes de la réaction royaliste des rives du Tarn trouvèrent donc des asiles dans l'intérieur des terres. Il s'établit de chaumière à chaumière des relais de bons secours, avec des guides pour la nuit, et pour le jour, des vivres et un gîte. Ce fut ainsi que, dormant le jour, marchant la nuit, quelques lanciers arrivèrent, un à un, à Toulouse, qui, Dieu merci, avait alors des portes sans grilles ni verrous, sans mouchards ni sentinelles.

Le général Ramel était certes fort loin d'avoir jamais passé pour un homme d'un dévouement éprouvé à la cause de Napoléon. Il était rede-





vable au roi Louis XVIII de son grade de maréchal-de-camp. Ce fut là sans doute la récompense de son initiation aux antiques desseins de Moreau et de Pichegru, dont on avait voulu faire les Monk de la monarchie bourbonnienne. Quoique, après l'évasion de l'île d'Elbe, Napoléon l'eût continué dans son grade, le général Ramel se montra fort empressé de rendre au roi Louis XVIII la ville de Toulouse, dont Napoléon lui avait confié le commandement. Il avait donc accepté la restauration, non-seulement comme un fait accompli, mais comme la satisfaction de vieilles sympathies. Cependant le vieux soldat parfois faisait taire en lui l'homme de parti. Il offrit aux lanciers pour asile, jusqu'à des temps meilleurs, sa maison, que la preuve récente de la confiance royale avait jusque-là tenue à l'abri de l'espionnage tracassier des royalistes de la ville. Sans doute, en face de ses compagnons d'armes, il trouva en lui quelques regrets péniblement comprimés, quelques larmes silencieuses pour les infortunes de Napoléon, les désastres de nos armées et l'humiliation de la France, envahie deux fois. Mais le gros du public l'ignorait; il ne savait et ne voyait du général que le visage officiel, dont celui-ci arrangeait l'enthousiasme d'apparat, en revêtant son uniforme et en plaçant la cocarde blanche à son chapeau.

Du jour où les verdets s'aperçurent que le général, non-seulement se passionnait fort peu pour leur royalisme fanatique, mais qu'il avisait aux moyens de le réduire à l'impuissance, ils cherchèrent de leur côté à parer ou à rendre le coup dont ils étaient menacés. De leur existence en corps régulier, qui n'était qu'une question de localité et de fractionnement de parti, ils firent une question de gouvernement et de principe. Avant et depuis Boileau, cela a toujours été, et cela sera toujours ainsi : *Qui n'aime point Cotin n'estime point son roi :* donc, ne point aimer les verdets, c'était n'être point royaliste; et en ce temps-là, ne point être royaliste comme l'étaient les verdets, c'était être jacobin ou bonapartiste — deux catégories qui formèrent la matière à exil, à visites domiciliaires, à incendies et à égorgemens de l'époque. La haine que les verdets portaient d'habitude à ces deux classes d'hommes fut renforcée, en ce qui touchait le général, de toute la haine que leur inspiraient l'intérêt et l'esprit de corps. Le général fut donc l'objet d'une haine bien franche et bien cordiale. Or rien au monde n'est clairvoyant comme la haine; ce qu'elle ne voit point, elle le devine; et ce qu'elle ne devine pas, elle l'invente avec toutes les circonstances qui font que l'invention ressemble à la vérité.

Les verdets se mirent à épier le général, à torturer ses paroles, à com-

menter ses regards et à trouver un sens à ses moindres gestes, à ses plus insignifiantes actions. Malheureusement pour lui, sa noble conduite envers ses compagnons d'armes ouvrit un vaste champ aux commentaires empoisonneurs de l'esprit de parti, qui comprend peu les nobles sentimens en dehors de ses affections. On s'étonna d'abord de voir errer dans la ville quelques nouveaux visages; on se demanda bientôt ce que pouvaient être des hommes fort peu à l'aise dans des habits d'emprunt qui dessinaient mal leur allure ordinaire; on suivit leurs pas, on fit grand bruit d'abord de leurs visites fréquentes, et ensuite de leur séjour dans la maison du général. Alors arrivèrent, avec force amplifications, les récits de la lutte qui avait eu lieu à Montauban entre la population et les lanciers. En passant par les mille voix de la foule, cette lutte devint une bataille rangée; ce n'étaient plus seulement quelques hommes mutilés qui avaient fait usage de leurs armes : c'était tout un escadron; ce ne fut bientôt plus un escadron : ce fut un régiment au grand complet. Ce fut donc ce régiment tout entier qui s'était réfugié à Toulouse et que le général y tenait en réserve, abrité dans sa maison, sous sa main, pour ainsi dire. — Pourquoi cela? dit alors la foule.

C'est la question que les verdets attendaient. Ils se chargèrent de la réponse. Les armes déposées par les dix ou douze lanciers que le général avait recueillis, et qui avaient été vues on ne sait par qui, devinrent, grâce à eux, un arsenal pour une révolte; les flammes des lances furent des drapeaux tricolores préparés pour un appel aux armes, et les réfugiés... des rebelles qui allaient tenter un coup de main pour le compte des bonapartistes.

Tels étaient les bruits que les verdets semaient habilement depuis quelques jours dans la population royaliste de Toulouse, qui les avait elle-même grossis, et s'en montrait fort émue. Maître Pierre en fit la base de son accusation contre le général Ramel. Il groupa si merveilleusement les faits même les plus éloignés et les moins connus; il en déduisit avec une logique si inflexible des conséquences si naturelles, si évidentes, que ces hommes, qui, en toute autre occasion, n'auraient pu, comme les augures de Rome, se regarder sans rire, finirent par se prendre au sérieux avec leurs feintes terreurs, et par avoir foi dans des paroles qu'ils savaient bien pourtant n'être que l'exagération des méchans bruits qu'ils avaient eux-mêmes répandus, et dont leur conscience — si en ce qui les touche les partis avaient une conscience — leur pouvait reprocher l'indigne fausseté.

L'accusation une fois lancée, le verdict de ce jury de fanatique espèce ne tarda pas à être rendu. Le général Ramel fut déclaré traître tout d'une voix. Il ne fut plus question que de lui appliquer les peines non écrites du Code, que de toute éternité les partis formulent à leur usage.

Eux aussi ont un large choix et se peuvent élever progressivement d'un minimum qui renferme l'injure, la menace, les flétrissures, le pillage et l'exil, à un maximum dont le dernier mot est la mort.

Eux aussi, quand leur tribunal secret a prononcé, ont à leurs ordres le bourreau qui exécute leur sentence. Des milliers de voix la proclament; des milliers de bras lui font sortir son plein et entier effet; et tout cela pourtant ne forme qu'une seule voix, qu'un seul homme, aveugle, inintelligent, sans industrie, sans ame, sans convictions, passant avec le même enthousiasme de l'échafaud d'un roi aux gémonies d'un tribun; de la croix d'un Dieu aux auto-da-fés d'un sectaire, et ce formidable exécuteur des hautes œuvres que les factions traînent à leur suite, qui n'est ni chrétien, ni juif, ni catholique, ni protestant, ni de la foi de Mahomet, ni de celle des Indous; pas plus Anglais que Russe, pas plus Français qu'Espagnol, pas plus républicain que monarchiste, sans nationalité et sans croyances, toujours le même, en tout temps, en tous lieux, sous tous les climats, au nord comme au midi, à l'orient comme au couchant, à l'enfance des sociétés comme à l'apogée de leur civilisation et à la décadence de leur décrépitude... ce bourreau tuant aujourd'hui pour le compte de celui qu'il tuera demain, tuant pour tuer, tuant toujours, sans pitié, sans remords, se nomme POPULACE.

Or les verdets avaient, en plus d'une occasion grave, essayé leur influence sur la populace toulousaine et appris tout ce qu'ils en pouvaient attendre. Aussi, en vue de l'avenir et à tout événement, ne manquaient-ils pas chaque soir de la réunir et de la lancer par petites bandes dans des excès qui ne passaient ni les injures, ni le bris des vitres, ou tout au plus la flagellation. Ces messieurs appelaient cela la tenir en haleine, lui faire la main, et peloter en attendant partie.

Il ne s'agissait donc plus que de savoir jusqu'où devait aller la besogne de l'exécuteur.

Les timides, ceux qu'on nomme les modérés dans les partis, gens sans énergie pour le bien comme pour le mal, furent consultés et parlèrent les premiers. C'est la tactique que, dans les factions qui délibèrent, suivent toujours les plus audacieux, les meneurs! Ils ne laissent point ainsi der-

rière eux tout le bagage des circonlocutions, des doutes et des ménagemens qui se ferait lourd à leur bras, ou se jetterait à travers leur marche pour les faire trébucher; ils le combattent et le forcent à se replier à mesure qu'il se redresse, et quand il n'élève plus la tête ni la voix, quand il se tient coi, comme Sosie qui a soufflé sa lanterne, alors les forts et les habiles courent en liberté à travers champs, serrent leur dialectique, chauffent l'enthousiasme, et entraînent vers leur but, dans le soleil tournant de leurs paroles et de leurs dilemmes, les bonnes gens qui n'ont plus dans l'esprit une pensée, ou sur les lèvres une parole dont les calculs arrangés de l'indignation et du dédain n'aient fait justice.

— Si on lui faisait donner un *charivari* à grand orchestre avec batteries de cuisine, et accompagnement de chansons pour la circonstance, dit le colonel.

— En vérité, reprit maître Pierre! vous ne le traiterez donc pas autrement que le vieillard qui épouse en secondes noces une jeune fille, ou la vieille femme qui fait d'un jeune garçon son troisième mari? Il vous rira au nez. D'ailleurs, le prenez-vous pour un essaim d'abeilles que vous pensiez le faire fuir au bruit des chaudrons. Allez, messieurs, le général vaut bien les frais d'une autre sérénade.

— Nous y voici, dit le capitaine Commère, nous mettrons tous les petits polissons de la ville à ses trousses.

— C'est aux vôtres qu'il faudrait les mettre, reprit encore l'inflexible Pierre. Oui, pardieu, aux vôtres, messieurs, qui faites à Ramel l'honneur de le prendre pour fou. C'est bon cela pour ce pauvre M. Caseaux qui dans son habit de camelot noir, ou de soie vert-pomme sur lesquels se retrousse sa petite queue poudrée, s'en va dans les promenades publiques débitant des aphorismes et des vers de Virgile ou d'Horace aux enfans et aux jeunes hommes qui le suivent et qui se disent ses disciples, croyant le railler, tandis que lui se fait fête de ce titre. C'est bon encore pour cet imbécile de Montgascon, qui se croit ambassadeur du grand Turc et distribue des flots de rubans aux enfans qui le suivent et qu'il appelle des courtisans à sa suite. Mais le général, messieurs, n'est pas un fou; c'est un méchant et un traître; traitez-le donc comme tel.

— Allons, je me dévoue, dit le grand Daussonne, je demanderai seulement si M. de Savy Gardeilh père fera aussi la sourde oreille.

— Je réponds de lui, dit le capitaine fils de ce commissaire central de police.

— En ce cas, répliqua Daussonne, je mènerai au général Ramel, sur la place des Carmes, les rudes symphonistes qui dans la rue du Cheval-Blanc ont forcé M. de Malaret à déguerpir de la ville, déguisé en femme.

— La belle avance! riposta maître Pierre, quand vous aurez fait la besogne et obtenu le résultat de chats qui miaulent sur les toits. D'ailleurs, messieurs, vous vous répétez; il faut faire mieux ou ne pas s'en mêler. Au demeurant, M. de Malaret était un bon homme, fort inoffensif et qui s'est toujours bien trouvé de plier sous tous les orages, quitte à se relever après. Mais le général, c'est autre chose! Je doute d'abord que les cotillons de femme, qu'a pris pour fuir l'ancien maire de Toulouse, s'arrangent sur l'épée que porte le général; et, en supposant que cela soit pour une nuit, croyez que, les portes de la ville passées, il jettera son accoutrement aux orties, et que pour nous le brosser sur le dos il reviendra le lendemain à la tête de quelque bon régiment de cavalerie : celui qui est à Narbonne, par exemple.

— Ah, dame! cela se pourrait bien, c'est une mauvaise chance. Il faut y parer, dit le colonel.

— Le moyen est simple : que le général ne sorte pas de Toulouse.

— Qu'en ferons-nous donc?

— Comment! vous ne comprenez pas? Faut-il appeler brutalement les choses par leur nom? Quelqu'un vous gêne, vous voulez vous en débarrasser, et cependant vous ne vous souciez pas qu'il prenne la fuite... Je n'y vois qu'un moyen.

— Quel est-il? dirent-ils tous ensemble.

— Je vous préviens, messieurs, qu'il a l'avantage de réunir à lui seul les trois moyens proposés. D'abord il y aura tous les instrumens de cuivre recommandés par l'humeur charivarisante de notre cher colonel.

— Bravo! dit celui-ci en riant benoitement.

— Après cette ouverture à grand orchestre, nous prierons le capitaine Commère d'aller avec les petits polissons de la ville attendre le général à la porte de la maison de la fille Diozi où il dînera ce soir; il faut au général une escorte qui le mette tellement hors de lui que, lorsqu'il arrivera du côté où Daussonne sera posté avec ses symphonistes de la rue du Cheval-Blanc, le pauvre homme fasse quelque bonne équipée qui nous force pour notre honneur ou notre santé à arrêter le jeu de ses bras ou de sa langue.

— Diable! diable! disait le colonel, en passant ses doigts derrière

l'oreille. Il ne voyait pas trop où on le menait, l'imbécile, mais il sentait qu'on le menait plus loin que son courage ne pouvait aller.

— Dans ce que dit maître Pierre, reprit le capitaine Savy-Gardeilh faisant le bel esprit, je vois une façon de drame; le charivàri pour ouverture; les polissons et le capitaine Commère pour le premier acte; pour le second Daussonne et les symphonistes de M. de Malaret, dont certes plus que personne j'honore le savoir-faire. Mais où est le troisième acte? Je vois bien la peripétie, mais où est le dénoûment? Je vois bien les moyens, je ne vois pas un résultat. Après les polissons et les symphonistes, y a-t-il d'autres personnages pour le dénoûment, ou bien ceux qui ont commencé l'action seront-ils chargés de la mener à fin?

— Non, messieurs, dit Pierre, j'ai à moi ma réserve, celle qui aurait donné dans la rue du Cheval-Blanc, si M. de Malaret avait voulu tenir bon au lieu d'escalader, pour fuir, les murs de son jardin; ou si, pour parler plus franchement, nous n'avions pas eu affaire à des gens qui se croient débarrassés d'un ennemi quand ils lui ont fait quitter la place. Pour moi, messieurs, j'estime qu'on n'est jamais plus maître du champ de bataille que lorsque l'ennemi y est étendu tout de son long.

— Tu aurais plus tôt fait cent fois de nous dire tout bonnement : il faut tuer le général, ajouta Daussonne.

— Eh bien! c'est toi qui t'es chargé de dire le mot dont j'ai donné la paraphrase.

— Mais... mais... pas possible, balbutia plus bêtement encore le pauvre colonel.

— Eh! laissez donc, messieurs, dit avec un ton marqué de raillerie le blondin Savy-Gardailh Maître Pierre, pour parler de la sorte, s'imagine que la haute tour carrée qui flanque les remparts de la ville du côté de la porte Arnaud-Bernad a perdu son très-respectable et très-antique locataire (1).

— Pardieu, capitaine, et quand cela serait? Vous vous êtes bien imaginé, vous, en ruant Daussonne contre la porte de M. de Malaret, qu'il n'y avait plus, contre les émeutes et le tapage nocturne, de juges au Grand-Sénéchal; je peux bien m'être mis en tête, moi, pour tuer le général, que puisqu'il n'y avait pas de juges, il n'y aurait pas de bourreau; trouvez-vous que ce soit logique, monsieur le capitaine? Or, votre père, qui a fait l'aveugle et le sourd pour n'avoir pas à vous accuser devant les uns,

(1) C'est le logement de l'exécuteur des hautes-œuvres. On l'appelle *la tour du bourreau*.

pourra bien, ce me semble, me rendre le même service pour ne point me livrer à l'autre; qu'en dites-vous, hein?

— Sans doute, mon ami, sans doute, et nous aviserons à ce qu'il en soit ainsi, reprit le capitaine un peu démonté par cet argument à brûle-pourpoint. Mais avant d'en venir à cette violence contre un général nommé par le roi, ces messieurs auraient peut-être besoin d'être un peu plus convaincus de l'impossibilité où nous sommes d'obtenir justice ou vengeance par des moyens moins extrêmes... A moins, maître Pierre, que vous ne soyez poussé par quelques motifs de haine personnelle... Mais entre vous... et le général... je ne vois pas...

— Ah! capitaine, trève de ces petits grands airs avec moi, reprit maître Pierre en bondissant sur sa chaise, et tout grand debout il frappa du poing sur la table, à la briser. Vous ne voyez pas, vous ne voyez pas, vous!... Et qu'avez-vous besoin de voir, sil vous plaît? Lorsque vous m'avez dit, vous, colonel : — Maître Pierre, il faut que Boyer-Fonfrède soit chassé de la ville par la populace, et au nom du roi! vous ai-je demandé, moi, si vous ne vous vengiez pas un peu de ce que, dans ces pamphlets, dont, à la suite de sa banqueroute, il a inondé Toulouse, Boyer-Fonfrède prouvait trop clairement, qu'attelés à la même entreprise, vos deux fortunes avaient joué à la bascule; que vous, qui n'aviez pas le sou, étiez devenu riche, et que lui, qui était riche, était descendu au-dessous de zéro?

- Et vous, capitaine Commère, quand vous avez fait traquer par ma compagnie l'avocat Romiguière, vous ai-je demandé si ce n'était point parce que, durant les Cent-ôours, tandis qu'il était commissaire-général de police il avait voulu réveiller avec plus ample instruction certaine affaire assez vilaine, dont, quand il était avocat, il avait été chargé contre vous?

. Et vous, monsieur Savy-Gardeilh, pour chasser de Toulouse M. de Malaret, au moment même où il venait d'être nommé par le roi président du collége électotal, vous ai-je demandé si vous ne vous vengiez pas du refus que l'ancien maire de Toulouse vous a fait de la main et de la fortune de sa fille; ou si vous ne le punissiez pas de ce qu'il avait emporté cette présidence que vous aviez assez fatuitement rêvée pour votre père, le commissaire de police?

. Et toi, Daussonne, quand, sous prétexte de rechercher le brave capitaine Arthaud, tu as fait tout briser dans le magasin de son père, t'ai-je demandé si tu ne lui gardais pas rancune de ce qu'il t'avait, par huissier,

fait demander le prix des six couverts d'argent qu'il t'avait vendus, et que tu avais oublié de payer après la mort de ta sœur et l'ordination de ton frère l'abbé?

Et je n'en finirais pas, messieurs, si je passais en revue tous les véritables motifs qui, pour fouiller la ville de fond en comble, se sont cachés derrière votre zèle pour le service du roi. Je les connaissais tous. Eh bien! pourtant, à pas un d'entre vous je n'ai fait d'observations. Vous me disiez : Il faut aller là, maître Pierre! j'y allais. Il faut faire cela, et c'était fait. Que m'importaient à moi vos raisons? Vous me demandiez un service, je vous le rendais. Je ne vous en ai jamais demandé, moi! non, je ne vous ai jamais *recommandé* ni celui-ci, ni celui-là, j'ai toujours frappé pour votre compte... Et aujourd'hui que je vous prie de me donner un petit coup de main, il vous vient des scrupules!... A charge de revanche, messieurs, car je pense bien que vous avez encore besoin de maître Pierre. Oui, oui, mes bons messieurs, le zèle de la maison de Bourbon vous dévore, et jusqu'à ce qu'il soit éteint, vous avez bien des rancunes à satisfaire, bien des humiliations à venger, bien des maisons riches à dévaliser, en commençant par la cave, et à flageller ou à couvrir de boue beaucoup de braves gens qui vous font rougir. Eh bien! messieurs, je vous souhaite de pouvoir alors vous passer de moi, comme je saurai me passer de vous aujourd'hui.

Cette menace était loin de faire les affaires de la bande royaliste, qui ne se sentait pas de taille à exécuter sans maître Pierre les belles tyrannies dont elle avait si bonne envie.

— Voyons, voyons, dit le colonel, tout peut s'arranger. Diable d'homme va! on ne peut pas raisonner avec lui le moins du monde.

— Mon Dieu! reprit le capitaine Commère, on ne demande pas mieux que de vous être agréable, maître Pierre. Ce qu'on vous disait était par manière d'acquit, pour savoir à quoi s'en tenir; une de ces petites justifications qui rassurent les consciences.

— Et puisque vous avez des motifs particuliers, maître Pierre, ajoutait Saint-Gardailh, nous sommes gens à les servir, sans même nous inquiéter de ce qu'ils peuvent être.

— Si, si, messieurs, il faut s'en inquiéter, moi, du moins, sinon vous; sinon pour vous, au moins pour moi; pour la justification de la conscience, comme vous dites, quand on en a une. Tout aussi bien devez-vous savoir et qui je suis, et ce qui m'a fait ce que je suis.

## X. — RÉVÉLATIONS.

Messieurs, continua maître Pierre, je n'ai pas toujours tordu la paille ou tourné le hêtre et l'acajou. En récompense des services rendus par mon père, une noble et ancienne famille du Quercy m'accueillit pauvre et orphelin. Retirés dans leur château de Castelnau, à quelques lieues de Cahors, les frères de Belloc, deux braves gardes-du-corps du roi Louis XVI, avaient porté sur moi leurs affections, que je partageais avec la fille de la marquise de S.... leur sœur, égorgée à Saint-Domingue. L'éducation de leur nièce et la mienne faisaient toute leur sollicitude comme nos jeux faisaient tous leurs délassemens; et peut-être sur cette amitié d'enfant avaient-ils fondé d'autres projets. Un jour, fortune, château, livres et maîtres, joies et bienfaiteurs, tout disparut. J'avais quinze ans.

C'était en 1791 ; le 15 août, jour de la fête de la Vierge, comme aujourd'hui; comme aujourd'hui, la terre brûlait sous un ciel de feu. — Jours de crimes ou de gloire pour les hommes, car les têtes mordues par un soleil des tropiques s'exaltent et s'échauffent aux énergiques et farouches passions qui fermentent au désert.

La commune de Castelnau fut envahie par un bataillon de gardes nationales venu de Cahors pour installer au presbytère un curé constitutionnel. Une vive opposition se manifesta parmi les habitans de cette petite commune. Une lutte s'engagea, et le château des messieurs de Belloc, connus par leurs opinions royalistes, fut toute la journée l'un de ces mille champs de bataille où, sur tous les points de la France, se ruaient à toute heure, pour un combat à mort, les deux principes qui depuis les guerres de la Jacquerie s'étaient toujours tenus armés : l'aristocratie, d'un côté; la démocratie de l'autre.

Je combattis à côté de mes bienfaiteurs; mais le courage ne pouvait rien contre le nombre. Les deux frères furent outrageusement frappés, lâchement égorgés, le plus jeune surtout, au moment où, après avoir parlementé, il venait d'ouvrir les portes de sa chambre, où, en se battant toujours, il s'était réfugié. Il fut atteint au côté gauche d'un coup de feu que le capitaine du bataillon, un jeune homme, lui tira à bout portant! J'allais me jeter sur l'assassin quand l'irruption du bataillon entier me sépara de ce misérable. Bientôt, dans l'intérieur des appartemens, des cris de femme se firent en-

cendre. Je compris alors qu'avant de venger les morts, j'avais à sauver la vie à ce qui restait de la famille de mes bienfaiteurs... Hélas! n'échappant aux rires insolens et aux propos grossiers des uns que pour tomber dans les bras libertins ou sous les lèvres vineuses des autres, la dernière héritière des Belloc, échevelée, en désordre, les yeux baignés de pleurs, mourante de honte et de lassitude, était poursuivie de chambre en chambre, d'étage en étage. Je m'armai d'une hache, et je lui fis un rempart de mon corps. On m'aurait tué, si, s'élançant sur l'entablement d'une fenêtre, la jeune fille n'eût menacé de se précipiter sur les baïonnettes dans la cour, au premier mouvement qui serait fait pour s'emparer d'elle.

Le commandant du bataillon arriva; sa vue ranima ma rage, et je m'élançai vers lui la hache haute; un coup de baïonnette dans les reins m'arrêta, et me fit tomber en arrière. — Qu'on ne lui fasse point de mal, dit le commandant, c'est un fou! Liez-lui les pieds et les mains, nous irons l'attacher à un arbre du parc. Il a une fièvre chaude, dit-il en ricanant, la rosée de la nuit lui fera du bien. Allons, que tout le monde sorte. Et vous, mademoiselle, dit-il à la jeune fille qui, en me voyant frappé à mort, avait oublié ses dangers pour courir à moi, ne nous faites plus de ces sortes de frayeurs, que diable! et il accompagna cela de regards, de serremens de mains et de propos tels qu'un misérable comme lui, couvert de sang, un peu pris de vin, en pouvait adresser à une pauvre fille, qui avait épuisé en mille luttes sa dernière énergie, qui ne voyait plus, n'entendait plus, et, qui se sachant presque nue sous tant de regards, en était à espérer que Dieu lui enlèverait le sentiment et la vie avant que son corps ne fût livré à la souillure.

Pour moi, je fus traité comme le commandant l'avait ordonné. On me lia les pieds et les mains. Je fus attaché à un arbre au moyen d'un câble qui me serrait la ceinture; et comme, par suite de l'affaiblissement que me faisait éprouver la perte du sang qui coulait de ma blessure, la partie supérieure de mon corps retombait toujours en avant, on trouva plaisant de me passer au cou une corde, qui, en me fixant à l'abre, me forçait à me tenir droit...

Ainsi je passai la nuit. J'entendais les chants de victoire, les clameurs farouches de l'orgie à laquelle se livrèrent les gardes nationales de Cahors. Puis, quand le marteau eut démoli tout ce qu'il pouvait démolir, quand les pillards eurent ravagé et pris tout ce qui se pouvait déplacer et empor-

ter, quand les serruriers, les menuisiers, les plombiers, les merciers du pays eurent enlevé le fer des grilles et des portes, les plombs des conduits et des terrasses, les beaux meubles, les riches tentures, tout le linge qu'ils trouvèrent à leur convenance, une ronde infernale commença. Les étoiles qui scintillaient au ciel disparurent dans des nuages de fumée, et le vent m'apporta au visage la chaleur et les étincelles du feu qui consumait le château.

Le jour parut; les voix rauques ne hurlaient plus leurs chants de victoire; l'orgie trébuchante s'éloigna au son du tambour, et les dernières lueurs de l'incendie luttèrent et pâlirent devant les premiers rayons du soleil. Mais je n'avais déjà plus le sentiment de l'existence : le bruit, la lumière et les ombres n'arrivaient que confusément à moi; car ma tête s'était inclinée, et, entraînée par son poids, avait fortement comprimé mon cou contre la corde qui le serrait; alors le froid du matin, qui avait raidi mes membres et engourdi mon sang, m'amena cette torpeur que suit le sommeil funeste qui, en peu d'heures, s'il se prolonge, devient la mort.

Mais Dieu me prit en pitié Le sang, qui déjà se retirait vers le cœur devant le froid qui venait des extrémités, refoula le froid, à son tour, sous la chaleur qui parcourait mes chairs. Il me semblait qu'à mes côtés une voix amie prononçait mon nom et que des larmes tombaient tièdes sur mes joues. L'air arrivait plus vif à mes poumons, et celui qui les avait long-temps comprimés se put exhaler en liberté. Je sentis le besoin d'agir et je pus étendre mes bras, où je ne ressentais plus que la douleur sourde qu'a provoquée une longue gêne; ma tête ne battait plus sur mes épaules, comme celle d'un pavot qui tient encore à sa tige brisée. Je vivais, et pourtant j'hésitais à ouvrir les yeux, tant je craignais que le bonheur de me sentir vivre, si doux, si intime, ne vînt se briser à ce dernier essai des facultés de l'existence. Que vous dirai-je enfin?... Auprès de moi était la nièce de MM. de Belloc. C'est elle qui avait coupé les cordes de mon supplice; c'est elle qui m'avait traîné au soleil, en plein soleil du mois d'août, dans les champs, et la vie m'était revenue sous les âpres ardeurs de ses rayons; c'est sa voix que j'avais entendue; c'est son souffle que j'avais senti à mon front; c'est sur ses genoux que ma tête était posée; et quand j'ouvris enfin les yeux, ce fut sur les siens que mes regards se reposèrent... Mais, ô mon Dieu! à la voir ce qu'elle était, je vous aurais blasphémé de m'avoir rappelé à la vie, si l'idée ne m'était venue que vous m'aviez réservé pour être l'instrument aveugle de votre vengeance. Et je

le serai, messieurs; car Dieu n'a pu vouloir qu'une innocente et jeune fille de seize ans ait été, toute une nuit, jetée, sans vengeance, ici-bas, aux passions brutales d'une tourbe d'égorgeurs et de pillards, et livrée aux caresses d'un chef qui l'a violée sur des décombres, à la lueur de l'incendie. Dieu n'a pu vouloir que depuis, et toujours sans vengeance, elle ait traîné jusqu'ici, dans la misère et l'humiliation, une vie déshonorée, avec un enfant sur les bras ou à son chevet, pour lui rappeler et à toute heure son martyre et sa honte... Non, messieurs, Dieu ne l'a pu vouloir; car Dieu est juste : aussi Dieu ne le veut point! Aussi, après trente ans, l'heure de sa justice a sonné, et il m'a choisi pour l'exécuteur de ses œuvres, moi qui depuis cette nuit maudite ai fait serment de ne pas abandonner la nièce de mes bienfaiteurs, de la protéger, de lui donner du pain et de la venger. Dieu n'a plus à me demander compte que de la dernière partie de mon serment; car, pour l'héritière des Belloc, j'ai mendié, j'ai subi toutes les peines d'une vie pauvre et délaissée; pour elle je travaille encore, et tous vous pouvez dire si tout ce qu'un ouvrier laborieux peut donner d'aisance et de bonheur dans sa boutique a jamais manqué à Marguerite et à sa fille.

— Marguerite! crièrent-ils tous à la fois.

— Oui, messieurs, Marguerite est la nièce des frères Belloc, et Marie, sa fille, est l'enfant engendré dans cette nuit d'orgie, de pillage et de meurtre; de même que voici, dit maître Pierre en ouvrant le coffre placé devant lui et en jetant avec violence sur la table les effets qu'il contenait, de même que voici les cordes qui ont garrotté mes mains et serré mon cou, comme aussi voilà les vêtemens déchirés que portait la victime de tant d'ignobles débauches. A présent, vous savez qui je suis, et d'où me vient le surnom de *Pingeat* accolé à mon nom.

Tous ces hommes, l'œil en feu, les poings fermés, bondirent à la fois sur leurs siéges comme si une même commotion électrique les eût soulevés.

— Et à présent, continua maître Pierre, croyez-vous, messieurs, que tout cela vaille bien la mort d'un homme?

— Oui, la mort! crièrent-ils tout d'une voix.

— Son nom et sa demeure, dit Daussonne, et je veux que mon sabre lui fouille les entrailles et les mette au soleil.

— Je l'ai long-temps cherché, reprit maître Pierre d'une voix qui était devenue triste et grave. Après être bien des années resté caché dans les ruines du château des Castelnau, où la charité nous nourrissait; quand

je pus, sans compromettre, par ma mort, l'avenir de Marguerite et de sa fille, me montrer déguisé dans la ville de Cahors, j'appris que la plupart des gardes nationaux qui avaient incendié le domaine des Belloc étaient partis dans un bataillon de volontaires à la nouvelle des dangers dont la coalition mal formée de l'Europe menaçait la France. Quand je voulus savoir au moins le nom du chef qui avait eu ce jour-là le commandement des gardes nationales, il y eut incertitude et variations; trois ou quatre noms furent prononcés, et toute identité me parut douteuse.

— Ah, diable! dit le commandant en renouvelant le geste favori de sa stupidité. Mais alors, je ne vois pas ce que tout cela peut avoir de commun avec le général Ramel.

— Le voici. De tous ces hommes qui ont pris part au sac et à l'incendie du château des Belloc, il n'en est qu'un dont le visage soit resté dans ma mémoire, car celui-là, tant qu'il exécutait son œuvre de bourreau, je l'ai vu face à face; j'ai senti son souffle sur mon front qui brûlait, ses mains sur mes mains et ses genoux sur ma poitrine; j'ai entendu sa voix quand il m'accablait d'outrages et de railleries. C'est lui qui a garrotté mes mains et attaché à mon cou la corde qui me clouait à l'arbre. Eh bien! celui-là, après trente ans, existe encore.

— Et qui l'a vu? dirent-ils tous.

— Moi.

— Tu l'as bien reconnu?

— Oh! oui, bien reconnu.

— Où?

— A Toulouse.

— Quand?

— Aujourd'hui même.

— Quel est-il?

— Un officier de lanciers. Il demeure chez le général.

— Et d'un! dit Daussonne. Et l'autre?

— Avec celui-ci, je saurai si je ne me suis pas trompé, reprit maître Pierre; car Dieu, je crois, m'a fait la grâce de prolonger aussi la vie de l'autre jusqu'à ce jour.

— A la bonne heure, dit Daussonne, d'une pierre deux coups!

— Attendez, attendez, dit le colonel; il faut savoir si les soupçons sont fondés.

— C'est mon affaire, messieurs. Voici toujours sur quoi ils reposent.

M. de Belloc, celui qui fut si lâchement assassiné à mes côtés, portait au doigt un fort beau diamant d'un très-grand prix, et monté à l'antique. Durant l'orgie des vainqueurs de Castelnau, un garde national le fit voir à ses camarades en disant que pour s'en emparer il avait été obligé de couper d'un coup de sabre le doigt de M. de Belloc. Le commandant du bataillon, jouant la colère, l'arracha des mains de son camarade, et, devant la bande joyeuse, le passa au doigt de Marguerite, comme si c'eût été son présent de noces; et Dieu seul sait quelles humiliantes plaisanteries accueillirent cette boutade galante et sentimentale du libertin possesseur de Marguerite.

Mais après le départ du bataillon, quand, délaissée, mourante et flétrie, Marguerite revint à la vie et au sentiment de sa déplorable destinée, elle ne retrouva plus le diamant à sa main. Eh bien! après trente ans, Dieu m'a fait retrouver cette bague comme il m'a fait retrouver mon bourreau.

— Aux mains de qui? dit le commandant.

— De Ramel, répondit Pierre.

— C'est dit; mort à Ramel! cria Daussonne.

— Oui, mort à Ramel, répliqua maître Pierre, si Ramel a été le chef du bataillon qui a brûlé Castelnau; car il ne peut donner ni un époux à Marguerite, ni un père à Marie.

— Pierre, dit le colonel, vous avez pour ce soir le commandement de nos compagnies : voici des ordres en blanc. Capitaine Angladet, vous prendrez sur les fonds que je vous ai remis ce qui sera nécessaire pour d'amples libations à l'auberge de Gaubert.

— Les cœurs les plus timides sont après boire des cœurs de lion, dit le capitaine Commère.

— Et les bras sont de fer, et le corps d'un ennemi sert d'enclume, ajouta Daussonne.

Tout fut dit, et le conseil se sépara après quelques menues dispositions pour mettre à fin la besogne qui devait se faire dans la soirée.

— Hélène, dit maître Pierre, resté seul avec cette jeune femme, je vous ai livré mon secret; mais, dans les terreurs qui vous ont assaillie durant mon récit, j'ai surpris le vôtre. Avant même tout ceci vous aviez, je l'ai bien vu, connaissance de ce qui s'est fait à Castelnau. Vous ignoriez quelle était la victime, mais vous saviez quel était le bourreau, ou du moins le complice du bourreau. Je vous défends de sortir de votre chambre, vous

vous perdriez sans le sauver; car sa vie ou sa mort ne dépendent plus de lui. Il ne peut changer le passé, et par ce qu'a été pour lui la nuit du 15 août 1791, nous verrons ce que sera la soirée du 15 août 1815. Dieu fera justice, je ne suis plus que l'exécuteur aveugle des desseins de la Providence.

Après ces menaces pour adieu, Pierre sortit. Hélène n'eut la force ni de le supplier, ni de le maudire; il lui semblait qu'après trente années tous ces hommes arrivaient au but marqué par le doigt de Dieu!

## XI. — LA FARANDOLE.

La nuit était venue, belle et étoilée.

Une bande de vingt-cinq à trente verdets déboucha tout à coup de la porte Arnaud-Bernad. Ils sortaient de la taverne de Gaubert, où depuis quatre heures, suivant les instructions de maître Pierre, le capitaine Angladet chauffait, à table, l'enthousiasme de ces septembriseurs à cocarde blanche. La voix rauque, et chancelant sur leurs jambes, ils brandissaient des sabres et des bâtons et hurlaient les chansons royalistes du temps, que terminait toujours une menace de mort. Cette bande s'était grossie en chemin de tous ces enfans qui, la tête et les pieds nus,—de toutes ces femmes qui, les cheveux en désordre, les vêtemens délabrés et le visage enluminé, précèdent et flanquent, dans les grandes villes, la marche des tambours et de la musique des régimens ou des troupes équestres, celle des condamnés à mort, et les promenades des saltimbanques en paillettes et des chiens habillés; — population de lazzaroni, hâve et paresseuse, qui, à la moindre rumeur, s'élance de tous les carrefours, se montre à tous les coins de rue, et se groupe avec une si effroyable promptitude dans les lieux mêmes où on la doit attendre le moins, qu'elle semble, comme une fourmilière sortir de dessous les pavés.

Lorsque cette foule turbulente et avinée fut arrivée sur la place Royale, elle forma une chaîne pour pour danser la farandole, danse tumultueuse et rapide, dont la ronde du sabbat, avec ces enlacemens frénétiques, ses poses effrontées et son tournoiement convulsif et rapide, peut à peine donner l'idée.

La farandole, telle que celui qui écrit ces lignes l'a vue, aux mauvais jours de la réaction de 1815, la farandole était la mise en branle de toutes

les passions mauvaises et ridicules. Il y avait des ambitieux qui, en précipitant le mouvement de la mesure et en élevant au diapason le plus haut la voix qui l'accompagnait, étaient sûrs de l'emporter, pour un emploi, sur le fonctionnaire en exercice, dont les jambes étaient plus lourdes, dont la voix était plus grêle. Il y avait des coquins de neveux qui se vengeaient, comme Henri IV se vengeait de Mayenne, du gros et gras parent qui faisait attendre long-temps sa succession. Il y avait des haines qui, pour se satisfaire, au moment où la danse était emportée dans son plus rapide mouvement, lâchaient tout à coup la main qui, ainsi qu'un anneau à une chaîne, liait à la ronde un ennemi; et celui-ci alors lancé comme une roue détachée d'un char au galop, s'allait heurter violemment contre les maisons et le pavé, d'où on le relevait sanglant et foulé aux pieds, quand l'inexorable ronde était passée. Et le libertinage, donc! et le vol! comme, ensemble ou séparément, ils se jouaient des poches et des goussets, des riches étoffes, des bijoux et des dentelles!! Et cependant la ville entière se ruait dans l'ignoble farandole, ceux-ci par enthousiasme, ceux-là par calcul, les autres par peur!

Les enfans d'une même rue la commençaient en dansant autour d'un feu de joie. D'autres feux s'allumaient dans des quartiers prochains, et la ronde, agrandie, roulait vers la place voisine, autour de nouveaux feux. Comme un torrent qui entraîne dans son lit tout ce qui se trouve sur ses rives, elle attirait à elle tout ce qu'elle rencontrait sur son passage. Bientôt l'enthousiasme gagnait de proche en proche, montait d'étage en étage, et, entraîné par une puissance fascinatrice et irrésistible, descendait dans la rue, pour se jeter dans le tournoiement rapide de cette chaîne, dont on voyait incessamment se multiplier les anneaux. On eût dit cette danse fantastique du moyen âge, emblème du grand niveau passé sur toute la société, et où la mort, menant le branle, entraînait dans le même quadrille le pape et l'humble moine, le simple soldat et l'empereur, la princesse et la chambrière. La farandole roulait pêle et mêle les habitans de quartiers divers; l'artisan d'Arnaud-Bernad donnait la main à la grande dame de la rue des Nobles; le batelier du port Garau pressait de ses bras vigoureux la fine taille de la sémillante modiste du quartier Saint-Rome ou de la rue Croix-Baragnon; les fils de bonne maison de la rue Tolozane et de la place Mage coquetaient auprès des filles des gros marchands de la Pierre. Pas de style, pas de pinceau d'artiste qui puissent peindre la farandole, lorsque, ainsi lancée et agrandie, elle se roule comme une ceinture

qui tourne, tourne toujours aux flancs de la ville tout illuminée, dont les maisons seules sont muettes et désertes.

Je ne sais, en vérité, quelles images assez animées, quelles teintes assez chaudes, pourraient surtout donner une idée de celle qui, dans la nuit du 15 août, partie de la place Royale, aux hurlemens des verdets, arrivés ivres d'Arnaud-Bernad, s'en vint, toujours hurlant, toujours gonflée dans sa course, en suivant les rues Saint-Rome, des Changes et des Filatiers, dérouler ses interminables replis sur la place des Carmes. Là, après s'être tordue sur elle-même, devant la maison du général Ramel, elle se lança dans la rue Pharaon, la place des Salins, la grande rue des Nobles; se tordant de nouveau sur la place de la Cathédrale, et, courant dans les rues Boulbonne et de la Pomme, elle revint sur la place Royale, où ceux qui menaient ce galop satanique vinrent donner la main à ceux qui en formaient les derniers chaînons. C'était l'image du serpent qui mord sa queue. La ville, étouffée dans les étreintes de cette effroyable ceinture, était ébranlée dans ses fondemens par les bonds précipités de la ronde immense qui roulait en grondant comme un tonnerre sur le pavé qui brûle.

La voilà, l'immense farandole! la voilà arrivée à toute l'exaltation de l'ivresse et de la folie; elle chante, elle hurle, elle jure, elle rit, elle est furieuse, elle est débauchée, insolente et provocatrice; elle se précipite, elle tombe, elle se tord, couverte d'écume et de poussière, haletante, débraillée, les vêtemens déchirés, les bas sur les talons, les pieds meurtris, les seins nus et les cheveux au vent. Allons, allons, c'est l'heure! la farandole a épuisé, en aveugle, les plus convulsives joies de l'orgie épileptique; une seule, la dernière, lui reste, qu'elle n'a point goûtée, celle qui par les exhalaisons de chaudes vapeurs peut seule raviver l'horrible sabbat. C'est l'heure, c'est l'heure : donnez du sang à la farandole.

Maître Pierre le savait bien.

Lorsque la ronde infernale tourna sur la place des Carmes, Pierre poussa un cri, auquel d'autres cris répondirent bientôt de la chaîne qui se résoudait à l'instant; à mesure qu'elle passait devant le tourneur de chaises, qui dominait la foule de toute la tête, on vit se détacher un à un les hideux commensaux de la taverne de Gaubert.

— Eh bien! maître, dit Angladet, le majordome et le sommelier de cette bande d'ivrognes, il paraît que c'est pour ce soir?

— Oui, capitaine, pour ce soir, à moins que Dieu ou diable ne s'en mêle à présent.

— Pour le diable, cela se pourrait bien, maître; quant à Dieu, Dieu nous laissera faire, il n'aime pas les bonapartistes... D'ailleurs, j'ai là mes vingt-cinq, qui sont en état de se moquer de l'un comme de l'autre. Tu n'auras qu'à parler.

— Je le sais, capitaine; quoiqu'à vrai dire j'eusse autant aimé n'avoir pas à tirer les paroles du gosier du général... ou de l'autre avec la lame d'un couteau. Mais ils l'ont voulu, les malheureux! Que Dieu le leur pardonne! dit-il d'une voix sombre, et à Hélène aussi! ajouta-t-il d'une voix moins élevée et avec un profond soupir.

C'est que maître Pierre avait attendu vainement l'officier de lanciers au rendez-vous qu'il lui avait fait donner par Hélène. A mesure que l'heure fixée s'éloignait, et qu'il sentait approcher celle où il devait prendre un parti, Pierre avait senti croître son impatience. Ne pouvant plus rester en place, et comme si, en allant sur la route que devait parcourir celui qu'il attendait, il le pouvait faire arriver plus vite, maître Pierre allait et venait de la maison Gatimel à la maison du général. Enfin, et lorsqu'il entendit de loin les hurlemens de la farandole qui s'avançait, il monta une dernière fois à la chambre d'Hélène; mais Hélène n'y était plus. Et lorsque. surpris et alarmé de cette brusque sortie, il interrogea les voisins, il lui fut répondu qu'on n'avait vu sortir de la maison Gatimel que deux jeunes gens portant l'uniforme du lycée.

Sans trop s'arrêter à cette dernière partie des renseignemens, qui lui parut insignifiante, le fait seul de l'absence bien constatée d'Hélène lui laissa la conviction qu'Hélène se jetait au travers de ses projets, et le concondamnait ainsi à se venger au hasard.

Telle est la pensée qui le dominait lorsqu'il rejeta sur Hélène la responsabilité de ce qui allait arriver.

La farandole, qui courait en triple haie, masquait dans ses replis une masse noire et sinistre d'hommes qui sur la place se tenaient devant la maison du général, armés de bâtons, de sabres et de pistolets cachés en partie sous leurs habits. Les cris de *vive le roi! à bas Ramel!* en partant de ce groupe, se mêlaient aux chants de la farandole, qui en ressentait un vague effroi.

Tout à coup, du coin de la place sur lequel débouche la rue des Chapeliers, et où depuis long-temps il faisait sentinelle, un enfant accourut vers maître Pierre. Il eut à peine dit quelques mots au tourneur de chaises que celui-ci se dirigea vers les lieux que l'enfant venait de quitter, et il

n'y était pas encore arrivé que le général Ramel y parut lui-même. Il se fit alors un grand hourra, les cris redoublèrent, la farandole précipita ses chants et sa mesure, et des cailloux furent jetés aux fenêtres, dont les vitres tombaient brisées.

Maître Pierre alla droit au général, qui, entendant de loin les cris terribles et menaçans d'*à bas Ramel!* dit d'une voix ferme à Pierre, qu'il avait reconnu : — Que lui voulez-vous au général Ramel, vous et les vôtres? le voici!

— Les miens? rien! du moins encore, répliqua maître Pierre. Moi, c'est différent! et il va dépendre de vous que vous n'ayez de compte à régler qu'avec moi.

— Avec vous, maître? Mais vous n'y pensez pas. Entrer en explications à cette heure! en face d'une émeute qui met ainsi le marché à la main! Quelque chose que vous me demandiez, je paraîtrais n'avoir cédé qu'à la peur. Arrière! maître, livrez-moi passage. J'ai à dissiper ces mutins au nom du roi.

— Et moi, au nom du ciel, général, je vous supplie d'attendre encore; n'avancez pas, n'avancez pas avant d'avoir répondu un oui ou un non à ma demande.

— Monsieur, si vous insistez, je vous fais arrêter.

— Demain, ce soir, tout ce que vous voudrez; tenez, voulez-vous, à l'instant même, voilà mon épée, général, je suis votre prisonnier; mais consentez à me répondre. Voyons, la main sur la conscience, dites-moi : — Je jure que....

— Prétendez-vous me faire violence, monsieur? s'écria Ramel, et, par un mouvement brusque et un bond de côté, il se dégagea des étreintes de maître Pierre, qui, la voix émue, pâle et les yeux mouillés, le suppliait de ne point repousser la main qu'il lui tendait pour le sauver, et se faisait presque lourd à son bras pour ralentir sa marche et retarder une sanglante catastrophe.

Efforts inutiles, le général hâta le pas; maître Pierre, au désespoir, lui jeta sa terrible question à travers le tumulte qui grandissait toujours; mais le général ne lui fit aucune réponse; peut-être n'entendit-il pas, car le groupe des verdets qui, grossi peu à peu, était devenu une foule immense, s'étendait de droite et de gauche comme deux grandes ailes pour envelopper sa proie en se resserrant. Ses rugissemens, qui d'abord n'arrivaient que de face, retentirent alors de tous côtés. Maître Pierre, qui, jusque-là,

avait, par déférence sans doute, tenu son chapeau à la main, le remit brusquement sur sa tête. Ce devait être là un signal convenu, car les verdets eurent à peine aperçu ce mouvement que les vociférations redoublent avec plus de violence, et le général est cerné de plus près. Il était cependant facile de voir que les derniers ordres n'avaient pas encore été donnés par celui dont la bande semblait attendre les inspirations. Mais le général, qui, en battant en retraite, était porté plus qu'il ne marchait vers la porte de son hôtel, eut l'imprudence de crier à la sentinelle de faire son devoir, et l'imprudence plus grande encore de mettre lui-même l'épée à la main. Maître Pierre ne se contint plus, et cria à son tour : — Faites ce pour quoi vous êtes venus.

En un instant, le factionnaire fut renversé, désarmé et percé de coups. Le général, pressé, insulté, menacé, frappant de droite et de gauche, et, frappé à son tour, trébucha sur le cadavre. Porté par le flux et le reflux de l'émeute, maître Pierre, qui de nouveau se trouva placé auprès de lui, l'aida à se relever, et lui dit à voix basse : — Il est encore temps.

Mais, emporté par son fatal destin, le général continua de se défendre, et son épée sortit sanglante de plus d'une poitrine.

— Tu l'as voulu, crie Pierre, soit donc ! Et un coup de pistolet partit. Frappé à bout portant d'une balle qui lui perça la main avec laquelle il supportait le fourreau de son épée, et qui pénétra dans le côté gauche du bas ventre, le général tomba en poussant ce cri plaintif : — Ah, mon Dieu ! je suis mort !

— Oui, mort ! dit sourdement maître Pierre qui le reçut dans ses bras, et se pencha vers lui ; mort le 15 août 1815, et à la même heure, et frappé comme le fut, au château de Castelnau, le jeune de Belloc, le 15 août 1791. Que Dieu ait pitié de votre ame, comme il a eu pitié de la sienne !

On n'a jamais su ce que le général avait répondu à ce rapprochement qui lui arrivait comme une accusation. Mais on vit tout à coup maître Pierre se frapper violemment le front, et avec son épée il écarta les bandits qui venaient frapper lâchement leur ennemi à terre. Il l'entraîna et le remit aux mains d'un jeune secrétaire accouru en pleurant, mais trop tard, au secours de son maître. La porte de la maison fut fermée, et Pierre se plaça sur le seuil comme pour en défendre l'entrée.

La farandole tournait toujours, et toujours sur la place des Carmes,

rejetait dans la foule ameutée quelques chaînons de sa ronde que la curiosité, le vague instinct du meurtre, et comme une bonne odeur de sang attiraient.

## XII. — L'ÉMEUTE.

L'action de maître Pierre se drapant tout à coup dans sa générosité ou dans son repentir était loin de satisfaire la bande qu'il avait déchaînée. Elle trouvait qu'il n'y avait point la moindre parité entre la dose d'enthousiasme qu'on lui avait fait prendre à la taverne, et la besogne qu'on lui avait fait faire : elle devait s'attendre à mieux que cela, et en vérité elle était lestée pour mettre le feu et porter le pillage et la mort aux quatre coins de la ville. Aussi se gêna-t-elle fort peu pour regimber contre ce coup de bride qui l'arrêtait en plein élan de galop et qui lui cassait les reins. C'était une véritable révolte de bandits contre leur chef; l'un l'apostrophait, l'autre lui adressait des prières; celui-ci le provoquait, celui-là, joignant l'action à l'injure, voulait l'arracher du seuil de la porte et passer malgré lui. C'étaient des cris, des coups de crosse sur les battans de la porte, des pierres lancées aux fenêtres, et tout cela accompagné de l'éternel refrain : Vive le roi ! A bas Ramel !

Mais Pierre savait trop bien à qui il avait affaire et quel pouvoir il avait sur ses gens pour s'effrayer beaucoup de cette tempête qui changeait de direction et grondait sur lui. Il savait bien que cette exaltatation qui se consumait ainsi en plaintes et en menaces vaines, s'épuiserait à frapper dans le vide, et qu'avant peu, la partie furieuse de l'émeute se retirerait, ou tout au moins céderait à la partie raisonnable qui, apportée par le roulis du flot populaire, finirait par se glisser aux premiers rangs. C'est ce qui arrivait en effet, et déjà même, quoique dominés encore par les vociférations menaçantes, on aurait pu entendre çà et là dans la foule quelques regrets, quelques expressions plaintives pour ce qui venait d'être fait.

Mais voilà qu'au même instant, dans l'espérance sans doute de fortifier les bonnes dispositions des uns et d'attirer la commisération des autres, un homme se montre à une fenêtre de la maison du général et s'écrie que le général est frappé à mort, qu'il n'a plus que peu d'instans à vivre, et que toute colère est inutile contre un cadavre.

On ne peut prévoir quel effet eût produit cette sorte d'appel au peuple,

si une voix tonnante ne l'eût interrompue en lançant la plus formidable interjection au milieu du silence de la foule. On eût dit d'un cri de tigre. C'était maître Pierre. Dans l'homme qui haranguait l'émeute, Pierre avait retrouvé celui qui n'était point venu au rendez-vous d'Hélène, celui qu'il cherchait partout depuis l'effroyable nuit du 15 août 1791. Il se jeta sur une carabine et le coucha en joue; mais quelque rapide que fût son action, entre le bout du canon et cet homme Pierre ne vit plus que le costume d'un élève du Lycée de Toulouse qui, par un mouvement encore plus rapide, s'était jeté au-devant du meurtre. Les regards de Pierre et ceux de l'élève se rencontrèrent. Pierre laissa retomber sa carabine, et secoua la tête comme s'il eût voulu dissiper les prestiges d'une vision qui troublait ses regards; cela fait, il releva les yeux et son arme pour bien assurer son coup, mais l'élève et l'homme avaient disparu, et la fenêtre s'était refermée.

— Ah! s'écria maître Pierre, se jetant au milieu des siens, ah! vous trouvez que nous n'avons pas assez fait? Vous avez raison, mes braves. Ah! il vous faut des maisons à fouiller de fond en comble, des meubles à briser et à jeter par les fenêtres, des femmes qui pleurent à flageller, des enfans criards à rouler dans les escaliers d'un revers de main, et des hommes qui se défendent à tuer à bout portant, et des cadavres immobiles à tailler comme des lanières dans une peau de bœuf. Très-bien! très-bien! vous en aurez, mes braves. Voilà la maison du général, je vous la livre. Allons, de bons coups de crosse, enfoncez-moi cette porte.

Les verdets s'entre-regardaient indécis, et semblaient peu comprendre ce changement subit.

— E!, là, là! Mon Dieu! dit Daussonne, comme tu t'échauffes! il n'est plus temps; il y a un quart d'heure, il n'eût pas fallu tant de paroles, vois-tu. Mais à présent nous nous sommes refroidis au contact des poltrons. Il y a trop d'alliage dans la bande pour que nous puissions aller de franc jeu... à moins que tu ne trouves un moyen de mettre à notre diapason ces coquins de modérés qui nous débitent de belles maximes sur l'ordre et l'humanité, comme si cela menait à quelque chose. Les imbéciles! avec leur ordre et leur humanité, les bonnes places restent à ceux qui les occupent.

Et à son tour, Daussonne allait épuiser toute la faconde que lui avaient donnée les amples libations de la journée, si maître Pierre ne l'eût vive-

ment attiré à lui, en l'entraînant dans le cabaret qui se tenait au rez-de-chaussée de la maison attenant à l'hôtel du général.

— Et tu dis, mon camarade, qu'il faut un moyen, murmura Pierre? Tu as des cartouches? Bien, bien. Suis-moi, et tu vas voir, dans un instant, tous ces coquins de modérés, comme tu les appelles, sauter comme des chevreaux et prendre feu comme si on eût lancé après eux le troupeau des renards de Samson avec des bouchons de paille allumés à la queue.

Quelques minutes, le temps qu'il faut pour arriver sur le toit d'une maison, au troisième étage, et de là entrer par une lucarne dans le galetas de la maison voisine, s'étaient à peine écoulées, que deux coups de feu se firent entendre, et que deux balles arrivèrent au milieu d'un groupe inoffensif qui pérorait en pleine place. Un homme fut blessé, c'était un garde urbain (1); un enfant fut tué, c'était le fils d'un verdet.

Tous les yeux se portèrent vers la direction d'où les coups étaient partis; le vent n'avait pas encore emporté la fumée. Un hourra de malédictions indiqua la maison du général. C'en fut assez, les cris : *On tire sur le peuple!* coururent de groupe en groupe, de rue en rue. Il n'y eut plus qu'un mouvement, qu'une volonté dans toute cette foule. Elle se précipita avec des armes et des pierres vers la maison meurtrière; en un clin d'œil, les poutres, les madriers employés à l'échafaudage d'un arc de triomphe préparé pour l'arrivée prochaine de la duchesse d'Angoulême, furent roulés de mains en mains, et la foule, ainsi qu'une ancienne catapulte, les lançait comme un bélier contre la porte de l'hôtel.

La porte s'ouvrit avec fracas, soit qu'elle eût cédé aux efforts des assaillans, soit plutôt que maître Pierre ou son compagnon eussent eux-mêmes abrégé en dedans les travaux du siége. Ce fut alors un spectacle épouvantable. Conduite par Daussonne, qui l'attendait avec des flambeaux, la foule, armée et furieuse, s'élança dans tous les appartemens, à tous les étages, ouvrant les armoires, fouillant tous les coins les plus obscurs; on eût dit une meute de limiers. Les gens de police étaient survenus; avec eux des gardes urbains, des officiers de la légion Marie-Thérèse, des aides-de-camp du maréchal Pérignon : c'était un mélange hideux de bandits, d'honnêtes gens, de soldats et de peuple, armés, les uns au nom de l'ordre et de la loi, les autres pour le pillage et pour le meurtre, et tout cela se poussait, se culbutait, n'ayant qu'une idée : trouver le général.

(1) Nom donné à cette époque aux gardes nationaux.

Un seul, dans tout ce ramas d'hommes, courait dans l'hôtel, mais avec des intentions diverses; un seul poursuivait une autre pensée, c'était maître Pierre. Que lui importait le général à cette heure? Aussi il s'inquiétait peu des cris et des actions de la foule demandant le général à grands cris. Le premier dans le salon, sur le canapé, où le général s'était reposé, et qui était couvert de sang, il avait vu le chapeau d'uniforme, avec la ganse et les glands en or, et sur le parquet, hors du fourreau, l'épée, dont la poignée était d'or massif. Mais il avait dédaigné tout cela : ce n'était point là sa part du butin, à lui! En parcourant le galetas, qu'il avait fouillé en tout sens, au fond d'un misérable réduit, dans la partie la plus élevée de la maison, sur un tas de poussière et de débris, il avait bien vu se traîner, bien entendu gémir le général, le corps couché sur des pots de cheminée, et la tête appuyée contre une poutre, mais après s'être assuré que ce malheureux était bien seul, il avait continué ses recherches; car ce n'était plus un cadavre qu'il fallait à sa rage. En descendant, dans toute la hauteur de l'escalier, du comble au rez-de-chaussée, il avait bien trouvé une large trace de sang; mais il avait détourné les yeux, car celui qu'il cherchait, — et en y songeant il mordait ses lèvres et fermait convulsivement ses poings, — celui qu'il cherchait, n'avait point eu de semblables traces à laisser après lui.

Mais l'émeute qui les découvrit se précipita dans la direction qu'elles indiquaient, tandis que Pierre, toujours seul, poursuivait sa terrible idée.

Le général Ramel fut trouvé au même lieu où maître Pierre avait dédaigné de le joindre. Protecteurs et ennemis, gens de police et soldats, tous entrèrent la baïonnette et l'épée en avant.

— Ah, messieurs! de grâce, achevez-moi!... leur dit le général.

Un moment, devant une si grande misère, la foule s'arrêta muette. Une partie se montrait consternée; mais l'autre, celle qui avait reçu le prix du sang, fit entendre ses cris de joie et se mit en devoir d'achever sa victime, le tout par obéissance aux ordres d'un général, comme elle disait dans sa sanglante ironie. En effet, pendant que des officiers et des urbains couchaient le général sur un matelas étendu sur le plancher, tandis qu'ensuite ils le descendirent au premier étage, les gens de Daussonne et d'Angladet, dans les interstices laissés par les porteurs, plongeaient leurs sabres et leurs baïonnettes. Des coups terribles lui fendent le crâne et lui partagent la figure; ses bras, avec lesquels il tâchait de parer les coups, sont mutilés et cassés en sept ou huit endroits. Les doigts de sa main sont cou-

pés, et l'un d'eux fut ramassé; c'était celui qu'entourait le diamant de maître Pierre. Sa poitrine et ses épaules sont tailladées et criblées; et ce ne fut qu'après lui avoir fait vingt-une blessures, toutes mortelles, que ces forcenés laissèrent ce qui n'avait plus plus que la forme d'un cadavre.

En se retirant, Daussonne trouva maître Pierre dans la cour, la tête dans les mains, versant des pleurs de rage et le corps appuyé à une échelle dressée contre le mur qui séparait cette cour d'une maison voisine. Cette échelle, ainsi placée, avait résolu pour lui le problème de l'inutilité de ses recherches.

— Oui, je comprends, dit Daussonne, c'est par là qu'il se sera sauvé. Que veux-tu faire? Nous en tenons un, toujours; et en attendant celui-là a payé pour l'autre.

— Oui, dit maître Pierre d'une voix sombre, et où rugissaient sourdement la colère et le dépit; oui, il a payé! mais, comme tu dis, avec plus de vérité que tu ne penses, je crains bien qu'il n'ait payé la dette d'un autre.

— Tant mieux pour lui, mon brave! c'est un compte qu'il réglera là-haut, répliqua Daussonne. Mais nous n'avons pu le juger que sur les pièces de conviction; et en vérité, elles étaient contre lui. A propos, tiens, ajouta-t-il en fouillant dans sa poche, voici le diamant qui avait été pris à la main du jeune Belloc. Je l'ai ramassé avec le doigt auquel il était passé et qui a été abattu d'un coup de sabre par l'un des nôtres.

— Justice divine! murmura Pierre. Est-ce pour le repos de ma conscience que tu as permis au châtiment d'arriver par les mêmes voies qu'avait suivies le crime? Et la nuit du 15 août 1815 est-elle dans les desseins de ta Providence la vengeance de la nuit du 15 août 1791?

Pierre voulut être seul et s'éloigna lentement. Arrivé chez lui, il s'avança vers Marthe et lui passa au doigt le diamant héréditaire.

— Marthe, lui dit-il, je vous rapporte l'anneau nuptial qui vous fut volé dans la nuit fatale. Mais Dieu n'a octroyé que la moitié de la réparation du crime. La main qui eût pu donner l'autre est froide à cette heure comme la mort qui l'a saisie!

— C'est une main innocente que vous avez coupée, maître, répondit une voix sévère; et au même instant, un homme s'élança d'une chambre voisine, tenant à la main la fille de Marthe, et suivi de deux jeunes gens en costume d'élèves du lycée.

La coupable, la voilà, ajouta cet homme, et elle vient s'offrir en expiation, quel que soit l'arrêt prononcé : pardon, ou châtiment. A cette heure, maître, vous pouvez satisfaire votre vengeance. Je peux mourir : j'ai embrassé ma fille.

Un long silence suivit ces paroles. Tous comprenaient qu'un drame terrible allait se dénouer dans cette chambre où depuis plus de vingt ans il y avait eu bien des angoisses.

Maître Pierre chancelait sur ses jambes, et sa tête se penchait sous le poids de toutes les impressions terribles de la journée.

—Tous heureux, tous heureux! murmura-t-il enfin. A moi seul la misère et les remords ici; car j'ai commis un crime inutile. Adieu donc, Marthe! adieu, Marie! Que Dieu puisse me pardonner comme vous me pardonnez, vous, n'est-ce pas? Mais je dois fuir les hommes; car leur justice souvent ressemble à la vengeance, et la vengeance, vous le voyez, est aveugle.

—Et où irez-vous? maître, demanda le père de Marie.

—Dans les montagnes, en Espagne.

—Seul? continua-t-il.

—Non, point seul, répliqua un des jeunes élèves du lycée, et il se jeta dans les bras de maître Pierre.

C'était Hélène.

—Non point seul, continua-t-elle. Sous ce costume, j'ai sauvé mon frère de la mort. Je vais reprendre mes habits de femme pour sauver Pierre du désespoir. L'autre élève, c'était Gabriel. Il pleurait.... son rêve, peut-être, qui venait de lui échapper.

---

En 1823, à l'époque de la révolution espagnole, un soldat de la foi fut pris par les constitutionnels que commandait un officier français; il fut condamné à être passé par les armes. Une femme, en costume de Catalane, vint se jeter aux genoux du commandant pour demander la grâce de celui qu'elle appelait son mari; c'était Hélène; le commandant des bandes espagnoles était son frère. Mais elle arrivait à peine qu'une détonation se fit entendre.

Maître Pierre venait d'être fusillé!

C. Feuillide.

# REVUE POÉTIQUE.

DERNIÈRES PAROLES, POÉSIE.
LE SOUPER CHEZ LE COMMANDEUR, PAR H. BLAZE.

Ce n'est pas uniquement le hasard de leur apparition qui rapproche sous notre plume le titre de deux livres si divers en apparence; c'est aussi, dans la double pensée qui les a produits, une incontestable parenté, encore un pas dans cette voie de spiritualisme où la poésie semble devoir rentrer depuis quelque temps. Les *Dernières paroles*, quoique la situation personnelle du poète leur ait marqué une place à part entre les œuvres contemporaines, sont empreintes néanmoins d'un caractère de haute métaphysique. Ce caractère se montre plus distinctement encore dans *le Souper chez le Commandeur*, et ici la forme artistique sous laquelle il se laisse voir atteste une puissance peu commune dans l'imagination du jeune écrivain.

I.

Il y a environ dix années; c'était à l'époque où la prédication d'une poésie nouvelle trouvait encore tant d'incrédules, qu'un cercle assez resserré suffisait à contenir le petit nombre de ses apôtres. Étroitement unis en ce temps-là, parce que la cause n'avait pas encore triomphé, ils se rassemblaient quelquefois autour du fauteuil d'un vieillard spirituel, père de l'un d'entre eux. Là venait Victor Hugo, déjà marqué du sceau de l'inspiration qui a produit *les Orientales* et *Notre-Dame de Paris;* là

venait aussi celui qui, dans une mystique vision, a vu d'une larme du Christ éclore sa ravissante *Éloa*. Au-dessus du cénacle, ainsi disait-on alors, planait comme une ombre d'Ossian, le souvenir de l'auteur des *Méditations*, que déjà plusieurs associaient à la royauté de M. de Chateaubriand. Sainte-Beuve n'avait point encore paru, et ilpréludait à l'écart, par une douloureuse expérience de la vie, à la belle poésie des *Consolations*, et à cette noble analyse des œuvres littéraires, qui chez lui est encore une poésie. C'était le matin d'ordinaire qu'on se réunissait. On remettait en question les vieilles renommées, on sacrifiait au *dieu inconnu*, on faisait aux génies étrangers les honneurs de la France, et quelquefois on donnait à l'hôte la meilleure place au foyer. On lisait des vers nouveaux qui ne rencontraient guère là que des échos bienveillans; puis la causerie devenant plus intime, on s'entretenait de l'avenir, et, avec un naïf orgueil dont le temps a réalisé pour plusieurs les magnifiques espérances, on se partageait l'empire de la poésie.

Debout à l'un des angles de la cheminée, et le front appuyé sur sa main, un jeune homme assistait en silence à ces poétiques entretiens. Jamais il n'avait rien à lire, et volontiers on l'eût pris pour le plus indifférent de tous. Cependant rien n'était perdu, pour son éducation intellectuelle, de cette poésie qui rayonnait autour de lui. La semence précieuse entrait lentement dans son esprit, et de ces mille pensées diverses il se formait en lui une individualité à part, d'autant plus forte qu'elle ne s'épanchait pas au-dehors. Aussi ne voyait-on là aucun des signes qui décèlent d'ordinaire la vocation poétique. Seulement, à voir ce jeune homme si profondément remué par les chefs-d'œuvre de l'art musical, on commençait à se demander si quelque chose aussi ne chantait pas en lui. Mais l'amitié d'un frère poète, et la tendre sollicitude d'un père pouvaient seules y prendre garde. Lorsqu'un jour de fête réunissait les amis de la famille, ce frère dont je viens de parler, Émile, qui nous a révélé dans toute la vivacité de leurs capricieuses allures quelques-unes des légendes de la chevalerie espagnole, apportait de gracieuses strophes écrites en français; Antoni arrivait avec des vers latins. Plusieurs souriaient, j'imagine, et dans cette œuvre de renaissance nationale ne comptaient pas beaucoup sur un esprit si naïvement esclave de la tradition. Lui seul pouvait se raconter à lui-même que Dante et Pétrarque avaient ainsi commencé. La poésie ne se révélait encore à ce jeune homme que par la pensée, et il s'en tenait à la forme qu'il avait apprise. Plus tard, lorsque enfin il parlera sa véritable

langue, on verra que tout était profit pour l'artiste dans ce long et pieux commerce avec la pompe sévère de la forme latine.

Ainsi se développait à sa manière cette sérieuse intelligence. Mais à mesure que l'âge venait, la vie semblait peu à peu se replier vers l'ame et abdiquer son côté matériel. Il fallut maintenir dans cette existence l'équilibre de ses deux natures, et faire la part égale à son double développement; il fallut triompher de cette apathie physique qui menaçait la vie morale d'un essor trop ardent vers l'infini. En 1824, Antoni quitta la France et alla visiter l'Italie; il y retourna trois ans après, et à l'impression qu'il en rapporta, on sent qu'au lieu du remède il y trouva des alimens à cette vie intérieure qui continuait sourdement en lui, au détriment de l'autre. Du reste, rien dans ses *études* sur l'Italie qui leur donne l'air d'un journal de voyage. Çà et là un nom d'artiste, de poète, de jeune fille, prononcé avec respect ou avec amour, une physionomie entrevue et retrouvée plus tard dans la solitude, le souvenir d'un hôte aux beaux récits, une heure écoulée à regarder une madone de Raphaël ou à écouter un chant de Rossini, voilà tout. Les véritables événemens de cette Odyssée, ce sont les rêveries du poète; les figures qui, de loin en loin, se montrent dans ses vers n'y tiennent guère plus de place qu'une des pensées qui s'y succèdent. En traversant l'île de Procida, un matin, sur le bord de la mer, notre voyageur rencontra George Farcy, ce noble martyr en qui la balle a tué tout un avenir de poète. Ils relurent ensemble l'*Homère* d'André Chénier, afin que toute parole en ce beau lieu fût en harmonie avec la nature; puis, émus l'un et l'autre, ils se séparèrent en se serrant la main. Se sont-ils jamais revus? Je l'ignore.

A Rome, il suivit le convoi d'une jeune fille, Rosa Minotti, à côté de *celui qui fit les Moissonneurs*, et tous deux s'en revinrent, le soir, avec mélancolie, le long de la grande voie Romaine. A cette heure de silence et de recueillement, que se passa-t-il dans ces deux ames?

De retour en France, Antoni éprouva le besoin de jeter au-dehors quelque chose de son existence tout intellectuelle. Sa pensée, devenue plus virile, secoua les langes de la langue latine, et du premier coup il se créa un instrument fort et docile. Je ne parle point ici d'une scène de Shakspeare assez médiocrement rendue; le véritable début d'Antoni, c'est une belle ode qu'il adressa à Victor Hugo, et dans laquelle il compare la royauté du génie à cette autre royauté que la fatalité fait peser sur le front de Macbeth.

Toutefois les véritables sympathies du poète n'allaient pas à Shakspeare; sans cesse elles le ramenaient vers la patrie de Dante; mais, chose étrange! lui qui avait eu tant de peine à se détourner des sources limpides de l'art virgilien, s'était faiblement épris de ce parfum d'antiquité qui passe incessamment sur les ruines de l'Italie. Il semble en effet que le sens historique de cette contrée lui ait échappé, et qu'il n'en ait vu que la vie morale. Il foule d'un pied indifférent les débris de tant de siècles et de tant de civilisations accumulés sur ce peuple, et s'en va droit au cœur de ce peuple. Derrière le vieux Romain, derrière l'Italien moderne, c'est l'homme qu'il cherche, l'aimant pour ses brusques passions et pour son dédain de la vie commune. Il y avait en lui quelque chose qui sympathisait vaguement avec l'instinct poétique de ces caractères. Ce n'est donc pas pour le plaisir de jeter sur une page de critique la broderie d'une anecdote que j'ai parlé plus haut de Léopold Robert : c'est que l'Italie du poète ressemble fort à celle du peintre. L'élégie de l'un a la mélancolie grave et reposée des figures de l'autre. De cette poésie comme de cette peinture une chose est absente, la passion humaine, si j'ose parler ainsi. Tout cela vit, mais en vérité d'une autre existence que la nôtre. Oui, voilà bien le ciel bleu de Naples et son soleil ardent, l'immense solitude de la campagne de Rome, le brouillard qui s'étend sur Venise dans les matinées de l'hiver. Mais ce vieillard qui improvise, mais cette famille qui se repose sur le char de la moisson, mais ces pêcheurs qui attendent, assis, le signal du départ, il y a sur tous ces visages je ne sais quelle tristesse qui semble appartenir à une autre nature que la nôtre. Ainsi Léopold Robert a peint l'Italie, ainsi l'a chantée Antoni. Qu'on ne s'étonne pas si ce dernier a vu dans le génie de Dante une sombre personnification de la vie italienne. Je m'étonnerais plutôt qu'il en eût été autrement. Aussi lorsqu'il entreprit de traduire la *Divine Comédie*, il le fit, non en artiste qui réfléchit laborieusement une œuvre dans une œuvre, mais en homme qui, placé sous le joug d'une pensée irrésistible, éprouve de loin en loin le besoin de la faire sienne, et la reproduit à sa manière, par lambeaux, là où elle le tente avec plus de puissance. Ces essais de traduction parurent en 1829.

Cependant au milieu de ce labeur amer une douce rêverie venait par intervalle reposer son imagination : c'était comme une tiède brise qui le reportait au sein des cités et sous les ombrages de l'Italie. Alors il oubliait les morts de Dante, et s'en revenait à la lumière des cieux. Les fragmens sur l'Italie qui font partie des *Dernières Paroles*, appartiennent, pour la plu-

part, à la même époque que la traduction de Dante; et chacun d'eux marque pour ainsi dire une halte dans le sombre pélerinage. L'harmonie de ces fragmens est douce et grave, et empreinte, par momens, d'un caractère de foi élevée.

Cette inspiration encore toute recueillie dans l'art allait bientôt prendre un autre cours. La révolution de juillet venait de donner l'essor à toutes les ambitions. Or, à mesure que la réalité se faisait plus bruyante autour du poète, celui-ci sentait s'affaiblir en lui le sentiment de la réalité. Ce fut alors contre l'égoïsme du siècle de sinistres imprécations. L'élégie était descendue, ou, si l'on veut, s'était élevée jusqu'à la satire. La moralité de cette satire était dans son ardent spiritualisme. Le disciple de Dante avait de plus que son maître l'amour de ses semblables. Sa Béatrix à lui, c'était la charité. Plusieurs de ces satires parurent en 1831; elles tiennent leur place dans les *Dernières Paroles*.

Cependant ce tour âpre et vif de l'inspiration faisait craindre l'approche d'une crise fatale. Le poète n'avait pas cessé cette vie solitaire de l'intelligence dont je parlais en commençant, et ses facultés menaçaient de s'y concentrer tout entières. Dans ce détachement de la matière, l'esprit s'ouvrait mille routes vers l'infini, et s'y précipitait avec une ardeur d'autant plus grande que nul contrepoids ne le retenait plus. Mais, pendant que l'esprit menait cette vie sublime, le corps s'en allait à mal, car Dieu a voulu que l'homme vécût sa double existence, qu'il regardât le ciel, mais en s'appuyant à la terre. Or Antoni avait presque oublié comment le pied de l'homme s'y appuie; un jour enfin il sentit que désormais une part de lui-même allait avoir besoin de la main et du regard des autres, et, comme un enfant, il se coucha dans le berceau, étendant sur lui la poésie comme un voile.

Ici commence une troisième époque que réfléchissent également les *Dernières Paroles*. Les *Études* sur l'Italie annonçaient déjà une ame malade et tourmentée. Les *satires* nous la font voir aux prises avec le monde qui la blesse, et les *élégies* nous la montrent se reposant dans la mélancolique résignation d'une destinée accomplie. Ce livre, comme on voit, est l'histoire d'une existence à part. Éclose aux rayons du soleil d'Italie, elle s'en colore, mais ne s'en échauffe pas. En Italie, le poète s'éprend d'une sympathie tendre pour une douleur qui ressemble à la sienne. Comme cette pauvre Italie, il sent en lui quelque chose de déchu, et s'efforce d'atteindre au saint, au grand, à l'éternel. Comme elle, il divinise l'art dans sa pen-

sée; mais comme à l'Italie manque la liberté, ainsi à lui l'amour de la femme, cette passion du cœur qui seule vivifie toutes les passions de l'intelligence. N'est-ce pas, Antoni, que c'est là votre mal? Vous vous êtes fait de l'amour une si haute idée que vous avez repoussé comme une décevante illusion ceque les filles des hommes nomment ainsi.

Attaché au mal profond qui le dévore, comme J. Vernet au mât du navire, il a peint comme lui la tempête, il a sanctifié sa misère par la religion de l'art : aucune recherche dans la pensée, aucun effort dans l'expression, aucun luxe dans les images, le récit d'un homme qui assiste à la vie de sa pensée, et qui s'en raconte à lui-même les douloureuses péripéties. La grandeur de l'œuvre littéraire est dans la sincérité du témoignage. La poésie n'est pas dans ce que nous appelons le style, elle est dans je ne sais quoi de saint et de bon qui se mêle ici à toute chose : elle est dans le tour de la phrase, dans le rhythme, dans la coupe du vers; elle est dans la pâle et souffrante image qu'on entrevoit derrière tout cela. C'est une voix du désert qui monte vers Dieu avec une majestueuse douceur, et qui n'a pas souci des échos du monde; une voix qui s'élève par intervalle et qui retombe pour renaître encore. Une pensée d'ici-bas vient se montrer parfois au fond de cette incessante préoccupation de soi-même, le nom d'un frère tendrement aimé, d'un ami trouvé fidèle dans l'infortune, le souvenir d'une œuvre préférée; mais c'est comme un nuage qui donne un peu d'ombre en passant, et après lequel se déroulent plus profondes les solitudes du ciel. Je ne puis m'empêcher de me souvenir de ces prophètes de l'antique loi à qui un oiseau apportait le pain du corps au désert, et qui ne reparaissaient dans les villes que pour traduire en langage humain la parole du Seigneur. Laissons celui-ci sur sa montagne, comme il l'appelle; aussi bien il a trouvé là quelques heures d'apaisement et de sommeil. Mais quand ses chants descendent sur nous, mélancoliques et résignés, renvoyons-lui, au lieu d'une vaine gloire, un peu de cette sympathie qui relève les ames et les réconcilie avec leur destinée.

## II.

On a beaucoup écrit sur le sens philosophique du type de don Juan. La légende, Molière, Mozart, Byron, Hoffmann, ont tour à tour présenté un côté de cette physionomie, et les critiques sont venus à la suite,





commentant l'œuvre à leur manière. Mais que le trait dominant de ce caractère soit là l'orgueil, ici la volupté, ailleurs le scepticisme et la moquerie, il n'en est pas moins vrai que le fonds est partout le même, et je ne sache que le christianisme qui puisse l'expliquer.

Le christianisme a remué dans toutes les ames cette pensée de l'infini que l'homme apporte en naissant. Bon ou méchant, l'homme aspire à quelque chose d'immuable et d'éternel, bon par sa vertu, méchant par son vice même. Don Juan a soif d'un amour sans bornes où son ame se repose, et c'est là ce qu'il cherche dans cette perpétuelle métamorphose de la passion. Mais, comme il place toujours son but dans la matière et près de lui, toujours la matière lui échappe, et à peine arrivé, il repart aussitôt, de doña Elvire à doña Anna, et dedoña Anna à Zerlina. Avant le christianisme, l'épicurien est un libertin vulgaire qui s'efforce de réveiller par la variété ses sens émoussés par le plaisir; depuis le christianisme, le voluptueux porte en lui, si on ose le dire, je ne sais quoi de grand. Il court aussi de femme en femme, mais il en est une qu'il cherche vaguement entre toutes, et comme à chaque fois une voix lui crie: — Tu t'es trompé! il brise avec colère son idole de la veille, et son regard, s'en détournant avec dégoût, retombe encore sur le monde. L'épicurien du paganisme n'avait qu'un but, la volupté, la volupté rapide, insouciante, uniquement préoccupée de l'heure présente. Le chrétien déchu éprouve le besoin du repos dans l'amour, de l'infini dans la volupté. D'orgie en orgie, le premier arrivait à l'épuisement et à la mort; de déception en déception, le second tombe enfin dans cet abîme, Dieu! il confesse que là seulement est le repos qu'il cherche. Dans l'œuvre de Molière, dans celle de Mozart, dans celle de Byron, don Juan ne va pas jusque-là: la main de marbre l'arrête avant qu'il ait eu le temps d'atteindre à ce dernier but. Aussi le don Juan de ces grands maîtres est demeuré incomplet, et le dénoûment de leur drame ne laisse pas l'ame satisfaite. Au don Juan coupable et maudit il manque le don Juan réconcilié, au don Juan du dix-huitième siècle celui du dix-neuvième. L'idée de l'Éternel est en lui, et seule elle donne quelque grandeur à ses emportemens: il faut bien qu'elle ait son heure dans cette vie de blasphème et d'incrédulité. Pour plus d'un sans doute la mort viendra avant la conversion. Mais il ne s'agit point ici de tel ou tel don Juan, il s'agit de don Juan lui-même; c'est un type, nous le voulons complet.

Faust est une sorte de don Juan. Le héros de Goëthe cherche par la

science ce que le cavalier espagnol veut atteindre par l'ivresse des sens. A chacun sa volupté, mais le but est le même. Goëthe avait d'abord suivi l'exemple de tous ceux qui ont évoqué don Juan. Il avait fait cheminer la mort plus vite que le repentir, et l'Allemagne avait cru qu'il se reposait sur sa création accomplie. Mais le génie se plaît souvent à déconcerter les pensées de la foule. Après la mort de Goëthe, on a trouvé dans ses papiers un autre Faust, le drame de Faust racheté. Goëthe, ce grand sceptique, jetant les yeux sur ce monde qu'il allait quitter, le vit se mettre en marche vers un avenir de réconciliation religieuse; et, faisant un retour sur son œuvre, il comprit qu'il avait eu tort de la dénouer si brusquement et par la main de Satan. Il écrivit alors la seconde partie de *Faust*, et donna à la première ce démenti sublime.

Hé bien! cette pensée que le noble vieillard léguait au monde comme une magnifique prophétie de ses destinées nouvelles, l'autre jour elle est tombée dans la tête d'un jeune homme de vingt ans, comme il traduisait, en se jouant, le *don Giovanni* pour l'Opéra, et il a écrit *le Souper chez le commandeur*. Le vieillard homérique, chargé d'ans et de gloire, et le jeune homme encore inconnu, se sont rencontrés dans la même voie, et on dirait que le vieux chantre de *Faust* a béni de ses mains vénérables le jeune interprète de Mozart.

*Le Souper chez le commandeur* est le récit de la réconciliation de don Juan. La forme en est tour à tour dramatique, élégiaque, lyrique, espagnole toujours. Je ne me sens nullement tenté de blâmer dans cette brillante création le mélange des vers et de la prose. Tel est l'éclat de la prose que la pensée passe naturellement de cette forme à l'autre. Par momens même le rhythme ajoute à l'illusion.

Don Juan, averti par le jour, se dispose à reprendre le chemin de son palais, mais le bras du commandeur le retient. Les festins des morts ne se terminent pas comme ceux des vivans. L'imagination est dans l'attente de quelque chose de tragique, et la terreur commence au milieu même de l'orgie. Qui donc frappe ainsi à la porte du tombeau? Don Bernardo Palenjuez est descendu de sa niche de granit dans la cathédrale de Burgos, et il a cheminé toute la nuit pour visiter son neveu le commandeur. Les paroles du nouveau-venu sont glaciales comme l'air du matin, et il va s'asseoir, en silence, au fond du sépulcre. Ainsi arrivent successivement l'aïeul du commandeur, le savant Omphrio Palenjuez, qui a quitté la grande salle de l'hôpital de Tolède; puis le cardinal don Raphaël Palen-

juez. Toutes les fois qu'un Palenjuez meurt sur la terre, les statues des vieux Palenjuez quittent aussi l'enclos du monument, et se rassemblent auprès de celui que la mort a frappé le dernier, pour s'entretenir de la nouvelle. Ceux-ci viennent apprendre au commandeur la mort de doña Anna. Essuyez vos yeux de marbre, noble commandeur, ce ne sont pas des larmes qu'il faut à votre pauvre fille, mais des prières; car en ce moment Dieu la juge. Les statues prient en chœur pour le salut de la jeune fille. De nouveau la porte s'ouvre, et doña Anna s'élance dans les bras de son père. Voyez-vous comme le mouvement du drame entraîne violemment don Juan dans son cercle irrésistible. Tout à l'heure don Juan se moquait, mais insensiblement sa voix s'est tue, son sang s'est glacé. Il ne prononce plus un seul mot, et le poète ne le nomme même pas; mais comme on sent bien que tout le drame s'agite autour de lui! Cependant au silence de la jeune fille, aux larmes qui coulent sur ses pâles joues, les vieillards la croient damnée et détournent les yeux en gémissant. Mais Dieu ne condamne pas ainsi sans retour ceux qui aiment. — Mon père, dit Anna, je vais au Purgatoire pour avoir aimé. — Elle y restera dix mille ans si nul vivant ne l'aide à remplir cette urne de larmes. Alors le commandeur se souvient tout à coup de don Juan; il va le prendre par la main, l'amène au milieu des statues et lui dit : — C'est toi que je charge de racheter ma fille. — Don Juan se refuse avec dérision à l'œuvre de pitié; il repousse les supplications des vieillards. Sera-t-il également insensible à celles de la jeune fille? Alors commence entre ces deux ames un dernier combat, combat sublime. Les prières d'Anna sont pleines de douceur et de délicatesse; l'amour perce encore à travers ses paroles; mais avec quelle décence et quelle fierté pudique! Enfin (et c'est là une idée profonde) don Juan revient à la foi par l'amour; il est vaincu par celle qui lui dit : *Don Juan, deux êtres qui se sont bien aimés sur la terre font un ange dans le ciel.* Anna triomphe, et don Juan se rachète lui-même en la sauvant. N'est-ce pas, je le demande, une belle et noble conception que celle-là? La légende qui, elle aussi, a jeté une robe de moine sur les épaules de don Juan, n'a rien imaginé qui fût plus poétiquement empreint du génie catholique de l'Espagne.

Je dirai avec la même franchise que, dans l'exécution, les proportions manquent à l'œuvre; l'exposition est grandiose, et le dénoûment est plein d'une mélancolique émotion. Mais entre Dieu et don Juan la lutte ne dure pas assez long-temps, et c'était là le nœud du drame. Cette partie de



l'œuvre manque de développement ; mais à qui la faute ? au poète ? Non, à son âge. La divination du talent ne peut aller jusqu'à trouver, à vingt ans, ce que le temps seul peut donner, à savoir la connaissance du cœur humain. Ce que je dis du fond, je le répéterai pour la forme. La prose de M. Blaze est riche, ardente, colorée ; il lui reste à savoir se défier de sa force même et de son éclat. Je crois encore que le jeune écrivain ne s'est pas assez tenu en garde contre de légitimes sympathies pour un talent que nul ne place plus haut que moi. J'ai peur, en un mot, que M. Blaze ne se soit trop souvenu du style éblouissant de *Ahasvérus*. J'y verrais péril pour la langue. Les langues résistent à merveille à toutes les hardiesses des vrais novateurs ; mais elles ont tout à craindre des novateurs qui imitent. M. Blaze est doué d'une assez belle originalité pour n'imiter personne. Voilà mon objection à sa prose. L'écueil de sa poésie est, d'une part, dans son penchant à une métaphysique obscure et mystique par momens, et de l'autre, dans un rhythme trop peu contenu. Il semble quelquefois que le mouvement de la période entraîne le poète, et que le mot devance la pensée. Ce sont là de dures vérités ; mais il y a dans ce début de M. Blaze tant d'éclat et d'élévation, qu'il a droit, dès aujourd'hui, à toutes les sévérités de la critique, et nous ne voudrions pas avoir à nous reprocher d'avoir retardé par des éloges sans réserve l'avénement d'un véritable artiste.

ANTOINE DE LATOUR.

# CHRONIQUE.

L'évasion des détenus de Sainte-Pélagie a occupé cette semaine tous les esprits de la ville et toutes les imaginations de la police. Ces détenus, assez peu surveillés, ont paisiblement creusé une immense grotte, et, sortis un à un de leur souterrain, se sont présentés aux habitans stupéfiés de cette rue Copeau si peuplée d'habitués du Jardin des Plantes et d'amateurs de l'ours Martin. Ce grand nombre de tilburys, de cabriolets, de chevaux de selle; cette agglomération de cochers, de domestiques, de postillons, n'ont pas encore aidé le flair des limiers expédiés dans tous les sens. On a dit qu'il fallait toujours se défier d'un premier mouvement, parce qu'il peut être bon; bien des gens devraient se mettre en garde contre leur première idée, parce qu'elle est régulièrement stupide, sauf à discuter la seconde: n'a-t-on pas imaginé, imprimé, dans le premier moment de cette aventure, que la police avait elle-même favorisé la fuite des accusés d'avril! Ceci est une opinion de complainte, dont les portiers peuvent s'amuser. La seule observation raisonnable qui jaillisse de cet événement, c'est que la police a été dupe de cette mansuétude qu'on ne cesse de réclamer pour les détenus politiques. Le coup de main de Mallet est là, du reste, pour prouver qu'il n'y a pas de police si énergique qui ne puisse être mise en défaut. A ce propos, un journal républicain, tout en soutenant le droit qu'avaient eu les prisonniers de rompre leurs fers, disait qu'il était peu loyal, peu prudent, de railler le pouvoir, parce qu'il s'était un beau matin réveillé sans sa catégorie de Paris. Un autre journal, aussi républicain, conteste, au contraire, la dignité de cette fuite, et préfère la conduite de MM. Kersausie et autres, qui n'ont pas voulu déserter la prison. — Une question. — La maison de M. Vatrin, cet estimable propriétaire, qui a vu le terrain de son jardin soulevé comme une croûte de pâté, gagnera-t-elle en valeur ou sera-t-elle dépréciée? Voudra-t-on l'acheter comme monument historique, ou n'en voudra-t-on pas, dans la crainte d'apparitions semblables? Quant à l'infortuné vieillard, l'œil constamment fixé sur l'excavation de son jardin, forcé de rester chez lui pour répondre aux interrogatoires des magistrats, tremblant de voir à chaque instant une figure barbue qui lui demande passage sur ses terres, il a perdu sa place à la balustrade des ours de Norwége et du tapir. On a détruit ses plus chères habitudes.

La police est, dit-on, plus heureuse dans la découverte d'un complot qui devait éclater ces jours derniers. On parle d'un attentat projeté contre la vie du roi et de sa famille, d'arrestations, de saisies d'armes et d'interrogatoires déjà subis. Une surveillance très-active s'exerce dans les Champs-Élysées et sur toute la route de Paris à Neuilly. Mercredi dernier, les premières rumeurs de cette nouvelle se sont répandues; M. le duc de Nemours n'en a pas moins été vu au Cirque des Champs-Élysées, accompagné seulement de deux personnes et du prince de Syracuse, dont le mariage est problématique, selon les uns, certain selon les autres. Ces derniers vont jusqu'à dire que M. le baron Pasquier s'est occupé de rédiger le contrat.

A peine deux bataillons anglais sont débarqués à Saint-Sébastien, que voilà déjà la fanfaronnade castillane en humeur de forfanterie et de bulletins homériques. Une compagnie de christinos et une *bandelette* de rebelles ne s'envoient pas vingt coups de fusil, à six cents pas, qu'on expédie des courriers pour annoncer que « les carlistes sont en pleine déroute, et poursuivis dans toutes les directions. » Les enrôlemens français pour le compte de l'Espagne existent moins que jamais, M. le duc de Frias ayant déclaré que son gouvernement n'avait pas les fonds nécessaires. La valeur des deux parties belligérantes qui se cramponnent au sol de la Navarre et de la Biscaye, est parfaitement appréciée par cet émissaire anglais que la régente consultait sur l'état de son armée : « Vos soldats, madame, disait-il, ne valent pas les rations qu'ils mangent, et les soldats carlistes ne valent pas les vôtres! » — Voilà pour l'armée! Quant au peuple des villes, il se régale de moines. A Sarragosse, une dixaine de couvens ont été pillés et arrosés de sang, des maisons de carlistes saccagées. Un général a eu le bon sens de dire à cette populace, qui passe si vite du fanatisme au sacrilége : « Brigands que vous êtes! au lieu de vous acharner sur ces maisons, qui ne vous font rien, allez donc combattre les soldats car listes! » Cette apostrophe a produit son effet, et deux mille enrôlemens volontaires ont été faits dans la journée.

Valdès est mort! il est allé rejoindre Zumala-Carreguy dans le ciel. Il n'en fallait pas moins pour que les deux adversaires se vissent en face.

— THÉATRE-FRANÇAIS. — JACQUES II, drame en cinq actes par M. Émile Vanderburck. — Il est historiquement prouvé que Louis XVIII, roi de France, était un philosophe dans l'acception de ce mot comme l'entendait le dix-huitième siècle : il se servait des prêtres et les aimait assez peu : c'était un roi d'un esprit cultivé, fort latiniste, athée peut-être, ou peu s'en faut. Charles X dévot, aimant les prêtres, les jésuites, se mettait à la recherche de tout ce qui exhale un parfum de sacristie, une odeur de

congrégation. Le contraste assez frappant de ces deux caractères, a donné sans doute à M. Vanderburck la velléité de demander à l'histoire un contraste analogue qui permît de déguiser sous des noms du temps passé, une action dont le fond devait s'appliquer en réalité à des noms contemporains. Fouiller l'histoire d'Angleterre, forcer les rapprochemens à l'aide de mensonges et de suppositions gratuites; de Charles II faire Louis XVIII, de Jacques II Charles X, parce que le premier de ces deux rois anglais était déiste, l'autre apostolique : voilà ce qu'a entrepris M. Vanderburk. C'est, comme on voit, une opération qui pouvait paraître louable et même habile dans ce temps où l'opposition empruntait sur le théâtre et dans les journaux les voies les plus détournées de l'allusion pour livrer bataille au gouvernement : c'était l'époque de GERMANICUS, de SYLLA; l'époque où le MARIAGE DE FIGARO était défendu à cause de son monologue. Alors florissait LE MIROIR et autres brimborions littéraires dans lesquels s'exerçait la malice des Étienne et des Jouy. On supposait des empereurs de la Chine et des ministres Japonais dans lesquels il fallait reconnaître le roi et M. de Polignac : c'est ce genre de travail que s'est proposé M. Vanderburck, sans doute avant la révolution de juillet. Il en résulte que son drame offre à peu près l'intérêt d'un numéro du CONSTITUTIONNEL du 25 mars 1829 : et ce doit être le sort de toutes ces œuvres qui sont faites moins sous l'influence d'un sentiment d'art que d'une préoccupation politique.

Le Charles II que M. Vanderburck nous présente, dès le premier acte, meurt en élève de Voltaire, en théiste pur, si toutefois Voltaire était autre chose qu'un railleur universel. L'histoire dit, au contraire, qu'il reçut tous les sacremens de la religion romaine, dans les bras de laquelle il s'était jeté par faiblesse et par condescendance pour son frère et ses innombrables maîtresses. Jacques II, au contraire, était catholique, apostolique, romain, papiste, par conviction, par amour, par sentiment. Il avait un nonce du pape à sa cour et s'entourait de jésuites et de capucins, que les Anglais prenaient en horreur. Sept évêques anglicans furent emprisonnés par son ordre; et son ardeur l'entraîna si loin, que les cardinaux romains proposèrent de l'excommunier, sous le prétexte que son zèle était capable de déraciner le peu de catholicisme qui restait en Angleterre. Jacques II affectionnait singulièrement son confesseur Péters; mais, malgré tous les gages de dévouement que ce pauvre roi donnait à la cour de Rome, Péters se vit constamment refuser le chapeau de cardinal. Jacques II était un roi exclusivement dévot, fanatique, zélateur; les idées religieuses l'absorbaient tellement qu'il n'y avait pas place dans son cœur ou dans sa tête pour une méchanceté ou un ressentiment mondain. Guillaume d'Orange lui enleva son trône, comme au spectacle on prend, dans un entr'acte, la place d'un

monsieur qui n'a pas laissé de gant sur la banquette. Il y a loin de ce prince hébété par le papisme au mauvais frère, au Dioclétien persécuteur de M. Vanderburck.

Quand une fois on s'est mis à déchirer l'histoire, il n'en coûte pas plus de la brûler. Ainsi Montmouth s'est civilisé, perfectionné entre les mains de l'auteur de JACQUES II, au point de devenir un héros orné de mille qualités, galonné de vertus sur toutes les coutures, tandis que nous l'avons toujours pris pour un intrigant de petite portée, un fanfaron sans force et sans habileté. Son invasion en Angleterre, en qualité de fils de Charles II, est une action piètre et misérable, dont l'échafaud fit justice dans ce temps où la hache ne se rouillait pas. M. Vanderdurck, qui a feint de prendre au sérieux le caractère misérable de Montmouth et sa filiation, fait planer ce personnage au-dessus de son drame. Montmouth débarque sur les côtes du royaume, Montmouth est défait, se cache chez Guillaume Penn et se livre lui-même à la justice de Jacques II, pour sauver les jours de sa mère, Lucy Walters, qu'on veut prendre pour otage. Montmouth voit donc s'apprêter son supplice, et consacre un acte tout entier à faire ses adieux à sa mère; mais la vengeance du ciel ne se fait pas attendre. On apprend la descente de Guillaume. Jacques II, chassé, abandonne la place à l'habile usurpateur, et vient chercher à Saint-Germain cette magnifique et loyale hospitalité dont le grand roi vint lui-même lui faire l'offre et l'hommage à Chatou, moitié chemin de cette résidence, où l'attendaient une maison somptueuse, des gardes, des gentilshommes, des équipages, et un revenu de 600,000 livres, sans compter les dix mille louis d'or que la reine d'Angleterre trouva dans un tiroir de sa toilette.

Le drame de M. Vanderbruck n'est pas plus mal fait qu'il ne faut comme œuvre de fantaisie. Il n'y a pas de situation qui étouffe ou qui glace, qui saisisse ou qui ennuie. Le style est honnête, placide, constitutionnel, les idées libérales, à la hauteur d'un bon article *Paris;* c'est une œuvre qui pourrait donner entrée dans une foule de sociétés littéraires et académiques. M. Vanderburck est un homme d'esprit qui s'exerça long-temps dans le genre du vaudeville; la solennité de la Comédie-Française et la gravité de son sujet l'ont paralysé.

— VAUDEVILLE. — MON BONNET DE NUIT, vaudeville en un acte, de MM. George Duval et Barrière. — Il n'est sorte de procès qu'on n'ait fait à notre pauvre vaudeville, à ce vaudeville créé par un Français né malin, et continué par d'autres Français qui ne sont pas nés malins et qui ne le deviendront pas. On lui a fait un crime de ses calembours, un crime de ses couplets; on lui a reproché ses jeunes premiers, qui s'appellent *Florville;* ses amoureuses, qui s'appellent *Théodorina*, et qui finissent toujours par s'épouser, au moyen d'un notaire poudré et en culottes

courtes. On ne veut pas non plus que le vaudeville use du quiproquo. Or y a-t-il vaudeville possible sans un quiproquo long, corsé, nourri, auquel coopèrent, dans une part égale, des personnages dont l'intelligence se refuse à l'éclaircir. Le quiproquo est l'ame, l'essence, la moelle du vaudeville. MON BONNET DE NUIT ne serait qu'un casque à mèche, flasque, plat et informe, sans le quiproquo qui le soutient. Un bonnet de nuit n'est jamais qu'un bonnet de nuit, une espèce de sacoche de coton blanc, sans issue, sans forme, un meuble de sommeil et de maladie. Jusque-là il n'y a pas d'équivoque; mais que Mercier, l'auteur du TABLEAU DE PARIS, intitule : MON BONNET DE NUIT un de ses livres; que, tracassé par la police, il dépose ce livre chez la fille d'un pâtissier; que cette fille de pâtissier, inquiète sur la nature de ce dépôt, parle sans cesse à son cousin l'imprimeur du danger qu'il peut y avoir pour elle à garder long-temps son bonnet de nuit, alors on entend gronder le quiproquo. Il y a bonnet de nuit et BONNET DE NUIT, un bonnet de coton et un livre. Boulot, fiancé d'Angélique, comprend qu'il s'agit du bonnet de coton du cousin; le cousin comprend qu'il s'agit du livre de Mercier. Boulot est jaloux furieux. C'est l'œuvre du quiproquo. La police vient saisir le livre, et Boulot voit qu'il concevait une peur chimérique du bonnet de coton, qui n'existait que dans sa tête. Mercier obtient grâce pour son bonnet de nuit; il peut le vendre en plein jour, si bon lui semble; il est autorisé, de par le roi, la loi et justice, à le retirer de la maison du pâtissier. Quant au vaudeville de MM. George Duval et Barrière, il serait enfoui pour jamais dans une boutique d'épicier, si le tribunal de commerce n'avait fait pour lui ce que M. de Malesherbes fit pour le BONNET de Mercier, et n'avait aussi, de par le roi, la loi et justice, forcé les directeurs du Vaudeville à couvrir leur chef de cette coiffure nocturne.

— LA LEÇON DE MATHÉMATIQUES, vaudeville en un acte, par M. Ramond de la Croizette, pour faire suite à LA LEÇON DE BOTANIQUE. Si ce vaudeville n'avait pas été tué sur place, il nous présageait une série de *leçon de gymnastique, leçon d'hippiatrique, leçon de statique,* et autres leçons pratiques, théoriques, scientifiques. M. Ramond de la Croizette, dont l'enbompoint remplit un siége de secrétaire à la questure de la chambre des députés, a rêvé au milieu des amendemens, des ordres du jour, des rappels à l'ordre, des coups de sonnette et des motions qui bourdonnent à ses oreilles, qu'une jeune femme a la passion des mathématiques, et se fait montrer l'algèbre par son cousin. C'est une passion tant soit peu excentrique; car depuis M^lle^ Germain, de célèbre mémoire, nous voyons peu de femmes dévorées de l'amour du théorème. Le cousin s'est chargé de cet enseignement avec un dévouement sans bornes; il vient



exprès de Paris à la campagne pour donner ses leçons, et inquiète son père par l'énorme perte de temps qu'entraîne ce cours *extrà muros*. En bon père de famille, ce dernier enferme les habits de son fils, qui ne s'arrête pas à des difficultés aussi fragiles, et vient en robe de chambre chez sa cousine; là il commet mille folies, danse *l'allemande* avec une jeune personne, et s'habille avec la friperie d'un M. Saint-Amant qui fait la cour à sa cousine, M^me^ de Clairville. M. Saint-Amant, trouvant sa valise dévalisée par le jeune professeur, endosse la robe de chambre qu'il a laissée, et cette tenue sans façon compromet tellement M^me^ de Clairville aux yeux de ses voisins, qu'elle s'annonce l'épouse de son poursuivant.

Il faut dire à M. Ramond de la Croizette, qu'on ne doit pas danser *l'allemande*, que *Saint-Amant* et *de Clairville* sont deux noms de mauvais lieux, de ces noms fameux dans les maisons où l'on triche à l'écarté, où personne ne retrouve son chapeau et sa canne quand elle est garnie d'une pomme ciselée; où toutes les dames s'appellent M^me^ de Saint-Ernest, M^me^ de Saint-Vilfrid, M^me^ de Saint-Alphonse. Il faut dire encore à M. Ramond de la Croizette, qu'on met généralement à la porte les gens qui arrivent chez vous en robes de chambre, et qu'on n'épouse pas une femme parce qu'on l'a compromise; puis il faut laisser tranquille M. Ramond de la Croizette, à charge de revanche.

— LES COURSES DE CHANTILLY, vaudeville pur sang, en un acte, par MM. Ludovic et Augustin. — Voilà un genre créé; c'est l'énigme en couplets. MM. Ludovic et Augustin, que je crois très-capables d'avoir fourni leur contingent d'obscurité au célèbre logogriphe intitulé : LE ROI, ignorent peut-être que Chantilly n'est pas un village de Norwége, de Flandre ou de Chine, mais une localité voisine de Paris, située dans le département de l'Oise. Ils sont dès-lors pardonnables d'avoir représenté de la sorte un pays qu'ils n'ont pas vu, des mœurs qu'ils ne connaissent pas. Il n'y a jamais eu à Chantilly de marquises qui parlent comme des chamarreuses, des comtes qui s'expriment en langage de laboratoire : je sais bien tout le profit qu'il peut y avoir dans l'exhibition de M^mes^ Clara, Stéphany, Thénard, Tercy, Augusta, en vestes rondes, en culottes très-collantes et même trop collantes; tous les mouvemens de lorgnettes que provoquent ces quasi-nudités, tous les chuchotemens malins qui accueillent ces prospectus de formes féminines, mais où diable a-t-on vu des femmes qui vont, en habits de jockeis, surprendre des amans fugitifs sur la pelouse des Condés : il serait temps d'en finir avec ces gravelures hermaphrodisiaques qui spéculent sur des femmes-hussards, des femmes-pages, des femmes-jockeys : tant mieux pour ces dames si elles sont bien faites, tant pis pour elles si elles sont tortues, nous ne voulons pas le savoir. Personne ne veut le savoir là. Si MM. Ludovic et Augustin

avaient pensé que Chantilly fût si près, ils y seraient allés constater que personne ne porte d'habit rouge dans une course; et Lepeintre ne se donnerait pas ces airs de homard qui ne riment à rien : les groupes qui composent le tableau final surpassent en indécence les culottes collantes des jockeys. On ne vit jamais rien de plus audacieux. Quant au dialogue chevalin de ces personnages, il appartient au *dandysme* de bas étage; c'est de la *fashion* à la manière des journaux de modes et des vaudevilles de banlieue.

— VARIÉTÉS. — LES DANSEUSES A L'ÉCOLE, vaudeville en un acte, par MM. Dumanoir et l'un de MM. les frères Cogniard. — Cazot est un honnête et modeste acteur qui a le regret de se voir rendre justice à la fin de sa carrière après avoir été long-temps estimé au-dessous de sa valeur. Cazot est magnifique en danseur, il a l'œil plissé, la joue molle, le ventre flasque, les jambes grêles, quel reste de danseur! Quoi de plus hideux qu'un vieux danseur? Donc, Cazot qui est maître de danse, admet à ses leçons une foule de jeunes personnes aux manières vives, au propos leste; sa classe réunit l'élite du corps de ballet.

Là on s'entretient beaucoup de Portugais riches, de vieux armateurs, d'anciens ministres, de parures, de bijoux et d'inscriptions de rentes; la conversation roule exclusivement sur l'art de trouver *quelqu'un qui fasse du bien à une femme*. Une mère de danseuse mêle ses aperçus individuels et ses erreurs de langage aux observations des jeunes personnes, et son expérience rectifie plus d'une opinion. Cette mère a un chapeau *bibi* sur la tête, au bras un cabas en tapisserie, brodé par sa fille, un développement de poitrine surabondant; ses mains se croisent sur son estomac, et ne quittent ce point d'appui que pour fortifier par le geste la valeur d'un mot rarement français. Il ne manque presque rien à cette mère d'artiste, ni le gros ventre, ni le tour frisé en soie, ni le châle français qui a passé des épaules de la fille sur les épaules de la mère, comme la légion étrangère passe du service de France au service d'Espagne; il ne lui manque ni la médisance ni la rapacité; il lui manque des pruneaux dans son sac, et un petit chien. Quant aux élèves de M. Chaillot, elles se prêtent volontiers à la spéculation qui a été faite sur leurs jambes. On a dit sans doute à ces dames : Vous aurez de petits costumes de salle de danse qui feront voir vos jambes. Ces dames font voir un peu plus. M^lle^ Jollivet se distingue surtout par la brièveté de son jupon. Mieux vaudrait avoir plus de jupon et moins de mollet. Reste à savoir maintenant quel est le plus licencieux, le plus débauché, le plus nu de ces deux vaudevilles, des COURSES DE CHANTILLY ou de L'ÉCOLE DE DANSE. Les jockeis cachent la moitié de leurs jambes avec la botte; le jupon des danseuses couvre l'autre moitié, que laissent voir les jockeis. Question grave.

# LA BELLE RÉGAILLETTE.

## I.

Souvent les plus graves événemens de l'histoire ont pour mobile les causes les plus légères; souvent aussi par un juste retour et pour établir une sorte d'équilibre philosophique, en cherchant la source des plus futiles aventures on arrive à une création démesurée, on trouve pour solution du problème quelque fait gigantesque qui n'a eu d'autre résultat dans le monde et d'autre retentissement dans l'avenir qu'un mince épisode à peine connu des fouilleurs de chroniques, ou un proverbe dont le peuple ignore le sens primitif et la symbolique origine. Parmi cette monnaie courante de phrases frappées au coin de la sagesse populaire et qu'on appelle proverbes, il en est qui se rattachent aux entrailles les plus profondes de l'histoire, et dont l'effigie, usée par le frottement et l'abus, reproduit aux yeux de l'antiquaire qui en retrouve le dessin les plus illustres figures et les dates les plus solennelles de nos annales. Ainsi, pour retrouver l'origine d'un dicton usité parmi le peuple de Marseille, mot naïf et railleur, arrivé jusqu'à nous de bonne femme en bonne femme, il faut remonter bien haut le courant de l'histoire.

Ce n'avait pas été sans un violent déplaisir que la Provence

s'était vue réunie à la France. Cette condition nouvelle blessait son orgueil, son intérêt, ses affections. Heureuse sous ses comtes elle n'avait qu'à perdre sous une autorité qui devait veiller sur elle de trop haut et de trop loin. Fière d'une splendeur noblement acquise par les armes, l'industrie et les arts, elle souffrait de voir sa couronne d'état indépendant et souverain se briser et se réduire à une seule perle sur le bonnet royal de Louis XI. Plus avancée en civilisation que le reste de la France, florissante par ses lumières, riche par son commerce, elle apportait dans la communauté des avantages et des trésors inappréciables, et loin de rien recevoir en échange, il lui fallait rétrograder et déchoir afin de se mettre à l'unisson et au pair avec les autres provinces pour tout ce qui demandait de l'ensemble dans le gouvernement du royaume. Sa réunion à la France fut suivie de troubles dans lesquels elle se trouva malheureusement engagée ; le mécontentement dès-lors ne connut plus de bornes, et la Provence ne perdit pas les occasions d'en donner des preuves. Au lieu de chercher à la ramener par la douceur et par les bons procédés, on voulut réduire ce qu'on appelait son esprit d'indiscipline et de révolte ; on la châtia dans son orgueil, on la punit dans ses franchises, on la blessa au cœur. On oublia que la Provence était la province la plus intelligente, la plus illustre et la plus riche du royaume, pour ne voir en elle qu'une *gueuse parfumée*, selon l'expression d'un historien, et on la traita comme si elle n'avait attaché qu'un bouquet à la ceinture de la France.

La cour prenait à tâche de mettre sur la Provence de sévères gouverneurs qui, loin de dompter les Provençaux ou de les gagner, ne faisaient que les irriter et les jeter de plus en plus dans les séditions. Un de ces gouverneurs fut le maréchal de Vitry, homme d'une rare violence et toujours emporté hors de la justice et de la raison. Ce meurtrier qui avait ramassé dans le sang le bâton du maréchal d'Ancre, revêtu des dépouilles de celui qu'il avait assassiné et craignant quelque future réaction contre son crime, était venu se retrancher dans le gouvernement de Provence. Jamais gouverneur plus brutal et plus despote n'avait pesé sur ce

beau pays. Vitry faucha outrageusement dans ses priviléges, renversa sa vieille administration; et, voulant que toute autorité émanât de lui seul, supprima de son chef le droit d'élection qui, de temps immémorial, s'exerçait pour certaines magistratures. Les Provençaux murmuraient, mais ils n'osaient se rébellionner, car le maréchal était rude aux mutins. Cependant ses excès débordèrent à un tel point, que Richelieu le rappela. Parmi les graves injures que lui reprochait le peuple, la plus impardonnable était son mépris pour les magistrats municipaux. On raconte qu'un jour, voyageant à travers le pays du Var, il arriva dans un bourg où l'on ne put trouver de porteurs pour sa litière. Vitry, furieux de ce contre-temps, fit appeler les consuls qui se rendirent auprès de lui, revêtus de leur chaperon; il leur ordonna de porter sa litière jusqu'à la ville prochaine, et ils furent contraints de faire cette humiliante corvée. Ce ne furent pourtant pas ses torts vis-à-vis les Provençaux que Richelieu punit en tenant à la Bastille le maréchal de Vitry, qui y demeura jusqu'à la mort du cardinal.

Louis de Valois, comte d'Alais, qui, plus tard, prit le titre de duc d'Angoulême, succéda à Vitry. De formes plus modérées que son prédécesseur, le comte d'Alais ne fut pas meilleur que lui dans sa conduite politique. Tout en ménageant les hommes, il ne discontinua pas de maltraiter les institutions; toutefois, ce qu'il y eut de bon sous son gouvernement, c'est que les Provençaux osèrent se révolter. Le parlement d'Aix, attaqué dans ses prérogatives, rogné dans l'étendue de sa juridiction, alluma une guerre qui obligea le comte d'Alais à se faire assister par des renforts de troupes. Marseille aussi s'était mise en pleine révolte, mais comme elle était malade de la peste, le comte d'Alais, compatissant à son état, ne voulut pas employer contre elle la force des armes; il y envoya, comme moyen de conciliation, son gendre, le duc de Joyeuse, qui devait être agréable aux Marseillais en ce qu'il était fils du duc de Guise, ancien gouverneur dont les Provençaux avaient gardé un bon souvenir. Les Marseillais répondirent parfaitement à la modération du comte d'Alais. Le duc de Joyeuse



les gênant, ils se gardèrent de mettre en œuvre aucune violence pour s'en débarrasser; ils employèrent un moyen de comédie. La contagion allait à petit train et ne faisait qu'un mince ravage; cependant, si peu meurtrière qu'elle fût, elle inquiétait le duc de Joyeuse, jeune homme qui avait la vie belle et qui y tenait. Pour augmenter son effroi, les Marseillais prétendirent que le fléau redoublait d'intensité, et pour appuyer ce faux bruit, ils faisaient chaque jour passer sous les fenêtres du duc le convoi de tous les gens qui mouraient, plus un nombre considérable de bières vides. Cette supercherie eut le résultat qu'ils en attendaient: Joyeuse épouvanté de toutes ces funérailles vraies et fausses, délogea de Marseille. Délivrés de ce surveillant, les Marseillais, de concert avec le parlement, reprirent leurs brigues contre le gouverneur; et comme le comte d'Alais n'était pas en meilleur crédit auprès de Mazarin que Vitry ne l'avait été auprès de Richelieu, il fut rappelé.

Pendant ce temps-là, les troubles de la Fronde agitaient Paris et la France. Ces troubles avaient été pour beaucoup dans le rappel du comte d'Alais que l'on soupçonnait de vouloir livrer Marseille aux princes, et que l'on accusait à tort ou à raison d'avoir entretenu de perfides alliances avec les Espagnols. Bientôt retentit en Provence l'arrêt du parlement de Paris qui déclarait Mazarin « ennemi du roi et de l'état, perturbateur du repos public, et lui ordonnait de se retirer dans huitaine du royaume; passé lequel temps tous les sujets du roi devaient lui courre sus. » Dès que cette nouvelle parvint à Aix, le président de Forbin d'Oppède, qui visait à la première présidence et qui comptait sur les princes pour obtenir ce poste, proposa au parlement d'Aix de rendre un arrêt semblable à celui du parlement de Paris. Cette motion fut bien accueillie, on alla aux voix et l'arrêt passa à une grande majorité; ce qui parut étrange, car le parlement de Provence avait toujours trouvé un protecteur dans Mazarin premier ministre, et rien ne justifiait sa haine et sa rigueur envers Mazarin abattu et fugitif. Mazarin l'avait soutenu contre le comte d'Alais, l'avait maintenu dans la plénitude de sa juridiction, lui avait garanti la

splendeur de ses prérogatives, et l'arrêt qui, pour le parlement de Paris, semblait une représaille permise aux vainqueurs, était pour le parlement d'Aix un acte de monstrueuse ingratitude.

Il s'en fallut de beaucoup que la conduite du parlement fût approuvée à Aix. Le clergé et la noblesse étaient d'un avis tout différent, et en cette circonstance les gens d'église et les gens d'épée rompirent avec la robe et censurèrent vertement le parlement dans une adresse au roi. Dès ce moment il y eut deux partis à Aix; l'un contre le cardinal, à la tête duquel était le baron de Saint-Marc, premier procureur du pays : ce Saint-Marc, dans son uniforme de chef de parti, portait un très-grand sabre qu'il brandissait dans tous ses discours, ce qui fit que l'on donna le nom de *Sabreurs* aux gens de sa faction. Ceux de l'autre parti, qui était pour Mazarin, prirent, on ne sait pourquoi, le nom de *Canivets*. Ces Sabreurs et ces Canivets se sabrèrent dans tout le pays et causèrent des dégâts inouïs, jusqu'à ce qu'enfin la Provence qui, pendant toutes ces discussions, avait chômé de gouverneur, en eût un: ce fut Louis de Vendôme, duc de Mercœur, qui avait épousé une Mancini, nièce du cardinal. Ce mariage avait été une des causes de l'inimitié qui régna entre le prince de Condé et Mazarin, car le prince, qui avait à se plaindre du cardinal, s'y opposa de tous ses moyens. Le duc de Mercœur réduisit les sabreurs, et la guerre civile s'apaisa.

Cependant la Provence n'était pas si bien remise de toutes ces émotions qu'il n'en restât quelques vestiges propres à les faire renaître. A Marseille surtout l'esprit factieux était demeuré en fermentation et n'attendait qu'une occasion pour éclater. Au lieu d'une occasion, il s'en présenta deux, et chacune des deux à propos d'une galère.

L'insolence des pirates qui infestaient la Méditerranée était incroyable. Deux tartanes montées par des Espagnols avaient fondu dans le golfe de Marseille sur un paisible navire marchand, et l'avaient happé sous la tour carrée qui s'élève au bas de la Joliette.

Le peuple, témoin de ce spectacle, n'avait pu contenir son indignation, et, voulant poursuivre les pirates, il avait pris dans le

port le seul vaisseau en état de leur donner la chasse : c'était une galère génoise qui fut envahie tout à coup par un équipage improvisé, et fit une campagne de plusieurs jours contre les pirates. Après cet emprunt forcé fait à la marine de Gênes, les bienséances commandaient que l'on fît des excuses à cette république : c'est ce que les Marseillais comprirent fort bien au retour de leur expédition ; ils dépêchèrent donc à cet effet un valet de ville vers les Génois pour leur demander pardon de la liberté grande.

Les Génois, qui sont très-fiers de leur naturel, trouvèrent qu'un valet de ville était un ambassadeur d'une impertinente étoffe, et pensèrent que les Marseillais, en faisant choix d'un pareil envoyé, avaient eu la mauvaise intention de les offenser ; ils en portèrent de vives plaintes à la cour de France, qui enjoignit aux Marseillais d'envoyer faire de nouvelles excuses aux Génois par un de leurs consuls.

Un valet de ville, ce n'était pas assez sans doute, mais un consul, c'était trop. Les excuses, cette fois, n'étaient plus une démarche de convenance, c'était une humiliation, et dans le choix que l'on fit d'un consul pour la subir, les Marseillais virent percer cette haine incessante avec laquelle, depuis si long-temps, la cour poursuivait une magistrature populaire par l'élection, républicaine par le nom et la nature de son autorité.

La seconde galère qui mit le trouble dans Marseille fut celle du duc de Mercœur. M. de Labaume, premier consul, qui faisait cause commune avec le gouvernement bien plutôt qu'avec les Marseillais, avait décidé qu'une galère, destinée au duc, serait équipée et entretenue aux frais de la ville. Cette innovation entraînant une dépense extraordinaire, impliquait un nouvel impôt dont le commerce s'effraya ; il n'en fallait pas plus pour mettre les négocians en guerre avec les consuls ; les cotons du Levant, les huiles de la Lombardie, les sucres américains, furent oubliés, et l'on ne s'occupa plus que des vexations dont Marseille était l'objet. Le mécontentement était à son comble, et le parti national devenait à chaque instant plus gros et plus hardi dans ses propos et ses manifestations, lorsque parut sur la place de la Loge,

où étaient réunis les négocians, un gentilhomme, nommé Glandevès-Niozelles, escorté d'une suite nombreuse. Niozelles, qui tenait aux premières familles de Provence, avait jusqu'alors été célèbre à Marseille par l'éclat de ses bonnes fortunes. C'était un gentilhomme de bonne mine et d'humeur galante, d'un esprit vif et enjoué, et d'un courage qui s'était maintes fois signalé en combat singulier. On citait ses succès auprès des dames, le bon goût de sa toilette, l'élégance de ses manières, son habileté dans l'escrime et la facile grâce avec laquelle il tournait un amoureux sonnet. Tous ces avantages lui avaient fait une réputation digne d'envie; mais il venait d'atteindre sa quarantième année, et, parvenu à cet âge de discrétion, il avait résolu de renoncer aux pratiques de la jeunesse et de se vouer tout entier au bien de son pays. Voilà pourquoi Niozelles arrivait sur la place de la Loge, accompagné de ses amis, de Beausset, Félix, Riqueti, Candole, Lasalle, dévoués comme lui aux intérêts des citoyens de Marseille.

Quoique Niozelles fût un homme d'exécution plutôt que de conseil, il débuta dans la carrière politique par un discours. Ce discours, dirigé contre les consuls et contre la galère du duc de Mercœur, était une exhortation à prendre les armes pour renverser une autorité hostile au bien de la cité; quant à la galère du gouverneur, elle était là, sous les yeux de la foule, sous le doigt de l'orateur qui la montrait; rien n'était plus facile que de s'en débarrasser, on n'avait qu'à y mettre le feu.

Les violentes paroles de Niozelles produisirent un effet merveilleux; il avait à peine fini de parler que déjà l'on voyait dans la foule étinceler des torches que son éloquence avait allumées comme par enchantement. Niozelles mit l'épée à la main, et pointant cette épée sur la galère, se précipita vers l'endroit du port où elle baignait. La foule le suivit avec des cris de joie, comme si elle allait à une fête. La galère touchait presqu'à la marge du quai, et l'on n'avait qu'à tendre la main pour s'en rendre maître; en un instant les canots qui l'entouraient furent pleins d'assaillans; on grimpa à l'abordage, et déjà les brandons, agités par des mains forcenées, secouaient l'incendie sur ses flancs, lorsque le

gouverneur des îles de Marseille, M. Fortia de Piles, fonctionnaire qui jouissait d'un grand crédit sur la population, se présenta au milieu de l'émeute, seul, et demandant à être écouté. Sa présence suspendit les cris et le désordre; alors il fit entendre des paroles de paix, et, s'adressant à M. de Niozelles, qu'il traitait ainsi en chef de parti, il lui promit que la galère ne serait pas armée, et qu'elle quitterait le port de Marseille pour celui de Toulon. A cette condition, on lui fit grâce du feu; les torches s'éteignirent dans l'eau du port, comme les imaginations ardentes s'étaient éteintes dans les paroles de M. de Piles, et la foule se dispersa, en promettant à M. de Niozelles qu'il trouverait son monde prêt toutes les fois que l'intérêt de la ville le réclamerait.

Ces bonnes dispositions ne tardèrent pas à être mises à l'épreuve. D'abord, au mépris des promesses de M. de Piles, la galère du duc de Mercœur resta dans le port; puis, au mépris de ses priviléges, la ville fut frappée d'une contribution militaire. Niozelles revint sur la place de la Loge, fit une nouvelle harangue et tira de nouveau son épée; les partisans des consuls et du gouverneur, à la tête desquels étaient les chevaliers de Valbelle et de Foresta, se mirent de leur côté en mesure de repousser l'agression. Marseille se hérissa d'armes de guerre; la ville commerçante s'effaça pour ne présenter qu'un aspect militaire; les boutiques furent fermées, les cloches des églises sonnèrent le tocsin d'alarme, les Accoules et la Major firent vibrer dans l'air leur lamentable voix d'airain, et la guerre civile vint encore une fois déchirer les entrailles de cette belle et opulente cité, que le fer et le feu avaient si souvent blessée et meurtrie.

Pendant que l'on se battait à Marseille, et que Niozelles était maître de la moitié de la ville, le duc de Mercœur se tenait tranquillement à Tarascon; le volage époux de la nièce de Mazarin sacrifiait les devoirs de sa charge aux beaux yeux de la marquise de Lansac. Les députés des consuls le trouvèrent occupé à voir une joûte sur le Rhône, et il se contenta de leur répondre que Niozelles paierait de sa tête tout ce désordre.

La tête de Niozelles n'en branla même pas; la sédition fut calmée, mais bientôt elle se ralluma à propos d'une nouvelle élection de consuls. Le gouverneur s'étant opposé à cette élection, les Marseillais passèrent outre, et quatre consuls populaires furent nommés. Niozelles se signala encore dans cet acte de violente et victorieuse opposition. Le roi, qui alors était à Lyon, voulut que Niozelles, les quatre consuls et les gentilshommes qui s'étaient le plus compromis dans cette rébellion, fussent mandés pour rendre compte de leur conduite. Le cardinal Mazarin promit qu'il ne serait attenté à la liberté d'aucun d'eux; ils obéirent. Le jour où le roi leur donna audience, comme ils se tenaient debout en présence de sa majesté, le comte de Nogent et le comte de Brienne, deux seigneurs de la cour, dirent à très-haute voix : A genoux! messieurs de Marseille, le roi l'entend ainsi! Les consuls s'agenouillèrent; mais Niozelles et son frère, le commandeur de Glandevès, demeurèrent debout. Après l'audience, Niozelles tint à Mazarin des discours qui firent repentir le ministre d'avoir donné un sauf-conduit au rebelle, car il était aisé de prévoir que les Marseillais ne seraient pas faciles à mener tant qu'ils auraient cet homme à leur tête.

Quelque temps après ce voyage de Lyon, des troubles éclatèrent à Aix contre le parlement; ceux qui les avaient soulevés furent contraints de quitter la ville, et ils se réfugièrent à Marseille, où Niozelles les prit sous sa protection. En raison de ce fait, Niozelles fut ajourné devant le parlement, il refusa d'obéir. Pour la seconde fois, il fut mandé à la suite de la cour; l'officier qui portait l'ordre, assailli et frappé, n'échappa que par miracle à la mort. Le parlement ayant renouvelé sa citation, aucun huissier n'osa se charger de la signifier : aucune justice ne pouvait plus atteindre Niozelles.

Comme il ne voulait pas se rendre auprès du roi, ce fut le roi qui fit le chemin, et se porta sur Marseille. A vrai dire, les troubles de cette ville n'étaient pas d'importance à nécessiter la présence du roi, mais la passion de ce prince pour M[lle] de Mancini exigeait de fortes distractions; c'est ce qui engagea Mazarin à

organiser ce formidable voyage, qui eut lieu lorsque tout fut rentré dans l'ordre et l'obéissance.

II.

Louis XIV fit son entrée à Aix le 17 janvier 1660. En dehors des portes, le carrosse royal donna dans un embarras de très-humbles et très-obéissantes députations et s'arrêta. Parlement, noblesse, facultés savantes, bourgeois et manans, attendaient sa majesté depuis plusieurs heures, en grand costume et tête nue, sous une pluie fine et serrée. Chacun fit sa harangue, et quand ce fut au parlement de venir présenter son hommage, on remarqua que le roi se recula dans le fond de son carrosse, de sorte que le premier président, M. de Forbin d'Oppède, fut réduit à complimenter la portière et à saluer le marche-pied, ce dont il se trouva grandement mortifié. Il croyait sa paix mieux faite et ne savait pas jusqu'à quel point était profonde et opiniâtre l'aversion que la cour professait pour la magistrature parlementaire. Louis XIV, qui, plus que tout autre, éprouvait cette aversion invincible, n'était pas homme à en retenir la manifestation. Amis et ennemis étaient d'accord et s'entendaient à merveille contre les robes rouges et les mortiers. Le roi était entré au parlement, armé d'un fouet, et le prince de Condé avait levé la main sur le président Violle. Si le parlement avait oublié ces injures, ceux qui les avaient faites en gardaient le souvenir et le ressentiment.

On avait préparé, pour y loger le roi, l'hôtel du baron d'Aymar, auquel on avait joint l'hôtel de Regusse. Quand le dévouement provençal eut épuisé son éloquence, le cortége royal se mit en chemin, à travers la vive expression de cette joie bruyante et officielle que les princes rencontrent toujours sur leur passage, soit qu'ils viennent, comme le soleil, pour féconder, ou, comme la foudre, pour abattre. Le cours était bordé de deux haies de carrosses et de chaises, et les dames d'Aix, penchées aux portières, bravaient la pluie, avides qu'elles étaient de voir le roi et de s'en

faire voir; mais le roi n'y prit pas garde. Lorsqu'il fut arrivé chez lui, toutes ces dames de la noblesse et du parlement demandèrent à lui être présentées. Le roi remit la partie, sous prétexte qu'il avait à s'occuper pour le moment de choses plus importantes. « D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis venu en Provence pour châtier et non pour recevoir les dames. » Ce propos parut peu digne et surtout peu galant; mais Louis XIV n'était pas encore ce roi d'une si magnifique courtoisie et d'une si resplendissante majesté, que l'histoire et la poésie nous ont montré depuis; le grand siècle ne l'avait pas encore élevé sur son piédestal. C'était un jeune homme de vingt-trois ans, en proie à la mélancolie d'une première passion malheureuse. Dans cet état, la représentation royale lui pesait, et il s'en dispensait autant que possible. Parfois, cédant à l'emportement de son caractère, que l'éducation n'avait pas dompté et que ni la maturité de l'âge ni l'exercice paisible de la puissance ne maîtrisèrent jamais entièrement, il se livrait à des actes violens d'autorité; mais l'insouciance revenait vite, et il laissait retomber le fardeau que sa colère et non sa force avait soulevé.

Tandis que le roi se montrait ainsi revêche au parlement et aux dames et ne faisait accueil qu'au clergé; tandis que, fatigué et mécontent de son rôle, il cherchait à s'en débarrasser dans l'isolement, Mazarin, s'emparant de cette auréole de puissance et de ces royales attributions qu'on lui abandonnait, attirait à lui les respects et les empressemens de la foule. Mazarin, à cette époque, avait accompli toute sa grandeur, était arrivé à l'éblouissante plénitude de sa carrière : il venait de conclure cette paix des Pyrénées, magnifique introduction au siècle de Louis XIV, qui s'ouvrait sous ses auspices tutélaires. Après avoir plié avec noblesse, dans l'orage, le ministre s'était relevé et affermi avec la monarchie, et il s'était fait pardonner, par le bonheur de son étoile et les féconds effets de son génie, l'aventureuse audace de sa politique, l'éclat de ses vices et le scandale de son opulence.

Le président d'Oppède, qui, à la tête de sa compagnie, avait accompagné le roi à l'hôtel d'Aymar, ne s'était pas remis de la confusion où l'avait jeté l'accueil du monarque. Il restait à l'écart,

triste et décontenancé; le cardinal s'approcha de lui avec bonté. Bien des années, des soumissions et des services avaient passé sur le mauvais procédé du président. D'ailleurs Mazarin avait appris l'art d'oublier à propos. Les parlemens lui avaient fait une rude guerre; ils avaient voulu évoquer contre lui le décret rendu contre Concini, qui interdisait à tout étranger de se mêler aux affaires du royaume; ils l'avaient mis hors la loi, avaient fait vendre ses biens et s'étaient acharnés sur sa mauvaise fortune. Cependant sa légitime rancune contre eux était si accommodante qu'il ne lui aurait sacrifié ni le moindre des intérêts de l'état, ni même la plus légère bienséance. Dans ce voyage de Provence, le ministre avait donné au roi l'emploi de punisseur et s'était réservé la mission de clémence qui lui était facile à remplir. Il pardonnait à ses ennemis avec une parfaite bonne grâce. Il prit donc le président par la main et se mit à lui parler avec toute sorte de bienveillance et d'aménité. Forbin d'Oppède était d'une famille alors en exécration dans le pays. C'était un Forbin qui avait vendu la Provence à Louis XI, et un d'Oppède avait mis la Provence à feu et à sang, en haine des huguenots. Celui-ci, qui soutenait dignement son origine de cruauté et de trahison, avait joué un mauvais rôle dans les derniers troubles d'Aix, et peu s'en était fallu que les mécontens ne lui fissent payer toutes les iniquités de sa maison. Ils étaient venus assiéger le parlement, et ils demandaient à grands cris d'Oppède pour le mettre à mort. En ce moment de danger et de détresse, le président avait fait assez bonne contenance, quoiqu'il n'entrevît aucune chance de salut. Il était en effet perdu sans ressource, lorsque l'archevêque se rendit en toute hâte au palais, plaça d'Oppède sous son manteau pastoral, et, le couvrant ainsi du bouclier de la religion, lui fit traverser la foule des factieux, qu'il bénissait au passage; de la sorte il eut le bonheur de le sauver.

Mazarin félicita le premier président sur sa conduite courageuse en ces circonstances critiques, et pour le remettre tout-à-fait de sa déconvenue, il lui déclara que c'était son hôtel qu'il choisissait pour y loger, lui et sa suite, tant que durerait le séjour du

roi à Aix. La reine et le duc d'Anjou logèrent à l'archevêché, et Mademoiselle chez le marquis de Pontevès.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée du roi, et, toujours, sous le prétexte de son mécontentement, il avait défendu aucune fête, solennité ou réjouissance publique. Il se montrait peu, et les curieux ne pouvaient le voir qu'aux églises, où il allait tous les jours. Louis XIV manquait d'instruction; son enfance avait été si inquiète, si orageuse, si tourmentée par les traverses, les terreurs et les fuites, qu'il n'avait guère eu le loisir de mettre à profit les leçons de son précepteur, Hardouin de Péréfixe; mais en revanche, il excellait dans les exercices du corps. Aussi prenait-il souvent, à Aix, le divertissement du jeu de paume et du jeu de mail. Le temps qu'il ne consacrait ni à ces exercices ni à des pratiques de dévotion, il le passait seul chez lui, relisant les lettres de M^lle^ de Mancini et lui écrivant.

Avec l'ambition du cardinal, sa fermeté à combattre l'amour du roi pour M^lle^ de Mancini était une étrange énigme. La passion de Louis XIV allait droit à un mariage qui n'aurait pas manqué de s'accomplir, si la puissante intervention du cardinal ne s'y était opposée. La reine-mère y avait perdu sa morale et ses représentations; c'était donc de Mazarin seul que venait tout l'obstacle, et l'on se demandait pourquoi le cardinal se donnait tant de mal pour ne pas devenir l'oncle du roi.

Les uns disaient que le cardinal n'avait voulu que stimuler la passion du roi, et la jeter dans un parti extrême par une adroite opposition, mais qu'il avait dépassé le but sans le vouloir. D'autres (et ceux-là étaient les amis du scandale) prétendaient qu'un scrupule de religion, plus fort que sa vanité et son ambition, obligeait Mazarin à repousser une union qui eût été un inceste.

La vérité, peut-être, était que Mazarin, se sentant assez vieux et assez grand, n'avait plus qu'un souci, celui de sa renommée, et en était plus soigneux qu'il n'était avide d'une position sociale dont il n'aurait eu que peu de temps à jouir. Il ne voulait pas atténuer la gloire de sa paix des Pyrénées dont le mariage du roi avec l'infante d'Espagne était une des plus importantes conditions.

Le titre d'oncle du roi n'aurait du reste rien pu ajouter à sa puissance et à sa splendeur à la cour de France, et quant à la tiare qu'une sorcière lui avait prédite, il connaissait trop bien l'état de la politique européenne pour ne pas savoir que cette fortune était impossible, et que le temps lui manquerait pour aplanir les obstacles qui s'opposaient à cette élévation. Il y a toujours quelque chose qui avertit l'homme le plus vain et le plus ambitieux du terme où doivent s'arrêter son orgueil et sa grandeur, et Mazarin n'était pas de trempe à se faire illusion.

Le cardinal n'ayant pu obtenir que le roi donnât un bal aux dames de la ville, décida que ce bal aurait lieu à l'hôtel d'Oppède. C'était un parti prudent, car la Provence, que l'on avait eu tant de peine à pacifier, était menacée d'une nouvelle sédition, et il y avait tout lieu de craindre une émeute des dames de la ville qui voulaient à tout prix voir le roi. La sauvagerie du jeune monarque avait déconcerté bien des plans et désespéré bien des rêves. Les dames d'Aix ont toujours eu l'imagination brillante et un penchant prononcé pour la galanterie. Un roi jeune, beau, amoureux jusqu'à la tristesse, était bien fait pour piquer la curiosité de leur désirs.

Jusque-là, une seule dame avait obtenu une audience particulière du roi, c'était une certaine baronne de Venel, dame déjà mûre, qui s'était montrée fort héroïque durant la dernière peste, et qui, dans les troubles des Sabreurs, avait pris le parti du roi, l'épée à la main et la harangue à la bouche. Le roi se l'était fait amener par curiosité. Quand les dames de la ville apprirent qu'il y aurait un bal où le roi serait, ce fut un délire; le ministre fut porté aux nues, et ce bal fit plus à Aix, pour sa renommée, que la paix avec l'Espagne.

La fête donnée par le cardinal fut magnifique, mais les dames d'Aix furent loin d'être satisfaites du roi. Il y arriva tard, fit selon l'usage le tour des salons, saluant chaque dame et adressant quelques paroles aux plus qualifiées. Cette politesse faite, il vint se placer dans une embrasure et passa le temps à causer avec quelques seigneurs admis à sa familiarité, entre autres le jeune comte

de Saint-Aignan qui arrivait de Marseille où il était allé, chargé d'une mission, et qui revenait amoureux comme un fou. L'objet de cette passion était une jeune fille en grande réputation de beauté parmi les habitans de Marseille; elle était fille d'un marchand appelé Régail, et on ne la connaissait que sous le nom de *la belle Régaillette*. Aucune marquise d'Aix ne parut à M. de Saint-Aignan digne de soutenir la comparaison avec cette merveille. Le roi, après s'être amusé de son tendre enthousiasme, lui dit en souriant :
— Je te renverrai demain à Marseille, avec une nouvelle mission.

Pendant que cette fête de l'hôtel d'Oppède brillait de tout son éclat et retentissait de toute son harmonie, deux voitures de voyage, escortées de plusieurs domestiques à cheval, entraient dans ce faubourg d'Aix, qu'on appelle la Bourgade, et s'arrêtaient devant une mince hôtellerie à l'enseigne de *la Mule noire*. Quatre personnes sortirent du premier carrosse, cinq du second; un de ces personnages était traité par les autres avec de profonds respects; on lui parlait comme à un roi. Il paraissait âgé d'environ quarante ans et était d'une mine au-dessus de son équipage. Il était aisé de reconnaître en lui l'homme de condition et l'homme de guerre. L'expression de son visage était pleine de tristesse et d'abattement. Il y avait une heure environ que ces voyageurs s'étaient installés à *la Mule noire*, lorsque l'un d'eux, un des cinq du second carrosse, sortit de l'auberge, à cheval, et vêtu avec une certaine recherche. On pouvait remarquer que tout son costume était taillé selon les modes espagnoles qui commençaient à prendre faveur parmi les gentilshommes, depuis que le mariage du roi avec l'infante était définitivement conclu. Le cheval qu'il montait était de race andalouse. Il se dirigea au trot de sa monture vers la porte de la ville; arrivé à cette porte, il s'arrêta devant le poste d'infanterie qui la gardait, fit appeler le capitaine, et, après lui avoir décliné ses nom et qualités, demanda un soldat qui le conduisît au logis du roi. Le capitaine lui accorda ce guide. A l'hôtel d'Aymar, on leur apprit que sa majesté était au bal chez monseigneur Mazarin; le gentilhomme et le soldat se dirigèrent vers l'hôtel d'Oppède.

Ils eurent beaucoup de peine à traverser les flots de peuple qui se pressaient aux avenues de cet hôtel et qui manifestaient leur joie par des farandoles accompagnées de chansons provençales fraîchement rimées en l'honneur de la cour par les successeurs des troubadours. La porte de l'hôtel était encombrée de carrosses, de chaises, de laquais et de mousquetaires, si bien que le gentilhomme demeura près d'une demi-heure avant de pouvoir s'adresser à M. de Besemaux, capitaine des gardes du cardinal, et lui faire entendre qu'il était chargé d'une mission auprès de sa majesté le roi.

Bientôt l'émotion d'une importante nouvelle circula dans le bal, s'empara des groupes et des quadrilles, et se formula de vingt façons différentes. On remarqua que le roi, la reine-mère, le cardinal Mazarin et le duc d'Anjou s'étaient réunis et causaient avec une mystérieuse vivacité, tandis qu'autour d'eux le cercle des courtisans s'élargissait avec une respectueuse discrétion. Tout à coup le cardinal se retourna, et, après avoir promené sur le cercle un rapide regard, fit un signe au marquis de Lionne qui s'avança, reçut quelques mots dits à voix basse, s'inclina et sortit.

Le marquis descendit jusqu'au vestibule où attendait le gentilhomme de *la Mule noire* :

— Monsieur le baron, lui dit-il, vous direz à M. le prince que monseigneur le cardinal le recevra demain matin à son lever pour le mener chez le roi.

Le lendemain, Mazarin donnait audience. A la grâce du grand seigneur faisant aux dames les honneurs de son hôtel, avait succédé un air d'imposante hauteur que le ministre prenait rarement, mais qui plus que jamais était de mise en ce jour où il allait se trouver face à face avec le plus grand de ses ennemis. Le ministre parvenu devait dominer le prince du sang; la renommée politique devait être plus éclatante que la renommée militaire, la paix des Pyrénées plus glorieuse que la bataille de Rocroy, et celui dont les armes prenaient les villes devait s'abaisser devant celui dont l'habileté les conservait et les enfermait dans les limites agrandies du royaume. Mazarin aimait les pompes de la représentation; sa

nature italienne se plaisait à ce faste qu'il déployait en toute occasion et auquel il avait donné un train vraiment royal lorsqu'il traversa la France pour se rendre aux conférences de l'île des Faisans. Dans un salon, disposé en salle du trône, le fauteuil du ministre-roi était placé sur une estrade et recouvert d'un dais de velours. Le cardinal était vêtu avec une rare magnificence; son habit d'église était relevé par les recherches d'un luxe mondain; il portait de riches dentelles, d'admirables broderies et quelques-uns de ces diamans auxquels il donna son nom et qui devaient, l'année suivante, devenir par héritage propriété de la couronne de France. Une cour nombreuse environnait Mazarin; le parlement, le clergé et la noblesse d'Aix se tenaient près de lui avec ses gentilshommes. Dans les autres salles, on voyait les officiers de sa maison, ses pages, ses secrétaires, ses gardes, ainsi que plusieurs députations et une foule de solliciteurs qui attendaient. L'ordre de réception avait été donné par écrit au maître des cérémonies et aux huissiers; le prince de Condé y était inscrit le dernier, de façon à n'être introduit qu'à la fin de l'audience. C'était encore une épreuve réservée au vainqueur de Rocroy; il devait faire antichambre chez Mazarin.

L'audience fut ouverte par les députés du duc de Mercœur qui vinrent déposer aux pieds du ministre les chaperons des quatre consuls marseillais.

Vint ensuite l'évêque de Marseille que la cour accusait d'avoir gardé une coupable neutralité pendant les troubles. Ce bon évêque, pour se justifier, s'avisa d'un stratagème; il était vieux, mais il voulut le paraître encore plus, pour que son inaction passât sur le compte de son grand âge et de ses infirmités. Il se présenta donc, soutenu par deux ecclésiastiques, se traînant à peine, cassé, tremblant, sourd, sans regard et sans voix. Plusieurs de ceux qui le virent ainsi pensèrent que sa place serait bientôt vacante, et qu'il fallait la demander. Dès qu'il se fut retiré, les plus pressés s'approchèrent du cardinal, et sollicitèrent l'évêché de Marseille avec de si singulières instances que Mazarin appela son capitaine des gardes, et lui dit : — Besemaux, allez sur-le-champ

vers M. de Marseille qui ne doit pas être loin, et tuez-le. — Cette parole excita une vive surprise, et Mazarin se retournant en souriant vers les solliciteurs, ajouta : — Comment voulez-vous que je vous donne sa place, s'il est vivant?... Du reste, patientez, messieurs, car je soupçonne le bonhomme de n'être pas si moribond qu'il en a l'air.

Les gens qui demandaient des faveurs ne manquèrent pas à cette audience; on en vit paraître, après, qui demandaient grâce pour quelques factieux condamnés à mort. Le cardinal leur répondit : — Le droit de grâce n'appartient qu'au roi, et le roi le refuse, parce qu'un exemple sévère importe à la Provence, et que l'intérêt du pays est plus fort que la clémence du souverain.

Enfin le tour du prince de Condé arriva. Le prince se présenta noblement, accompagné du duc d'Enghien, son fils; du duc de Longueville, son beau-frère, et de six gentilshommes qui avaient en tout temps partagé sa fortune. Mazarin vit avec un certain dépit qu'à l'aspect du prince, l'intérêt et l'admiration s'étaient peints sur la plupart des visages; il s'en vengea par la froideur de son accueil et l'injurieuse hauteur qu'il mit dans ses discours, lorsque après les premiers complimens, il entama avec le prince une conversation que les assistans écoutèrent avidement.

— Monseigneur, lui dit-il, vous nous avez donné du mal à conclure notre paix des Pyrénées. Don Louis de Haro nous en a fait, par amitié pour vous, chèrement marchander les cent vingt-quatre articles. A chacun c'était une nouvelle condition en votre faveur. L'Espagne est une nation reconnaissante!

— Heureusement, répondit le prince de Condé avec dignité, j'ai ménagé votre temps précieux, en exigeant de don Louis que mon nom cessât d'être prononcé dans vos conférences. Alors votre paix s'est faite, et je me trouve heureux et fier de ce que par vos traités la France a conservé quelques-unes de mes conquêtes.

— L'Espagne, reprit vivement Mazarin, n'était pas de taille à nous disputer les places que nous réclamions. La France pouvait les exiger, et au besoin les prendre encore une fois, ayant à la tête

de ses vaillantes armées, un général comme M. le vicomte de Turenne.

— Je sais mieux que tout autre ce que peuvent les armées françaises, et vous en êtes bon juge aussi, monsieur le cardinal, vous qui avez fait la guerre en votre jeune temps et qui seriez peut-être aujourd'hui un aussi grand général que M. le vicomte de Turenne sans cette prédiction que l'on vous fit à Salamanque; mais la tiare vaut mieux que le bâton de maréchal.

— Et même que l'épée de connétable, n'est-ce pas, monsieur le prince? L'Espagne, du reste, vous eût voulu donner mieux que cette épée-là. Il ne s'est agi de rien moins que de la Sardaigne ou des deux Calabres pour votre altesse; mais le roi s'y est opposé et n'a permis à la munificence espagnole que de vous ouvrir ses trésors.

— Je me soucie peu des trésors de l'Espagne, monsieur le cardinal. Grâce au ciel, je n'ai pas le projet de me faire usurier, et cent millions ne me tenteraient guère. Je n'ai servi l'Espagne ni pour argent ni pour couronnes; mais on sait pour quoi. Aujourd'hui je reviens avec mon nom et mon épée : cela me suffira.

— Le roi a pensé que ce ne serait pas assez; il y a joint le gouvernement de Bourgogne et de Bresse. Il n'a pas oublié, lui, que vous êtes prince de sang; la dignité de ce rang a décidé les générosités de sa clémence. Vous allez venir le remercier, monseigneur, et c'est moi, si vous le permettez, qui aurai l'honneur de vous présenter à sa majesté.

Le cardinal se leva et dit à ceux qui étaient là :—Suivez-nous, messieurs! A la porte du salon, il présenta la main au prince de Condé, en lui disant : — Je suis chez moi, monseigneur! et ils passèrent ensemble; mais arrivé chez le roi, le ministre prit le pas sur le prince du sang. C'était l'usage du cardinal de Richelieu.

## III.

Avant de se rendre d'Aix à Marseille, le roi et la cour allèrent en pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame-des-Grâces, près de

Cottignac, dans le Var. Anne d'Autriche, affligée d'une longue stérilité, avait fait un vœu à Notre-Dame-des-Grâces, ce vœu avait été exaucé, Louis XIV était né peu de temps après et avait reçu à ce sujet le nom de *Dieudonné* qu'il perdit durant la Fronde. De Notre-Dame-des-Grâces, la cour se rendit à Toulon, et de là à Marseille.

C'était pour Marseille que le roi avait réservé les effets les plus éclatans et les plus terribles de sa colère. Il avait aboli ses priviléges, supprimé ses consuls; il la tenait opprimée sous des milliers de soldats, et lui avait imposé toutes les troupes qu'il avait retirées de la Catalogne. Sur une colline située à l'extrémité du port, on travaillait à une citadelle qui devait tenir la ville en respect sous le canon. Marseille était plongée dans la douleur, son commerce était suspendu, ses rues étaient désertes comme en un temps de peste. La veille du jour où le roi devait faire son entrée, les Marseillais virent avec stupéfaction des ouvriers abattre à coups de pioche un pan des murs d'enceinte de la ville, et pratiquer de la sorte et tout à l'aise une brèche large et commode, ce qui était aussi étrange que ridicule lorsque de chaque côté de ce trou s'ouvrait une porte gardée par les troupes royales. Mais Louis XIV ne voulait pas entrer par la porte, dans une ville rebelle.

Le 2 du mois de mars, vers la nuit, le roi arriva devant Marseille; il ne trouva pas hors des murs l'affluence qui l'avait accueilli à Aix. M. de Piles lui présenta les clefs de la ville, il les prit, et les lui rendant : — Gardez-les, Piles, lui dit-il, elles ne peuvent être mieux qu'en vos mains. Après M. Fortia de Piles et ses clefs, vinrent les corporations des portefaix et des prud'hommes, auxquels on avait garanti la conservation de leurs priviléges. Pour toute harangue, Louis XIV eut cette phrase, que, de temps immémorial, les prud'hommes de Marseille disent à tous rois et princes venans :

« Sire, avant que nous manquions à la fidélité et à l'amour que nous vous devons, nos bateaux sauront écrire. »

Après avoir entendu ce pittoresque propos de la magistrature maritime, le roi piqua des deux et s'élança à travers la brèche,

suivi des siens. Entré dans la ville, Louis XIV ne rencontra sur son passage ni foule ni cris de joie; partout le silence et la solitude, ces deux leçons des rois. Les rues étaient vides de peuple, les fenêtres closes, et si quelques-unes s'ouvrirent, ce fut pour le suicide de quelques citoyens qui ne purent survivre à l'humiliation et à l'abaissement de leur patrie, et qui tombèrent sur le chemin du roi, leçon plus terrible que les deux autres. Pour les femmes, elles ne demandèrent ni à voir le roi, ni à danser avec le roi. Ces dames de Marseille, dont les chastes et vaillantes aïeules avaient présenté jadis à l'invasion des Sarrasins leurs visages pudiquement mutilés dans les caveaux de Saint-Victor, et qui, plus tard, du haut de ces murailles, ébréchées maintenant par les maçons de Louis XIV, avaient tiré le canon sur le connétable de Bourbon, et bouché, l'épée à la main, les vraies brèches faites par les boulets impériaux, n'étaient pas dégénérées de ces nobles et pieuses vertus qui faisaient la splendeur et l'orgueil de leur cité. A l'approche du roi et des seigneurs de sa suite qui leur réservaient sans doute l'injure de leurs galanteries, elles avaient quitté la ville et s'étaient retirées dans leurs bastides, de sorte que tous ces brillans et avantageux seigneurs que les marquises d'Aix avaient mis en goût, furent réduits à être simplement les héros de la brèche royale, et à ne se donner que le passe-temps militaire de la conquête.

Non loin de cette brèche fameuse, le roi s'était arrêté sur le boulevart pour voir défiler les régimens qu'il avait amenés avec lui, lorsqu'on vint lui annoncer que les Suisses s'étaient séparés des autres troupes, et entraient modestement dans la ville par la porte. Outré de colère, Louis XIV ordonna que le baron de Waltrich, commandant de ces Suisses, vînt sur-le-champ lui rendre compte de sa conduite.

Waltrich arriva au galop de son cheval, et s'arrêta respectueusement devant le roi, son chapeau à la main; les yeux du roi étincelaient, et chacun attendait dans une craintive anxiété l'explosion de sa colère.

— Pourquoi, s'écria Louis XIV d'une voix éclatante, pourquoi n'êtes-vous pas entré, comme nous tous, par la brèche?

—Sire, répondit M. de Waltrich, les Suisses n'entrent que par les brèches faites à coups de canon.

Le roi lui tourna le dos et se dirigea avec son monde vers l'hôtel de Riqueti-Mirabeau, où son logement avait été préparé. Un ancêtre de Louis XVI logé chez un ancêtre du député Mirabeau! C'est là un des jeux de la Providence.

Dès le lendemain, Louis XIV alla visiter les travaux du fort Saint-Nicolas, que l'on poussait avec activité; puis il fit son office de roi, passa des revues, toucha des écrouelles, présida à de hautes rigueurs et fit en sorte que son séjour à Marseille y laissât un long et formidable souvenir.

C'était sur Niozelles que sa sévérité voulait surtout se signaler. On chercha partout le rebelle gentilhomme; mais le secret de la retraite où il était caché, connu d'une foule de citoyens et de citoyennes, ne fut trahi par aucune indiscrétion, et une nuit, pendant que le roi était encore à Marseille, Niozelles s'embarqua sur un bateau pêcheur qui le déposa en Espagne, où il demeura de longues années et où il se battit en duel contre un hidalgo qui devant lui avait mal parlé de Louis XIV. Il fallut que le roi se contentât de le faire exécuter en effigie, de confisquer ses biens, de faire raser sa maison et élever sur son emplacement une pyramide où l'arrêt rendu contre le citoyen factieux était reproduit en manière d'épitaphe.

Cette pyramide fut un jour renversée; la brèche des remparts marseillais disparut avec ces remparts; les troupes que le roi avait amenées quittèrent la ville; les écrouelles qu'il avait touchées ne guérirent pas; le souvenir de sa majesté et de sa justice s'effaça parmi le peuple, et du passage de Louis XIV à Marseille il ne reste aujourd'hui que deux choses, les murailles dégradées du fort Saint-Nicolas, et un proverbe sur la belle Régaillette.

M. de Saint-Aignan, qui, avec la permission du roi, avait fait un long séjour à Marseille, s'était fort bien fait venir de la jeune fille, innocente, naïve, et qui n'était guère de force à lutter de tête et de cœur contre un jeune et beau seigneur, amoureux et magnifique. La veille du jour où le roi fit son entrée à Marseille,

elle avait enfin accordé un rendez-vous à son amant. Ce jour-là aussi, son père, craignant pour elle l'invasion des troupes et des courtisans, avait fait comme tous ceux qui n'avaient pu envoyer à la campagne leurs femmes et leurs filles : il l'avait étroitement renfermée chez lui, et mieux encore renfermée que n'avait fait aucun autre père ou mari; car la chronique dit qu'il avait caché ce trésor de grâces et de beauté dans une barrique de son magasin; ingénieuse précaution, dont il était fier et dont il se vantait depuis à tout propos. Mais M. de Saint-Aignan était un jeune homme trop entreprenant et trop spirituel pour laisser déjouer ses amoureuses trames par la prudence paternelle d'un marchand provincial.

Quelques mois après le passage de la cour à Marseille, Régail plaisantait impitoyablement les gens de son quartier à qui il était arrivé malheur, et toujours entiché de sa précaution, il montrait à qui voulait la voir cette fameuse barrique où il avait logé l'honneur de sa fille, lorsqu'un accident vint donner à ses voisins l'occasion de prendre leur revanche et lui prouver la vanité des meilleures précautions. Régail se trouva tout à coup grand-père.

Depuis lors, dans le peuple de Marseille, on dit d'une fille trop bien gardée :

« C'est la belle Régaillette. »

EUGÈNE GUINOT.

# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

DES

# DANSEUSES DE L'OPÉRA.

## § I.

### ÉPOQUES PRIMITIVES.

La danseuse de l'Opéra est née sous le règne de Louis XIV, en 1680, vers le temps où ce monarque, encore moitié galant et moitié dévot, invitait Mme de Montespan et Mme de Maintenon à s'embrasser dans son cabinet. Si le père de La Rue, jésuite coquet et fleuri de littérature, a trouvé que la vie de Louis XIV ressemblait à un rondeau, on peut écrire que l'invention de la danseuse en fut le refrain poétique. La nécessité de ce refrain s'accordait parfaitement avec l'intime situation du roi; il avait déjà trop de religion pour n'avoir pas besoin d'une amie pieuse, il avait encore trop de tempérament pour ne pas conserver une séduisante maîtresse. A ces causes, il lui fallut rompre un peu avec l'amour,

même se brouiller tout-à-fait avec quelques plaisirs. Le rondeau fut impitoyablement tronqué dans ses plus agréables tiges; mais, en revanche, une bouture s'éleva. Quand Louis et sa cour répudièrent le ballet, ils en cédèrent la propriété et le goût, comme voluptés mortes, au peuple qui n'existait pas. A mesure que le peuple s'est formé, il s'est souvenu de l'héritage, il a reconstitué le ballet. Si le peuple est aujourd'hui libre et souverain, la danse est un art, les danseurs sont des artistes. Tout a donc marché.

Ce fut par un froid brillant, dans les premiers jours de janvier 1681, et à Saint-Germain, que l'avénement des danseuses eut définitivement lieu. Mme de Montespan venait de quitter le château pour se retirer à Saint-Joseph et y vêtir le cilice; il sembla que cette retraite fût le dernier obstacle qui eût empêché l'accomplissement des prophéties. L'esprit de Mortemart envolé, il n'était plus déjà question que de l'église; c'est là ce qui ouvrit la puissance aux danseuses : tant un nœud secret rattache les événemens les plus divers! En même temps, une comète éclatait sur l'horizon; Saint-Évremont en écrivait à Lenclos, Sévigné à Bussy, La Fayette à Villars; elle occupait le monde, les savans, les prêtres, le *Mercure :* mais personne n'imaginait le vrai caractère de ce météore. On avait trouvé à Rome des œufs miraculeux, où le jaune et le blanc reproduisaient l'image de la comète; mais aucune devineresse n'avait su lire dans ces pontes fatidiques. La clef du mystère était en France, au château de Saint-Germain-en-Laye.

Le 12 janvier, la grande salle des ballets, les appartemens de la Dauphine et la terrasse y étaient encombrés de courtisans, de gardes, de voitures et de laquais. On allait représenter *le Triomphe de l'Amour*, intermède, où, pour la première fois, Louis XIV s'était abstenu de paraître. Un bruit singulier, répandu dans la foule, animait les conversations et tempérait les impatiences; il se répétait que les directeurs de l'Opéra avaient obtenu de transporter le ballet nouveau sur le théâtre du Palais-Royal, et d'y confier les entrées des dames de la cour aux meilleures coryphées de la troupe. Cette innovation amenait les femmes au gouverne-

ment de la chorégraphie; les danseurs étaient dépouillés de l'ignoble et ridicule prérogative qui en faisait encore des poupées menteuses et des mannequins à deux sexes. Aussi l'intérêt de cette mesure excitait vivement les causeries. Les gentilshommes vauriens comprenaient d'avance que la débauche gagnerait à la réforme.

Dans la cour du château, par les croisées du théâtre, on apercevait un courtisan déjà vieux et toutefois habillé selon le dernier goût du carnaval; il était seul, au milieu des gardes, sous le vestibule; il paraissait inquiet et soucieux. Ce personnage avait un manteau en camelot de Bruxelles, richement doublé de panne écarlate, des brandebourgs émaillés par des rubans couleur de feu et un justaucorps en ratine d'Espagne; sa veste était en soie musc, brochée de cordonnet, dessinée à grands panaches; à son baudrier sans frange, mais garni de ferrures ciselées, pendait sur la cuisse une chevaleresque épée. Tout ce costume dans son ensemble était l'expression de la mode la plus récente et du plus bel air. Le personnage y avait encore ajouté des raffinemens d'élégance; aux boutonnières, aux crevées, aux manchettes de son vêtement, papillotait la plus fine dentelle; sa perruque, d'un blond vif, ne dissimulait pas cependant très-bien les nuances de la barbe, dont le poil roux perçait de tous côtés, au menton, dans les sourcils, sur les lèvres, en avant de l'oreille, tantôt par mèches volontiers blanchies, tantôt sous forme de houpes un peu dorées. Cette ravissante figure de culbas et de lansquenet, cette involontaire physionomie de mascarade appartenait au premier poète en France qui eut un carrosse, au rimeur fortuné qui vécut magnifiquement trente années sur le capital de ses madrigaux, à l'intrépide académicien qui osa mettre toutes les Métamorphoses d'Ovide en rondeaux, sans oublier la préface, le privilége et même l'errata de la traduction; au bel-esprit fort laid dont les femmes titrées se disputaient l'entretien, et qu'elles fournissaient publiquement de bois en hiver; au singulier génie qui était gravement compté parmi les trois plus originales imaginations de l'époque, à savoir Voiture, Corneille et lui. Cet homme unique, dont

Christine de Suède appréciait les ballets autant que la philosophie de Descartes, cet impresario de livret qui mourut nonagénaire et enseveli sous les roses, ce n'était pas Racan, Segrais ou même Dangeau : c'était l'auteur du fameux sonnet sur Job, M. Isaac de Benserade.

Deux peines fort dures, également individuelles, mais remarquablement différentes, arrêtaient M. de Benserade au pied de l'escalier de la Dauphine. D'abord il attendait là, pour ne le point manquer, M. de Seroni, évêque de Mende; ce prélat lui devait deux mille écus de pension sur les revenus de son épiscopat, pension qui était un legs du cardinal Mazarin au poète, et dont l'évêque avait pris la mauvaise habitude de ne payer ni les arrérages ni les intérêts. Benserade, qui épiait Seroni avec une certaine colère, était en même temps altéré, et par le souvenir brûlant de la dette, et par la répétition du ballet, d'autant plus fatigante, que les dames de la Dauphine ne possédaient pas encore un jarret bien osé; la chambre de la reine ne donnait plus que des filles dévotes ou cagneuses; le temps des Montespan et des Lamothe-Houdancourt était passé, et il avait fallu au poète vaincre l'émotion de la nouveauté et la raideur des hanches. Quand M. de Seroni, parvenu au bas du degré, vit la face ruisselante et empourprée de son pensionnaire, il se rappela subitement la pension; et, comme il était adroit, redoutant une scène sous les appartemens du grand roi, il se hâta de complimenter son créancier sur l'éclat prochain du *Triomphe de l'Amour*, et d'exprimer combien il regrettait que le caractère sacré de ses fonctions lui défendît la jouissance d'une si aimable littérature. Pendant ce discours, Benserade, un peu calmé, rajustait avec orgueil sa perruque; mais le prélat, qui voyait au bout de ces prévenances une manière facile de remboursement, voulut achever le fâcheux. Il connaissait particulièrement un valet italien chargé de préparer des eaux à la glace pour le service des buffets; il lui ordonna d'en porter sur-le-champ un grand verre à M. de Benserade; et, tandis que son pensionnaire étonné se rafraîchissait à loisir, l'évêque salua d'un coup de chapeau très-humble, enfila la galerie et disparut aux yeux du poète qui buvait encore. Si nous

ne savions pas que Molière était mort à cette époque, rien n'empêcherait de croire qu'il fut témoin de cette plaisanterie florentine, et qu'il écrivit sur ses tablettes, caché derrière un des gros piliers du vestibule, la première esquisse de la scène de Don Juan et de M. Dimanche. C'est la même saillie dans l'aventure, ce sont presque les mêmes poses dans l'entrevue; Sganarelle n'est pas oublié. Nouvelle preuve que la plume de Molière n'a dû tracer que des portraits contemporains, et que son théâtre vaut mieux qu'une histoire.

Mais une sollicitude plus noble tourmentait aussi Benserade. *Le Triomphe de l'Amour* fut le chant du cygne et son livret de retraite. Il semblait que cet ingénieux artiste pressentît la chute de ses petits talens sous l'avénement des danseurs. Pendant trente années, depuis 1650, M. de Benserade avait exclusivement réglé les plaisirs chorégraphiques de Louis XIV; il avait fait danser ce prince à tous les âges de la vie, comme les jésuites le faisaient aimer à toutes les crises de leur influence. Les ballets ne s'étaient pas plus ralentis que les maîtresses. *Le Triomphe de l'Amour* était le premier intermède où le roi se fût abstenu de choisir un rôle. L'impresario comprit que cet arrêt de la vieillesse pour le monarque devenait un arrêt d'oubli pour le sujet fidèle. Il n'y avait plus de Louis XIV au théâtre; il n'y avait plus de Benserade dans les coulisses. Sur la tombe d'un roi germain on égorgeait ses esclaves favoris : le monarque français, plus humain, ne sacrifiait à Mme de Maintenon que la gloire de quelques rondeaux.

Quand le malheureux poète, étourdi par les espiégleries du prélat, se fut à son tour glissé dans la salle des ballets du château, il saisit d'un coup d'œil toute la portée de sa détresse; les larmes mouillèrent silencieusement ses paupières injectées de sang par les veilles. Déjà le marquis de Dangeau, assis avec complaisance sur un tabouret élevé, usurpait son emploi. Dangeau avait inventé les loteries, comme Benserade les intermèdes, pour la cour; mais les intermèdes ne convenaient plus, et les loteries prenaient faveur. Aussi Benserade était morfondu sous les draperies, tandis que Dangeau rayonnait de vanité sur sa sellette. Le courtisan déchu

dévora stoïquement ce premier affront; mais ses regards, en se promenant dans la salle, retrouvèrent de plus cruelles douleurs. Nulle part, comme au temps de la Montespan, ces forêts de rubans et de nœuds à la Candale, cette suave odeur de jeunesse, de galanterie et de conquête; ce flot de lumière et de bruit, ces voluptés du luxe, cet épanouissement du plaisir, *brasiers de fleurs et de feux*, aurait dit Sévigné. La figure pâle de Mme de Maintenon, qui se montrait au fond d'une tribune, ne donnait aucune espérance à Benserade. Cette femme lui paraissait toujours après coup des saignées de précaution qu'elle se laissait faire pour ne pas rougir, tandis qu'elle entretenait le roi du ciel et de pénitence. Vis-à-vis de ce fantôme en robe noire, dans une estrade plus coquette et parmi les filles d'honneur de la princesse de Bavière, on voyoit bien Mlle de Châteauthiers, nullement déconcertée par la si rapide mort de Fontanges, étalant des grâces tardives ou insuffisantes, et rêvant un caprice amoureux que le cœur du monarque, trop dévot ou trop sénile, n'avait jamais eu; mais, à l'immobilité déjà souveraine de Mme Scarron, au décousu de la fête et de l'étiquette, à l'ennui des visages, au retard inaccoutumé du roi et principalement à la présence des danseurs de l'Opéra, un homme expérimenté sur les choses de la cour devinait, au premier moment, une révolution entière. M. de Benserade avait beaucoup de cette expérience.

Il ne manqua même pas au courtisan la plus foudroyante preuve. Enfin Louis XIV parut, mais en robe de chambre! Benserade fut attéré. En vain il estimait plusieurs milliers d'écus la robe de chambre, en vain il admirait le chapeau à plumes dont le monarque était coiffé : chapeau à plumes et robe de chambre bouleversaient le poète, comme, dans nos habitudes, voiture et parapluie. Cet incident pénible éveilla ses susceptibilités, à l'encontre des plus vulgaires détails. Il ne tombait pas un gant, il ne se ramassait pas un bouquet, qu'il ne fût aussitôt blessé dans la religion de ses souvenirs et des bonnes manières. Une présidente qu'il ne connaissait pas leva résolument la main et lui dit : « Renouez ma manchette! » Il entendit avec un serrement de poitrine Mme de

La Fayette inviter tout haut quelque amie à un médianoche de petit salé pour la fin du spectacle. Les formes du langage ne l'étonnaient pas moins que le mépris des usages. Lesdiguières, le mauvais sujet à la mode, appuyé sur la crépine d'un fauteuil, disait à une nonchalante qui ne l'écoutait pas : « Impraticable beauté, je m'embarque à vous aimer de passion; mais du droit dont vous êtes, je ne fonde aucun espoir en un commerce de vos douceurs. » Benserade était d'autant mieux venu à se moquer de ces façons de dire, que, dans sa jeunesse, il avait tourné les fadeurs de cour avec grâce. On en peut juger par les stances à Mme de Hautefort, dont nous transcrivons les plus curieuses :

D'où vient sur votre teint cette fraîcheur nouvelle,
Qui vous fait éclater mieux que vous n'éclatiez?
Je vous trouve plus grasse et vous trouve plus belle
Encor que vous n'étiez...

Votre vie est changée, et vous en menez une
A qui, dans la bassesse, un beau loisir est joint.
Si le soin de la cour profite à la fortune,
Il nuit à l'embonpoint...

Votre ame, qui n'est pas de la trempe commune,
Et dont les mouvemens sont sublimes et droits,
Fait aussi peu de cas du vent de la fortune
Que des soupirs des rois...

Son procédé (*de la reine*) n'a rien que de saint et d'auguste
Un sujet sans raison n'en est pas assailli.
Les rois n'ont jamais tort, et leur colère est juste,
Quoiqu'on n'ait pas failli...

Avec de tels principes, il n'était pas étonnant que Benserade eût frémi de voir son maître en robe de chambre. La représentation du *Triomphe de l'Amour* ne fut donc pour le poète qu'une longue et dérisoire agonie.

Le rideau s'ouvrit... Étrange contraste! dans un siècle, dans

un gouvernement, dans une monarchie, où la noblesse formait tout le rouage social, les princes du sang, l'héritier du trône et les femmes les plus illustres exécutaient, avec les danseurs de l'Opéra, le divertissement royal. Zimmermann, le philosophe allemand, raconte qu'un dimanche, comme il revenait de Trianon à Versailles, il aperçut beaucoup de monde sur la terrasse du château; il vit Louis XV et madame Du Barry aux fenêtres et riant à gorge déployée. Un courtisan fort leste, auquel on avait attaché un bois de cerf aux oreilles et qui représentait la bête, était poursuivi par une douzaine de gentilshommes qui simulaient la meute et aboyaient avec imagination. Cerf et chiens sautaient dans le grand canal, en sortaient, y rentraient, couraient de tous côtés avec des battemens de mains qui ne finissaient pas.—Qu'est-ce que cela veut dire? demanda le voyageur à un valet.—Monsieur, répondit sérieusement le piqueur, c'est pour le divertissement de sa majesté. Déjà, sous la régence, on avait vu le duc d'Orléans figurer dans les quadrilles masqués du bal de l'Opéra et recevoir très-gaiement dans les reins les coups de pied de l'abbé Dubois. Mais, avouons-le, l'avilissement datait du règne de Louis XIV; il commença du jour où le pauvre Benserade fut obligé d'écrire une entrée de ballet pour monseigneur le Dauphin ou le danseur Lestang, à volonté! Les singularités de l'époque ne s'arrêtaient pas là; on aurait trouvé malséant qu'une simple bourgeoise dansât sous les yeux du monarque en compagnie des coryphées et des gagistes du théâtre; on ne voulait pas de roture dans les intermèdes de Saint-Germain : et cependant Pécour avec les ailes de Borée, Favre avec la tunique étoilée d'Orythie, gambadaient autour de mesdemoiselles de Tonnerre, de Clisson et de Poitiers, nobles et fières dryades, gravement emprisonnées dans des jupons parodiant l'écorce et coiffées de pyramides imitant les feuilles et les rameaux du Pinde : ces nymphes regardaient le couple roi des vents voltiger entre leurs frisures; elles en escortaient la victoire, elles en décoraient le talent; et personne, dans cette aristocratique réunion, pas même Louis, ne voyait l'imprudence de rapprocher sur un commun théâtre les génies du Palais-Royal et les divini-

tés de Marly. C'est ainsi que se commettent à l'imprévu les plus grandes fautes politiques.

*Le Triomphe de l'Amour* n'était pas seulement un événement sinistre par les premières infractions tentées à l'étiquette du ballet, il avait encore des résultats fâcheux pour l'art de Quinault comme pour les pensions de Benserade. Ordinairement, dans les anciens ballets de la cour, Lulli composait la musique, Quinault écrivait les paroles du chant, et Benserade donnait les vers du livret qui confondaient avec grâce, en d'ingénieuses peintures, l'esprit du rôle et le caractère du danseur. Sous ce rapport, au temps de ses prouesses chorégraphiques, Louis XIV avait épuisé les types de la mythologie, sans fatiguer jamais l'invention de Benserade. Mais, dans *le Triomphe de l'Amour*, outre l'absence du monarque et la présence insultante de l'Opéra, le triumvirat des artistes affichait son mécontentement et sa lassitude; Quinault, riche, glorieux, n'avait pas eu l'énergie de terminer cette dernière besogne, et Benserade, pour l'honneur du métier, avait presque rempli sa tâche, et douloureusement fait face à deux inspirations; Lulli, furieux qu'on eût fouetté et renfermé à Saint-Lazare son mignon Brunet, avait broché l'intermède et menaçait de quitter la France. D'ailleurs *le Triomphe de l'Amour* manquait aux classiques règles du genre; il était au ballet royal des *Noces de Pélée et de Thétis* ce que *Robert Macaire* est à une tragédie de M. Viennet; l'idée mythologique ne s'y formulait pas majestueusement comme dans *Hercule amoureux*, ou spirituellement comme dans *l'Impatience*, ou allégoriquement comme dans *les Bien-Venus*, ou rustiquement comme dans *les Saisons*. C'était quelque chose de brouillé, de bâtard, d'incohérent et de recousu; cela ressemblait beaucoup à une émeute dramatique. On n'y saisissait aucun plan; on n'y démêlait aucune imagination nouvelle, rien de lumineux et de profond. Il y avait des mascarades et des travestissemens, des théories grecques et des néréides, de l'histoire et de la fable; vingt entrées s'enchevêtraient avec platitude, sans unité, sans variété; quelques nymphes tendaient la main à huit Plaisirs qui fuyaient le dieu Mars et quatre veaux marins, lesquels se cachaient dans

Athènes, où Diane et Endymion se promenaient au clair de lune, pour céder la place à Bacchus et à l'Inde, dont Apollon calmait l'ivresse en évoquant d'un bosquet Ariane, Pan, Flore et Zéphire. Je vous le demande : où était la pensée? Triste conséquence d'un système de gouvernement qui, depuis les femmes de la cour jusqu'au dictionnaire de Chompré ou tout autre dictionnaire, avait usé les ressorts du pouvoir absolu!

Il était évident que cette philosophie du spectacle n'échapperait pas à la sagacité de Louis XIV; mais l'unique remède au mal eût été de chausser encore le soulier plat du danseur, et Mme de Maintenon n'y aurait jamais consenti; elle serait plutôt morte dans les saignées. Aussi, quand les corbeilles d'argent, chargées de fruit et portées au bras des pages, eurent circulé parmi les dames, le monarque demanda sa canne, les travées s'agitèrent, on ferma le rideau; la vingtième entrée fatiguait déjà ce vieillard pieux de quarante-deux ans. Alors, se tournant vers le triumvirat, qui, chapeau bas et l'œil terne, attendait un remerciement du maître, il dit à l'auteur du livret ces paroles significatives, avec un sourire plein de dédain et de mélancolie : « Benserade, on représentera ceci au Palais-Royal. Vous êtes avertis, messieurs. »

Benserade, la mort au cœur, s'inclina. Le grand ballet était rayé de la vie du grand roi.

Maintenant ce n'est plus la seule aristocratie française qui va défrayer les exigences du ballet; ce ne sont plus uniquement les duchesses et la famille royale qui renouvelleront le personnel, les juges et l'auditoire du théâtre dansant : c'est le peuple tout entier, avec ses turbulences infinies et la diversité poétique de ses engouemens, c'est la nation elle-même qui désormais choisira les artistes, réglera les destinées et soutiendra les progrès de la chorégraphie. La monarchie de Louis XIV a déjà dépouillé un de ses priviléges : elle ne danse plus. Le ballet du monarque, découronné sans doute, mais popularisé, s'abaisse vers Paris des plateaux de Saint-Germain et de Versailles; il descend au Palais-Royal avec ses charmilles pouponnes, ses colonnades fleurdelisées, ses bacchantes à hauts talons et son chef d'emploi en tonnelet; il

demande à la roture des sensations neuves, des regards éblouis, un public frais, dispos, novice, et quelquefois sans perruque. Comme la femme de quarante ans, il a besoin de jeunes yeux et de fougueuses ignorances. La révolution s'étend plus loin encore. Pour tenir lieu au peuple des dames de cour empesées et fardées, le ballet puise ses premiers sujets dans le peuple, ses fées dans le peuple, ses magiciennes dans le peuple; toute fille élancée, légère et belle a son domaine ouvert, sa fortune acquise, ses armoiries parlantes, sur les planches de l'Opéra; grisettes, lacez-vous! mères, ne dormez pas! les danseuses règnent. Elles règnent par le droit le plus imprescriptible, le plus antique, le plus naturel, le plus séduisant, le plus durable; elles règnent par la volupté. C'est en son nom que tous ces abbés, tous ces commis aux gabelles, tous ces clercs de basoche, tous ces frocards déguisés, tous ces marchands ébahis, vont se ruer en applaudissemens frénétiques et tourbillonner dans le parterre en luxurieuses cohues. Il n'y a plus qu'une divinité au théâtre, il n'y a plus qu'une puissance dans les arts, il n'y a plus qu'une femme dans Paris : c'est la danseuse de l'Opéra.

Avez-vous lu dans les lettres d'Aïssé cette charmante histoire d'un prêtre qui ne voulut point mourir sans voir Arlequin? Lisez-la; c'est le portrait vivant de l'influence du théâtre sur les deux derniers siècles que le portrait de cet homme; c'est la chronique des foyers avant et depuis la régence, que cette aventure fort peu canonique d'un chanoine. Mais comment vous dire, lorsque si parfaitement Aïssé vous l'a dit, et ce péché sournois d'un docteur en Sorbonne, et ses naïves confidences au vieux laquais, et la vieille robe de l'aïeule, et les vieilles rancunes des partisans de Molina? Cela forme dans le style de la Grecque le plus joli roman, la plus enivrante bouffonnerie, surtout la plus fine et la plus curieuse révélation des mœurs intermédiaires de l'époque. Le chanoine a soixante-et-dix ans, il est très-aimé de l'archevêque de Paris, il loge dans le cloître de Notre-Dame; il a une stalle au chœur, une voix au chapitre, une grasse prébende; mais il est en même temps janséniste : il ne croit pas à la grâce suffisante! C'en

fut assez pour distraire son esprit dévot en de bucoliques et mondaines pensées. Maintenant, voyez comme les prévarications s'enchaînent, comme vont se déduire les tentations de la chair les unes des autres, à commencer par les falbalas de la grand'-mère, à finir par les grimaces d'Arlequin! Ce bon prêtre, Biroteau de la Régence, qui avait peut-être fait le voyage d'Aleth avec Claude Lancelot, dans sa jeunesse, pour voir les chausses percées de Nicolas Pavillon et manger à sa table le mets de l'exil, *pisciculos paucos*, le voilà qui demande pour extrême-onction la vue de la comédie, les lumières sataniques de la rampe et les vapeurs du parterre; le voilà qui revient aux démangeaisons de collége, au prurit du séminair et de la continence. *Sicut cervus desiderat ad fontes aquarum*. Les psaumes n'ont jamais si bien parlé.

Donc notre chanoine tire de l'armoire les hardes excommuniées de sa grand'mère; il les essuie, il les secoue, il les baise pieusement; il pleure, car il va déshonorer leur martyre. Les coiffes longues lui rappellent les dernières souffrances de Port-Royal, la haute cornette exhale encore le parfum des prêches de Saint-Séverin, les manchettes sont aussi jaunes et rances qu'une proposition de Baïus. Bref! il revêt ces nippes austères, il prend un éventail, il bénit son laquais, et, la queue troussée comme une élégante du temps de Mme de Maintenon, il traverse Paris, du cloître Notre-Dame à la rue Mauconseil. Enfin, il arrive à l'hôtel de Bourgogne. Notre janséniste se place à l'amphithéâtre; il voit la comédie et les Pantalons, et Lélio, et Pamphile, et Angélique, et Arlequin surtout; il voit ces personnages bouffons dont le nom ne change pas, dont les plaisanteries seules changent de masque et de costume. Ici, c'est Arlequin qui vend sa maison à Octave, et qui tire pour échantillon, de la basque de son casaquin, un gros platras; et le chanoine de rire plus fort qu'aux farces de Molière. Là, c'est Octave qui reproche à Arlequin de n'avoir qu'un père; je n'ai pas le moyen d'en avoir davantage, répond le mime, et le chanoine, à ces mots, de s'étouffer dans son corset de femme, sous ses mouches d'emprunt. Il contemple avec ravissement le petit chapeau, la sangle, l'épée de bois; il demande ce que c'est que Pas-

quariel, le compère d'Arlequin ; il jouit par les yeux de toutes ces choses et *quibusdam aliis* que le cloître Notre-Dame proscrit du Bréviaire. Le janséniste représente merveilleusement la vie conventuelle aux prises avec les diableries séduisantes et les péchés civilisateurs du théâtre.

Mais il y eut un malheur : les dames du balcon, à l'hôtel de Bourgogne, étaient coiffées à l'*équivoque*, au *papillon*, en *dormeuse*. Notre chanoine avait sur la tête quarante-cinq années de date et presque deux règnes. Mme de Parabère le lorgna avec un fou rire, il fut perdu! Arlequin lui-même quitta la scène et vint lui parler à l'oreille; le pauvre prêtre n'eut que le temps d'enjamber les banquettes; déjà les molinistes s'ameutaient dans le corridor; le chanoine enfile un escalier, deux escaliers, brise une lanterne, écrase un chien et tombe sur le nez d'un exempt. Autre malheur! L'exempt était moliniste : il mit impitoyablement le chanoine en fourrière; le lieutenant de police était moliniste : il turlupina et calfeutra le chanoine; enfin le gouvernement lui-même était moliniste : le chanoine fut exilé. L'histoire ne dit pas ce qu'il advint de la robe de l'aïeule; mais, je vous le répète, lisez tout ce prologue charmant de comédie dans Aïssé. On dirait que Parabère elle-même lui a dicté l'aventure.

Eh bien! si le soleil de Louis XV vit un chanoine janséniste désirer la comédie italienne, *in articulo mortis*, le soleil de Louis XIV vit un religieux poète convoiter une chaconne et les danseuses, *inter pocula*. Il y avait au faubourg Saint-Germain, dans la rue Saint-Victor, à quelques pas de la place Maubert, une abbaye sombre, funèbre, étranglée, grillée, farcie de manuscrits, de revenans, de bouteilles vides et de distiques virgiliens. C'était là que vivait, ou plutôt que buvait Jean de Santeul, *Victorinus*. Ce moine écrivait dans la langue d'Ovide mieux que Sannazar, Rapin, Cossard, Juvencius, Commire, Vavasseur; mieux que Ménage, mieux que Voiture; ce moine, tous les ans, recevait de la ville de Dijon deux muids de son meilleur crû; ce moine dépensait autant de verve à louer le caniche de la duchesse de Bourbon qu'à foudroyer les jésuites; ce moine sablait

avec la princesse des rôties au vin de Beaune, sous les tilleuls de Chantilly, et, aux pieds de la princesse, en congratulant le caniche, barbouillait des vers que Pierre Corneille s'estimait heureux de traduire en son français de bronze, témoin ceux-ci :

Que le dieu de la Seine a d'amour pour Paris !
Dès qu'il en peut baiser les rivages chéris,
De ses flots suspendus la descente plus douce
Laisse douter aux yeux s'il avance ou rebrousse ;
Lui-même à son canal il dérobe les eaux
Qu'il y fait rejaillir par de secrètes veines,
Et le plaisir qu'il prend à voir des lieux si beaux,
De grand fleuve qu'il est, le transforme en fontaine.

Les vers latins de Santeul, inspirateurs de ce madrigal, nous ne les citerons pas ; ils étaient autrefois sur la pompe du pont Notre-Dame : ils sont maintenant dans la mémoire de tous les professeurs.

Pourtant ce moine, si grand qu'il osa presque déifier Arnauld en face du père de La Chaise, eut une faiblesse pour l'Opéra, comme la veuve Scarron, une nuit, pour Villarceaux. Les hautes intelligences sont ainsi faites.

Dans nos mœurs actuelles, on ne cherche vraiment sur les planches de l'Opéra qu'une femme plus ou moins jolie, qu'une artiste plus ou moins bondissante, qui fait de ses jambes ce qu'elle veut et de son corps fréquemment ce qu'elle veut aussi. Les spectateurs béans, qui se pressent de la baignoire au cintre, socialement nivelés par la révolution, égaux en impressions comme devant la Charte, ayant les mêmes idées, parce qu'ils paient tous le même impôt, ces gens-là ne s'inquiètent pas beaucoup de trouver un sens aux émotions du théâtre ; ils se rencontrent, pour la plupart, dans un mesquin esprit d'admiration, dans une excitation passagère et sensuelle, dans un plaisir uniquement oculaire. Le tour de pied risqué par la danseuse éveille dans ce public une ivresse agréable, communicative, mais très-uniforme ; elle est sans variété,



sans écho, sans fanatisme, sans aucune de ces démences profondes que les mœurs de l'ancienne Rome nous retracent avec tant d'énergie. Ce ne serait assurément pas en voyant sauter Perrot que les merveilleuses de la Chaussée d'Antin éprouveraient ces distractions dont Juvénal reproche l'abus aux matrones, sur leurs gradins de marbre, au Cirque et devant l'irrésistible jeu de Bathylle. A ces têtes pudiques et blondes, qui viennent incliner avec mélancolie leur visage pâle sous les bougies de M. Véron, on surprendrait difficilement une exclamation pareille au cri plein de chaleur et d'ame qu'une des filles du régent laissait échapper, en 1710, dans sa loge, à la vue d'un chanteur : *Ah! mon cher Cochereau, que je t'aime!* Nous n'en sommes plus, pour la danse, à ces fureurs d'enthousiasme si naïves, à ces religions d'art si dévergondées. Quand Taglioni voltige, le dandy parisien ressent toutes les douceurs d'une chorégraphie énervante; il digère avec plus d'aisance, il croit fumer un fabuleux cigarre; mais c'est là son unique jubilation : il a simplement passé d'un vin à une liqueur, du champagne à l'Essler; l'imagination fashionable ne va ni plus haut ni plus loin. Après le dandy, dont les jouissances forment l'expression la plus noble des plaisirs de l'Opéra, les émotions de la danse s'aplatissent, décroissent et vont perdant en délicatesse jusqu'au substitut de province et au lieutenant de garnison. A cette foule superficielle et nerveuse elle reste un délassement physique, savouré par les regards, comme un verre de rum et une tasse de café sont goûtés par les lèvres.

Mais, avant la révolution et principalement sous Louis XIV, les danseuses rattachaient à leurs moindres pas une signification de goût, de mode ou de parti. L'opinion publique, cette fièvre qui a toujours régné quelque part en France, se réfugiait dans les ballets et au milieu des intermèdes. Il y avait autant d'impressions diverses dans la salle que de catégories tranchées dans la population. Lorsque la même enceinte renfermait le mandataire de la cour, des parlemens, de la gabelle, de la bourgeoisie et de l'armée, amateurs de premier choix, jugeurs d'élite et de bon ton, la danseuse excitait par son talent des transports unanimes, mais dis-

tincts; si la nouveauté de l'art confondait les rangs autour du théâtre de ses prestiges, l'étiquette, la morgue et la haine classaient vite les applaudissemens, et certes le grand monarque n'était pas ému aux figures mimiques de la Pezant de la même manière qu'un mousquetaire de sa garde, ou qu'un scribe de procureur. Vers les dernières années de son règne, aux débuts de mademoiselle Camargo, les jansénistes et les molinistes se battaient dans le parterre, non toutefois encore pour un chanoine travesti, mais simplement à propos des jupons que cet artiste, dont les veines étaient gonflées de sang espagnol, voulait étrangement raccourcir. A mesure que se corrompirent les formes de la monarchie absolue, cet engouement tomba, parce qu'il put s'exercer à d'autres fins et en de plus vifs débats. C'est ainsi que sous Louis XV, l'opinion publique ayant déjà mieux à faire que de régler l'essor d'une tentative originale dans l'histoire des beaux-arts, on ne regardait plus l'Opéra que comme un temple banal où les dévots laissaient à la porte toutes les prérogatives humaines de vanité; le plaisir ne devait y être gêné ni par l'esprit de secte, ni par le sentiment du droit; la chorégraphie n'était plus politique. En 1680, l'influence contraire dominait : comme la vie nationale n'existait pas encore, le peuple recherchait un spectacle où les ordres de l'état se trouvaient réunis face à face dans un but de divertissement inouï; depuis la Fronde, on ne s'était pas mesuré, et l'Opéra français, rajeuni par l'intronisation des danseuses remplaça plus pacifiquement les barricades. De nos jours, on vit quelque chose de semblable à l'époque des événemens de la seconde restauration; le duel de vingt-cinq ans terminé, la foule vaincue courait fièrement toiser l'Europe militaire aux pieds de Bigottini.

Une légère étincelle de ce feu animait le moine de Saint-Victor un certain après-midi qu'il était sorti du couvent un peu plus aviné que de coutume. Santeul n'avait pas absolument d'opinion, ou plutôt il avait toujours celle dont le dernier vin bu avait enfumé sa tête. Ce jour-là, le 10 mai 1681, il fallut au poète de singuliers efforts pour accomplir pédestrement le seul trajet de l'abbaye à la place

Maubert, tant son imagination chancelait sous les vapeurs du beaune qu'il a si bien chantées en deux cents vers élégiaques; il est vrai que le maréchal de Richelieu n'avait pas encore inventé le bordeaux. Mais ce qui surtout rendait oblique la démarche du moine, c'était l'annonce pour le soir même, de la première représentation, à Paris, du *Triomphe de l'Amour;* ce magnifique ballet qui avait épuisé le génie de Lulli, Quinault et Benserade, ces brillantes entrées où toute la cour de Louis avait paru, cet épilogue des fêtes merveilleuses du règne, cette œuvre allait se produire sur le théâtre du Palais-Royal, et, pour comble d'enchantement, des femmes véritables, mieux taillées, plus souples, plus expressives que les dames de Saint-Germain, y danseraient les rôles divins de l'Olympe! à cette idée mythologique, le moine cuisait dans sa peau. Le printemps soufflait sur la rue Saint-Victor les plus tièdes haleines; elles avaient, en outre, cet arome mélangé de séve et de boue qui plane ordinairement au mois de mai sur le feuillage étiolé des faubourgs, parfum qui n'est pas sans charme pour un enfant de la cité; un beau soleil chauffait les pignons du couvent et les quelques arbres de son enclos. Santeul humait ces bouffées odorantes qui achevaient de perdre sa raison; il était dans la force de l'âge, il portait quarante-sept ans, il n'avait jamais bu d'eau, il n'avait jamais admiré ni opéra, ni orchestre, ni ballet, ni toile de fond, ni rampe, ni coryphée; il n'avait vu danser que la duchesse de Bourbon sur les pelouses de Chantilly et les harengères de la place Maubert à la musique de ses hymnes. Toute son énergie de reclus et de célibataire se concentrait dans un violent désir, et ce n'était pas sans mélancolie, qu'il voyait décliner le jour dont cette miraculeuse représentation devait couronner l'éclat. Aussi, le Victorin, cheminant par sa rue tortueuse, caressait volontiers les plus riantes pensées, et fraîches et vertes comme la saison. Tant que les murailles du couvent lui servirent d'appui, le poète se contenta de fredonner à voix basse ce quatrain bachique de Coulanges :

Pourquoi prêcher la mort aux hommes?
Ce sont tous discours superflus :
Elle n'est point, tant que nous sommes;
Quand elle est, nous ne sommes plus.

Plus loin, à un certain détour, où les grilles de l'abbaye disparaissaient dans les limbes du quartier, Santeul éprouva que sa poitrine respirait à l'aise; il devint presque tendre, et ce couplet, dans le goût de Scudéri, fut long-temps sur ses lèvres :

La solitude
N'a plus pour moi rien de charmant;
Cependant mon inquiétude
Fait que je cherche incessamment
La solitude.

Alors il était arrivé sur le bord de la rivière; la vue des blanchisseuses lui rappela les naïades, les dryades et les hamadryades de l'Opéra; les lignes majestueuses de la cathédrale, le rideau de l'île Saint-Louis, la nappe de la Seine, les horizons du cloître et de l'Hôtel-Dieu, lui semblèrent quelque décoration nouvelle de Rivani ou de Berrin. Dans ce moment, les idées de Santeul étaient définitivement soumises au madrigal; la langue d'Ausone et de Catulle fit défaut à leur plus familier disciple, et cet homme, qui avait griffonné pour Cluny, à ses heures de liesse, les plus beaux chants d'église, se vit obligé de répéter sans la comprendre, et en pleurant de rage, une vieille romance qui courait les parloirs et les ruelles :

L'amour seul apprend l'art d'écrire,
Il faut aimer violemment;
Quand on sent bien ce qu'on veut dire,
On le dit toujours tendrement.

Santeul aimait; l'amour coupait sa verve et son génie. Qu'aimait-il? Je ne sais quoi, mais il avait quarante-sept ans, et les

danseuses l'empêchaient de dormir. N'y tenant plus, il froissa énergiquement son rabat, se recoquilla dans son manteau et traversa la rivière avec désespoir. Cinq minutes après cet accès de tempérament, il frappait comme un sourd à la porte de son ami Duperier.

Duperier logeait en la Cité, rue du Harlay, dans une de ces maisons grises, hautes, à longues gouttières et à fenêtres monumentales; maisons qui sentent à la fois le greffier, le procureur et le bourreau; maisons rigides comme la poésie de Boileau qu'elles ont vue naître sous leur toiture pointue. Les deux poètes s'étaient récemment brouillés à mort chez Ménage, dans un combat corps à corps en vers latins, et le père Rapin avait envenimé la querelle en jetant au tronc des pauvres une jolie somme d'argent, prix de la victoire et palme du lauréat. A la vue du moine, Duperier redouta un guet-apens, et comme Santeul était habituellement ivre et fou, il allait décrocher sa rapière; mais le Victorin, en mettant le pied dans la chambre, cita un fragment d'Horace avec tant de finesse et d'harmonie, que son rival ne résista pas à ce piége. Ils s'embrassèrent. Au dix-septième siècle, les hommes, et même les poètes, s'embrassaient. C'est alors que le moine, avec un charme magnétique de paroles et de gestes, supplia Duperier de le conduire incognito à l'Opéra pour voir *le Triomphe de l'Amour*. Quand Santeul proposait une folie, il fallait tendre la main ou le dos, accepter la gageure ou des coups; Duperier, énergumène très-ordonné, esprit chaud et froid, préféra la gageure. On fouilla dans les poches, on mit en commun trois écus de 6 livres, et, dans la nuit close, on décampa. Nos aventuriers se placèrent aux dernières loges, comme des mousquetaires en bonne fortune.

La représentation du ballet au Palais-Royal n'avait rien de comparable à la solennité de Saint-Germain. Là-bas, un public étagé, classé, blasonné; les duchesses à leur banc, les filles d'honneur sur les plians et les tabourets, les femmes sans charge et sans office dans les tribunes, le reste en amphithéâtre et debout. Ici, les gens payaient; ils parlaient fort, ils riaient, ils étaient bourrés par les sergens; on ne retrouvait le précédent auditoire

que sur quelques fauteuils du balcon, d'où les grands seigneurs étudiaient ironiquement leurs doublures en scène ; la cour était à son aise, le parterre s'y mettait. Le duc d'Orléans, vêtu, coiffé et maniéré comme une femme, regardait beaucoup le chevalier de Lorraine, lequel, à son tour, ne voyait au théâtre que la Pezant, ce qui formait un ricochet d'œillades et de langueurs très-amusant. A toutes ces merveilles, à l'entrée de Diane, qui avait des rubans au genou, des rubans à la tête et des rubans au carquois, à la mélodie des petits violons, au spectacle émaillé des bougies, des nymphes, des feuillages peints et des conseillères parées, Duperier restait grave, pensif; mais Santeul frétillait de joie. Le moine de Saint-Victor était grand et replet; il avait les joues creuses, le menton relevé, le nez épaté, les narines ouvertes, les yeux vifs et gros, les cheveux et la barbe noirs, le front haut, le crâne à demi chauve; il laissait passer sous son manteau les plis de sa chemise. N'ayant jamais eu la conscience de son étrange figure, le poète était naïvement étendu sur le devant de la loge; il dévorait les femmes, les divinités, la fille de Latone par tous les sens. Si la danseuse risquait une glissade, le moine rougissait de plaisir. Mais au moment où Diane, par une courante, disparaissait avec Endymion sous les myrtes, voilà Santeul qui frappe du poing sur la cloison de la loge, et qui s'écrie :

— Ah! morbleu, je suis un sot.

Duperier, Monsieur, Diane, les sergens, les hamadryades, tout le monde se retourna.

— Qu'as-tu? demanda le rimeur provençal à son ami du cloître?

— J'ai oublié de dîner.

Un éclat de rire inouï salua, de toutes les parties de l'enceinte, cet aveu fait avec la voix d'un chantre et la candeur d'un ermite; Mlle Pezant y perdit l'effet de la plus belle sarabande; l'incognito du moine tomba. Le spectacle était maintenant aux troisièmes loges. L'exempt de garde monta dans ces limbes du théâtre pour reconnaître d'où venait le soliloque dont le duc d'Orléans, les amours de Diane et les petits violons étaient si indécemment troublés; mais, au lieu de lui répondre, Duperier se fit conduire

à la buvette et dépensa la monnaie de son écu de 6 livres en deux pintes de vin, quelques pains chauds et un long cervelas de Paris. Cet ambigu fut servi devant le moine, sur la banquette de la loge, aux applaudissemens de la salle, et le dîner du poète remplaça le ballet. Imperturbable et furieuse, Diane pirouettait toujours.

Loin de lui garder rancune, Santeul n'avait de bouchées que pour Diane; il tordait, il mangeait, il récitait ses hymnes en regardant et en invoquant la fille de Latone. Il officiait en frère qui a un appétit ingénu, l'Olympe sur la terre et sous les yeux, un magnifique sujet d'épode en tête. Mais, quand les deux pintes furent à peu près taries, l'imagination du poète échauffée par le vin, agrandie par les miracles de l'Opéra, réveillée par les pirouettes de la danseuse, ne se contint plus dans les limites de la banquette. On vit son corps long et noir bondir presque en dehors de la cage; on le vit tendre les bras, tourner sur lui-même en délire, envoyer des embrassades à la Pezant, hurler des choses ravissantes et s'arrêter pour boire. Tantôt il faisait le signe de la croix avec une immobile contrition, tantôt il se vautrait dans les jurons et le blasphème. C'était bien le moment de dire avec La Bruyère en parlant de cet enfant sublime : « Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il sonne, il éclate, et du milieu de cette tempête, il sort une lumière qui brille et qui réjouit. Disons-le sans figure : il parle comme un fou et pense comme un homme sage; il dit ridiculement des choses vraies et follement des choses sincères et raisonnables; on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. » Voilà comme La Bruyère a peint Santeul, ce moine rubicond et sanguin qui sautait à la musique de ses dithyrambes sacrés, devant le porche des églises.

Mais à l'Opéra, le 10 mai 1681, Santeul était mieux que son portrait; il était à la fois haletant de poésie, de concupiscence et de latinité. Le visage barbouillé de lie et le rabat sens devant derrière, il fouillait dans *Tibulle*, dans *Juvénal*, dans les *Érotiques*, dans les *Pères de l'Église*; il paraphrasait les textes dans

un langage de feu et de cabaret; il chantait Diane avec ou sans croissant de lune, au bain et à la chasse; il la chantait en vers, en prose, en strophes, par anti-strophes, et il mêlait ces emprunts, ces saillies, ces boutades de longue et de courte haleine; et il les jetait par lambeaux à l'auditoire, et il en foudroyait le parterre qui se foulait et se mourait de rire aux divagations irrésistibles de sa parole, et il en arrosait comme d'une pluie de fleurs printanières et des plus douces larmes de son génie, la danseuse stupéfaite et le pied tendu. Ce n'est pas tout encore. Lorsque le moine eut sablé la bouteille à deux pintes et englouti le cervelas et les pains chauds, sa démence étant complète, il se leva droit dans la loge comme un prédicateur qui va se poser sur l'enfer, il bourra de tabac ses larges narines, il retroussa ses manches, il montra son bras nu et velu, il montra ses dents blanches et tranchantes; les yeux lui sortaient du front, ses mains tremblaient, il étreignait l'espace, comme si c'eût été le corps plastronné de la déesse. Un pareil scandale rendait Duperier livide, mais il ne bougeait pas.

—O fille de Latone, *ô dea sylvarum* et de l'Opéra, criait Santeul en se déchirant la poitrine et la chemise; *ô facies oculis insidiosa meis!* tu es Diane que je rêve dans ma cellule, Diane que je lis dans Ovide, Diane qui avait la lune aux cheveux et des lévriers en meute, comme monseigneur de Bourbon; tu es Diane par les flèches, par la virginité, par tes yeux glauques, comme je suis *Santolius Victorinusque;* et tes nymphes, ma bonne amie, comme elles sont dodues et habillées, et proprement habillées! Parbleu! je les reconnais, tes nymphes : voilà Ismène, ta femme de chambre; voilà Héphèle, Hyale, Rhanis; voilà Psecas, voilà Phiale, qui dénouent tes brodequins. Je ne vois pas Actéon, Actéon, c'est peut-être ce monsieur qui a des talons rouges et des mouches sur le nez, *Autonoëius heros.* Va, je t'aime autant que la chienne de madame la princesse, autant que Pluton l'épagneul, *et Phœbus Daphnen, et Gnossida Bacchus amavit.* Va, je t'aime avec ton chignon frisé, avec tes plumes, tes agrémens de velours et tes diamans; tu me sembles nue, dans l'eau : *perluitur solitâ Titania lymphâ.* Est-ce monsieur qui est Actéon? Ce n'est pas monsieur. Alors c'est mon

ami Duperier, mon excellent ami, dont je corrige les vers : *Pereri, aonidum decus immortale sororum*. Cet hexamètre est de Rapin. Il n'est pas fort, Rapin ou *Rapinus*. Comment! Endymion te suit encore dans les myrtes? C'est un polisson. Monsieur l'exempt, arrêtez donc ce jeune homme; je vous rendrai vos deux pintes. Ah! ma Diane, *Latonia proles*, il y a des myrtes dans ma cellule ; il y a des chaises, une table, un fameux pâté, du vin de Beaune, *mea gaudia*, et même un lit. Vaurienne! *Non sacros temnite fontes*. Nous y boirons, nous y mangerons, nous y causerons, nous y rirons, nous y prierons, nous..... Mais j'étouffe! »

On emporta Santeul ivre-mort à son couvent. Les danseuses de l'Opéra venaient de remporter sur l'imagination du peuple leur premier triomphe.

André Delrieu.

# LES BORDS DU RHONE.

## M. DE SAINT-OLIVE.

Les touristes du monde élégant ont mis deux courses fort à la mode : de Lyon à Marseille en descendant le Rhône par le bateau à vapeur; de Mayence à Cologne, sur le Rhin.

A Lyon, on avait eu soin de nous prévenir que la *vapeur*, comme ils disent, partait le lendemain avant le jour. Des voyageurs en foule se dirigeaient donc vers les quais du Rhône. A cinq heures les roues battirent l'eau, le sillon de fumée qui sortit noir et épais pour aller se poser sur la ville encore endormie annonça que nous avions pris notre élan. Adieu, Lyon! Si vous n'avez pas une idée de ce qu'est une ville de charbon, de brouillards et de teinturiers, venez à Lyon. Lyon est plus sale que Liverpool, plus sale que Birmingham, plus sale que les rues de la vieille cité de Paris. Il est inconcevable qu'un homme qui n'est ni férandinier, ni canut, ni industriel, puisse résider à Lyon.

Les passagers se subdivisent en plusieurs catégories : les commis-marchands, véritables ubiquistes, inévitables sur les grands chemins, aux tables d'hôte, partout où la civilisation du calicot et de la quincaillerie fait mine de vouloir camper. Les gens de fortune, de haute propriété, qui courent le monde pour le plaisir de dire un jour avec un enthousiasme d'après-dîner : — J'ai été là.

Il existe une troisième classe de passagers. Elle se compose de malades aux joues maigres, et dont les pommettes sont faiblement colorées d'un

rouge pâle. Ceux-là vont mélancoliquement mourir à Montpellier ou à Nice. Leurs amis, en les embrassant et en leur serrant la main à l'heure du départ, ont eu le courage de leur souhaiter un prompt retour. Viennent ensuite des artistes; ils sont peu nombreux. Ce sont les véritables affamés du pittoresque; et enfin des Anglais, qui, chaque année, comme des bandes d'oiseaux voyageurs, à des époques fixes, vont s'abattre en Italie.

On rencontre quelquefois encore de ces visages mystérieux qui inspirent une certaine terreur à l'imagination impressionnable des femmes. Lorsqu'on interroge sa mémoire, on est presque toujours sûr de se rappeler confusément qu'on a vu quelque chose de semblable vaguant dans les lieux publics, ou assis sur les bancs de la police correctionnelle de Paris.

A mesure que nous avançons, la déclivité du lit du Rhône devient plus sensible. La vitesse de notre marche est accrue par une voile d'artimon qu'on vient de larguer. Elle s'enfle et s'arrondit sous la pression du vent. Le spectacle de cette navigation captive les regards oisifs des populations riveraines. Le paysan courbé vers la terre se redresse en s'appuyant sur sa bêche; les petites filles qui chassaient des vaches devant elles s'arrêtent et regardent immobiles; des femmes et des vieillards se mettent aux croisées, des enfans accourent au bord de l'eau. Voilà leur opéra à eux, le voilà qui passe comme la décoration de *la Belle au bois dormant*, que l'Académie-Royale déroule aux yeux de la civilisation parisienne, après l'avoir empruntée à la civilisation théâtrale de Londres.

Les bords du fleuve se modifient et changent. C'est la côte dauphinoise qui commence. Vienne, avec ses grandes pièces de drap pendues au vent, passe sur la rive gauche. Après la jonction de la Galaure, petit ruisseau dont le cours pastoral vient se perdre dans le Rhône comme faisait un conscrit campagnard dans le mouvement tumultueux de la grande armée, la campagne se fait plus riante et plus riche. Le vieux château des ducs de Soubise, juché sur un roc escarpé, montre son front noir. Presque au pied de ce roc est Tournon, qu'un pont suspendu lie à Tain, exotique moyen de communication entre deux vieilles et routinières cités. Mais quel est le bourg aujourd'hui riverain d'un fleuve qui ne voit avec orgueil festonner en l'air les chaînes d'un pont suspendu? Tandis que l'Indoustan, l'Amérique, la Suisse, l'Allemagne et la France disputent à l'Angleterre l'honneur de cette découverte, savez-vous quelle rivale de gloire sir Samuel Vare, ingénieur anglais, oppose à tous ces prétendans? C'est l'araignée. Quand cet insecte veut jeter un pont d'un arbre à l'autre, dit-il, il

se place sur le vent, roule une pelotte de son fil, et la lance avec force. Le poids et le vent entraînent le flocon, qui, en s'éloignant, se déroule et va au hasard se fixer, par l'adhésion de sa substance gommeuse, sur une branche d'arbre opposée. L'araignée attache solidement l'autre extrémité au point où elle est établie. Le fil en tombant, et selon les lois de la chaînette, reste mince au sommet et devient de plus en plus fort en approchant du point d'attache. C'est donc à cet ingénieur aérien, qui n'a reçu de leçon que de son instinct, qu'il faut attribuer, selon sir Samuel, les premières idées du pont suspendu.

Le sol se tourmente, les eaux du fleuve sont plus vertes et plus vitreuses; les rives droites se hérissent de montagnes; l'une d'elles, couronnée d'une petite chapelle, est la côte de l'Ermitage. Que les gourmets tirent leur chapeau! Le lit du fleuve devient plus étroit encore, il s'encaisse. Des deux côtés on dirait des dunes marines; leur base seule est cultivée, leurs flancs sont profondément crevassés par les orages; leur sommet pelé est diapré par différentes sortes d'ocre, ici rouge, là jaune: çà et là des saillies de basalte noir s'élèvent en formes capricieuses. La teinte du jour s'assombrit; aucune percée, aucune éclaircie ne laisse pénétrer l'air et la lumière au fond de ces paysages dont le caractère est si sévère.

Les voyageurs artistes, ou se croyant tels, ne pouvaient manquer de faire éclater le sentiment d'admiration que l'aspect de cette nature leur inspirait; ils le firent avec la chaleur et la véhémence de la vapeur emprisonnée qui sort par une soupape de sûreté.

Il y a quelque chose de factice dans l'engouement pour les effets pittoresques: aussi la continuité de ces mêmes accidens ne tarda pas à détendre la fibre admirative; elle mollit et cessa de vibrer sur le bateau: on tomba dans l'engourdissement, on était ivre-mort de pittoresque. On avait loué avec fureur d'abord, on eut l'air de méditer, on se tut ensuite; puis enfin il fallut chercher ailleurs une occupation aux esprits.

Les conversations acquirent plus d'intérêt.

Il est rare qu'on ne juge pas aux manières d'un étranger, à l'air de son visage, et surtout à la première parole qu'on lui entend prononcer, du degré de sympathie qu'on pourra rencontrer chez lui; les passagers, en s'abandonnant à cette loi instinctive, se divisèrent en plusieurs groupes.

Quelques discoureurs causent avec le docteur Truntz, habile phrénologiste allemand; il intéresse par l'exposé de la science de Gall, par les ob-

servations que lui fournissent les passagers, et qu'il communique à l'oreille de ceux qui l'entourent.

Après plusieurs commentaires, où la raillerie avait eu la part la plus large :

— Je gagerais, dit-il en indiquant un homme qui se tenait assis à l'écart, et qui ne s'était mêlé à aucun entretien, que voici le plus honnête homme de France.

Je l'ai présent à ma mémoire, comme si je l'eusse vu hier. Voici son signalement : Favoris noirs noués sous le menton en sous-pieds de guêtres, bouche moyenne et bien garnie, teint basané; il avait une petite cicatrice au-dessus de l'œil, il portait une redingote couleur bronze et un chapeau de feutre gris. Je mentionne le tout, bien que cela n'ait aucun rapport avec son signalement phrénologique.

Nous venions de passer devant Notre-Dame-de-la-Mure; c'est un hameau. Dans cet endroit, le lit du Rhône est creux; ses berges sont hautes et sombres. L'ame se resserre comme le fleuve; pas une hutte solitaire plantée sur un roc noir, pas un arbre ne vient jeter un sourire sur toute cette nature désolée.

Une rumeur soudaine se fit entendre à l'avant du bateau : Sauvez-le! sauvez-le! criait-on. Des voix de femmes avaient poussé des cris aigus. Tous les voyageurs se précipitèrent à bâbord. Un passager venait de tomber dans le Rhône. Je m'avançai, et je vis un homme se débattant dans l'eau, et qui sombrait, malgré la lutte puissante qu'il opposait à la mort. Sa peau était livide, son œil terne et dépoli. Personne ne bougeait. Tout à coup la foule s'entr'ouvrit, et le voyageur au feutre gris, entraîné par un élan spontané, se précipita dans le Rhône. Après quelques brassées, il atteignit l'homme. D'une main herculéenne, il le soutint au-dessus de l'eau jusqu'à ce qu'une chaloupe, qu'on détacha du bateau, pût arriver à leur aide.

Quand il remonta à bord, il fut accueilli par un murmure d'approbation. On l'entoura pour le féliciter sur son courage; le phrénologiste dit : Vous voyez bien que le système de Gall a raison.

Cet incident fournit un aliment vivace aux entretiens; la torpeur des touristes en fut éveillée, et leur disposition admirative se trouva toute prête à recommencer sur de nouveaux frais. Ce fut dans cette situation d'esprit qu'ils virent venir les ruines de Roche-Morte; elles se présentèrent à eux comme une apparition monumentale.

Dans cette traînée de montagnes uniformes qui suivent le cours du fleuve, il est un point élevé qui les domine toutes et qui lance contre le ciel ses bizarres déchiquetures. Debout, dans leur nudité, les arêtes de ce pic, formé d'un granit noir, se montrent comme le squelette de quelque montagne d'un monde détruit; de là, sans doute, la dénomination caractéristique de Roche-Morte, donnée à ce lieu, où jadis la féodalité s'était bâti un château-fort.

Ce site passé, les causeries reprirent un cours animé; on s'occupa de nouveau des acteurs de l'événement. Le Monthyon du drame se nommait M. de Saint-Olive; le sauvé était un juif qui se rendait à Marseille. Que ne le laissait-il noyer! Un de nos passagers anglais promit de demander pour M. de Saint-Olive une médaille au comité de *Royal humane Society*.

On les entourait encore lorsque nous passâmes devant Montélimart, la patrie du nougat, l'une des échelles de notre navigation fluviale, et où nous prîmes plusieurs voyageurs; l'un d'eux était un petit *monsieur* vêtu de noir. Il n'eut pas plus tôt mis le pied sur le pont, que ses yeux se rencontrèrent avec ceux de M. de Saint-Olive; ils se regardèrent avec cet air vague de deux personnes qui croient se rappeler qu'elles se sont vues quelque part. Ils ne se saluèrent pas, mais peu s'en fallut. Cependant M. de Saint-Olive ne se mêla plus dès ce moment aux conversations; il devint triste et préoccupé. L'homme bienveillant s'isola de la société.

Le jour tombait, et une petite brume qui s'élevait de l'eau, en dessinant de légères volutes, contribuait à rendre la clarté de ces dernières heures moins transparente. Le capitaine annonça qu'il ne lui serait pas possible d'aller au-delà du bourg Saint-Andéol, où il fallait se résigner à coucher; les voyageurs, qui, sur la foi des promesses du bureau de Lyon, s'attendaient à descendre le même jour à Avignon, crurent devoir se récrier et protester contre la décision du capitaine : mais celui-ci, ne voulant pas compromettre la cargaison de son bateau, dont il *est maître après Dieu*, comme vous savez, demeura inébranlable dans sa résolution.

Si j'en avais le temps, je vous dirais deux mots de ce capitaine. C'est un de ces visages d'homme que l'imagination du peintre jette parfois sur la toile, dans quelque scène qui s'accomplit sur le sol de la Sicile ou de la Grèce. Un visage aux traits corrects, au teint chaud : tel encore que les romanciers les créent dans une description de fantaisie, pour répondre aux prédilections des femmes quand ils représentent un personnage aven-

tureux et hardi, appuyé nonchalamment sur la barre d'une goëlette, les cheveux flottans, le regard mélancolique, une moustache noire à la lèvre, et autour du corps une large ceinture garnie de pistolets et de poignards. Mais mon capitaine à moi, tout beau qu'il est, néglige évidemment son visage et sa toilette; et il ne fallait pas moins que l'œil d'un observateur pour aller dépister une étude sous la redingote étriquée, le pantalon à courte jambe dont il était affublé, et ce chapeau aux larges bords qui lui avalait la tête à ce pauvre capitaine. On n'eût jamais dit un marin d'eau douce.

La brume s'était dissipée. Une petite pluie fine lui succéda, en sorte que, lorsque le bateau s'arrêta à Saint-Andéol, l'état de l'atmosphère aidait à augmenter le caractère général de tristesse répandu autour de nous. La rivière, avec ses vagues toujours clapotantes, vient baigner une berge sablonneuse où sont quelques maisons basses et solitaires. Un chemin bourbeux et difficile conduit au bourg Saint-Andéol. L'homme au feutre gris annonça au capitaine qu'il ne poursuivrait pas son voyage. Il fit enlever ses bagages et partit presque furtivement. Quelques voyageurs voulurent aller braver les chances de douze heures passées dans les auberges du bourg Saint-Andéol; mais le plus grand nombre resta prudemment à bord. On convertit la chambre principale en un salon où des tables de jeu et où la conversation devaient tromper la longueur de la nuit.

Le docteur Truntz ne tarda pas à aborder son texte favori. Gall, Spurzheim, leurs disciples, leur doctrine et leurs écrits furent le champ clos où chacun voulut se jeter pour rompre sa lance.

Le camp se divisa en deux partis : sectaires et opposans. Le docteur Truntz fut le champion obligé des premiers; le petit M. de Montélimart se chargea de jouter avec lui.

— Je ne m'avancerai pas bien loin sur cette route inexplorée et si peu sûre, dit-il d'une voix aigre de tribunal de première instance; je demanderai seulement avec Abernethy si ces bosses disséminées sur la face et sur la tête répondent à des dépressions intérieures qui puissent agir sur le cerveau. L'intérieur du crâne n'est-il pas lisse, quoique l'extérieur soit chargé de protubérances qui doivent révéler de si profonds mystères. D'après cette seule remarque, le docteur Barlow niait aussi formellement la réalité de la science phrénologique. Permettez-moi d'imiter son exemple, ajouta-t-il d'un air railleur; vous voulez nous donner des règles pour connaître le caractère et les inclinations des hommes. Eh bien! moi, j'en ai une qui

ne me trompe jamais : je les juge par leurs actions. Cette manière me semble plus sûre et plus juste. Qu'en pensez-vous, messieurs? dit-il en s'adressant tout riant à l'auditoire.

Des applaudissemens accueillirent ces derniers mots. Le docteur Truntz voulut répliquer, mais il ne trouva qu'une sympathie distraite. — Vous niez l'évidence, répliqua-t-il; et ce matin encore, ici même, l'exactitude des observations phrénologiques a été démontrée d'une manière éclatante. Et il se mit triomphalement à rappeler les détails de l'événement qui s'était passé, et à redire avec quelle justesse il avait conclu de l'organisation crânioscopique de l'homme au feutre gris à ses dispositions morales.

Quand il eut achevé, on vit un sourire errer sur les lèvres pincées de son interlocuteur. Il eut l'air d'un homme qui veut faire uue révélation et qui hésite.—Il m'en coûte vraiment de détruire vos illusions, dit-il enfin; mais cet homme bienveillant dont vous parlez, que votre phrénologie a si bien deviné, est tout simplement... voyons... Eymard, Pierre-Étienne de Saint-Olive, dit Durand Guidal, dit comte de Stéphanos, etc., etc., condamné le 9 novembre 1830 à dix ans de travaux forcés, par la cour d'assises de Paris, et, autant que je puis croire, un forçat évadé. Nous nous sommes vus ailleurs, poursuivit-il, car entre lui et moi l'ordre social avait établi le rapport du juge à l'accusé. C'est ce faux comte de Stéphanos qui fut convaincu d'avoir volé, pendant une représentation à l'Opéra, les bijoux et l'argent d'une danseuse, laquelle vivait depuis peu de temps sous sa protection. Vous entendez, docteur? Et il continua à lui marteler son récit précis comme un verbal de greffier. Plusieurs autres chefs d'accusation pesaient sur lui, et les débats en démontrèrent la réalité. Cet homme est même une célébrité. Son génie, intarissable en ruses, fait de lui un protée de geôle et de bagne. Quelle que soit la surveillance active à laquelle on le soumette, il trouve les moyens d'y échapper. Comme on le conduisait au bagne, il s'évada le 7 mars 1831 sur la route de Fontainebleau; repris presque aussitôt, il s'évada le 23 décembre même année. Le 15 janvier 1832 il fut repris; il parvint à quitter le bagne le 30 avril suivant. Il a été repris derechef à Montpellier il n'y a pas long-temps, et sa rencontre ici m'annonce que pour la cinquième fois peut-être il a mis en défaut les garde-chiourmes et les hautes murailles de Toulon.

Le docteur était atterré.—Qui sait maintenant ce qui lui reste de temps à jouir de sa liberté? Où va-t-il? dans quel lieu écarté ira-t-il porter

cette dangereuse destinée? Personne sans doute ne peut le dire, pas plus un phrénologiste que moi.

Cette courte narration laissa une douloureuse impression sur les auditeurs. Les hommes ne se complaisent pas dans la contemplation des hontes de l'humanité : ils aiment mieux s'arrêter sur les faits qui la rehaussent; au moins dans ce sentiment il leur revient indirectement une part d'estime. Il ne fut plus question de phrénologie à bord du bateau.

Cependant, le lendemain matin, à l'heure où nous reprenions le cours de notre voyage, cette impression de tristesse s'était effacée sans laisser aucune trace de son passage. Personne ne pensait plus à M. de Saint-Olive. Ce n'était pas la peine.

Nous approchions d'un pays où le sol, en s'aplanissant, se dépouille de ses allures sauvages, pour se parer des grâces d'une composition plus champêtre. Le pont Saint-Esprit s'offrait à nous, barrant de sa longue chaîne d'arches le cours du Rhône qui méandre à travers une plaine coupée à compartimens par des plantations de vignes, de saules et d'arbres fruitiers dont l'entrecroisement épuise et mêle toutes les dégradations possibles du vert. Cet horizon, à l'est, est fermé par un mélange confus de montagnes et de pics détachés, sur lesquels plane la cime neigeuse du mont Ventoux, première sentinelle avancée des Alpes françaises.

Au passage du pont, le spectacle le plus étrangement beau nous est réservé. Sept à huit zones de collines blanchies par une brume matinale, et dont les lignes placées sur divers plans se croisaient irrégulièrement, reproduisaient l'aspect d'un vaste océan avec une étonnante illusion; mais ce qui donnait à ce tableau sa physionomie intraduisible, ce fut le globe rouge du soleil levant qui parut être posé sur son axe inférieur au point culminant de la plus reculée de ces montagnes, semblable à une solennelle hostie offerte par Dieu à la communion de l'homme.

Le pont Saint-Esprit est une limite placée entre le nord de la France et le midi. En deçà, un ciel souvent nuageux et gris; au-delà une coupole profonde limpide et bleue. La poésie de cette transition rappelle sans complaisance d'imagination ces tableaux où une pensée païenne a représenté l'Aurore laissant tomber ses fleurs et soulevant le voile de la Nuit. Le jour se lève et éclaire la moitié du tableau, tandis que l'autre partie est encore ensevelie dans les ténèbres. Nous sommes sur les bords du voile. Mais c'est surtout aux approches d'Avignon que la différence de ces deux

natures est le plus tranché. On éprouve là une impression dont je veux parler.

Après l'uniformité de ces longues croupes stériles qui couvrent le pays qu'on a parcouru, après cette continuité de chênes, de bouleaux, de saules et de peupliers avec lesquels le voyageur hyperboréen est si bien familiarisé, il découvre tout à coup de petits vallons peuplés d'arbres d'un vert pâle, à la configuration et aux feuilles insolites. S'il voyage l'hiver, et qu'il ait laissé derrière lui la campagne défeuillée et nue, la sève des plantes encore emprisonnée dans leurs frêles vaisseaux par les vents glacés, surpris à cette vue qui lui rappelle le printemps qu'il ne comptait revoir de sitôt, il demande quels sont ces arbres inconnus... Des oliviers !... Et ce nom, auquel il ne pensait pas, résonne suavement à son oreille et éveille en lui de poétiques et grecques émotions.

Ici nous pénétrons sur un sol fécond en paysages. Celui dont Avignon fait partie est surtout riche par les associations d'idées et de souvenirs qu'il comprend. La vieille cité des papes est assise sur la rive gauche du Rhône, avec la moitié de son pont brisé, avec sa gracieuse ceinture de murailles crénelées et leur teinte feuille morte, sur lesquelles de vastes allées jettent une dentelle d'ombre et de lumière. Vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve, sont les restes du fort Saint-André, naguère la citadelle la plus avancée des frontières de France. Partout, au milieu de ces paysages, des ruines se mêlent aux riantes productions de la nature champêtre. Sur le front délabré de quelques-unes, on déchiffre Rome païenne; les autres laissent apercevoir plus lisibles les millésimes du moyen âge : elles sont là pour attester le triomphe de la nature sur les puissances humaines de toutes les époques.

D'Avignon à Beaucaire, un archipel d'îles, couvertes d'aubes aux feuilles blanches, surgissent et contrarient le cours du Rhône. Des vigères élevées et touffues annoncent les grèves de la Durance; mais au-delà de ce confluent, le visage du pays change encore d'expression. Le site est ceint de tous côtés par les montagnes capricieusement découpées de Barbantane, de Luberin et des Alpines. C'est ainsi accompagné que le Rhône arrive jusqu'à Beaucaire, et vient baigner les rochers aigus sur lesquels est bâti la vieille tour de Tarascon; là son lit s'élargit, et, beau comme un lac, il pénètre ensuite au cœur des plaines de la Provence, dans cette extrémité reculée dont le calme est si rarement violé par le voyageur qui ne

sait que la routine des itinéraires et des chemins directs. On a surnommé ce recoin l'Élysée du Rhône.

Les rares voyageurs qui n'étaient pas descendus à Avignon quittèrent ici le bateau. Le juif, qui, la veille, avait si miraculeusement échappé à la mort, se dirigea vers Tarascon. La vue de cet homme m'inspirait un dégoût inexplicable; il produisait l'effet du serpent; et malgré la singulière déconvenue du docteur Truntz, je regrettai qu'il ne fût pas encore là près de moi pour le faire lire sur le crâne aigu de cet homme.

Je fus le seul, je crois, à poursuivre jusqu'à la ville d'Arles. Se douterait-on que ce fut là une sœur cadette de Constantinople qui, selon l'expression du poète Méry, dort maintenant oubliée d'un sommeil si profond, assise dans son delta solitaire! Mais après une exploration de trois mois à travers cette terre de rêve et de mélancoliques méditations, terre sillonnée de canaux, de ruines antiques, de ravins, de coteaux et de marais, je remontai le Rhône précisément à l'époque de la foire de Beaucaire.

Au silence et à l'abandon de ces bords, la vie la plus bruyante avait succédé. Beaucaire est un entrepôt où viennent se montrer les produits les plus variés de l'industrie manufacturière. C'est un riche et vaste bazar, où toutes les rues, pavoisées d'enseignes bleues, jaunes et rouges, présentent un véritable coup d'œil de perspective scénique. Ce bazar n'a pas seulement la ville pour limites, il s'étend encore sous de belles allées d'ormes touffus, plantés près du Rhône, et dont les longues racines se désaltèrent dans l'eau du fleuve.

La population, qui en temps ordinaire ne va pas à dix mille ames, s'élève à plus de deux cent mille quand le marché approche de son terme.

Il est aisé de comprendre qu'une semblable agglomération d'étrangers, de curieux et de marchands recèle plus d'une existence illicite. Là, plus d'un de ces êtres qui se sont mis en état d'hostilité violente avec l'ordre social viennent chercher un théâtre approprié à leur vocation. Beaucaire est en même temps pour eux un Eldorado et un asile inextricable.

On s'y entretenait beaucoup des hauts faits d'un galérien qui exploitait la foire avec une inconcevable audace, et qui jusque-là avait mis toute la police en défaut. Et cependant mouches et limiers, agens ostensibles et agens secrets, gendarmerie et troupe de ligne, tout cela était en quête, tout cela battait le pays nuit et jour.

Le 26 juillet 1834 je me trouvais dans les salons de la préfecture. On sait que le préfet du Gard reçoit chaque année une commission spéciale

pour se rendre à Beaucaire, et que là son rôle se réduit à peu près à celui d'un somptueux maître de maison qui tient table ouverte. Autant que je puis me le rappeler, il y avait peu de monde. Le secrétaire du préfet entra et vint lui dire à voix basse qu'un homme était dans la cour qui proposait de faire arrêter celui qui se dérobait si subtilement aux investigations de la police. Il demandait surtout quel salaire lui serait accordé pour sa peine.

— Faites appeler le commissaire central de police, dit le préfet, et promettez à cet homme 100 francs s'il mérite quelque confiance. C'est le tarif.

Je m'étais avancé, sur ces entrefaites, vers les croisées restées ouvertes, et je tressaillis d'une subite horreur en reconnaissant le juif du bateau. Cet homme, nous apprit-on, vivait de délations. C'était son seul métier. Il l'exerçait à Leipsick, à Sinigaglia, à Beaucaire, les trois grandes foires de l'Europe, où il se rendait tous les ans avec la ponctualité d'un négociant de rouenneries. Sa tactique consistait à aborder tout individu qui lui paraissait suspect. Il feignait de vouloir acheter des marchandises à bas prix, et demandait qu'on lui en procurât. A la faveur de son accent germanique et de ce caractère physionomonique qui fait qu'on reconnaît un juif à première vue, il ne tardait pas à gagner la confiance de ceux qu'il voulait vendre. Quand il tenait leur secret, quand ils ne pouvaient plus lui échapper, alors, joyeux et empressé, il allait à la police, et moyennant prime il lui livrait le camarade ou l'ami avec lequel il avait trinqué peu d'heures auparavant.

Après quelques courtes explications, la vieille science policière du commissaire Vigier dressa son plan d'attaque. Il étendit sur toute cette affaire encore mystérieuse les fils d'un vaste réseau dans lequel il fallait nécessairement que l'homme dont il était question vînt tomber, ou que le délateur lui-même restât enlacé. Mais le rusé Israélite était sûr de son fait, ses renseignemens étaient précis, et si bien que le lendemain la police de Beaucaire avait enfin en son pouvoir le célèbre Eymard, Pierre Étienne, dit Étienne, comte de Stéphanos, dit Durand, Guidal, de Saint-Olive, né dans l'Hérault, à Saint-André de Gignac.

Il fut placé au milieu d'une forte escouade de gendarmes et de soldats; puis on donna l'ordre de le conduire à la vieille tour de Tarascon.

C'était bien le même que j'avais vu et dont j'avais entendu raconter l'histoire sur la bateau à vapeur. C'était le sauveur du juif, c'était l'homme bienveillant du docteur Truntz.

— Très-bien, très-bien, avait-il dit avec un accent de rage concentrée quand il s'était vu pris au piége. Je m'y attendais. Je l'ai sauvé le scélérat, et il m'a vendu!

Comme l'escorte passait près de moi, je pensai naturellement au docteur Truntz et au petit juge de Montélimart. S'ils se fussent trouvés là tous deux, l'anti-galliste n'aurait pas manqué de dire avec son air sardonique :

— Eh bien! docteur, et la phrénologie?...

EUGÈNE CHAPUS.

# CHATTERTON ET LE MOINE ROWLEY.

## § II. — LE MOINE ROWLEY.

Dans notre premier article, nous nous sommes proposé moins d'apprécier le talent et le génie littéraire de Chatterton que de mettre en relief son caractère moral; de saisir les secrets de cette ame indomptable, qui, ballottée entre le scepticisme, la misère et la soif de la gloire, *prit les armes contre le monde,* suivant l'expression de Hamlet, et en sortit. Les ouvrages du jeune poète, encore assez rares en France, sont surtout fort difficiles à lire et à bien comprendre. On ne connaît guère sa vie que par des biographies sèches et tronquées, véritables squelettes d'histoire littéraire. Enfin il était à craindre que le public, séduit par le succès mérité du beau drame de M. de Vigny, ne prît pour un tableau fidèle de la vie de Chatterton ce qui n'est que l'œuvre admirable d'un artiste français. Nous nous occuperons aujourd'hui des ouvrages du *vieux style* de Chatterton, ouvrages singuliers et bizarres s'il en fut jamais. N'eût-il composé que les poésies modernes, dont nous avons essayé de donner quelques traductions, il faudrait reconnaître dans le petit clerc de Bristol un garçon de beaucoup d'esprit et d'un génie bien plus avancé que son âge. Mais l'histoire littéraire de presque tous les peuples aurait pu citer de nombreux émules d'un pareil prodige. Dans la sphère de l'imagination, comme dans les choses positives, chaque nation a vu briller au milieu d'elle des intelligences de l'espèce de celle d'Alexis Clairaut, le plus grand géomètre de la France après Pascal; un beau matin, on exhaussa sur un fauteuil ce mathématicien de onze ans, et les anciens de l'Académie des sciences

écoutèrent un mémoire sur quatre courbes transcendantes qu'il avait découvertes.

Les faits qui concernent la première apparition des vieux poèmes de Chatterton sont extrêmement simples, quoique bien dignes de son aventureuse imagination. Nous avons vu que le jeune poète passa son temps, de juillet 1767 jusqu'en avril 1770, courbé sur les bureaux d'un procureur de Bristol, vivant au milieu des paperasses, faisant les courses de l'étude, copiant des *précédens*, et se délassant par ses rêves d'ambition, par quelques vers sceptiques ou amoureux, et ses promenades du dimanche dans la campagne des environs. Il est facile de croire qu'un pareil métier devait peu sourire à une ame comme la sienne. Aussi le petit clerc résolut à tout prix d'occuper la renommée ([1]). Depuis long-temps on travaillait à Bristol à construire un nouveau pont, qui devait remplacer l'ancien pont ruiné. Le monument fut inauguré en octobre 1768. Aussitôt il parut dans le *Bristol Journal*, publié par l'imprimeur Farley, une description détaillée du cérémonial d'ouverture du vieux pont, description empruntée à un très-ancien manuscrit, et signée *Dunhelmus Bristoliensis*. Cette exhumation produisit un étonnement général par la naïve solennité des détails, et surtout à cause du style antique et inouï. On fit des recherches, on alla de toutes parts questionner l'imprimeur, qui d'abord ne put dire d'où lui venait cet article. Enfin, informations prises, Farley découvrit que ce morceau avait été apporté chez lui par un jeune garçon d'environ quinze à seize ans, nommé Thomas Chatterton; celui-ci déclara qu'il le tenait d'un *monsieur* aux ordres duquel il s'était mis pour copier de vieux parchemins; ensuite, se ravisant, le jeune garçon affirma que son père avait trouvé cette description, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages, prose et vers, dans le coffre d'une chapelle d'une église de Bristol. Cette dernière variante fut définitivement adoptée par Chatterton. Or voici l'histoire de ce vieux coffre, que l'imagination du jeune et ambitieux petit clerc remplit de trésors inconnus, et qui devint l'objet d'une véritable mystification

([1]) Ce sentiment fut toujours si fort chez lui que, dès sa première enfance, il se berçait des idées d'une gloire gigantesque. Sa sœur, M^me^ Newton, racontait à Croft, l'un de ses biographes, l'anecdote suivante. Un jour un faïencier qui figurait parmi les amis de la famille voulut lui faire cadeau d'un service de table, et s'avisa de demander en riant au petit Tom quelle devise il y fallait mettre. « Vous y mettrez, répliqua l'enfant, un ange avec une trompette pour annoncer partout comment je me nomme. »

pour tant de savans critiques anglais. Du temps où de riches pécheurs laissaient des terres ou des rentes aux églises et monastères pour sauver leur ame, il était d'usage que le clergé conservât soigneusement les titres de ces donations pies; de plus, chaque donateur avait les honneurs d'un coffre à part, décoré d'une inscription proposant les vertus du défunt à l'imitation des fidèles. Au-dessus du portail nord de l'église de Redcliffe, à Bristol, bâtie ou restaurée sous Édouard IV, reposaient dans un sombre chartrier six coffres vermoulus, dont le plus remarquable s'appelait, en vieux anglais, *M. Canynge's cofre.* C'était un marchand de Bristol, qui avait notablement contribué à réparer l'édifice saint. Cette vénérable malle était garnie de six serrures différentes, dont les six clefs furent confiées solennellement au maire de la ville, aux marguilliers, aux prêtres et autres dignitaires. Mais les années une fois écoulées, les messes pour M. Canynge dites et accomplies, les rentes prescrites et confondues avec le domaine de l'église, on oublia le coffre et le donateur, et, qui pis est, on perdit les six clefs. Long-temps après, c'est-à-dire en 1727, plusieurs membres scrupuleux de la corporation de Bristol et inspecteurs de la sacristie, parcourant un jour le chartrier, se prirent d'envie de regarder dans les coffres : on appela un serrurier qui, en présence du notaire ecclésiastique, força les six serrures; mais on n'y trouva que quelques titres de propriété sans valeur aucune; le résultat le plus clair de l'enquête fut que les coffres restèrent ouverts, à la merci de tout venant. La famille Chatterton exerçait, de père en fils, depuis plus de cent cinquante ans, une profession qui nous semble bizarre, mais qui est une fonction officielle et assez lucrative dans les cathédrales anglaises : c'était celle de fossoyeur (*sexton*), alors confiée à Jean Chatterton, oncle du père du jeune poète. Chatterton le père, voyant le vénérable coffre de M. Canynge au pillage, et étant lui-même pauvre maître d'école, déménagea de temps à autre de fortes liasses de parchemins pour relier des bibles et des grammaires, croyant sans doute que l'usage sanctifierait l'action. Après sa mort, qui survint en 1752, trois mois avant la naissance de son fils, sa veuve se garda bien de restituer le restant des parchemins et les conserva dans un coin de sa chétive demeure. Tantôt partie de ces débris allait chez l'épicier du voisinage, tantôt M^me Chatterton les appliquait aux besoins de ses achats et de sa cuisine. En un mot, le jeune Chatterton eut sans cesse sous les yeux, dès sa plus tendre enfance, ce tas de vieux titres, rongés par la poussière et les vers, et chargés de caractères gothiques. On comprendra à quel point

ce mystérieux spectacle dut exciter sa jeune et puissante imagination.

Ce fut alors qu'il conçut et réalisa l'entreprise singulièrement originale de découper certains blancs de ces vieux titres, d'imiter tant bien que mal leur écriture, et de les couvrir de morceaux descriptifs, et surtout de poésies qu'il donna comme l'œuvre du digne maistre Canynge, de sir Thybbot Gorges, des bons prêtres John Iscam, Jean, religieux de saint Augustin, enfin de Thomas Rowley, d'abord moine et ensuite prêtre. L'enthousiasme du petit clerc, lorsqu'il vit s'ouvrir devant lui cette source de gloire et de profit, fut tel qu'il dit à sa mère qui ne pouvait comprendre sa joie : « Enfin, j'ai trouvé un vrai trésor. » Fort peu de temps après, il composa le cérémonial du vieux pont de Bristol, et une longue ballade, le *Bristow tragedy*, l'une des plus naïves et des plus touchantes de ses compositions; c'est à vrai dire la seule qui soit bien populaire chez les Anglais, puisqu'elle est admise dans leurs anthologies, et *Elegant Extracts,* livres écrits avec des ciseaux, et dont la consommation est prodigieuse dans leur pays. La curiosité qu'excita une pareille trouvaille valut à Chatterton la connaissance et l'amitié du chirurgien William Barrett et du ferblantier George Catcott, dont nous avons déjà parlé. Ce fut au chirurgien qu'il remit à diverses reprises plusieurs fragmens de vieux poèmes, écrits sur parchemin, bien barbouillés et bien illisibles, reliques supposées du coffre de maistre Canynge. Malheureusement pour l'existence poétique de ces écrivains du quinzième siècle on s'est assuré sur les fragmens mêmes, dont l'un a été gravé en *fac-simile* dans les éditions de Tyrwhitt et de Milles, que l'écriture n'est nullement celle du temps, que certains chiffres arabes sont tout-à-fait modernes, et évidemment de la main du petit clerc; enfin, dans l'espèce d'instruction archéologique à laquelle cette controverse donna lieu, Malone découvrit ce fait redoutable, que le plus grand morceau d'écriture présenté par Chatterton, s'adaptait parfaitement, en hauteur et en diamètre, aux blancs qui terminent constamment les vieux reçus de rentes du chartrier de Redcliffe.

Quoi qu'il en soit du fond de cette curieuse dispute, dont nous dirons quelques mots plus bas, il est bien certain que la grande majorité des vieux poèmes de Chatterton furent en partie donnés et en partie vendus par lui-même à ses amis Catcott et Barrett, qui les livrèrent plus tard à Thomas Tyrwhitt, éditeur de la première édition : Londres, 1777; in-8°. L'ordre chronologique de ces poésies est impossible à découvrir avec pré-

cision ; seulement, il est hors de doute que toutes furent produites par Chatterton, alors qu'il était petit clerc chez maître Lambert, depuis octobre 1768 jusqu'en avril 1770. Toutes furent écrites à Bristol, hormis la dernière, et la meilleure peut-être, la *Ballade de la Charité*, qu'il paraît avoir composée à Londres, en juillet 1770, et qui précéda ainsi d'un mois sa fin tragique.

Avant de parcourir la série des vieux poèmes de Chatterton et d'y puiser des exemples de cette versification si vigoureuse et presque toujours si obscure, je demande la permission de faire ressortir, surtout ici, les tribulations de l'ingrat et sacrilége métier de traducteur. Ces poèmes sont difficiles à lire, même pour les Anglais, et beaucoup de ses compatriotes s'en fient, à cet égard, sur sa renommée. On y trouve partout une singulière affectation d'anciennes tournures, une profusion de mots inconnus, non-seulement aux auteurs modernes, mais qu'on ne retrouve même pas chez les contemporains de Shakspeare ; la plus ample des éditions du Dictionnaire de Johnson ne suffit pas pour les déchiffrer ; il faut avoir recours aux glossaires des ouvrages de Chaucer, en les joignant à ceux que Chatterton lui-même a ajoutés à ces compositions, et sans lesquels elles resteraient pour nous le plus incompréhensible des grimoires. Ce qui redouble la difficulté, c'est que le petit clerc ne se gênait pas pour inventer des mots entièrement nouveaux, s'il croyait en avoir besoin. On se trouve en présence d'un mélange de mots saxons, d'expressions celtiques et d'épithètes normandes ; et le plus souvent, sous ce déguisement, on trouve, en creusant bien, une phrase toute moderne. Le style de Rabelais ne peut donner aucune idée du style de Chatterton ; outre que ce sont des genres extrêmement différens, nos anciens fabliaux sont beaucoup plus intelligibles ; il faut remonter jusqu'aux vastes poèmes normands de Wace, le roman du *Roux* ou le *Brut* d'Angleterre, vers A. D. 1170, pour rencontrer pareille obscurité. Quant aux poèmes français de Jean Gower, sorte de ménestrel anglo-normand de la cour d'Édouard III, ceux que j'ai vus sont bien plus faciles que les vers de Chatterton et de son Pseudo-Rowley ; et cependant Gower, qui mourut A. D. 1402, eût été d'un demi-siècle antérieur à Rowley. L'orthographe n'est pas moins étrange que le reste ; c'est donc une étude fort ardue que de le comprendre ; et quand on a bravé pareil labeur, si l'on veut essayer de rendre en style ordinaire ce qui a tant coûté à lire, alors, pour récompense, il est clair qu'on ne peut produire qu'une copie pâle et méconnaissable, d'où la grâce naïve et le parfum antique se sont entière-

ment évaporés. Je devais faire toutes ces réserves avant de me lancer en pareille besogne.

Parmi les premières productions de Chatterton figurent d'abord trois églogues; elles furent par lui remises à M. Catcott, très-bien copiées sur un petit registre in-4°, ainsi qu'un fragment de la tragédie de *Goddwyn*; le tout décoré de ce titre : « Églogues et autres poèmes, par Thomas Rowley, avec un glossaire et des notes par Thomas Chatterton. » Le petit clerc appela ses premiers poèmes, églogues, et il aurait pu leur donner tout autre nom. Ils n'ont rien de la fadeur rosée du genre; au contraire, ses Mélibées et ses Amaryllis sont des guerriers combattant les Sarrasins à grands coups de lance, ou des femmes anglaises, pleurant sur les cendres des guerres civiles. La première est une touchante description de l'état malheureux des campagnes anglaises, pendant les ravages des guerres civiles des Deux Roses. Deux paysans se racontent leurs peines; on a trouvé, dans ce cadre, quelque analogie avec la première églogue de Virgile; le début est plein d'énergie.

Lorsque l'Angleterre, se débattant encore sous ses mortelles blessures,
De son sein meurtri arracha la chaîne des tyrans,
Elle vit ses valeureux fils tomber autour d'elle
(Puissante fut leur mort, car l'honneur les guidait au combat).
Alors dans une vallée, lorsque le soir étalait son manteau grisâtre,
Deux bergers solitaires vinrent cacher leurs terreurs;
Au seul son de la feuille bruissante leur cœur pâlit,
Et les cris de la chouette se mêlent aux accens de leurs plaintes (¹). »
« Ah! ne me parle point; tous ces maux sont les miens;
Je pourrais te dire une histoire que Satan lui-même raconterait.
Adieu nos douces fleurs, nos prairies verdoyantes, nos belles forêts,
Nos bocages qui entouraient la cellule de l'ermite,
Notre gaie musique qui se répétait dans le vallon,
Notre danse joyeuse dans les cours de l'hôtellerie;
Adieu toutes nos chansons et tout notre bonheur,
Adieu jusqu'à l'ombre même du plaisir.
Des soins cuisans sont venus fondre sur nos têtes,
Et point de saint propice pour écarter nos maux renaissans. »

(¹) Voici ces quatre derniers vers :

Thanne inne a dael, bie eve's dark surcote graie,
Twayne lonelie, shepsterres dyd abrodden flie,
The roystlyng liff doth theyr whytte hartes affraie
And wythe the owlette tremybled and dyd crie.

La seconde églogue de Rowley est d'un ton plus élevé. C'est un chant plein de grace et de vigueur sur les exploits de Richard en Terre-Sainte. Un refrain touchant et simple termine chaque strophe : « Esprits des bienheureux, chantait le pieux Nigel, entourez de votre protection sainte la tête de mon père. » Cette pièce offre un intérêt particulier dans la vie littéraire de Chatterton, parce qu'il la choisit pour l'adresser à Horace Walpole, en lui promettant beaucoup d'autres découvertes analogues. Il paraît que Walpole, qui venait un peu imprudemment de s'afficher comme parrain d'Ossian en la personne de son restaurateur Macpherson, craignit fort de se mettre une nouvelle émeute littéraire sur les bras. Il répondit froidement au petit clerc, que l'ancienneté de ces poèmes lui paraissait fort douteuse, qu'il n'avait aucun moyen de lui servir de patron, et qu'il lui conseillait fort de suivre sa carrière de procureur, comme la plus sûre et la mieux faite pour le faire vivre décemment : tout ceci pouvait être vrai, mais de cette vérité prosaïque et procédurière le jeune Chatterton ne pouvait s'accommoder. Aussi répliqua-t-il à Walpole une missive fort vive et même insolente, à la suite de laquelle le chevalier lui renvoya ses œuvres tout simplement sans un mot d'écrit. Voici comment ce triste protecteur d'un si précoce génie s'est justifié : « Mon cœur, dit-il dans sa lettre à l'un des éditeurs de Chatterton, ne me reproche aucun mauvais procédé envers lui. Je lui avais écrit une réponse, pour lui reprocher son injustice à mon égard, et pour lui renouveler mes bons avis; mais je me ravisai, par l'idée que peut-être il aurait l'absurdité d'imprimer ma lettre; je la jetai au feu; et faisant un paquet et de ses poèmes et de ses lettres, je lui renvoyai le tout, sans prendre copie de rien, ce dont je suis maintenant très-fâché. Depuis ce temps, je n'en ai plus entendu parler. » On jugera si ce plaidoyer *disculpe* entièrement celui dont M^me^ du Deffant a tant vanté la générosité et le bon cœur. Ce qui n'est que trop certain, c'est que Walpole eut le malheur de laisser échapper l'occasion de sauver un jeune et rare génie de la misère et de la mort. Revenons aux poèmes de Rowley; voici la fin du chant du roi Richard :

« La bataille est gagnée : le roi Richard est seul maître.
La bannière d'Angleterre brille sur le ciel azuré.
Toute l'armée est remplie d'une joie pure,
Et chacun en porte le signe sur le front.
Ils reviennent en leur patrie qui les remerciera.
Que de bras amoureux vont s'ouvrir ! Que de fêtes pour eux !

La trace des fatigues ne se lit plus dans leurs yeux,
Et tout souvenir des périls passés s'est évanoui. »
« Esprits des bienheureux, et vous tous les saints du ciel,
Versez de pareilles joies sur la tête de mon père (¹)! »
« Ainsi parla Nigel, lorsqu'au loin sur la mer bleuâtre,
Une voile gonflée apparut tout à coup à ses regards.
Prompt comme son désir, il s'élance vers la plage,
Et trouve son père, qui descend vers lui du haut des vagues.
Ah! que les hommes qui possèdent une ame d'amour
Se représentent ce qu'ils durent éprouver en se revoyant (²)!

Ce dernier trait surtout me paraît d'une grande beauté. Également simple, fort et touchant, il a quelque chose de la grandeur et de la pureté antique. Je ne dirai rien de l'Églogue III, parce qu'elle paraît avoir été inspirée par une pensée philosophique que le jeune poète n'a point suivie jusqu'au bout. Le poème d'*Elinoure and Juga* mérite davantage de nous arrêter. Il fut aussi soumis à la froide appréciation de Walpole, qui y reconnut avec justesse « une pastorale moderne parsemée de mots anciens. » On la considère généralement comme une des meilleurs compositions de Chatterton, et plusieurs auteurs y ont vu la plus pathétique complainte de la langue anglaise. C'est encore un tableau des guerres civiles d'York et de Lancastre, où le petit clerc met en scène deux jeunes filles pleurant la mort de leurs amans moissonnés dans les combats. Citons deux strophes absolument intraduisibles, mais fort célèbres, et essayons de donner une faible idée d'une imagination si puissante à varier les images de la douleur :

JUGA.

« Sœurs par le chagrin, sur ces gazons parsemés de fleurs,
Mais où la mélancolie habite, laissons couler nos larmes.
Nous ne craindrons ni la rosée du matin, ni les vapeurs du soir,
Nous serons comme des chênes mourans qui entrelacent leurs rameaux,

(¹) L'original peut seul donner une idée de la pieuse solennité de ce vœu; seulement rien de plus obscur que cette versification, où tous les mots montrent l'orthographe la plus tourmentée.

Sprytes of the bleste, and eweych seyncte ydedde.
Poure owte your pleasaunce onn mie fadres bedde.

(²) Lette thyssen menne, who having sprite of loore,
Bethyncke untoe hemselves how mote the meetynge proove.

Comme des lieux en ruines où n'éclate plus la voix du plaisir,
Dont l'aspect sinistre évoque mille fantômes,
Et où veille seul le noir corbeau, dont les cris annoncent une mort. »

ELINOURE.

« Jamais ici les sons de la musette ne salueront le lever du jour,
La danse du ménestrel, les bons repas et les jeux du village.
Jamais on n'entendra le bon palefroi, ni le cor,
Faire lever le renard tapi sous les buissons.
J'irai tout le jour me perdre dans la sombre forêt,
J'irai toute la nuit m'égarer au cimetière de l'église,
Et aux spectres qui l'habitent je dirai tous mes tourmens. »

On classe encore parmi les premiers essais de Chatterton, un fragment d'une tragédie de Goddwyn, *par Thomas Rowley*. Ce dialogue chevaleresque a peu d'action; ce sont surtout des conversations entre Harold le Saxon et Goddwyn, entre le roi Édouard et son vaillant chevalier, sir Hughe. Comme il n'existe de ce poème de Rowley qu'un fragment, il est impossible de pressentir le développement que Chatterton voulait lui donner. Mais ce fragment doit figurer en première ligne dans l'étude que nous faisons, à cause d'un chœur, malheureusement inachevé, et dans lequel notre jeune poète a égalé de prime abord, s'il n'a surpassé ce que la langue anglaise possède de chefs-d'œuvre lyriques, en y comprenant l'ancienne école de Sackville et de Spenser, comme le nouveau genre de Gray, Mason et Collins. Ce morceau ressemble à plusieurs tableaux de Byron; Chatterton a voulu peindre la lutte de *la Liberté* et de *la Puissance*. En voici les idées :

« Lorsque la *Liberté*, déployant sa robe toute tachetée de sang,
A tous chevaliers fit entendre son chant de guerre,
Elle se couronna le front de guirlandes sauvages,
Et ceignit à son côté une épée menaçante.
On la vit s'élancer sur la bruyère :
Elle entendit de toutes parts la voix des morts;
Mais *l'Effroi* à l'œil pâle, au cœur couleur d'argent,
Essaya vainement de la faire trembler,
Elle entendit sans s'émouvoir les accens de la douleur
Et la voix du deuil retentir dans les vallées.
Elle brandit sa lance acérée,
Elle leva son bouclier vers le ciel.

Ses ennemis se montrent,
Et déjà ils fuient dans la plaine.
La *Puissance*, dont la tête se perd dans les airs,
Dont la lance est comme un rayon du soleil, et le bouclier comme une étoile,
Dont les yeux brillent comme deux météores sinistres,
Frappe le sol de ses pieds de fer et s'avance au combat.
Mais la *Liberté* s'asseoit sur un rocher.
Elle se courbe devant sa lance;
Et, se relevant aussitôt,
Elle brandit la sienne,
Et s'élance vers son ennemi comme la foudre;
Couverte d'une bonne armure, elle le frappe à la tête;
Sa lance aiguë, son bouclier resplendissant disparaissent;
Il tombe, et entraîne des milliers d'hommes dans sa chute. »

Il sera facile de s'expliquer la couleur homérique et chevaleresque de ce fragment, si l'on songe aux nombreuses lectures que Chatterton trouva moyen de faire chez son avoué, et que son imagination dut ardemment saisir. Nous pouvons ici le laisser parler lui-même. Il eut l'idée singulière de faire composer par son ami Thomas Rowley un « chant à OElla, lord du château de Bristol *dans les jours passés* (*ynne daies of yore*).» C'est une ode magnifique sur les exploits de ce chef breton. Chatterton composa ensuite une autre pièce qu'il intitula ainsi : « Les lignes ci-dessous furent écrites par Jean Lydgate, prêtre à Londres, et envoyées à Rowley, en réponse à son chant d'OElla. » Voici ces vers qui donnent une esquisse assez avantageuse de son érudition :

« Après avoir lu avec grande attention
Ce que vous m'avez envoyé,
J'ai fortement admiré les vers,
Et voici la réponse que je vous fais.

» Parmi les Grecs fut Homère,
Un poète long-temps renommé;
Parmi les Latins fut Virgile,
Qu'on trouva le meilleur de tous.

Merlin-le-Breton reçut souvent
Tous les dons de l'inspiration,
Et Alfred, parmi les hommes saxons,
Chanta de nouvelles paroles.

» Aux temps normands Turgot
Et le vieux Chaucer excellèrent,
Ensuite Stowe, le carme de Bristol,
Sut enlever la palme (¹).

» Maintenant Rowley dans ces jours ténébreux
Fait rayonner sa vive lumière;
Turgot et Chaucer revivent
Dans chaque ligne qu'il écrit.

Je me hâte d'arriver maintenant à l'ouvrage le plus complet de Chatterton, le seul qu'il paraît avoir achevé avec soin. C'est une tragédie qu'il intitula : « Œlla, intermède tragique, ou tragédie en discours (*Dis coorseyng tragedy*), écrite par Thomas Rowley, jouée devant maistre Canynge, à sa maison, près le Rodde Lodge, et aussi devant Jean Howard, le duc de Norfolck; les rôles furent remplis par divers chevaliers, prêtres, et ménestrels. » L'original de la pièce fut remis par le jeune Chatterton à son ami Catcott, très-proprement copié sur un beau cahier in-folio; l'auteur en fit aussi une minute pour son autre confident Barrett. Tout est original et bizarre dans l'intermède d'Œlla, jusqu'aux préfaces ajoutées par l'auteur sous le titre : « Lettres au digne maistre Ganynge, » le marchand de Bristol. Nous puiserons quelques citations d'une certaine étendue dans ces deux introductions remplies de sel satirique; sa première lettre surtout est extrêmement curieuse, comme présentant l'esquisse du système littéraire que s'était fait le petit clerc de Bristol.

ÉPITRE AU MAISTRE CANYNGE SUR OELLA.

« Les ménestrels ont chanté que dans les temps très-anciens, lorsque la raison était perdue dans les nuages de la nuit, les prêtres rendaient leurs lois en vers. Comme les lances du tournois, peintes de mille couleurs pour plaire aux yeux, et qui, cependant, au combat, sont d'un usage funeste, leurs maximes séduisaient doucement l'oreille.

» Peut-être, cependant, la rime servait alors d'école à la vertu : mais aujourd'hui souvent elle se tourne d'un autre côté. Sous la main du prêtre

(¹) Il est impossible de rendre la naïve originalité de ce dernier vers :

Dydd bare awaie the belle.

on découvre la plume du ribaud, et l'humilité du moine déguise mal la fierté du baron; mais pour quelques-uns, la rime comme une vipère sans aiguillon, est délicieuse aux sens, et ne peut faire grand mal.

» Sir John, ce chevalier qui a un brin de science, devine à la première vue la différence du latin d'avec le français ou le grec. Le voilà bientôt qui consacre dix ans et plus à se donner le talent de parler le latin; tout ce qui parle anglais lui paraît méprisable, et l'anglais doit être avant tout latinisé pour lui plaire.

» Vevyan, le moine, chante d'excellens *Requiem;* il prêche si bien que tout rustre le comprend à merveille : mais tous ces dons, il les mésuse; car ses vers sont aussi mauvais que sa prose est bonne. Il loue sans cesse les saints qui moururent pour leur Dieu, et tous les soirs d'hiver, lui-même leur fait endurer un nouveau martyre.

» Voyez-le, devant les jeunes filles, les bourgeoises, et d'ignorantes commères, déclamer ses histoires ou gaies ou mélancoliques. Un rire fou et niais saisit toute l'assemblée, quand il fait le panégyrique d'une foule d'imbéciles, tout en sachant bien qu'ils le sont. D'autres fois, les assistans, devant ses tragédies, se mettent à rire et à chanter, et quand son conte devient tout-à-fait drôle, alors on voit sortir de leurs yeux quelques pleurs bien pressés.

» Cependant Vevyan n'est pas un sot, si vous le sortez de ses vers.— Geoffroi fabrique ses rimes comme les potiers font leurs cruches. Il entrelace niaisement des mots qui n'ont aucun sens et taille son histoire comme avec des ciseaux de tonsure. Il s'arrête des mois entiers sur rien, et quand vous avez terminé son conte, vous n'en savez pas plus que si vous ne l'aviez point commencé (1).

» En voilà assez sur les autres. C'est à vous que je laisse le soin de m'écrire, à moi, qui viens exiger chez d'autres ce que je ne possède pas moi-même. Je sais bien que votre esprit sera porté à voir en petit mes fautes, mes fautes grandes. Avec ceci, je vous envoie *Œlla*, et vous prie fort que vous en rayiez tous vers que vous jugerez être faux.

» Je tiens pour inconvenans tous vers faits d'une histoire sacrée. Que

(1) Voici ces deux derniers vers, où la pensée s'exprime en un style si bizarre et si concis :

Waytes monthes on nothynge, and hys storie donne,
No moe you from ytte ken, than gyf you neere begonne.



l'on chante plutôt quelque grand poème sur les hommes! Lorsque nous traitons comme des hommes et Dieu et Jésus, suivant mon pauvre jugement, nous faisons tort à la Divinité; que des mots, qui créent telle confusion, ne figurent pas dans le même sujet.—Adieu, jusqu'à une autre fois. »

C'est ainsi que dans des vers pleins d'originalité et d'esprit, le jeune petit clerc s'expliquait à lui-même sa théorie dramatique et littéraire. Il n'est point facile d'en démêler nettement les idées capitales ni de découvrir sous le masque satirique les personnages auxquels il fait allusion. Il est assez probable que son chevalier *sir John*, le latiniste, ne fut pour lui que la personnification du pédantisme anglais. Peut-être eut-il en vue les *carmina* de Gray, genre déplorable dont le premier effet est de tuer toute littérature nationale, ou bien encore le docteur Samuel Johnson lui-même, dont l'austérité superstitieuse commençait à percer, dont la prose, et surtout sa galerie morale du *Rambler*, faisait paraître les vers si pauvres, et qui vit sa pièce d'*Irène*, jouée à Drury-Lane en 1749, laquelle devait se terminer, contre l'avis de Garrick, par l'étranglement de la princesse sur la scène, se dénouer au milieu des éclats de rire très-peu tragiques du parterre et des loges. Ses épigrammes contre *Geoffroi* s'appliquent assez bien aux *Visions* de Nathaniel Cotton, médecin-poète, dont les ouvrages, fort inconnus en France et peu lus en Angleterre, renferment cependant des beautés réelles. Je donne ces conjectures pour ce qu'elles valent, car il se pourrait très-bien que ces noms fussent simplement des types créés par l'imagination de Chatterton. Je préfère citer les deux strophes suivantes de la seconde épître « au digne Canynge, » parce qu'elles me paraissent renfermer des idées de conduite littéraire encore plus remarquables.

« Canynge et moi, nous sortons de la voie commune. Nous montons à cheval, mais nous lâchons les rênes, et, loin de nous confiner au milieu des vieux bouquins moisis, nous voulons prendre notre essor et nous jouer sur un rayon de soleil. Quand nous rencontrons des fleurs ternies, nous les prenons en secouant la poussière qui les tache. Nous ne voulons nullement nous laisser enchaîner à un seul champ, mais au contraire planer au-dessus de la vérité de l'histoire.

» Pardon, barbes grises, si je dis que ce n'est pas sage à vous de vous tenir si près attachés à l'histoire; vous y donnez tant de prix, que vos pensées poétiques en souffrent. Vous devriez lui attribuer quelque pe-

tite part dans vos chants, sans vouloir que tout ce que vous écrivez soit de l'histoire. Enfin, au lieu de vous élancer sur un coursier ailé, c'est sur un cheval de charrette que vous fournissez votre triste carrière [1].

» Dis-moi, Canynge, qu'étaient les vers aux anciens jours passés? Des idées fortes et des couplets artistement joints, non comme ceux qui ennuient le présent âge, et dont chaque ligne semble porter une pointe aiguë. On peut faire de bons vers, mais une poésie demande davantage. Elle veut un chant infini et une noble manière de chanson. Suivant les règles que je pose ici, si mon œuvre plaît à Canynge, je ne me soucie du reste pour un liard.

» D'ailleurs la chose doit se défendre elle-même. Il y a des vers qui plaisent davantage à l'oreille d'une femme; mais Canynge veut non-seulement de la poésie, mais encore du sens, et des pensées fortes et dignes sont son amour. Canynge, adieu. D'ici je te salue, et j'espère bientôt profiter de ta bonne réception. Le bon évêque Carpynter veut par moi te dire qu'il te souhaite et santé et bonheur pour toujours! »

Il est sans doute infiniment curieux de voir cette intelligence déjà si mûre, enfermée dans le corps d'un petit clerc âgé alors de quinze ans (ces vers et la pièce d'OElla sont authentiquement de 1769), se poser d'avance des préceptes si pleins de justesse et de goût. On croit y reconnaître quelques traces lointaines d'Horace, dont on voit que Chatterton avait lu une traduction au milieu de ses dossiers. Après ces préfaces et une *introductionne* de quelques vers, commence l'intermède chevaleresque d'OElla, vaillant chef saxon, dont la femme, la belle Birtha, l'aime autant qu'elle en est aimée. La pièce s'ouvre par un monologue où Celmonde, autre brave chevalier saxon, déplore le violent amour dont il est épris sans remède pour l'épouse de son compagnon d'armes.

« Ah! Birtha, pourquoi la nature t'a-t-elle faite si belle? Pourquoi
» es-tu tout ce que le cœur peut rêver? Que n'es-tu vulgaire comme tant
» d'autres? »

Dialogue fort passionné entre OElla et Birtha, où le guerrier dit à sa jeune femme que le jour où le prêtre a béni son épée et lui a prédit fortune dans les combats, que le jour où, pour la première fois, il se sentit

(1) Voici ces deux vers, qui forment un trait si plaisant de bonne guerre satirique.

Insteadde of mountynge onn a wynged horse,
You onn a rouncy dryve yn dolefull course.



emporté par son cheval sur les lances ennemies, n'approcha point de celui où il la vit pour la première fois. — Arrive Celmonde et les ménestrels, qui viennent fêter les deux époux, et leur offrir d'abondantes mesures de bonne bière : « Ménestrels, chantez, » s'écrie Celmonde. Ici s'engage une lutte poétique entre les chanteurs ; c'est une des belles parties de l'OElla, Chatterton a versé à pleines mains tous ses trésors. Après un chant d'amour villageois, qui respire la plus gracieuse simplicité, mais que le manque d'espace m'empêche de citer, OElla dit : « J'aime cette chanson, et même je l'aime beaucoup, et voilà de l'argent, tant vous avez bien chanté ; mais n'avez-vous point de vers qui parlent des délices du mariage ? Allons donc, préparez votre plus douce voix ; réunissez toute votre science et dites quelque chose pour plaire à madame. » Alors Chatterton dicte à ses bardes l'un des hymnes les plus simples et les plus suaves, à mon avis, de la langue anglaise, et d'autant plus curieux, qu'après son système littéraire, le petit clerc de Bristol nous expose ici son système sur le mariage. Sous le point de vue littéraire, cette pièce porte profondément le cachet de la manière particulière de Chatterton ; il nous montre sans cesse une poésie où il y a peu de science, peu de réflexion, peu *d'intérieur,* mais dont toutes les images sont empruntées aux tableaux de la nature et aux vertes campagnes de sa patrie.

## CHANT DES MÉNESTRELS.

### PREMIER MÉNESTREL.

« Je vois les tendres fleurs qui se colorent aux rayons du jour ; leur jaune éclatant dore toute la vallée, et les marguerites forment la parure qui orne la montagne ; sous le poids de la rosée, la tige du bluet s'incline ; les arbres touffus qui se lèvent vers le ciel, quand un léger vent les agite, nous envoient un bruissement harmonieux.

» Le soir vient et avec lui la rosée des nuits ; le ciel me montre sa lumière de rose ; les ménestrels font retentir à mes oreilles leurs gaies chansons, avant de poser les branches du lierre aux portes des chaumières du hameau. Je m'étends doucement sur le gazon, et cependant, d'après mon cœur, quoique toute la nature soit bien belle, je sens qu'il me manque quelque chose encore. »

DEUXIÈME MÉNESTREL.

« Telles furent les pensées d'Adam, quand, au sein du Paradis, le ciel et la terre lui faisaient hommage. Ah! c'est la femme seule qui peut combler les délices de l'homme! Sans un double lien, point de bonheur. Va, prends une femme entre tes bras, et tu verras qu'alors, même l'hiver et ses collines brunâtres auront des charmes pour toi (¹)! »

TROISIÈME MÉNESTREL.

« J'ai vu l'automne desséché et tout brûlé par le soleil; les feuilles couleur d'or annonçaient par leur chute que l'hiver allait arriver; les épis jaunissans couvraient les campagnes; de toutes parts des météores et des éclairs brillaient à mes yeux.

» J'ai vu le pommier se courber vers la terre fertile sous le poids de fruits rosés comme le ciel du soir; partout la poire succulente et les groseilles à peau noire se balançaient au gré du vent et charmaient mes yeux; mais cependant que la soirée fût belle ou que la soirée fût sombre, il me semblait toujours que les joies de mon cœur n'étaient pas sans quelque tristesse. »

DEUXIÈME MÉNESTREL.

« Les esprits purs n'ont point de sexe. Les anges seuls sont affranchis de voluptueux désirs; mais il y a dans le cœur de l'homme quelque chose qui, sans douce compagne, ne saurait être satisfait. Non, il n'est point de saint retiré dans son ermitage, s'il a de la santé et du sang dans les veines, qui ne trouve quelquefois le moment de s'épanouir l'ame à l'aspect de femme jolie! »

— « Sans la femme, l'homme serait l'égal du sauvage, et ne vivrait que pour les combats; mais la femme lui rend la paix si chère, qu'elle réalise sur la terre le bonheur des anges. Allons, va bien vite prendre une

(¹) Je transcris ici ces deux vers charmans de l'original, parce qu'ils sont pleins de mélodie, et qu'ils sont moins difficiles que le style ordinaire de Chatterton :

Go, take a wyfe untoe thie armes' and see
Wynter and brownie hills, wyll have a charme for thee.

femme pour ta couche, et, que tu sois heureux ou malheureux, que le mariage adoucisse ta vie ! »

Bientôt cependant ces fêtes des époux et ces tendres chants sont interrompus par des nouvelles guerrières. Un messager (*a messengere*) vient annoncer en toute hâte à Œlla, que les chefs danois, Magnus et Hurra, sont débarqués avec leurs compagnons, et que déjà la bannière des enfans du Nord flotte non loin de Bristol. « Hâte-toi, Œlla, dit le messager, vole vers la plage; un moment encore, et dix mille cadavres bretons vont joncher nos campagnes. » — « Malheur à toi pour tes nouvelles! répond le chevalier. Oui, il faut partir! Mais quel sort fut jamais plus cruel! Du milieu des délices, la guerre me réclame, et je vais dépouiller ma robe de soie pour ceindre la cuirasse. »

Suit une longue scène entre le guerrier et son épouse, dont les larmes réussissent presque à le retenir. Il est au moment de céder à la volupté, lorsque Celmonde le décide à partir par cette belle et simple apostrophe : « Les chevaliers de Bristol, rangés dans la plaine, t'attendent avec joie et poussent des cris d'impatience en faisant résonner leurs boucliers. » Enfin Œlla va combattre, et Celmonde, resté seul, récite un monologue devenu célèbre à cause de la force et du scepticisme des pensées. Le chevalier, qui songe bien plus à ravir la femme de son ami qu'à combattre les Danois, s'écrie : « Honneur, honneur, que rapportes-tu aux hommes? Les pirates, les brigands de la frontière ne te connaissent point; ils ne sont point enchaînés à tes lois, ils ne craignent point ta puissance. C'est toi qui déchires mon cœur de mille éclairs. Ah! que je voudrais t'arracher de mon sein! » Alors le lieu de la scène change, et nous sommes transportés dans le camp danois pour assister à une longue et étrange conférence entre Magnus, le chef des étrangers, et son principal chevalier Hurra. Le roi consulte ses prêtres, qui ne lui promettent rien de bon. Par une singulière bizarrerie de la conception de Chatterton, ce roi Magnus, contrairement à son nom, n'est point brave, ou plutôt c'est un poltron consommé. Aussi il faut lire de quels reproches méprisans et amers le brave Hurra accable son souverain. On voit que le petit clerc a été influencé ici par les scènes homériques où le bouillant courage d'Achille traite de lâcheté la prudence des autres chefs. Un messager vient interrompre cette scène d'injures pour annoncer que l'armée saxonne s'avance « comme un nuage noir portant la grêle et la foudre en ses flancs. — Sont-ils nombreux? s'écrie le très-peu chevaleresque roi Magnus. — Nombreux, répond le messager, comme les insectes qui flot-

tent dans les vapeurs d'un soir d'été, et armés d'aiguillons aussi mortels. »

Cette nouvelle peu rassurante achève de troubler Magnus et redouble au contraire le courage de Hurra. Le chevalier se précipite sur l'ennemi, tandis que son maître se tient avec les bagages. Il est clair que le jeu dramatique de ces scènes consiste à mettre en opposition la timidité de l'un et la bravoure de l'autre; mais ce contraste rachète difficilement l'invraisemblance de ce chef venant envahir ses voisins pour mourir de peur à leur vue. Il est évident que le roi Magnus aurait bien mieux fait de rester chez lui. N'en parlons plus, puisqu'il n'en est plus question dans la pièce, hormis cependant que nous apprenons qu'il a été tué en se sauvant. Suit une scène où Œlla adresse de fort belles harangues à ses troupes; et bientôt, malgré la valeur de Hurra, les Danois fuient de toutes parts. Celmonde, qui s'est bravement battu, décrit le combat en vers pleins d'énergie; mais l'image de la belle Birtha l'occupe sans cesse. — « Ecuyer, s'écrie-t-il, amène-moi un cheval rapide, dont les pieds portent des ailes, dont la course devance la tempête, et qui, élancé dans la carrière, laisse derrière lui la lumière de l'aurore. » Bientôt Birtha, tout éplorée et qui ne sait point les nouvelles de la bataille, voit arriver Celmonde et son coursier fougueux. Le chevalier vient lui dire que le vaillant Œlla, dangereusement blessé, lui a donné l'ordre de venir chercher son épouse. C'est une supercherie inventée par l'amour. Celmonde mène la belle Birtha, sans défense, dans les profondeurs d'une sombre forêt. Je transcris cette scène qui donnera une idée de la manière dont Chatterton manie le dialogue.

Birtha. — Cette obscurité effraie mon cœur de femme. Combien il est noir et sombre, le ciel qui nous entoure! Qu'ils sont heureux, les villageois qui vivent dans leurs chaumières et ne viennent point braver l'aspect terrible des ténèbres! A peine une légère étoile scintille entre les nuages. Tout bonheur a disparu pour moi. Mais, dis-moi, Celmonde, ton cœur ne sent-il point quelque effroi?

Celmonde. — Non. Plus la nuit est noire, plus elle convient à l'amour.

Birtha. — Ah! pourquoi parles-tu d'amour? — Il est bien loin de moi. — Mais que j'aimerais à voir luire enfin la douce lumière de l'orient!

Celmonde. — L'amour pourrait être ici si Birtha y consentait.

Birtha. — Celmonde, que veux-tu dire?

Celmonde. — Voici ce que je pense. Il n'est en ces lieux ni brillans éclairs, ni regards de mortel, ni lumière des cieux, qui puissent être témoins des plaisirs de l'amour. Rien ici ne nous éclaire que cette torche tremblante; une fois éteinte, tout sera ténèbres. Vois comme les arbres semblent incliner vers nous leurs rameaux touffus, comme pour te composer un délicieux bosquet. Tout ici respire la tendresse, et cet endroit a été fait pour les aveux des amans.

Birtha. — Celmonde, exprime plus clairement ce que tu veux, ou peut-être mes pensées iraient jusqu'à croire que tu n'as pas d'honneur.

Celmonde. — Eh bien! j'y consens. Apprends que je t'ai menée ici pour te dire les ardeurs d'un amour que j'ai si long-temps tenu secret.

Birtha. — O ciel et terre! qu'est-ce que j'entends? — Je suis donc trahie! Mais parle; mon OEllа, qu'en as-tu fait?

Celmonde. — Ah! ne témoigne point ainsi sans cesse ton amour pour lui, mais accorde un peu de tendresse à Celmonde.

Birtha. — Retire-toi. Je veux sortir de cette forêt; j'en sortirai, quand même d'affreux serpens se dresseraient sur mes pas.

Celmonde. — Non, par tous les saints, je ne te laisserai point fuir avant que tu te rendes aux feux de mon amour. Tes yeux m'ont causé assez de tourmens pour que maintenant tu m'accordes un sourire qui dise que tu me pardonnes. Ah! si tu pouvais sentir tout le trouble qui agite mon cœur! Cet amour consume toutes les joies de ma vie. Malheur à moi si Birtha continue d'épuiser tout mon sang. Ah! plutôt donne-moi un regard gracieux comme les fleurs du printemps. Il y a quelque chose que je ne puis souffrir : c'est ton air dur et ton mépris.

Birtha. — Ton amour est détestable. Ah! que ne suis-je sourde pour ne pas entendre tes vœux de débauche. Éloigne-toi de ma présence et n'ajoute pas un mot de plus. Plutôt la mort que de te céder. Saints du ciel! moi, je souillerais le lit de mon OEllа! Et c'est toi, Celmonde, qui me proposes pareille chose! Laisse-moi fuir, ou malédictions soient sur ta tête! — C'était donc pour cela que tu vins m'apporter un message. — Laisse-moi fuir, homme au cœur noir, sinon le ciel même et ses étoiles prendront le parti d'une fille sans défense.

Celmonde. — Eh bien! puisque tu refuses de te laisser toucher par mon amour, mon amour l'emportera, même au prix d'un crime. Je ferai plier tes membres, encore qu'ils fussent raides comme de l'acier, et ces lieux sombres cacheront dans leurs ténèbres les rougeurs de ton visage.

Birtha. — Saints du ciel, venez à mon aide. Oh! que ne puis-je faire couler mon sang!

Celmonde. — Les saints se tiennent souvent à distance lorsqu'on a besoin d'eux. Ne tente point de fuir, tu ne le pourrais; tu ne peux que céder à mes vœux.

Birtha. — Non, vil traître. Je déchirerai l'air de mes cris, jusqu'à ce que la mort vienne les étouffer, ou qu'un secours propice m'apparaisse. Secours, secours, ô Dieu! »

A ce moment périlleux, les Danois se présentent à point pour sauver la belle Birtha des mains de son ravisseur. Dans cette même forêt, leurs troupes dispersées avaient cherché un asile, et voilà que le brave Hurra et les siens se montrent, se déclarent les défenseurs de Birtha, et le déloyal Celmonde tombe sous leurs lances. Chatterton a placé ici un beau et simple trait; le chevalier saxon s'écrie en mourant: « Braves Danois, protégez cette femme! » Bientôt l'épouse d'OElla se fait connaître, et Hurra s'engage galamment à la rendre à l'époux qu'elle aime. L'action nous ramène à Brystowe, où nous trouvons OElla, qui, dans une très-forte scène avec une espèce de confidente de sa femme, Egwina, apprend que son épouse a fui avec un chevalier; enfin, poussé par cette nouvelle Égine, il se figure que sa femme s'est donnée à un autre, et le pauvre OElla se poignarde. Le dénoûment se laisse maintenant prévoir: Birtha, toujours aimante et fidèle, arrive pour voir expirer son mari, et se donne aussi la mort. La pièce se termine par un court épilogue que vient réciter un soldat saxon. Je citerai encore ces lignes, qui ne manquent pas d'originalité.

ÉPILOGUE DE COERNYKE, SOLDAT.

« Eh quoi! OEllа est mort; Birtha va mourir aussi! Ainsi tombent et se fanent les plus belles fleurs des champs. Qui peut dérouler les secrets mystérieux du ciel, ou comprendre les arrêts du destin? OElla, ce qui dominait en toi, c'était le sentiment de la gloire. Pour la gloire, tu perdis tout, plaisirs, amours. Nous allons t'élever sur la plaine un monument de pierre aussi grand qu'aucun tombeau. De plus, pour te rendre hommage, tandis que dans le ciel tu chantes les louanges de Dieu, sur la terre nous chanterons les tiennes. »

Je ferai peu de réflexions sur cette pièce d'Œlla, le plus bel ouvrage de Chatterton, et qu'il faudrait lire en entier pour bien en saisir la puissance. Il est sensible que le jeune auteur y a semé des réminiscences de la Bible, d'Homère, de Chaucer, et aussi de l'Elfrida de Mason, fort belle pièce contemporaine de son œuvre. Le style y est presque partout de cette couleur grandiose et pure qu'il a tant reproduite dans ses vers. Le développement des caractères et leur unité sont surtout dignes de remarque. Œlla, valeureux et tendre; Celmonde, brave et passionné; Birtha, chez qui l'amour le plus gracieux se mêle à une vertu inflexible; le roi Magnus, prudent avant tout; Hurra, guerrier généreux qui n'aime que les cris de guerre; enfin ces ménestrels qui célèbrent la fête des époux en chantant l'amour tout simple, et puis ensuite le mariage : tout cela forme une réunion de conceptions diverses, fortes ou tendres, qui n'ont pu émaner que d'une ame singulièrement favorisée de l'inspiration.

J'abrége de beaucoup cette analyse des vieilles poésies de Chatterton, en n'indiquant, pour ainsi dire, que pour mémoire ses deux chants sur la *Bataille de Hastings*. Il y a de fort belles choses, surtout dans le chant II; mais il faut lire ses strophes pour se faire une idée de l'ardeur de combats et de rencontres dont le jeune garçon dut être saisi quand il composa cette poésie militaire. C'est une suite non interrompue de coups reçus ou donnés, d'assauts de lances et de flèches, de chevaliers pourfendus, de boucliers entr'ouverts, de hauberts brisés, qui forment un exercice des plus fatigans pour le lecteur pacifique. Le chant I^er^ m'a entièrement fait l'effet de plusieurs de ces énormes *Batailles* de Lebrun, où les assaillans se mêlent et ferraillent avec tant de furie, que le spectateur ne sait plus de quel côté se mettre. Je passerai non moins rapidement sur son poème intitulé: *le Tournois* (*the Tournament*), et *la Lice* (*the Lysttes*), qui n'est simplement qu'un tableau descriptif, sans trace de poésie passionnée, où Chatterton nous raconte minutieusement les exploits de chevaliers tout panachés et couverts de devises, qui se démontent et se fracassent sans rime ni raison. Laissons ces prouesses pour arriver à la question curieuse d'authenticité; toute curieuse qu'elle soit, il ne me reste que bien peu d'espace pour en parler; je tenais beaucoup plus à réunir des citations exactes qu'à faire de l'histoire littéraire; je n'en dirai donc qu'un mot. Rowley, considéré comme personnage réel, et Chatterton, ont eu chacun leurs partisans. Jamais Chatterton n'est positivement convenu qu'il fût l'auteur des poèmes de Rowley, et ce mystère, si mys-

tère il y a, repose avec lui dans le cimetière de Shoe-Lane. Parmi les partisans de Rowley figurent Matthias et Milles, tous deux savans critiques; Greene le poète; Langhorne et autres; mais toutes les recherches de Malone, de Warton, de Tyrwhitt, de Gray, de Mason, de Johnson, de Hayley et d'une foule d'autres, ont complétement entraîné la balance du côté de Chatterton, qui reste dûment convaincu d'avoir lui-même pourvu aux richesses du vieux coffre de maistre Canynge, à Bristol. Je ne puis ici donner une idée de la masse de preuves qui établissent la chose; on peut d'ailleurs, suivant moi, s'en tenir à un seul procédé : il n'y a qu'à lire, comparativement, un poème de Rowley et un poème de Chaucer, qui fut à peu près de la même époque, pour reconnaître clairement que Rowley est un moderne habillé à l'antique; nul doute qu'un petit clerc de Bristol ne se soit joué de la robe de ce saint personnage.

Après avoir travaillé quelque temps dans cette mine de style gothique, obscure et fatigante même, d'où toutefois on ne remonte pas sans quelque chose d'infiniment digne de lumière, après avoir curieusement exploré les profondeurs de cette ame douée de tant de sensibilité et de génie, je voudrais pouvoir m'étendre encore sur un point qui forme comme la moralité de cette étude, je voudrais pouvoir dire qu'il y a eu, dans tous les temps, beaucoup de Chattertons; que c'est erreur grande de s'imaginer que de tels caractères soient rares; qu'il y en a même de nos jours bien plus qu'on ne pense; qu'enfin j'en ai moi-même connu un, qui avait beau génie, belle ame, belle sensibilité, et que cependant ses liaisons avec quelques-unes des sommités littéraires de notre époque n'ont pas empêché de mourir misérablement à l'hôpital; mais aussi que viennent-elles faire au milieu de notre société si positive et si égoïste, ces ames enthousiastes et grandioses? Elles se sont trompées de chemin; est-il donc si étonnant qu'elles veuillent s'en aller? Quant au remède de ces tristes départs, s'il en est, je n'en soufflerai mot, de peur qu'on ne m'accuse de conspirer contre l'ordre social.

CHARLES COQUEREL.

# CHRONIQUE.

Nous voici au cinquième anniversaire de la révolution de juillet. C'est un cinquième démenti donné par la paix de la France et de l'Europe aux fausses craintes et aux mauvaises espérances des partis. Tant d'émotions s'étaient soulevées, qui se sont éteintes, tant de menaces s'étaient faites, qui se sont évanouies, tant de tentatives s'étaient mises en chemin, qui y sont restées, qu'il faut absolument reconnaître que la nouvelle monarchie, les nouvelles institutions, les nouvelles idées, sont des faits de quelque consistance et de quelque avenir. Tant de tempêtes ont soufflé, et de tant de côtés, et avec tant de fureur, qu'un trône vieux, ferme, enraciné, aurait couru de graves risques en des circonstances comme celles qui ont fait un effort commun contre le trône de la révolution dernière. S'il est resté cependant inébranlable, et affermi plutôt que compromis par chaque assaut que lui ont livré ses ennemis, c'est qu'apparemment il doit porter sa solidité en lui-même, c'est qu'il doit être bien étayé et bien assis. Ajoutons que le présent ne dément en rien les réussites passées; s'il est vrai que les grands désastres ont toujours de petits avant-coureurs, et que les arbres crient avant de se rompre, la monarchie de juillet n'est pas à la veille de s'écrouler. Nous aurons d'autres anniversaires, comptons-y.

Tous les essais d'attaque contre nos institutions, les plus adroits, les plus dissimulés, les plus audacieux, ont paru en définitive avec le caractère de ces tentatives malheureuses, comme maudites et condamnées d'avance à l'insuccès. La veille, ils promettaient tout à leurs auteurs, le lendemain ils ne tenaient rien. Ainsi ont été les émeutes, ainsi a été le procès, ainsi la retraite de M. Molé, ainsi la protestation

des avocats stagiaires. Les émeutes ont fait voir que la république ne reposait pas sur les masses, qu'elle était réduite à quelques chefs sans idées et que, pour lui trouver des soldats, il avait fallu séduire quelques pauvres ouvriers avec de grands mots et de grandes promesses, et recruter par une sorte de raccollage moral qui ne trompe jamais deux fois personne, pas même les simples. Ainsi, l'insurrection a levé en juin son ban, en avril son arrière-ban; aujourd'hui, elle n'a plus personne. Toutes ses ressources y ont passé.

Le procès n'a non plus rien donné, lui qui promettait tant. Toutes les petites ambitions et toutes les petites éloquences de province, qui étaient venues s'offrir à grand renfort de diligences, se sont retirées dans leurs foyers, heureuses d'en être quittes pour le voyage, et après avoir renié leurs amis et leurs signatures. Livrés à eux-mêmes, les prévenus qui voulaient protester n'ont fait que parader. Les chefs ont pris la fuite. Ces hommes qui avaient organisé l'insurrection en province, et qui l'ont poussée dans le crime, l'y laissent et se sauvent. Ces hommes qui voulaient paraître devant la cour des pairs pour terrasser en elle toutes les lois et toute la magistrature du royaume, se relaient deux ou trois nuits durant pour gratter la terre dans une cave, et, au lieu de la solennelle bataille tant annoncée, ils s'échappent honteusement; le lendemain, la Cour des pairs était toujours sur son siége, mais les républicains si déterminés n'étaient plus dans leur prison. Ces mêmes hommes qui affectaient dans leur langage une sorte de mission providentielle et d'apostolat politique, et dans leurs relations une amitié austère et inébranlable, se vantent, le lendemain de leur évasion nocturne, d'avoir quitté leur œuvre sociale et leurs camarades, comme d'autres se vanteraient de leur être restés des soutiens loyaux et fidèles. Ainsi, la France qui avait été mise en demeure de prêter son attention à une grande lutte de la république et du gouvernement de juillet, n'a pas vu de lutte; le gouvernement était au rendez-vous pourtant, et y est encore.

Autre mécompte de la part de la grave démarche de M. Molé; elle a nui au noble pair et n'a pas servi à la république. C'est encore en ceci que parait cette fortune de la France, dont nous parlions, qui fait tourner au bien des choses établies les circonstances menaçantes. On pouvait croire qu'un homme de l'habileté et de l'expérience de M. Molé, qui se décidait en ce sens et en ce moment, avait des raisons plausibles et éclatantes de le faire, que la foule ne voyait pas et qui paraîtraient le lendemain au grand

jour : le lendemain arrive, on regarde, pas de lumière; M. Molé s'est retiré, voilà tout. D'ailleurs, tous les autres pairs sont à leur place, pas une retraite.

Dès-lors, faute de documens pour s'expliquer la conduite présente d'un homme qui se porte et qui est en effet de grand poids dans les choses politiques, on est obligé d'en emprunter à sa conduite passée. On se rappelle qu'en toute occasion difficile, M. Molé va prendre les eaux de Plombières. Il y alla en 1815, pour n'être pas à même de se compromettre dans les événemens chanceux des cent-jours; il y va maintenant, pour décliner la responsabilité de la fermeté de ses collègues. Car, pour un chef de système, pour un homme qui a la prétention de frayer tôt ou tard le chemin du ministère à ses idées, M. Molé ne se distingue pas précisément par un caractère décidé; devant toute grave difficulté, devant tout nœud gordien, là où d'ordinaire on tire son épée, lui, il va prendre les eaux.

M. Molé, qui passe, et nous croyons avec raison, pour une personne de tact et d'éminentes ressources, nous paraît donc s'être fourvoyé cette fois. Au dehors, la presse des partis ne lui a pas fait précisément grande fête; et d'ailleurs il est trop homme d'esprit pour estimer plus qu'elles ne valent des démonstrations obtenues en pareil moment, de la part de pareils amis, avec une pareille démarche. Au dedans, c'est-à-dire au sein même de la chambre des pairs, il est certain que le blâme y a dépassé de beaucoup les sympathies. La noble Cour a déployé, dans tout ce procès, trop de fermeté pour aller s'éprendre de ceux qui en manquent. On a parlé d'ailleurs, et, nous croyons, sur de bonnes informations, d'un jeune pair qui aurait essayé, en quelque occasion, dans la salle des conférences, d'expliquer favorablement la conduite de M. Molé, et auquel un autre pair, savant magistrat, placé à la tête d'une cour souveraine, aurait fait noblement entendre que toute justification tombait devant un semblable déni de justice. Quelque chose que, pour notre compte, ce jeune pair nous permettra de faire remarquer, c'est que, dans sa position, une apologie de M. Molé avait cela de grave, qu'elle pouvait paraître s'être plus ou moins inspirée des propres sentimens du roi, ce qui certes, on le pense bien, n'était pas et ne pouvait pas être.

Ainsi, dans cette sorte de drame de résistance organisé contre la Cour des pairs, de même que la grande pièce a peu fait fortune, la petite comédie pour rire a médiocrement réussi; car les avocats stagiaires, présidés par M. Philippe Dupin, n'ont pas tenu non plus tout ce qu'ils avaient

cru devoir promettre. Il serait fâcheux que ces messieurs voulussent passer de l'habitude de parler à l'habitude de délibérer. Le malheur est que leur conseil ne leur profite pas mieux au dehors que leur parole. L'avocat est comme toutes les puissances tombées, qui sont les dernières à s'apercevoir de leur chute. Le fait est qu'il y a eu pour ces messieurs quelques beaux jours politiques, mais hélas! ces beaux jours sont passés. Au lieu de présider les stagiaires, en pareille occasion, M. Philippe Dupin aurait amassé plus de gloire à suivre les traces de M. Dupin aîné, son frère, dont les calembours latins auront plus de succès que les harangues des avocats. On sait déjà partout qu'en visitant les fortifications élevées par le général Haxo, à Grenoble, M. Dupin a dit avec ce style concis de légende qu'il sait donner à ses bons mots : SAXO AB HAXO. Peut-être trouvera-t-on que celui-là est d'une syntaxe un peu hasardée; mais il faut bien avoir quelque confiance au latin d'un docteur en droit-canon, comme l'est M. Dupin.

Il serait heureux pour la France que l'épidémie ne lui fût pas plus fatale que la révolte; mais les élémens qui frappent, ou la Providence qui châtie, ne sont pas choses si faciles à conjurer. Nous savons ici, d'expérience personnelle, ce que sont les désastres et les terreurs qu'apporte le choléra, et Paris peut compatir aux douleurs de Toulon. Cependant il paraît qu'à l'heure qu'il est le fléau se calme et que les morts diminuent. Jusqu'à présent on a compté les cadavres; mais bientôt on comptera les dévouemens; il y en aura eu de nombreux et de nobles : on se rappellera ces jeunes élèves en médecineet en pharmacie, accourus de toutes parts, à l'envi l'un de l'autre; on se rappellera surtout le clergé du Var et monseigneur l'évêque de Fréjus, qui est arrivé à Toulon aussitôt que l'épidémie, et qui probablement ne le quittera qu'avec elle, s'il n'y succombe, comme un de ses grands-vicaires y a déjà succombé. C'est toujours là ce christianisme qui élève l'ame et qui ennoblit le cœur, qui était à la peste de Marseille, et qui est au choléra de Toulon. Du reste, tout malheur public lui est occasion de courage. Cette semaine, une maison brûlait à Auch; les flammes avaient tout gagné, tout enveloppé; il n'y avait qu'à regarder et à gémir, et c'est ce que faisait la foule. Tout d'un coup, en comptant les personnes qui s'étaient échappées, on s'aperçoit qu'il manquait une femme et un enfant; et en effet on entendit leurs cris : ils étaient au premier étage. Monseigneur le cardinal d'Isoard, archevêque d'Auch, qui était accouru, offrit une grande somme d'argent à qui voudrait tenter cette belle action. L'in-



cendie était si terrible, que de toute cette multitude personne ne répondit. Alors ce digne prélat, qui est âgé, frêle de corps, faible, s'enveloppa d'un drap mouillé et disparut dans les flammes. Après quelques minutes d'angoisses, la foule vit reparaître monseigneur le cardinal d'Isoard : il ramenait la femme et l'enfant.

Les désastres ont cela de bon qu'ils mettent à nu les nobles ames. On l'a vu à Toulon, on l'a vu à Auch; nous le voyons à Oran. Il est difficile de décider d'ici si l'expédition aventureuse du général Trézel était nécessaire et inévitable. Cela paraîtrait ainsi, par la convenance de protéger les tribus des Douayers et des Smaela, amies de la France, et attaquées contre toute attente par le bey de Mascara. Le mal est qu'on n'ait pas démêlé l'arrière-pensée de ce bey, auquel on a fourni des munitions et des armes, sur l'entremise et le bon témoignage de quelques intrigans juifs. On avait pourtant assez expérimenté la diplomatie du désert, pour savoir qu'elle ne se pique pas d'observance dans ses paroles. Toujours est-il que cette petite armée de Français s'est comportée comme les grandes. Ç'aura été là un malheur excusé par le but; les Arabes qu'on secourait sauront qu'on peut compter sur l'amitié de nos généraux; les Arabes qu'on repoussait auront appris qu'on peut compter sur leur courage. Le rapport du général Trézel est empreint d'une bien noble résignation, et cette manière d'avouer une faute est certes d'un homme qui n'en commet pas souvent.

Les affaires du dehors, comme celles du dedans, vont leur chemin sans encombre. Le danger s'évanouit là même où il avait été le plus flagrant. Les affaires d'Espagne sont au commencement d'une période nouvelle, dont la fin ne peut pas manquer d'être fatale aux insurgés. Voilà déjà bien long-temps que la révolte s'agite, sans avoir gagné en définitive beaucoup de terrain. Il n'en est pas des choses d'enthousiasme comme des autres; pour elles, ne pas avancer c'est reculer. Le temps raffermit le gouvernement régulier de la reine, et il ruine les prétentions de don Carlos. Vous verrez que le plus difficile pour le prétendant, ce n'aura pas été d'entrer en Navarre, mais d'en sortir. Les succès du général Cordova simplifient la position de l'armée de la reine, et nous touchons vraiment, comme nous venons de le dire, au commencement de quelque bonne fin.

Il ne paraît pas d'ailleurs que le Nord s'émeuve, autant qu'on le disait, des difficultés du Midi. C'est une chose passée en habitude de nous effrayer fort de ce qu'on appelle le colosse de la Russie : le temps prouvera que ce colosse n'a peut-être pas toute la taille qu'on lui donne. Ce ne

sont pas les acres de terre qui font les nations. Du reste, les ais de la sainte-alliance ne paraissent pas si solidement chevillés, qu'ils ne cahotent quelque peu. Il y a au milieu des trois grands peuples du Nord, la Pologne, un incendie étouffé, mais qui fumera long-temps. Qu'un peu de vent du midi y souffle, et il peut se raviver d'un moment à l'autre. La Russie, la Prusse et l'Autriche ont là un hôte d'assez difficile garde; elles y regarderont à deux fois avant de quitter le logis et de lui en laisser les clefs.

Et puis encore, nous entendons sur l'Autriche des bruits qui ne sont pas pour nous faire redouter bien fort la sainte-alliance. On dit de tant de côtés que le nouvel empereur n'a pas accepté toute la succession de son père, qu'il faut bien qu'il y ait quelque réalité au fond de cette chronique. Cela ne nous étonnerait pas, cela n'étonnerait personne. L'aigle impérial ne peut pas avoir oublié qu'il n'a jamais volé si haut que lorsqu'il planait dans les airs du midi.

---

Je ne sais rien de plus dangereux que ce tableau de la bataille de la Moskowa, représenté par M. Langlois, dans les grandes proportions du panorama. Poésie funeste! souvenirs cruels! Les vieux retrouvent là des ressentimens mal éteints par vingt ans de paix; les jeunes regrettent d'avoir manqué à cette grande époque où la vie était si glorieuse, la mort si prompte. Il est si beau, cet uniforme français; si éclatante, cette cocarde; ils sont si fiers, si brillans, ces soldats de la grande armée, hommes de fer et de feu, éprouvés par le sabre du mameluck, la baïonnette de l'Autrichien et la lance du Baskir; sublime infanterie, qui faisait ses vingt lieues par jour et trouvait à sa dernière étape des redoutes fulminantes pour rafraîchissement; sublime cavalerie, qui donnait de l'élan à des chevaux écorchés, et taillait des carrés terribles, hérissés de pointes meurtrières! Et l'homme qui fanatisait tant d'hommes, ce prophète de la guerre, qui avait fondé la religion du sabre, que d'adorations se concentrent sur lui, que de regards mourans se tournent vers son chapeau, que de blessés disent son nom avant celui de leur mère ou de leur sœur! Quand on voit ces masses noires, rouges, bleues; ces Français appuyés à la droite

par les Westphaliens et les Polonais, à la gauche par les Italiens et les Espagnols, venus à marches forcées du fond de leur patrie; quand on voit ces blocs d'hommes se détacher du sol et rouler dans la plaine précédés d'une tempête d'artillerie, on se demande quelle est la pensée dont la commotion ébranle tous ces rangs. — Une pensée? — Il n'y en a pas : il y a une volonté. Regardez là derrière, un petit homme monté sur un cheval blanc. Cet homme a dit : « Je veux, » et il a été ainsi fait.

Ce spectacle électrise, il absorbe; puis il fait pleurer, car après cette sanglante victoire, on sait qu'il y a Moscou; on voit Rostopchine la torche au poing; le Kremlin, la forteresse sacrée, brisé comme un vase de cristal; ses dômes d'argent fondu, ses boiseries d'or criant dans les étreintes du feu, une ville entière liquéfiée, une rivière de flammes roulant des débris d'églises, des richesses tartares, des porcelaines, des vases, des étoffes, des trésors merveilleux comme LES MILLE ET UNE NUITS; elle vient jusqu'à vous la fumée de ce bûcher immense où se débattent des palais, des hommes fauves, des chevaux furieux : des soldats ivres de vin, de femmes, d'incendie, disparaissent dans les plis dévorans de ces grands rideaux de flamme, cherchant de l'or, d'autres vins à boire, d'autres femmes à violer. Pardonnez-leur, ils ont tant combattu! Pardonnez-leur, ils vont tant souffrir! L'hiver les attend, il amoncelle ses pluies, ses glaces; les cosaques, ces loups à cheval, aiguisent leurs lances, et bientôt de cette armée si nombreuse à la Moskowa, si bruyante à Moscou, de ces grognards de la vieille garde, de ces conscrits portugais, de ces six cent mille hommes appelés de tout l'occident de l'Europe, il ne restera bientôt qu'une poignée de malades glacés, de soldats sans armes; une triste et lugubre mascarade, affublée de fourrures précieuses, de brocarts chinois, d'oripeaux moscovites, traçant sur un désert de neiges un sillon de sang, de cadavres, d'or et de fer inutiles, une chaîne de mourans coupée en deux par la Bérésina : il ne restera que vingt mille hommes.

Oui, le spectacle de cette bataille de la Moskowa est dangereux, parce qu'il ranime l'orgueil de cette nationalité militaire qui nous a coûté tant de sang, parce qu'il éveille dans les esprits les plus sceptiques un *chauvinisme* abrutissant, parce qu'on sort de là Français, exclusivement Français, anti-Russe, anti-Anglais, ennemi de tout le monde, fanatique de la grande armée, de l'empereur, altéré de bonnets à poil et de gloire, tout prêt à s'aller couper la gorge avec le premier étranger qu'on va rencontrer, ou se brûler la cervelle au pied de la colonne.

Il faut dire aussi que jamais illusion ne fut plus complète : il n'y a pas une sensation à laquelle on puisse échapper.

C'est le milieu de la journée; le champ de bataille disputé par les Russes est à moitié couvert par les Français. Une redoute foudroyante a été

prise, des milliers d'ennemis remplissent les ravins de la plaine et attestent combien a coûté ce premier avantage. La division du général Friand vient de se former en carré; aux quatre angles une pièce de canon attend, béante, le choc des cuirassiers russes qui, après avoir décomposé l'artillerie régimentaire de la division, se ruent contre ce carré de toute la pesanteur de leurs chevaux et de leur armure. Le carnage est affreux, hommes, chevaux, casques volent en l'air, le carré tient bon : Murat est là; Murat, la plus noble image de la valeur, le héros charlatan, Roland et Fontanarose, un cœur de lion et un costume de marchand de vulnéraire; une force d'Athlète, des cheveux d'ébène, un œil brûlant; il est là qui juge les coups; sa matinée a été bonne, il a chargé vingt fois, il est resté seul dans une redoute, invulnérable, respecté des balles qui viennent mourir sur cette poitrine généreuse.

Laissez-les faire, ces cuirassiers russes, ils vont tourner bride, dispersés par le feu du carré; mais, là derrière, nos cuirassiers les attendent qui vont les tailler en pièces; ces masses de fer vont se choquer comme deux enclumes; pendant ce temps, l'empereur a envoyé à la gauche de la division son artillerie bleue et rouge de la garde : Quelle fumée! qu'elle est belle, pure et blanche! Ces quatre-vingts bouches à feu écrasent l'infanterie ennemie : les généraux sont morts, les officiers morts, les soldats meurent à leur poste, inébranlables, l'arme au bras, roulant sur la terre leur uniforme vert, leur tête rousse et rasée : la bataille est là; des régimens se forment derrière l'artillerie française, parmi lesquels on distingue un régiment léger avec ses carabiniers à la guêtre bleue, puis un régiment espagnol à l'uniforme blanc; et cette ligne de grosse cavalerie, de hussards et de lanciers, quels seront ses hauts faits? elle achèvera la cavalerie russe, elle prendra une redoute au grand galop.

Montbrun sera tué, Caulaincourt tué, le jeune Fontanes décoré, Ney sera admirable, Murat prendra à la gorge un colonel qui commande la retraite et lui dira : — Que faites-vous? Vous ne pouvez plus rester ici? Moi j'y reste bien. — C'est juste, répondra le colonel... Soldats, face en tête! Allons nous faire tuer!

A la fin du jour, l'honneur français aura brillé du plus bel éclat : Belliard, Compans, Morand, Davoust, Rapp, Berthier, Sébastiani, auront fait de ces prodiges qui ne se croient pas. Trente généraux blessés ou tués manqueront à l'appel.

Fabvier, arrivé le matin de Madrid, aura pris un fusil et marché en simple volontaire avec un régiment. Les traits de courage auront marqué chaque pas de cette armée de géans. Cinquante mille Russes seront couchés sur le sol à côté de vingt mille Français, et tant de sang n'aura pas donné une victoire complète. C'est que Napoléon, jadis si prodigue de ses hom-

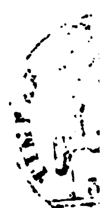
mes, en est devenu avare; c'est qu'il n'a pas voulu laisser donner sa garde pour achever les Russes, malgré les prières de Ney, de Mortier, de Berthier, de Murat; c'est que déjà elle a pâli, cette étoile à laquelle il se fiait.

Dieu l'a ainsi voulu.

M. Langlois, qui déjà nous a donné le beau panorama d'Alger, semble nous promettre une suite de panoramas militaires. Son dernier tableau est un chef-d'œuvre d'exécution et de patience. Il a fallu aller sur les lieux, en Russie. L'empereur l'a bien reçu, dit-on, et favorisé dans son entreprise. Son orgueil d'empereur et de Russe ne redoute rien de cette évocation d'un passé de vingt ans; il éprouvait peut-être une joie secrète à la représentation de ce prologue d'un drame qui s'est dénoué sous les murs de Paris. S'il faut en croire l'explicateur fort intelligent du Panorama, vieux soldat de la jeune garde, l'empereur et le peintre ont causé souvent avec assez de familiarité, *comme vous et moi* : c'est son expression. Tout ce qu'il y a chez nous d'hommes accessibles à des émotions nationales et à des impressions d'art, gravit chaque jour l'escalier noir et tortu du panorama de M. Langlois. On admire le mouvement général de cette grande bataille, le choix des détails, le tragique des épisodes, l'assemblage des couleurs, l'entente des effets de lumière et des accidens de terrain. Il y a de la clarté dans ce magnifique désordre, de la logique dans tous les faits du combat, de la grandeur dans son résultat : et par-dessus tout il règne dans ce tableau un beau sentiment d'héroïsme.

Pendant que nos yeux, fixés sur cet horizon de sang, cherchaient dans la fumée celui qui ordonna la bataille, Napoléon; celui qui trouva dans la mêlée son blason militaire, Ney; pendant que notre pensée assistait à cette victoire gigantesque, les soldats de notre jeune armée, assaillis par des hordes de Bédouins, payaient cher l'imprudence d'un chef et cette confiance que leur ont léguée de sublimes devanciers. Là aussi il y a du courage, du dévouement, des hommes tués à leur poste; mais là aussi il y a eu une lâcheté. Les Italiens de la légion étrangère se sont couchés par terre et n'ont voulu se relever que pour prendre la fuite. Un sergent-major français a percé d'un coup de baïonnette un officier italien qui se sauvait. Voilà donc le prix de cette hospitalité française, qui donne un asile, du pain, son uniforme, sa cocarde, à des étrangers qui vont compromettre 'honneur de nos armes aux yeux des Bédouins sauvages. La rage de nos soldats s'est déchaînée contre ces alliés félons, qu'on est forcé de protéger contre un ressentiment trop explicable. Les Polonais se sont montrés dignes d'eux, et justice est rendue à la bravoure qu'ils ont montrée à côté de nos bataillons. Cinq cents Français ont péri dans ce combat. Le brave colonel Oudinot, tué à la tête de son escadron, laisse des regrets inexprimables à ses soldats et à sa famille. Reste à savoir si Ab del Kader jouira





de cet avantage, si le maréchal Clauzel va continuer en Afrique ce système de philanthropie stupide qui traite à l'amiable et avec des égards un ennemi coupeur de têtes. En vérité, les Bédouins doivent bien mépriser, s'ils la comprennent, cette humanité de journaux, cette fraternité théorique qu'on leur apporte en échange du pillage et du meurtre.

Chez nous même, en France, au milieu de notre civilisation, nous en sommes à recueillir les fruits de cette mansuétude de mœurs qui tend à effacer la peine de mort de nos Codes. Dieu veuille que le temps apporte ces fruits ! En attendant, l'indulgence des jurés qui cèdent à l'influence de ces nouvelles idées peuple nos bagnes d'assassins et de parricides que la loi n'effraie plus. Les spectateurs, plus nombreux que de coutume, qui assistaient au dernier départ de la chaîne, ont pu compter jusqu'à trente-sept meurtriers, dont deux parricides! Un d'entre eux se faisait remarquer par la sérénité de son visage et le bien-être de son extérieur. Un chapeau de paille, patiemment tressé, couvrait sa tête. Au sommet de ce chapeau se tenait docile et craintif un jeune chat, coiffé d'un petit chapeau semblable, retenu par une gourmette. Le crime en bonne humeur.

Nos tribunaux viennent d'avoir deux procès à juger : l'un terrible, un suicide double, commis par Bancal sur lui-même et sur la femme qu'il aimait; l'autre, grotesque et curieux comme révélation des mœurs industrielles de notre temps. Il s'agit de ces mendians à domicile, de ces individus qui vont en ville faire appel à l'humanité ou aux sentimens politiques de tous les locataires d'une maison. Tantôt c'est un réfugié, un homme traqué par la police sarde, qui vient demander un secours de 20 fr. *pour payer son garni;* un condamné politique de la restauration, un ancien carbonaro, un combattant de juin : tantôt un chevalier de Saint-Louis, un ancien serviteur de la famille royale, un soldat de Condé, un Vendéen, un officier de don Miguel ; le réfugié, le carbonaro, le chouan, le miguéliste, tout cela ne fait qu'un individu, qui prend un langage, une attitude, une décoration différente, selon les dupes qu'il veut faire. Un de ces hommes était traduit devant la police correctionnelle. Les piquantes explications de M. Alfred du Fougerais, ancien propriétaire de LA MODE, ont jeté un jour fatal sur les ressources de ces industriels; le délinquant a été condamné à huit jours de prison.

Les enrôlemens anglais ne s'arrêtent pas. L'île des Chiens vomit sans cesse de nouvelles recrues : mais s'il faut en croire un journal légitimiste, ces secours n'ont aucune valeur; don Carlos a fait peser trois volontaires anglais, et trouvé qu'un carliste seul avait le même poids; cette expérience a parfaitement rassuré le prétendant.

— GYMNASE-DRAMATIQUE. — LA FILLE MAL ÉLEVÉE, par MM. d'Épagny et Comberousse. — La morale de ce vaudeville tend à prouver que les demoiselles du monde bien élevées savent faire des fautes sans se compromettre, tandis que les demoiselles mal élevées se compromettent sans faire de fautes. Si j'avais une fille je l'élèverais bien, malgré tout le soin qu'a pris le Gymnase pour faire ressortir le dévouement ingénu de Mlle Fanny et la *rouerie* précoce de Mlle Léonie. Ces deux jeunes personnes causent le soir dans un petit salon de leurs intérêts de cœur; un bouquet entre par la fenêtre, jeté par un amoureux de Léonie : Léonie est assez sage pour ne pas vouloir rendre projectile pour projectile; Fanny, la fille mal élevée, envoie son bouquet, que le galant couvre de baisers bruyans accompagnés d'une foule d'exclamations érotiques. Un, deux, trois coups de fusil sont tirés par les domestiques sur le visiteur nocturne, qu'on a pris pour un voleur : remue-ménage affreux dans lequel on voit apparaître des tantes en camisole, des oncles à perruque, des portiers en casaque, des jardiniers en chemise, des lanternes, des fusils, et enfin un gros jeune homme que Fanny est allée prendre par la main pour le soustraire aux fusillades dont il est le point de mire. Or Fanny se mêle de ce qui ne la regarde pas; car Léonie est trop bien élevée pour aller chercher dans les broussailles un amant qu'elle connaît fort peu, trop bien élevée pour l'introduire dans la maison paternelle, et le recevoir dans sa chambre toute une nuit. C'est ce que fait Fanny la fille mal élevée, et cela lui réussit assez mal. Elle a d'abord été surprise dans son tête-à-tête, innocent au fond, mais répréhensible en apparence, par l'homme qu'elle aime, M. Raymond, officier de génie. On commence au théâtre à beaucoup employer l'officier de génie. C'est un monsieur habillé de noir, décoré, d'une figure mélancolique et ennuyée, d'un courage froid, d'une humeur maussade, qui fait la cour aux femmes avec une galanterie de bastion, et n'aborde les hommes qu'une paire de pistolets à la main et pour leur proposer une infinité de *rencontres* à bout portant. L'officier de génie a remplacé l'intolérable officier de hussards, qui, le verre à la main, une jambe en l'air, prenait des baisers sur la nuque des soubrettes, fendait les tables à coups de sabre, et battait les domestiques. L'officier de hussards n'entrait jamais par la porte. Son kolback vainqueur se montrait toujours à la fenêtre au bout d'une échelle de corde qu'il avait gravie en grand uniforme, sabretache, corde à fourrage, ceinture, plisse, dolman, etc., etc. Pour l'officier de génie, non-seulement il entre par la porte, mais encore il n'entre jamais sans frapper. L'un était fier de son fourniment, l'autre le regarde comme un hochet, et trouve l'habit bourgeois un vêtement plus algébrique. Voilà donc qu'en échange de l'étourderie de la cavalerie légère on nous donne désormais la gravité des armes spéciales. Le théâtre est ainsi fait. M. Raymond, en

mathématicien logique et raisonneur, pose cette argumentation : Voilà un monsieur qui s'en vient la nuit troubler cette maison, déranger mon bonheur, et prendre à tâtons la main de ma Fanny. Il est là, je l'entends; j'aime cette Fanny qui a l'air de l'aimer. Cette situation me couvre de ridicule et de chagrin : en pareil cas que fait-on? On se bat. — Monsieur, battons-nous. — Pas tout de suite, reprend M. Ernest, j'ai le bras droit foulé. Et on peut le croire, car ce pauvre M. Paul, le *Kiouny* des jeunes premiers, doit être heureux de s'en tirer à si bon marché, quand il se permet des escalades de mur et autres gentillesses gymnastiques. M. Paul a le dos et le ventre cuirassés d'un embonpoint qui rendent sa tentative vraiment téméraire. Les choses sont donc ainsi posées. M^lle^ Fanny passe pour être sensible à l'embonpoint de M. Ernest : M. Raymond le croit, la femme de chambre le croit aussi, et toute la maison en est bientôt persuadée quand M. Ernest sort de la chambre de la jeune fille mal élevée. Au temps où les jeunes-premiers surpris se cachaient dans des étuis de harpe, M. Ernest aurait été étouffé, tandis qu'il sort assez triomphant de la chambre spacieuse où il a passé la nuit. Comme il n'est pas d'imbroglio qui n'ait sa solution, il est reconnu que Fanny s'est chargée de tant d'iniquités pour le compte de sa cousine, et que M. Raymond a été très-féroce dans ses suppositions. M. Ernest demande la main de sa Léonie pour prix de son escalade et en dédommagement de son bras foulé. M. Raymond pardonne à Fanny toutes ses inconséquences, et désarme ses pistolets. La première conclusion à tirer de ce petit fatras, c'est qu'il ne faut pas escalader des murailles quand on a du ventre. La seconde, qu'il faut boire frais et ne pas faire de vaudevilles par les grandes chaleurs. Le dialogue transpire, le couplet se fond, l'esprit se liquéfie. Les deux actes de MM. d'Épagny et Comberousse sont en dissolution complète; une centaine de spectateurs insoucians les ont regardés couler devant eux, comme on voit couler l'eau d'une borne fontaine, et parce que de ce temps-ci tout est indifférent, surtout une pièce de théâtre. La chaleur doit être combattue par des toniques, et ce ne sont pas le régime adoucissant et les denrées mal sucrées du Gymnase qui réveillent la constitution énervée du public. Ferville et M^lle^ Sauvage ont eu seuls assez d'énergie pour résister à la débilitation générale qui a gagné la troupe. Ferville représente fort bien un homme *comme il faut*, et M^lle^ Sauvage est très-distinguée dans le rôle de la fille mal élevée.

— CIRQUE OLYMPIQUE. — L'ÉLÉPHANT KIOUNY. — Le bruit courait que cet éléphant danserait sur la corde. Par corde personne n'entendait une ficelle, une corde à puits, ou même une amarre de bateau. Indulgent

pour la nature de l'animal, chacun poussait la concession jusqu'à lui permettre un de ces cordages monstres qui retiennent l'ancre d'un navire. A ce prix-là, on eût tenu l'éléphant pour un acrobate distingué. Mais qu'on s'imagine une corde large comme l'escalier de l'Opéra, une corde solide et raide comme un pont, faite de bois ou de fer; six mâts de Cocagne réunis et accouplés, ou six colonnes comme la colonne Vendôme, tressées, tordues en nattes; un véritable trottoir de Londres, suspendu à quelques pieds de hauteur; un chemin de fer praticable aux plus grosses voitures, et l'on comprendra la nature des tours de force de l'éléphant Kiouny, prodige colossal, qui ne remue ni pieds ni jambes; paralytique de la grosse espèce, qui ne danse pas plus qu'une maison.

— THÉATRE DU LUXEMBOURG. — A côté de la grille du Luxembourg s'élevait naguère un théâtre-barraque qui vient de prendre toutes les apparences d'un édifice élégant et convenable, et qui s'arrêtera là de peur de devenir édifice. La salle Ventadour et l'Odéon sont là pour attester quel est le sort des monumens. Ce théâtre d'origine modeste a si bien deviné le goût et les prédilections dramatiques de son quartier, qu'il en est devenu la plus impérieuse nécessité. L'entreprise nouvelle qui l'exploite a fait restaurer, agrandir et disposer à neuf la salle qu'avaient détériorée vingt ans de succès et d'affluence. Un élève de Cicéri a passé par-là avec la grande brosse et peint des médaillons, des arabesques, des guirlandes et mille autres ornemens de bon goût. Sous cette nouvelle parure qui pourrait à présent reconnaître l'ancien *Bobino?* Après une clôture d'un mois, nécessitée par les réparations, le théâtre du Luxembourg a été rendu, avec une certaine solennité, à ses cliens affamés de spectacle. L'ENFER DRAMATIQUE, pièce de réouverture, peut se faire honneur d'être supérieure aux MARSISTES ET AUX DORVALISTES de M. Dumarsan; mais il faut ajouter qu'elle est aussi bien jouée qu'elle pourrait l'être sur la plupart des théâtres du centre. Le succès qu'attend la gestion des nouveaux directeurs fera peut-être comprendre cette vérité, qu'à Paris le plaisir du spectacle est trop cher; le théâtre Saint-Antoine, dont les constructions sont commencées, viendra prouver à son tour qu'il n'y a plus de fortune possible que pour les théâtres à bon marché.

— Aucun ouvrage n'était plus digne de recevoir les honneurs des récentes merveilles de la typographie et du dessin que l'ouvrage par excellence, après l'Évangile, l'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. Il n'aura pas été dit non plus que les conditions si populaires du bon marché, cette grande dé-

